

**UNIVERSITÉ DE LIMOGES**

**U.F.R des LETTRES et des SCIENCES HUMAINES**

**Département de Littérature Comparée**

**Regards croisés  
entre Français et Djiboutiens  
dans la littérature, de 1836 à nos jours**

**Thèse de Doctorat**

Présentée par

**KADAR ALI DIRANEH**

Sous la direction

**De J. M. GRASSIN et de J.D. PENEL**

**Année universitaire 2004-2005**

**A mes parents,**

**A Roukya et Rayhane,**

**A toute ma famille,**

**Pour leur soutien indéfectible.**

## **REMERCIEMENTS**

Je remercie le Professeur des Universités, Jean-Marie Grassin pour son encadrement, ses motivations, sa réceptivité et sa disponibilité. Je le remercie pour m'avoir initié au monde de la recherche.

Je remercie également Monsieur Jean-Dominique Pénéel pour ses orientations, ses encouragements, sa disponibilité et son soutien constant.

Je remercie enfin tous ceux qui m'ont soutenu de loin ou de près.

# **INTRODUCTION**

## Le Je et l'Autre

L'histoire de la rencontre de l'Européen avec l'Autre est longue et souvent tragique. Du Barbare dont on ne comprenait pas la langue, au Sauvage, dont on ne saisissait pas la civilisation, au Noir dont on ne rencontrait pas l'âme, et au colonisé à qui on ne reconnaissait pas l'égalité, ce sont autant d'occasions de rencontres manquées. Voyageurs, conquérants, prosélytes religieux, explorateurs de l'inconnu, philosophes, savants, écrivains, journalistes et hommes politiques se sont tous essayés au discours sur l'Autre.

C'est ce qu'Edward Saïd intitule *Culture et impérialisme*, en étudiant la façon dont la conquête de l'Autre s'est accompagnée d'une négation de ce dernier. Mais il montre aussi comment les résistances se sont organisées dès le début, aidées quelques fois par des membres du monde conquérant. Les débats qui ont opposé Las Casas aux tenants des thèses négationnistes sont connus. La critique de Montaigne et d'autres philosophes d'inspiration marxiste, aussi.

Il n'en reste pas moins que pendant plusieurs siècles, qui ont commencé avec la conquête de l'Amérique par Colomb, un discours européen sur l'Autre s'est développé. C'est ce que l'imagologie étudie. On peut en effet soutenir avec Daniel-Henri Pageaux que

*« Toute image procède d'une prise de conscience, si minime soit-elle, d'un Je par rapport à l'Autre, d'un Ici par rapport à un Ailleurs. (...) L'image est la représentation d'une réalité culturelle au travers de laquelle l'individu ou le groupe qui l'ont élaborée (...) révèlent et traduisent l'espace culturel et idéologique dans lequel ils se situent. »<sup>1</sup>*

Il y a donc un Je situé culturellement, géographiquement et idéologiquement. A l'opposé il y a un Autre situé de la même façon.

Or, à partir de cette dualité (sera-t-elle duel ou dialogue, voire duo ?) des questions se posent :

---

<sup>1</sup> Pageaux, Daniel-Henri, « De l'imagerie culturelle à l'imaginaire » in *Précis de littérature comparée*, sous la direction de Pierre Brunel et Yves Chevrel, PUF, 1989, p.135

- Comment se façonne l'image de l'Autre ? Les possibilités sont multiples : Par le voyage ? Par la lecture des récits de voyage et de la Bible ? Par la réflexion philosophique ? Par la confrontation sur le même espace ? Historiquement, toutes ces étapes sont avérées : c'est Colomb, qui décrit le monde qu'il a vu, mais surtout Amerigo Vespucci qui donne son nom au continent, c'est Jean de Léry qui recherche dans la Bible où classer le peuple américain, c'est Montaigne qui, de sa bibliothèque, et à travers ses lectures, réfléchit à cet Autre, ce sont enfin les écrivains de la littérature coloniale qui mettent en scène les relations avec l'Autre.

- D'autre part, le regard est-il à sens unique ? Certainement pas, toutefois l'expression de l'Autre a été étouffée pendant très longtemps comme le note Jean- Paul Sartre dans sa préface aux *Damnés de la terre*<sup>2</sup> de Frantz Fanon. En effet, il est indispensable de poser que l'Autre a aussi exprimé une vision sur l'Européen, mais la réception de ce regard n'a pas été aussi massive que celle de son vis-à-vis. Les raisons tiennent certainement au rapport de forces défavorables et au manque de communication par ignorance des langues. Aujourd'hui la voix de l'ancien colonisé s'exprime et se fait entendre dans la langue de l'ex-colonisateur. Est-on arrivé à l'équilibre ? Cette une question inscrite dans notre problématique.

### **Djibouti illustration de ce difficile débat entre Je et l'Autre**

Pour notre part, parce que nous sommes djiboutien, cette question du Je et de l'Autre nous préoccupe et nous voulons l'envisager par rapport à notre propre espace mais nous prenons en compte cette problématique des regards des civilisations les unes sur les autres. Nous inscrivons notre sujet dans la recherche de la vision française sur Djibouti (travail déjà entamé par d'autres<sup>3</sup>) et nous l'étendons au regard djiboutien sur le même espace (ce qui est assurément nouveau). En d'autres termes, nous interrogeons donc les « **regards croisés entre Français et Djiboutiens, dans la littérature, de 1836 à nos jours** ». Il y a des hommes et un espace, sujets d'une expression littéraire de la rencontre.

---

<sup>2</sup> Sartre, Jean-Paul, Préface de *Les damnés de la terre* de Frantz Fanon, édition la Découverte et Syros, Paris, 2002, p.17

<sup>3</sup> Cf les travaux de Madame Aubry, Marie-Christine, *Djibouti l'ignoré* et la thèse récente de M. Abdoulmalik Ibrahim Zeid, « Le discours du voyageurs sur Djibouti de 1930 à 1936 », Limoges, 2004.

La colonisation de Djibouti s'inscrit dans le cadre de la conquête de l'Afrique et de l'Asie par les puissances européennes au XIX<sup>e</sup> siècle. La Corne de l'Afrique a vu la concurrence de trois puissances européennes<sup>4</sup> et trois puissances locales se disputer le contrôle des territoires et de leurs populations : la Grande Bretagne, la France, l'Italie d'un côté, l'Ethiopie, la Turquie et l'Egypte de l'autre.

Dans la course vers la conquête de l'Asie, l'Angleterre occupe le rocher d'Aden, acquis en 1839, et les îles Perim, achetées en 1857. La France est venue lentement, avec hésitation, à s'installer sur le territoire. Cette rencontre est historiquement située.

Nous avons retenu la date qui marque le début d'une présence continue des Français, même si elle est épisodique les premières décennies. C'est le voyageur Dufey qui est de passage en 1836, suivi en 1840 de Rochet d'Héricourt. C'est en 1862 qu'un traité officialise la présence française qui durera jusqu'en 1977, année de l'indépendance de Djibouti. Mais la rencontre continue, en ce début du vingt et unième siècle, puisqu'il y a toujours des Français à Djibouti, en résidence ou de passage, selon des durées variables.

Nous constatons que, pendant toute cette période de plus d'un siècle et demi, une production abondante d'écrits de natures diverses a été publiée sur Djibouti par les Français ; et que, pendant ce même laps de temps, on ne doit pas oublier que les Djiboutiens, eux aussi, se sont exprimés, oralement puis par écrit, en leurs langues puis en français - certains auteurs ayant publié pendant la colonisation, d'autres après l'indépendance.

Notre objectif concerne ces regards croisés manifestés à travers ces productions diverses; toutefois, il ne s'agira pas pour nous de rechercher ce qui les oppose ou les rapproche mais, essentiellement, de saisir la vision qu'ils dévoilent.

---

<sup>4</sup> Pour ne pas parler de l'Allemagne qui eut, un temps, des prétentions sur cet espace.

## **PROBLEMATIQUE**

La question essentielle, au centre de notre problématique, sera donc pour nous d'interroger la représentation française de l'espace djiboutien et la réponse djiboutienne puis d'y chercher une rencontre possible. Sur le même espace, il y a deux regards qui se croisent. Ces visions croisées autorisent-elles une rencontre et une reconnaissance mutuelle dans un dialogue assumé ? Cette interrogation fondamentale exige une clarification préalable des deux visions croisées et de leurs implications ; elle requiert, en outre, un travail de remise en cause des attitudes respectives, si l'on vise effectivement à faire de ces regards croisés autre chose que méfiance, mépris, indifférence ou fausse sympathie. Ici, l'expression orale et écrite dépasse le cadre du seul littéraire et débouche inévitablement sur des questions humaines.

### **Outils méthodologiques**

Pour mener à bien ce travail, il convient d'élucider la démarche utilisée et d'exposer les outils méthodologiques que nous avons privilégiés et utilisés dans notre recherche.

#### ***Le point de vue réflexif***

C'est en tant que lecteur Djiboutien que nous posons notre problématique. En d'autres termes, nous ne voulons plus être simple objet de discours mais aussi source de discours et d'interrogations, sur l'Autre et sur nous-mêmes, comme sur la dialectique impliquée par les regards croisés, afin de théoriser sur cette situation. En effet, même si, depuis quelques temps, les Djiboutiens expriment leur point de vue par écrit, de manière littéraire (et nous expliciterons cette situation), il n'existe pas ou peu, d'expression réflexive et critique de ce point de vue, domaine théorique dans lequel nous voudrions innover et apporter une contribution. Et cette position particulière, novatrice à bien des égards, se devait d'être explicitée au début de l'analyse. Parce que Djibouti est un pays indépendant depuis seulement trois décennies, il est urgent de se libérer aussi de pesanteurs idéologiques post-coloniales qui pèsent sur la recherche et la réflexion intellectuelle. Au demeurant, on ne peut vouloir penser *autrement* que si



on dresse le bilan d'un passé, quel qu'en soit la nature. Il y va de la franchise et de l'honnêteté intellectuelle.

Notre cheminement s'effectuera ainsi : nous serons d'abord à la recherche de cette perception de l'extérieur (comment l'Autre nous voit-il, dans le passé et dans le présent ?) que nous irons ensuite confronter avec celle de nos compatriotes, de l'intérieur (comment, nous Djiboutiens, voyons-nous celui qui nous regarde ?).

### ***L'imagologie et la géocritique***

Part le thème qui porte sur des regards croisés, part la nécessité de mettre en face des cultures et des langues différentes, part l'obligation d'avoir recours à l'écrit et à l'oral, et part la confrontation interne de chaque points de vue qui offre des variations non négligeables, on peut affirmer que le comparatisme est le fond sur lequel s'effectue notre recherche (et nous y reviendrons plus loin). Mais, dans ce cadre général, nous aurons recours à des théories dont il faut expliquer pourquoi nous y avons fait appel et quels usages nous comptons en faire.

#### 1- Imagologie

Notre travail part d'une démarche imagologique. Il s'agit pour nous d'étudier la représentation française de l'espace djiboutien, et la perception djiboutienne en réponse à celle-ci. Mais très vite la nature de notre sujet nous conduit à emprunter l'essentiel de l'outil théorique de notre démarche à l'analyse géocritique et nous allons expliquer comment.

Si nous partons de la définition suivante de l'imagologie par Jean-Marc Moura, dans *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, elle correspond parfaitement à notre démarche, en ce qui concerne le regard français sur Djibouti. Citant Yves Chevrel, il écrit :

*« L'imagologie littéraire, entendue comme l'étude des représentations de l'étranger dans la littérature, a pris deux directions dominantes : l'« étude de ces documents primaires que sont les récits de voyage » et, surtout, celle des « ouvrages de fiction qui soit mettent en scène directement des étrangers, soit se*

*réfèrent à une vision d'ensemble, plus ou moins stéréotypée, d'un pays étranger »<sup>5</sup>*

Il s'agit donc pour l'imagologie d'étudier les représentations de l'Autre dans la société du regardant.

Précisons tout de suite que, certes, ce sont les Européens qui ont le plus porté le regard sur les autres pendant la longue période de domination mais il existe aussi un regard des autres sociétés sur les autres peuples et donc sur l'Europe. A ce titre deux ouvrages que nous avons consultés témoignent de cette imagologie qui se situe dans les sociétés non européennes : *Les Blancs vus par les Africains*<sup>6</sup>, anthologie de textes d'auteurs africains publiée par Jacques Chevrier et *Noirs et Blancs, leur image dans la littérature orale africaine, étude, anthologie*<sup>7</sup> de Véronika Gorog-Karady. Les deux auteurs font parler des textes oraux en langue maternelle (les mythes d'origines et autres récits sur la venue des Blancs) et des textes écrits en français. La vision africaine de l'Européen, en situation coloniale, donc de dominant, se dévoile ainsi.

Donc, l'imagologie met en relation un regardant et un regardé. L'un est sujet et l'autre est objet, et cela quelquefois à tour de rôle.

Dans « L'imagologie littéraire : essai de mise au point historique et critique » Jean-Marc Moura insiste bien sur cette caractéristique de l'imagologie :

*« Pour l'imagologie littéraire, toute image étudiée est image de..., dans un triple sens. Elle est image de l'étranger, image provenant d'une nation (d'une société, d'une culture), enfin image créée par la sensibilité particulière d'un auteur. »<sup>8</sup>*

Elle met en évidence à la fois, l'image de l'Autre et l'image de Soi. Mais il faut préciser que l'image de l'Autre transitant par le regardant, elle n'est qu'une représentation et non le réel de l'Autre. C'est pourquoi l'imagologie est plus révélatrice du Je que de l'Autre. En effet,

*« les images de l'étranger comptent parmi les représentations les plus anciennes de l'humanité, aussi vieilles probablement que la constitution de sociétés humaines. Marquant la frontière de la société, l'étranger renvoie à la vérité de*

---

<sup>5</sup> Moura, Jean-Marc, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, PUF, 1998, p.35, citation d'Yves Chevrel, *La littérature comparée*, PUF, « Que sais-je ? », 1989, p.35

<sup>6</sup> Edition Favre, 1998

<sup>7</sup> Edition Selaf, Paris, 1976

<sup>8</sup> Moura, Jean-Marc, « L'imagologie littéraire, essai de mise au point historique et critique » in la *Revue de littérature comparée* (juillet-septembre, n°3, 1992), p.277

*celle-ci, à ce qu'elle exclut et donc à ce qu'elle tient pour fondamentalement sien. »<sup>9</sup>*

C'est sur quoi Daniel-Henri Pageaux insiste, à son tour, lorsqu'il écrit :

*« Je regarde l'Autre ; mais l'image de l'Autre véhicule aussi une certaine image de moi-même. (...) Je veux dire l'Autre (...) et, en disant l'Autre, je le nie et me dis moi-même. »<sup>10</sup>*

Nous situant dans ce contexte général de rapports entre sociétés européennes regardantes et sociétés colonisées regardées, nous nous sommes interrogé sur la démarche à suivre pour saisir la vision sur Djibouti.

Dès le départ, nous n'avons pas voulu en rester à la démarche classique, adoptée par Marie-Christine Aubry, dans *Djibouti l'ignoré*. Le titre de cet ouvrage, qui est une étude du regard français à travers les témoignages des voyageurs, est révélateur en lui-même : il s'y exprime un seul regard, un seul point de vue. Il n'y a point de dialogue. D'autre part, il indique bien l'agent regardant (le Français) et l'objet de ce regard (l'espace Djiboutien) dans une relation d'ignorance. A la conclusion de l'ouvrage, l'auteur invite les Djiboutiens « à réagir à leur tour devant ce portrait vu de l'extérieur. »<sup>11</sup>

Dans notre lecture des écrits français sur Djibouti, l'imagologie nous a fourni les premières armes. Mais si nous en restions à la vision française sur Djibouti, ne risquerions-nous pas de manquer la seconde dimension de notre sujet, le regard croisé ? En effet l'espace djiboutien est l'objet d'un double regard : le regard extérieur et celui de l'intérieur. Alors comment rendre compte de ces deux couches de visions qui peuvent se superposer ou se croiser ?

Et c'est là que la démarche géocritique, en complément de l'imagologie, nous a permis d'élargir notre base théorique et d'inscrire notre problématique dans une vision plurielle sur l'espace djiboutien.

## 2- Apport de la géocritique

Si les études imagologiques portent sur « la culture où est créée l'image », pour nous il y aura deux cultures, deux faits, comme nous l'avons dit, donc un chassé-croisé.

---

<sup>9</sup> idem, p.271

<sup>10</sup> Pageaux, Daniel-Henri op. cit. p.137

<sup>11</sup> Aubry, Marie-Christine, *Djibouti l'ignoré*, L'Harmattan, 1988, p. 172

A ce point, la géocritique nous servira de support théorique selon les propositions de Bertrand Westphal, contenues dans une contribution intitulée *Pour une approche géocritique des textes, Esquisse*.<sup>12</sup>

Pour montrer le glissement de l'imagologie à la géocritique, B. Westphal indique que pendant la période coloniale, et tant que le colonisé ne s'exprime pas encore, « *l'Autre est absent ; c'est le Je qui s'exprime et qui se scrute dans le miroir des lieux.* »<sup>13</sup> Il s'agit du Je de l'auteur colonial. Il est seul, il soliloque. N'est-ce pas, effectivement, ce qui se passe à Djibouti pendant longtemps ?

Suivons le processus historique, qui, comme un coup d'œil jeté dans le rétroviseur pour regarder en arrière avec recul, conduit les auteurs à scruter l'image des sociétés étrangères, telle qu'elle s'exprime dans la société regardante :

*« En fait, il aura fallu attendre que le colonialisme se vide de l'essentiel de sa substance pour que l'Autre (en tant qu'étranger), et son image, deviennent un sujet d'étude spécifique. C'est en effet au cours des années soixante que le terme imagologie a pris le sens que l'on connaît aujourd'hui pour ceux qui mettent en relation une culture regardante (subsumée sous la personne de l'auteur : le Moi écrivant) et une culture regardée, toutes deux séparées par un écart différentiel, qui sera saisi dans une représentation plus (Pierre Loti) ou moins (Victor Segalen) stéréotypée, et donc plus ou moins proche d'une image type. »*<sup>14</sup>

C'est donc un mouvement en aller simple. La culture regardante, coloniale, le plus souvent, déchiffre son regard sur l'Autre. Elle révèle, dans sa relation à l'Autre, ses propres clichés. Elle s'inscrit dans l'une ou l'autre des trois attitudes que relève Daniel-Henri Pageaux dans « De l'imagerie culturelle à l'imaginaire » : soit la « manie » qui est « *la valorisation positive de l'étranger* », soit la « phobie » selon laquelle la réalité culturelle étrangère est tenue « *pour inférieure et négative* » soit enfin la « philie » dans laquelle la réalité culturelle étrangère est tenue « *pour positive et elle vient prendre sa place dans une culture regardante qui est une culture d'accueil, tenue également pour positive.* »<sup>15</sup>

Ce sont des rapports de natures différentes avec l'Autre, selon l'image que l'on a de lui. Et Daniel-Henri Pageaux commente ainsi ces attitudes :

---

<sup>12</sup> Westphal, Bertrand, « Pour une approche géocritique des textes, esquisse » in *La géocritique mode d'emploi*, PULIM, 2000.

<sup>13</sup> Westphal, Bertrand, op. cit. p. 12

<sup>14</sup> idem, p.12 Les deux auteurs cités ont écrit sur Djibouti.

<sup>15</sup> Pageaux, Daniel-Henri, op. cit. p.152

« Alors que la « manie » ne vivait que d'emprunts (...) « la phobie » développe des processus d'évaluation et de réinterprétation de l'étranger. A l'acculturation brutale que suppose la « manie » s'oppose l'échange, le dialogue d'égal à égal avec l'Autre. Alors que la « phobie » suppose la mort symbolique de l'Autre, la « phobie » tente d'imposer la voie difficile, exigeante qui passe par la reconnaissance de l'Autre ; l'Autre vivant aux côtés du Je, ni supérieur, ni inférieur ni même différent (...), l'Autre reconnu comme Autre, simplement. »<sup>16</sup>

Des trois attitudes, ce sera évidemment la « phobie » qui sera dominante à l'égard des peuples colonisés. Et le cas des Djiboutiens n'y échappera pas. Mais il s'agira pour nous d'en analyser les termes et de manifester les traits de cette dominance massive de la phobie collective, ce qui ne signifie pas que ce point de vue soit exclusif – car avancer l'idée que le regard de l'Autre sur le Djiboutien soit exclusivement phobique serait pour nous une façon de sortir de la rigueur de l'analyse et adopter la même attitude que celle des auteurs que nous critiquerons, à savoir une généralisation abusive ; nous nous en tiendrons donc à affirmer qu'il est majoritairement de ce type.

A l'inverse, quelle sera l'attitude du Djiboutien, dans sa propre représentation du colonisateur ? Sera-t-il admiratif, donc acculturé dans une posture de « manie », ou au contraire développera-t-il une attitude de « phobie » ?

Ici, nous touchons à une question délicate : C'est toute la complexité du regard des colonisés, dans la littérature postcoloniale. Selon l'analyse de Jean-Marc Moura, ces littératures des anciens colonisés posent « *le problème des représentations culturelles (de soi, de l'autre)* »<sup>17</sup> car elles « *insistent ainsi sur la notion d'identité (culturelle ou nationale), à la fois aliénée et recherchée* »<sup>18</sup>. Et nous voudrions pousser l'analyse de ce problème, dans la littérature djiboutienne, ce qui n'a pas encore été véritablement entrepris jusqu'ici par un Djiboutien. Il est en effet bien plus facile d'adopter un regard critique sur le regard d'autrui que sur soi-même car, en effet, comment développer une vision recentrée quand on a subi une culture étrangère pendant plus d'un siècle ? C'est une interrogation fondamentale qui est au cœur

---

<sup>16</sup> idem, p.152

<sup>17</sup> Moura, Jean-Marc, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, p.175

<sup>18</sup> idem, p. 175

de l'œuvre de Frantz Fanon, entre autres *Les damnés de la terre*<sup>19</sup> qui dénonce les mécanismes insidieux de l'abrutissement colonial et qui recherche les voies et moyens d'une récupération de soi sur le territoire reconquis.

Et si l'imagologie est à sens unique (quel que soit le point de vue), la géocritique peut-elle alors effectivement apporter le moyen de prendre en compte, tout à la fois, la multiplicité des points de vue ? En effet si on veut dépasser ces sortes de miroirs ou reflets, que constituent les études imagologiques, peut-on croiser, sur un même espace, les visions qui montreront la diversité des perceptions pour leur confrontation fructueuse ? Peut-on aussi révéler la réalité de l'espace et des hommes, dépouillés des couches de clichés successifs ?

Bertrand Westphal, qui veut aller au-delà de l'imagologie, dit les limites de celle-ci dans le cadre d'une confrontation des visions réciproques, ce qui est notre projet :

*« L'imagologie consacre un espace de coexistence entre deux ou plusieurs entités, mais en aucun cas un espace de con-fusion. L'espace regardé, en l'occurrence, correspond à une impression du regardant, ou d'une classe homogène (identifiable) de regardants, qui, sans coup férir, se prêtera au clichage. Il aura pour fonction essentielle de révéler le je regardant à lui-même, et davantage encore au destinataire de son récit<sup>20</sup>. L'imagologie ne pose pas dans son principe l'interaction active des regards. Elle les isole pour mieux les analyser. »<sup>21</sup>*

Tout est, uniquement, dans la société regardante, auteur et public. L'Autre n'est que la fabrication de cette vision, qui dévoile surtout celui qui regarde et le trahit. C'est le contraire, pour la géocritique. En effet, celle-ci

*« se propose d'étudier non pas seulement une relation unilatérale (espace-littérature), mais une véritable dialectique (espace-littérature-espace) qui implique que l'espace se transforme à son tour en fonction du texte<sup>22</sup> qui, antérieurement, l'avait assimilé. Les relations entre littérature et espaces humains ne sont donc pas figées, mais parfaitement dynamiques. L'espace transposé en littérature influe sur la représentation de l'espace dit réel (référentiel), sur cet espace-souche dont il activera certaines virtualités ignorées jusque-là, ou ré-orientera la lecture. »<sup>23</sup>*

---

<sup>19</sup> Fanon, Frantz, *Les damnés de la terre*, Editions La Découverte & Syros, Paris, 2002. Première édition, Maspéro, 1961.

<sup>20</sup> Souligné dans le texte.

<sup>21</sup> Westphal, Bertrand, op. cit. p.12

<sup>22</sup> En italique dans le texte.

<sup>23</sup> idem, p. 21

Ainsi, nous nous trouvons conforté dans notre démarche, qui consiste à se demander si la représentation de l'espace djiboutien, par exemple, n'est que le résultat des regards croisés. Car nous pouvons dire avec B. Westphal que, dès que les Djiboutiens se mettent à écrire,

*« L'espace est arraché à la monologie du regard unique ; il se transforme en plan focal, en foyer (ce qui le rend d'autant plus humain). Aussi la bipolarité altérité/identité ne sera-t-elle plus régie par un principe d'injection, mais bien par une bijection. La représentation de l'espace naîtrait d'un aller-retour, et non plus d'un aller simple. »<sup>24</sup>*

Nous voyons là, par exemple, la confrontation de la représentation de l'espace djiboutien chez des auteurs français et des écrivains francophones et non francophones djiboutiens. Est-ce le même espace ? Sont-ce des perceptions nourries par la même culture, y compris celle des lectures antérieures ? Peut-on se libérer de ces lectures pour appréhender l'espace djiboutien ? La géocritique nous donne une démarche intéressante, dans le sens où :

*« le principe même de l'analyse géocritique réside dans la confrontation de deux optiques : l'une autochtone, et l'autre allogène, qui se corrigent, s'alimentent et s'enrichissent mutuellement (au moins du point de vue du commentateur, qui les re-produira). »<sup>25</sup>*

Et ce commentateur, c'est nous-même. Notre démarche vise donc à étudier comment, certes encore de façon limitée, la « monologie » sur l'espace djiboutien a été rompue. En écrivant en français, langue de la société regardante, l'auteur djiboutien devient à son tour auteur d'un regard. D'objet, il devient sujet. Non seulement il développe un regard sur lui mais en plus un regard sur l'Autre.

Et « dès lors, l'altérité cesse d'être le monopole de la culture regardée, car cette dernière devient elle-même regardante. »<sup>26</sup> Le Je (Français) devient l'Autre dans l'œuvre du Djiboutien.

Nous allons donc au-delà de la simple imagologie, grâce à la géocritique, pour affirmer avec B. Westphal que :

*« toute représentation est par là même assimilée dans un processus dialectique. En adoptant le point de vue géocritique, on adopte nécessairement un point de*

---

<sup>24</sup> ibidem, p.30

<sup>25</sup> ibidem, p.30

<sup>26</sup> ibidem, p.31

*vue pluriel, qui se situe à la croisée des représentations autochtones et allogènes. »<sup>27</sup>*

Voilà l'objet de la géocritique : elle met face à face, sur le même lieu, des hommes qui s'ignoraient dans leurs monologues mutuels. C'est une démarche qui nous libère. Elle permet de développer une vision autre, qui ne soit pas prisonnière d'un regard figé. Dialectique, la géocritique permet de faire les allers et retours nécessaires à la confrontation des perceptions. Par là même, elle donne une nouvelle dimension à la réalité de l'espace, en éclairant les éléments qui nourrissent sa perception, et d'autre part fait émerger une identité qui tient à la fois de la perception de soi et du regard de l'Autre. On sort des cercles fermés de l'autostéréotype et de l'hétérostéréotype.

Selon B. Westphal, encore, « *dès lors que l'on recourt à la démarche géocritique, on placera l'accent davantage sur l'espace observé que sur l'observateur saisi dans sa spécificité.* »<sup>28</sup>

Et c'est bien ce que nous comptons faire. En effet, c'est l'espace djiboutien qui nous intéresse, tel qu'il a été perçu pendant une période d'un siècle et demi et cela de façon croisée. Nous ne sommes pas à la recherche de l'identité djiboutienne mais de la constitution d'une image de Djibouti, avec différents éclairages. Et ces éclairages aideront peut-être à interroger l'identité djiboutienne.

Nous sortons ainsi d'une perception unilatérale de l'espace et donc de l'identité. S'il y avait naguère, dans un monde colonisé, un centre colonisateur et une périphérie, où l'Autre était relégué, aujourd'hui les regards se multiplient. Un même espace est objet de plusieurs regards. Mais, comme le constate B. Westphal, la lutte n'est pas terminée :

*« On constate d'une part l'éclatement progressif de la perception d'un espace humain homogène, provoqué par un décentrement continu du point de vue, et un constant approfondissement du regard. D'autre part, on observe un processus de mondialisation de ce même espace, qui plonge ses racines dans la nostalgie d'un système hégémonique, qui vise à recompacter les périphéries en réfutant leur statut, qui, enfin, refrène les émergences et discrédite le principe même de la variabilité au nom d'une pensée alliant*

---

<sup>27</sup> ibidem, p.31

<sup>28</sup> ibidem, p.31



*unicité et indétermination. L'espace est appréhendé dans sa double tension centrifuge et centripète. »*<sup>29</sup>

Le processus de récupération de leur espace, comme centre, est au cœur des écritures africaines, entre autres. Mais y réussissent-elles ? C'est toute la question.

C'est aussi l'objet, en partie, du livre d'Edward Saïd, *Culture et impérialisme*, dans lequel l'auteur analyse à la fois le contenu des chef-d'œuvres de la culture européenne qui ont, malgré eux ou ouvertement, participé à l'idée coloniale d'asservissement des autres peuples et par opposition l'expression de la liberté chez les peuples colonisés, qui se sont battus pour la récupération de leurs territoires. C'est le second terme de son étude, dans son chapitre 3 intitulé « Résistance et opposition » qui nous a le plus intéressé parce qu'elle nous aide à comprendre le processus de réappropriation difficile des ex-colonisés.

En effet, il y a confrontation de deux visions au service de deux intérêts sur un même territoire. Si « *l'impérialisme, qui domine, classe et réifie globalement tout l'espace sous l'égide du centre métropolitain* »<sup>30</sup>, écrit E. Saïd, il s'agit pour les autochtones, au contraire, de « *revendiquer, renommer et réhabiliter la terre.* »<sup>31</sup> C'est donc d'abord un enjeu territorial sur lequel se greffera la restauration de la culture, l'histoire, la langue, etc.

On peut appliquer, pour le cas de Djibouti, cette assertion de B. Westphal :

*« Ainsi l'espace humain est-il constante émergence ; il est saisi dans un mouvement perpétuel de reterritorialisation. »*<sup>32</sup>

N'est-ce pas précisément la démarche de Wabéri qui écrit pour dire son pays, pour le libérer d'un discours étranger, devenu pesant ? Mais le réussit-il et le peut-il ? Y a-t-il un Djibouti des Djiboutiens différent du Djibouti des Français ? C'est la seconde question essentielle qui nourrit notre problématique. Nous adhérons donc à la démarche géocritique qui, dans une

*« extension du champ de l'analyse imagologique consiste alors à associer une série de représentations de l'Autre, d'un Autre qui serait examiné dans sa relation à l'espace au sein duquel il évolue. »*<sup>33</sup>

---

<sup>29</sup> ibidem, p.14

<sup>30</sup> Saïd, Edward, *Culture et impérialisme*, Fayard, 2000, p.321

<sup>31</sup> idem, p.322

<sup>32</sup> ibidem, p.24

Mais il faut garder à l'esprit, que pour nous, il y a une variation du Je et de l'Autre, selon les points de vue. De cette manière,

*« la géocritique ne vise pas seulement les espaces perçus dans leur dimension « étrangère », et si elle le faisait on imagine assez bien qu'elle mettrait en relation plusieurs cultures regardant un même espace »<sup>34</sup>*

Cela correspond à notre objectif qui est de confronter plusieurs regards de cultures différentes sur un même espace : le regard français et le regard djiboutien qui se répondent.

### ***Le paramètre du temps et ses implications***

La géocritique, pour être opérationnelle, a besoin, également, d'un corpus conséquent, et d'un recul suffisant dans le temps.

*« Dès lors que l'on se détache de l'œuvre singulière pour tendre à une vision réticulaire, la question du corpus s'avère cruciale, et la réponse riche en virtualités. Il conviendra d'abord de fixer le seuil à partir duquel, cessant de côtoyer passivement les stéréotypes, on acquiert assez de distance pour les appréhender avec clairvoyance. »<sup>35</sup>*

Pour notre part nous avons pris une période suffisamment large pour évaluer dans la durée la perception sur l'espace djiboutien. La question du corpus est également posée en ces termes par B. Westphal :

*« Il serait également utile de s'interroger sur la nature générique du support textuel. La représentation d'un espace humain donnée dans un ouvrage de pure fiction diverge-t-elle radicalement de celle qui est donnée dans un récit de voyage, par exemple, ou dans un reportage ? Le degré de fictionnalité évolue, les modalités de la représentation changent, mais l'espace représenté reste le même. La frontière entre les différents genres véhiculant une représentation spatiale est au demeurant assez floue. L'espace humain correspond dès lors à la somme versatile des représentations qui le visent, le construisent et le reconstruisent. »<sup>36</sup>*

---

<sup>33</sup> ibidem, p.29

<sup>34</sup> ibidem,

<sup>35</sup> ibidem, p.35

<sup>36</sup> ibidem, p.35

N'est-ce pas le cas de l'espace djiboutien transcrit dans des récits de voyages, des œuvres de fiction, des reportages, des textes de poésie orale ? On peut se demander alors comment l'espace djiboutien est représenté dans cette diversité des écrits et sur la période assez longue (de 1836 à nos jours, soit 168 ans) que nous avons retenue. Cette durée assez conséquente entraîne un certain nombre de questions à cause de l'hétérogénéité des modes de représentation à travers le temps (que ces représentations soient successives ou contemporaines). A ce niveau de la réflexion, en effet, il s'agit de savoir comment Djibouti est perçu, vision d'exaltation coloniale ou effet d'une recherche d'exotisme. Et cette question nous renvoie alors à la nature de notre corpus, car, en effet, sur la base du type de colonisation particulière de Djibouti, il y a, sur le territoire, différents types d'écrits qui se sont développés.

- Nous pouvons d'emblée affirmer qu'il ne s'agit pas pour nous d'étudier une quelconque littérature coloniale sur Djibouti car il en existerait peu, si on se fie à la définition de Moura. La littérature coloniale est, selon lui: « *une littérature de témoignage, la littérature coloniale, prenant pour thème la conquête et l'exploitation de ces colonies* »<sup>37</sup> et il ajoute : « *littérature conçue comme une glorification de la colonisation* »<sup>38</sup> et enfin la littérature « *des groupes sociaux de la colonie, celle du colonat* ». <sup>39</sup>

Ainsi la littérature coloniale correspond à une colonisation effective du pays par l'installation d'une population qui le développe et en exploite les richesses. Ce n'est pas le cas de Djibouti où la colonisation de peuplement n'existe pas. Le pays est seulement utilisé à titre d'escale maritime et terrestre pour d'autres colonies ou destinations. Et les auteurs, de passage, mettent davantage leur personne en avant plutôt que celle de la colonie.

- Nous évacuons également l'exotisme sous sa traduction pittoresque qui n'est pas l'objet de notre thèse. Définissant l'exotisme Jean-Marc Moura écrit que pour l'Europe était « *exotique, (c'est-à-dire) ce qui surprend, plaît ou*

---

<sup>37</sup> Moura, Jean-Marc, op. cit. p.111

<sup>38</sup> idem, p.111

<sup>39</sup> ibidem, p.111

choque en référence à une norme culturelle correspondant à l'aire euro-  
américaine. »<sup>40</sup>

D'après lui, au XIX<sup>ème</sup> siècle

« l'exotisme n'est plus représentation littéraire de l'étranger (sens objectif)  
mais des aspects surprenants, divertissants, de celui-ci (sens  
impressif). »<sup>41</sup>

Qu'en est-il de Djibouti ? Ce pays a-t-il jamais été exotique ?  
Apparemment non. Nous le verrons en détail, l'espace djiboutien sera plus  
souvent réduit à quelques éléments répulsifs (le désert, la chaleur) et à des  
hommes hostiles (sanguinaires, sauvages). Il n'existe pratiquement pas d'œuvre  
d'exaltation exotique.

Les textes que nous allons interroger ont-ils cet objectif ? D'une part les  
journaux de route, simple reproduction des choses vues et des étapes  
parcourues, sans recherches littéraires, et d'autre part les reportages à finalité  
plutôt sensationnelle et moralisatrice n'ont pas d'intention exotique. Djibouti n'a  
pas eu la visite des grands écrivains romantiques du XIX<sup>ème</sup> siècle qui ont donné  
des écrits fascinants sur l'Orient, au point que Marie-Christine Aubry le regrette.<sup>42</sup>

Les œuvres de fiction, qui sauf exception, n'ont pas passé à la postérité,  
n'ont pas non plus de finalité exotique. Souvent de qualité littéraire médiocre  
(dans la construction de l'intrigue, l'épaisseur des personnages, la qualité  
littéraire de la langue), sauf pour Kessel, les œuvres de notre corpus ne  
correspondent en rien à des œuvres qui cherchent à montrer un pays étrange,  
fascinant, séduisant ou émouvant pour le lecteur européen.

Si donc l'exotisme suppose une certaine fascination à la Segalen ou à la  
Loti, ce dernier lors d'un court passage à Obock<sup>43</sup> en dresse une image  
saisissante et répulsive qui n'a rien de pittoresque.

---

<sup>40</sup> ibidem, p.111

<sup>41</sup> ibidem, p.111

<sup>42</sup> *Djibouti l'ignoré*, pp. 49-57

<sup>43</sup> Loti, Pierre, « Obock en passant ». Texte publié pour la première fois dans la *Revue bleue*, 1<sup>er</sup> semestre  
1887, n°9, 26 février.

Dans une communication intitulée « Littérature et exotisme XVIème-XVIIIème siècles »<sup>44</sup> Frank Lestringant indique que la naissance et l'évolution de l'exotisme a connu trois phases avec trois auteurs :

Avec Rabelais, ce sont les objets exotiques et les merveilles qui dominent ; ensuite, avec le cosmographe Thévet, c'est l'inventaire qui commence et le monde est un magasin de singularités. Enfin avec un auteur comme Jean de Léry, qui a vécu en Amérique latine avec les autochtones, au milieu du 16<sup>ème</sup> siècle, « *l'aventure domine l'inventaire : l'autre est miroir de soi* ». <sup>45</sup>

Cette troisième tendance est évidente surtout dans les récits de voyage que nous allons lire et interroger. Nous ne nous engagerons pas dans une étude des genres car nous ne visons pas à faire une étude esthétique de ces œuvres mais plutôt une étude inquisitrice pour dévoiler la vision qu'ils véhiculent.

- Notre perspective n'est pas de nous engager dans un débat idéologique ou théorique mais de faire une lecture minutieuse et comparée des œuvres de notre corpus afin de faire émerger l'image de Djibouti recélée par les écrits. Cette étude comparée porte sur le corpus français, très diversifié, en fonction des périodes. Elle nous permet aussi de confronter des textes djiboutiens, en différentes langues. Enfin des textes français et djiboutiens sont croisés. Ainsi nous avons trois niveaux de comparaison, et donc de dialogue, entre les deux visions. Celle-ci s'exprime en fonction du genre de textes, de la langue utilisée et bien sûr de la culture d'origine (pour ne pas dire la nationalité).

Il va sans dire que l'intertextualité est inévitable dans un corpus aussi diversifié, sur une période aussi longue et pour un espace aussi réduit. D'autre part il y a au moins deux couches de textes qui se superposent : ceux des Français et ceux des Djiboutiens francophones. Et déjà dans les écrits français il y a beaucoup de redondances, de citations et de références à des textes précédents. Sans en faire une étude systématique, nous en ferons état chaque fois que nécessaire. De plus les textes francophones djiboutiens, surtout chez

---

<sup>44</sup> Lestringant, Frank, « Littérature et exotisme du XVIème au XVIIIème siècle », in Conférences réunies par Dominique de Courcelles, Etudes et rencontres de l'Ecole des Chartes, Edition Ecole des Chartes, Paris, 1997,

<sup>45</sup> idem,

Wabéri, sont explicitement nourris de citations et d'autres références à des auteurs français qui ont fréquenté Djibouti.

L'intertextualité donne une idée de la redondance du discours et de la sédimentation de la représentation et nous verrons comment elle se déploie dans les œuvres et les articles de journaux que nous allons lire.

- Nous nous plaçons résolument dans une posture de double réception : d'une part une réception critique, la nôtre, et d'autre part celle inscrite dans les œuvres, pour élucider, autant que c'est possible, leur intention dans le contexte d'époque.

Les écrits français impliquent, en effet, fortement les lecteurs de même culture par plusieurs procédés : interpellation directe, emploi des pronoms de la seconde personne, recours aux connivences culturelles comme les références littéraires et les comparaisons. Ainsi, le public et l'auteur dialoguent. Le Djiboutien, simple objet du discours, en est exclu.

Dans les écrits djiboutiens en langue française les destinataires sont à la fois les Djiboutiens et les Français. Par contre les textes oraux s'adressent exclusivement aux Djiboutiens. En effet, le discours en langues maternelles<sup>46</sup> ne permet pas une réception au niveau international et surtout dans l'horizon français et européen. De fait, y a-t-il une double vision croisée que seuls les écrits francophones djiboutiens ont réussi à adresser aux deux publics ? Dans une perspective de déconstruction, ce qui allait de soi dans l'horizon de réception exclusivement français et européen, ne peut plus l'être dès que le Djiboutien entre en jeu dans cette zone de réception et qu'il est capable de devenir à son tour producteur de textes sur lui et sur l'Autre.

Il est donc dans une démarche de déconstruction. Son discours ne prend sens que dans une volonté de dire le soi authentique et de corriger les malentendus ou les déformations. Déconstruire le discours négateur et en construire un proprement djiboutien, tel est le programme de Wabéri. Mais le réussit-il ? Et peut-il le réussir ? L'acculturation n'est-elle pas un masque ?

---

<sup>46</sup> A savoir : le somali, l'afar – voire l'arabe pour les Djiboutiens d'origine yéménite. Notons que le problème de réception est à nouveau posé à ce niveau interne aussi, car, pour qu'il y ait une réception entre les locuteurs des différentes langues locales elles-mêmes, il faut que les locuteurs puissent communiquer entre eux, c'est-à-dire connaître mutuellement leurs langues.

Wabéri et les autres écrivains djiboutiens sont en effets le creuset de plusieurs cultures.

N'y a-t-il pas alors une sorte de dialogue polyphonique lorsque on prend en compte l'aspect acculturé de ces œuvres ? Quel lecteur s'y retrouve le mieux ? Nous essaierons de répondre à ces questions dans le cours de notre développement.

Mais il faut dès maintenant indiquer que l'émergence du discours djiboutien est récente. Le pays est émergent, de part son indépendance tardive et par sa population jeune.

Il est aussi émergent dans l'expression littéraire francophone et cela à deux niveaux. D'une part la littérature d'expression française voit le jour, de façon éclatante, en 1959, avec la parution du recueil de poème de William Syad, *Khamsine*<sup>47</sup>, préfacé par Senghor. Il a été suivi par deux autres auteurs ayant produit des textes courts, Abdillahi Doualé et Abdi Houssein<sup>48</sup>. Mais une véritable littérature variée et continue émerge au début des années 1990, puisqu'on compte actuellement une dizaine d'écrivains. Jean-Dominique Pénel en a d'ailleurs dressé un inventaire provisoire et en a étudié la thématique majeure.<sup>49</sup>

D'autre part l'analyse critique sur la littérature, la culture et l'image du djiboutien, en langue française, est encore limitée. Un certain nombre de travaux sont actuellement en cours, sous forme de mémoires de Master 2 ou de thèses, dans les universités françaises. Notre travail entre donc dans le cadre de cette forme, déjà balisée par la thèse de William Souny sur William Syad, présentée à Limoges<sup>50</sup>.

## LE CORPUS

Les formes d'expression de ces regards sont variées : texte littéraire, récit de voyage, reportage, écrit administratif, autres récits, contes, études scientifiques, rapport, ...etc. tel est la variété des écrits sur Djibouti.

---

<sup>47</sup> Syad, William, J.F. , *Khamsine*, Paris, Présence Africaine, 1959

<sup>48</sup> Pénel, Jean-Dominique, *Djibouti 70*, CCFAR, Djibouti, 1998

<sup>49</sup> Pénel, Jean-Dominique, « Littérature francophone post-coloniale à Djibouti, repérage de quelques thèmes », in *Fictions africaines et post-colonialisme*, sous la direction de Diop, Samba, L'Harmattan, 2002, pp.304-306

<sup>50</sup> Souny, William, « *L'écriture du désir dans l'œuvre de William Joseph Faarax Syad* », thèse de doctorat, Limoges, 2001

Notre étude porte sur un corpus représentatif de récits de voyages, de grands reportages, d'œuvres de fiction et d'article de presse, sans nous interdire de compléter avec les autres genres chaque fois que nécessaire.

Nous avons opéré une sélection significative dans le corpus français et dans la littérature orale. Nous avons pris en compte l'ensemble des fictions djiboutiennes en français, mais nous avons exploité surtout les œuvres de Wabéri.

Le souci de constituer le corpus a été constant : corpus des récits de voyage, des œuvres littéraire et d'articles de presse pour étudier le regard français sur Djibouti et corpus de la littérature orale djiboutienne et la littérature djiboutienne écrite d'expression française pour étudier le regard djiboutien sur la présence française.

### **A- Le corpus français**

Sur le corpus français la bibliographie de Mme Aubry, *Djibouti bibliographie fondamentale*,<sup>51</sup> nous a été d'un grand secours. Nous avons dû effectuer une sélection significative permettant de couvrir la diversité des écrits et nous permettant de rendre compte du regard.

Pour effectuer les choix et constituer un corpus homogène et équilibré, nous avons retenu les types d'écrits suivants en fonction des périodes :

#### (1)- 1836 à 1930 : des récits de voyage de tonalités et de styles différents et des notices

Nous les présentons dans un ordre chronologique, en les regroupant par tranches de temps. Nous avons utilisé, à la Bibliothèque Nationale de France, les éditions mentionnées ci-dessous :

- **1841** : Rochet D'Héricourt (Charles, François-Xavier) *Voyage sur la côte orientale de la mer Rouge, dans le pays d'Adel et le Royaume de Choa A.* Bertand,

---

<sup>51</sup> Aubry, Marie-Christine, *Djibouti, bibliographie fondamentale, domaine français*, L'Harmattan, 1990



- **1868** : Abbadie (Arnaud d') *Douze ans de séjour dans la Haute Ethiopie*, Hachette, t.1, réédition anastatique, Citta del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 1980
- **1883** : Denis de Rivoyre (Louis-Barthélémy) *Obock, Mascate, Bouchire, Bassorah*, Plon,
- **1886** : Soleillet (Paul) *Obock, le Choa, le Kaffa – une expédition commerciale en Ethiopie – récit anecdotique*, M. Dreyfous, *Voyages en Ethiopie (janvier 1882- octobre 1884), Notes, lettres et documents divers*, Imprimerie de l'Espérance Cagniard, Rouen,
- **1887** Loti (Pierre) *Obock en passant*, in *Revue bleue*, 1<sup>er</sup> semestre 1887, n°9, 26 février. Edition utilisée : *Voyages (1872-1913)*, Robert Laffont, Bouquins, Paris, 1991
- **1897** : Vignerat (Sylvain) *Une mission française en Abyssinie*, A. Colin,  
**1898** : Orléans (Prince Henri d') *Une visite à l'Empereur Ménélik, notes et impressions de route (avec nombreuses photographies inédites)*, librairie Dantu, Paris,
- **1900** : Michel (Charles) *Vers Fachoda à la rencontre de la Mission Marchand à travers l'Ethiopie (Mission de Bonchamps)*, Plon,  
 Charles-Roux, (J.) *Colonies et pays de protectorat*, imprimerie Paul Dupont  
 Vignérat (Sylvain) *Notice sur la Côte Française des Somalis*, imprimerie Paul Dupont
- 1901** : Le Roux (Hugues) *Ménélik et nous*, Lib. Nilsson, Per Lamm succ.
- **1921** : Merab (Paul) *Impression d'Ethiopie (l'Abyssinie sous Ménélick II)*, H. Libert, 3 t.
- 1981** : Bardey (Alfred) *Barr-adjam, souvenir d'Afrique Orientale, 1880-1887*, CNRS, (1ère édition)
- Rimbaud (Arthur) *Lettres de Rimbaud*, Œuvres complètes, Edition établie par Pierre Brunel, Classiques modernes/ éd. Livre de poche, la pochothèque

Dans cette tranche de période, les écrits, qui sont des récits de voyages, des lettres, ou des notices de présentation de la colonie, sont des témoignages qui impliquent directement la vision des auteurs.

(2)- 1930 à 1980 : des œuvres à caractère littéraire soit de fiction soit du vécu romancé, des mémoires, des écrits épistolaires et d'autres

Par ordre chronologique selon l'année de première publication :

- 1930** : Treat (Ida) *La croisière secrète*, Gallimard,  
 Esme (Jean d') *L'homme de sable*, NRF, Gallimard

- 1931** : Armandy (André) *La voie sans disque*, les Editions de France  
 Kessel (Joseph) *Marchés d'esclaves*. Nous utilisons l'édition de 1984, 10/18, Union Générale d'Éditions  
 Londres (Albert) *Les Pêcheurs de perles*, A. Michel, 1931. Nous utilisons l'édition de 1998, Le serpent à plumes
- 1953** : Lippmann (Alphonse) *Guerriers et sorciers en Somalie*, Hachette,  
**1955** : Kessel (Joseph) *Fortune carrée*, Gallimard, 1955. Nous utilisons l'édition de 1997, édition Julliard, Pocket
- 1971** : Gary (Romain) *Les trésors de la Mer Rouge*, NRF, Gallimard  
**1975** : Deschamps (Hubert) *Roi de la brousse, mémoires d'autres mondes*, Berger-Levrault, Nancy
- 1980** : Blonay (Didier) *Le roi des femmes*, NRF, Gallimard  
 Blottière (Alain) *Saad*, NRF, Gallimard
- 1998** : Colette (Dubois) *Djibouti au regard de ses timbres-poste (1893-1977), Images d'altérité, images de propagande*, aresae, Paris, 1998  
**1999** : Monfreid (Henry de) *Lettres d'Abyssinie*, Paris, Flammarion, 1999 (T1)  
 Première partie découverte de l'Abyssinie : 12 août 1911- 7 août 1912

Le classement par genres de ces œuvres, afin de distinguer les différentes modalités du regard et des déductions que nous pouvons en tirer<sup>52</sup>, donne ceci :

- Grands reportages qui impliquent donc la personne de l'auteur :  
*La croisière secrète ; Marchés d'esclaves ; Les Pêcheurs de perles ; Les trésors de la Mer Rouge*
- Mémoires ou correspondance personnels de l'auteur :  
*Guerriers et sorciers en Somalie ; Roi de la brousse, mémoires d'autres mondes ; Lettres d'Abyssinie*
- Fictions par rapport à laquelle l'auteur prend sa distance :  
*L'homme de sable ; La voie sans disque ; Fortune carrée ; Le roi des femmes ; Saad*
- Philatélie :  
*Djibouti au regard de ses timbres-poste (1893-1977), Images d'altérité, images de propagande*

(3)- 1973 à nos jours : Les grands reportages et les articles de presse des quotidiens et périodiques, autour des périodes de crise autour de l'indépendance et après l'indépendance

---

<sup>52</sup> Ce classement est en effet nécessaire d'un point de vue méthodologique, car on ne déduit pas tout à fait les mêmes choses d'un roman que d'un reportage : dans le premier cas (roman) l'auteur peut toujours dire qu'il s'agit des représentations des personnages qui diffèrent de son opinion personnelle, alors que dans le deuxième cas (reportage, article), l'auteur colle à son texte dont les représentations lui sont attribuables.

## a- Périodiques

Ils sont au nombre de six :

**1973** : *Revue française d'Etudes politiques africaines* de janvier, « La France à Djibouti : les raisons d'une présence », par G. Malecot

**1975** : *France-Pays Arabes* n°49, de février, « Dossier du mois : le TFAI »

**1976** : *Revue de Défense Nationale*, février, « Djibouti : indépendance, oui mais... », par André Nolde

**1977** : *Revue de Défense Nationale*, février-mars, « que se passera t-il après l'indépendance de Djibouti ? » par Bernard Guillerez

**1980-81** : *Le Mois en Afrique* n° 180/181, décembre 1980/janvier 1981, « La République de Djibouti : Après le 3<sup>ème</sup> anniversaire de son indépendance dans une corne de l'Afrique mal dans sa peau, et Quelques aspects ethnologiques et ethnographiques en République de Djibouti », par Robert Tholomier

**1987-88** : *Les Cahiers de l'Orient*, 4<sup>ème</sup> trimestre-1987, 1<sup>er</sup> trimestre 1988, n°8/9, « Djibouti : porte-avions de la France, par Gérard Prunier »

**1994** : *Arabies* n° 90, du 6/94, « Djibouti : 17 bougies et 36 chandelles, Par Ahmed Dehli »

**1997** : *Marchés Tropicaux* du 20/06/97, « Djibouti célèbre vingt ans d'indépendance » *Afrique-Express* du 26/6/97, « Djibouti, 20<sup>ème</sup> anniversaire de l'indépendance sur fond de crise »

*Africa confidential* de juillet 1997, « Djibouti : l'enjeu des législatives déchire les partis »

## b- Quotidiens

Ils sont au nombre de cinq :

*Le Monde* :

du 2/4/74, « Djibouti ou le temps suspendu », par Jean-Claude Guillebaud,

du 3/4/74 et 4/4/74, Même titre même auteur,

du 31/12/75, « une indépendance menacée », par Philippe Decraene

du 7/2/76, « les remous de la décolonisation »,

du 10/5/77, « Au-delà de Djibouti... », par Olivier Stirn

du 10/6/77, « Le contre-amiral Schweitzer : Djibouti n'a pas de valeur navale » et « Mauvais présage pour Djibouti. »

du 6/2/76, « Après la libération des otages, la France demande au Conseil de sécurité d'examiner le « grave incident » de Loyada »

du 9/6/76, « Adieu Djibouti... », et « Paris ne répond plus », par Jean-Claude Guillebaud

du 10/6/76, « Adieu Djibouti... », et « Sortir du piège », par Jean-Claude Guillebaud

du 28/6/77, « La République de Djibouti est née dans le calme », par Pierre Briand

du 31/12/77, « Les tensions dans la Corne de l'Afrique, inquiétude à Djibouti », par Philippe Decraene et « Le piège », par Jean-Claude Guillebaud

du 31/12/77, « Djibouti, six mois après l'indépendance. Le nouvel Etat se débat dans de graves difficultés », par Philippe Decraene

du 25/2/78, « Le conflit Somalo-Ethiopien, Djibouti dans l'œil du cyclone », par Jean-Claude Guillebaud

*Libération :*

du 27/98, « Djibouti, le cher « bac à sable » de l'armée française » par Jean-Dominique Merchet

du 22/01/99, « La France veille aux frontières de Djibouti, elle compense son retrait militaire par une aide financière et l'envoi d'une frégate » par Stephen Smith

*Le Canard enchaîné*

du 18/11/ 98, « Djibouti : ses opposants à l'ombre, ses militaires français au soleil »

*Le Figaro économie*

n°16637 du 09/02/98, « Djibouti au bord de l'explosion. » par Arnaud de La Grange

*Le Figaro*

n°16440 du 24/6/97, « Fin de règne à Djibouti. L'ex-territoire des Afars et des Issas va fêter le vingtième anniversaire de son indépendance. Le pays est malade. Son président aussi », par Arnaud de La Grange

Pris dans une perspective chronologique, ces choix s'inscrivent dans la recherche d'une vision globale, durable et significative pouvant montrer la façon et les circonstances dans lesquelles le regard français s'est manifesté.

Comme on le constate, à ces trois grandes périodes, nous avons associé trois types de textes différents. Cela ne signifie pas qu'il n'y a, de fait, qu'un seul type de production écrite par période considérée : bien évidemment, il y a des articles de journaux et des récits de voyage à chaque période ; bien sûr, il y a encore des œuvres de fiction dans la période récente, etc. On relève cependant, la prédominance d'un certain type d'écrit à chaque période.

En tout cas, les types de productions retenues nous ont paru significatifs et représentatifs de chaque période, raison pour laquelle nous avons opéré ces regroupements. Ce sera aussi l'occasion de montrer une permanence à travers le temps (plus d'un siècle et demi) et les formes de production (trois grands types) d'un certain nombre de clichés élémentaires fort prégnants.

## **B- Le corpus djiboutien**

En ce qui concerne le corpus djiboutien, il comprend deux parties : une en langues nationales et l'autre en langue française.

### **(1)- En langues nationales**

#### a- Collectes personnelles

##### \* Domaine somali

Pour la partie en langue somalie, nous avons effectué des collectes de textes de la littérature orale puis nous les avons constitués en recueils. Pendant plusieurs séances d'entretien, nous avons effectué des enregistrements de poètes et de poétesses pour recueillir des textes en rapport avec notre thème.

Rappelons que nous demandions deux choses à nos interlocuteurs :

-des textes de leurs prédécesseurs, répertoires transmis de générations en générations,

-des textes dont ils sont les auteurs.

Partant avec une connaissance presque nulle de tout ce qui est littérature orale, nous avons bénéficié de l'appui d'un informateur compétent en la matière. Il s'agit de Monsieur Omar Maalin Nour, poète, dramaturge et chercheur en littérature orale somalie. C'est avec lui que nous avons entamé la publication de deux séries d'articles dans l'hebdomadaire *La Nation* :

-une série sur le *Xeer*, le système sociopolitique du peuple somali, de mai à juillet 1999,

-une série sur la littérature orale en langue somalie de janvier à mai 2000.

##### \* Domaine Afar

La barrière linguistique a limité notre recherche. Mais nous avons pu avoir des informateurs pour nous faire une idée du répertoire et de la vision sur la colonisation.

#### b- Autres types de documents

- Pour compléter notre corpus, nous avons, pendant plusieurs mois, effectué un travail de recherche à la Radiodiffusion Télévision de Djibouti (RTD).

Nous avons pu identifier beaucoup de chansons patriotiques de l'époque (des chansons d'amour en première lecture mais à signification codée patriotique). Il est bien évident que nous avons découvert une importante base de données dans ce domaine.

- Nous avons, en fin de compte, retenu, pour nous en inspirer, quelques œuvres : la poésie de Djama Moussa Miad, la poésie de Mme Saïda Robleh, des poèmes de Omar Maalin (trois textes inédits), le recueil de poèmes de Ali Gab, *Samatalis*<sup>53</sup>, publié en 1998, des chansons, et une pièce de théâtre d'Ibrahim Gadhleh, *Geedigi kowad*, jouée en 1975.

- En plus de cela nous avons pu identifier un certain nombre d'ouvrages sur la littérature orale dont les travaux de Didier Morin sur la littérature afare<sup>54</sup> et somalie<sup>55</sup>. Nous avons pu trouver aussi des études sur la langue et la littérature somalie sur des sites Internet dont Somalinet.com. Nous avons pu consulter certains ouvrages critiques en langue anglaise, notamment les travaux de deux grands spécialistes de la littérature et de la culture somalie Andrzejewski et I.M. Lewis auteurs de *Somali Poetry*<sup>56</sup> et de plusieurs articles.

Devant l'ampleur de la littérature orale et la richesse du répertoire, nous nous sommes rendu compte que, dans le cadre de la thèse, il était impossible d'exploiter toutes ces données. Ce qui nous a amené à choisir un corpus oral restreint. En effet il ne s'agissait pas de nous engager dans l'étude approfondie de la littérature orale, ce qui n'est pas l'objet de notre thèse.

Mais notre recherche, dans ce domaine, et la lecture (l'écoute aussi) du corpus oral nous a permis d'affiner notre lecture critique des textes français et djiboutiens francophones à la lumière du discours plus authentique des poètes.

## **(2)- En français**

---

<sup>53</sup> Ali Dirieh Egal, dit Ali Gab, *Samatalis*, Palais du Peuple, Imprimerie Nationale, Djibouti, 1998

<sup>54</sup> Morin, Didier, *La poésie traditionnelle des afars*, Editions Peeters, Paris, 1997

<sup>55</sup> Morin, Didier, *Littérature et politique en Somalie*, CNRS, CEAN, 1997. Il faut ajouter les textes qui couvrent la région entière sans se limiter à un groupe : *Contes de Djibouti*, CILF, Paris, 1980 ; *Des paroles douces comme la soie*, Peeters, Paris, 1995 et *Le texte légitime, pratiques littéraires orales traditionnelles en Afrique du nord-est*, Peeters, Paris, 1999.

<sup>56</sup> Andrzejewski, A et Lewis, I M, *Somali poetry, an introduction*, Oxford, 1969

En ce qui concerne le domaine francophone djiboutien, nous avons fait l'inventaire de ce qui a été publié depuis William Syad (1959), premier grand poète francophone (et anglophone) djiboutien, jusqu'à Wabéri, en passant par Houssein Abdi, Abdillahi Doualé et Omar Osman Rabeh.

Nous avons effectué une sélection significative en rapport avec notre sujet. C'est surtout Wabéri qui a eu notre faveur parce que toutes ses œuvres évoquent, d'une manière ou d'une autre, la problématique du regard sur Djibouti et sur l'Autre : il en fait explicitement son programme d'écriture. Nous n'exploitons pas, dans le cadre de cette thèse, William Syad parce que, comme le note William Souny dans sa thèse, le poète a « *quasiment passé sous silence Djibouti pour mettre sa voix militante et poétique au diapason de la Somalie* »<sup>57</sup>. Ce n'est que tardivement qu'il revient à Djibouti et lui consacre peu de textes.

Voici la liste des œuvres, classées par ordre chronologique, que nous allons exploiter :

**1974** : Houssein Abdi, *Abdi l'enfant du TFAI*. Nous utilisons l'édition de Péné, *Djibouti 70*, CCFAR, Djibouti, 1998

**1994** : Abdourahman A. Wabéri, *Le pays sans ombre*, Le serpent à plumes, Paris,

**1996** : Abdourahman A. Wabéri, *Le cahier nomade*, Le serpent à plumes, Paris,

**1997** : Abdourahman A. Wabéri, *Balbala*, le Serpent à plumes, Paris,

**1998** : Abdi Mohamed Farah *No man's land ou les vers volés à l'instant*, Djibouti, centre culturel français-L'Harmattan,

**2000** : Abdourahman A. Wabéri, *Les nomades, mes frères, vont boire à la grande ourse*, Pierron, Sarreguemines,

**2001** : Abdourahman A. Wabéri, *Rift, Routes, Rails*, Gallimard, collection « continent noir », Paris,

**2003** : Abdourahman A. Wabéri, *Transit*, Gallimard, collection « continent noir », Paris,

Ces textes ne couvrent pas la totalité de la littérature djiboutienne d'expression française mais ils forment un ensemble suffisamment représentatif.

---

<sup>57</sup> Souny, William, « L'Écriture du désir dans l'œuvre de William Joseph Faarax Syad », thèse de doctorat, 2001, Université de Limoges, p.11.

## LE PLAN

Notre plan va suivre une approche chronologique. En effet, celle-ci permet de retracer les grandes lignes de ces regards croisés selon les périodes marquantes. Dans cette perspective, nous avons opéré un découpage en suivant l'évolution des types d'écrits et du discours correspondant à l'évolution historique du statut du territoire et des modes de productions. Elle autorisait un découpage diachronique, en suivant à la trace l'évolution de l'expression et des modes d'expression des regards. Ainsi, on obtient une somme de l'ensemble des visions marquées par leurs contextes.

I- Tout d'abord, dans une première partie, nous étudierons l'idée du seuil. C'est à la fois le seuil spatial et le seuil culturel.

Nous explorerons comment, dans les premiers écrits, l'espace djiboutien est perçu, selon la partie occupée et mise en valeur par les arrivants et la partie restée aux autochtones. Nous essaierons d'expliquer pourquoi ce sont deux espaces sans continuité ni communication pendant très longtemps et dont la conquête mutuelle prendra du temps.

Ainsi la ville de Djibouti, à la fois centre de résidence, centre administratif, port et point de départ du chemin de fer n'est-elle qu'un espace colonial, étranger comme une greffe sur le monde de l'autochtone. L'espace djiboutien n'est-il pas le seuil, c'est-à-dire la porte d'accès à deux autres espaces : l'Extrême-Orient et l'Ethiopie ? Nous montrerons comment cet espace se construit sous la plume des auteurs à la fois comme une exclusivité française et comme escale maritime et terrestre. Ainsi le territoire est au seuil d'un espace rêvé qui est l'Ethiopie.

Le seuil est aussi culturel dans le sens où peut se demander s'il y a communication entre les deux protagonistes, le Français et le Djiboutien, séparés dans l'espace. Nous étudierons comment le voyageur français se met en scène et met l'Autre à bonne distance. Il dialogue avec son lecteur, à travers les multiples connivences culturelles et se valorise à ses yeux. Dans ce processus, l'Autre, le Djiboutien, ne serait-il qu'un figurant vu comme objet et instrument ? Les préjugés ne le maintiennent-ils pas à bonne distance ? Nous verrons les procédés qui mettent le voile sur l'Autre et empêche sa rencontre.



Dans cette première partie nous mettrons à contribution les écrits des explorateurs qui témoignent de la première rencontre (le premier passage). Ce sont soit des articles publiés dans des revues d'études (géographie, anthropologie,...) à caractère scientifique qui cherchent à faire connaître d'autres peuples et d'autres cultures, soit des récits de voyages qui sont une moisson de choses vues dans les pays explorés (pour divers motifs) durant un ou plusieurs voyage(s). Cette première période s'étale de 1836 au début du 20ème siècle vers la fin des années 1920/1930 où la mise en circulation du chemin de fer apporte une certaine sécurité et indépendance.

Les témoignages oraux sur cette période existent mais sont rares, ou demandent des recherches sur la base de trouvailles hasardeuses. Même si nous en avons recueilli quelques uns à travers Djama Moussa Miad, qui nous a beaucoup aidé en ce domaine, et peut être considéré comme une source bibliographique importante, nous ne l'intégrons que partiellement à l'étude de la vision djiboutienne. Mais, comme nous l'avons dit, elle nourrit à fond notre lecture.

II- Dans une seconde partie nous verrons comment, par la confrontation, la frontière territoriale se dessine, physiquement et géographiquement d'une part et mentalement d'autre part. En effet, cela correspond à un second temps de la colonisation française où, après le rêve de rejoindre l'Ethiopie, l'autorité cherche, à partir des années 1920, à s'affirmer afin d'administrer le territoire. Encore faut-il connaître les limites de ce pays. Pour prendre possession du pays et l'administrer, il faut donc en mesurer les contours, en marquer le territoire par la mise en place des instruments de l'autorité française. Ce sera le souci des administrateurs et nous suivrons ce processus. Et de là résultera le contact avec l'Autre, le Djiboutien, sur le même espace, d'où la contestation.

Mais la frontière, n'est-ce pas aussi les obstacles insurmontables que constituent le climat et la nature d'une part et les hommes hostiles d'autre part ? Nous verrons comment se dessinent ces différentes frontières.

Les frontières sont également urbaines. Il y aura donc deux camps et deux espaces. Ainsi la dichotomie de l'espace djiboutien s'accroît. Cette dichotomie est de fait réelle dans la ville de Djibouti. Celle-ci, comme toute ville coloniale, est

divisée en deux : la partie européenne et la partie indigène. Nous verrons comment ces divisions s'expriment et se résorbent ou se maintiennent dans les différents centres urbains, à Djibouti ville et dans les localités de l'intérieur de l'espace djiboutien.

III- Dans une troisième partie, nous interrogerons le contenu de ces écrits pour voir s'il y a des transgressions dans l'espace djiboutien de la part de certains personnages européens. Cela signifie que des Français vont franchir la frontière et aller vivre, pour la première fois, chez l'Autre, l'autochtone du pays. Mais que signifie cette transgression spatiale? Procède-t-elle de la volonté de mieux connaître l'Autre ? Ou est-ce un moyen d'échapper aux pesanteurs de sa vie d'Européen et de se sentir bien dans l'ailleurs ? Nous verrons ce qui justifie cet attrait pour l'Autre. L'Européen est à la recherche de lui-même, en fuyant son univers d'origine. N'est-ce pas à ce moment là qu'il prendra conscience de sa solitude?

En effet l'Autre peut-il être un compagnon ? N'est-il pas, de part sa nature et de part son instrumentalisation, foncièrement autre ? Ainsi, paradoxalement, le sentiment d'attrait verra très vite se doubler d'un sentiment de rejet. D'une part, attrait puis rejet de l'espace de l'Autre, ensuite les deux mouvements alternés pour les siens et son espace européen. Ce qui semble une transgression en est-il réellement une ? C'est toute la question qui fait la spécificité du rapport à l'espace djiboutien.

Pour développer ces deux parties (II et III), la lecture des œuvres de fiction et des grands reportages qui ont pour cadre Djibouti et/ ou la région et les récits personnels nous permettra de dégager la vision française. Cette seconde période débute dans les années 1930. Nous ne lui assignons pas de limite mais elle est valable jusqu'à l'indépendance de Djibouti.

Ce sont des grands reporters et écrivains, comme Albert Londres, Joseph Kessel et Romain Gary, mais aussi des auteurs de mémoires, comme Hubert Deschamps, qui rapportent, aux lecteurs, des histoires sensationnelles.

IV- Dans une quatrième partie, nous nous demanderons s'il y a, dans les limites que nous avons vues, un possible recentrement, une reterritorialisation de

l'espace djiboutien. Nous entendons par recentrement, pour le Djiboutien, la capacité de dire son pays de façon autonome, sans parasitage de la vision étrangère, et pour les Français, la capacité de reconnaître une existence autonome, indépendante à Djibouti. Certes, il y a une tentative du Djiboutien de donner réponse et d'apporter une correction à la vision française. Mais cette tentative de réappropriation, de la littérature francophone, qui est une œuvre de déconstruction du discours colonial, n'est-elle pas viciée par l'acculturation, un phénomène qui fait masque, car la culture de l'autre habite le Je et l'empêche de se voir ou de se retrouver dans son originalité ? N'y a-t-il pas une sorte d'écran qui empêche de percevoir l'image réelle de Djibouti ? Mais est-ce possible ? Nous verrons si l'écrivain djiboutien s'en sort ou échoue.

Cependant la littérature orale en langue nationale, elle, semble plus libre, plus étanche, et donc à même d'exprimer une vision autocentrée de l'espace djiboutien et une vision plus radicale de l'altérité de l'autre. L'écrivain francophone peut s'y ressourcer. Elle inspirera notre lecture.

Du côté français, la redondance du même discours, à en juger par la ressemblance des titres des journaux que nous avons retenus, ne fait-elle pas écran à une éventuelle émergence de l'espace djiboutien ? Les Français peuvent-ils avoir une vision de Djibouti dégagée de l'appartenance à la France ?

C'est pour trouver une réponse satisfaisante que nous avons voulu rassembler un certain nombre d'articles de presse de façon à analyser l'expression d'une vision qui perdure malgré les nombreuses évolutions du monde et du statut de Djibouti indépendant.

Il s'agira concrètement, d'explorer tout ce qui est redondant dans les titres et les genres d'écrits pour évaluer ce grand niveau de répétition, d'intertexte, et comment il constitue une sorte de sédimentation sur Djibouti.

C'est donc essentiellement la presse française, qui s'intéresse à Djibouti aux périodes de crise ou de changement de statut, que nous allons interroger. Les événements autour de l'indépendance et les enjeux de celle-ci, même après plusieurs décennies, font l'objet de plusieurs articles dans les revues et les quotidiens et révèlent une certaine vision. Les titres de ces articles et leurs contenus explicitent la position récurrente des Français (les intellectuels et journalistes en particulier par rapport à Djibouti).

## **PREMIERE PARTIE : SEUILS**

L'idée de seuil comprend deux significations selon les commentaires de B. Westphal. Dans *La Géocritique mode d'emploi* il distingue « un *limes*/frontière et un *limen*/seuil »<sup>58</sup>. Revenant à la conception des Romains il indique que

*« le seuil lui-même était perçu selon deux angles différents : il était limes-ligne d'arrêt, mais aussi limen-frontière poreuse destinée à être franchie. »*<sup>59</sup>

Sur cette base nous pouvons donner notre intention lorsque nous étudions la première vision française sur Djibouti, en tant qu'espace. Nous chercherons à savoir si Djibouti est d'abord une ligne d'arrêt (une limite réduite) au-delà de laquelle on ne regarde pas ou si la France entre dans le territoire de Djibouti pour le conquérir. Elle reste au seuil.

L'espace Djiboutien est, dès le départ, mis en perspective par rapport à d'autres espaces : l'Extrême Orient pour lequel il est escale et l'Ethiopie pour laquelle il est porte d'accès à la mer. La question à laquelle nous allons répondre dans cette première partie est de se demander quelles sont les constructions qui façonnent durablement l'image de Djibouti pour les Français ? N'est-ce pas plutôt ces ailleurs qui intéressent le regard français et qui occupent les appétits ? Comment l'espace Djiboutien, le territoire, est-il valorisé ou administré ? Ne devient-il pas en réalité le seuil/frontière des deux autres espaces ?

Cette façon de percevoir l'espace Djiboutien va induire une vision de ses habitants. Ceux-ci, bien évidemment séparés des Européens dans l'espace, sont aussi séparés par une culture autre. Celle-ci intéresse-t-elle ? Ne rencontre-t-on pas l'Autre seulement en situation d'intérêt ou de conflit ? La résistance que développe ce dernier le met hors jeu puisque évacué à l'extérieur de l'espace français. Et réciproquement, les Français sont exclus de son espace.

Dans cette situation, le voyageur français ne peut-il rendre compte que de lui-même, dans sa relation de voyage, à son lecteur ? Et l'Autre ne sera-t-il pas tenu à bonne distance au plan culturel en plus de la distanciation spatiale ? Ce sont ces dimensions du seuil spatial et du seuil culturel que nous allons étudier dans cette partie.

---

<sup>58</sup> Westphal, Bertrand, *Pour une approche géocritique des textes*, in *La Géocritique mode d'emploi*, Limoges, PULIM, 2000, p.13.

<sup>59</sup> Westphal, Bertrand, *Approches méthodologiques de la transgressions spatiales*,

Daniel-Henri Pageaux propose au critique comparatiste

« de pénétrer les principes de distribution des éléments spatiaux, les lieux valorisés (seuil, frontière, faille, éminence...), les zones investies de valeurs positives ou négatives, tout ce qui permet la symbolisation de l'espace »<sup>60</sup>

Le comparatiste doit d'être attentif à tout ce qui est « *ligne de partage entre Je et l'Autre* ». <sup>61</sup> Ce programme nous le faisons notre parce qu'il correspond à notre démarche appliquée à la lecture des œuvres françaises sur Djibouti. En effet celles-ci fournissent une distribution de l'espace, par la mise en place de seuils, par l'attribution de fonction à des portions et par l'exclusion de l'Autre, ce qui s'accompagne d'une prise de possession exclusive.

Le plan de cette partie rendra donc compte du seuil spatial (chapitre 1) qui sépare le greffon français, puis du seuil culturel (chapitre 2) qui marque la distance avec l'Autre.

---

<sup>60</sup> Pageaux, Daniel-Henri, « De l'imagerie culturelle à l'imaginaire » In *Précis de littérature comparée*, sous la direction de Pierre Brunel et Yves Chevrel, PUF, 1989, p.147.

<sup>61</sup> Idem, p.147.

## PREMIER CHAPITRE : SEUIL SPATIAL

Selon B. Westphal, avec les différentes visions, « *tout lieu était désormais connoté; tout lieu était le fragment d'un bloc lui-même issu d'une fragmentation.* »<sup>62</sup>

Si l'on considère l'espace djiboutien comme faisant partie du bloc africain, on voit comment, historiquement, la France l'arrache au reste du continent. Mais la ville de Djibouti sera retranchée de l'espace djiboutien, comme territoire. Ainsi ce lieu sera connoté français, et n'aura, pour longtemps, d'autre connotation que celle là.

On s'emparant du territoire de Djibouti, la France l'a transformé par cette simple prise de possession. Le territoire existera t-il désormais au monde autrement qu'à travers la vision française ? Selon B. Westphal :

*« le regard colonialiste était un regard essentiellement monolithique, qui, par sa nature même, embrassait l'espace en fonction d'un seul point de vue : le sien — les autres n'étant que très marginalement pris en compte, ou saisis dans leur irrévocable altérité. L'espace colonial était un espace plus ou moins différentiel, mais sa perception était référencée au centre ».*<sup>63</sup>

Comment Djibouti, le Territoire, la « Côte française des Somalis », ou au départ, la « Colonie d'Obock et dépendances », devient-il un espace français, escale pour l'Orient et porte d'entrée du pays rêvé, l'Ethiopie?

C'est à cette double interrogation que notre lecture des premiers récits de voyage tentera de répondre.

### **A- DJIBOUTI AU SEUIL DE L'ORIENT**

Djibouti, dès que la France s'en empare, devient un espace français exclusivement avant d'être un seuil de l'Orient. Mais qu'est-ce qui en fait un espace exclusivement français ?

---

<sup>62</sup> Westphal, Bertrand, *Pour une approche géocritique des textes*, p.10.

<sup>63</sup> idem, p.10.

De l'obligation pour la France de trouver un port libre des entraves britanniques sur la route de la Chine et de l'Indochine à l'édification d'une ville nouvelle sur une terre supposée vierge, il y a un chemin qui est vite franchi. Cela devient l'objet d'un discours, lui-même objet de notre lecture.

Sylvain Vigneras, secrétaire dans la mission de Bonchamps (date et objet) donne, en 1897, très explicitement la raison d'être de la colonie :

*« La dernière guerre franco-chinoise (1883-1885) nous mit dans l'obligation d'établir des postes d'approvisionnement sur la ligne de Chine, après que les Anglais nous eurent fermé leurs ports d'Extrême-Orient »<sup>64</sup>*

Et la terminologie utilisée est parlante : « station », « poste de ravitaillement et d'escale », « un point de relâche ». C'est en fait un port isolé du reste du pays.

## **1- UN PORT**

Les circonstances de l'installation de la France à Obock sont ainsi décrites, en 1901, par Hugues Le Roux :

Dans la nécessité d'un dépôt de charbon, dans la mer Rouge, avec le projet du canal de Suez, l'agent consulaire H. Lambert fit la connaissance « *d'un des principaux chefs de la côte des Somalis et du pays des Danakils, Ibrahim Abou-Beker* »<sup>65</sup>. Il engagea les « *négociations qui devaient aboutir à la cession d'Obock.* »<sup>66</sup> C'est la version officielle.

Alors quels rôles pour Obock ? Il en énumère trois, comme Soleillet et d'autres l'ont fait avant lui :

- « 1 comme point de ravitaillement en charbon, en eau et en vivres (...)*
- 2 comme un centre commercial ;*
- 3 comme un port intérieur sur l'Abyssinie. »<sup>67</sup>*

---

<sup>64</sup> Vigneras, Sylvain, *Notice sur la Côte Française des Somalis*, Imprimerie Paul Dupont, 1900, p.6

<sup>65</sup> Le Roux, Hugues, *Ménélik et nous*, Paris, Librairie Nilsson, Per lamm, Successeur, 1901, p.63

<sup>66</sup> idem, p.63

<sup>67</sup> ibidem, p.66



Mais il n'eut qu'une fonction : la première. Nous retrouvons le « point » qui indique à la fois la petitesse et l'absence de gêne pour une quelconque puissance locale ou étrangère.

### a- Rochers

Dès lors un processus de réduction de l'importance du territoire, en soi, va se déployer, et cela, nous verrons, parallèlement à un processus de valorisation de l'œuvre française.

Selon le linguiste Louis-Jean Calvet,

*« les colonies seraient donc des pays vides, dans lesquels les colons venus de l'autre côté de la rive viendraient s'installer sans problèmes. »<sup>68</sup>*

Où est passée la population du pays ? Réponse de Calvet : *« Le premier anthropophage est venu d'Europe, il a dévoré le colonisé »<sup>69</sup>*, de la même manière qu'il a dévoré sa langue, d'où la glottophagie. Selon cette logique, qui ne souffre pas de contradiction pendant un temps, du moins dans le discours, *« les territoires et les habitants n'existaient pas avant l'arrivée du colonisateur »<sup>70</sup>* et ainsi il les nomme comme bon lui semble.

\* Quand il s'agira de Djibouti, le grand reporter Albert Londres, de passage à Djibouti marque à sa manière cette vision, dans *Pêcheurs de Perles* :

*« Djibouti, n'est pas une conquête. Ce point fut acheté par la France au sultan de Tadjourah.*

*Exactement trois rochers dans la mer, avec quelques écueils autour mais, tel qu'il était, il avait séduit la France. Elle l'épousait non pour sa beauté mais pour son fond, un bon fond dont on pourrait faire une belle rade. »<sup>71</sup>*

Le processus de négation de l'espace djiboutien s'exprime ici très fortement par un vocabulaire réducteur « ce point », « trois rochers » « non pour sa beauté ». Ce qui est mis en avant c'est l'instrumentalisation : *« un bon fond dont on pourrait faire une bonne rade »*. C'est la « rade » donc le port qui

---

<sup>68</sup> Calvet, Louis-Jean, *Linguistique et colonialisme, petit traité de glottophagie*, Payot, Paris, 1974, p.12.

<sup>69</sup> idem, p.12

<sup>70</sup> ibidem, p.57.

<sup>71</sup> Londres, Albert, « Djibouti la jolie » in *Pêcheurs de Perles*, Le Serpent à plumes, Paris, 1998, p.116

intéresse la France. La métaphore du mariage indique une union de raison mais non de cœur.

Et l'existence de la population du lieu est réduite au rôle du sultan vendeur, qui est contraire à la réalité, comme on peut l'imaginer. Dire que ce n'est pas une conquête, c'est aussi donner une légitimité toute naturelle à la France parce qu'il n'y a pas de contestation. Personne ne fera de réclamation. D'autre part l'espace djiboutien n'existe pas. A part ces trois rochers dont la France s'empare, il n'existe pas d'autre territoire environnant. Et voici, un autre raccourci, comme Londres en a l'art :

*« En 1892, Lagarde, gouverneur d'Obock, occupa les trois rochers, connus alors en géographie sous le nom de Cheikh Gabod. Gabod, terme dankali, fait Gabouti en arabe. Et notre interprète, lui, en traduisant l'acte d'achat, de Gabouti fit Djibouti. »<sup>72</sup>*

Le rocher a un nom certes mais la transcription française, par « l'acte d'achat » le nationalise. Ce n'est plus un territoire djiboutien.

\* A partir de là, pour bien marquer que Djibouti est exclusivement française parce que de rien la France a créé une ville, René Hachette, en 1932, dans *Djibouti au seuil de l'Orient*, consacre, un chapitre intitulé « A l'honneur », aux bâtisseurs français de la colonie

*« qui ont si puissamment contribué à amener au pied de cette vaste construction que représente notre empire colonial, cette pierre, une des plus essentielles par sa solidarité de l'ensemble ».<sup>73</sup>*

Et il ajoute, plein de fierté :

*« Il faut élever des monuments à la gloire de tous ceux, illustres ou obscurs, dont la volonté à la fois lucide et tenace, a fait notre patrimoine d'Outre-Mer, les noms de ceux qui ont cru en Djibouti ».<sup>74</sup>*

Autoglorification narcissique, voilà une autre façon de bien marquer son territoire. Ces illustres noms qu'il égrène, hommes publics ou hommes d'affaires, sont des sortes de pions qui tracent la frontière de l'espace français et le rendent effectif, réel et légitime. Les indigènes, nous le verrons, seront réduits au rôle de figurants et de simples bénéficiaires des « bienfaits »<sup>75</sup> de la douce France dans cette contrée de chaleur. Tout est dit donc dans le sens de réduire l'existence

---

<sup>72</sup> idem, p.116

<sup>73</sup> Hachette, René, *Djibouti au seuil de l'Orient*, A. Redier, 1932, p.91

<sup>74</sup> idem, p.91

<sup>75</sup> ibidem, p.91

autonome et viable du pays. La France récupère un petit coin. Mais pour en faire quoi ?

## **b- Escale**

La France a donc trouvé la bonne rade, après avoir quitté celle d'Obock qui n'a pas donné satisfaction. Elle en fait un point de ravitaillement. Pour cela il faut instrumentaliser la colonie. Vignerass écrit :

*« situé sur la route qui conduit à nos possessions d'Extrême-Orient et à notre grande colonie de Madagascar, Djibouti constitue pour nos navires de guerre un point de ravitaillement et d'escale très important ».*<sup>76</sup>

Celle-ci doit recueillir simplement les avantages de sa situation géographique, qui désignait Djibouti comme « *port de ravitaillement et d'escale et port de transit pour l'Abyssinie* ». <sup>77</sup> Tout est dit sur le rôle, naturel, de Djibouti, de part sa géographie : au service de la France et de l'Ethiopie. En effet

*« exposée aux ardeurs d'un soleil tropical et privée de ressources propres, notre colonie de la côte des Somalis semblait par elle-même peu désignée pour devenir un établissement de quelque importance ».*<sup>78</sup>

La chaleur, le manque de ressources voilà les tares de la colonie, nous y reviendrons. Elle ne peut survivre en autarcie. Alors Vignerass pose la question essentielle : « *quel peut être l'avenir de notre colonie ?* »<sup>79</sup>

C'est donc un petit coin de France, dans ce lointain. Ravitaillement en denrées bien sûr, en eau aussi.

*« Il possède déjà l'eau en quantité suffisante. La viande de boucherie ne lui fera pas défaut et les légumes y abonderont, quand la ligne du chemin de fer aura atteint Harar. »*<sup>80</sup>

L'énumération veut convaincre, bien sûr. Et Vignerass ajoute « *sa rade est sûre et profonde et d'important travaux d'amélioration sont déjà achevés, d'autres en voie d'exécution* » <sup>81</sup> : tout cela pour se préparer à recevoir les

---

<sup>76</sup> Vignerass, Sylvain, op. cit. p.74

<sup>77</sup> idem, p.73

<sup>78</sup> ibidem, p.173

<sup>79</sup> ibidem, p. 173

<sup>80</sup> ibidem, p. 74

<sup>81</sup> ibidem, p.74

bateaux de commerce et les grands paquebots. Il veut montrer les inconvénients des deux « *ports rivaux de Perim et d'Aden* », <sup>82</sup> ports anglais situés en face, sur la côte arabe. « *Perim est une île inculte, Aden, amoncellement de rochers, ne produit rien par lui même et n'a pas d'eau douce* ». <sup>83</sup> Voilà des ports sans vivre et sans ravitaillement. Et suprême défaut, Aden « *se trouve un peu en dehors de la ligne directe des navires* ». <sup>84</sup> Mais il faut le reconnaître, ils ont tous les deux « *l'avantage d'une existence déjà longue et d'habitude établies* ». <sup>85</sup> Mais Djibouti sera agrandi grâce aux approvisionnements plus variés, gagnera cette compétition et tout cela dans le futur, c'est le pari.

Cet approvisionnement sera possible aussi avec le chemin de fer. Grâce à sa rapidité de transports, il pourra livrer les fruits et les légumes. Il y aura facilité des transports, ce qui ouvrira des débouchés à des marchandises négligées avec les moyens actuels. En plus la franchise, du port de Djibouti, du fait de la modicité des droits de douanes ou leur absence, permettra de faire gagner ce dernier sur les rivaux anglais de l'autre rive et de Zeila. C'est une œuvre collective que Vignerat cherche à faire partager au lecteur: tant les pouvoirs publics, que les armateurs et les industriels.

Et René Hachette, dans un ouvrage de publicité au titre évocateur *Djibouti, au seuil de l'Orient* renchérit sur cet aspect de Djibouti. Il lui donne « *un rôle* ». <sup>86</sup> « *Port de ravitaillement, c'est un des aspects de Djibouti* » <sup>87</sup>, écrit-il d'emblée. En effet ce port français, prophétise t-il, « *sera une des escales les plus importantes de l'Extrême Orient* » <sup>88</sup>. Voilà une des finalités originelles de la fondation de cette colonie : être un relais entre la métropole et les possessions d'extrême orient. Certes ce port est au service de l'Ethiopie mais, et l'auteur ne le répétera jamais assez, il est une escale stratégique pour l'ensemble colonial français comme il le note si franchement :

---

<sup>82</sup> ibidem, p. 74

<sup>83</sup> ibidem, 74

<sup>84</sup> ibidem, p.74

<sup>85</sup> ibidem, p.74

<sup>86</sup> Hachette, René, op. cit. p.33. C'est le titre d'un chapitre

<sup>87</sup> idem, p.33

<sup>88</sup> ibidem, p.33

*« Djibouti est au surplus devenu sur la carte de l'empire colonial français un point trop important pour la sécurité dans nos possessions en Orient et pour la liaison entre la Métropole et nos colonies d'Indochine et de Madagascar pour que nous n'en restions pas les maîtres absolus, sans partage ».*<sup>89</sup> *Les choses sont claires : instrumentalisé ainsi, le port de Djibouti ne peut être soustrait à l'autorité de la France jalouse de la sûreté de ses « communications et le maintien de (son) prestige ».*<sup>90</sup>

C'est de cette manière que l'Abyssinie, qui revendique le port, peut assurer sa prospérité et que ses produits peuvent accéder à la mer *« dans les meilleures conditions de célérité, de régularité et d'économie. »*<sup>91</sup>

Voilà un port, instrument du prestige et de la communication, tout au service de la France, il est ainsi espace exclusivement français. Les populations autochtones n'ont pas voix au chapitre : Quel est leur avis sur les prétentions abyssines, qui revendiquent leur côte ? Ont-ils voix au chapitre d'ailleurs, dans ce discours tout à la gloire du génie bâtisseur français ? C'est très significatif de cette mentalité coloniale, et de cette écriture également coloniale, produit par et pour soi et où l'Autre est ignoré.

Il faut maintenant, par un argumentaire solide, démontrer cet avenir de Djibouti tout au service d'autres intérêts qu'elle-même. Pour remplir les deux fonctions de port de ravitaillement et de transit, Djibouti doit réussir la continuité dans les moyens de transport. Suivons, Vigneras, dans sa présentation. Le port, en extension, intègre le rail et ainsi, écrit-il, *« de la jetée du Marabout, les rails y aboutissent, permettant le transport des marchandises du point même de débarquement ».*<sup>92</sup> La jonction est importante et se justifie car *« les marchandises en transit éviteront de la sorte des manipulations coûteuses ».*<sup>93</sup> Le rôle de transit est donc réussi à merveille. Il démontre la maîtrise sur l'espace indigène ainsi contrôlé pour atteindre l'Abyssinie. L'espace indigène, lui, reste sur la marge.

---

<sup>89</sup> ibidem, p.71

<sup>90</sup> ibidem, p.71

<sup>91</sup> ibidem, p.71

<sup>92</sup> Vignéras, Sylvain, op. cit. p. 19

<sup>93</sup> idem, p. 20

Le point de départ de cette ligne, sa tête de pont, qui le relie à la mer, c'est Djibouti, le port. Ce port est, à l'époque où écrit Vigneras, fréquenté par plusieurs compagnies maritimes. Débouché naturel de l'Éthiopie il est également excellent port d'escale pour la France coloniale qui réalise ainsi la jonction entre la métropole et les lointaines colonies d'Asie. Mais alors comment vivre dans un espace transitoire ? La France va-t-elle installer des campements provisoires ? C'est mal connaître le génie français qui dresse une ville nouvelle.

## **2- VILLES FRANÇAISES**

Le processus d'appropriation du territoire se fait en glorifiant l'œuvre de la France sur cette terre inhospitalière et inculte. Par son travail, la France se donne le droit de posséder ce pays. Il n'y avait rien, elle a fait une ville.

Et c'était d'abord la ville locale d'Obock qui avait nourri quelques projets, et beaucoup de rapports, de colonisation. Et puis devant l'insuffisance, et le manque d'atouts, ce sera Djibouti qui connaîtra le développement. Un espace urbain exclusivement français se construit sur une terre supposée vide.

### **a- Obock**

Bien avant cette réalisation, à Obock, Denis de Rivoyre, en 1883, avait eu une vision, un rêve prémonitoire de ce qui allait s'élever sur cette terre :

*« Cette nuit-là, écrit-il, je laisse ma pensée, enivrée des senteurs du tropique et rafraîchie au souffle de la prise, plonger en avant dans l'avenir, pour chercher le secret du destin qui s'y cache ».*<sup>94</sup>

Il est à Obock, où pour le moment il n'y a rien, même pas encore un semblant d'autorité. Celle-ci est représentée par

*« un grand vieillard décharné, le corps étique, sur deux longues jambes d'araignée paraissant à peine le soutenir, (qui) s'annonce comme le gardien du pavillon français et, par conséquent le seul représentant de l'autorité d'Obock »*<sup>95</sup>.

---

<sup>94</sup> Denis de Rivoyre, « Obock », in *Obock, Mascate, Bouchire, Bassorah*, Plon, 1883, p.30

<sup>95</sup> idem, p. 26

Il s'agit de l'autorité coloniale. On voit la réalité, personnifiée par ce vieillard maigrichon. C'est cela les « possessions françaises d'Obock » en ces temps. Et pourtant Denis de Rivoyre y voit un avenir radieux. En effet avant de faire le rêve, il a exploré les environs pour se donner force conviction.

Dès le premier « regard » il est « *charmé par l'aspect touffu de cette oasis* ». <sup>96</sup> Cela lui donne une bonne impression et il écrit : « *Je me hâte vers le rivage, dont surgit déjà, dans ma pensée, l'image du mouvement futur* ». <sup>97</sup> Et la végétation est dense. Selon lui « *on se croirait dans un parc* ». <sup>98</sup> C'est d'ailleurs lui qui surnommait cette vallée « *la vallée des jardins* ». <sup>99</sup> Il énumère ensuite les animaux et le gibier. Et concluant que cette faune et cette flore « *prouvent abondamment à quel degré les conditions du séjour y sont en état de répondre aux besoins de l'existence humaine* » <sup>100</sup>, il constate, quelques pages plus loin : « *Notre pied foule de grandes étendues de terrains arables* ». <sup>101</sup> Son rêve prémonitoire s'inscrit donc dans ce cadre à la vie et à « *l'installation sérieuse* ». <sup>102</sup>

Face à la « solitude » et au « silence » qui l'entourent aujourd'hui, il se projette dans l'avenir :

*« Et dans quelques années (...) sur ce rivage où, le premier, j'aurais posé le pied dans un but de progrès, mon passage aura-t-il jeté des semences fécondes ? Oui, j'ai la foi et j'espère ! je vois déjà se peupler ces déserts, je vois de cette Afrique mystérieuse, encore fermée à nos efforts, sortir et s'avancer vers nous toutes ces caravanes chargées de richesses qui attirent à elles la civilisation, et conduites par des hommes qui en évoquent les bienfaits. Je vois une ville surgir, je vois un port s'ouvrir et par-dessus tout, je vois sur ce coin de terre ignoré, grandir le nom de la France ; je vois son action chrétienne et bienfaisante rayonner jusqu'au centre de ce vaste continent qui l'appelle, je la vois enfin, obéie et respectée, trouver là pour, sa prospérité, pour sa puissance, un élément de plus !... Puisse la main de Dieu s'étendre sur ce rêve !... »* <sup>103</sup>

C'est un rêve riche en espérance qui annonce certes ce qui va se réaliser, car la France, ou plutôt sa colonie, va drainer le trafic des caravanes. Et la

---

<sup>96</sup> ibidem, p. 24

<sup>97</sup> ibidem, p. 24

<sup>98</sup> ibidem, p.24

<sup>99</sup> ibidem, p.26

<sup>100</sup> ibidem, p. 26

<sup>101</sup> ibidem, p. 27

<sup>102</sup> ibidem, p. 24

<sup>103</sup> ibidem, p.31

France, généreuse, de ce point de vue, va donner sa civilisation et les bienfaits qui en découleront. Son action dépassera ce coin obscur pour rayonner sur tout le continent noir qui « l'appelle ». Et ainsi la France sera grandie et même obéie. Elle a une mission chrétienne, que Dieu ne manquera pas de guider.

On voit là la volonté de Denis de Rivoyre d'attirer l'attention de son pays sur la colonisation de ce territoire. Et ce faisant il balaie les réticences et les doutes de beaucoup de ses compatriotes sur l'avenir d'Obock.

Ainsi l'espace d'Obock est vu comme existant et valorisé pour et par la France. Sans elle, il n'est qu'un coin de terre *ignoré* - et ce qualificatif rappelle le titre du livre de Mme Aubry *Djibouti l'ignoré*<sup>104</sup> qui ne situe l'existence de ce pays, qu'au travers des récits de voyage et l'œuvre française en général. Autrement ce pays était ignoré au monde.

Après ce rêve d'une nuit, Denis de Rivoyre note rapidement « *vingt quatre heures après, je disais adieu à Obock* ».<sup>105</sup> Mais très vite on se rendra compte que cet espace, Obock, n'est pas celui qui va réaliser le rêve de Rivoyre. En effet la verdure et l'abondance qu'y a vues Denis de Rivoyre ont été des illusions aux yeux de ceux qui lui ont succédé sur les lieux.

Dans *Colonies et pays de protectorat*, on peut lire : « *Le touriste nourri de la lecture des différentes publications et brusquement jeté sur le sol d'Obock éprouve une étrange déception* ».<sup>106</sup> En effet, et une opération de destruction du discours élogieux de certains auteurs, comme Denis de Rivoyre, va suivre : « *en dépit de noms pompeux dont les premiers explorateurs ont doté le territoire d'Obock, notre nouvel établissement se présente sous un aspect désolé* ».<sup>107</sup> C'est un pays sec et sans vie et en voici la démonstration :

« *On a beau jeu d'appeler plateau des aigles, une dune de sable ; vallée des jardins, un marécage ; colline des gazelles, un monticule hérissé de broussailles ; plateau des sources, un amas de rochers qui ne produira d'eau que lorsqu'un nouveau Moïse l'aura frappé de sa verge ; rivière d'Obock, un lit de torrent visité par l'eau quand la marée atteint son maximum de hauteur.* »<sup>108</sup>

---

<sup>104</sup> Aubry, Marie-Christine, *Djibouti l'ignoré*, Paris, l'Harmattan, 1988

<sup>105</sup> Denis de Rivoyre, op. cit. p.31

<sup>106</sup> Charles-Roux, J., *Colonies et pays de protectorat*, Imprimerie Paul Dupont, p. 44

<sup>107</sup> idem, p. 44

<sup>108</sup> ibidem, p. 44



Traité sur le mode ironique et moqueur, voilà détruit, aux yeux du lecteur, l'édifice de plusieurs auteurs qui ont voulu appâter leurs compatriotes et leur gouvernement. Cet échec d'Obock, va donner sa chance, à la rade d'en face, Djibouti, situé sur la route directe de Harar, point de convergences des caravanes et sur la route de l'Indochine. L'appropriation commence.

### **b- Djibouti le greffon français**

Le caractère français de la ville de Djibouti tient à son statut de ville créée pour cet usage. Mais comment présenter cette œuvre ? Toute une rhétorique va se mettre en branle avec une stratégie évidente : réduire la valeur du territoire pour donner tout son sens à l'action d'appropriation de la France. Pour cela on passera du vide au plein pour insister sur les aspects européens de la ville grâce au génie français magnifié.

#### **- Du vide au plein**

D'emblée Hugues Le Roux, un des chantres du génie français, sur ces terres incultes, rappelle qu'

*« Obock disparaissait en tant que colonie française. Il était remplacé par un protectorat baptisé « protectorat de la Côte française des Somalis ». On ne disait pas qui l'on protégeait, et pour cause, puisqu'on n'avait devant soi nulle organisation sérieuse d'une vie indigène régulière. On constituait une sorte de fief libre »<sup>109</sup>*

Nous revoilà en territoire vide. Ne trouvant pas d'opposition, selon cette version, la France prend donc ce petit coin de terre et en fait « un fief » qu'aucune puissance ne conteste. Cette légende contredit la version djiboutienne, selon Djama Moussa Miad, qui dans un poème intitulé *Bar-gobeed*<sup>110</sup> nous reporte aux temps de la première rencontre.

<i>Annago Bada Cas</i>	Nous étions installés sur les bords de la mer rouge
<i>barwaaqadeeda kulaala'oo</i>	Vivant dans la prospérité
<i>Bura weel la yiraahdiyo</i>	Au lieu dit <i>Bura Weel</i>

---

<sup>109</sup> op. cit. p.69

<sup>110</sup> Djama Moussa Miad, 1977, inédit. Le genre du poème est le *geeraar*, style percutant utilisé pour les combats. Sur les genres poétiques somaliens voir la série d'articles de Kadar Ali et Omar Maalin et, *La Nation* de janvier à mai 2000.

<i>Baadha wayn dudadeeyo</i>	Au Grand Barra
<i>Beeshu buur ugul taalo oo</i>	Et les familles au mont <i>Ugul</i>
<i>Randa geelu bariisto oo</i>	Et les camélidés à <i>Randa</i>
<i>Balay baydha ku haynay</i>	Nous ignorions tout malheur
<i>bira qaylinayaayi</i>	Quand des bruits de guerre
<i>Bada noo dhex galeen</i>	Nous parvinrent du côté de la mer
<i>bilistaa bakakoocdayoo</i>	Les familles se sont effrayées
<i>Dhallaankaa baxsangaadhayoo</i>	Les enfants ont failli fuir
<i>odayaal barda dheeroo</i>	Alors les sages barbus
<i>Garta baadhi yaqaaniyo</i>	Qui connaissent la loi
<i>guurtibaan bixinnay</i>	Nous avons sélectionnés
<i>Ubukhbaa lagu baanayoo</i>	A Obock eut lieu la négociation
<i>baruurwayne wankii iyo</i>	Le mouton à la queue grasse
<i>Dibi bayda ka naaxiyo</i>	Un veau à la gorge grasse
<i>orgigii bacalkaagiyo</i>	Le cabri engraisé
<i>Kalluunbaan ku bariinayoo</i>	Et le poisson ont servi de mets
« <i>barrina waad naga guuri</i> »	« Et demain tu quitteras ce pays »
<i>Baa buuga loogu saxeexay</i>	Fut le pacte conclu
<i>Baadidii kugu raagta</i>	Mais comme toute dette qui dure
<i>bartadiiba lamoodye</i>	passé pour être sa propriété
<i>Ballankii bidixeeyoo</i>	Il a outrepassé les termes de la promesse
<i>badhiduu u fadhiistay</i>	Et s'est installé définitivement

Evocation des lieux (en territoire somali et afar) comme pour marquer l'étendue de nos frontières, au-delà du tribalisme inventé par le colonisateur. Evocation de la richesse et l'insouciance.

Soudain l'arrivée d'étranges bruits de bateaux par la mer. Panique générale et prise d'armes, mais les vieux sages réagissent et organisent la palabre à Obock.

Un traité a été signé suivi d'un banquet somptueux. Il a été convenu d'une installation provisoire au bout de laquelle le Blanc s'en irait. Mais ce dernier n'a pas tenu son engagement et s'est installé durablement. D'où la lutte armée pour le chasser.

Au contraire la version française insiste sur le vide. Hubert Deschamps, dès son arrivée à la fin des années quarante, sur le territoire dont il est nommé administrateur, plante en trois mouvements, les décors :

D'abord :

« *Djibouti. Trois plateaux madréporiques<sup>111</sup> réunis par des digues. Nudité désertique sauf quelques arbres plantés dans le rocher comme dans des pots et arrosés fréquemment. (...) En contrebas du plateau principal, vers la terre, sur un vaste étendue argileuse, inondée lors des rares pluies, s'étend le village indigène, ensemble de gourbis faits de bois tordus et de peaux, (...) l'été dur du 15 mai au 15 novembre, avec 42° (à l'ombre, rare) le jour, (...) il pleut 4 jours par an les années humides. Toute la nourriture vient de l'extérieur.* »<sup>112</sup>

Ensuite :

« *Le désert. Entre les plateaux basaltiques noirs, éclatés en parpaings par la chaleur, s'ouvrent des plaines de sables fauves ; dans les bas-fonds des épineux épars, maigrelets, grisâtres,* »<sup>113</sup>

Enfin :

« *Les indigènes : Afars et Somalis Issa. En brousse, nomades maigres, ne vivant que du lait de chèvres et de chamelles et d'un peu de dourah (mil) acquis en échange de bétail. (...) la guerre était jadis endémique : razzias de troupeaux, morts d'hommes. (...).* »<sup>114</sup>

Ces deux peuples débordaient, de beaucoup les frontières de « *Djibouti, création française* »<sup>115</sup>

On retiendra ce qui définit le vide : les trois plateaux, qui rappellent les trois rochers d'Albert Londres, la nudité, le désert, la chaleur, les nomades errants, pauvres et guerriers. Enfin il est normal de terminer par le rôle créateur de la France.

Ces éléments, qui minimisent la valeur du pays, permettent de construire un imaginaire qui va perdurer définitivement. C'est ce que nous constaterons dans la presse française, dans la IV<sup>ème</sup> partie.

Et l'on insistera tout de suite sur l'aspect européen de la cité.

---

<sup>111</sup> Ce sont le Héron, le Serpent et le Marabout.

<sup>112</sup> Deschamps, Hubert, *Roi de la brousse, Mémoire d'autres mondes*, Berger-Levrault, Nancy, 1975, p.193

<sup>113</sup> idem, p.193

<sup>114</sup> ibidem, p.197

<sup>115</sup> ibidem, p.198

\* Dans l'épopée qui raconte la construction de la ville de Djibouti, Le Roux dit, à juste titre, le rôle prépondérant du chemin de fer :

*« On constate un fait quand on dit que c'est le chemin de fer franco-éthiopien qui a créé Djibouti. A l'arrivée des premiers agents, la côte n'offrait aucune ressource pour l'installation et l'alimentation d'un personnel qui fut immédiatement nombreux. Il fallut tout créer. »*<sup>116</sup>

Et il ajoute, tout fier, avoir vu : *« une nouvelle ville sortir de la mer »*, avec logements, hangars, atelier. Comme chez Albert Londres, l'espace local n'était pas valorisé avant la France. L'endroit ne possédait rien qui le prédisposait au destin que la volonté française va lui donner.

\* Selon Vignéras, la ville de Djibouti fut d'abord *« un poste de police, quelques huttes indigènes et un embryon de jetée »*<sup>117</sup> puis, toujours d'après lui,

*« il s'élèvera sur ce plateau naguère inculte et désert une petite cité active et grouillante de quatre à cinq mille âmes, qu'on sentait pleine de vitalité dès l'année 1895 ».*<sup>118</sup>

Dans les descriptions des villes de la côte, un des passages obligés des voyageurs est l'entrée, du côté de la mer, ce qui donne, désormais, une vue très différente de ce qu'on avait l'habitude de lire dans les récits des premiers d'entre eux. C'est l'aridité et l'absence de vie et d'édifices qui caractérisaient les entrées dans Obock, Tadjourah et Zeila.

\* Le docteur Merab, qui est simplement de passage, s'émerveille d'avance dès qu'il aperçoit Obock, avant d'arriver à Djibouti. Il annonce la couleur :

*« La France a fait œuvre créatrice et fondatrice sur une côte essentiellement inhospitalière et dédaignée, par toutes les puissances, et nous verrons tout à l'heure quelle belle métropole son génie a fait surgir de terre comme par miracle ».*<sup>119</sup>

Djibouti est d'emblée différent en mieux, sous le regard de Vignéras : *« Vu du golfe, la ville offre un aspect assez coquet, avec ses maisons toutes blanches (...) ses deux jetées ».*<sup>120</sup> On voit de grandes bâtisses carrées blanches, aux

---

<sup>116</sup> op. cit., P. 81

<sup>117</sup> op. cit., p.8

<sup>118</sup> idem, p. 10

<sup>119</sup> Merab, Paul., *Impressions d'Ethiopie* t.1, H. Libert, 1921, p. 63

<sup>120</sup> op. cit. p. 18

toits plats, percées de nombreuses ouvertures. « Avec leur allure européenne, elles sont plus jolies que pratiques dans ce pays de soleil »<sup>121</sup> écrit-il.

On arrive dans un espace de création ex-nihilo, et tout cela on ne le doit qu'à la France. Merab non plus n'est pas déçu à son arrivée sur Djibouti : « *ma première impression de Djibouti fut excellente* »<sup>122</sup>, remarque-t-il. L'aspect européen de la ville est souvent relevé. C'est ce qu'exprime le Dr Merab quand il note, avec quelque déception de touriste à la recherche de l'exotique :

*« La ville de Djibouti est à mon sens trop européenne ; ainsi à l'hôtel, aucune surprise exotique, pour le plus grand desillusionnisme (sic) du touriste. »*<sup>123</sup>

Car pas du tout dépaysé, Merab fait le constat que :

*« chemin faisant, on admire les édifices publics dont quelques-uns figureraient sans honte sur le sol d'Europe. Les rues sont fort larges, sont régulières et plantées de cocotiers (...) dans dix ou vingt ans les tramways ou les autobus y circuleront à l'aise ».*<sup>124</sup>

Merab décrit ensuite les maisons dont il note qu'elles sont « vastes, à grandes fenêtres, à plusieurs portes (...) larges vérandas (...) et bien aérées ».<sup>125</sup> Elles sont construites en pierres madréporiques.

\* Hachette renchérit en insistant sur les « *voies larges, maison d'un type architectural uniforme* »<sup>126</sup>, il évoque aussi l'aspect confortable des maisons « *avec des grandes vérandas circulaires, distributrices de courants d'air bienfaisant et protectrices des siestes réconfortantes* »<sup>127</sup> ; ou encore, pour l'ensemble de la cité « *la détente des promenade du soir sur la route circulaire, la caresse artificielle d'une brise* ».<sup>128</sup> Tout cela parce que « *Djibouti est déjà une grande ville* ».<sup>129</sup> Cela n'a rien à voir avec « *la plage désertique* »<sup>130</sup> d'il y a 30 ans. Suprême éloge, le plateau du serpent devient « *le Neuilly de Djibouti* »<sup>131</sup>.

---

<sup>121</sup> idem, p. 19

<sup>122</sup> op. cit. p. 64

<sup>123</sup> idem, p. 72

<sup>124</sup> ibidem, p. 67. Selon Hachette, il y a déjà « de nombreuses automobiles », (p.237)

<sup>125</sup> ibidem, p. 68

<sup>126</sup> Hachette, René., op. cit. p. 39

<sup>127</sup> idem, p.40

<sup>128</sup> ibidem, p. 38

<sup>129</sup> ibidem, p.40

<sup>130</sup> ibidem, p.37

<sup>131</sup> ibidem, p. 41

Le Dr Merab peut conclure que, de simple « *bourgade sans importance qu'elle était au début de la colonisation* »<sup>132</sup>, Djibouti est en passe de « *devenir la grande métropole de l'Afrique orientale* ». <sup>133</sup>

C'est bien « l'allure européenne » qui est ici vabrisante et qui marque la frontière, car juste plus loin, et par contraste, Vigneras relève que « *le quartier indigènes (n'est qu'une) nuée grouillante de bambins* ». <sup>134</sup> C'est un village « *qui entasse au bas du plateau des paillotes soutenues par des morceaux de bois nouveaux, et coiffées de toits de nattes* ». <sup>135</sup> Et au-delà, c'est « l'aridité » et la « *monotonie désolante* »<sup>136</sup> qui intéresse peu l'Européen. Il faut reconnaître qu'« *à coté de cela, il y a de quoi admirer et s'enorgueillir* »<sup>137</sup> du génie français.

Nous reviendrons, dans la seconde partie, sur cette frontière urbaine qui divise la ville en deux.

### **- La manifestation du génie français**

Donc le génie français a fécondé cette terre pour la rendre agréable à la vie européenne.

\* Dans *Djibouti, au seuil de l'Orient* René Hachette fait l'éloge, avec beaucoup de redondance, de l'œuvre française, du génie français. En effet il y a une ville, un port, une colonie essentielle là où il n'y avait rien avant, à part le caillou et la chaleur. Le territoire est exclusivement français, à l'usage de la France mais aussi, accessoirement, de l'Ethiopie, pour laquelle, il est le débouché naturel vers la mer.

C'est une sorte d'épopée à la gloire de l'œuvre coloniale française. Et puisque son livre est une œuvre sur commande : ce sont « *les Editions Revue Française (qui lui) firent l'honneur de (lui) commander de rédiger, dans leur belle*

---

<sup>132</sup> Merab, Paul., op. cit. p. 75

<sup>133</sup> idem, p. 76

<sup>134</sup> Vignéras, Sylvain, op. cit. p. 20

<sup>135</sup> idem, p. 21

<sup>136</sup> ibidem, p. 21

<sup>137</sup> Hachette, René., op. cit. p. 39

collection le fascicule consacré à la Côte française des Somalis »<sup>138</sup>, il ne sera pas avare d'éloges flatteurs pour convaincre le lecteur français qui ignore tout de cette petite colonie.

Il s'en prend rapidement à ceux qui répandent les légendes, du fameux palmier en zinc. En effet, on racontait que sous ces latitudes chaudes, il ne poussait rien. Et l'administration coloniale avait fabriqué un « *palmier en zinc que l'on repeignait en vert pour faire croire, au loin, à un vrai arbre* ». <sup>139</sup>

Les Djiboutiens connaissent bien ce cliché qui colle à leur image et Abdourahman A. Wabéri a rapporté dans *Transit*<sup>140</sup> le poème ironique du poète franco-uruguayen, Jules Supervielle, qui a donné une expression littéraire à un mythe tenace, enraciné dans l'espace parce que c'est le nom donné à un bar restaurant sur la place Ménélik (renommée « place du 27 juin » après l'indépendance) :

*« Il fait à Djibouti si chaud,  
Si métallique, âpre, inhumain,  
Qu'on planta des palmiers en zinc  
Les autres mourraient aussitôt.*

*Quand on s'assied sous la ferraille  
Crissante au souffle du désert,  
Il vous tombe de la limaille,  
Bientôt vous en êtes couvert.*

*Mais vous possédez l'avantage,  
Sous la palme au fracas de train,  
D'imaginer d'autres voyages  
Qui vous mènent beaucoup plus loin. »*

Hachette rapporte, également, dans le même texte, une autre bêtise qui qualifiait Djibouti, par rapport aux grandes colonies, « *d'inutile, trop peu*

---

<sup>138</sup> idem, dans l'avant-propos

<sup>139</sup> ibidem, p. 11

<sup>140</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Transit*, Paris, Gallimard, continents noirs, 2003, p.82

*important* »<sup>141</sup> comme le note cet enseignant sur la copie d'un élève qui mentionne Djibouti, dans la liste des possessions françaises.

Hachette proclame qu'il ne devrait pas ignorer cette « *grande idée, et de toutes les voies d'avenir qui en découlent* ».<sup>142</sup> Car qu'est ce que Djibouti ? Quelle est sa valeur ? Réponse sans nuances de R. Hachette :

« *Sachez qu'il y a 30 ans, Djibouti n'était qu'un point quelconque d'une plage désertique, avec quelques cases indigènes, que rien n'existait, et que tout en 30 ans s'est bâti, s'est organisé, s'est logiquement réparti et que, partant de zéro, on est arrivé dans un laps de temps aussi court à faire d'une place stérile un port dont l'activité est désormais supérieure à son rival d'Aden.* »<sup>143</sup>

Nous avons là, résumé, le style de R. Hachette. Une série d'oppositions, qui sont négation et affirmation, remplissent son texte : on est parti de « zéro » de « rien », de « quelques cases », sur une « plage désertique », sur un « point quelconque » de la terre, pour arriver, en 30 ans seulement, à un port qui, par son activité, a dépassé son rival d'Aden. De rien à tout. Et qui a fait ce miracle et comment ? C'est l'objet du livre.

Un des chapitres est intitulée « *le fait de l'homme* »<sup>144</sup> pour montrer comment sur une terre « *d'une nature ingrate, une côte si plate, si nue* »<sup>145</sup> on a dressé une ville, avec un port devenu « *un des piliers sur lesquelles s'appuie l'œuvre de la France en Orient* ».<sup>146</sup> Ce qui arrive à Djibouti est la preuve d'une « *pénétration pacifique, méthodique, intelligente* »<sup>147</sup> qui témoigne « *du génie au notre force créatrice* »,<sup>148</sup> écrit-il à l'adresse du lecteur français.

Si certains cherchent des beautés naturelles, à Djibouti, on leur dit qu'ils trouveront ici « *de la beauté, de la grandeur (dans) ce que le génie, la force ou l'intelligence de l'homme a conçu et réalisé* ».<sup>149</sup> Il y a en effet tous les comforts à Djibouti : l'eau, l'électricité et la glace, ce que René Hachette appelle « *la trinité*

---

<sup>141</sup> Hachette, René., op. cit. p. 12. Henri Brunshwig avait écrit un texte intitulé « Une colonie inutile : Obock (1862-1888), texte paru dans *Cahiers d'études Africaines*, Vol 8, 1968.

<sup>142</sup> Idem, p. 14

<sup>143</sup> ibidem, p. 37

<sup>144</sup> ibidem, p.19

<sup>145</sup> ibidem, p.19

<sup>146</sup> ibidem, p.18

<sup>147</sup> ibidem, p.14

<sup>148</sup> ibidem, p.15

<sup>149</sup> ibidem, p.20



*bienfaisante* ». <sup>150</sup> A propos de l'eau, il magnifie l'effort humain, français bien sûr, et sa victoire sur la nature :

« Réalise t-on exactement ce qu'il a fallu d'efforts, de confiance aussi, pour arracher à ce sol désertique, ce que la nature paraissait cacher aux hommes et garder pour d'autres fins ? » <sup>151</sup>

Les indigènes ont-ils contribué à l'édification de la ville et à la prospérité de la colonie ? Dans l'hommage qu'il rend aux bâtisseurs de la colonie, il a une petite mention à la population indigène « *si acclimatée à notre civilisation (et qui a) si bien su discerner les bienfaits d'une colonisation inlassablement paternelle et douce* ». <sup>152</sup> Leur contribution serait-elle réduite à ce rôle de profiteurs de ce don paternel d'une douce vie, en marge de ce monde européen qui s'est construit sur leur pays ?

Dans la vision française, Djibouti apparaît donc comme un espace insignifiant en lui-même, mais qui prend de la valeur par l'action opérée par les Français. Valorisé comme port ou comme cité il devient une propriété exclusive.

On n'en reste pas là. La France regarde vers l'Ethiopie comme les autres puissances européennes. Dès lors, l'instrumentalisation de la petite colonie au profit de l'Ethiopie se met en marche. Mais réellement que reproche t-on à ce petit territoire ? Et quels sont, par contraste, les avantages de l'Ethiopie ?

## **B- DJIBOUTI AU SEUIL DE L'ETHIOPIE**

Djibouti n'est pas seulement seuil de l'Orient, c'est aussi seuil de l'Ethiopie. La France convoite l'Ethiopie. Plus que le territoire de Djibouti c'est, d'ailleurs, ce pays qui justifie largement la présence française en Afrique de l'Est. Le premier gouverneur de la Côte française des Somalis, Léonce Lagarde, est devenu ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire de la France auprès de l'Empereur Ménélik. Et il séjourne plus là bas qu'à Djibouti.

Tous les voyageurs, de même que les négociants, ont comme destination l'Ethiopie :

---

<sup>150</sup> ibidem, p.29

<sup>151</sup> ibidem, p.29

<sup>152</sup> ibidem, p.95

\* Le premier qui a signé d'ailleurs un traité avec un roi d'Ethiopie est Rochet d'Héricourt comme il le raconte dans son premier *Voyage sur la Côte orientale de la mer Rouge, dans le pays d'Adel et le royaume de Choa*, publié en 1841.

\* Il suffit d'autre part de regarder les titres des relations publiées pour se rendre compte de l'intérêt porté à l'Ethiopie. A titre d'exemple : A. d'Abbadie *douze ans de séjour dans la haute Ethiopie*, Vignerat (S) *Une mission française en Abyssinie*, Orléans (H d') *Une visite à l'Empereur Ménélik*, Le Roux (H) *Ménélick et nous*, Merab (P) *Impression d'Ethiopie*. Les illustrations pourraient être multipliées en grand nombre.

Lorsque le territoire de Djibouti est mentionné, c'est dans une liste où l'Ethiopie est la destination et où le territoire djiboutien est la voie de passage. Citons seulement deux exemples :

Rochet d'Héricourt *Voyage dans le royaume de Choa, sur la Côte orientale de la mer Rouge, dans le pays d'Adel* et Paul Soleillet *Obock, le Choa, le Kaffa - expédition commerciale*.

Le pays d'Adel et Obock désignent le même pays qui deviendra le territoire français de la Côte des Somalis. De cette manière, Djibouti est un territoire *traversé*, qui n'intéresse pas en lui-même car il serait démuné et sans ressource. Par contre, la France se donne les moyens, à commencer par le chemin de fer, d'atteindre l'Ethiopie.

### **1- LE PAYS TRAVERSÉ**

Le pays traversé, c'est Djibouti. Quand on ouvre un récit de voyage de l'époque, voici le schéma ou l'itinéraire invariable : On arrive par la côte, et on constitue sa caravane en direction de l'Abyssinie, et puis on rembarque par Djibouti, pour retourner en Europe ou continuer son voyage vers l'Orient.

\* Au début on restait donc le temps de constituer la caravane comme le dit laconiquement Segalen dans *Le double Rimbaud*

« C'est le passage obligé des caravanes vers d'autres pays plus riches, en ébullition politique, l'Abyssinie, le Choa. »<sup>153</sup>

\* Et le Prince Henri d'Orléans nous donne un aperçu de la constitution des caravanes :

« Pendant une semaine à Djibouti (du 21 au 28 février), nous organisons notre caravane.

*Le nombre de missions qui se sont préparées à Djibouti rend la chose assez difficile. Après M. Lagarde, Léontieff a pris des chameaux, et ceux, en petit nombre, qui restent disponibles sont retenus pour Bonvalot par M. Bonchamps. »*<sup>154</sup>

Et il y aura beaucoup de digressions sur cette étape du voyage vers l'Ethiopie. Rimbaud se plaindra très souvent des Adals qui sont, selon lui, chicanier sur le prix des chameaux de location. Son patron Alfred Bardey raconte les longues discussions avec les chameliers issas de Zeila. Nous verrons, par la suite, comment ces derniers, ont acquis la réputation de convoyeurs difficiles.

Henri d'Orléans veut souligner le pittoresque de la scène de départ :

« Rien de plus confus, de plus ahurissant, de plus pittoresque qu'un départ de caravane (...). Les appareils photographiques qui se braquent de tous côtés rendront peut-être un côté du tableau. »<sup>155</sup>

Mais par la suite, le train permettra de traverser, à toute vitesse, ce pays non désiré. Quelles sont les raisons de ce désintérêt ? D'abord le manque de ressources et de véritable administration étendue. C'est ensuite le train qui autorise de rejoindre le pays rêvé.

### **a- Le pays démuni**

Le pays n'a certes pas de ressources, dit-on, mais il manque également d'administration. Et les récits des voyageurs s'emploient à nous le démontrer.

---

<sup>153</sup> Segalen, Victor, *Le double Rimbaud*, in *Œuvres complètes*, Robert Laffont, Bouquins, Paris, 1995, p.494

<sup>154</sup> Orléans, Prince Henri d', *Une visite à l'Empereur Ménélik (Notes et impressions de route)*, Librairie Dentu, 1898, p.11

<sup>155</sup> idem, p.19

## - L'absence de ressources

Vignerat balise le terrain en présentant les arguments qui démontrent la non viabilité de la colonie si elle n'est pas instrumentalisée au profit de la puissante Abyssinie. En concurrence avec le port de Zeila, Djibouti est bien situé pour drainer, par les moyens de communication à venir (Chemin de Fer), ce flux commercial au profit de la France. Car en l'absence de commerce et d'industrie, Djibouti ne peut jouer que ce rôle là :

*« Les produits indigènes susceptibles de fournir matière à des transactions de quelques sortes, font presque défaut à notre colonie de la Côte des Somalis ».*<sup>156</sup>

Et il explique pourquoi. D'abord du point de vue agricole :

*« Le sol est en effet aride, la main-d'œuvre indigène fait défaut, et on ne peut pas songer à installer sur cette terre surchauffée des colonies agricoles européennes ».*<sup>157</sup>

Donc la terre, à cause de la chaleur et de la sécheresse serait inculte, les nomades n'auraient pas la main cultivatrice et les Européens ne se rabaisseraient pas à gratter cette sorte de terre ingrate. Et voilà, en quelques lignes, évacué un quelconque développement agricole du pays qui servira à d'autres choses.

Au plan industriel également il n'y a rien :

*« L'industrie non plus n'existe pour ainsi dire pas, car nous savons que l'indigène est essentiellement nomade et pasteur. »*<sup>158</sup>

C'est toujours le caractère nomade de l'indigène, qui autorise qu'on le réduise, en quantité négligeable, non propriétaire de ce sol et, en conséquence, c'est sans lui, que l'on va se servir du pays car enfin,

*« avec sa population peu dense, de besoin encore médiocres, notre colonie ne pouvait à elle seule attirer les commerçants européens par la perspective d'un écoulement facile de leur produits »*<sup>159</sup>

Djibouti n'est donc pas une colonie de peuplement. On ne peut s'installer sur le territoire. Aucune économie intérieure ne peut exister. Donc l'essentiel est

---

<sup>156</sup> Vignerat, Sylvain, op. cit. p.35

<sup>157</sup> idem, p.36

<sup>158</sup> ibidem, p.36

<sup>159</sup> ibidem, P.36

d'assurer les moyens de communication. Mais pour réussir cette mission encore faut-il disposer de relais administratifs à l'intérieur du pays.

### - Pacifier

Or il faut se rendre à l'évidence. Malgré la colonisation, qui se veut prise de territoire, la maîtrise de l'espace djiboutien n'est pas encore effective pour garantir la sécurité des personnes et des biens français. Alors pour mâter toute velléité de résistance des autochtones à ce dessein, on instaure le processus de pacification. C'est la seule condition pour traverser le pays ignoré. L'Autre, l'agressé, l'indigène donc, devient l'ennemi à contrôler et à amadouer.

Vignerat nous raconte en long et en large l'insécurité qui menace les caravanes à destination de l'Ethiopie.

Ce qu'on appelle le *protectorat de la cote française des Somalis* est-il un espace délimité et sécurisé ? En 1880, on ne sait pas encore ces limites. Selon le journal officiel du 25 Décembre 1880, on peut lire :

« *Le traité du 11 mars 1862, portant cession d'Obock à la France, ne contient aucune indication sur le périmètre de notre possession, et de plus, nous n'avons rien fait jusqu'ici pour assurer notre souveraineté sur cette contrée.* »<sup>160</sup>

Ce texte est destiné à mettre en garde tous ceux qui demandent des concessions au gouvernement qui ne peut rien « céder », ne contrôlant rien lui-même.

\* C'est une possession platonique selon Charles Michel. Il nous en fournit la preuve, en relevant les exemples d'insécurité qu'il appelle, question de point vue, « *assassinats et pillages de caravanes* ». <sup>161</sup>

En effet, note-t-il, « *l'état embryonnaire dans lequel était restée (la colonie) après trente huit ans de possession et seize ans d'administration* »<sup>162</sup> était tel que la sécurité n'était pas assurée au-delà d'un rayon limité. En égrenant la longue liste des attaques de caravanes, fournie par le journal *Le Djibouti* (11 mars 1899), l'auteur relève que « *du 1<sup>er</sup> Janvier 1899 au 25 février, 23 assassinats ont été*

---

<sup>160</sup> Michel, Charles, *Vers Fachoda, à la rencontre de la Mission Marchand à travers l'Ethiopie (Mission de Bonchamps)* Plon, 1900, p.5

<sup>161</sup> idem, p.13

<sup>162</sup> ibidem, p.13

commis. »<sup>163</sup> Même les environs de Djibouti ne sont pas sécurisés. Le courrier en destination et en provenance de Harar est attaqué. Et le journal *Le Djibouti* (créé en 1899 pour défendre les intérêts de la compagnie du chemin de fer) d'interroger : « *Est-ce que la série des exploits des guerriers Issa ne sera pas bientôt close ?* »<sup>164</sup>

Le même journal, écrit « *le nombre de lettres interceptées par on ne sait qui est plus considérable qu'on ne se l'imagine* »<sup>165</sup> Ainsi le contrôle et la communication vers les terres de l'intérieur, comme on disait à l'époque, et vers l'Ethiopie, ne sont pas assurés.

\* Le Roux, à son tour, en rajoute à ce jeu de la dramatisation :

« *Ces Issas forment le gros corps de nos protégés indigènes. (...) Ils vivent en plein air, la poitrine abritée par leurs boucliers en peau d'antilope, leur coutelas en travers de la ceinture, leur lance à la main.*

*Il fallait s'entendre avec ces nomades farouches, ou s'imposer à eux par la force. On sait du reste que des agressions aussi sauvages que l'assassinat des marins du garde-côte Pingouin n'ont pas été suivies de répressions viriles ; et d'autre part, les rapports du gouvernement avec les chefs indigènes n'ont jamais été qu'épisodiques. »*<sup>166</sup>

Tout cela est aux mains des natifs, les Issas, qui s'élèvent contre la violation de leur territoire. Rappelons que bien avant les réactions hostiles des Issas, il y avait déjà eu à Obock, la résistance afare.

Le souci, on le voit, est de pacifier le territoire car en contrôlant les chefs, on contrôlera les tribus, et ainsi les voies de communication. Cette situation d'insécurité inquiète Charles Michel. Et il constate l'absence d'une « *police sérieuse* »<sup>167</sup> et de « *papiers en règles* »<sup>168</sup> et de tout ce qui peut montrer une installation sérieuse et réelle du pouvoir colonial, qui doit ainsi marquer son territoire : routes, quais, éclairage, eau potable, justice, hôpital, et glacière.

Mais la France a-t-elle le moyen d'une administration du territoire et le désire-t-elle ? Les voyageurs qui constatent les lacunes dans ce domaine se

---

<sup>163</sup> ibidem, p.13

<sup>164</sup> ibidem, p.14

<sup>165</sup> ibidem, p.15

<sup>166</sup> Le Roux, Hugues, op. cit. p.75

<sup>167</sup> Michel, Charles, op. cit. p.16

<sup>168</sup> idem, p.16

mettent à décrire les moyens qui permettraient d'atteindre un contrôle de la population.

### - Administrer

\* Charles Michel se met à énumérer les éléments d'un pouvoir effectif sur les habitants du pays. Pour assurer une surveillance réelle des tribus du désert, il y a deux moyens classiques, éprouvés, ailleurs un Afrique :

D'une part,

*« présence à Djibouti des otages (les chefs), des différentes tribus en vue d'assurer la sécurité des caravanes (une somme est allouée chaque année pour leur entretien et ils ne sont jamais présents à la colonie). »<sup>169</sup>*

D'autre part, le second moyen est l'institution

*d'une « école destinée à élever et à instruire les enfants des Chefs Somalis et Danakils, ce qui donnerait un moyen d'action sur ces tribus. »<sup>170</sup>*

Pourtant ce deuxième vœu restera pieux car, quand on fait l'histoire de l'école à Djibouti, on note le retard considérable pris dans ce domaine. J.-D. Pénel<sup>171</sup> le montre par les documents qu'il a rassemblés. Il est paradoxal, mais significatif, de constater avant l'arrivée des Italiens en 1935, il y avait en Ethiopie un très grand nombre d'élèves éthiopiens scolarisés en français, au niveau primaire et secondaire, alors que Djibouti ne comptait pas plus de trois cents élèves dans le seul niveau primaire. Ainsi cela confirme bien que ce pays était ignoré, le regard étant tourné vers le pays rêvé.

\* Le chef Aboubaker de Zeila avait suggéré un moyen, qu'on qualifierait d'alimentaire, à Denis de Rivoyre :

*« Il est nécessaire, me dit-il, pour la prospérité de l'établissement français, que les populations indigènes se groupent autour (...) Apporte-leur des dattes, du riz, du Dourah, tu les verras toutes accourir. »<sup>172</sup>*

La France a d'ailleurs compris ce système puisque dès le départ elle a acheté, selon la version officielle, le pays en payant les sultans afars et ensuite en recrutant les *okals* parmi les Issas.

---

<sup>169</sup> ibidem, p.16

<sup>170</sup> ibidem, p.9

<sup>171</sup> Pénel, Jean-Dominique, *Documents pour une histoire de l'école à Djibouti (1885-1922)*, AUF, Paris, 1998

<sup>172</sup> Denis de Rivoyre, op. cit. p.19

\* En parlant du sultanat de Tadjourah, Charles-Roux raconte comment les Français, qui n'ont pas encore de puissance réelle sur place, tentent de détourner le sultan du trafic d'esclaves « *en essayant de lui démontrer que la morale reprouve [ce] genre de trafic.* »<sup>173</sup> Et sans les moyens coercitifs, on le cajole :

« *On le ménage et on l'amuse (...) on essaie de l'amadouer ; on le flatte, on l'invite, pour l'occuper ; on lui paie une pension régulière de 8000 fr ; on l'habille, au moins une fois par mois aux frais du trésor français.* »<sup>174</sup>

Et lui, comme les autres notables

« *à la solde de la France ont une idée fixe, celle d'obtenir une augmentation de pension; ils appellent cela une répartition plus équitable des traitements.* »<sup>175</sup>

L'auteur traite le sujet sur le mode de l'indignation et de l'ironie mais c'est vrai que c'est le prix à payer pour avoir l'amitié de ces peuples dont on veut prendre la terre. Quelques pécules contre la terre en sommes.

Dr Merab nous apprend qu'après avoir traité avec les Issas, en 1885, la France, « *pour faciliter la surveillance de ces tribus (...), a institué les Okals qu'elle choisit parmi les anciens des tribus et paie 50 francs par mois.* »<sup>176</sup>

\* Alors faut-il instaurer un code d'indigénat ? S'interroge Hugues Le Roux. Réponse du gouverneur de l'époque:

« *- Jamais de la vie ! Les Chambres ne suivraient pas un gouverneur sur ce terrain de réformes. Elles ont à cet égard des principes absolus : elles appliquent la formule intégrale des Droits de l'homme aux peuples enfants.* »<sup>177</sup>

Passons sur le « peuple enfant », qui traduit l'héritage d'une mentalité raciste. Mais pour gouverner des populations, dont elle ne contrôle pas le territoire qu'elle veut traverser, la France doit trouver une solution. Le système coutumier, que l'on ne connaît pas encore, peut-il offrir un moyen ?

« *Le remède à cette situation serait l'organisation d'un service des affaires indigènes qui tiendrait compte des coutumes locales et des traditions de nos*

---

<sup>173</sup> Charles-Roux, J., *Colonies et pays de protectorat*, Imprimerie Paul Dupont, 1900, p. 64

<sup>174</sup> idem, p. 65

<sup>175</sup> ibidem, p. 69

<sup>176</sup> Merab, Paul, op. cit. p. 81

<sup>177</sup> Le Roux, Hugues, op. cit. p. 75



*administrés. Les Issas ont comme base de leur société rudimentaire le régime du communisme. »*<sup>178</sup>

Ainsi l'autorité coloniale cherche à se créer des relais efficaces afin de contrôler, par une sorte d'*indirect rule* à l'anglaise, des populations dont elle ne foule pas encore les territoires. Pour cela il faut disposer d'hommes efficaces, administrateurs désintéressés et motivés. Est-ce le cas ? A lire les critiques des voyageurs on peut en douter.

### - des fonctionnaires

\* Dans les nombreux griefs qu'il adresse à l'incurie de la pléthore de fonctionnaires, Charles Michel inclut les reproches qu'il fait au gouverneur « *qui n'a passé que dix huit jours en deux ans à la colonie.* »<sup>179</sup> Le reste du temps il est en Ethiopie, auprès de l'empereur Ménélik, où il représente la France et ses intérêts, comme ambassadeur. Cela montre que le territoire n'est pas administré effectivement.

Il y a peut-être une explication : le souci des fonctionnaires est ailleurs. Charles Michel constate que des sommes énormes ont été allouées à la petite colonie, ce qu'il qualifie de « *pluie d'or* ». <sup>180</sup> Il donne des chiffres parlant de détournement, d'argent mal employé et surtout il déplore le manque de contrôle.

Il stigmatise les membres de cette administration coloniale « dont sont rares ceux considérant les affaires à eux confiées comme les leurs, croyant leur intérêt et leur honneur liés à l'intérêt et à la prospérité du pays qu'ils administraient. »<sup>181</sup>

Combien pensent bien employer les fonds publics pour l'intérêt de la colonie française ? Et combien sont là pour se faire une place au soleil ? Charles Michel donne une explication à ce manque de patriotisme :

---

<sup>178</sup> idem, p. 76

<sup>179</sup> Michel, Charles, op. cit. p.17

<sup>180</sup> idem, p.8

<sup>181</sup> ibidem, p.17

« Nos agents coloniaux ne devraient leur titre ni à leur mérite, ni à leur intelligence, ni à leur capacité, ils étaient pour la plupart des parvenus du favoritisme. »<sup>182</sup>

Il fallait donc se soucier de sa carrière, en gardant le contact permanent avec la métropole pour obtenir « l'avancement, le titre rêvé, la décoration demandée. »<sup>183</sup> Donc les plus débrouillards et les mieux pistonnés s'en sortaient et il ne restait aux colonies que « les gens tarés ou les gens sans ressources. »<sup>184</sup>

\* Quelques années plus tard, Lippmann note à son arrivée à Djibouti :

« Une cité coloniale qui débute – Djibouti n'a que vingt-neuf ans ! – ressemble à un cœur qui bat...J'aime à en écouter les pulsations. Tout demeure ici au stade héroïque. Les gens vivent campés plutôt qu'installés (...) On sent un désir général de regagner la métropole dès que le temps de séjour réglementaire viendra à expiration. »<sup>185</sup>

\* On peut, de plus, relever aussi, avec Charles Michel, les querelles entre Paris (la métropole) et Djibouti (la colonie). Ainsi *Le Temps*, « grand journal parisien s'interroge sur l'insécurité, l'emploi des fonds publics. »<sup>186</sup> Et sous forme d'ironie « le Temps, ne pouvant nier le gaspillage des fonds, l'a mis sur le compte de la température. »<sup>187</sup> De Paris, on se dit que ça doit être la chaleur, dont se plaignent évidemment les colons - et qui leur fera gagner la prime d'ensoleillement en 1946 - qui doit justifier le gaspillage dont Djibouti bénéficie. Les colons se plaignent et souffrent de ne pas être entendu. « Nos colons se plaignaient, réclamaient et si leurs cris sont demeurés longtemps sans échos, c'est que la France est trop loin. »<sup>188</sup>

Ainsi s'instaure un dialogue de sourds qui durera longtemps. Et le projet d'administrer correctement ou tout simplement de s'intéresser à ce pays est inexistant.

---

<sup>182</sup> ibidem, p.17

<sup>183</sup> ibidem, p. 18

<sup>184</sup> ibidem, p. 18

<sup>185</sup> Lippmann, Alphonse, *Guerriers et Sorciers en Somalie*, Hachette, Paris, 1953, p.22

<sup>186</sup> Michel, Charles, op. cit. p.14

<sup>187</sup> idem, p.19

<sup>188</sup> ibidem, p. 8

## - Frontières ?

D'ailleurs quel territoire la France protège t-elle, puisqu'elle a signé des traités en ce sens ? Quelles sont donc les limites territoriales ?

\* Charles Michel situe la frontière à soixante kilomètres de Djibouti, à Bayadé où « *flotte le drapeau qui marque la limite du territoire français.* »<sup>189</sup> Mais il est instructif de s'arrêter sur les détails fournis par Charles Michel sur le degré de démarcation de cette frontière :

« *Le drapeau est un lambeau d'étoffe attaché au bout d'une perche bicornue sans rien alentour pour le protéger gardé par deux vieux Soudanais mal armés, logés dans des huttes de branchages ...* »<sup>190</sup>

Voilà un poste frontière. Et la fragilité de ce poste est indiqué par plusieurs éléments : « lambeau » ; « deux vieux » ; « mal armés », « huttes ». Cette fragilité, pour cet emblème, préfigure une durée éphémère car « *à la merci d'un simple coup de main du premier indigène qui passe.* »<sup>191</sup> Ce qui arriva selon l'auteur qui note, peu de temps après : « *Une caravane fut attaquée et pillée à Bayadé même, les huttes des gardiens furent démolies, le drapeau abattu et mis en pièces.* »<sup>192</sup>

Et l'auteur de regretter que les auteurs ne soient pas « inquiétés » et d'ajouter à l'adresse des lecteurs qu'« *ainsi perdons-nous peu à peu toute influence sur une population qui ne s'incline que devant la force.* »<sup>193</sup> En effet, à cette époque, la puissance française est encore insuffisante. Les indigènes ne feraient-ils qu'exercer leur autorité sur le pays qui est le leur ? Que signifiaient les traités avec la France ? Si c'est au nom des Issas que ces traités ont été signés alors il n'y a de frontière que celle du pays des Issas, en totalité. Et la France a dès le départ failli à cette clause du contrat. Alors quelle frontière les Issas reconnaissaient-ils à la France ? De part leurs actes d'hostilités certainement pas les limites qu'elle entend faire respecter par des marques comme les postes frontières.

---

<sup>189</sup> ibidem, p.21

<sup>190</sup> ibidem, p. 21

<sup>191</sup> ibidem, p. 22

<sup>192</sup> ibidem, p.22

<sup>193</sup> ibidem, p. 22

Mais bien sûr, la France est en marche vers l’Ethiopie. On ne fait que traverser ce territoire. Le rail, cette mince ligne, qui trace un trait sur la terre, sera un excellent moyen de réaliser cet objectif.

### **b- le pays ignoré**

On a rêvé très tôt du chemin de fer. Les voyageurs, qui contaient les difficultés de leur déplacement, l’on souhaité et annoncé. Pourquoi ? La volonté de toujours traverser Djibouti au plus vite, et rejoindre la riche Abyssinie.

\* Le Prince Henri d’Orléans en parle dans son journal publié en 1898, un an après le début des travaux du chemin de fer :

*« Tout le mouvement commercial avec le Harrar est à Zeilah. L’établissement d’un chemin de fer entre Harrar et Djibouti changerait les choses. »<sup>194</sup>*

En effet, on semble fatigué des problèmes humains des caravanes, ce que mentionne Henri d’Orléans en ces termes :

*« Nos premières étapes ne sont pas sans difficultés. Le chef de caravane de Zeila et son représentant ont disparu à Djibouti. »<sup>195</sup>*

\* Paul Soleillet aurait obtenu une concession de chemin de fer d’Obock au Choa, d’après ce qu’il note le 10 novembre 1882 dans son ouvrage intitulé *Voyages en Ethiopie*<sup>196</sup>. Djibouti sera la tête de ligne de ce chemin de fer. Sa construction commença en 1897, après la concession faite par Ménélik à Léon Chefneux et à Ilg.

Venons-en donc à la construction du chemin de fer. Celui-ci a été voulu pour se soustraire aux pillages et à l’insécurité des caravanes dont se plaignent les voyageurs. Il apporte sécurité et indépendance. Cherche t-on une quelconque rencontre avec l’habitant du pays ? Le constat est plutôt celui-ci : un pays est traversé, tout simplement, en vitesse.

---

<sup>194</sup> Orléans, Prince Henri d’, op. cit. p. 18

<sup>195</sup> idem, p. 27

<sup>196</sup> Soleillet, Paul, *Voyage en Ethiopie, notes, lettres et documents divers*, Imprimerie de l’Espérance Cagnard, Rouen, 1886, p. 9

## - Gloire aux bâtisseurs

Alors comment présenter cette œuvre ? On commence par la glorification des concepteurs et initiateurs du chemin de fer.

\* Le Dr Merab est un des chantres de cette oeuvre française. Pour lui, Léon Chefneux par sa ténacité, venant enfin à bout de « *mille entraves apportées par les hommes et la nature des choses* »<sup>197</sup>, réussit à poser le rail dans le « désert somali », selon l'expression consacrée. Et cette victoire du chemin de fer, on la doit bien sûr à ce héros que Merab présente comme

*« l'ange tutélaire de l'Ethiopie, le vrai conseiller de Ménélik II ; qu'il sut « éduquer », pour le porter insensiblement à l'amour de la civilisation et à l'amour de la France. »*<sup>198</sup>

Chefneux est le père de la voie ferrée, qui a rapproché la France de l'Ethiopie, en traversant le territoire des Somalis. Il est aussi l'instrument de civilisation. Selon Merab la postérité lui délivrera une statue à Djibouti, à Diré-Daoua ou à Addis-Abeba.<sup>199</sup>

\* Cette façon de statufier un bâtisseur français, rappelle, un personnage d'Abdourahman Wabéri. Gastien Moteur rêve de se faire édifier, dans son village natal, une statue de marbre avec un écriteau :

*« Pour la Patrie reconnaissante, notre commune est fière de mettre sur un piédestal son fils Gastien Moteur, explorateur bâtisseur mort chez les barbares. »*<sup>200</sup>

L'ironie de Wabéri, que nous retrouverons dans la troisième partie, détruit cette prétention ridicule d'un colonial.

\* Dans *La Voie sans disque*, œuvre consacrée à cette voie du chemin de fer, les bâtisseurs du rail seront ainsi glorifiés :

*« Jadis, des mois de caravane à travers un désert de pierres, une brousse inhumaine, sans pistes ni repères, une mer de feu pétrifié, refoulaient au cœur de l'Afrique la fruste métropole de l'empire éthiopien. Un homme avait conçu la ligne. D'autres l'avaient entreprise avec lui. Les plus heureux étaient morts à la peine et la ruine des autres avait primé l'achèvement. (...)*

---

<sup>197</sup> Merab, Paul, op. cit. p. 96

<sup>198</sup> idem, p. 100

<sup>199</sup> ibidem, p. 101

<sup>200</sup> dans « Le Coryphée de la colonie », in *Le Pays sans ombre*, Le Serpent à plumes, 1994, p.76

*Mais, parce que des hommes avaient voulu la ligne, la ligne existait et vivait. Tous ces hommes étaient français. »<sup>201</sup>*

### **-Sécuriser la voie pour rejoindre le pays rêvé**

Le volume de marchandises, qui transitait par le territoire, est si important qu'il justifie la convoitise des Abyssins et des Français. Les Issas étaient maîtres de l'espace de selon Merab : cela se traduit par le pillage, qui est une sorte de mesure de rétorsion quand des étrangers convoyaient les caravanes, puisqu'ils perdaient ainsi le monopole de ce convoiage.

Le chemin de fer devait soustraire aux Issas ce monopole en sécurisant les marchandises et en se passant de leur convoiage. Les rails et la voie ferrée étaient en quelques sortes un territoire qui n'était plus le leur (les Issas), c'était un espace conquis, et donc autre. Ils en étaient relégués au-delà.

\* Wabéri exprimera plus tard, dans la nouvelle intitulée « conte de fer », la résistance des Issas à ce qu'ils considéraient comme un viol de leur terre. Le dialogue suivant est significatif :

*« L'interprète des Blancs a dit :*

*Vénérable assemblée, les Blancs ne vous veulent pas de mal. Ils demandent juste un couloir dans votre territoire : de quoi poser deux rails en fer.*

*L'assemblée n'a dit mot. L'interprète a écarté les jambes et dit :*

*Les Blancs demandent ce petit espace compris entre mes jambes. »<sup>202</sup>*

L'on voit expressément que la France ne cherche qu'à traverser le territoire. C'est ce que l'interprète explique aux Issas en écartant les jambes et en indiquant ainsi la voie ferrée. Le rail trace une frontière française, qui sera comme un couloir, au-delà duquel elle n'aura pas de prise, nous le verrons, dans la seconde partie.

Au-delà de l'hostilité de la nature, due à la résistance du sol et du pays, et si souvent décrits comme tels ce sont, selon Dr Merab, « *les Somalis qui*

---

<sup>201</sup> Armandy, André, *La voie sans disque*, Les Editions de France, 1931, p.23

<sup>202</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Conte de fer* in *Le Pays sans ombre*, le Serpent à plumes, 1994, p.94

imaginent que le «babour<sup>203</sup> » lèserait les intérêts des caravanes. »<sup>204</sup> En effet, les nomades Issas sont maîtres, comme guide et comme loueurs et convoyeurs de caravanes de chameaux, de cette voie, que désormais le chemin de fer va leur usurper.

\* Le Dr Merab rappelle, en quelques lignes, et en mélangeant les tons et les expressions lapidaires, cette domination des Issas, sur les convois :

*« Avant le chemin de fer (...) ils vivaient du produit de leurs caravanes qui transportaient annuellement près de cinquante mille francs de charges à Zeila et à Djibouti ; quand ils ne menaient pas les caravanes, ils les pillaient ; ainsi on était toujours sous leur coupe : malheur à tout convoi qui traversait leur pays sans être dirigé par les leurs. C'étaient une façon efficace de s'assurer le monopole de cette industrie. »<sup>205</sup>*

La protection du chemin de fer, et donc sa sécurisation, sont primordiales, et il faut en payer le prix. En effet, beaucoup d'ouvriers et de contremaîtres du chemin de fer furent tués dans la lutte des Issas contre cet instrument qui éventrait leur terre, et tel Moïse se frayant un chemin dans la mer, traçait une voie rapide sur le sol. *« Les crimes et déprédation de toutes sortes ont souvent entouré les travaux du chemin de fer. »<sup>206</sup>* C'était la réponse à la guerre coloniale. *« Un bon million fut dépensé à faire garder la voie militairement par des milices abyssines. »<sup>207</sup>*

\* D'après Le Roux, la construction du chemin de fer n'a pas été sans difficulté. Les trains ont commencé à circuler *« dans une brousse qui appartient aux hyènes et à des guerriers farouches »*.<sup>208</sup>

Il relate ensuite les attaques dont les ouvriers firent les frais, à plusieurs reprises :

*« Les ouvriers qui, malgré les recommandations, s'éloignaient du camp ou du chantier de travail étaient assassinés derrière une touffe de mimosa. Deux attaques ouvertes eurent lieu en 1899 et en juin 1900. Elles firent une trentaine de victimes. Il en résulta parmi les ouvriers une épouvante qui gagna Djibouti. Le bruit se répandit que les Issas descendaient en masse sur la ville. »<sup>209</sup>*

---

<sup>203</sup> Babour désigne le train.

<sup>204</sup> Merab, Paul, op. cit. p.97

<sup>205</sup> idem, p.84

<sup>206</sup> ibidem, p.86

<sup>207</sup> ibidem, p. 97

<sup>208</sup> Le Roux, Hugues, op. cit. p.45

<sup>209</sup> idem, p. 84

Ainsi pour sécuriser le chantier et rassurer les ouvriers la Compagnie a créé « *une milice de soldats abyssins et indigènes* ». <sup>210</sup> La force est donc utilisée pour obtenir une pacification difficile.

\* Merab l'affirme : « *Leurs mœurs sont actuellement assez douces, partout du moins où la main européenne les tient mâtés.* » <sup>211</sup> Et, étrangement, les Issas auraient trouvé des avantages au chemin de fer : « *la ligne ferrée est devenue leur artère nourricière.* » <sup>212</sup> Les Issas ont compris l'avantage à en tirer : la voie ferrée n'a pas supprimé les caravanes de chameaux, « *mais les a multipliés en (...) leur fournissant indirectement plus de besogne dans un rayon élargi.* » <sup>213</sup> Ils se seraient adaptés ?

\* Vignerat, comme les autres, insiste sur le caractère guerrier des autochtones pour justifier la construction du chemin de fer.

Sécurité, économie, rapidité, exclusivité, voilà donc les avantages du train qui va, de la sorte, permettre l'évacuation de l'indigène et des problèmes nombreux des caravanes (temps, prix, mauvaises volontés, attaques...).

\* D'après Vignerat, le chemin caravanier vers Harar

« *traversait (...) des régions désolées par une longueur de près de 300 kilomètres (...) coupée de distance en distance par quelques puis (...) par quelques bassins naturels* » <sup>214</sup>

Selon les renseignements donnés par Vignerat, on met environ 25 jours par caravane sur cette voie. Le chemin de fer réduirait le temps et le trajet s'accomplirait en 12 ou 13 heures. De plus le coût sera moindre et le volume transporté plus important.

\* Dans un chapitre intitulé « Le rail », <sup>215</sup> Hachette qualifie, cette sorte de cordon ombilical qui relie l'Ethiopie à la mer, « *la grande voie tracée à travers le*

---

<sup>210</sup> ibidem, 91

<sup>211</sup> Merab, Paul, op. cit. p.86

<sup>212</sup> idem, p.85

<sup>213</sup> ibidem, p.86

<sup>214</sup> Vignerat, Sylvain, op. cit. p.8



désert et les monts volcaniques ».<sup>216</sup> Elle permet de traverser un pays hostile intermédiaire auquel on ne s'intéresse pas pour drainer les immenses richesses présentes et à venir de l'Ethiopie. Elle aussi la manifestation d'une victoire sur la rudesse des hommes et de la terre.

### - Le pays traversé

\* Le Dr Merab tente de s'arrêter pour observer un village de l'espace djiboutien. Mais le résultat est parlant. C'est un espace flou où on ne distingue rien clairement. L'auteur manifeste son impuissance à nous faire voir le premier village indigène où le train s'arrête :

*« Vous le décrire de façon à vous faire voir serait difficile, et je ne me crois pas ce talent. Vous le photographier ? Vous ne distinguerez rien sur les épreuves car notre rétine fait déjà des efforts pour y reconnaître autre chose qu'un amas confus de pierres, de branchages, de peaux en loques, plaques rouillées, bidons de pétrole, vieilles hardes, vieilles nattes, le tout dans un mimétisme indiscernable avec le désert. »<sup>217</sup>*

Il tente de descendre du train pour mieux observer mais on l'en dissuade.

Voilà une belle démonstration de la distance qui sépare les deux espaces : l'espace indigène, que le train traverse en vitesse, et l'espace français dont nous avons admiré, avec R. Hachette, les splendeurs.

\* Le train est ainsi un long couloir, un corridor qui traverse en vitesse le pays somali ; ce dernier offrira quelques émotions pittoresques aux voyageurs, dès sa mise en circulation, comme en fait état Ida Treat dans *La Croisière secrète* :

*« Cette foule est sortie d'on ne sait où..., s'étonne t-elle, Car aussi loin qu'on sonde l'horizon pas une case n'est en vue... ».<sup>218</sup>*

La voie ferrée que l'on ne quitte pas implique logiquement l'ignorance de toute une vie autochtone.

---

<sup>215</sup> Hachette, René, op. cit. p.51

<sup>216</sup> idem, p.33

<sup>217</sup> Merab, Paul, op. cit. p.90

<sup>218</sup> Treat, Ida, *La croisière secrète*, Gallimard, 1930, p.46

Dans le même ordre d'idée, Ida Treat nous rapporte aussi le jeu malsain et idiot de voyageurs, qui savent qu'ils ne s'arrêtent pas, et se permettent donc de se moquer des enfants.

*« Des blancs s'amuse... ils chantent une chanson idiote (...) qu'ils font répéter aux enfants noirs en leur montrant un morceau de pain qu'ils ne jettent jamais (...) les petits se mettent à courir le long de la voie en se bousculant. (...) il resservira à la prochaine station. Ces gens repus ne s'embêtent pas une minute... »<sup>219</sup>*

\* Le pays de Djibouti est donc définitivement traversé. C'est sur cet aspect que Wabéri ironisera plus tard, dans *Balbala*.

*« Dès cette époque les voyageurs avaient pris la fâcheuse habitude de traverser simplement ce bout de terre non désiré. On ne fait que passer ici. S'arrêter jamais. Pourtant nous ne sommes pas le cul du monde, si tant est qu'il en existe. Les renommées de régions alentour – Abyssinie, Aden, Madagascar, Zanzibar – nous jouent éternellement des tours. »<sup>220</sup>*

Alors bienvenue en pays désiré, l'Ethiopie.

## **2- L'ÉTHIOPIE, LE PAYS RÊVÉ**

L'Ethiopie a toujours bénéficié d'un attrait mythique. Royaume chrétien, empire du prêtre Jean, elle attire beaucoup de voyageurs.

\* Gérard Bossolasco analyse, dans sa thèse intitulée « *Éléments et dynamique de l'image de l'Ethiopie dans les récits de voyage publiés en français de 1553 à 1990* », l'intérêt porté à ce pays. Il note que

*« la naissance du mythe du Prêtre-Jean, contemporaine des croisades, est donc advenue à point pour soutenir l'ardeur défaillante des chrétiens d'Occident. Sans doute entretenu par d'habiles lettres apocryphes, le mythe, rapporté pour la première fois par un évêque de Syrie, en 1145, a très vite orienté la recherche du royaume fabuleux vers l'Asie centrale. »<sup>221</sup>*

Il ajoute que

---

<sup>219</sup> idem, p. 46. Ce « jeu » rappelle étonnement celui des passagers des bateaux qui arrivaient au port de Djibouti : ils lançaient des pièces de menue monnaie dans la mer pour que les enfants plongent pour aller les récupérer.

<sup>220</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Balbala*, Gallimard, Folio, 2002, p.63

<sup>221</sup> Bossolasco, Gérard, Université de Rennes 2 Haute Bretagne, mai 1993, p.12

*« le mythe d'un royaume fabuleusement riche et puissant, chrétien de surcroît, situé quelque part dans l'Orient mystérieux, doit son dynamisme à l'impérieux besoin que se découvrirent les chrétiens d'Occident de conclure une alliance avec ces coreligionnaires vivant par-delà le monde musulman. »<sup>222</sup>*

\* Et Wabéri reprendra ces mythes avec humour:

*« Nos voisins s'étaient inventé pour l'éternité les noces métisses du roi Salomon et de la reine de Saba. Ils les avaient agrémentées de la légende du prêtre Jean qui leur a valu les faveurs du Vatican. »<sup>223</sup>*

Mais désormais, en ces temps modernes, ce sont ses richesses matérielles qui sont convoitées. Le nombre de sociétés de négoce le démontre. Il faut, en effet un vaste marché intérieur, qui manque ici. Il faut franchir la frontière, regarder vers le territoire riche d'à côté, l'Abyssinie. En effet, c'est vers elle que se fera l'écoulement des produits européens et d'elle que proviendront les produits d'exportation.

### **a- Riche Ethiopie**

La riche Ethiopie, est à la fois un pays à exploiter et un pays à civiliser. Ce qui donne une vision bivalente empreinte d'intérêt et de paternalisme à la fois.

#### **- Ethiopie, pays à exploiter**

\* Nous avons vu, avec Hachette, le rôle de Djibouti :

*« port de transit aussi débouché naturel et inégalable de l'Ethiopie, de toutes ses richesses actuelles et potentielles, terminus de la grande voie tracée à travers le désert et les monts volcaniques entre la cité des fleurs, Addis Abeba<sup>224</sup>, et la mer. »<sup>225</sup>*

Voilà donc le débouché de l'Ethiopie, le lien ombilical du chemin de fer, faisant la jonction entre les hauts plateaux et la mer.

---

<sup>222</sup> idem, p.12

<sup>223</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Balbala*, Gallimard, folio, 2002, p.64

<sup>224</sup> « Addis Ababa » signifie effectivement : « Nouvelle fleur », nom donné lorsque Ménélik II, à la demande de son épouse, créa en dessous d'Entoto (jugée trop humide et froide), sa nouvelle capitale.

<sup>225</sup> Hachette, René, op. cit. p.33

\* Et pour démontrer, aux yeux du public, la richesse de cette Abyssinie, S. Vigneras va étaler la variété des produits et leurs volumes. En importation et en exportation, le commerce européen avec l'Abyssinie est plus qu'intéressant « *par la variété des produits qu'elle représente.* »<sup>226</sup> Dans un article publié par Riès<sup>227</sup>, S. Vigneras aura dénombré 76 articles qui comprennent le café, l'ivoire, le coton, les soieries, les armes et les munitions, la verrerie...etc. Tout cela montre que

*« les indigènes ont quelques uns des besoins, et apprécient déjà dans une certaine mesure les commodités de la vie européenne. »*<sup>228</sup>

Ceci pour rendre alléchant le commerce avec l'Abyssinie, aux yeux des commerçants et industriels européens, français en particulier.

Et si, comme il a été bien montré, la colonie de la Côte des Somalis n'est pas intéressante du point de vue commercial, agricole et industriel, pour les raisons citées plus haut, il n'en est pas de même pour l'Ethiopie. En effet, « *l'Abyssinie offre des ressources naturelles immenses, matières inépuisables pour l'exportation européenne.* »<sup>229</sup> C'est sans vérification, mais il faut y croire. Et surtout il faut attirer et allécher les commerçants.

Notons que « *l'agriculture (est) favorisée par un climat qui permet les cultures des latitudes les plus variées, l'élevage facilité par un grand nombre de prairies.* »<sup>230</sup> L'emploi des pluriels et des superlatifs, et les expressions de quantité « grand nombre », sont des formes d'insistance publicitaires pour attirer ceux qui seraient un peu dubitatifs. On peut donc produire, et beaucoup même, en Abyssinie, et tout cela est exportable sur les marchés.

Quant à l'importation « *son champ d'action peut s'étendre indéfiniment.* »<sup>231</sup> Et les raisons sont multiples selon Vigneras : « *L'industrie en Abyssinie n'existe pas et même (...) elle n'existera pas de longtemps encore.* »<sup>232</sup> Ce qui donne une marge intéressante aux industriels européens. De même,

*« les besoins sont considérables, besoins essentiels, comme ceux du vêtement, de la vie courante, de l'armement, qu'il faut satisfaire dès à présent, besoin de luxe, encore rudimentaires mais que le développement de la*

---

<sup>226</sup> Vignéras, Sylvain, op. cit. p.69

<sup>227</sup> Riès créa une société commerciale qui existe encore à Djibouti : Savon et Riès.

<sup>228</sup> idem, p.69

<sup>229</sup> ibidem, p.70

<sup>230</sup> ibidem, p.70

<sup>231</sup> ibidem, p. 70

<sup>232</sup> ibidem, p.70

*richesse nationale et le contact plus régulier des Européens doivent forcément accroître* ». <sup>233</sup>

Les besoins, ici recensés et classés en essentiels et de luxe, sont soit déjà « considérables » soit appelés à augmenter « forcément ». Vigneras fait miroiter l'appât du gain, en vendant ainsi l'Ethiopie. En effet, malgré ses « *ressources propices* » <sup>234</sup> l'Abyssinie est isolée sur son plateau et « *ne touchant la mer d'aucun côté.* » <sup>235</sup>

\* A cette fin, Hugues Le Roux, dans *Ménélik et nous*, se présente comme une sorte de prospecteur de nouveaux marchés. Après une longue présentation d'Aden il conclut :

*« Ce n'est pas au hasard d'une escale, mais après réflexion, que je suis venu ouvrir tout d'abord à cette place mon carnet de touriste. »* <sup>236</sup>

Aden draine, en effet, le commerce des côtes arabes et africaines, et de l'Europe et de l'Asie. Il pense que la France est bien placée pour réussir à détourner tout ce commerce, surtout celui de l'Ethiopie à son profit.

*« Pour le considérable transit qui, à cette heure, passe par la route de Zeila, qui monte au Harar jusque sur le plateau abyssin, il peut, il doit tomber dans les mains de la France. »* <sup>237</sup>

Comment et par quels moyens ce résultat sera atteint ? « *C'est pour les étudier que je me suis mis en route* » <sup>238</sup>, écrit-il. Il s'embarque donc pour les côtes africaines, Berbera, Zeila après avoir fait le tour du marché d'Aden pour faire l'inventaire des produits qui marchent et

*« s'enquérir sur les origines, les quantités, les prix de leurs marchandises, de leurs désirs véritables, des besoins artificiels que l'on peut éveiller chez elles. »* <sup>239</sup>

En véritable publiciste, il se présente en pionnier. Son objectif est d'ouvrir des nouveaux marchés, de faire des études afin de déterminer les voies de communication, les prix pratiqués,...

En quittant Aden, en route pour Harar il note :

---

<sup>233</sup> ibidem, p.70

<sup>234</sup> ibidem, p.36

<sup>235</sup> ibidem, p.36

<sup>236</sup> Le Roux, Hugues, op. cit. p.15

<sup>237</sup> idem, p.29

<sup>238</sup> ibidem, p.29

<sup>239</sup> ibidem, p.30

*« Il suffira de renouveler la même expérience à Harar, puis dans les principaux centres abyssins, pour constater quels obstacles le prix formidable du transport en caravane a opposés jusqu'ici aux efforts de l'importation et de l'exportation dans toute cette partie de l'Afrique orientale. »<sup>240</sup>*

On peut noter que l'intérêt est élargi à toute l'Afrique orientale. Ainsi, il peut conclure à la fin de son ouvrage, encore plus gourmand, mais reprenant ou annonçant, l'idée que le parti colonial français avait caressé un temps, de relier le Nord et le Sud de l'Afrique :

*« Avant que du Cap au Caire coure un chemin de fer de conquête, boulevard de l'ambition d'un seul peuple, en travers de l'Afrique, il y aura une grande route commerciale offerte à l'activité bienfaisante de tous. Sur le carrefour de la mer Rouge, sa porte triomphale aura été ouverte par Ménélik et nous. »<sup>241</sup>*

Rappelons que la France se trouvait donc bien placée pour communiquer avec elle par Obock, Tadjourah puis par Djibouti. Djibouti-Harar est la voie la plus pratique, en concurrence avec Zeila-Harar (voie anglaise). C'est pourquoi la France doit prendre les devants. A la porte de ces richesses immenses et de ce potentiel croissant de commerce, elle doit construire et sécuriser les moyens de communication et les voies d'accès à l'Ethiopie.

Et Djibouti dans tout cela ? A quoi sert alors cette colonie française ? Son rôle est bien défini, c'est une station escale, et un port de transit entre l'Abyssinie et l'Europe.

Au-delà ou en plus du caractère provisoire, du début (station de ravitaillement vers la Chine et l'Indochine au moment de la guerre de 1883-1885), la colonie sera désormais le maillon au service du commerce avec l'Abyssinie en réalisant la jonction directe avec ce territoire, comme continuité entre les moyens de transport par mer (bateau) et sur terre (caravanes et train). Et ainsi Djibouti n'a pas d'existence propre et autonome. Cette petite colonie a un rôle de pont et de lien, au point qu'on l'adosse à l'Abyssinie, véritable destination des voyageurs et premier territoire désiré pour ses richesses. Pour René Hachette :

---

<sup>240</sup> ibidem, p.30

<sup>241</sup> ibidem, p.446

*« Parler de Djibouti sans parler de l'Abyssinie, ce serait négliger dans un tout l'un des pôles essentiels, dans l'étude du corps humain le cerveau au détriment du cœur. »<sup>242</sup>*

### **- Ethiopie : le pays à civiliser**

Mais l'Ethiopie désirée est une véritable frontière par son altérité. Elle offre aux voyageurs avides de nouveautés et d'inconnu, selon Hachette,

*« le spectacle d'une civilisation ayant évolué bien lentement et tout le stade actuel appelle ce que notre imagination française évoque du temps quasi légendaire de Charlemagne ou de Pépin le Bref. »<sup>243</sup>*

C'est, ajoute t-il, *« un régime féodal ( ) avec une organisation nécessairement chaotique ou chaque chef se sent roi et se soumet difficilement à l'autorité supérieure. »<sup>244</sup>* C'est donc un pays d'un autre âge, qui vaut le dépaysement, accessoirement *« un pays de grande chasse »<sup>245</sup>* C'est aussi un pays arriéré, au point de vue civilisationnel où

*« toutes les tentatives de progrès, de modernisation, d'eupéanisation se heurtent à des intérêts personnels, à des situation acquises, et à une volonté bien décidée de se replier et de se fermer. »<sup>246</sup>*

Le credo du régime Abyssin semble être celui-ci : *« Défendre sa liberté et son indépendance, en restant aussi longtemps que possible ce qu'on est »<sup>247</sup>* C'est un pays qui s'emmure face à l'intérêt qu'il suscite. Et cela justifie, pour Hachette, que l'on maintienne la frontière entre elle et la France. En effet l'Abyssinie a des prétentions sur le port de Djibouti. Elle revendique *« le droit d'avoir à Djibouti un port à elle »<sup>248</sup>* Et le débat s'engage en France entre partisans et adversaires de cette requête éthiopienne. Certes les marchandises éthiopiennes transitent par ce port mais il faut proclamer, selon l'auteur, *« l'intangibilité du patrimoine français acquis par tant d'efforts et de peines »<sup>249</sup>* On ne peut pas donner gratuitement ce que le génie français a forgé *ex nihilo*.

---

<sup>242</sup> Hachette, René, op. cit. p.55

<sup>243</sup> idem, p.55

<sup>244</sup> ibidem, p.56

<sup>245</sup> ibidem, p.56

<sup>246</sup> ibidem, p.58

<sup>247</sup> ibidem, p.58

<sup>248</sup> ibidem, p.66

<sup>249</sup> ibidem, p.68

D'autre part, il y a la frontière civilisationnelle et R. Hachette, se rangeant parmi « *les amis de l'Abyssinie* »<sup>250</sup>, pense qu'il faut parler franc avec les Abyssins en leur disant : « *Vous n'êtes point arrivés à un stade où, sur le plan moderne et normal des échanges internationaux, vous puissiez nous inspirer une quiétude absolue.* »<sup>251</sup> En langage plus clair, sa civilisation et ses mœurs l'ont maintenu protégée de l'extérieur, certes, mais en contre partie l'ont empêché d'apprendre des usages, les conversations et les pratiques dans les organisations internationales et les échanges mondiaux. En somme l'Abyssinie est arriérée et ne peut gérer un port comme celui de Djibouti ouvert sur le monde moderne.

Et paternaliste, il leur donne ce conseil d'ami :

*« N'élevez pas vos prétentions à un niveau où vous seriez impuissants à vous maintenir et d'où vous ne sauriez ensuite descendre sans un grand dommage pour votre réputation et vos intérêts ».*<sup>252</sup>

En effet les Abyssins n'ont pas encore pour le commerce

*« les traditions d'exactitude, d'honnêteté, d'impartialité, de respect des engagements pris, qui constituent une sécurité et un encouragement »*<sup>253</sup> *et qui sont des qualités acquises de longue date par les hommes d'affaires français. Et voilà comment l'Abyssinie est renvoyée à des siècles en arrière. Cette barrière civilisationnelle lui enlève toute prétention à gérer le port français de Djibouti.*

Mais l'Ethiopie est à l'époque symbolisée et portée par l'Empereur Ménélik II. Ce dernier attire un certain nombre de voyageurs, qui font le parcours pour le rencontrer : le Prince Henri d'Orléans, Hugues Le Roux, le Dr Merab et bien d'autres.

A propos de ce Négus, Ménélik II, Charles Michel nous dit qu'on lui a fait franchir la frontière civilisationnelle. Ne tarissant pas d'éloge sur le suisse Ilg (conseiller de Ménélik) parce qu'il les a bien accueillis, lui et ses compagnons, à Addis-Abeba, il lui attribue le mérite d'avoir éduqué le Négus et d'avoir ouvert l'Abyssinie au monde extérieur :

*« Depuis 33 ans que M. Ilg réside auprès de l'Empereur, sa direction, merveilleusement patiente, a haussé l'intelligence du potentat africain jusqu'à*

---

<sup>250</sup> ibidem, p.68

<sup>251</sup> ibidem, p.69

<sup>252</sup> ibidem, p.70

<sup>253</sup> ibidem, p.70



*apprendre nos idées civilisatrices, les comprendre, puis les désirer. Et l'immense Empire, longtemps fermé par le fanatisme et le respect routinier des traditions, s'oriente enfin au souffle du dehors, il progresse, pour la première fois depuis deux mille ans. »*<sup>254</sup>

Cet éloge si vibrant pour un seul homme montre à quel point, l'auteur était d'une part redevable à Ilg, personnellement, et d'autre part cela démontre l'idée qu'il se fait de l'incapacité des Ethiopiens à avancer eux-mêmes. On dirait un père providentiel, envoyé pour tenir la main à cet enfant, à le réveiller d'un long sommeil et à lui ouvrir les yeux sur les réalités, bien sûr de la civilisation occidentale. Ce qui est flatteur pour Ilg est insultant pour les Ethiopiens. Voilà toute la frontière. La terminologie utilisée sent le racisme, issu de la fameuse classification du genre humain si chère à beaucoup de philosophes des Lumières.

Aux cotés de M. Ilg, il y a M. Chefneux, également au service de l'Empereur. « *Il a créé des relations entre l'Europe et l'Abyssinie, il a inspiré les premières affaires* ». <sup>255</sup> Il est présenté comme « *l'ange tutélaire de l'Ethiopie, le vrai conseiller de Ménélik II* » <sup>256</sup> par le Dr Merab. Tels des démiurges, l'Abyssinie moderne est leur œuvre :

*« Ménélik leur doit la stabilité de sa couronne, l'Abyssinie leur doit le rang auquel elle est comptée parmi les puissances modernes ».*<sup>257</sup>

A eux, qu'est ce que l'Abyssinie leur doit ? Ne sont ils pas venus dans ce pays si lointain et décrit souvent comme hostile, pour faire fortune ? Et le chemin de fer qui leur sera concédé, n'était-ce pas, au départ, une belle affaire pour eux ?

En somme ce point de vue, admiratif, parce que reconnaissant, est partiel et angélise les deux Européens. Mais au-delà de l'intérêt mercantile, n'y a-t-il pas également une attirance vers la culture chrétienne des Ethiopiens à qui il faut apporter la civilisation ?

---

<sup>254</sup> Michel, Charles, op. cit. p.62

<sup>255</sup> idem, p.63

<sup>256</sup> Merab, Paul, op. cit. p.100

<sup>257</sup> Michel, Charles, op. cit. p.62

En effet malgré ce rejet de leur pays dans les âges lointains, ils seront, par contraste avec les autres autochtones de la côte, mieux décrits, parce que chrétiens.

## **b- L’Ethiopie chrétienne**

Le parti pris pour celui qui est plus proche culturellement, c’est à dire le chrétien, est évident.

\* H. d’Orléans, dès son arrivée à Gueldessa, premier point de la douane abyssine, s’exclame, après un long cheminement avec les indigènes musulmans : « *Le premier contact que nous avons avec les Abyssins est fait pour nous plaire.* »<sup>258</sup> Si précédemment les indigènes n’étaient pas individualisés, eux le sont. Et le parti pris va jusqu’à transformer les défauts, jusque là égrenés, comme des qualités. Ainsi

« *Ato Moyé est un homme tout petit, mince, sec et qui pourrait paraître chétif si sa figure anguleuse ne dégageait une grande énergie.* »<sup>259</sup>

D’ailleurs les trois mèches de sa chevelure sur sa nuque sont l’indice d’un brave : « *Ato Moyé a tiré des éléphants, des lions, voire des hommes.* »<sup>260</sup>

Les éléments négatifs « chétif », « sec », « figure anguleuse », sont soudain transformés : tout cela c’est de la vitalité, de l’énergie. Ce qu’il avait présenté comme un instinct meurtrier (avec les insignes du nombre d’hommes tués) chez ses compagnons de la côte, il le présente comme de la bravoure, voire, de l’héroïsme.

Décidément, tout épris des Abyssins, ou se sentant comme chez lui, émerveillé par la noblesse de ce système féodale, qui lui rappelle nostalgiquement ses origines, H d’Orléans dit ses préférences.

Dans ces portraits contrastés, H. d’Orléans est sans nuance : « *les Danakils ont toujours l’aspect de sauvages.* »<sup>261</sup> On est à Harar, où toutes les populations se mélangent. Par contraste, « *les Abyssins, dans leurs pantalons*

---

<sup>258</sup> Orléans, Prince Henri d’, op. cit. p.44

<sup>259</sup> idem, p.52

<sup>260</sup> ibidem, p.52

<sup>261</sup> ibidem, p.56

*blancs, leur petites vestes, avec leur physionomie plus vive semblent plus près de nous* ».<sup>262</sup> Condamnation sans appel des « sauvages » Somalis et Danakils, qui ne peuvent évoluer et espérer un regard clément de la part du voyageur. Mais par contre il fait l'éloge de l'Abyssin qui en tous points ressemble à l'Européen : le voyageur le rapproche du lecteur par le « nous » final et crée ainsi une sympathie qui va renforcer, à distance, l'attrait pour l'Ethiopie chrétienne tout en jetant le discrédit sur les gens de la côte musulmane.

Bien différentes des femmes Somalis sont les Abyssines : « *leur taille plus élevée, leurs démarches élégantes, la taille cambrée, dénotent la race* ».<sup>263</sup> Ce dernier terme « race » prend tout son sens ici car on raisonne dans le système de classement des races. Et la hiérarchie est, a priori, établie d'avance, il suffit de confirmer l'ordre naturel des choses.

H. d'Orléans semble épris du pays et de son système féodal, et cela se comprend car pour lui c'est une sorte de voyage dans l'espace mais aussi dans le temps. La nostalgie d'un ordre révolu en France le rend. « *Émerveillé* »<sup>264</sup> par la « *noblesse* »<sup>265</sup> de ce féodalisme, il embellit tout dans son énumération des éléments de l'apparat de la cour éthiopienne : « *Grands officiers de la cour* »,<sup>266</sup> « *tous gens vêtus de belles soierie* »,<sup>267</sup> « *une belle vieille couronne toute mérovingienne* ».<sup>268</sup> Il se croit transporté à des siècles en arrière dans la cour du Roi de France.

H. d'Orléans est littéralement subjugué, et il semble perdre la lucidité car après avoir décrit Ras Makonen, le chef Abyssin de Harar (ville nouvellement conquise), comme un « *homme aux traits fins, à l'œil vif, à la physionomie intelligente et aristocratique* »,<sup>269</sup> il poursuit, exprimant encore son enthousiasme : « *On se sent en présence d'un grand seigneur, d'un homme de race* ».<sup>270</sup>

---

<sup>262</sup> ibidem, p.56

<sup>263</sup> ibidem, p.58

<sup>264</sup> ibidem, p.156

<sup>265</sup> ibidem, p.156

<sup>266</sup> ibidem, p.156

<sup>267</sup> ibidem, p.156

<sup>268</sup> ibidem, p.156

<sup>269</sup> ibidem, p.73

<sup>270</sup> ibidem, p.73

H. d'Orléans insiste donc sur le caractère aristocratique qui se dégage du personnage, c'est un homme de « race », fait donc pour cette fonction, et qui a tous les attributs physiques et mentaux dignes de sa grandeur.

Il qualifie de « mauvaises »<sup>271</sup> les photographies de Makonen qui circulent en Europe et n'ont rien à voir avec « l'impression que produit son approche ».<sup>272</sup> Ou ce sont les photos qui ont été mal prises ou c'est lui qui exagère.

H. d'Orléans ne s'arrête pas au Ras Makonen dans son éloge vibrant. C'est Ménélik, qui, à son tour reçoit les hommages et l'attrait du public français pour ce roi né de la victoire d'Adwa, en 1896, sur l'Italie. Depuis, en Europe « on voit en lui un grand roi, et en l'Ethiopie un grand pays ».<sup>273</sup> Dans le chapitre qu'il intitule « Menelik et son œuvre » et dans lequel il lui rend hommage, il le qualifie de « cerveau aussi puissamment organisé ».<sup>274</sup>

\* Hugues Le Roux va aller plus encore dans l'éloge de Ménélik auquel il consacre un livre de publicité sur commande. Dans l'avant-propos il présente son voyage :

*« Au cours de l'été 1900, S.E. M. Ilg, conseiller de l'Empereur d'Ethiopie, voulut bien m'inviter, de la part de S. M. le Négus Ménélik II, à me rendre à Addis-Ababâ.*

*Le Négus, me dit M. Ilg, est édifié sur les nuances d'amitié et de respect, qui en France, font cortège à son nom. Il estime d'autre part que si, chez nous, sa personne est honorée, son empire, son peuple, son organisation, ses institutions, ses ressources, ses intentions mêmes sont mal connus. Au moment où le chemin de fer jeté, par sa volonté, à travers les pays issas et dankalis va faire entrer définitivement l'Abyssinie dans le cycle de la politique européenne, l'empereur Ménélik veut voir se dissiper pour les Français le nuage dont sa personne et son peuple ont été longtemps enveloppés. »<sup>275</sup>*

Et après avoir accompli la mission dont il était investi - faire mieux connaître l'Ethiopie au public français - il laisse libre cours à sa propre fascination. Il établit une comparaison avec le Japon, en faveur de l'Ethiopie :

*« Tel est le cas de l'Abyssinie. Elle a d'autre part cette supériorité sur son émule asiatique que, depuis dix-sept cents ans, elle vit de la culture chrétienne. La civilisation byzantine, c'est-à-dire romano-grecque, qu'elle a reçue avant*

---

<sup>271</sup> ibidem, p.73

<sup>272</sup> ibidem, p.73

<sup>273</sup> ibidem, p.5

<sup>274</sup> ibidem, p.258

<sup>275</sup> Le Roux, Hugues, op. cit. p.7

*nous, continue d'envelopper ses institutions juridiques et religieuses d'un manteau romain. La toge à bandes écarlates, qui habille tout ce peuple, en est le symbole tangible. La semence de christianisme, qui s'est développée ici dans un isolement complet, a produit des fruits de civilisation, bons et mauvais, exactement comparables à notre propre récolte. Il y a identité entre l'évolution sociale, morale, du peuple abyssin sur sa montagne, et celle des peuples chrétiens d'Europe : même mentalité, mêmes désirs, mêmes goûts. »<sup>276</sup>*

On peut retenir le facteur religieux, le socle de la civilisation, et source de proximité et de sympathie. Et il trouve donc que l'Ethiopie est comme l'Europe. Mais il reste une question : à quel souverain Européen comparer Ménélik ? Pas à Charlemagne ni à Pierre le Grand. Voici le choix de Le Roux :

*« C'est, avec toutes les nuances de la transposition, à Louis XIV qu'il ressemble le plus. Il achève, dans la victoire et dans la paix, l'œuvre de l'unité de la monarchie. Il clôt l'ère féodale au bénéfice d'une royauté solidement assise »<sup>277</sup>*

C'est un jugement publicitaire sans nuance. Il est permis donc de dire qu'il n'est pas objectif, car d'autres, et beaucoup, se sont plaint de ce Ménélik, et à commencer par Arthur Rimbaud qu'il a fait tarder longtemps, lui causant aussi des pertes conséquentes dans l'opération de vente d'armes.

\* Rimbaud se plaint ainsi de l'Empereur, à qui il a vendu des armes :

*« Ménélik s'empara de toutes les marchandises et me força de les lui vendre à prix réduit, m'interdisant la vente au détail et me menaçant de les renvoyer à la côte à mes frais ! (...) Je craignais d'être bientôt dépouillé complètement et je pris le parti de quitter le Choa. (...) Je sors de l'opération avec une perte de 60% sur mon capital, sans compter vingt et mois de fatigues atroces passés à la liquidation de cette misérable affaire. »<sup>278</sup>*

\* A. Bardey, par exemple, laisse entrevoir cet énorme défaut de Ménélik, en le camouflant « *Il accueillait volontiers les Européens qu'il retenait parfois plus longtemps qu'ils ne l'eurent voulu* ». <sup>279</sup> Il les retenait, ne leur payant pas les prix convenus, les faisait s'endetter, les retenant contre leur gré ...etc.

Donc l'espace djiboutien est seuil. Des portions réduites sont destinées à l'usage exclusif de la France. Il est aussi le lien terrestre avec la riche Ethiopie. Et

---

<sup>276</sup> idem, p.444

<sup>277</sup> ibidem, p.445

<sup>278</sup> Rimbaud, Arthur, Lettres du 30 juillet 1887 à M de Gaspary, consul de France à Aden, in *Œuvres complètes*, édition établie par Pierre Brunel, Classiques modernes/Ed. livre de poche, la pochothèque, p.657

<sup>279</sup> Bardey, Alfred, *Barr-Adjam, souvenirs d'Afrique Orientale, 1880-1887*, CNRS, 1981, p.2

si l'on s'intéresse à celle-ci, c'est dans le double intérêt d'exploiter ses richesses et de la civiliser parce qu'elle a les ferments nécessaires. Face aux résistances en tous genres de la part des autochtones du pays, et vu les difficultés de la traversée du territoire, l'Ethiopie devient alors, pour les voyageurs européens, la terre promise, peuplée d'une population proche en religion et donc proche culturellement.

Après ce rejet de leur terre, qui ne sera que traversée, quelle vision les voyageurs développent-ils sur les autochtones musulmans de la côte ?

## DEUXIEME CHAPITRE : SEUIL CULTUREL

Le voyageur français qui débarque sur les côtes de l'Afrique de l'Est, vers la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, tient un journal. Il compte rapporter de façon exhaustive ce qu'il voit sur sa route. Comme un grand reporter avant la lettre, il veut intéresser le lecteur. De cette manière son écriture ne va-t-elle pas être une écriture quelque peu narcissique ? En effet profitant de sa solitude, et du caractère exclusif de sa narration, il se donne le beau rôle. Le journal de route est autocentré sur les événements que connaît le voyageur, il enregistre sa progression spatio-temporelle. Alors y a-t-il de la place pour les cultures et les hommes qu'il croise ?

Il sera intéressant de suivre, dans la perspective de la vision française sur Djibouti et les Djiboutiens, d'une part la mise en scène du voyageur devant un public composé de lecteurs européens, et d'autre part la mise à distance de l'Autre-Djiboutien, évacué de la scène. Au final, comment l'image de l'Autre, l'autochtone, est-elle donnée ?

### A- SE METTRE EN SCÈNE

Selon Valérie Berty :

*« le Je narrateur n'est, dans les journaux de voyage identifiable que par référence à lui-même, à son expérience. Il est le héros solitaire de son aventure : sujet et objet de sa narration. »<sup>280</sup>*

Le récit de voyage est au carrefour de deux cultures : d'une part la culture de l'écrivain comme filtre du regard (ses lectures, sa culture) et d'autre part celle du monde vu qu'il faut décrire et interpréter (pour essayer de comparer, rapprocher les choses vues et ce que le lecteur doit comprendre).

---

<sup>280</sup> Berty, Valérie, *Littérature et voyage, un essai de typologie narrative des récits de voyage français du XIX<sup>ème</sup> siècle*, l'Harmattan, 2001, p.117

Classiquement, le genre littéraire du journal se propose de rapporter les événements au jour le jour avec dates et localisation temporelles. Les œuvres, quand les auteurs ont l'étoffe d'écrivains comme ceux du XIX<sup>ème</sup> siècle, sont à la fois guides touristiques, études sociologiques, ethnologiques, ou psychologiques. C'est-à-dire qu'il y a un intérêt pour les peuples rencontrés. Qu'en est-il des récits de voyage qui ont pour objet, partiellement, Djibouti ? N'y a-t-il pas plutôt une autoreprésentation des diaristes et de leur public ?

### **1- LES CONNIVENCES AVEC LE LECTEUR**

Le récit de voyage est une sorte de relation de l'auteur avec le lecteur comme en témoignent les marques grammaticales du destinataire dans le texte.

C'est une sorte de dialogue où le voyageur se justifie, s'explique, et prend le destinataire à témoin. En effet, d'une part il existe de multiples manifestations de la présence des deux interlocuteurs et d'autre part un certain nombre de connivences culturelles sont mis en œuvre.

#### **a- Les interlocuteurs en présence**

Dans « *Qu'est-ce qu'une relation de voyage ?* »<sup>281</sup> Réal Ouellet indique que le récit de voyage fonctionne avec un double pacte :

- D'abord actanciel : une mission. Le voyageur est mandataire d'un pouvoir (commercial, politique ou même une autorité scientifique) qui l'a chargé d'explorer ou de coloniser ; ce qui fait de la relation un compte-rendu. D'où la présence d'un moi diégétique, instance énonciative. La relation de voyage réalise un double objectif: communiquer un savoir (satisfaire la curiosité du lecteur) et relater une aventure (tenir le lecteur en haleine) ;

- Ensuite littéraire : pacte avec le lecteur, un destinataire plus large qui le mandate pour publier un livre. La relation de voyage ne cherche plus à dresser un inventaire mais plutôt à plaire à des lecteurs.

---

<sup>281</sup> Ouellet, Réal, « *Qu'est-ce qu'une relation de voyage ?* », in *La recherche littéraire, objets et méthodes*, sous la direction de Claude Duchet et de Stéphane Vachon, XYZ éditeur, Québec, 1993, p.



L'auteur montre qu'autant que l'acte d'écrire c'est la relation avec le destinataire qui se trouve également dramatisée : par des formules monstratives, incitatives, prescriptives, il fait mine d'instaurer un dialogue avec le lecteur virtuel.

### - Première personne : se faire connaître au lecteur

Les auteurs des récits de voyage sont, souvent, des narcissiques. Ils existent à travers cette écriture. Ils se mettent au devant de la scène par l'omniprésence de la première personne. D'ailleurs les récits de voyage ressemblent à l'autobiographie telle que la définit Philippe Lejeune, comme étant l'« *identité de l'auteur, du narrateur et du personnage* ». <sup>282</sup> L'auteur du récit de voyage est à la fois le narrateur et le personnage de son histoire.

Daniel-Henri Pageaux écrit avec justesse :

*« Dans le récit de voyage, l'écrivain-voyageur est producteur du récit, objet privilégié du récit, organisateur du récit et metteur en scène de sa propre personne. Il est narrateur, acteur, expérimentateur et objet d'expérimentation, mémoraliste de ses propres faits et gestes, héros de sa propre histoire sur un théâtre étranger dont il se fait l'annaliste, le chroniqueur et l'arpenteur privilégié. Il est persuadé, parce qu'il est voyageur, qu'il est un témoin unique. »* <sup>283</sup>

Chacun, de nos auteurs, y met de sa personne.

\* Bardey, dans *Barr-adjam*, est conscient d'abuser de la première personne et s'en excuse même explicitement :

*« Je souhaite que ce simple récit, sans commentaire, de ce que j'ai vu et vécu au cours de mes voyages offre quelque intérêt. Les mémoires ou souvenirs sont forcément personnels mais comme le moi est souvent agaçant, je prie qu'on m'excuse si ceux-ci le sont trop. »* <sup>284</sup>

Il reconnaît le caractère personnel, intime presque, du récit qui est mémoire ou souvenir de celui qui a vécu l'aventure. Donc forcément, c'est à la première personne que cela se raconte car l'auteur, nous le verrons, met sa personne en valeur.

---

<sup>282</sup> Lejeune, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Editions du Seuil, points essais, 1996, p. 15

<sup>283</sup> Pageaux, Daniel-Henri, op. cit. p.156

<sup>284</sup> Bardey, Alfred, op. cit. p.7

\* Autre voyageur du même registre, le Prince Henri d'Orléans écrit :

*« C'est pour ne pas faire attendre au public la publication d'une relation toujours tardive, qui le tienne au courant de ce que nous avons vu que je m'adresse à deux grands journaux de France et d'Amérique. »*<sup>285</sup>

L'auteur a un souci pressant : faire savoir au monde ce qu'il a vu. Il y a le désir de faire partager ses aventures et sans attendre la publication d'un livre « ne pas faire attendre au public ». Il s'adresse à des journaux comme pour faire vivre au lecteur les mêmes sensations qu'il a éprouvées.

Et c'est bien sûr sa personne qui est aussi valorisée aux yeux de ce large public, car c'est un découvreur, que Henri d'Orléans affirme :

*« Lorsqu'en jetant les yeux sur une carte il voit des espaces blancs comme il s'en trouve autour du Choa. Il (le voyageur) sent se réveiller en lui les appétits d'explorateur et il est dès lors attiré vers les inconnus ».*<sup>286</sup>

On trouve ici le motif du voyage et la satisfaction de celui qui l'accomplit. En effet à l'époque, tout le monde se sent pris par le désir de découvrir « les inconnus ». Henri d'Orléans veut donc se réaliser à travers ce voyage et valoriser sa personne, en faisant sortir ces terres de l'inconnu « des espaces blancs » sur les cartes, au monde qui compte. C'est en quelque sorte un démiurge. Il ne se pose pas de questions du genre : « Qui habite ces terres ? » ; il ne s'agit pas de reconnaître d'autres peuples mais de se dire, se valoriser, se donner un rôle. Donc, pour lui, c'est un monde vierge dont il va ôter le voile aux yeux du lecteur resté là-bas au pays.

### - Les adresses au lecteur

Selon Jean Rousset ; *« tout écrit serait adressé, il porte en creux, les empreintes d'un lecteur mais d'un lecteur virtuel. »*<sup>287</sup>

Les nombreuses adresses aux lecteurs, sous des formes variées, démontrent dans les récits, la volonté des auteurs de captiver leur attention et de les intéresser

---

<sup>285</sup> Orléans, Prince Henri d', op. cit. p.9

<sup>286</sup> idem, p.8

<sup>287</sup> Rousset, Jean, *Le lecteur intime de Balzac au journal intime*, Librairie José Corti, 1986, préface.

\* Rochet d'Héricourt interpelle le lecteur, dès les premiers pas de son aventure vers l'Abyssinie, au départ de Tadjourah : « *Je ne prétends pas conduire pas à pas le lecteur à travers cette triste contrée, en l'y attirant par l'appât des descriptions* ». <sup>288</sup> En fait, malgré les dénégations, c'est exactement ce qu'il va faire. Il va tenir une chronologie exacte de son cheminement, en notant systématiquement, les dates et en premier celle de son départ : « *Je partis le 3 août* » <sup>289</sup> (de l'année 1839). Et ensuite il égrène toutes les dates du calendrier de son aller et de son retour jusqu'à l'embarquement « *le 29 avril au matin* » <sup>290</sup> de l'année 1840.

Tout au long de son parcours, il ne fera que des descriptions : quelques portraits, relevés systématiques de la faune et de la flore. Il s'attardera longuement sur les aspects géologiques, masquant largement l'intérêt pour les hommes. Ainsi le lecteur est guidé dans ce parcours avec les repères temporels et spatiaux. Il semble accompagner le voyageur.

Rochet d'Héricourt implique, par l'emploi du « nous » inclusif, son lecteur, son compatriote, dans l'intérêt duquel il fait ce voyage. Retenant l'aspect utilitaire de la relation avec l'Autre, il écrit :

« *Les habitants de Tadjourah rempliront alors entre nous et les Abyssins méridionaux l'office de courtiers. Nous trouverons chez eux des guides et des interprètes* ». <sup>291</sup>

Le « nous » ici employé est inclusif et comprend l'auteur et son public naturel, les Français.

Rapportant l'épisode où il est questionné par le chef Agaïo sur les mœurs et les usages européens, il écrit : « *L'entretien roula sur notre couleur, nos connaissances, nos armes, notre industrie* » <sup>292</sup> et les paroles d'Héricourt jetant, comme il le dit à son lecteur ainsi impliqué, l'indigène dans l'« étonnement » et « l'admiration ». Le possessif englobe auteur et lecteur.

\* Henri d'Orléans utilise le même procédé lorsque, s'adressant à un lectorat chrétien, il note que les Abyssins sont « *plus proches de nous* ». <sup>293</sup>

---

<sup>288</sup> Rochet d'Héricourt, op. cit. p.63

<sup>289</sup> idem, p.63

<sup>290</sup> ibidem, p.63

<sup>291</sup> ibidem, p.40

<sup>292</sup> ibidem, p.89

<sup>293</sup> Orléans, Prince Henri d', op. cit. p.56

\* René Hachette, dans *Djibouti, au seuil de l'Orient*, se propose de faire adhérer le lecteur à sa conviction de l'importance capitale de la colonie de Djibouti. Rien de plus fort que le possessif. Le « nous », première personne du pluriel, englobe l'auteur et les lecteurs, destinataires du message. Ainsi dès l'Avant propos, il associe le lecteur dans les différentes désignations du territoire : « *Notre empire colonial, notre protectorat, notre possession* ». <sup>294</sup>

Dans le premier chapitre, il essaie de détruire les légendes tenaces qui courent sur Djibouti. Il mise sur le sentiment patriotique des Français. Suivons son raisonnement : « *Des légendes, écrit-il (...) ont bercé notre enfance, illuminés nos rêves ....* » <sup>295</sup> Mais devant les mauvaises légendes qu'on raconte sur Djibouti, comme celle du palmier en Zinc, qui rabaissent l'œuvre française, il faut plutôt que, par « *notre sourire de politesse ou notre silence de complaisance* » <sup>296</sup>, nous montrions (nous Français s'entend) de la fierté devant « *notre génie (...) et notre force créatrice* ». <sup>297</sup> L'auteur fait du lecteur le plus simple, un génie puisqu'il fait partie de la Nation française qui a construit ce Djibouti dont il brosse un portrait très flatteur. <sup>298</sup>

Il est vrai que le livre a un objectif publicitaire en direction du public français qui ignore ce petit coin de terre, contrairement aux grandes colonies. Le « nous » inclusif est la meilleure façon de le rendre propriétaire de ce pays et de faire partager le génie et l'abnégation des compatriotes qui ont bâti ce coin de France dans une terre aride.

\* D'autres formes d'implication sont employées. Le pronom « on » est très fréquent chez Rochet d'Héricourt dans le sens de « nous » et de « vous » : beaucoup de « on observe ». Dans une formule comme « *on pense bien que...* » <sup>299</sup>, qui peut être traduite par « vous pensez bien que », l'adresse au lecteur est manifeste.

Le lecteur est encore présent dans le processus de l'écriture même. C'est-à-dire que l'auteur dialogue avec lui en écrivant, en aiguillant son attention. R.

---

<sup>294</sup> Hachette, René, op. cit. , dans l'avant-propos

<sup>295</sup> idem, p.9

<sup>296</sup> ibidem, p.10

<sup>297</sup> ibidem, p.15

<sup>298</sup> Se reporter au chapitre précédent

<sup>299</sup> Rochet d'Héricourt, op. cit. p.64

d'Héricourt note : « *Je vais indiquer rapidement les traits généraux...* ».<sup>300</sup>  
L'auteur interpelle directement son lecteur et lui demande de l'accompagner par cette invite.

\* La manière indirecte existe aussi. A plusieurs reprises A. Bardey s'adresse au lecteur :

« *Je ferai de mon mieux afin que les pages suivantes donnent une idée de ce qu'étaient ces pays somalis, hararis et gallas de 1880 à 1885 et de la vie qu'y menaient des commerçants français* ». <sup>301</sup>

La formule monstrative « les pages suivantes » est une invitation à les parcourir.

\* Le Dr Merab recourt au présentatif : « *Voici un aperçu historique pour ceux s'y intéressent* »<sup>302</sup> lance t-il un peu négligemment pour introduire sa présentation de la ville de Djibouti, comme pour s'excuser de faire cette digression dans son récit. Mais « ceux qui s'y intéressent » sont évidemment les lecteurs que l'ont veut instruire. C'est également, sous forme de note de bas de page qu'il s'adresse à son lecteur, comme une sorte de parenthèse : « *Le psychologue ne sera nullement surpris* ». <sup>303</sup> Il recherche l'assentiment tacite de ce dernier, lecteur savant ou pas.

\* Quelquefois, de façon explicite, le lecteur est sollicité. C'est ce que fait Henri d'Orléans lorsqu'il l'interpelle ainsi : « *Si le lecteur veut se rendre compte...* »<sup>304</sup>. Il raconte la réception offerte par Ménélik en leur honneur. Le lecteur est pris à témoin comme s'il voyait la scène.

Ainsi racontés péripéties et aventures, « *pourront intéresser quelques lecteurs* »<sup>305</sup> qui n'ont pas la possibilité de se déplacer sur place, comme le chanceux voyageur qu'il est. Car qui n'écrit pas pour le lecteur ? Tout voyageur qui a pris la plume pour raconter les aventures vécues et les choses vues

---

<sup>300</sup> idem, p.41

<sup>301</sup> Bardey, Alfred, op. cit. p.7

<sup>302</sup> Merab, Paul, op. cit. p.75

<sup>303</sup> idem, p.83

<sup>304</sup> Orléans, Prince Henri d', op. cit. p.156

<sup>305</sup> Bardey, Alfred, op. cit. p.7

cherche à les partager avec ses compatriotes restés au coin du feu, auprès desquels il va se faire un nom.

Cette façon de faire ne laisse aucune place à l'autochtone. Il n'est pas destinataire du texte. C'est plutôt la connivence avec le lecteur, du même monde familier, qui occupe l'intérêt des relateurs. Un certain nombre d'éléments vont permettre aux auteurs de récits de voyage de faire voir au lecteur (et donc de rapprocher) la réalité du monde lointain qu'ils parcourent.

### **b- Les éléments manifestes de la connivence culturelle**

Daniel-Henri Pageaux précise que

*« le voyage n'est pas seulement un déplacement dans un espace géographique ou dans le temps historique ; il est aussi un déplacement dans une culture, celle qui regarde. On ne « voit » l'étranger qu'avec les outils emportés dans ses bagages (culturels). Il n'est pas jusqu'aux mots qui ne soient par le voyageurs empruntés pour dire l'espace parcouru et le transformer en un « paysage » ».*<sup>306</sup>

Ainsi les auteurs des récits de voyage, parcourent les pays qu'ils visitent avec leur bagage culturel. C'est pourquoi ils recherchent toujours le dialogue avec leur public.

#### **- Faire voir grâce aux photos**

Dans son ouvrage intitulé *Le voyage, le monde et la bibliothèque*, Christine Montalbetti étudie ce phénomène. Elle relève par exemple que, dans leur recherche de procédés pour dire le monde, ce dont les mots rendent difficilement compte, les auteurs emploient « *les procédés de visualisation* »<sup>307</sup> que sont le renvoi à des tableaux de peintures et l'exigence d'avoir une estampe en même temps que la lecture, par exemple. De même les dynamiques de la comparaison ont pour fonction de faire voir au lecteur ce qu'il n'a jamais vu (le comparé), par le biais de ce qu'il connaît (le comparant).

---

<sup>306</sup> Pageaux, Daniel-Henri, op. cit. p.156

<sup>307</sup> Montalbetti, Christine, *Le voyage, le monde et la bibliothèque*, PUF, Paris, 1997, p.171

Sans l'aide de la photographie, comment montrer l'exotisme ? Le Dr Merab se propose de montrer à son lecteur le spectacle qui s'offre à lui. Le train s'est arrêté à un village indigène. Alors il faut qu'on en fasse la description. Mais l'auteur manifeste son incapacité : « *Vous le décrire de façon à vous faire voir serait difficile* ». <sup>308</sup> Le désir de l'auteur est de faire « voir ». C'est là le souhait, la tentation de tout relateur de voyage : il voudrait montrer, par son écriture souvent descriptive, et mettre sous les yeux du lecteur, ce qu'il voit et que les mots sont souvent incapables de transcrire. L'imagination du lecteur est ici aiguisée et il se concentre dans sa lecture pour se faire une image de ce que l'auteur qualifie d'indescriptible.

Avec l'apparition de la photographie, les auteurs-voyageurs trouveront un auxiliaire utile pour rapporter les images indescriptibles avec les mots. Ainsi de véritables albums sur les pays visités sont réalisés.

\* Hugues Le Roux a fait son voyage publicitaire avec un appareil photo. Il explique pourquoi :

*« Mais les lecteurs de ce livre, aussi bien que les nombreuses personnes, qui, en France comme à l'étranger, ont assisté aux conférences dans lesquelles j'ai commenté les résultats de ce voyage, ne me pardonneraient point de ne pas leur indiquer quel appareil photographique a fourni les illustrations de ce volume et les projections que l'on a vues. »* <sup>309</sup>

C'est un appareil français : le vérascope. Et il ajoute :

*« Il m'a permis de mettre, sous les yeux du gouvernement, des sociétés de géographie, des chambres de commerce, de la France entière, l'Abyssinie « réelle », celle que l'on ignorait et que la probité de l'image nous révèle à temps. »* <sup>310</sup>

Ce commentaire est parlant puisqu'il insiste sur le caractère réel de l'image et son authenticité. Elle a le pouvoir de montrer sans le truchement d'autres signes comme les mots. C'est une façon de dire au lecteur « Voyez vous-même ce que j'ai vu dans ces contrées lointaines ». La photo rapproche le lointain et le rend plus réel. C'est un témoignage supplémentaire du voyage. Le lecteur est plus convaincu.

---

<sup>308</sup> Merab, Paul., op. cit. p.90. « Voir » est souligné dans le texte de l'auteur.

<sup>309</sup> Le Roux, Hugues, op. cit. p.9

<sup>310</sup> idem, p. 9

C'est encore lui qui vole quelques images aux « farouches » Issas, auxquels on ne prend rien :

*« J'ai profité d'un arrêt au point d'eau pour photographier les groupes des Issas, bouclier au coude, lance au poing, qui entourent la locomotive. »<sup>311</sup>*

Un certain nombre d'images accompagnent le livre. Relevons, à titre d'exemple, dans les pages intérieures : « Un tableau de chasse », « Un jeune avec le journal *Le Djibouti* ».

Et tout au long de son parcours l'auteur prend des photos qu'il reproduit dans ses articles, dans son ouvrage, et expose dans ses conférences. On peut voir la diversité par les exemples suivants :

« Le portrait de Ménélik »,<sup>312</sup> « Une vue du désert dankali »,<sup>313</sup> une vue de « la ville de Harar »,<sup>314</sup> les fameuses « sources du Nil Bleu »,<sup>315</sup> « La garnison turque de Cheikh Saïd »<sup>316</sup>

A Cheikh Saïd, îles que la France s'attribue, ce que contestent les Turcs, il rencontre des hommes disposés à occuper le terrain, alors que pour lui c'est un territoire français. Il veut capturer la scène et l'instant :

*« Je sors d'une poche profonde mon petit vérascope, et clic clac ! Voilà deux ou trois photographies prises au vol. »<sup>317</sup>*

Et ainsi, il a un témoignage authentique de la scène.

\* Henri d'Orléans, qui ne nous dit pas quel appareil il utilise, égrène lui aussi les photos qui parsèment son récit.<sup>318</sup>

Cette variété d'images se veut une démonstration du long parcours et de la variété des paysages et des hommes rencontrés. C'est toujours le voyageur qui cherche à satisfaire la curiosité du public des conférences et les lecteurs.

---

<sup>311</sup> ibidem, p.90

<sup>312</sup> ibidem, p.11

<sup>313</sup> ibidem, p.42

<sup>314</sup> ibidem, p.121

<sup>315</sup> ibidem, p.375

<sup>316</sup> ibidem, p.55

<sup>317</sup> ibidem, p.61

<sup>318</sup> Retenons « L'Empereur Ménélik » dès la première page, avant l'introduction, puis « Nos cuisiniers entrain de préparer le dîner, Adjin, mars 1897 » et quelques images de Djibouti : « Djibouti, février 1897 » p.15, « Djibouti et ses environs » p.17, les maisons en dur, de « Djibouti 1897 » p.21. Et bien d'autres, montrant les différentes étapes, suivront.



Nous sommes ici dans les circuits de vulgarisation : revues, bulletins et conférences des Sociétés savantes<sup>319</sup>,...

On voit la grande diversité de l'album qui permet au lecteur de se faire une idée de ce monde exotique et d'accompagner le voyageur, du moins, en imagination. Ce dernier voyage avec sa bibliothèque intérieure. Voyons comment il la convoque, toujours dans l'optique de faire voir à son lecteur, le spectacle du monde étranger.

### - Connivence culturelle : bibliothèque commune

Christine Montalbetti montre, dans son étude, que tout voyageur qui parcourt le monde transporte avec lui une bibliothèque et son lecteur peut s'y retrouver car ils sont de même culture. « *La lecture est cette promenade immobile* »<sup>320</sup> note t-elle. Elle cite Larbaud pour qui la lecture est « *ce voyage dans le temps et dans l'espace, mais qui peut s'accomplir en restant assis dans une bibliothèque* ». <sup>321</sup>

L'auteur du récit de voyage est amené à proposer

« *l'équivalent de l'objet inédit en puisant dans le stock des objets qui appartiennent aux réalités familières du lecteur* ». <sup>322</sup>

En effet, il faut mettre le monde à portée du lecteur resté au coin du feu.

Au-delà des photos, qui montrent, une autre façon de faire des clins d'oeils au public de même culture, donc destinataire, consiste à faire étalage des références littéraires, culturelles et historiques communes. Le voyageur donne ces références au lecteur pour lui montrer, comme s'il voyait ou comprenait cette réalité lointaine mais rapprochée par l'écriture, les images et les renvois à des identifiants culturels qui assurent la médiation entre l'ici et l'ailleurs. Le voyageur est ce médiateur.

---

<sup>319</sup> Cf. site de la BNF

<sup>320</sup> Montalbetti, Christine, op. cit., p.104

<sup>321</sup> idem, p.104. Larbaud, in *Ce vice imprévu, la lecture : domaine anglais*.

<sup>322</sup> Ibidem, p.177

\* Henri d'Orléans, reprenant un fait historique, écrit, à l'intention du lecteur français, chez qui les souvenirs de la main de fer du chef de la police de l'empereur Napoléon sont vivaces:

*« Cette manière de faire des veilleurs du Harar me rappelle le procédé plus discret que l'histoire attribuée à Fouché. »*<sup>323</sup>

Il s'agit des rondes des gardes de Harar, ville peu sûre la nuit. Dans un autre passage il fait appel aux lectures.

*« De ci, de là, des hautes constructions de terre des Termites; nous retrouvons là l'Afrique telle qu'elle nous a été décrite dans les récits, telle que nous l'avons connue dans notre imagination d'enfant. »*<sup>324</sup>

\* Paul Soleillet convoque aussi ses lectures, pour évoquer l'Afrique :

*« Mes pensées d'anciens potaches, lecteur comme camarades de mon temps de roman d'aventures, y compris Jules Verne, et à qui les professeurs ont parlé de temps en temps de l'Afrique inconnue des sources du Nil, de Speke et autres voyageurs... »*<sup>325</sup>

Très souvent les auteurs donnent des références littéraires ou convoquent les récits d'autres voyageurs qui les ont précédés sur cette terre. Ils ont le souci de s'inscrire dans une chaîne d'illustres voyageurs, ou explorateurs, que le lecteur spécialisé, certainement, mais aussi le grand public, peut reconnaître.

\* Bardey cite Antoine d'Abbadie, Combes et Tamisier pour preuve que les ports de Zeila et de Berbera étaient *« impraticables aux Européens »*.<sup>326</sup> Selon lui, d'autres voyageurs, avant lui, comme *« Speke et Burton ont fait autrefois connaître un peu cette terra incognita »*.<sup>327</sup> Il relève les noms des pionniers : le britannique Miles, le français Revoil, l'allemand Hildbrandt, l'italien Giulietti.

\* Paul Soleillet se sert d'un illustre prédécesseur, qui aurait reconnu son mérite d'avoir été plus loin que lui. D'Abbadie, c'est de lui qu'il s'agit, aurait commenté ainsi les aventures de Soleillet : *« J'ai eu les mêmes obstacles que vous, sans oser aller aussi loin que vous ; le vôtre (voyage) est le point extrême*

---

<sup>323</sup> Orléans, Prince Henri d', op. cit. p.53

<sup>324</sup> idem, p.33

<sup>325</sup> Soleillet, Paul, op. cit. p.36

<sup>326</sup> Bardey, Alfred, op. cit. p.4

<sup>327</sup> idem, p.5. cf. le titre de son ouvrage.

des Européens dans ce pays ». <sup>328</sup> Il va de soi que ce genre de commentaire donne plus d'intérêt au récit de Soleillet.

\* Laisser une trace ou suivre celle des prédécesseurs, tel est le credo des voyageurs. Henri d'Orléans parle de ces histoires qu' « *on sert aux voyageurs partant pour l'Abyssinie* ». <sup>329</sup> Chacun a été lecteur avant de vivre ses propres aventures. Dans une sorte de club organisé « *on se raconte ici, note, t-il, toutes les agressions dont nos compatriotes allant en Abyssinie ou en revenant ont été l'objet* ». <sup>330</sup> Toutes ces histoires sont servies pendant les préparatifs des caravanes, et durant les haltes des étapes. Ainsi quelques préjugés s'enracinent.

Tous ont la volonté de laisser une trace : pour certains c'est leur propre vie, pour d'autres quelques agressions subies, pour d'autres enfin des traces écrites, les récits de voyages. H. d'Orléans pense à un support original, une tortue :

« *Je rencontre une grosse tortue et ne pouvant l'emporter, je la retourne pour m'inscrire sur son ventre. Il serait amusant que les voyageurs missent leur nom sur ces maisons mobiles qui serviraient aussi de registres ambulants aux passant et fourniraient pour l'édification des générations futures les annales de voyage* ». <sup>331</sup>

Vaste programme construit sur le ventre de cette pauvre tortue ! Mais celle-ci n'est que le prétexte d'un rêve que caresse H. d'Orléans, comme tout voyageur de l'époque : laisser son empreinte, entrer dans le panthéon des grands découvreurs, être admiré par les générations à venir.

\* Et la chaîne est maintenue entre les voyageurs successifs car quelque temps plus tard, Hugues Le Roux notera : « *Parmi ces mulets, deux animaux sont historiques : l'un a porté le prince Henri d'Orléans, l'autre le capitaine Marchand.* » <sup>332</sup>

\* Henri d'Orléans est très attiré vers l'ancien, le lointain des temps bibliques et de l'époque féodale. Cela peut se comprendre. Il a aussi une fibre

---

<sup>328</sup> Ibidem, p.7

<sup>329</sup> Orléans, Prince Henri d', op. cit. p.13

<sup>330</sup> idem, p.12

<sup>331</sup> ibidem, p.213

<sup>332</sup> Le Roux, Hugues, op. cit. p.101

artistique. Il utilise ces deux procédés, pour un usage métaphorique, afin de montrer ces scènes à son public.

Voici comment, lors d'une halte, au réveil du matin, il observe la vie nomade, captivé par les « *scènes de la vie nomade qui rappellent les âges bibliques* ». <sup>333</sup> Et plus tard sur le chemin du retour, dans un oasis, il aura la même impression :

*« Je me reporte une fois de plus aux âges bibliques. Je me figure une grande figure de patriarche envoyant ses serviteurs faire boire son bétail. Je vois sur le bord de l'étang s'ébaucher une de ces idylles dont le récit a bercé notre enfance. Je revis il y a quatre mille ans. »*<sup>334</sup>

On voit ainsi comment les deux scènes se superposent : celle du vécu, regardée, en plein jour, et celle des lectures de la Bible que beaucoup de lecteurs doivent connaître.

Dans le même registre de superposition de scènes d'époques différentes, Henri d'Orléans fait des comparaisons évoquant des tableaux célèbres. En parlant des jeunes filles somaliennes dont il admire le corps sculpté, il écrit :

*« Les Rebeccas somaliennes n'ont pas le visage déplaisant mais c'est leur corps qui attire nos regards : un artiste se plairait à admirer la fermeté de leur poitrine, la cambrure de leurs reins, la forme gracieuse de leur mouvement. »*<sup>335</sup>

\* Dans la même veine artistique, Soleillet compare les jeunes filles qui puisent l'eau à « *la procession de Vierges que Flandre a peintes pour l'Eglise Saint-Paul de Nîmes* ». <sup>336</sup> Le référent n'a de sens que pour le lecteur qui soit connaît le tableau soit peut l'imaginer de par sa culture commune avec l'auteur. De cette manière les auteurs rapprochent l'ailleurs et le rendent appréhendable avec des images familières au lecteur européen.

Mais il ne s'agit pas seulement de dialoguer avec le lecteur il faut aussi se valoriser. Le voyageur, qui part au lointain, n'a-t-il pas quelques motifs de mettre sa personne au centre de son journal ?

---

<sup>333</sup> Orléans, Prince Henri d', op. cit. p.42

<sup>334</sup> idem, p.223

<sup>335</sup> ibidem, p.40

<sup>336</sup> Soleillet, Paul, op. cit. p.85

## 2- L'HÉROÏSATION

Selon Valérie Berty :

*« Il n'y a pas de journal de voyage qui n'implique de la part de son rédacteur un choix a priori, le plus souvent implicite, de ce qui sera tenu pour essentiel : la mise en forme du pittoresque et de ses surprises qui forge la conscience de soi-même et se transforme en une aventure personnelle. »<sup>337</sup>*

Ainsi l'implication du voyageur dans son récit va de soi. Mais pour quelle fin ? Evidemment pour se mettre en valeur. Sa personne, l'acteur principal, est présentée, dans les récits que nous allons lire, comme un pionnier sur des sentiers non explorés et un héros capable de surmonter les pires dangers.

### a- Le pionnier

Le voyageur est souvent un pionnier. Il a ouvert des voies nouvelles, il a surmonté des difficultés et des dangers. Son récit est aussi une autoglorification aux yeux du public. A la fois publiciste, commercial, politique, savant, il pense, sans aucun doute, qu'il a une mission à accomplir. Et chacun, individuellement, semble être seul au monde. Malgré les quelques références aux autres voyageurs, dont on cite juste le nom, chacun est le premier qui ouvre des voies nouvelles.

\* C'est Antoine d'Abbadie qui écrit :

*« Aucun européen n'avait encore visité le royaume de Harar dont les habitants fanatiques mettraient à mort, disait-on tout chrétien qui pénétrait chez eux. »<sup>338</sup>*

Par la négation forte « aucun » et l'adverbe de temps « encore » qui indiquent la non occurrence, l'auteur indique la virginité du territoire et par conséquent le caractère premier de sa visite. La proposition incise « disait-on » renforce l'idée que l'on se faisait en général de ce pays fermé dont les habitants « mettraient à mort » (le conditionnel témoigne-t-il du préjugé ?), tout intrus parce qu'ils sont « fanatiques », qualificatif commode qui permet de les rendre hostiles.

---

<sup>337</sup> Berty, Valérie, op. cit. p.118

<sup>338</sup> Abbadie, Arnauld d', *Douze ans de séjour dans la Haute-Ethiopie (Abyssinie)*, Hachette, t.1, 1868

Le cadre est mis en place : le courage et le caractère premier de ce voyageur sont mis en exergue par deux éléments : d'abord l'absence de voyageur antérieur ensuite la dangerosité du pays. A l'époque, il y a deux types de pionniers : le commercial et le savant.

### - Le pionnier commercial

\* Dans la même veine, A Bardey, le négociant qui cherche à percer sur en direction de Harar, renchérit : « *Jusqu'en 1880, époque de mon premier voyage au Harar, peu d'Européens avaient visité le pays en question* »<sup>339</sup>.

Il est plus modeste « peu d'Européens » mais implicitement il se range parmi ces rares pionniers de l'aventure dans ces contrées inconnues. Il ne s'arrête pas là pour justifier la valeur de son récit et lui assurer du succès et de l'originalité. Il doit le rendre plus intéressant :

« *Jusqu'alors les Européens allaient au Choa par Tadjourah, voie ouverte en 1835 par le Français Dufey.* »<sup>340</sup>

L'adverbe de temps « jusqu'alors », qui est redondant, marque la rupture entre deux époques : avant le passage de Bardey et après son passage. En effet il précise, un peu plus loin :

« *En 1880, la réputation des routes de Berbera ou de Zeila au Harar n'était meilleure et pendant bien des années encore elle furent le théâtre de nombreux assassinat* ». <sup>341</sup>

Le caractère pionnier du voyage de Bardey se manifeste par plusieurs éléments. Tout d'abord jusqu'à présent c'était la voie balisée de Tadjourah qui était emprunté et Zeila et Barbara étaient ignorés. C'est lui qui a ouvert ces voies avec les rares pionniers. Et il l'a fait malgré les dangers qu'il énumère : mauvaise réputation, nombreux assassinats pendant « bien des années ». Elles furent donc dangereuses pendant longtemps.

Bardey a osé prendre une route dont « *tous les voyageurs de l'Ethiopie du Sud en avaient entendu parler comme impraticable aux Européens* ». <sup>342</sup> Lui, il

---

<sup>339</sup> Bardey, Alfred, op. cit. p.3

<sup>340</sup> idem, p.3

<sup>341</sup> ibidem, p.4

<sup>342</sup> ibidem, p.3

est au-dessus de la norme et réussit à franchir ces obstacles. Il est l'exception parmi « tous » les Européens. Il est le singulier opposé au pluriel.

Les prétentions de ces voyageurs, c'est à dire l'idée qu'ils ont de leur capacité et de leur mission, sont noble selon eux, car ils cherchent à ouvrir de nouvelles perspectives au commerce et au profit de leur pays.

\* D'emblée, l'éditeur de Soleillet écrit que l'objectif de ce voyage est « *la connaissance des différents peuples, de leurs pays, de leurs mœurs et surtout de leur ressources et de leur besoins* »<sup>343</sup>. L'éditeur, dans sa présentation de la relation de voyage, continue en insistant sur l'aspect commercial. En effet, il s'agit de connaître ces sociétés pour mieux en faire des débouchés pour les produits européens et, peut être, de la main d'œuvre. Ce récit donnera des indications précises. L'éditeur écrit encore :

*« Il ne fait pas fi des renseignements scientifiques : tout au contraire, il prend très précieusement note de tous les détails qui peuvent intéresser les savants, mais il recueille, en même temps que les mœurs locales, les incidents de route ».*<sup>344</sup>

Il mêle donc notes savantes, notes sociologiques et tous les incidents de la route qui guideront les voyageurs suivants « *qui tenteraient d'aller au pays d'où il revient et de connaître le chemin et de savoir à quelles gens ils ont affaires.* »<sup>345</sup> Tout cela traduit l'ambition de l'auteur du voyage : plus que sa modeste personne et le profit personnel c'est la science, le commerce et l'intérêt de sa patrie qui sont les fortes motivations avouées au lecteur.

\* A. Bardey dit tout cru le but de son voyage : « *Etablir en ces pays dénommés dans leur ensemble Bar Adjam (terre inconnue) des comptoirs commerciaux.* »<sup>346</sup> La dénomination qui insiste sur le caractère inconnu, Bar Adjam, trahit le point de vue de celui qui ignore et qui projette cette ignorance sur des terres auxquelles les habitants donnent des noms.

Chez Bardey, le désir d'aller au Harar, par la voie de Zeila, est si tenace que, même déconseillée, cette voie, où il faut changer plusieurs fois de guides et

---

<sup>343</sup> Soleillet, Paul, op. cit. p.3

<sup>344</sup> idem, p.4

<sup>345</sup> ibidem, p.4

<sup>346</sup> Bardey, Alfred, p.1

de chameaux, garde son attrait. Il rencontre deux prédécesseurs sur la côte africaine, MM Tramier et Pion, marchands d'armes chez Ménélik :

*« Ils nous confirment, écrit-il, les difficultés qu'éprouvent les Européens pour former des caravanes à destination du Choa et de l'Abyssinie qu'ils voient encore plus grandes pour Harar, où aucune entreprise de nature de celle que je projette n'a encore été tentée. »<sup>347</sup>*

Le caractère pionnier et la dimension sans précédent de cette entreprise sont bien soulignés. Les difficultés sont bien notées. Mais tout cela n'arrêtera pas notre héros qui va braver ces obstacles pour réaliser son grand rêve : ouvrir de nouvelles voies de commerce. Mais d'autres affichent leur désintéressement matériel et leur dévouement à la science et à la civilisation.

### **- Le pionnier savant**

\* Dans ce domaine, la survalorisation de soi est l'apanage de Rochet d'Héricourt. Voici comment, dès le début, il présente son voyage (dont la destination est l'Ethiopie) sur la côte africaine qui, dit-il,

*« me fut universellement présentée comme la plus dangereuse (...); elle n'avait été parcourue encore par aucun voyageur européen qui eut laissé des résultats, et dans l'intérêt de la science, je crus devoir me décider à la suivre ».<sup>348</sup>*

Cette entrée en matière contient plusieurs informations. Il y a d'abord le caractère dangereux de cette voie sur lequel tout le monde est d'accord. Cette information est logiquement de nature à décourager le voyageur novice. Cette dangerosité est renforcée par le manque de prédécesseur Européen sur cette voie, donc le manque d'informations que marque avec renfort les négations « n'avait été parcouru », les adverbes « encore » et « aucun », et sous forme de regret le subjonctif passé « qui eut laissé des résultats ». C'est un chemin inconnu sur lequel il n'y a aucune donnée fiable.

Mais paradoxalement, c'est par une formule étrange, orgueilleuse et disproportionnée par rapport à sa modeste personne que Rochet d'Héricourt donne le ton à propos de sa motivation : c'est un « devoir » et dans « l'intérêt de la science » qu'il va risquer sa vie.

---

<sup>347</sup> idem, p.67

<sup>348</sup> Rochet d'Héricourt, op. cit. p.35



Quand on analyse bien ce motif, le voyageur est désintéressé. Ce n'est pas le profit matériel (s'enrichir) qui le pousse à s'engager dans cette contrée mais une cause noble : la science, c'est à dire en savoir plus sur ce pays pour l'ouvrir au reste de ses compatriotes. Néanmoins, c'est bien sûr une connaissance au service des intérêts de la France. Le commerce pourra mieux se faire avec des territoires mieux connus et dont les voies de communication sont identifiées.

Et lorsqu'il aura atteint le Choa et qu'il envisage le retour vers la côte et de là vers l'Europe, il s'autoglorifie et magnifie son voyage qu'il qualifie de « *mission de découverte* »<sup>349</sup> et il ajoute :

*« Je prie donc irrévocablement mon parti ; je veux toucher encore une fois le sol de la patrie et placer mon œuvre sous la noble tutelle des savants aux travaux desquelles j'avais résolu d'offrir le concours de mon courage et de ma persévérance »*<sup>350</sup>

Ayant fait le savant, dans ses différentes observations disparates, il se place sous « la noble tutelle des savants » afin de s'élever à leur rang. Ainsi il accomplit une mission de la plus haute importance stratégique pour qu'il rapporte les plus grandes lumières et « *des indications plus utiles* »<sup>351</sup> sur ce pays « *contrée aussi importante et aussi intéressante que le royaume de Choa* »<sup>352</sup> dont la France ne manquerait pas de tirer grand profit.

C'est un pionnier, de son point de vue, explorateur de terres vierges. Et cette entreprise placée, tout au long du cheminement de Rochet d'Héricourt, sous le sceau de la science a été conduite sous la menace des dangers multiples. L'auteur mène plusieurs études de natures différentes. Il est savant. Il passe allègrement de l'ethnologie à la géologie.

Ethnologue, il étudie les mœurs, l'organisation sociale des populations. Ainsi il s'attarde sur Tadjourah et ses habitants les présentant comme les futurs « *courtiers* »<sup>353</sup> dans le commerce avec l'Abyssinie. Il affirme : « *Peut-être donc n'est il pas sans intérêt d'esquisser ici les principaux traits de leurs mœurs et de*

---

<sup>349</sup> idem, p.314

<sup>350</sup> ibidem, p.314

<sup>351</sup> ibidem, p.314

<sup>352</sup> ibidem, p.314

<sup>353</sup> ibidem, p.40

leur caractère ».<sup>354</sup> Et suivent plusieurs pages de description allant du portrait physique des habitants, aux indications sur leur organisation sociale.

Ensuite l'autre savant, le géologue se manifeste. C'est en attendant de partir le moment propice, c'est à dire la saison fraîche, comme on le lui a recommandé qu'il s'occupe, en parcourant les espaces, à « reconnaître le terrain des environs de Toujourra ».<sup>355</sup> Il fait de savantes observations géologiques sur la nature du sol, de la flore et de la faune. Pendant deux mois il note les observations météorologiques (les températures) de juin et juillet 1839.

Un certain nombre de verbes d'observation introduisent le travail effectué par le savant, inlassablement. Le verbe « observer » est employé à tous les temps et formes : « J'observe »,<sup>356</sup> « J'ai observé »,<sup>357</sup>, « j'observai »,<sup>358</sup> « à observer »,<sup>359</sup> « où l'observateur »<sup>360</sup>,... D'autres verbes de perception sont fréquents comme voir et remarquer. A titre d'exemple : « on y voit »,<sup>361</sup> et « on remarque ».<sup>362</sup> Ces observations savantes émaillent le récit, tout au long de la progression vers la destination finale, l'Abyssinie : il note les étrangetés volcaniques, les sources chaudes, les animaux étranges ...etc.

Bref on a l'impression qu'il cherche à captiver son lectorat, qu'il veut en imposer aux savants et les intéresser. Il veut surtout appuyer sur le caractère pionnier de son parcours. Il veut donner une photographie exacte des habitants et du pays. Il veut ainsi marquer son territoire, celui que ses successeurs emprunteront sans crainte et sans tâtonnement. Il le dit clairement. :

*« Cependant je crois devoir donner ici la transcription de mon journal de voyage, je pense qu'elle ne sera pas sans intérêt pour la géographie et la géologie, puisqu'il détermine pour la première fois la route de Tadjourah au royaume de Choa et qu'il indique la constitution d'une région qu'aucun géologue n'a pu encore étudier et faire connaître ».*<sup>363</sup>

---

<sup>354</sup> ibidem, p.40

<sup>355</sup> ibidem, p.51

<sup>356</sup> ibidem, p.64

<sup>357</sup> ibidem, p.65

<sup>358</sup> ibidem, p.65

<sup>359</sup> ibidem, p.71

<sup>360</sup> ibidem, p.77

<sup>361</sup> ibidem, p.68 et 72

<sup>362</sup> ibidem, p.66

<sup>363</sup> ibidem, p.61

Ainsi il insiste lourdement sur l'importance de ce journal de route, issu d'un voyage-parcours. Il ouvre une voie nouvelle à la postérité. Car lui il a risqué sa vie à maintes reprises dans un monde hostile : la soif l'a toujours guetté, les barbares assassins l'ont souvent menacé et les animaux sauvages ne l'auraient pas épargné sans son courage et ses armes à feu.

Le narrateur, donc le voyageur, semble seul au monde. Dans le silence de l'Autre, on n'entend que sa voix. Il est le héros, le pionnier, l'unique en son genre. La confrontation avec les dangers d'un monde étranger et hostile, du moins présenté comme tel, ne renforce t-elle pas l'image de héros du diariste solitaire ?

### **b- Le héros face aux dangers**

Les auteurs insistent tous sur cet aspect. Mais nous allons suivre, en détail, les discours de deux d'entre eux.

#### **- Les fanfaronnades d'Héricourt**

\* A l'heure du départ, le 3 août 1839, Rochet d'Héricourt annonce la couleur, en multipliant les dangers qui le menacent :

D'une part « *deux barbares* »<sup>364</sup> l'accompagnent comme guides et comme escorte. Barbares parce qu'ayant des « *mœurs nationales (...) si éloignées de celle qu'un Européen affectionne et auxquelles il a le droit de se confier avec sécurité* ». <sup>365</sup> Ensuite, il s'« *aventur(a) dans une contrée déserte* ». <sup>366</sup> Et il insistera lourdement et fréquemment sur cet aspect désertique et son corollaire la chaleur, tout au long de son voyage, à l'allée comme au retour.

Et comme pour se valoriser (aux yeux de qui ?) il ne trouve pas ridicule de se répéter en affirmant une deuxième fois :

*« une route sur laquelle je n'avais aucune donnée exacte, dont les dangers, dont les ressources, dont les accidents n'avaient encore été indiqués par aucun voyageur européen, et que, le premier (cette pensée, il est vrai, me*

---

<sup>364</sup> ibidem, p.61

<sup>365</sup> ibidem, p.61

<sup>366</sup> ibidem, p.61

*donnait courage et orgueil), j'allais explorer dans l'intérêt de la science et peut-être aussi au profit de ma patrie et la civilisation. »*<sup>367</sup>

C'est une tirade riche en informations sur l'état d'esprit de Rochet d'Héricourt qui ne manifeste aucune modestie. Il utilise les artifices rhétoriques pour se donner beaucoup d'importance aux yeux du lecteur.

La première énumération (dangers, ressources, accidents) est une forme d'insistance, en additionnant les difficultés mises au pluriel. Ensuite la triple négation « n' », « encore » et « aucun de » signifiant l'absence totale comblée par le « premier », c'est à dire R. d'Héricourt habillé de « courage » et « d'orgueil ». Il s'est frayé un chemin de héros, seul, sans concurrent.

Enfin, dans une sorte de gradation - « science », « patrie », « civilisation » dont le premier élément, le plus désintéressé, et les deux autres sont intercalés par le modalisateur « peut être » précédé de la conjonction « et », comme pour additionner - R. d'Héricourt suggère, malgré l'atténuation que veut apporter le modalisateur, les vraies intentions de son voyage : la colonisation et la civilisation comme il est de bon ton de le dire à l'époque.

Il insistera sur les dangers. Et pour les voyageurs européens un des risques majeurs est la soif ou son corollaire l'insolation. Dans le récit d'Héricourt, un certain nombre d'expressions vont concourir à montrer l'agressivité dont le héros va souffrir : des formules comme « *brûlant replis* », « les feux que le soleil tropical darde », « *ce ciel embrasé* », « *enflammé par des torrents de lumière* »<sup>368</sup> auxquelles il faut ajouter encore la « *fournaise solaire* » et « *l'âpre aridité* » qui « *brûlent les yeux* ».<sup>369</sup> A l'aller il conclut : « *Le ciel du tropique qu'il est affreux et impitoyable pendant les ardeurs de la journée* ».<sup>370</sup>

Sur le chemin du retour, c'est la même litanie, au superlatif : « *les plus brûlantes ardeurs* » de « *la plus affreuse aridité* ».<sup>371</sup> Sur cette « *terre nue et embrasée* »,<sup>372</sup> la soif est le danger numéro un. Ainsi, il nous apprend que trois esclaves moururent de soif. Le manque d'eau est l'obsession. Le voyageur est contraint à des efforts auxquels il est peu préparé :

---

<sup>367</sup> ibidem, p.61

<sup>368</sup> ibidem, p.62

<sup>369</sup> ibidem, p.63

<sup>370</sup> ibidem, p.67

<sup>371</sup> ibidem, p.334

<sup>372</sup> ibidem, p.334

*« Nous cherchâmes à nous procurer de l'eau. Pour cela nous nous mêmes à creuser des trous dans le sable. (...) Nous fumes obligés d'aller jusqu'à 6 pieds et nous persévérâmes dans cette œuvre pénible jusqu'à six heures du soir ; ce ne fut qu'après des efforts inimaginables que nous parvînmes à nous procurer assez d'eau pour tout le monde. »<sup>373</sup>*

Ces efforts traduisent les difficultés rencontrées et les raconter en détails participe à cette héroïsation de la personne du voyageur qui est parvenu à les surmonter au prix de la ténacité et grâce à l'énergie des « efforts inimaginables » puisés dans les tripes.

Et combien de fois il a failli mourir « la poitrine et la tête en feu, le palais desséché, torturé par une soif mortelle. »<sup>374</sup> Quand on en trouve, c'est de l'« *eau un peu saumâtre* ». <sup>375</sup> A Hasen Dera, par exemple, sous la chaleur ardente et intolérable, cette eau est un plaisir qui redonne la vie :

*« C'était, écrit-il, pour nous une volupté délicieuse de boire un peu de cette eau corrompue dont nous supportions l'odeur avec peine les fétides exhalaisons qui répugnaient aux animaux eux-mêmes. »<sup>376</sup>*

Il faut être fort et résistant pour supporter ces extrêmes et échapper à la mort qui arrive soit par insolation soit par empoisonnement avec des eaux mauvaises. Rochet d'Héricourt ne se prive pas d'insister sur ces difficultés, de nature différente, pour rehausser le courage de sa personne aux yeux du lecteur. C'est une sorte de *one man show*, en solo, où les autochtones ont à peine des rôles de figurants. Même dans ses activités de chasse, il se targue d'être au-dessus des indigènes. La chasse au fauve et la chasse au gibier. Voici comment se déroule la chasse aux zèbres :

*« Comme je montais le meilleur cheval de notre troupe je le serrai de près, je le frappai le premier et lui portait avec ma lance deux coups mortels. Les autres cavaliers me joignirent ensuite et achevèrent ce magnifique animal. »<sup>377</sup>*

Le voyageur étranger a le beau rôle, le meilleur cheval et il frappe le premier ; les indigènes le suivent seulement. De même lorsqu'il abat les fauves, il rassure ses compagnons. Et lorsqu'il tue ce qu'il appelle « un loup tigre », ou « *monstrueux animal* »<sup>378</sup> et qu'il décrit toute la scène où il abat trois bêtes en

---

<sup>373</sup> ibidem, p.335

<sup>374</sup> ibidem, p.337

<sup>375</sup> ibidem, p.64

<sup>376</sup> ibidem, p.333

<sup>377</sup> ibidem, p.328

<sup>378</sup> ibidem, p.105

pleine nuit, ce sont des exploits, qui n'étaient pas sans péril et qui mettent en émoi toute la caravane. Personne ne put fermer l'œil cette nuit là.

Lorsqu'il passe à hauteur d'Harar, il se vante de « *l'immense renommée qu'il s'était faite dans le royaume de Choa et les pays environnant* ». <sup>379</sup> Tout au long de son parcours, agrémentant son voyage de quelques incidents et en compagnie des bédouins de son escorte, il s'était forgé une haute idée de lui-même et s'était conforté dans « *la réputation gigantesque que (lui) avaient faite (ses) armes à feu réputation qui (le) précédait au loin dans ces désert* ». <sup>380</sup> Et, par « *la terreur que l'explosion d'une arme à feu jette dans l'âme des Bédouins* », <sup>381</sup> il arrive à établir sur eux son ascendant.

Mais la première victoire pour le voyageur n'est-elle pas justement de « *s'arracher aux mains de ces gens là* », c'est-à-dire, les autochtones ?

\* C'est l'expérimenté Soleillet qui parle ainsi. <sup>382</sup> Durant le parcours, le voyageur Européen reste sur ses gardes :

« *Il faut avoir une foi robuste pour se confier à des pareils gaillards qui ont des mines à finir leur vie entre ciel et terre au bout d'une corde* ». <sup>383</sup>

En présentant ainsi le danger, si proche, les gardes du corps et les guides étant des assassins potentiels et de mauvaise réputation, le voyageur se valorise car il faut une dose exceptionnelle de courage pour s'aventurer dans l'inconnu où il risque sa vie. Il joue avec le feu en quelque sorte.

\* De même chez les autres voyageurs, on relève la même attitude héroïque qui présente les difficultés et les dangers du voyage pour rehausser le mérite de son auteur. A Bardey annonce la couleur, au début de son voyage :

« *Très raisonnablement chacun me déconseille l'aventure vers laquelle je me sens invinciblement attiré. Ce qui me fait encore hésiter est mon ignorance de la langue arabe.* » <sup>384</sup>

---

<sup>379</sup> ibidem, p.331

<sup>380</sup> ibidem, p.99

<sup>381</sup> ibidem, p.99

<sup>382</sup> Soleillet, Paul., op. cit. p.83

<sup>383</sup> idem, p.61

<sup>384</sup> Bardey, Alfred, op. cit. p.6

C'est avant de quitter Aden qu'il cogite ; son cœur est partagé entre la raison qui mesure les dangers et les manques d'atouts, comme la langue arabe, et la passion qui l'attire vers les pays inconnus. Et c'est évidemment cette dernière qui l'emportera, ce qui est un signe manifeste de courage.

### - Le sang froid d'Edmond de Poncins

\* Il y en a un que ce danger n'effraie pas. Le Vicomte Edmond de Poncins est allé en Afrique, pour chasser, affirme-t-il, et il se vante d'avoir pu vivre avec les Somalis et Danakils et visiter « *bien des points écartés des routes caravanières habituelles où aucun blanc n'avait encore passé.* »<sup>385</sup>

Il fait cas de son exploit personnel qui a consisté à vivre avec des populations très dangereuses et le caractère pionnier de sa démarche qui l'a conduit à fouler des endroits écartés, donc non sécurisés, et cela pour la première fois. Personne, en tout cas aucun blanc, n'était encore passé dans ces endroits. Comme les autres voyageurs, il aime bien montrer qu'il est le premier quelque part, une façon de se valoriser auprès du lecteur resté au coin du feu.

Ailleurs il ajoute « *J'ai parcouru le territoire des Issas dans tous les sens et ai pu y tracer quelque itinéraires nouveaux.* »<sup>386</sup> Le qualificatif « nouveaux » ne prend sens que pour lui et les lecteurs français.

E. de Poncins nous donne le contexte de guerre dans lequel sa chasse (un loisir) a lieu : la guerre entre Issas et Danakils fait rage. Dès le premier meurtre (selon son vocabulaire) qui mit le feu à la poudre :

« *50 hommes furent tués à Atbouï. Les Danakils se réunirent (...) et annoncèrent une guerre d'extermination, ni femmes, ni enfants ne furent épargnés.* »<sup>387</sup>

Alors comment s'en est-il sorti dans ce contexte de vengeance et de razzias d'un côté comme de l'autre ? Il a deux atouts : d'abord la palabre, ensuite le fusil. Voyons comment il utilise la palabre :

« *Grâce à de long palabres et aux bons procédés que j'avais employés vis-à-vis de ces noirs, j'ai toujours pu éviter une bataille.* »<sup>388</sup>

---

<sup>385</sup> Poncins, Edmond de, « Voyage au Choa – Exploration au Somal et chez les Danakils », in *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 7<sup>ème</sup> série, t.19, 1898, p.432

<sup>386</sup> idem, p.443

<sup>387</sup> ibidem, p.442

<sup>388</sup> ibidem, p.443

Les Danakils surtout aiment la palabre, selon lui. Il les qualifie « *d'interminables causeurs* »<sup>389</sup> et c'est, dit-il, de cette façon qu'il obtenait « *la solution de petites difficultés de caravanes* ».<sup>390</sup>

Le deuxième moyen tout aussi efficace, ce sont les armes. Lui-même est armé, il a également armé « *douze de (ses) hommes (...) avec des fusils gras* ».<sup>391</sup> Il nous conte alors ses actions héroïques où, avec sa petite escorte, il va faire face et faire reculer les menaçants Issas et Danakils.

A Lalibela ses « *12 carabines ont suffi à tenir en respect une bande d'une cinquantaine de cavaliers assaïmara* ».<sup>392</sup> A Abako, siège du Gandé (parlement) Issa, ses « *carabines tinrent en respect pendant (qu'il) palabrait avec les Chefs locaux* »<sup>393</sup> environ 200 lances pointées sur lui. Un échange de cadeaux fut l'épilogue. Ailleurs, « *à Amoïssa, l'endroit où fut massacré Barral* »<sup>394</sup> ce qui renforce la dangerosité du lieu, il se trouva « *en présence de 23 cavaliers danakils* »<sup>395</sup> qui suivaient les traces des Somalis. Et il précise, « *je n'avais que 3 hommes avec moi* »<sup>396</sup>, pour bien montrer la situation d'infériorité numérique. Et c'est avec 2 carabines et 60 balles qu'il décide de « *marcher droit sur eux, leur fit poser leurs armes et envoyer un parlementaire* ».<sup>397</sup> Par bonheur il connaissait cet homme, et après causerie ce fut en paix qu'il put continuer sa chasse.

Enfin, à Gota, ce sont le chef local Timbao et un certain Hadj Sallé qui s'opposent à son passage « *très insolemment* »<sup>398</sup> s'il ne payait pas de l'argent. « *Je les chassai, écrit-il, de ma tente à coup de bâton en leur mettant ma carabine sous le nez* ».<sup>399</sup> Et tout de suite 150 Danakils en armes, des lances bien sûr, l'entourent. Mais il peut compter sur ses armes à feu. « *Les ennemis*

---

<sup>389</sup> ibidem, p.446

<sup>390</sup> ibidem, p.446

<sup>391</sup> ibidem, p.433

<sup>392</sup> ibidem, p.443

<sup>393</sup> ibidem, p.443

<sup>394</sup> ibidem, p.449

<sup>395</sup> ibidem, p.450. Ce sont les Somalis de son escorte.

<sup>396</sup> ibidem, p.450

<sup>397</sup> ibidem, p.450

<sup>398</sup> ibidem, p.450

<sup>399</sup> ibidem, p.450.



sont à 20 pas »<sup>400</sup>, note t-il pour dramatiser, mais finalement, ils reculent car ils auraient compris que « *la première décharge en tuera plus de 20* ». <sup>401</sup>

Ainsi, il se forge une image de courageux face à ces « sauvages » armés de lance. Dans la connivence avec son lecteur, il a beau jeu (et beau rôle) de faire le héros. Cet héroïsme à peu de frais, qui peut aller le vérifier dans ce lointain et démêler le vrai du faux dans ce que le voyageur raconte dans son récit ?

\* C'est ce que Charles Michel, à la recherche du lion, apprend à ses dépens dès son arrivée à Gueldessa :

*« Lions, panthères, éléphants, rhinocéros, toute cette ménagerie m'obsédait. Les voyageurs rencontrés avaient tous vu, tiré, manqué chaque nuit des bêtes monstrueuses ! Et nous, guignards, ne tirerions que des hyènes ou des antilopes ? »*<sup>402</sup>

Et voilà que sur la trace de ces voyageurs et de leurs histoires, il décide de débusquer ces animaux sauvages pour égaler les exploits de ses prédécesseurs et raconter les siens à son tour. Quel résultat ? « *Premier fourré - rien, second fourré - rien, troisième.... Une pintade !* »<sup>403</sup> Belle déception qui, peut-être, démontre la mythomanie de beaucoup de voyageurs.

Le seigneur lion ne se laisse pas facilement avoir et durant la mission « *il nous sera, dit-il, donné rarement de le rencontrer* ». <sup>404</sup> Et parlant d'expérience, il ajoute :

*« Ce n'est pas le fait du hasard, je connais d'expérimentés chasseurs de fauves qui n'ont pas eu, de leur vie, et malgré des affûts persévérants, l'occasion de tuer un lion ».*<sup>405</sup>

Charles Michel instruit le lecteur et le met en garde :

*« Donc lorsqu'un voyageur Nemrod, de la classe des épateurs, vous contera ses nombreux tête à tête léoniens, renvoyez le à Tarascon ! »*<sup>406</sup>

Ainsi Charles Michel démystifie certaines histoires dont se vantent les voyageurs dans leurs récits. Le lecteur s'y intéresse, comme dépaysement et les vit par procuration se donnant « *l'illusion de grandes aventures* ». <sup>407</sup>

---

<sup>400</sup> ibidem, p.450

<sup>401</sup> ibidem, p.450

<sup>402</sup> Michel, Charles, op. cit. p.56

<sup>403</sup> idem, p.56

<sup>404</sup> ibidem, p.24

<sup>405</sup> ibidem, p.25

<sup>406</sup> ibidem, p.25

En fin de compte, les auteurs des récits ont une attitude de repli sur soi. Les textes racontent leurs aventures personnelles à un public qui peut les partager et aux yeux duquel ils se valorisent. Ils existent donc à travers ces textes. Dans cette optique y a-t-il de la place pour l'Autre ?

## **B- MISE À DISTANCE DE L'AUTRE**

Jean-Marc Moura relève que, dans les œuvres d'auteurs européens,

*« l'image de l'étranger est essentiellement absence de celui-ci et production d'une nouvelle pertinence le concernant. »<sup>408</sup>*

C'est le cas de ces récits de voyage qui mettent l'Autre à bonne distance pour en parler. Et les procédés de mise à distance (et de mise en absence) sont nombreux.

Valérie Berty, étudiant les récits de voyage du XIX<sup>ème</sup> siècle à destination de l'Orient, relève aussi que

*« les contacts, même superficiels et éphémères, entre le visiteur et l'Oriental sont rendus froids, distants, sarcastiques et souvent méprisants, comme si les visiteurs avaient voulu voir l'Orient sans ses habitants. La préférence à décrire les pierres, les institutions, marque une volonté de représenter les pays traversés comme si leurs contemporains orientaux ne faisaient pas partie de la réalité orientale. »<sup>409</sup>*

Pourquoi ? Selon elle, le voyage du diariste est une tentative pour affirmer une position dans laquelle il ne cherche pas à comprendre l'Autre. Au contraire, *« il s'installe dans la distance. »<sup>410</sup>* Cela correspond à ce que nous venons de décrire. La visée narcissique l'emporte sur l'altruisme.

Mais alors n'existe-t-il pas une curiosité qui conduirait à aller vers la découverte de l'Autre ? Berty note encore que, dans ces récits

---

<sup>407</sup> ibidem, p.49

<sup>408</sup> Moura, Jean-Marc, op. cit. p.44

<sup>409</sup> Berty, Valérie, op. cit. p.124

<sup>410</sup> idem, p.143

*« les systèmes politiques, économiques, juridiques et religieux qui régissent la vie des Orientaux sont à peine effleurés, à peine décrits. »<sup>411</sup>*

Il s'agit de garder toute la distance, évitant toute fusion qui l'empêcherait de voir l'Autre tel qu'il a envie de le voir, avec son bagage culturel de préjugés.

Ainsi :

*« Ils conçoivent le voyage comme un moyen de vérifier les images de leur patrimoine culturel. Pour cela, ils se posent comme des passants voyageurs qui regardent sans chercher à pénétrer la conscience de l'autre. »<sup>412</sup>*

S'il se rapproche trop près de l'Autre, le voyageur *« ne verrait plus ce qu'il s'attendait à voir ... »<sup>413</sup>* C'est pourquoi, dans le souci de se préserver, *« il ne tente guère d'explicitier, d'approfondir, de révéler, de saisir une vérité autre que celle de sa perception première. »<sup>414</sup>*

C'est une attitude de repli, de fuite en avant, de passant, en somme. L'essentiel est-il de passer ou de voir ? La seconde option correspond parfaitement au comportement, avoué, des voyageurs qui transitent par Djibouti. Mais alors, au-delà du souci de conserver sa propre rêverie de l'Autre, quels sont les masques qui voilent le vrai visage de l'Autre ?

Le stéréotype en est fondamentalement un. En effet pour Pageaux, *« le stéréotype est (...) un message « essentiel » »<sup>415</sup>* du fait que

*« le stéréotype pose de manière implicite une constante hiérarchie, une véritable dichotomie du monde et des cultures (car) le stéréotype se pose en s'opposant ».<sup>416</sup> Il instaure la « confusion entre deux ordres de faits complémentaires mais distincts : la nature et la culture, l'Être et le Faire ».<sup>417</sup>*

En conséquence il n'y a qu'un seul maître du regard et donc de la parole : *« L'Autre sera non seulement « regardé », mais obligé de se taire ».<sup>418</sup>*

## **1- RAPETISSEMENT ET PRIMITIVISME**

Quand deux hommes de cultures étrangères se rencontrent ou se croisent, ils échangent. Mais quand celui qui va à la rencontre de l'Autre ignore celui-ci, il y

---

<sup>411</sup> ibidem, p.140

<sup>412</sup> ibidem, p.127

<sup>413</sup> ibidem, p.140

<sup>414</sup> ibidem, p.140

<sup>415</sup> Pageaux, Daniel-Henri, op. cit. p.139

<sup>416</sup> idem, p.139

<sup>417</sup> ibidem, p.139

<sup>418</sup> ibidem, p.151

a un seuil qui n'est pas franchi. L'Européen qui arrive sur les terres de la côte est-africaine est en transit. Alors peut-il se donner le temps de connaître, d'apprécier et de fréquenter les autochtones ? Il a les yeux rivés sur l'Abyssinie, si proche par la religion, si riche et si désireuse d'être civilisée, selon les dires unanimes des voyageurs que nous avons lus. Le regard sur les populations du territoire de Djibouti est superficiel et forcément donc stéréotypé.

Pour Jean-Marc Moura,

*« l'expansion a été un facteur aggravant du sentiment de supériorité culturelle européen, dans la mesure où les pays non occidentaux sont entrés dans l'histoire comme une scène et non comme un acteur. L'irruption des Européens coïncide pour eux avec le début du temps ordonné, de la conscience historique. L'impérialisme de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle glosera encore longtemps sur le « progrès » ainsi apporté par l'Occident. »<sup>419</sup>*

Le regard occidental sur l'Autre se produit donc dans cette situation de domination du monde. C'est dans cette perspective que Moura met en cause

*« l'assimilation évolutionniste courante qui transforme un éloignement spatial en arriération temporelle, et la distance à l'Occident en retard de la civilisation. »<sup>420</sup>*

C'est ce processus que nous allons voir en œuvre dans les récits de voyage. Pour dévoiler les éléments de cette vision nous allons nous intéresser d'abord à la miniaturisation de l'Autre puis à la dévalorisation qui l'infantilise.

### **a- Rapetissement**

L'Autre est relégué à un autre espace au seuil de cet espace français, nous l'avons vu, colonisé et viabilisé à cet usage. Cette séparation dans l'espace n'est pas comblée par un rapprochement culturel. Le regard sur l'Autre est aussi transitoire et pressé. Cela amène à une vision superficielle, rapide, qui s'arrête aux premières impressions.

Assez souvent, dans les récits de voyage de notre corpus, l'autochtone est rapetissé. Cette technique, que pratique si bien Rochet D'Héricourt, présente l'Autre dans un rapport d'infériorité absolue. Chez cet auteur, on relève, dans le portrait général des Tadjouriens et de la description de la ville et des habitations, un certain nombre de qualificatifs qui concourent à cette vision.

---

<sup>419</sup> Moura, Jean-Marc, op. cit. p.21

<sup>420</sup> idem, p.81

## - Les hommes

\* Rochet d'Héricourt parle « des naturels de Toujourra » en ces termes : « *leur sobriété est extrême* »<sup>421</sup>, ils ont « *l'esprit parcimonieux* »<sup>422</sup> et il décrit longuement « *la manière assez comique* »<sup>423</sup>, selon lui, dont ils chiquent du tabac. Il ajoute : « *pauvres comme ils le sont (...) on pense bien que leur costume ne doit être ni riche ni compliqué* ».<sup>424</sup> Dans cette stratégie de dénigrement et de rapetissement, voici comment Rochet d'Héricourt présente les autorités de la ville :

*« Un sultan, un vizir, un cadî et un maître d'école sont les imposantes autorités qui président à notre hameau : on disait, toute proportion gardée, le maire, l'adjoint, le juge des paix et le maître d'école du plus pauvre de nos villages. »*<sup>425</sup>

L'expression « imposantes autorités », l'emploi du pronom possessif « notre » sont ironiques parce que marquant la distance entre la réalité et les mots. De même la comparaison, avec la réserve, « toute proportion gardée » qui marque également la distance, entre les deux types d'autorités, ne tient qu'avec « le plus pauvre » des villages de France. Et le jugement porté est à destination du lecteur français qui peut le partager avec le voyageur. Il doit marquer sa distance par rapport à ces gens là.

\* Voici comment d'Abbadie nous fait, à son tour, un portrait destructeur du Sultan de Tadjourah :

*« C'était un homme d'environ soixante cinq ans, d'une maigreur qui faisait peine à voir et haut monté sur des jambes grêles ».*<sup>426</sup>

C'est à cet homme que « *par suite de je ne sais quelle tradition on donne le titre de sultan* »<sup>427</sup>, écrit-il. Lui refusant le titre acquis par une longue tradition d'un système politique local, que d'autres se donneront le temps de décrire plus tard, il insiste sur la maigreur et les jambes grêles, passant sous silence le reste. L'intention est de rester dans le ton général du rapetissement.

---

<sup>421</sup> Rochet d'Héricourt, op. cit. p.41

<sup>422</sup> idem, p.41

<sup>423</sup> ibidem, p.41

<sup>424</sup> ibidem, p.41

<sup>425</sup> ibidem, p.43

<sup>426</sup> Abbadie, Arnauld d', op. cit. p.571

<sup>427</sup> idem, p.584

\* Dans le même ordre d'idée, Arnaud d'Abbadie parle du village d'Ede, « *petit hameau* »<sup>428</sup> habité par « *une peuplade Afar* ».<sup>429</sup> Doublement rapetissé par l'adjectif « petit » et le choix du substantif sémantiquement marqué « hameau », manifestation du mépris du voyageur, le village d'Ede est habité par « une peuplade ». Ce terme péjoratif infériorise les habitants et leur refuse, par ce suffixe diminutif, d'accéder au statut de peuple tout court. Ils sont moins que rien.

Et quand il y va de son bref portrait c'est pour noter que ces habitants ont « *le teint noirâtre* ».<sup>430</sup> Par le suffixe « âtre », dégradant, ils ne méritent même pas leur couleur naturelle noire. Il ajoute que ces gens parle « *un idiome* »<sup>431</sup>, autre terme péjoratif pour refuser de dire leur langue. Tout concourt à la négation de ce qui fait de ces hommes des êtres humains égaux, même s'ils sont différents. Tout est petit : les hommes comme leur autorité. Mais il n'y a pas que cela. Il faut regarder aussi leur habitation.

### - Les habitations

\* Pour Rochet d'Héricourt, « *l'intérieur des maisons est aussi simple et aussi pauvre que leurs vêtements* »<sup>432</sup> et il en fait une description sommaire. Des désignations comme « hameau » pour Tadjourah, de « chaumières » pour les maisons, « *pauvre mesure* »<sup>433</sup> que celle du sultan ou « *hutte mesquine* ».<sup>434</sup> Tout cela donne une idée assez négative de Tadjourah et de ses habitants.

\* La vision de Pierre Loti est identique. En artiste, il déploie une écriture élaborée qui donne une image saisissante d'Obock et de ses habitants. Il y aura une nette impression de l'endroit : chaleur et petitesse. En arrivant à Obock, après avoir embrassé les falaises et les plaines lointaines, par un mouvement de

---

<sup>428</sup> ibidem, p.571

<sup>429</sup> ibidem, p.571

<sup>430</sup> ibidem, p.584

<sup>431</sup> ibidem, p.584

<sup>432</sup> Rochet d'Héricourt, op. cit. p.42

<sup>433</sup> idem, p37

<sup>434</sup> ibidem, p.37

plan large, voici que la perception se mue en gros plan et se concentre sur la localité :

*« Un petit village, un hameau africain vient après ; il est du même gris roux que la terre et le sable, il a été calciné par le même soleil. Ses huttes en paillassons, toutes basses, ressemblent à des nids de bêtes. »<sup>435</sup>*

Toute la panoplie du rapetissement est déployée : du qualificatif « petit », au lexique dénotatif « village », « hameau », « huttes », au suffixe diminutif de « paillassons » et enfin à la comparaison avec les « nids ».

Mais le gros plan se précise pour saisir les détails

*« des huttes soutenues par des morceaux en bois nouveaux qui ressemblent à de vieux ossements, à de vieilles jambes torses (...) et recouvertes de paillassons cousus les uns aux autres comme des loques rapiécées. »<sup>436</sup>*

Tout concourt pour leur dénier tout caractère de maisons habitables. C'est un bric-à-brac de n'importe quoi qui ne tient pas debout. Le processus de miniaturisation ne s'arrête pas là. Loti avance dans sa description du village. Il promène sa « caméra » le long de la rue, qu'il présente comme unique. Le qualificatif « petit » est répété :

*« Le long de cette rue, ce ne sont que de petits cafés, petites échoppes. Sous chacun de ces paillassons, quelque chose se boit ou se trafique. Et le tout a un air d'improvisé, de caravansérail, de marché africain qui commence. »<sup>437</sup>*

Et voici le bouquet final de la miniature :

*« Boutiques en extrême miniature, où tout le fonds et l'étalage tiennent sur une table à casiers »<sup>438</sup>*

Suprême négation : non seulement tout est « extrême miniature », ce qui correspond au dernier niveau de petitesse, mais cela est renforcé par le minuscule des marchandises qui tiennent sur une « table à casiers ». Après cela, on ne peut que détourner le regard et oublier Obock.

\* C'est exactement la même vision qui a été développée, par d'Abbadie, sur Tadjourah. Et rien n'épargne l'implacable volonté de réduire à néant la vie tadjourienne. « *Le lieu n'est qu'un caravansérail* »<sup>439</sup> et, comme s'ils étaient prêts

---

<sup>435</sup> Loti, Pierre, « Obock en passant », in *Voyages (1872-1913)*, Robert Laffont, Bouquins, 1991, p.72

<sup>436</sup> idem, p.74

<sup>437</sup> ibidem, p.74

<sup>438</sup> ibidem, p.74

<sup>439</sup> Abbadie, Arnauld d', op. cit. p.596

à lever la caravane, « *les habitants y sont campés plutôt qu'établis* ». <sup>440</sup> Et pourtant, Tadjourah est l'une des plus vieilles cités de la côte est-africaine.

La petitesse est donc l'aspect général qui se dégage de la vision. Mais le caractère primitif, donc d'un autre temps est également un stéréotype récurrent.

### **b- primitivisme**

Qu'est-ce qui fait que l'Autre soit ainsi méprisé et mis à bonne distance ? Est-ce à cause de sa différence ? Différence de culture ou de nature ? Beaucoup, avec le stéréotype comme grille de lecture, confondent nature et culture. Mais plus généralement, est-ce l'attitude coloniale qui explique cette volonté de marquer sa supériorité ? En relisant les penseurs éclairés, même ceux du siècle des Lumières, cette idée du primitivisme de l'Autre face au civilisé est une certaine constante durant des siècles dans la pensée européenne. C'est ce que montre Michèle Duchet dans *Anthropologie et histoire au siècle des lumières* <sup>441</sup>. En suivant les systèmes de pensées des philosophes de l'époque, elle relève que

*« l'idée d'une dégénération de certaines variétés d'hommes à l'intérieur de l'espèce humaine enveloppe un certain racisme latent. »* <sup>442</sup>

Il y aurait une certaine distance de civilisation que l'Européen aurait parcouru et qui le sépare des autres peuples demeurés enfants. <sup>443</sup>

Selon E. Boehmer,

*« le colonisé constituait toujours le terme inférieur auquel l'individualité européenne se voyait rapportée. Toujours par référence à la supériorité d'une Europe expansionniste, les peuples colonisés étaient représentés comme « étant moins » (« lesser ») : moins humains, moins civilisés, en tant qu'enfants ou sauvages, primitifs, animaux ou comme une masse sans intelligence. »* <sup>444</sup>

Une attitude que Jean-Marc Moura qualifie de paternaliste. En effet, dans cette situation

---

<sup>440</sup> idem, p.596

<sup>441</sup> Edition Maspero, Paris, 1971

<sup>442</sup> op. cit. p.18

<sup>443</sup> Ce que Lévi-Strauss réfute dans *Race et Histoire* (éditions Gonthier, 1961)

<sup>444</sup> Boehmer, E, *Colonial and post colonial literature*, Oxford UP, 1995, p.79, cité par Jean-Marc Moura in *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, PUF, 1998, p.141



« le personnage africain est infantilisé car pris dans une relation où le colonisateur ne peut renoncer à son regard « d'en haut » ». <sup>445</sup>

Pour démonter ces systèmes, le comparatiste Daniel-Henri Pageaux nous invite à mettre en évidence

« le système de qualification différentielle qui permet la formulation de l'altérité, à travers des couples oppositionnels qui vont faire fusionner nature et culture : sauvage vs civilisé, barbare vs cultivé, homme vs animal (être humain animalisé), homme vs femme, adulte vs enfant (Je adulte, l'Autre est l'enfant...), être supérieur vs être inférieur... » <sup>446</sup>

Il y a donc l'expression de deux termes, un couple, dont un est toujours inférieur. Les auteurs des récits de voyage n'ont pas dérogé à la règle. Un certain nombre de préjugés sont à l'œuvre : primitivisme, fatalisme, dangerosité, telles sont les catégories qui permettent de saisir l'autochtone.

### - Primitifs

Louis-Jean Calvet rappelle, à l'adresse du lecteur européen, que dans le discours colonial européen l'autre n'est qu' « un état ancien de notre propre histoire qu'une forme inachevée de notre propre perfection. » <sup>447</sup> On se moque de la différence que l'on considère comme une arriération culturelle. Et nos auteurs ne s'en privent pas.

\* En chemin, selon les étapes, Rochet d'Héricourt s'amuse de ses compagnons. Il amplifie les détails pour en faire des bizarreries à bon marché. Comme si lui n'était pas curieux de cette peau noire, différente de la sienne, il se moque de ses compagnons, qui s'étonnent « de la blancheur de (sa) peau » <sup>448</sup>, de leur curiosité et ce qu'il appelle « ébahissement et questions naïves. » <sup>449</sup>

Et il pousse le ridicule jusqu'à dire qu' « ils prenaient (son) couvre-chef monstrueux (sic) pour un bouclier ». <sup>450</sup> Voilà bien des signes qui montrent que

---

<sup>445</sup> Moura, Jean-Marc, op. cit. p.118

<sup>446</sup> Pageaux, Daniel-Henri, op. cit. p.148

<sup>447</sup> Calvet, Louis-Jean, op. cit. p.31

<sup>448</sup> Rochet d'Héricourt, op. cit. p.85

<sup>449</sup> idem, p.85

<sup>450</sup> ibidem, p.85

Rochet d'Héricourt prend ces gens pour des abrutis ou mieux, comme c'est l'expression consacrée, des « *primitifs* ». <sup>451</sup>

Alors que lui, Rochet d'Héricourt, ne s'extasie pas devant leur ingéniosité à allumer du feu par un moyen inconnu de lui, et qu'il décrit longuement pour le faire voir à ses lecteurs, <sup>452</sup> eux « *demeuraient en extase chaque fois qu'(il) battai(t) le briquet* » <sup>453</sup> et qu'il en sortait du feu . Il s'amuse, comme si c'était des jouets et non des hommes.

Un peu plus loin, c'est le ras (chef d'une tribu), Ouais-agaio qui le questionne « *beaucoup sur les mœurs et les usages des Européens* » <sup>454</sup> et, écrit-il, quelque peu vantard, « *chacune de mes paroles le jetait dans l'étonnement ou provoquait son admiration.* » <sup>455</sup>

Cette façon de présenter les choses est typique de ce genre de récit. L'Européen, au milieu de ces populations, peut raconter ce qu'il veut sur l'Europe et mentir. De la même façon, il peut raconter ce qu'il veut sur les autochtones étant donné qu'il n'y a pas de risque qu'ils lisent son œuvre destinée à ses compatriotes avides d'exotisme.

Donc la mauvaise foi est double. Et l'on voit comment l'Autre est défiguré, mis à distance et inférieur dans cette quête de soi et de l'affirmation de sa prétendue supériorité.

### **- Enfants**

L'air sauvage attribué à l'autochtone accentue un processus d'infantilisation latent.

\* A lire Bardey, on se demande ce qui fait le lien entre les éléments répertoriés et décrits et les qualificatifs insultants des voyageurs. Lisons :

---

<sup>451</sup> ibidem, p.44

<sup>452</sup> Rochet d'Héricourt, op. cit. p.86

<sup>453</sup> idem, p.86

<sup>454</sup> ibidem, p.89

<sup>455</sup> ibidem, p.89

« De longs peignes ou aiguilles plantés droits dans leur chevelure qui tombent sur leurs épaules en longues mèches et enduites de graisse, leur donne un air des plus sauvages. »<sup>456</sup>

C'est à se demander, objectivement, comment cela peut indiquer une quelconque sauvagerie. Quelle est pour Bardey l'image du sauvage pour l'attribuer à tout cela ? Cette parure peut être étrange, comme la sienne peut l'être aux yeux de ces hommes, elle peut être originale et mériterait, à cet égard, une appréciation meilleure. Il n'en est rien et l'esprit aigri par les difficultés s'en prend à tout.

\* On peut en dire autant d'Henri d'Orléans qui évoquent une « *allure légèrement cadencée, particulière aux peuples primitifs* ». <sup>457</sup> Qu'est ce qu'il a vu de si sauvage dans cette allure et combien de peuples sauvages a-t-il observé ? C'est encore là un jugement hâtif, trop facile et abusif dans sa généralisation et dans sa formulation même.

Chez Henri d'Orléans et Edmond de Poncins, c'est un autre registre qui s'ouvre. Avec de Poncins le qualificatif « primitif » est bien à sa place, car ces indigènes malgré toutes les qualités, qui ne sont qu'utilitaires pour l'homme blanc, restent des êtres inférieurs, mineurs, dans la classification des races et des civilisations. Ils sont à un âge enfant de l'évolution, du progrès et de la civilisation : « *Ce sont des enfants féroces et sauvages qui obéissent bien* ». <sup>458</sup> Enfants, sauvages, primitifs, voilà l'état réel des habitants de ce pays.

\* Henri d'Orléans ne juge que par « primitif » et « sauvage », lui le civilisé. L'Autre est réduit à un être mineur. Pour lui, les Somalis sont « *de vrais enfants, riant d'un rien et farouches à l'occasion* ». <sup>459</sup> Ailleurs, il ajoute :

« *Ce sont souvent des enfants peu au courant de nos usages, il faut être indulgent à leur égard, mais les mépriser serait montrer qu'on a peu voyagé* ». <sup>460</sup>

Voilà avec son air paternaliste, le voyageur savant et expérimenté qui, désormais, se donne le beau rôle, face à son lecteur et futur voyageur pour qui il

---

<sup>456</sup> Bardey, Alfred, op. cit. p.51

<sup>457</sup> Orléans, Prince Henri d', op. cit. p.65

<sup>458</sup> Poncins, Edmond de, op. cit. p.443

<sup>459</sup> Orléans, Prince Henri d', op. cit. p.16

<sup>460</sup> idem, p.250

a balisé le terrain. Il est étonnant de lire ces généralisations (à noter le pluriel à chaque fois) à bon compte. Qui va le contredire ?

Le voyageur révèle sa mentalité. Et Henri d'Orléans se lance dans une de ces tirades qu'affectionne ce type de voyageurs imbus de leur personne et de leur civilisation devant le silence du monde qu'ils parcourent à toute vitesse, pour se retrouver eux mêmes :

*« Certains de nos compatriotes ont su se faire universellement aimer et estimer. C'est à eux de dire s'ils ont trouvé un terrain où le bon grain puisse être semé et germer ».*<sup>461</sup>

La relation qu'il y a entre l'Européen et l'Autre est asymétrique. Comme un petit animal domestique, ce dernier s'attache au premier. Et celui-ci, par charité ou bonté, va lui apporter la civilisation. Et la métaphore de la culture de la terre est parlante. Elle signifie que dans l'esprit d'Henri d'Orléans et des ses compatriotes, l'Autre est un terrain vierge de toute culture et de toute civilisation, il est sauvage et primitif. C'est pourquoi celui qui a su gagner la confiance de ces êtres mineurs et attachants doit trouver le moyen de faire « germer » la civilisation en eux, comme un cadeau à leur faire par générosité.

\* Il est vrai que la facilité et le racisme ambiant facilitent les comparaisons de ce genre. Ce qui fait dire à Arnaud d'Abbadie :

*« Quand on s'est trouvé seul et inconnu au milieu de races d'habitude, de mœurs et de langues étrangères, on apprend, comme les dompteurs d'animaux, certaines allures, certaines gestes. »*<sup>462</sup>

Ce qu'il faut remarquer ici, c'est ce rapprochement qui est fait très naturellement et fièrement entre la relation de fréquentation avec l'Autre avec le domptage des bêtes. L'Autre est proche de l'animal, donc du monde sauvage.

### **- Sauvages et barbares**

Quand celui-ci est croisé, il a, immédiatement, un statut de sauvage qui le rend hostile, donc il faut garder ses distances.

---

<sup>461</sup> ibidem, p.251

<sup>462</sup> Abbadie, Arnaud d', op. cit. p.596

\* Le dévouement humain existe en soi mais, ici, il se transforme en une insulte. Personne ne trouve grâce devant le voyageur aigri comme le montre le portrait suivant d'Henri d'Orléans. Il s'agit de Danakils qui s'approchent du voyageur. Ce dernier ne voit pas des hommes mais des bêtes :

*« Ils regardent sans rien dire et me font songer à des grands oiseaux de proie, cherchant de leur regard un butin. Rarement on les voit rire. Vrais sauvages que ces grands diables à mouvement de bêtes sauvages ».*<sup>463</sup>

On se rend compte à quel point l'auteur charge de simples visiteurs muets. Mais lui, il « songe », il suppute et il fabrique des associations dans son esprit. Ces hommes, tour à tour « oiseaux de proie et bêtes sauvages », lui font peur. Pas besoin de leur adresser la parole, en guise de conversation, ce sont des bêtes. Il faut être sur ses gardes.

\* On peut en donner quelques exemples chez R. d'Héricourt. Dès le départ, il donne le ton, comme d'habitude. Les hommes qui l'escortent et le guident sont d'emblée, sans autre forme de procès, qualifiés de « barbares », donc dangereux et étranges, dont le manque de civilisation marque la distance si éloignée de l'Européen civilisé. Il profite d'eux mais les méprise.

Ils ne prennent une quelconque valeur que lorsqu'ils sont un instrument de l'homme blanc, et même là avec les plus grandes réserves car en effet les expressions de nuance, de rappel de leur vraie nature, et de rejet foisonnent dans les textes.

\* Prenons par exemple l'expression de ces nuances chez Poncins qui décrit les gens qui constituent son escorte.

En faisant un parallèle entre les Issas et leur terre, il écrit qu'« eux aussi sont noirs, sauvages, hostiles mais intelligents ».<sup>464</sup> La conjonction « mais » semble, dans la pensée de l'auteur, relier des défauts et des qualités. Un peu plus loin il relève qu'« ils sont d'un assez bon support à moins que, comme ils le disent, une bouffée de sang ne leur monte à la tête alors ils tuent ».<sup>465</sup> Le « à moins que » montre bien que l'auteur ne peut rien garantir. Leur instinct de tuer

---

<sup>463</sup> Orléans, Prince Henri d', op. cité, p.249

<sup>464</sup> Poncins, Edmond de, op. cit., p.435

<sup>465</sup> idem, p.443

peut remonter à la surface, et gratuitement ils tuent. « Ce ne sont pas des hommes comme nous » semble t-il- dire.

Les Danakils sont pareils :

*« On peut causer des heures avec eux, ce qu'ils aiment, et quand on les rencontre il faut serrer les mains en signe de paix et d'amitié et encore, malgré cela se méfier d'un coup de couteau ».*<sup>466</sup>

C'est une pensée qui balance. L'Autre reste à distance malgré son utilité temporaire. Et lui accorder quelques qualités, en plus de l'aspect utilitaire n'aurait-il d'autres fins que de justifier sa fréquentation des sauvages, aux yeux du public européen ? Comme une sorte d'excuse pour faire avaler la pilule.

\* Pour Bardey qui leur donne « *un air des plus sauvages* », <sup>467</sup> comme pour Henri d'Orléans qui les décrit comme « *vivant de la vie la plus sauvage* »<sup>468</sup> rien ne trouve grâce à leurs yeux car l'attitude et l'esprit attentif et réceptif n'existent pas chez eux. C'est l'aigreur qui prévaut et qui forme une barrière infranchissable. Elle trahit en tout cas, manifestement, la gêne devant la résistance farouche de l'Autre qui ne cède rien et n'accepte pas de se voir déposséder à si bon compte.

C'est Bardey qui s'énerve devant la rigueur et le talent de négociateurs des hommes qu'il veut engager comme caravaniers :

*« Presque tous les visages expriment l'arrogance de sauvages qui se savent maîtres de leur pays et que la vue d'étrangers agacent ».*<sup>469</sup>

C'est d'ailleurs cela qui le fera renoncer à partir de Berbera pour le Harar. Il sera obligé de revenir à Zeila où, là aussi, il rencontrera la même résistance qu'il n'aurait vaincue sans l'aide d'un des leurs, un certain Afi qui lui servira d'intermédiaire, d'interprète et de guide. « *On ne fait pas ce qu'on veut avec ces sauvages* », <sup>470</sup> s'exclame t-il.

Cette sauvagerie déclinée de différentes manières et sur des tons variables témoigne, de la non disponibilité du voyageur pressé. Il écrase tout sur son passage et l'Autre en fait les frais. Mais il arrive que le voyageur, dans la

---

<sup>466</sup> ibidem, p.446

<sup>467</sup> Bardey, Alfred, op. cit. p.51

<sup>468</sup> Orléans, Prince Henri d', op. cit. p.246

<sup>469</sup> Bardey, Alfred, op. cit. p.65

<sup>470</sup> idem, p.73

confrontation brève avec l'Autre, se focalise sur les aspects hostiles, de son point de vue. Ne réussissant pas à écraser l'autochtone, ne doit-il pas le charger ?

## **2- DANGÉROSITÉ ET FANATISME**

Tout ce qui permet l'éloignement de l'Autre et le transformer en ennemi est mis en oeuvre. Pourtant, il était inoffensif et même quelque fois utile.

\* Le Dr Merab le reconnaît, insistant sur le côté utilitaire :

*« Les Issas qui sont au service des Européens font preuve de capacités incontestables et, étant donné leur frugalité, leur intrépidité, leur mépris de la mort, on ne peut nier qu'ils puissent avoir un certain avenir et une utilisation non à négliger dans les colonies. »*<sup>471</sup>

\* Charles Michel renchérit, mais en nuancant :

*« La seule collaboration qu'on puisse obtenir de ces indigènes est le transport des marchandises, en caravanes. Encore faut-il payer très cher pour peu de besogne ».*<sup>472</sup>

\* Pour Soleillet, le fidèle Badri, Afar, acquiert le titre de « *seul homme de sa nation en qui (il a) confiance* ».<sup>473</sup> Et cela peut se comprendre quand ces gens là ont la réputation qu'a laissée Rochet d'Héricourt à la postérité.

\* Selon ce dernier, le Tadjourien exploite à fond « *l'étranger (qui) doit demeurer à (sa) merci* »<sup>474</sup> jusqu'à ce qu'il paie « *un prix assez élevé* ».<sup>475</sup> Et dans sa stratégie de gagner plus, le Tadjourien « *n'épargne ni le mensonge ni la menace pour obtenir la somme exagérée à laquelle il élève ses prétentions* ».<sup>476</sup>

Cela se résume à demander à l'Autre, donc l'autochtone, plus qu'on ne lui donne. Et devant sa résistance, on le proclame dangereux. Le glissement est rapide. On lui fait endosser ce qui lui donnera une altérité radicale.

---

<sup>471</sup> Merab, Paul, op. cit. p.87

<sup>472</sup> Michel, Charles, op. cit. p.24

<sup>473</sup> Soleillet, Paul, op. cit., p.44

<sup>474</sup> Rochet d'Héricourt, op. cit. p.112

<sup>475</sup> idem, p.112

<sup>476</sup> ibidem, p.112

## a- l'Autre est sanguinaire

Comment appréhender l'Autre ? Dans les grilles de lectures rapides de l'Autre par le voyageur, l'aspect sanguinaire saute aux yeux très vite (et le restera pour longtemps). C'est un moyen commode de classifier et d'essentialiser les attributs des peuples autochtones.

\* Lorsque, voulant faire œuvre d'ethnologie, Rochet d'Héricourt se hasarde à l'étude des mœurs de ces populations afares et somalies, la négation de l'Autre est aussi dans cette façon de le noircir et de le charger de tous les défauts. Sous prétexte qu'il va « *indiquer rapidement les traits généraux qui distinguent chacune d'elle (les tribus) au moral et au physique* »<sup>477</sup>, il donne à ses lecteurs une idée négative des autochtones qu'il fréquente. Déjà les individus sont noyés dans les tribus comme si celles-ci pouvaient donner une idée exacte de la diversité de caractères de leurs membres.

Ils sont en perpétuelle quête de meurtres et Rochet d'Héricourt est, comme toujours, fondateur dans ce genre de jugement. Il qualifie de « *féroces et avides de butin* »<sup>478</sup> les Bédouins de la tribu afar Modeitos, qui vivraient de « *brigandages effrénés* ». <sup>479</sup> On peut se demander, comment, lui qui passe rapidement, il peut généraliser de la sorte et donner un jugement sans appel et sans nuance ? Il salit ainsi la réputation d'un peuple.

En présentant une autre tribu Rochet d'Héricourt se permet d'écrire : « *Ils sont adonnés au pillage et ne reculent pas, dans leurs vols, devant les moyens violents* »<sup>480</sup>. Où les a-t-il observés à l'œuvre ? Chez d'autres, c'est plus grave car ils sont redoutables. Ce sont les Debnet. Les Européens qui s'aventuraient sur leur territoire « *seraient indubitablement massacrés* »<sup>481</sup> (c'est plutôt leur réputation qui est massacrée). Et enfin les Takite sont qualifiés de « *voleurs et assassins* ». <sup>482</sup>

---

<sup>477</sup> ibidem, p.111

<sup>478</sup> ibidem, p.99

<sup>479</sup> ibidem, p.99

<sup>480</sup> ibidem, p.114

<sup>481</sup> ibidem, p.114

<sup>482</sup> ibidem, p.115



Quand il distribue des compliments c'est par négation : ainsi les Achemalis seraient « *moins voleurs* »<sup>483</sup> que les Debnet. Les Modeitos « *sont courageux et font sans cesse la guerre à leurs voisins* ».<sup>484</sup> Ce sont des guerriers permanents : « *Ils ne font pas un pas sans être armés* ».<sup>485</sup>

Voilà les seules qualités qu'il leur trouve. En faisant le bilan, on se rend compte que ces tribus sont condamnées et enfermées dans cette image de guerriers et de meurtriers.

\* Quelques années plus tard, Henri d'Orléans affirmera que les Afars « *sont réputés pour leur caractère sauvage, voire pour leur férocité* ».<sup>486</sup> On peut imaginer que c'est une réputation entretenue par les voyageurs.

\* La preuve, Vigneras les décrira, à son tour, comme « *capricieux, gerbes, et querelleurs, ils deviennent volontiers détrousseur de grands chemins* ».<sup>487</sup> Et il ajoute à cela, ce que d'autres ont raconté aussi de long en large. L'autochtone aurait le « *suprême bonheur de tuer un de ses semblables* ».<sup>488</sup> C'est un exploit qui lui vaut d'arborer un signe distinctif : « *une plume blanche, puis des bracelets ou des pendants d'oreilles* » selon l'énumération de Soleillet.<sup>489</sup>

\* Voilà pour les Afars. Quant aux Issas, c'est Le Roux qui leur règle leur compte. D'après lui, tuer est, pour eux aussi une loi, une sorte de rite de passage où l'on doit prouver sa valeur d'homme et plus encore. Voici comment il les présente :

*« J'ai conté dans ma précédente lettre que les Issas qui, de la mer jusqu'au pied du massif abyssin, occupent tout le territoire ne sont pas seulement délibérément pillards. Leur loi leur commande le meurtre comme l'acte honorable qui consacre leur virilité. Un d'eux, dans une heure d'expansion, a fait à un missionnaire cette confidence surprenante :*

*- Comment veux-tu que l'on épouse une femme et que l'on mette un fils au monde si on n'a pas préparé à cet enfant une place en ôtant un autre homme*

---

<sup>483</sup> ibidem, p.114

<sup>484</sup> ibidem, p.115

<sup>485</sup> ibidem, p.116

<sup>486</sup> Orléans, Prince Henri d', op. cit. p.214

<sup>487</sup> Vigneras, Sylvain, op. cit. p.23

<sup>488</sup> idem, p.23

<sup>489</sup> Soleillet, Paul, op. cit. p.69

*de dessus la terre ? L'eau a été étroitement ménagée aux habitants de ce pays. S'ils s'accroissaient trop, on mourrait de soif. »<sup>490</sup>*

C'est proprement horrible. Mais l'auteur semble s'en délecter. Le processus de distanciation de l'Autre s'exprime dans un discours sans nuance, construit sur des évidences que le lecteur doit admettre : « délibérément pillards », une « loi », donc une sorte d'instinct héréditaire, les pousse au « meurtre » d'innocents, pour des raisons qui sembleront disproportionnées aux yeux du lecteur européen : prouver leur « virilité ». L'auteur, dans la bouche du supposé personnage autochtone, développe un argumentaire justificatif preuve flagrante de leur barbarie : ce serait pour des raisons économiques qu'ils sont meurtriers. En tuant on obtient une place au soleil. C'est donc une lutte de survie : pour vivre il faut tuer. Cela devient une chasse permanente :

*« Dans cette pensée de jeunes gens parcourent la brousse en quête d'un ennemi qu'ils pourront égorger avec leur coutelas ou transpercer en lui jetant entre les épaules leur lance redoutable. Bien entendu, le blanc (on dit ici le « Franghi ») est le gibier, la victime préférée. Celui qui l'a tué a droit à une plume de couleur particulière, plantée dans sa chevelure épaisse. »<sup>491</sup>*

Le meilleur gibier est donc le Blanc, présenté ici comme une simple victime. Son « meurtre » donne droit aux plus belles décorations. On comprend donc ce qui inquiète Le Roux. Et cela contribue d'une part à entretenir la réputation de ces « bandits », et d'autre part à faire peur aux Européens.

Il ajoute que

*« Ces habitudes sont si ancrées dans les âmes des Issas, et on s'y est mal pris jusqu'ici pour les déraciner, que, encore aujourd'hui, les habitants de Djibouti ne se risquent pas seuls à deux kilomètres de la ville de Djibouti. Les chasseurs imprudents qui dédaignent ce péril ont de grandes chances de servir eux-mêmes de cibles et de gibier. »<sup>492</sup>*

C'est pourquoi on ne peut circuler, en ce début de vingtième siècle, dans les territoires autochtones qu'accompagné et escorté par les leurs et armé fortement. Ils sont vraiment dangereux partout et tout le temps.

\* Selon Edmond de Poncins qui justifie ainsi son escorte armée de douze hommes : « Il faut être armé pour circuler dans ces régions, tombeau de bien de blancs ».<sup>493</sup>

---

<sup>490</sup> Le Roux, Hugues, op. cit. p.101

<sup>491</sup> idem, p.101

<sup>492</sup> ibidem, p.101

<sup>493</sup> Poncins, Edmond de, op. cité p.433

\* Lors de son voyage, Le Roux prend ses précautions :

*« L'escorte est composé, d'une part, d'un groupe intéressant de Somalis-Issas. D'abord d'un chef de la caravane, (...) puis de quatre cavaliers, porteurs de lance, montés à chameaux coureurs ; puis de deux guerriers qui ont la surveillance particulière des buissons du chemin, où pourraient s'embusquer les amateurs de « zigouillage » en quête de plumes glorieuse, qui vous fait admirer des jeunes gens et adorer des femmes. »<sup>494</sup>*

Le « zigouillage » est tout simplement l'émascation, qui consiste à montrer triomphalement que l'on a tué un homme, preuve à l'appui. Et beaucoup de voyageurs insistent sur cette pratique.

Très souvent on insiste, dans cet ordre d'idée, sur deux éléments : les armes et les insignes de tueur.

\* Selon Poncins l'enfant *« apprend de bonne heure que c'est par le nombre d'ennemis tués que se juge la valeur d'un homme »*.<sup>495</sup>

L'auteur se plaît à faire l'inventaire des armes des Issas et des Dankalis et poursuit pour faire savoir au lecteur que :

*« beaucoup de Somalis courent les frontières de leur pays en quête d'hommes à tuer et pour avoir le droit de porter tel ou tel insigne »*.<sup>496</sup>

\* Rapportant leur caractère guerrier, Soleillet proclame :

*« Les Afars tuent tout simplement pour avoir le droit de porter une plume blanche, puis des bracelets ou des pendants d'oreilles. Il y a aussi des pays où l'assassinat donne droit à des distinctions honorifiques »*.<sup>497</sup>

Le modalisateur « tout simplement » montre la gratuité de l'acte de tuer, et vise à rehausser la cruauté de ce peuple, aux yeux du lecteur. D'autre part, on voit la disproportion entre la valeur d'une vie ôtée et les objets de pacotille (la plume) que le guerrier est fier de gagner.

Soleillet ironise, dans son commentaire final, sur les distinctions honorifiques auxquelles les « assassinats » donnent droit. Il oublie trop vite que les distinctions que portent les généraux européens, sous forme de galons ou de médailles, se gagnent au nombre de cadavres laissés sur les champs de

---

<sup>494</sup> Le Roux, Hugues, op. cit. p.101

<sup>495</sup> Poncins, Edmond de, op. cit. p.436

<sup>496</sup> idem, p.442

<sup>497</sup> Soleillet, Paul, p.69

batailles. Cela n'empêche pas Soleillet de les qualifier de « *peuples sans foi ni loi qui tuent pour tuer* ». <sup>498</sup>

\* Tuer semble un passe-temps car selon Edmond de Poncins, les Issas ont tout simplement « *l'amour du meurtre* ». <sup>499</sup> Si chez les Issas, même dans leurs chansons, racontent leurs sanglants exploits, les Danakils sont « *aussi traître et sanguinaires* ». <sup>500</sup> Façon commode de les loger tous à la même enseigne. Et toujours se méfier, jamais s'abandonner avec confiance. Quelle est la question flatteuse à adresser à un Danakil ? Réponse d'après Edmond de Poncins : « *Combien as-tu tué d'hommes ?* » <sup>501</sup>

Edmond de Poncins trace ainsi la frontière. Personne ne peut s'aventurer chez les sanguinaires. Il faut garder la bonne distance.

\* Quant au Dr Merab, il se réjouit que la France ait abandonné « *l'idée de soumettre à sa protection toute la tribu des Danakils.* » <sup>502</sup> En effet ils « *ont conservé toute leur crudité (sic) d'antan* ». <sup>503</sup>

Après avoir présenté l'autochtone dans cette posture de meurtrier, les voyageurs vont-ils s'intéresser à ses croyances ? En effet les gens de la côte sont musulmans et cette religion convoque un certain discours occidental.

### **b- l'Autre est fanatique et fataliste**

Dans cette côte est-africaine, on est en face d'une autre culture et, par bien des aspects, on est en Orient. La religion musulmane en est le trait le plus saillant. Mais que retenir de l'Islam ? Si on s'en tient au ton général des récits vis-à-vis des autres cultures on peut le deviner.

Selon Michèle Longino :

« *Les attitudes exposées dans les textes, qu'il s'agisse de relations de voyageurs, de documents diplomatiques ou de pièces de théâtre, deviennent peu à peu les présuppositions des lecteurs/spectateurs. Ces présuppositions,*

---

<sup>498</sup> idem, p.79

<sup>499</sup> Poncins, Edmond de, op. cit. p.444

<sup>500</sup> idem, p.444

<sup>501</sup> ibidem, p.446

<sup>502</sup> Merab, Paul, op. cit. p.87

<sup>503</sup> idem, p.83

*qui sont aussi des préjugés, contribuent de façon déterminante à mettre en place l'imaginaire moderne de l'identité collective française, une mentalité qui exclut le musulman de toute considération fraternelle. »<sup>504</sup>*

Jean-Marc Moura relève aussi que, plutôt que la singularité et l'individualité des personnages, on veut dire « *l'âme d'un peuple* »<sup>505</sup> Et assurément la religion participe à la définition de cette âme.

Les adeptes de l'Islam souffrent donc d'un préjugé défavorable, nous l'avons vu par rapport aux chrétiens d'Ethiopie. Deux éléments sont très visibles : le fanatisme agressif et le fatalisme inhibitoire.

### **- Fanatisme**

\* Dans *Noirs et jaunes*, on peut lire le constat de cette sorte de frontière au-delà de laquelle l'homme blanc ne peut s'aventurer et qui est, pour l'autochtone, le territoire dont il est le maître. Ce sont deux voyageurs, à destination du Choa, qui racontent, pendant les préparatifs de leur caravane à Tadjourah :

*« Il faut traverser le territoire de populations musulmanes belliqueuses, braves, âpres au gain et de plus nos ennemis naturels, puisque, de parti pris, les adeptes de cette religion militante se montrent hostiles aux sectateurs des autres cultes ».*<sup>506</sup>

Le caractère belliqueux semble naturel et inné chez ces populations. Et enfin il y a une condamnation fréquente de la religion musulmane qui serait guerrière et militante ici et qui pousserait ses adeptes contre les adeptes des autres religions. Les auteurs de ces jugements ne se rendent pas compte eux mêmes de leur agressivité.

\* Dans la mentalité de l'époque l'Islam est vite associé au fanatisme. Ainsi, selon Bardey, les « *Emirs de Harar (sont) musulmans fanatiques* ».<sup>507</sup> En effet

---

<sup>504</sup> Longino, Michèle, « Politique et théâtre au XVIIème siècle : les Français en Orient et l'exotisme du Cid », in *littérature et exotisme XVIème-XVIIIème siècles*, Conférences réunies par Dominique de Courcelles, Etudes et rencontres de l'Ecole des Chartes, Edition Ecole des Chartes, Paris, 1997, p. 59

<sup>505</sup> Moura, Jean-Marc, op. cit. p.118

<sup>506</sup> op. cit. p.76

<sup>507</sup> Bardey, Alfred, op. cit. p.2

ceux-ci refusent l'accès de leur cité aux étrangers et cela depuis des siècles aux non musulmans. Cela mériterait respect mais ici c'est source de dénigrement.

\* Arnauld d'Abbadie, qui a fait un séjour de douze ans en Ethiopie, parle à son tour du « *fanatisme musulman* ». <sup>508</sup> Il faut parler ici d'un véritable parti pris pour l'Ethiopie. Abbadie, par son long séjour, se sent plus proche des Abyssins chrétiens, dont il souhaitait la conversion à son catholicisme. Il écrit : « *Je fus frappé à cette circonstance des caractères différents qu'imprimaient la religion chrétienne et la religion musulmane* ». <sup>509</sup> Le verbe « imprimaient » dénote bien ce déterminisme qui va produire des gens différents de nature, grâce à deux religions. Et l'auteur s'explique, en comparatiste :

*« C'est que la religion chrétienne en préconisant l'amour pour ses semblables porte à vivre hors de soi-même et ouvre aux épanchements et aux enthousiasmes du cœur ; tandis que la religion musulmane plus personnelle et plus dure concentre l'homme en lui même lui commandant la commisération sans doute mais l'isole dans ses œuvres comme dans ses espérances ».* <sup>510</sup>

Cette opposition, qui se veut irréductible, rejette bien sûr la religion musulmane et ses effets sur ses adeptes en prononçant leur caractère « dur ». Le musulman serait plus « isolé » dans sa foi que le chrétien qui, lui, vivrait dans l'amour et l'enthousiasme. On est là bien au seuil où chacun reste de son côté, sans franchir le pas.

### **- Fatalisme**

La religion islamique, dont les Somalis sont adeptes, reste dans les préjugés de l'époque Autre. Elle est rejetée avec les stéréotypes classiques du fatalisme et de l'arriération.

\* Charles Michel note cette remarque qui va de soi, dans son esprit, et celui du lecteur : « *Les Somalis, ai je besoin de le dire ? sont musulmans.* » Observant rapidement les nomades qu'il croise, au cours de sa caravane en marche, il infère leurs déplacements :

---

<sup>508</sup> Abbadie, Arnauld d', op. cit. p.568

<sup>509</sup> idem, p.568

<sup>510</sup> ibidem, p.569

*« Ce sont bien là en effet les éternels instincts errants des peuples de l'islam, leur triste existence nomade, destructive de toute végétation, rétive à tout progrès. »<sup>511</sup>*

Charles Michel mêle plusieurs choses dans une formule lapidaire qui traduit son ressentiment devant l'absence de soumission de ce peuple. Imbu d'une supériorité, qu'il s'accorde, sans souffrir de contradiction, il se rend compte qu'il n'a aucune prise sur un peuple libre - « errant » pour lui - et par conséquent, par ce mode de vie nomade, « rétive » à son programme de colonisation.

Et ce qui peut étonner le lecteur d'aujourd'hui, c'est cette facilité à généraliser sur « les peuples de l'Islam », cette association rapide entre le mode de vie somali et les effets de l'Islam, ce rejet rapide de l'Islam comme opposé au progrès. C'est oublier trop vite, et l'auteur marque bien cette frontière, l'immense progrès que la civilisation islamique a apporté au monde et au progrès du savoir de l'humanité. Un seul exemple, celui des mathématiques, peut suffire.

Les généralisations et les amalgames qu'il développe ne peuvent témoigner que d'une ignorance qui se dissimule derrière les préjugés faciles. Ce préjugé sur l'Islam, on le retrouve, lorsque l'auteur, bloqué dans la ville de Harar, décide de nous la décrire, nous faire son histoire. On va voir comment un discours destructeur se met en place sous pouvoir gommer les évidences qui sautent aux yeux.

*« Au coup d'œil superficiel de l'arrivant, Harar apparaît comme une ville trop paisible, profondément empreinte de l'endormissante influence musulmane »<sup>512</sup>.*

Et il ajoute, comme pour compléter cette impression première : « *Elle en a le calme mort, la physionomie d'impassibilité et de fatalisme* ».<sup>513</sup> Et là aussi donc le cachet de l'Islam. Il y a une idée maîtresse, celle de l'endormissement et donc de la mort. Et c'est l'Islam qui serait associé intrinsèquement à cette idée. C'est un monde cadavre, sorte de cimetière, ville momifiée en quelque sorte par le fatalisme, qui fait baisser les têtes et interdit toute réaction de vie. « *La graine meurtrière de l'Islam* »<sup>514</sup> comme il l'ajoute, aurait étouffé toute vie.

Et pourtant, c'est un préjugé tout cela car ce n'est pas le premier coup d'œil de l'arrivant, mais ce sont les images et les préjugés que l'on a en stock qui

---

<sup>511</sup> Michel, Charles, op. cit. p.23

<sup>512</sup> ibidem, p.36

<sup>513</sup> ibidem, p.36

<sup>514</sup> ibidem, p.36

ressurgissent. En effet, Harar est une ville commerciale de première importance et sa région est un véritable grenier qui séduit beaucoup d'Européens. Ainsi, « *mais vite (...) les sources de vie et de prospérité* »<sup>515</sup> sont visibles, sur les marchés, qu'il décrit longuement de même que les champs de culture, aux environs.

Néanmoins, il attribue cette prospérité et cette activité « *à une cause indépendante et indestructible : la position géographique* ».<sup>516</sup> C'est à dire que ce ne sont pas les hommes, par leur travail, qui ont construit la ville et ont développé le commerce mais c'est la position géographique qui a fait cela. Etrange raisonnement. Et pourtant, quelques pages plus loin, il fait l'éloge de la ténacité au travail des Hararis qui, après le pillage abyssin de la conquête, reconstruisent rapidement leur ville « *et le commerce, en peu d'années, fut de nouveau florissant* ».<sup>517</sup>

Et il ajoute :

« *si bien qu'à l'heure actuelle, malgré les ennuis des douanes, les tracasseries abyssines, l'insécurité des voyages, l'activité est grande et tend à s'accroître encore.* »<sup>518</sup>

Ainsi entre les préjugés séculaires et la réalité, à laquelle on ne peut se soustraire, il y a un fossé car cette population active de Harar est musulmane, de même que les cultivateurs galla des environs.

En résumé, le processus de mise à distance de l'autochtone a donc pris deux directions : un rabaissement de l'humanité même de ce peuple et une diabolisation qui l'expulse aux périphéries.

De cette vision inscrite dans les récits des voyageurs, souvent de passage seulement sur le territoire djiboutien, traversé en vitesse, nous avons retenu les éléments essentiels qui font de ce pays un espace seuil.

D'abord un seuil spatial qui conduit à l'isoler, et à le considérer comme une portion de terre non solidaire des autres territoires de son environnement. Nous avons vu comment les Français développent la vision d'un espace qui n'existerait pas antérieurement à leur installation. De leur point de vue, c'est une conquête

---

<sup>515</sup> ibidem, p.39

<sup>516</sup> ibidem, p.36

<sup>517</sup> ibidem, p.39

<sup>518</sup> ibidem, p.39



française, et une œuvre du génie de ce peuple. Nous avons également constaté que le territoire est sous l'ombre du pays rêvé qu'est l'Ethiopie, pays mythique à l'époque. Nous avons suivi le processus de négation de Djibouti, en soi, et sa mise en valeur, à l'usage des autres espaces : les colonies françaises et l'Ethiopie.

Par la suite nous avons mis en évidence la représentation de l'Autre à travers une grille de lecture stéréotypée chez les auteurs :

D'une part la mise en valeur de soi et donc le dialogue tourné vers le lecteur européen empêche de s'intéresser à l'Autre car on est plus enclins à se mettre sur le devant de la scène et à conter ses prouesses. Le diariste ne franchit pas le pas d'aller vers l'Autre.

D'autre part, un certain nombre de stéréotypes masquent le vrai visage de l'Autre. Du primitivisme qui diminue l'humanité et la culture de l'Autre, on passe à la diabolisation qui le transforme en un être fondamentalement hostile.

Peut-on imaginer alors une rencontre, même sous la forme d'une confrontation violente, des deux protagonistes ? Pour cela il faut qu'il y ait un territoire à disputer.

## **DEUXIEME PARTIE : FRONTIÈRES**

Daniel-Henri Pageaux nous invite à étudier

*« les modalités de la détermination spatiale, les dichotomies originaires d'une rêverie sur l'espace de l'étranger (...) tous les couples oppositionnels et leur transcription littéraire (nord vs sud, ville vs campagne, lointain vs familier) ; les principes de découpage de l'espace selon l'opposition Je vs Autre. »*<sup>519</sup>

Selon lui l'espace « n'est pas continu ni homogène. »<sup>520</sup> Il ajoute que l'on confère à certains lieux

*« le rôle primordial d'être le véritable cercle d'appartenance pour le Je et une collectivité choisie, élue, alors qu'une autre « portion » de l'espace, face à face substitut de cosmos harmonieux, assumera le rôle négatif de chaos, générateur de désordres. »*<sup>521</sup>

Il existe une véritable dichotomie de l'espace djiboutien. Nous avons vu dans la première partie comment la prise de possession française, d'une portion du pays, a développé une vision particulière. C'est pourquoi, dans cette seconde partie nous allons interroger les frontières. En effet le processus de prise de possession du territoire s'élargit dans les années vingt.

Il existe d'abord les frontières territoriales, objet du premier chapitre. Il y a d'une part le grand espace djiboutien, qu'on appelle aussi l'arrière pays ou la brousse et de l'autre l'espace français. Ce dernier, réduit au départ à la ville de Djibouti, est en train de s'élargir.

Quant aux frontières urbaines, (objet du chapitre 2), à l'intérieur de la ville de Djibouti, et à l'intérieur du pays, elles marquent les limites entre les différents espaces.

Comment se déroule ce processus de tracé des frontières, de mise en évidence de frontières ? Et de quelles frontières s'agit-il ? Qui les reconnaît à qui ? Quelles visions se dessinent et s'affrontent ?

---

<sup>519</sup> Pageaux, Daniel-Henri, « De l'imagerie culturelle à l'imaginaire », in *Précis de littérature comparée*, sous la direction de Pierre Prunel et Yves Chevrel, PUF, 1989, p.146

<sup>520</sup> idem, p.146

<sup>521</sup> ibidem, p.146

## **CHAPITRE PREMIER : FRONTIÈRES TERRITORIALES**

Nous considérons les frontières territoriales, celles qui délimitent l'espace de l'autorité effective. En effet, la France a, par des traités signés avec les puissances voisines étrangères, un tracé cartographique des limites géographiques de la colonie. Mais comme nous l'avons vu dans la première partie, elle ne prend pas en compte les habitants du pays.

Notre démarche consiste donc à traiter la question des frontières avec la perspective de la double vision, française et djiboutienne.

### **A- L'ESPACE FRANÇAIS ET SES LIMITES VS L'ESPACE DJIBOUTIEN**

La dichotomie de l'espace est réelle et elle définit la nature de la colonisation sur le territoire. Alors comment, des deux côtés, considère-t-on cette prise de possession du territoire ? La volonté de marquer son territoire-autorité, par le pouvoir colonial s'accommode t-elle de la volonté de préserver son territoire-légitimité, par les autochtones ?

#### ***1- LES TRACÉS DE FRONTIÈRES : APPROPRIATION (FR) ET DÉPOUILLEMENT (DJ)***

Le processus d'occupation du territoire suit des étapes successives que l'on peut dérouler. Il y a d'abord la reconnaissance puis la force militaire et enfin les activités économiques qu'on qualifierait aujourd'hui de développement (à l'époque « civilisation »).

C'est Lippmann qui manifeste, le premier, le souci d'y voir plus clair sur les limites de ce territoire français. Après presque un demi siècle de présence, on n'est pas allé au-delà de la ville de Djibouti pour administrer le pays. Un certain nombre d'expressions témoignent de ce flou et puis on peut suivre le processus

d'appropriation que met en œuvre le même Lippmann. Celui-ci se heurte à l'opposition irréductible et légitime des propriétaires originels de cette terre.

### **a- Le flou des limites et des frontières du territoire français**

Nous avons vu comment Vigneras décrivait l'absence de frontière claire de l'autorité française. Lorsque la France se décide à administrer et donc à occuper le terrain, les administrateurs se heurtent à cette absence de limites du territoire. Très vite Lippmann, nommé administrateur, le signale. Pour mesurer la problématique que pose une réelle administration du territoire nous allons nous attarder sur le cas du poste de Dikhil, en cours de création.

#### **- Frontières incertaines**

\* Le poste de Dikhil, est présenté comme « *perdu aux frontières incertaines entre notre territoire et l'Ethiopie* »<sup>522</sup> et « *cercle lointain, de création toute récente.* »<sup>523</sup> On y signale une certaine agitation parmi les tribus.

Donc « *il faudrait quelqu'un d'expérimenté dans les rapports avec les indigènes pour (le) prendre en main* »<sup>524</sup>. Pour renforcer ce caractère quelque peu dangereux et vague de l'endroit, il précise tout de suite qu'il est situé dans des zones inhospitalières et « *sans limites précises* ». Le gouverneur ne peut que se contenter de cet ordre : « *Je vous donne carte blanche* ».<sup>525</sup> Même si, certes, Lippmann veut se donner le beau rôle, la réalité correspond à cela dans les années vingt, c'est-à-dire, après une cinquantaine d'années de présence française.

Le poste est donc présenté de la sorte. C'est un endroit inexistant. Et pourtant Lippmann doit y établir l'autorité coloniale. Lorsqu'il prend le commandement du poste et que son prédécesseur, le commandant Rossat, le quitte, Lippmann note : « *Je demeure absolument seul en ce point*

---

<sup>522</sup> Lippmann, Alphonse, *Guerriers et sorciers en Somali*, Hachette, 1953, p.39

<sup>523</sup> idem, p.39

<sup>524</sup> ibidem, p.39

<sup>525</sup> ibidem, p.39

« *théorique* » ».<sup>526</sup> Le qualificatif « théorique » indique à lui seul la non existence d'une réelle autorité et d'une délimitation du territoire. Alors quelle frontière et quelle population la France gouverne t-elle ?

\* Dans *La voie sans disque*, un personnage constate, à peu près à la même époque, que « *la Somalie française a pour frontière une ligne fictive qui n'existe que sur les cartes.* »<sup>527</sup>

Mais n'existe-t-il pas de carte pour s'orienter et se retrouver ? Lorsqu'il s'engage en direction du sultanat de Yayou, vers l'Awash, Lippmann se rend compte du peu de fiabilité des cartes :

« *Une carte, très ancienne, uniquement dressée sur des renseignements verbaux, dont il faut se méfier, comme de la peste, indique que je dois trouver à Mergada des puits, du minerai de cuivre et une abondante végétation.* »<sup>528</sup>

Et erreur justement, car « Il n'y a pas de puits » aux endroits indiqués. C'est dire le danger qui peut guetter le voyageur européen. Il reconnaît finalement que « *les anciennes cartes sont décevantes* »<sup>529</sup> et avoue : « *Je devais m'en apercevoir à plusieurs reprises au cours de ma vie d'aventures.* »<sup>530</sup> C'est un aveu qui montre que le pays échappe encore au contrôle de la France et de son autorité.

\* Les voyageurs qui veulent traverser le territoire s'en rendent compte. Ainsi, Kessel et ses compagnons se proposent de suivre une caravane d'esclaves. Il faudra traverser le territoire de Djibouti. « *Nous dûmes sans cesse corriger la carte, à remanier les itinéraires de nos très rares prédécesseurs* »<sup>531</sup> raconte-t-il pour dire les pires difficultés qu'ils ont eues pour s'orienter.

Or, les mêmes font le constat suivant dans *Fortune Carrée*. Sur la carte « *le pointillé indique la frontière de l'Abyssinie et de la Somalie française.* » Et ce pointillé, justement, est la transcription matérielle de ce contrôle très faible. Mais

---

<sup>526</sup> *ibidem*, p.49

<sup>527</sup> Armandy, André, *La Voie sans disque*, A Lemerre, 1931, p.151

<sup>528</sup> Lippmann, Alphonse., *op. cit.* p.191

<sup>529</sup> *idem*, p.191

<sup>530</sup> *ibidem*, p.191

<sup>531</sup> Kessel, Joseph, *Marchés d'esclaves*, Ed. de France, 1933, p.102

le personnage ne peut se fier à ces indications, non vérifiées par des Européens encore :

*« La carte la plus récente, sur laquelle j'ai fait ce calque, est certainement pleine d'erreurs. Je n'ai jamais traversé cette partie du pays, mais elle est si peu fréquentée, si peu de missions s'y sont aventurées que le relevé ne peut pas être exact. Pourtant, d'après son dessin général et d'après les renseignements des indigènes sur les distances et les points d'eau, la route se décompose d'une façon assez simple. »<sup>532</sup>*

\* Ces frontières floues, le demeureront très longtemps. C'est en février 1975, deux années avant l'indépendance, que le haut-commissaire de France au TFAI s'indigne:

*« On nous accuse d'avoir dressé un « barrage » autour de Djibouti. Mais quel est le pays qui ne procède pas un contrôle de ses frontières ou qui accepte des étrangers en situation irrégulière sur son territoire ? »<sup>533</sup>*

Mais il trouve l'excuse selon laquelle le contrôle des frontières de Djibouti est extrêmement difficile parce qu'elles n'ont *« aucune réalité physique, ni démographique, et que les populations sont, de part leur origine, à cheval sur elles. »<sup>534</sup>* Et un autre renchérit en parlant de *« frontière de nulle part »<sup>535</sup>*

La France, nous le verrons, n'aura jamais vraiment administré l'ensemble du pays, puisqu'en 1966, un barrage, va ceinturer Djibouti-ville où elle se retranche.

## **- Reconnaissance**

Ce constat fait, comment remédier à ce flou ? Comment réussir à instaurer une autorité effective ? La réponse est dans la maîtrise de l'espace.

Pour Lippmann, le repérage topographique est essentiel pour plusieurs raisons. D'abord pour des raisons de sécurité et de survie. En effet les Danakils qui peuplent la région sont qualifiés d'*« insaisissables et invisibles adversaires »*. Donc il faut mettre en place un repérage des lieux afin de faciliter la circulation et ne pas se mettre en danger, ce qui serait une faiblesse de plus. Dès son arrivée il

---

<sup>532</sup> Kessel, Joseph, *Fortune carrée*, p.225

<sup>533</sup> *France-Pays arabes*, n°49, p.18

<sup>534</sup> *idem*, p.18

<sup>535</sup> *Le Monde* du 04/ 74, p.7

fait des tours de reconnaissance et se félicite déjà « *d'avoir reconnu, hier, Cheikh-Heiti.* »<sup>536</sup>

Maîtriser l'espace, tel est le souci permanent de Lippmann, qui représente l'autorité coloniale. En allant à Bat-Bato et à Assaëla il indique qu'il cherche à renforcer sa capacité à réagir et à se défendre contre des attaques :

« *De cette façon je serai familiarisé avec la topographie du pays et moins embarrassé si j'ai à intervenir contre d'éventuels rezzous.* »<sup>537</sup>

L'espace c'est le pouvoir. On ne peut exercer l'autorité que si on le maîtrise. Ainsi, dans le vocabulaire de Lippmann on trouve régulièrement, comme une obsession les expressions de « *topographie des lieux.* »<sup>538</sup> Au lac Assal, et cela dans la prévision de combats à venir contre les contestataires, véritables maîtres des lieux : « *Si Yayou devient par trop turbulent je barrerai la route à ses caravanes* ».

Au lac Abbé c'est la même préoccupation de se faire des repères:

« *Je me contente cette fois, d'effectuer quelques reconnaissances le long du lac* »<sup>539</sup> Abbé et donc se faire une idée de « *la topographie des alentours.* »<sup>540</sup>

Lippmann est constamment obsédé par le repérage, véritable paramètre, et auxiliaire de son pouvoir et de sa liberté. Lorsqu'il est fait prisonnier par le sultan du Aoussa Yayou, il écrit :

« *J'examine attentivement la topographie de ces lieux. J'ai de la peine à croire que je pourrais m'échapper.* »<sup>541</sup>

Sans cette reconnaissance des lieux il est doublement prisonnier : « *Au milieu de ce pays sans issue, toute fuite est vouée à un échec certain.* »  
Finalement il s'évade mais la crainte d'être repris, à cause de sa méconnaissance des voies de fuite, le tenaille : « *Yayou a dû lancer ses cavaliers. Ils ont sur moi l'avantage de connaître la topographie du pays.* »<sup>542</sup>

---

<sup>536</sup> Lippmann, Alphonse, op. cit., p.63

<sup>537</sup> idem, p.64

<sup>538</sup> ibidem, p.161

<sup>539</sup> ibidem, p.168

<sup>540</sup> ibidem, p.172

<sup>541</sup> ibidem, p.203

<sup>542</sup> ibidem, p.218



## - Voie de communication

Mais comment faire des reconnaissances sérieuses dans de grandes aires sans moyens de communication et sans connaître les voies de circulation ? Au-delà donc de ces repérages topographiques, Lippmann veut tracer des voies de communication pour rendre moins aléatoires ses déplacements. En effet il y va de la maîtrise effective que seuls les déplacements rapides et aisés peuvent rendre possible. Nous le suivons pas à pas.

« *Ma faiblesse réside dans le manque de moyen de communication.* »<sup>543</sup> Il faut donc « *des pistes carrossables* »,<sup>544</sup> où une action par camion serait plus efficace, car « *les déplacements à pieds ne peuvent (...) permettre d'atteindre* »<sup>545</sup> l'adversaire qu'après la fatigue. Cet adversaire est d'une part les tribus afares qu'il déclare rebelles et le sultan Yayou.

Ainsi il nous conte régulièrement la progression de ses chantiers. « *Je poursuis activement les travaux de la route Dikhil-Mourato.* »<sup>546</sup> Quelques lignes plus loin encore : « *Dikhil prend grand allure* »<sup>547</sup>, avec ses trois camions qui font du va et vient de passagers et de marchandises avec Ali Sabieh. « *De nombreuses échoppes offrent d'opulents étalages* »<sup>548</sup> et les caravanes arrivent. Ainsi Dikhil draine du monde et des marchandises grâce aux voies de communication.

Dans son bon droit, en tant qu'administrateur colonial, Lippmann, plante donc les éléments qui dessinent un pouvoir réel sur le territoire. Mais comme on le voit, c'est toujours dans la non prise en compte, sinon en tant qu'ennemis, des autochtones. Alors comment ceux-ci réagissent-ils ?

### b- Opposition des autochtones du pays

Ce repérage et cette appropriation se heurtent à l'opposition des habitants du territoire. Jusqu'à présent, le pays était traversé pour rejoindre l'Ethiopie,

---

<sup>543</sup> ibidem, p.72

<sup>544</sup> ibidem, p.72

<sup>545</sup> ibidem, p.72

<sup>546</sup> ibidem, p.186

<sup>547</sup> ibidem, p.186

<sup>548</sup> ibidem, p.186

comme nous l'avons montré dans la première partie. Désormais la confrontation commence. Elle va conduire à des batailles et aboutira même à la défaite et la mort d'un administrateur de la colonie, l'administrateur Bernard, comme l'évoque rapidement Lippmann, à la fin de ses mémoires.<sup>549</sup>

\* Très rapidement les oppositions commencent. Dans *Guerriers et Sorciers en Somalie* la figure emblématique de cette opposition est le sultan Yayou. Dans une conversation entre Yayou et Lippmann, à Farsa, la capitale de l'Awash, royaume du Sultan, où le Français est retenu prisonnier, voici ce qu'on peut entendre.

Le sultan interroge :

« - *Mais pourquoi as-tu reconstitué le sultanat de Gobad ? Tu sais pourtant bien que ce territoire m'appartient ! Les Debenehs l'ont arraché par la force à mes ancêtres. Puis mon père les en a chassés. Ils ont fui comme des chiens, loin de Gobad, derrière Obock. Gobad n'est pas à eux.*

- *Mais tu les as autorisés à revenir nomadiser dans le Gobad.*

- *Oui. La paix est revenue, et j'ai donné la permission d'occuper les pâturages à la saison des pluies. Mais c'était pour que les Issas ne viennent pas me les prendre. Gobad est toujours à moi. Et toi, tu l'as donné aux Debenehs, comme si je n'existais pas... »<sup>550</sup>*

Yayou, qui se présente comme l'héritier légitime du territoire, ne comprend pas qu'un étranger vienne le distribuer à d'autres, ce que Lippmann a fait dans son entreprise de « pacification » entre Issas et Afars.

Dans la logique de ce dernier c'est un territoire français :

« - (...) *Moi je n'ai rien donné du tout. Gobad appartient à la France, et, sur l'ordre de mon gouvernement, j'ai pacifié la région de Dikhil, que tu es le seul à troubler.*

- *Le Gobad n'appartient pas à ton pays, interrompt brutalement Yayou. Le Gobad est à moi. Mes ancêtres l'ont repris aux Debenehs, qui leur avaient ravi en profitant de notre faiblesse. Ils ont donné à ton pays un bien qui ne leur appartient pas.*

(...) *C'est pourquoi maintenant que tu es à Dikhil, je te fais la guerre. Je ne cesserai pas tant que le Gobad ne me sera pas rendu.*

- (...) *Si tes droits sur Gobad sont reconnus, je serai content que tes tribus occupent les pâturages, sous mes ordres... Puisqu'ils sont à l'intérieur de notre frontière...*

---

<sup>549</sup> ibidem, p.251

<sup>550</sup> ibidem, p.209

*- De quelle frontière parles-tu ? L'Aoussa s'étend jusqu'à Dikhil. Si tu es là, c'est parce que les Debenehs ont donné un territoire qui n'est pas à eux, mais à moi. C'est contre quoi je proteste. »<sup>551</sup>*

Et c'est Yayou qui a provisoirement le dessus, du moins tant que Lippmann est son prisonnier. C'est ce qu'il lui fait savoir en mettant fin à l'échange de façon catégorique :

*« - Non. Je te garde. Tu ne partiras pas avant que la question de Gobad ne soit réglée à mon avantage. »<sup>552</sup>*

Cet échange est très révélateur d'un dialogue de sourds qui oppose deux autorités, une autochtone, qui se base sur un droit « naturel », et une coloniale, qui se donne le droit de prendre le territoire par la force. Selon Yayou, le pays que Lippmann veut administrer et pacifier, selon le langage colonial d'époque, est sien, d'héritage.

La discussion sur la frontière est assez parlante. Qui fait les frontières et de quel droit ? Cette opposition entre « ton pays » et « mon pays » est irréductible. Chacun veut l'étendre vers le plus loin possible. Si pour Lippmann, l'autorité de la France englobe toute la région de Dikhil et du Gobad, pour Yayou, tout cela fait partie de son sultanat. Et l'on voit le glissement, même si Lippmann, est de fait, prisonnier de Yayou, vers la colonisation rampante. Ce dernier affirme que « Gobad appartient à la France ». Yayou répond « le Gobad est à moi ». Un peu plus loin, il va même au-delà, en réclamant le lac Assal. Et Lippmann maintient qu'il dépend d'une autorité réelle qui s'installe. Yayou l'interroge et lui fait savoir son autorité :

*« J'ai entendu dire que tu voulais me couper la route du sel, en empêchant mes caravanes d'atteindre le lac Assal ? Mais tu sais que ce lac est aussi à moi ? »<sup>553</sup>*

Et il ajoute :

*« J'ai appris aussi que tu voulais t'opposer au passage des caravanes d'armes et d'esclaves.*

*C'est vrai mais j'obéis aux ordres de mon pays »<sup>554</sup>,*

répond Lippmann qui se dissimule toujours sous les ordres d'en haut.

Le pays bascule donc et échappe aux mains des autochtones. Et nous voyons ce processus irréversible. En effet quelques temps après son évasion des

---

<sup>551</sup> ibidem, p.210

<sup>552</sup> ibidem, p.211

<sup>553</sup> ibidem, p.211

<sup>554</sup> ibidem, p.211

geôles de Yayou, et après avoir retrouvé son pouvoir, Lippmann organise une rencontre avec ce dernier. Sur la base de l'occupation de fait, il donne, magnanime, des droits à ce dernier :

« *Je t'annonce que tes droits sont réservés sur le Gobad (avec) l'appui de mon gouvernement* », <sup>555</sup> lui lance t-il.

Il a gagné sur le sultan et c'est lui qui a une attitude offensive puisqu'il veut construire une route, moyen de communication qui permet de le rapprocher de territoires plus éloignés.

« *Tu sais que je construis une route. Elle va bientôt atteindre Mourato, je voudrais que tu m'autorises à la faire passer à travers ton sultanat pour rejoindre Sardou, sur la route Assab-Dessié.* » <sup>556</sup>

Cette demande d'autorisation en échange de quoi ? Les « droits réservés sur le Gobad », son Gobad. Quelque peu dupe, Yayou proclame :

« *Je suis heureux que ton gouvernement ait enfin reconnu que les Debenehs l'ont trompé. Il faudra me signer un accord confirmant mes droits. En échange, j'accepte que ta route traverse mon pays.* » <sup>557</sup>

Et Yayou ne semble pas saisir la nuance. Il se contente de ce vœu pieux. Il ne semble pas comprendre que la France ne recule pas mais entérine le fait accompli.

\* Ce basculement, les autorités turques et égyptiennes l'ont déjà vécu amèrement. Nous avons trouvé deux épisodes de ce chassé croisé où les Français s'attribuent les terres que ces deux puissances déclinantes s'attribuaient.

C'est d'abord Paul Soleillet qui proclame :

« *Le Sultan Houmed Loïta nous a cédé le port et la rade de Sagallo, dans le golfe de Tadjourah. (...). Ainsi non seulement nous avons utilisé le territoire français d'Obock, mais nous l'avons agrandi.* » <sup>558</sup>

Mais très vite c'est la contestation :

« *Jeudi, 24 août. Au jour, Ibrahim bey et Oumed, le sultan, viennent me voir. (...) Ibrahim me demande une déclaration écrite constatant qu'il est étranger à mon voyage. Jusqu'à présent dit-il, tous les voyageurs, y compris Lucereau, ont été adressés à mon père par le consul d'Aden. Il me demande également si je sais que je suis en territoire égyptien. (...) Je lui*

---

<sup>555</sup> ibidem, P.233

<sup>556</sup> ibidem, p.233

<sup>557</sup> ibidem, p.234

<sup>558</sup> Soleillet, Paul, *Voyages en Ethiopie*, Imprimerie de l'Espérance Cagnard, Rouen, 1886, p.4

*réponds que je n'ai pas d'écrit à lui donner ; que, chef d'Obock, je n'ai pas besoin, pour venir à Tadjourah, de lettres de consul. »<sup>559</sup>*

Soleillet, en présence du Sultan Oumed, se proclame « chef d'Obock », face au bey qui exige un laissez-passer en « territoire égyptien ». Et il réussira à éloigner ainsi les revendications du bey.

\* De la même manière, Hugues Le Roux qui débarque dans l'île de Cheikh-Saïd, territoire que la France s'était attribué sans l'occuper rencontre, la même opposition comme le montre la conversation suivante :

*« Le Pacha secoue la tête avec une énergie qui devient de la fureur.*

*- (...) J'ai ordre d'obliger à se rembarquer quiconque se présente sur cette côte sans être muni d'une autorisation du gouvernement turc. En as-tu une à me montrer ?*

*- Qu'est-ce que tu me racontes avec ton gouvernement turc ? Ici, nous sommes en territoire français et je n'ai que faire de demander à personne une autorisation pour y venir. »<sup>560</sup>*

Dialogue de sourds, dans tous les cas, qui tourne à la faveur du rapport de force, au profit des puissances occidentales.

Donc la contestation des autochtones est réelle mais elle se heurte à un processus en marche. Cela montre que, contrairement à l'idée reçue, et entretenue par Albert Londres entre autres, avec les trois rochers, les populations se manifestent dès la première rencontre et contestent la colonisation. Mais cela va-t-il freiner l'occupation ? Ou au contraire la puissance occupante va-t-elle chercher à consolider ses positions ?

## **2- LES MARQUES DE L'AUTORITÉ (FR) ET L'ESPACE LIBERTÉ (DJ)**

Une fois que la puissance coloniale décide d'imposer son autorité, elle déploie un certain nombre de moyens militaires et civils. Comment se déroule ce marquage de territoire ?

---

<sup>559</sup> idem, p.42

<sup>560</sup> Le Roux, Hugues, *Ménélik et nous*, Librairie Nilsson, Per Lamm succession, 1901, p.59

## a- Occupation militaire et signes visibles de l'appropriation

Un certain nombre de signes indiquent l'autorité française qui s'installe et s'étend progressivement, élargissant les limites du territoire.

### - Etablissement

\* Dès le départ, avant même, l'installation de l'autorité officielle, la volonté de délimiter, marquer les limites intérieures, se protéger de l'extérieur, est un souci immédiat. Voyons comment Soleillet, un des premiers négociants arrivés à Obock et à Tadjourah, décrit ce processus :

*« J'ai pris possession effective de ma possession, en la faisant mesurer et en la délimitant par quatre bornes en maçonnerie de forme conique, de deux mètres de diamètres sur deux mètres de hauteur, et blanchies à la chaux. (...) l'installation du comptoir est toute primitive. Elle se compose d'une zariba (enceintes d'épines) et d'une cabane en paille, mais sur cette cabane flotte le pavillon français. »<sup>561</sup>*

Soleillet donne une forme à la propriété que lui aurait cédée le sultan de Tadjourah : on peut voir à l'œuvre le processus de prise de possession qui comporte la délimitation par une enceinte, l'édification d'une demeure, ici en paille, et l'affichage des couleurs françaises.

\* Cette image de l'occupation progressive du pays, et donc des signes manifestes de l'installation de la France, apparaît dans les timbres postes. Dans *Djibouti au regard de ses timbres-postes*, Colette Dubois étudie ce processus qui montre la progression de l'occupation et la valorisation de la France dans ce territoire. C'est d'abord l'établissement, la bâtisse du gouverneur, qui est la marque de cette présence effective.

*« La maison du gouverneur Léonce Lagarde, carrée et massive comme un fortin, domine un petit village dankali. »<sup>562</sup>*

La dichotomie de l'espace est déjà réelle. Avec l'arrivée des Français, les frontières se créent automatiquement : d'un côté l'autorité coloniale et ses instruments, de l'autre les indigènes. Ainsi, le timbre poste de 1969 intitulé « résidence du gouverneur L. Lagarde à Obock » « enrichit et idéalise la vision du

<sup>561</sup> Soleillet, Paul, *Voyages en Ethiopie*, p.5

<sup>562</sup> Dubois, Colette, *Djibouti au regard de ses timbres postes*, p.15

*premier établissement français (...) un majestueux bâtiment, construit en dur, se dresse dans un décor de verdure.»<sup>563</sup>*

\* Pierre Loti donne un aperçu de l'établissement français d'Obock. Voici comment il le décrit, de son bateau, au lointain :

*« Il apparaît bientôt, dans une vapeur lumineuse qu'agite sans cesse un tremblement de mirage. C'est d'abord une grande construction neuve à véranda comme celles d'Aden, visible de loin avec sa blancheur sur ces sables. »<sup>564</sup>*

Et il précise ensuite, avec un commentaire étonné, et déjà négatif sur le pays:

*« Elle est là unique, un peu surprenante par son air de confort et de sécurité au milieu de ce pays maudit. Ensuite un enclos à murailles de terre séchée, avec, au milieu, les débris cornus d'une tour »<sup>565</sup>*

Ce sont les ruines de l'ancienne tour Soleillet. Dès qu'il met les pieds à terre, dans « l'Obock des Européens »<sup>566</sup>, Loti donne l'image d'une bâtisse qui cherche à en imposer :

*« L'habitation du gouverneur est au centre ; on y monte par un perron en boue séchée, en mortier grisâtre, qui a une intention d'être monumental, de représenter, pour les réceptions des chefs noirs. En haut de ces marches, le logis, qui n'a pour murailles que des barreaux à jour, se dresse avec une prestance de cage à poule. »<sup>567</sup>*

C'est une description qui tourne en dérision l'édifice, avec sa « prestance de cage à poule », mais qui montre cette habitation en tant qu'instrument du pouvoir sur les indigènes.

\* Et Colette Dubois note que, tout naturellement,

*« se dégagent des dualités. Le bleu de la mer s'oppose à l'aridité du paysage, aux couleurs ocres et brunes et aux formes accidentées. L'appontement du premier plan, modeste équipement du poste français, contraste avec l'hostilité du milieu environnant. C'est un thème récurrent du discours colonial, jouant sur les différences entre le sauvage et le civilisé. »<sup>568</sup>*

---

<sup>563</sup> idem, p.15

<sup>564</sup> Loti, Pierre, *Voyages (1872-1913)*, Robert Laffont, Bouquins, Paris, 1991, p.73

<sup>565</sup> idem, p.73

<sup>566</sup> ibidem, p.73

<sup>567</sup> ibidem, p.73

<sup>568</sup> Dubois, Colette, op. cit. p.11

En effet le terme « fondation » renvoie à l'action de créer un établissement. Donc la France se fonde, s'installe, marque son autorité-territoire, sur un sol aride, non habité, comme nous l'avons vu dans la première partie. L'action fondatrice, est créatrice d'une vie. Et c'est un monde exclusivement français.

Et lorsque cette autorité va traverser le golfe de Tadjourah, après l'abandon d'Obock, qu'Ida Treat qualifiera d'« *Obock, ville morte* »<sup>569</sup>, la ville de Djibouti, nouvelle capitale, est très vite représentée, par les timbres:

« *De proto-noyau urbain en 1894, Djibouti est devenue un demi-siècle plus tard une véritable ville portuaire qui se dévoile sur le timbre-poste de 1938 (...).* »<sup>570</sup>

On a donc attendu longtemps pour voir apparaître, en arrière plan, le pays réel. L'espace valorisé était jalousement français. Il n'existait rien aux alentours, ni avant, ni après, comme nous le verrons dans la dernière partie de notre travail.

### **- Force militaire**

La seconde phase de prise de possession effective du pays est la présence militaire. Car pour l'administrer et pour le protéger, il faut une force qui impose sa loi. La présence militaire, qui aura une longue histoire à Djibouti, débute modestement. Cette présence se manifeste de plusieurs façons.

\* Dans *Saad*, roman qui situe son action au début de l'installation des Français, puisque Rimbaud en est un des personnages, on l'évoque à Tadjourah, où « *Abu Beker loue quelques jeunes Abyssines aux soldats du fort.* »<sup>571</sup>

Ces soldats sont commandés par un caporal. Lui manifestant peu d'estime, parce qu'il contrarie ses trafics (en effet l'armée française contrôle les trafics d'armes et d'esclaves), Rimbaud proclame, à propos de ce dernier « *c'est à peine s'il sait lire.* »<sup>572</sup> C'est donc à l'époque une présence plus symbolique que réelle.

---

<sup>569</sup> Treat, Ida, *La Croisière secrète*, Gallimard, 1930, p.87

<sup>570</sup> Dubois, Colette, op. cit. p.18

<sup>571</sup> Blottière, Alain, *Saad*, Gallimard, 1980, p.22. Il s'agit d'Aboubaker Pacha

<sup>572</sup> idem, p.102



\* Mais, progressivement, les soldats se retrouvent aux frontières, certes floues encore comme nous l'avons vu. En effet il faut une présence physique pour dissuader les autres puissances de trop se rapprocher du territoire, surtout de la côte. Il faut prouver aussi que la France exerce une surveillance et une lutte efficace contre les trafics illégaux (armes et esclaves).

Ainsi Monfreid et ses compagnons, dont ici Ida Treat, rencontrent de temps en temps, dans leurs parcours des militaires, aux frontières. L'auteur nous révèle, lors d'une rencontre qu' « *une escouade d'askari, bloquée entre la mer et la lagune, représente la France...* »<sup>573</sup>

Elle fait d'ailleurs prisonniers les membres de l'équipage et la blanche. Et il faudra toute l'habileté de Monfreid pour les sortir de la mauvaise passe. Elle décrit l'exploit de celui qu'elle admire en ces termes :

« *Abd el Hai arrive sur ces entrefaites...Il dénoue la situation en tapant sur les épaules des askari (qui sont fort impressionnés par sa vue) et en leur donnant des cigarettes algériennes...* »<sup>574</sup>

\* Progressivement, l'armée va prendre de l'ampleur. Certes, les autochtones n'existent pratiquement pas. Donc on fait appel aux tirailleurs sénégalais et à quelques rescapés des anciens combattants après la première guerre mondiale.

Parmi eux, le sergent Ahmed Gouled (surnommé Bel Askari), à la tête des tirailleurs, au service de Lippmann, était à Douaumont, au Chemin des Dames. Ses hommes l'admirent parce qu'il a connu la Grande Guerre et qu'il a été donc en Europe. Il est plus instruit qu'eux militairement. Ces tirailleurs ont pour mission de pacifier la région, en instaurant la loi française.

En grande difficulté, Lippmann va compter sur eux pour accomplir sa mission. On peut comprendre sa joie lorsqu'il voit arriver le peloton méhariste, « *composé de cent tirailleurs, avec armes automatiques, (qui) représente une force imposante.* »<sup>575</sup>

\* Et ainsi de poste à poste, l'autorité militaire, donc le pouvoir, va se disséminer dans le territoire. Soldine, dans *Le roi des femmes* note qu'il « *était*

---

<sup>573</sup> Treat, Ida, op. cit. p.167

<sup>574</sup> idem, p.168

<sup>575</sup> Lippmann, Alphonse, op. cit. p.239

*affecté dans un petit poste à la limite de la base et du désert.* »<sup>576</sup> Romain Gary, lui, magnifie le rôle des militaires, dans l'aide qu'ils apportent aux populations. L'armée est l'instrument de la générosité : « *Les postes blancs du Groupement Nomade sont ici des lieux de survie* »<sup>577</sup>, proclame t-il. En effet, les GNA assurent la distribution de doura aux « *campements-villages dont on ne connaît jamais avec certitude l'emplacement.* »<sup>578</sup>

C'est un autre moyen de marquer son autorité, par les moyens de subsistances. Car la dépendance peut créer l'accoutumance.

### **- Drapeau tricolore**

Autre indice, le drapeau est incontestablement la manifestation de l'appartenance du lieu à la France. Il a pour fonction d'écarter les autres puissances européennes. Ainsi pendant plusieurs années, la France a fait flotter son drapeau à Obock, sans aucune autre forme d'occupation, avec un gardien pour le surveiller. Les bateaux qui passaient au large étaient supposés éloignés par cet artifice.

\* L'autorité est représentée, selon Denis de Rivoyre, par

*« un grand vieillard, décharné, le corps étique, sur deux longues jambes d'araignée paraissant à peine le soutenir, (qui) s'annonce comme le gardien du pavillon français et, par conséquent le seul représentant de l'autorité d'Obock. »*<sup>579</sup>

Ce vieux Dankali, est un simple « gardien du pavillon français » donc. Mais c'est une fonction importante à l'époque car si le drapeau ne flottait pas au vent, Denis de Rivoyre, ni aucun de ses compatriotes, ne pourrait descendre à Obock, et proclamer qu'il était en territoire français. Soleillet lui aussi utilise ce moyen pour marquer son territoire, comme nous l'avons vu, en faisant flotter le pavillon français.<sup>580</sup>

---

<sup>576</sup> Blonay, Didier, *Le roi des femmes*, Gallimard, 1980, 26

<sup>577</sup> Gary, Romain, *Les Trésors de la mer Rouge*, Gallimard, 1971, p.40

<sup>578</sup> idem, p.40

<sup>579</sup> Denis de Rivoyre, LB, p.26

<sup>580</sup> Soleillet, Paul, *Voyages en Ethiopie*, p.5

\* Peu importe sa puissance militaire, pour s'afficher et bien montrer qu'il est bien le représentant de la France sur ce territoire que semble contester le sultan Yayou, Lippmann fait flotter le drapeau tricolore. « *Sur un mât de fortune les couleurs françaises flottent au-dessus de mon fortin* »<sup>581</sup>, note t-il, en dressant sa tente bien en face de celle du Sultan, au point de rencontre et de négociation. Ce drapeau est sorti au moment des funérailles du chef de l'autorité française à Tadjourah. En effet les habitants et surtout les enfants assistent au spectacle d'« *un cortège d'hommes blancs dont six portent sur l'épaule un cercueil couvert du drapeau français* »<sup>582</sup> qui se dirige vers la côte, pour attendre le boutre qui va évacuer le corps vers Djibouti.

\* Enfin Romain Gary sait, au milieu du no man's land, qu'il est en territoire français parce que le drapeau flotte au vent. « *Imaginez le drapeau tricolore sortant de ce nulle part.* »<sup>583</sup>

### **- Imposer sa loi et sa paix**

Mais il n'y a pas que la force militaire qui réalise la mainmise, sans contestation, sur le pays et les hommes. Il y a également l'imposition de la loi française : le droit édicté doit être respecté, la paix imposée doit être sauvegardée et gare aux châtiments infligés par cette nouvelle autorité.

Selon la version consacrée, les Issas et les Danakils seraient en guerre perpétuelle. C'est leur sport préféré, comme nous l'ont dit les voyageurs de la première heure. Alors Lippmann met en œuvre la pacification française. Après les avoir réunis, suite à une série d'attaques de part et d'autres, il proclame haut et fort :

*« Issas et Danakils, vous avez tous commis des meurtres et de pillages. A partir d'aujourd'hui, c'est fini ; vous vivrez définitivement en paix. J'ai établi un traité qui vous engage (...). Vous allez signer ce document. En même temps, vous prêterez serment sur le Coran. Que celui qui manquera à sa parole soit maudit ; sa tribu sera punie sans merci. »*<sup>584</sup>

---

<sup>581</sup> Lippmann, Alphonse., op. cit., p.231

<sup>582</sup> Blottière, Alain, op. cit. p.194

<sup>583</sup> Gary, Romain, op. cit., p.58

<sup>584</sup> Lippmann, Alphonse, A, op. cit. p.113

Lippmann, il ne faut pas oublier, s'adresse sur ce ton péremptoire, à des chefs respectés dans leurs tribus. D'une part, il proclame la fin des hostilités, par sa volonté, d'autre part, il les engage et les lie par un traité écrit. Mais, malin, il les engage sur le Coran, livre sacrée pour eux, garantie de leur respect de la parole donnée. Enfin il y a la menace finale : la punition « sans merci » des contrevenants. C'est la France qui, désormais, punira et non pas eux-mêmes par des actions de vengeance. Une nouvelle loi s'instaure et se substitue à la leur.

La pacification s'accompagne d'une part de la sanction en cas de manquement et d'autre part de la protection en cas de soumission. Se substituant à l'autorité des notables et s'opposant à la vengeance des guerriers il martèle : « *Ah ! Non, le droit de châtier me revient à moi* ». <sup>585</sup>

Désormais tout se décline à la première personne du singulier. Il est le seul maître à bord. La pacification c'est aussi la domestication :

« *J'interdis à quiconque de partir sans mon autorisation. Je punirai sévèrement tout okal qui enfreindrait mes ordres.* » <sup>586</sup>

C'est ainsi que Lippmann menace les chefs locaux. Il en fait des otages, qui doivent résider, comme des prisonniers en résidence surveillée, auprès de lui. Si Charles Michel en parlait comme d'un vœu pieux, Lippmann le met à exécution. Il distribue les logements :

« *Mohamed Loïtah, sultan, et toi, vous résiderez auprès de moi à Dikhil. Une maison t'est réservée. Hadj Ali Loïtah demeurera à Assaêla avec Daïté Moussa, chef des Aderassouls. La ligne Assaêla-Dikhil servira de frontière entre vous et les Issas. Je veillerai moi-même à ce que la tranquillité règne.* » <sup>587</sup>

Pour ceux qui ne contestent pas son autorité il assure sa protection à laquelle ils se soumettent. Le basculement semble effectif. Désormais les autochtones sont des sujets d'un territoire qui appartient à l'autorité de la France. C'est à elle qu'on vient demander protection.

Boeuh Robleh, le chef des Issa, aurait déclaré à Moussa (Lippmann) : « *Nous nous plaçons sous ta protection. Ordonne et nous obéissons.* » <sup>588</sup> Et lui de renchérir : « *aucune vengeance sur mon territoire* ». <sup>589</sup> On notera le possessif.

---

<sup>585</sup> idem, p.85

<sup>586</sup> ibidem, p.116

<sup>587</sup> ibidem, p.154

<sup>588</sup> ibidem, p.86

<sup>589</sup> ibidem, p.86

Car désormais c'est sa loi qui est en vigueur, dans ce pays devenu français. Ainsi s'adressant au vieillard qui accompagne les femmes venant négocier la libération des guerriers faits prisonniers par les tirailleurs, il tient ce discours :

S'ils sont « *mes prisonniers, c'est qu'ils ont tué et pillé des campements en territoire français. Tu connais nos lois, puisque tu es le chef du clan Mirganto* »<sup>590</sup>, lance t-il au notable. Ce dernier reconnaît qu'ils n'ont pas « *suivi (s)es lois* »<sup>591</sup>, mais désormais, ajoute t-il, « *aucun Aderassoul ne commettra de meurtre sur ton territoire.* »<sup>592</sup>

L'on passe du « mien » (autochtone) au « tien » (colonial). Le chef Mirganto désigne son pays comme étant le territoire de Lippmann.

### - Développer

Prendre réellement le pays c'est, enfin, le construire et se donner les moyens de le rendre praticable, par des moyens de communication, par les activités de commerce et l'agriculture.

\* Nous avons déjà évoqué l'obsession de Lippmann de créer des voies de circulation pour se rendre en tout point du territoire. C'est d'abord de Dikhil dont il est fier en constatant que « *peu à peu Dikhil sort de terre* »<sup>593</sup> comme un arbre qui pousse. Ce qui n'était qu'un poste, est en passe de devenir une ville d'une part par le commerce et les mouvements de déplacements qu'il crée et d'autre part par le développement de l'agriculture qui représente une victoire contre l'ingratitude de la terre.

Côté commerce d'abord, il magnifie « *Dikhil (qui) prend grand allure.* »<sup>594</sup> En effet « trois camions » font du va et vient avec Ali Sabiet, la ville voisine, chef-lieu du cercle du même nom, qui est aussi un arrêt important du train. Pour favoriser ce commerce, un pont est enfin construit au-dessus de l'oued Dikhil. Et il le teste pour en éprouver la solidité.

---

<sup>590</sup> ibidem, p.97

<sup>591</sup> ibidem, p.97

<sup>592</sup> ibidem, p.97

<sup>593</sup> ibidem, p.172

<sup>594</sup> ibidem, p.186

Côté agriculture, des puits sont creusés, la palmeraie, abondamment irriguée se développe chaque jour. Quant au potager, « *il suffit aux besoins de tout le personnel du poste.* »<sup>595</sup> C'est ensuite Assaêla, un poste avancé, à quelques kilomètres de Dikhil, qui mérite un effort : « *l'idée me vient de créer une palmeraie le long des rives de l'oued.* »<sup>596</sup>

Et ainsi à Assaêla, où aucun être humain ne s'arrêtait jusqu'à présent, « *deviendra ainsi un grand village et la route venant de Dikhil devrait faciliter son développement.* »<sup>597</sup> De cette manière il stabilise la population et crée pour le besoin de son administration des repères solides qui lui permettent d'avancer en toute sécurité progressivement. Le territoire devient sien. Et d'ailleurs, Assaêla commence à sortir du sol. « *Une palmeraie se crée, un jardin pousse, une petite récolte d'arachide réussit.* »<sup>598</sup> La vie est donc possible.

Dans ce programme tout voué au développement du pays conquis, même l'acte de soigner, banal en soi, devient, dans ce contexte, une manifestation de l'autorité :

« *Quelques mois plus tard, j'entreprendrai des tournées de vaccination. Mais cela n'ira d'ailleurs pas sans beaucoup de difficultés de la part même des victimes promises à l'épidémie et il me faudra user de la force.* »<sup>599</sup>

Lippmann fait allusion à la liberté des nomades par rapport aux contraintes de présence exigées par la vaccination. Il y a bien sûr une incompréhension mutuelle.

La construction du chemin de fer a été un autre moment décisif de la prise du territoire, du moins pour la portion qu'il traverse. Wabéri, dans une nouvelle qu'il intitule « Conte de fer », raconte sur le mode ironique ce déchirement (des cœurs et de la terre) et les traces qu'il laisse. Mais finalement, comme il le note, « *des petits bourgs ont fleuri sur son chemin comme pour le saluer avec cérémonie.* »<sup>600</sup> Ce sont les étapes devenues gares et qui vont constituer les premiers centres urbains liés à la colonisation.

---

<sup>595</sup> *ibidem*, p.106

<sup>596</sup> *ibidem*, p.106

<sup>597</sup> *ibidem*, p.106

<sup>598</sup> *ibidem*, p.187

<sup>599</sup> *ibidem*, p.139

<sup>600</sup> Abdourahman A. Wabéri, « Conte de fer », in *Le pays sans ombre*, Le Serpent à plumes, 1994, p.94. Il reprend un article d'Ali Moussa Iyé, publié dans la revue *Autrement*, Paris, 1987

\* Pour Kessel « *la voie ferrée qui relie Addis-Abéba à Djibouti, (est) la seule artère de la civilisation dans ce vaste pays.* »<sup>601</sup> Ainsi la voie ferrée, c'est-à-dire le prolongement du territoire français, est un espace civilisé parce qu'il n'est plus aux mains des sauvages guerriers.

Mais pour les Djiboutiens, cet espace ne peut être un espace de liberté, nous l'avons constaté. Alors ne trouveront-ils pas naturellement refuge dans l'arrière pays ? L'autorité coloniale viendra t-elle les chercher jusque là-bas ? On se rend compte, dans cette véritable dichotomie de l'espace que la colonisation n'a pas prise sur ces espaces de libertés des autochtones.

### **b- Espace de liberté des Djiboutiens**

Si les Français contrôlent les centres urbains et les petites localités comme nous venons de le voir avec Lippmann, il n'en est pas de même avec la brousse, où les Djiboutiens règnent en maîtres.

\* L'autochtone est, lui, à l'aise dans cet espace là parce qu'il se sent libre et chez lui. « *Le désert plait infiniment à l'indigène* »<sup>602</sup> note Vigneras. Il ajoute, à l'intention du lecteur : « *nos cités lui semblant autant de prisons* »<sup>603</sup>. Il se réfugie, en brousse, en « *amateur d'air libre et d'espace* »<sup>604</sup> qu'il est.

Donc pour l'autochtone, les deux espaces ont des significations et des vécus inconciliables : d'un côté son monde libre et de l'autre l'espace colonial qui ne lui appartient pas, synonyme de prison. Il est autonome et indépendant par rapport à l'espace colonial. « *Il ne vient au chef-lieu que quand la nécessité l'y pousse* ».<sup>605</sup> En effet « *il se sent bien chez lui, (avec) son troupeau, qui lui donne à la fois la nourriture et le vêtement, suffit à tous ses besoins.* »<sup>606</sup>

---

<sup>601</sup> Kessel, Joseph, *Marchés d'esclaves*, Ed. 10/18, série « Grands reporters », Union général d'éditions, 1984, p.74

<sup>602</sup> Vigneras, Sylvain, op. cit., p.23

<sup>603</sup> idem, p.23

<sup>604</sup> ibidem, p.23

<sup>605</sup> ibidem, p.23

<sup>606</sup> ibidem, p.23

Et Vignerac raconte un petit incident qui donnera, dit-il, une idée du caractère indépendant des indigènes. Un de ses guides salue (*nabat*, en longue somalie) une jeune fille bédouine d'une douzaine d'années. Elle ne souffle mot et continue son chemin. Il s'en suit l'échange suivant :

« - *Eh bien ! lui crie-t-il, puisque tu fais la dédaigneuse, le chef de Djibouti, qui est là, va te faire conduire en prison.*

- *Tu peux lui dire, à ton chef, fait alors la jeune fille, que nous sommes ici dans la brousse, et que je me moque de sa prison. »*<sup>607</sup>

La jeune fille exprime la pensée des indigènes, qui en général, bien installés chez eux ne se soucient pas du monde de l'Autre, celui qui est arrivé, et qui a construit un espace à lui. Et cette liberté a des conséquences : impossible par exemple d'exercer l'action de la police.

\* Un Anglais, des services concurrents des Français, a été tué. Retrouvera-t-on les responsables ? Saulac, un des personnages de *L'homme des sables*, reconnaît l'impuissance de l'autorité française sur l'ensemble du pays :

« - *Comment voulez-vous que l'on aille dénicher à travers leur désert, les dix bonshommes qui, une fois leur petite affaire réglée ont dû s'y réfugier. Autant rechercher un poisson parmi tous les poissons de la Mer Rouge ! »*<sup>608</sup>

La brousse est donc un refuge. En effet, il est difficile aux Européens de s'y rendre parce que, d'une part, ils la connaissent mal et, d'autre part, elle est milieu très pénible pour eux.

\* En parlant des nomades, Marvillez affirme, dans *Le roi des femmes*, que « *leur liberté, ils la doivent surtout à la brousse. (...) On ne se bouscule quand même pas dans cette région ; elle est trop pénible.* »<sup>609</sup> Et il ajoute, comme pour s'expliquer leur attachement à leur espace-liberté sans se laisser prendre au mirage de l'espace greffon que constitue la ville française :

« *En vérité, c'est une chose qui n'a pas cessé de m'étonner : la fierté, la liberté ne suffisent pas à expliquer que tous ces bédouins n'aillent pas se prostituer dans la ville. Il faut qu'ils aiment profondément ce pays ! (Mais Marvi, un étranger, ne l'aime-t-il pas tout autant...)* »<sup>610</sup>

---

<sup>607</sup> ibidem, p.26

<sup>608</sup> Esme, Jean d', *L'homme des sables*, collection l'épervier, NRF, Paris, 1930, p.218

<sup>609</sup> Blonay, Didier, *Le roi des femmes*, NRF, Gallimard, 1980, p.158

<sup>610</sup> idem, p.158



En plus d'être un espace de liberté, la brousse peut donc symboliser l'attachement à son pays. Le personnage central, Soldine, en tombe amoureux au point de la préférer à la ville comme les nomades : « *La ville c'est un concentré du pire. On y devient faible. Ici j'ai la santé, je respire* »<sup>611</sup>, alors que pour le légionnaire, c'est l'enfer. Ce dernier avoue boire « *pour oublier sa captivité dans la brousse.* »<sup>612</sup>

Il y a donc une vision rassurante, protectrice de son espace-brousse pour le Djiboutien et ceux des Européens qui l'adoptent. Par contre les Européens, en général, ont peur de s'aventurer au-delà de l'espace maîtrisé et sécurisé. Quels sont alors les obstacles que l'espace djiboutien dresse face à l'occupation ?

## **B- L'ESPACE RISQUE (FR) ET L'ESPACE REFUGE (DJ)**

On a vu comment la France prenait progressivement le territoire pour y instaurer son administration. Mais force est de constater que les choses n'avancent pas au-delà des centres urbains et des stations du chemin de fer. En effet, en ces années vingt, le pays de l'intérieur reste hostile. Pourquoi ? Quels sont les éléments que l'on retrouve dans la vision française, qui s'expriment à travers les œuvres de l'époque ? D'une part le paysage et la nature sont durs et d'autre part les hommes restent sur leur garde. On reste donc méfiant par crainte des attaques de la nature et des hommes.

### **1- L'HOSTILITÉ DU PAYSAGE**

Ce territoire est à la fois inconnu, car peu de Blancs l'ont parcouru (on est encore au stade des « pionniers ») et dangereux. Pourquoi ce paysage est-il perçu ainsi ?

---

<sup>611</sup> ibidem, p.75

<sup>612</sup> ibidem, p.101

## a- L'inconnu

Inconnu, dangereux, vide et funèbre voilà les caractéristiques de l'espace djiboutien tel qu'il est perçu par les Européens.

\* A Philippe, personnage de *Fortune carrée*, qui insiste pour conduire la caravane qui va traverser le territoire de Djibouti, Mordhom, sous les traits duquel on retrouve Monfreid, prévient :

« Vous ne connaissez ni la route, ni la langue, ni les mœurs. Et puis, il faut une résistance... »<sup>613</sup> Et de plus la caravane devra passer par « un chemin terriblement difficile, dangereux, qui passe chez les Abyssins, les Issas, les Danakils, et près des postes français. »<sup>614</sup>

En effet le pays est inconnu tant que des Européens ne l'ont pas parcouru pour y tracer des voies de circulation reportées sur des cartes. Monfreid/Mordhom lui-même, qui est souvent le guide des Blancs parce qu'il se targue de mieux connaître les autochtones, comme nous le verrons, doit avouer ses limites :

« La carte la plus récente, sur laquelle j'ai fait ce calque, est certainement pleine d'erreurs. Je n'ai jamais traversé cette partie du pays, mais elle est si peu fréquentée, si peu de missions s'y sont aventurées que le relevé ne peut pas être exact. Pourtant, d'après son dessin général et d'après les renseignements des indigènes sur les distances et les points d'eau, la route se décompose d'une façon assez simple. »<sup>615</sup>

On ne peut pas se fier aux indications des indigènes, même lorsqu'ils sont les guides. On ne pouvait partir des « bases civilisées de la colonie française. C'est-à-dire aussi bien de Djibouti que d'Obock »<sup>616</sup> pour éviter les autorités coloniales. Et cela montre que, à part les centres urbains dits « civilisés » parce qu'aux mains des Européens, le reste du pays reste libre et donc dangereux pour l'étranger.

---

<sup>613</sup> Kessel, Joseph, *Fortune carrée*, éd. Julliard, pocket, Paris, 1997, p.224

<sup>614</sup> idem, p.224

<sup>615</sup> ibidem, p.225

<sup>616</sup> Kessel, Joseph, *Marchés d'esclaves*, p.98

Ainsi, il faudra traverser les territoires issa et dankali et « *pour chacun d'eux, il fallait des guides bien distincts* »<sup>617</sup> car les Issas et les Danakil s'entretueraient depuis des siècles sans miséricorde, nous l'avons appris avec les voyageurs.

Alors comment circuler dans un territoire que des prédécesseurs n'ont pas balisé ? : « *C'était une partie hasardeuse à jouer dans un pays où toutes les cartes sont fausses* »<sup>618</sup>, comme nous l'avons vu précédemment.

C'est ainsi que Kessel et son compagnon se présentent comme des pionniers. Ils disent leur fierté d'avoir traversé le pays hostile et sont finalement accueillis à Dikhil, en territoire sous administration française : « *Jamais on n'avait vu des Blancs arriver à Dekkel par le désert issa.* »<sup>619</sup> Kessel insiste lourdement sur cet exploit réalisé pour la première fois par des Blancs :

« *Abaiïto, Galamo, Saggadera, Nehellé, voilà les noms de nos premières étapes, où bien peu de Blancs ont passé.* »

Le pays de l'intérieur se résume, en effet pour longtemps, à l'horizon, au désert lointain, et à un vague que les Européens n'arrivent pas à saisir car on ne s'y déplace pas sinon en fuyant, en train ou en caravanes. En traversant la plaine de Gagadé, immense surface aride et lisse, Kessel note que c'est « *un pays inconnu et sans habitants.* »<sup>620</sup>

\* Ida Treat, elle aussi, a la même impression. Elle s'étonne, lors d'une halte du train, de cette population sortie d'on ne sait où. Le Blanc n'allant pas à l'écart de la voie ferrée, il n'a aucune idée de l'occupation de la terre. Dans les gares de brousse où la foule, très composite, vend de tout, elle note :

« *Cette foule est sortie d'on ne sait où... Car aussi loin qu'on sonde l'horizon pas une case n'est en vue...* »<sup>621</sup>

Ce qui s'offre à son regard aussi loin qu'elle peut voir à l'horizon, c'est « *le désert, ou plutôt les déserts (qui) continuent* », la brousse « *déboisée* », avec les mimosas « *rabougris* », les terrains de « *pierrailles* », « *les étendus jaunâtres* »<sup>622</sup> avec les termitières qui se dressent, des troupeaux de chèvres, de

---

<sup>617</sup> idem, p.98

<sup>618</sup> ibidem, p.99

<sup>619</sup> ibidem, p.101

<sup>620</sup> ibidem, p.103

<sup>621</sup> Treat, Ida, *La croisière secrète*, Gallimard, Paris, 1930, p.46

<sup>622</sup> idem, p.48

chameaux et quelques gazelles. C'est tout simplement l'horizon vide et Ida Treat voudrait bien découvrir ce qui se cache au-delà.

\* Comme nous l'avons vu, le pays était traversé seulement, et de plus en plus vite par le train, ainsi que le rapporte un personnage de *La voie sans disque*, dans un élan de fierté. Si

« *jadis, des mois de caravane à travers un désert de pierres, une brousse inhumaine, sans pistes ni repères, une mer de feu pétrifié, refoulaient au cœur de l'Afrique la fruste métropole de l'empire éthiopien.* »<sup>623</sup>

Aujourd'hui, la vitesse vous conduit, confortablement, de Djibouti à Addis Abeba et vice-versa. Entre ces deux villes c'est toujours le vide et le désert, en dehors du rail car « *où finissait la gare commençait le désert* »<sup>624</sup>, ce dernier étant présenté comme « *l'étendue chauffée à blanc qu'on traverse en silence* »<sup>625</sup>.

En dehors de ces centres urbains, l'intérieur du pays qu'on appelle « la brousse », ou « le désert » n'intéresse, pour le moment, personne.

\* Voici comment, dans *Le roi des femmes*, Soldine décrit la vie des jeunes soldats blancs de son âge : « *Sur la base, entre juke-box et flipper* »,<sup>626</sup> ou, lorsqu'ils sortent, sur les plages « *tentaient d'entrer en relation avec les jeunes Européennes* »,<sup>627</sup> ou encore « *louaient des bateaux pour aller à la pêche ou visiter les îles au sable fin ourlée d'eau limpide et de coraux.* »<sup>628</sup> Toute la stratégie de l'évitement, en somme. Et pour conclure : « *Personne n'allait dans la brousse.* »<sup>629</sup> Ainsi il y a une fermeture totale au pays.

Mais cette impression de vide inspire à d'autres une peur. L'espace présente un danger.

\* Lippmann, qui a l'obsession des attaques de la part des autochtones qu'il cherche à « pacifier », voit partout des menaces. Le paysage devient un auxiliaire de ses adversaires. Sous l'effet de la chaleur, le paysage présente une hallucinante palette de couleurs sombres qui donne la chair de poule. Au lac

---

<sup>623</sup> Armandy, André, *La voie sans disque*, les éditions de France, Paris, 1930, p.23

<sup>624</sup> idem, p.52

<sup>625</sup> Blonay, Didier, op. cit., p.64

<sup>626</sup> idem, p.63

<sup>627</sup> ibidem, p.63

<sup>628</sup> ibidem, p.63

<sup>629</sup> ibidem, p.63

Abbé sous l'effet de la chaleur encore, il s'exclame : « *Quel admirable lieu pour un guet-apens !* »<sup>630</sup> Dans son esprit une image horrible : « *Ce défilé qui a connu mille crimes* », <sup>631</sup> lui réserve peut-être une mauvaise surprise. Décidément le paysage donne un coup de main à « *ses habitants (...) trop cruels* ». <sup>632</sup>

La menace se précise, Lippmann semble voir des fantômes, ou la peur lui fait voir des scènes tragiques sous l'effet de son imagination. Comme il est obsédé, il semble avoir des hallucinations :

« *L'intense réceptivité provoquée par l'inconnu impose la confuse sensation d'une présence qui vous guette. Est-ce l'effet des nombreuses tragédies qui s'y sont déroulées ? Le lac et le ciel bleussent entre des monts noirs, sévères et rudes.* »<sup>633</sup>

\* Le paysage, que les voyageurs traversent, dégage, à leurs yeux, une tonalité de mort. Kessel annonce la couleur. Le paysage djiboutien est hostile. Le voyageur, ou le caravanier, qui veut le traverser est effrayé par les aspects rugueux et dangereux. Il donne une impression de mort.

« *Défilés arides et magnifiques, rocs de cuivre, champs de laves et de pierres noires, palmiers au lait qui enivre, hérissés de poignards danakil pour que l'étranger sache qu'en y touchant il mérite la mort, déserts noirs avec ses pistes de galets funèbres, ses lits de torrents desséchés, ses déchirures tragiques, (...) désert absolu, (...) le soleil dur, l'air bleu et la terre sombre...* »<sup>634</sup>

Kessel en fait une description dominée par le vocabulaire de la mort et de l'absence de toute vie : le volcanisme, la sécheresse, et les failles et falaises. Et enfin le fameux soleil impitoyable que nous retrouverons. Paysage mort, endeuillé même, habité par des génies, que l'on retrouve dans *Fortune Carrée*:

« *Les sombres génies, qui avaient forgé à leur enclume cette terre de deuil sauvage (...), l'emplissaient de leur suffocante haleine. Pas un souffle d'air n'animait la solitude absolue des pierres noires.* »<sup>635</sup>

Voici comment l'idée de mort est suggérée : un lexique funèbre « deuil », et « suffocante haleine », des qualificatifs « sombres », « sauvage », et « noires » qui donnent une sensation inquiétante renforcée par la présence invisible des

---

<sup>630</sup> Lippmann, Alphonse, op. cit. p.162

<sup>631</sup> idem, p.162

<sup>632</sup> ibidem, p.162

<sup>633</sup> ibidem, p.168

<sup>634</sup> Kessel, Joseph, *Marchés d'esclaves*, p.102

<sup>635</sup> Kessel, Joseph, *Fortune carrée*, p.243

« génies » et leur « haleine ». La négation définitive « pas un souffle », renforcée par la « solitude absolue » porte l'estocade.

\* Romain Gary, quelques années plus tard, y ajoute une note de fin du monde :

« Si l'enfer vous tente, venez-y : vous serez comblé. Cent mille volcans sont morts ici pour faire de cette région d'Afrique un chaos noir de rocs calcinés où seuls les épineux gris acier font vivre les chameaux et les chèvres. »<sup>636</sup>

Pour lui : « La rage semble avoir présidé ici à la création du monde... »<sup>637</sup>

Car, à ses yeux, « tout, ici vous offre l'image de ce que sera un jour le point final de l'histoire de l'homme... »<sup>638</sup> Gary rebute définitivement le visiteur :

« Ce pays où tout semble né pour le châtiment. Pourquoi des hommes ont-ils choisi de vivre ici ? Quel plus cruel ennemi que cette terre fuyaient-ils ? »<sup>639</sup>

Question très significative pour un Européen qui ne peut circuler librement dans cet espace dangereux par nature et donc seul refuge des autochtones. Mais l'Européen n'est pas au bout de ses peines car il y a un élément de cette nature qui lui est particulièrement fatale.

## **b- Le soleil qui tue**

Le soleil est un élément important de cette nature hostile. Pourquoi fait-il couler beaucoup d'encre ? Déclinée sur tous les tons, la chaleur qu'il dégage est très forte et ses conséquences dangereuses pour les Blancs.

\* Dans *L'homme des sables* de Jean d'Esme, le thème de la chaleur est omniprésent comme un leitmotiv qui rythme les conversations des personnages et les descriptions du paysage par le narrateur. Décliner la chaleur du soleil et ses effets sur les hommes et les paysages devient un exercice de style. Nous allons suivre comment cet auteur crée une impression.

---

<sup>636</sup> Gary, Romain, *Les trésors de la mer Rouge*, p.13

<sup>637</sup> idem, p.20

<sup>638</sup> ibidem, p.28

<sup>639</sup> ibidem, p44

Dès les premières pages, les premiers mots sont réservés pour avertir le lecteur de cette chaleur. « *La place Ménélik ardaït encore. Pourtant le soleil, déjà, ne l'incendiait plus que de rayons obliques.* »<sup>640</sup>

C'est l'après-midi, en principe la chaleur doit baisser. Mais ici, c'est le contraire et les adverbes « encore », qui indique la durée, et « pourtant », qui résonne comme une sorte d'étonnement, indiquent que les choses ne se passent pas comme dans la normale.

Et c'est la chaleur qui façonne le paysage. La blancheur, la pâleur et l'embrasement déclinés ici reviendront souvent.

« *Tout n'était que blancheur, flamboïement et brûlure. On devinait que les murailles pâles étaient semblables aux plaques d'un vaste four sans cesse calciné par l'embrasement solaire.* »<sup>641</sup>

On a un renforcement de ce vocabulaire qui par les métaphores du « four » glisse vers le cuit le « calciné ». Il faut noter l'insistance du vocabulaire devant l'intensité de la chaleur, dans l'emploi du même terme décliné en « *flamboïement* »,<sup>642</sup> « *flambait* » et « *flambaient* »<sup>643</sup> pour donner l'image des flammes du feu solaire.

\* Comme dans *L'Homme des Sables*, le narrateur de *La voie sans disque* note très rapidement les effets de la chaleur sur le thermomètre lui-même.

« *Sous l'accablement de midi, volets clos et ventilateur tourbillonnant, le mercure avait dépassé « Sénégal ». Dehors, l'ampoule eût éclaté, les fabricants de thermomètres n'ayant pas prévu Djibouti.* »<sup>644</sup>

C'est très étonnant et inquiétant. L'extrême chaleur fait éclater les ampoules. De la même façon, le narrateur introduit le pays avec cette image :

« *A Djibouti, il n'est pas jusqu'à l'horloge de la gare qui n'accuse les effets déprimants du climat. Considérant comme exténuant le pourchas du cycle solaire, elle borne son effort à marquer huit heures dix.* »<sup>645</sup>

Nous allons voir maintenant le caractère non-stop de la chaleur. Bienvenue au pays de la chaleur, du matin au soir. Il est huit heures du matin et « *le soleil flambait déjà ; le ciel d'un bleu immaculé déversait une chaleur*

---

<sup>640</sup> Esme, Jean d', *L'homme des sables*, p.7

<sup>641</sup> idem, p.7

<sup>642</sup> ibidem, p.7

<sup>643</sup> ibidem, pp.68, 121, 131

<sup>644</sup> Armandy, André, op. cit. p.1

<sup>645</sup> idem, p.9

lourde. »<sup>646</sup> Saulieu le constate aussi, très tôt le matin la fraîcheur est chassée par le soleil qui souffle le chaud.

« Lorsqu'il atteint le quartier somali où se trouvait la boutique du forgeron indigène, le soleil déjà haut flambait impitoyablement. Pourtant il était à peine dix heures. Du ciel cruel, tombait une chaleur torride. »<sup>647</sup>

\* Soldine, dira, en arrivant, « *matin est un mot sans grande signification puisqu'il fait aussi chaud d'un bout à l'autre de la journée.* »<sup>648</sup>

\* De même Gary relèvera, avec ironie, cette chaleur plus que matinale :

« *Djibouti, deux heures du matin. J'atterris par une de ces nuits écrasantes de chaleur qui paraissent changer les étoiles glacées en de minuscules soleils enragés. On pompe l'air dans l'avion pour vous permettre de respirer et à la sortie du Boeing on se tourne avec inquiétude vers les réacteurs : sont-ils en feu ? Est-ce de ces trous béants que vient cet invisible incendie ?* »<sup>649</sup>

Et il insiste, en marquant bien les moments de la journée, pour finalement constater la permanence de cette chaleur incendiaire : « *Il est sept heures du matin. Dehors, la chaleur n'a pas bougé : jour, nuit, c'est le même feu épais, soutenu, nourri.* »<sup>650</sup> On voit ici le vocabulaire du militaire qui semble décrire un bombardement ou une fusillade.

Ce n'est pas une chaleur irréaliste mais elle est ressentie par les personnages qui s'en plaignent à haute voix (nous verrons plus bas les effets sur les Blancs). C'est le premier sujet de conversation dans les cafés de la ville de Djibouti, lorsque les colons se retrouvent après le travail.

\* Ainsi, à la terrasse du café, c'est Bertrand, personnage de *L'homme des sables*, qui s'exclame :

« - 337, annonça t-il, et ...il est près de cinq heures ! Pas mal ! Ça a dû monter jusqu'à 38 à 40 ! »<sup>651</sup>

---

<sup>646</sup> Esme, Jean d', op. cit. p.121

<sup>647</sup> idem, p.68

<sup>648</sup> Blonay, Didier, op. cit. p.27

<sup>649</sup> Gary, Romain, op. cit., p.9

<sup>650</sup> idem, p.11

<sup>651</sup> Esme, Jean d', op. cit. p.10



Il est donc 5 heures de l'après-midi et la chaleur reste élevée. Son compagnon n'est pas en reste. Lui aussi il y va de son commentaire et de sa rage :

« - *Cré nom, dit Bernard Soulas dégrafant le col de sa veste, dire qu'il y a des femmes quelque part dans le monde qui se baladent en manteaux de fourrure !... »*<sup>652</sup>

\* Cette lecture de la température est très fréquente ici, elle est sujet de conversation, pour s'en étonner, s'en indigner ou s'en plaindre. Albert Londres, lui, ironise :

« *Voyageurs en escale, ne blasphémez plus. Rien ne vaut un séjour à Djibouti. On y compte, dites-vous, quarante-quatre degrés à l'ombre ? Qu'est-ce que cela peut vous faire puisqu'il n'y a pas d'ombre ? Regardez : des hôtels, des ventilateurs au plafond, une salle de douche, de la limonade glacée. Ah ! vivre là ! »*<sup>653</sup>

Voyons maintenant comment la chaleur du soleil se décline dans un champ lexical riche et redondant pour insister lourdement et définitivement sur le caractère invivable du pays.

Les effets de ce soleil intense et de la chaleur qu'il dégage sur le paysage sont catastrophiques. A lire ces auteurs, on a l'impression qu'ils déploient une véritable rhétorique, dans cette propension à rechercher les termes et les images les plus fortes et les plus évocatrices pour donner une idée exacte de ce que peuvent éprouver les blancs qui séjournent là-bas.

« *D'un horizon à l'autre, le pays somali, le monde des sables, brûlé, torréfié, n'était qu'une immense fournaise. La chaîne de montagnes bordant la baie haussait son entassement de rocs dénudés ; les sables flambaient. Une effroyable chaleur stagnait et l'atmosphère tremblait en grandes ondes vitreuses. »*<sup>654</sup>

Il se dégage de cette tirade l'impression de feu et d'incendie. Le champ lexical du feu de cuisine est ici convoqué : « brûlé », « torréfié », « fournaise », « flambaient ». On a l'impression que le sol se calcine, cuisiné par le feu du soleil. D'autre part, la chaleur donne l'impression de mirage et brouille la vue, ce que traduisent les termes « tremblaient » et « ondes vitreuses ». Enfin il faut remarquer la généralisation, qui amplifie les choses par les formules englobantes

---

<sup>652</sup> idem, p.9

<sup>653</sup> Londres, Albert, *Pêcheurs de perles*, Le serpent à plumes, p.115

<sup>654</sup> Esme, Jean d', op. cit. p.131

et sans nuances « d'un horizon à l'autre », et restrictives « n'est qu'une ». Tout cela concourt à la simplification extrême qui veut juste donner une impression et une perception générale, mais saisissante, du pays. Cela reste conforme à l'image qu'on en a. On la retrouve dans tous les écrits où la chaleur est déclinée dans tous les sens.

\* Lippmann donne ses premières impressions en arrivant à Djibouti : « *La ville flambe sous un soleil d'enfer* »<sup>655</sup> *et les maisons ont l'air « écrasés par la chaleur de plomb. »*<sup>656</sup>

\* David a l'impression que tout va s'enflammer car « *le sable est pris entre le feu du soleil et celui, plus menaçant encore, de la terre en fusion toute proche.* »<sup>657</sup>

\* La perception suivante, de Saulac, qui regarde le boutre qui emmène Saulieu et son épouse vers Obock, confirme le flou qu'engendre le trop plein de soleil, comme une sorte de vapeur :

« *Là-bas, entre le double embrasement du ciel et de la mer, le boutre n'était plus qu'une minuscule tache blanche, à peine discernable.* »<sup>658</sup>

C'est l'arrivée, à Obock, du couple Saulieu Andrée. Le narrateur nous décrit cette terre qui va l'accueillir. On note le paysage de sable, de falaise, d'oueds desséchés, et la mer. Et,

« *au dessus de tout cela, le soleil - le dur, le brasillant soleil qui s'abat sans trêve de l'aube au crépuscule d'un ciel cruel et sans nuage et incendie sans pitié les maigres mimosas, la terre sableuse et caillouteuse* »<sup>659</sup>.

Puis, un peu plus loin, les vestiges d'un bâtiment administratif qui est en train de « *s'écrouler dans l'abandon sous la brûlure de l'embrasement solaire* »<sup>660</sup> et enfin la touche finale :

« *Pas un brin d'herbe, pas une ombre vivante, une effroyable chaleur, un perpétuel flamboiement que réverbérait impitoyablement la face surchauffée de la mer étincelante. C'était Obock !* »<sup>661</sup>

---

<sup>655</sup> Lippmann, Alphonse., op. cit. p.20

<sup>656</sup> idem, p.20

<sup>657</sup> Blottière, Alain, *Saad*, p.153

<sup>658</sup> Esme, Jean d', op. cit. p.133

<sup>659</sup> idem, p.135

<sup>660</sup> ibidem, p.136

<sup>661</sup> ibidem, p.136

Dans cette présentation tout est fait pour dégoûter d'Obock. Plusieurs éléments concourent à en priver de vie et donc d'avenir. Tout d'abord l'insistance sur le soleil, et sa permanence « sans trêve de l'aube au crépuscule » ; ensuite les privatifs « sans » et les négations « pas un(e) », et enfin la référence aux ruines et à « l'abandon » de bâtiments administratifs, depuis que la capitale a été transférée à Djibouti.

La chaleur telle qu'elle est énoncée est une sorte de monstre effroyable. Des termes forts sont utilisés pour en donner une idée répulsive : les substantifs « embrasement » et « flamboiement » dénotent l'idée « d'incendie » qu'indique aussi le gérondif « brasillant » (le soleil transforme en braises ardentes tout ce qu'il touche). Ce soleil est personnifié par les qualificatifs « cruel » et « sans pitié ». De même l'adverbe « impitoyablement » donne au soleil, et à la chaleur qu'il dégage, un caractère de monstre inhumain.

Cette dernière caractéristique du soleil est très fréquente, tant il fait mal semble-t-il.

\* Dans *Le roi des femmes* le personnage, Soldine, emploie un certain nombre de verbes pour montrer l'action violente du soleil. « *Le soleil me frappe à toute volée* », <sup>662</sup> se plaint-il, puis, « *le soleil cogne* » <sup>663</sup> et plus loin c'est un « *soleil qui mord la peau*. » <sup>664</sup> Est-il un géant qui frappe ou un serpent qui mord ?

\* Pour David c'est « *un soleil dictatorial et haï*. » <sup>665</sup>

\* Quant à Ida Treat elle nous rappelle le rôle suprême accordé au soleil de Djibouti : c'est un « *soleil qui tue*. » <sup>666</sup>

\* Dans cet exercice de style, Kessel, comme toujours, décrit, avec les images fortes, les tentacules du soleil. Voici un passage qui montre les effets dévastateurs du soleil implacable sur la nature :

---

<sup>662</sup> Blonay, Didier, op. cit. p.9

<sup>663</sup> idem, p.126

<sup>664</sup> ibidem, p.134

<sup>665</sup> Blottière, Alain, op. cit. p.37

<sup>666</sup> Treat, Ida, op. cit., p.102

« Un grésillement rugueux et noir sous la flamme du soleil qui montait, montait, chaque instant plus pesant, plus mort. Ses rayons n'avaient pas de vie dans cette arène qui semblait dévastée par un incendie de cataclysme. Leurs faisceaux tombaient comme une masse presque solide à force d'intensité, d'éblouissement et restait prisonnier, immobile, sans vibration, sans nuage, ensorcelé par les pierres noires, la poussière noire et soudé à elle pour l'éternité, semblait-il, (...) au-dessus d'elles le ciel dépoli, corrompu par ce feu et sa réverbération aveuglante, était le ciel d'un autre monde, funeste, et maudit. »<sup>667</sup>

Le monstre solaire déploie ses rayons en faisceaux qui tombent, comme une pluie de chaleur, sur le sol incendié, avec toute l'intensité du feu solaire. La conséquence est cette impression de mort, que nous avons déjà vue, le soleil empêchant toute vie de se développer.

### c- Les effets de la chaleur

La chaleur solaire a des effets très perceptibles par les personnages. C'est l'air, donc l'atmosphère générale qui devient surchauffé. Voici les expressions que l'on rencontre : « L'air est chargé de feu »<sup>668</sup>, ou encore le soleil « flambe l'air »<sup>669</sup>, « l'air est lourd »<sup>670</sup>, « l'air est chaud »<sup>671</sup>. Et c'est encore la chaleur jusqu'en pleine nuit : « La nuit (...) l'obscur radiation des pierres calcinées les pénétra de sa chaleur ardente »<sup>672</sup> ou encore, « vraie nuit djiboutienne... atmosphère de chaufferie. »<sup>673</sup> Et chez Ida Treat : « Une nuit entière, le Khamsin a soufflé le feu »<sup>674</sup>. Autre conséquence gênante, le trop de lumière qui aveugle. Pour Lippmann il s'agit d'une « lumière crue et aveuglante »<sup>675</sup>.

Donc il faut survivre d'une autre manière. Pour l'Européenne c'est très déroutant. En effet cette chaleur désorganise complètement.

Cette chaleur, décrite si durement et avec beaucoup de redondance, ne laisse pas indifférent, on s'en doute. Elle est une menace permanente. Plus particulièrement, la chaleur a un certain nombre d'effets sur les hommes et les

---

<sup>667</sup> Kessel, Joseph, *Fortune carrée*, p.242

<sup>668</sup> Treat, Ida, op. cit. p.97

<sup>669</sup> Blottière, Alain, op. cit. p.11

<sup>670</sup> Lippmann, Alphonse, op. cit. p.48

<sup>671</sup> idem, p.59

<sup>672</sup> Armandy, André, op. cit. p.30

<sup>673</sup> idem, p.127

<sup>674</sup> Treat, Ida, op. cit., p.107

<sup>675</sup> Lippmann, Alphonse, op. cit. p.99

femmes blancs, étrangers sous ces latitudes. De quoi souffrent-ils le plus ? Comment s'exprime leur inquiétude ?

### - La soif

L'effet immédiat c'est d'abord la soif qui arrache cette exclamation à Ida Treat : « *Comme j'ai soif* ». <sup>676</sup> En effet la soif est omniprésente. Dès l'arrivée à Djibouti elle prend les Blancs à la gorge. Plusieurs personnages la déclinent à leur façon

\* En arrivant à Djibouti, Soldine rend compte de sa première expérience de la soif, à l'atterrissage de l'avion : « *A la sortie, (...) on sue tout de suite en rêvant de boire.* » <sup>677</sup> Et il note, une fois en ville : « *je bois comme on respire.* » <sup>678</sup> Pendant quelques heures il en a l'obsession : « *la terre brûlante et la soif des hommes* », ou encore la « *soif permanente* » <sup>679</sup>. Soldine fait une sortie avec un de ses camarades pour voir un peu le pays à l'intérieur. Sur la route, note t-il, « *la soif nous dévorait quand le premier village se montra enfin* ». <sup>680</sup> Ils sont ivres de « bonheur » lorsqu'ils se désaltèrent.

\*Albert Londres invente, à sa manière, une petite scénette, dans un échange avec son gosier et conclut : « *Une soif sans espoir d'être apaisée. Jamais je n'eus autant de démêlés avec mon gosier.* » <sup>681</sup>

\* Quant à Lippmann il trouve une parade, certainement d'inspiration autochtone, pour prévenir la soif. Il place, dit-il, « *entre la joue et les gencives, un gros grain de sel du lac Assal ; les glandes salivaires ainsi activées par le contact du sel, empêchent de ressentir la soif.* » <sup>682</sup>

---

<sup>676</sup> idem, p.159

<sup>677</sup> Blonay, Didier, op. cit., p.7

<sup>678</sup> idem, p.8

<sup>679</sup> idem, p.26

<sup>680</sup> idem, p.64

<sup>681</sup> Londres, Albert, op. cit. p.118

<sup>682</sup> Lippmann, Alphonse, op. cit. p.229

## - La peur de l'asphyxie

Pire que la soif, c'est la peur de mourir sous l'effet de la chaleur qui tenaille souvent les Blancs.

\* Petite panique, chez Ida Treat, qui pourtant est en bonne compagnie avec Monfreid, dans les mouvements de la mer. « *Je me souviens d'une parole d'Abd el Haiï : « Sous ce climat, il vaut mieux éviter les émotions. Déjà, je crois comprendre »*<sup>683</sup> écrit-elle. Mais tout le monde n'est pas Monfreid.

Entre ce qui est raconté et ce qui est vécu, il y a certainement une grande différence. On peut se moquer des autres, en écoutant Monfreid, mais quand on en fait les frais, c'est autre chose. C'est l'expérience d'Ida Treat. « - *On s'hypnotise sur le danger du soleil, m'a dit Abd el Haiï. On en a peur, on est impressionné et ça y est.* »<sup>684</sup>

Mais ce ne sont pas des paroles rassurantes. La peur de l'asphyxie est très réelle et permanente. Vers l'intérieur, dans la plaine nue, Ida Treat, qui nous raconte une de ces expériences extrêmes, note :

« *A mesure qu'on s'éloigne de la mer, l'air semble manquer. La chaleur tombe d'en haut, écrasante et le sable la renvoie. Rebondissements de la fournaise. J'étouffe littéralement.* »<sup>685</sup>

Et elle continue à décrire son état, de plus en plus dramatique :

« *Toujours la chaleur. (...) Mon cœur joue du tambour avec mes côtes. L'air manque de plus en plus. Mes carotides enflent. Impression d'asphyxie. Nausée. L'insolation ? Terreur subite.* »<sup>686</sup>

Puis les effets s'amplifient au point qu'elle risque de s'évanouir et de perdre connaissance :

« *Voici que le paysage perd sa netteté. Ses lignes ondulent dans les yeux qui font mal. Je m'affale sous un palmier. Je n'ose pas bouger. A peine si je respire de crainte de m'évanouir.* »

Les sables mouvants augmentent le danger, mais Monfreid intervient à temps pour la sauver d'une mort certaine :

« *A travers la plage, Abd el Haiï vient vers moi, tête nue.*

---

<sup>683</sup> Treat, Ida, op. cit., p.97

<sup>684</sup> idem, p.102

<sup>685</sup> ibidem, p.103

<sup>686</sup> ibidem, p.104

- Vous voyez bien, le casque est superflu quand on n'a pas peur.

*Le soleil atteint déjà les cimes du Mabla qu'il incendie. (...) Et honteusement je donne raison à Abd el Hai. »<sup>687</sup>*

Oui, le soleil est dangereux mais pas pour ceux qui l'ont dompté comme Monfreid qui vit à la manière autochtone. Quant à elle, l'évanouissement la guette, son corps ne pouvant plus résister à la chaleur.

La chaleur devenant « *intolérable* », Ida Treat semble divaguer :

*« Je me sens perdue au sein d'un monde hostile, (...). Je ferme les yeux (...) Réagir ? Je comprends soudain la folie latente des coloniaux frappés par le tropique, le « coup de bambou » comme ils disent... Cette galopade de l'imagination qui se détraque...*

*(...) La présence du blanc sous ce ciel est une insulte aux lois de l'espèce. »<sup>688</sup>*

Elle semble abandonner la lutte. La conclusion finale étant un aveu de sa défaite, et de celle des blancs.

\* Ce que confirme le jeune Philippe, personnage de *Fortune Carrée*. Il a connu aussi cette sensation de frôler la mort :

*« Il se souvint des journées de coma qu'il avait passées à Obock pour avoir voulu, pendant une heure, imiter l'indifférence de Mordhom à l'égard du soleil. »<sup>689</sup>*

### **- Fondre : La sueur**

Le corps peut fondre. En effet la chaleur fait suer énormément et l'insolation guette les corps comme les esprits. La sueur qui dégouline est un autre effet de la chaleur sur les corps, ainsi épuisés.

\* Chez Philippe, dans *Fortune carrée*, « *la sueur ruisselait de son chapeau, sur son visage ardent.* »<sup>690</sup> Le personnage se sent noyé par sa transpiration : « *J'attends sous le déluge de soleil, le dos à la porte et respirant ma sueur* ».

---

<sup>687</sup> ibidem, p.105

<sup>688</sup> ibidem, p.145

<sup>689</sup> Kessel, Joseph, *Fortune carrée*, p.147

<sup>690</sup> Blonay, Didier, *Le roi des femmes*, p.14

\* Morelli, se plaint de la chaleur qui « *fond les peaux* »<sup>691</sup> alors que Saad, l'autochtone, seul paraît encore avoir des forces après un quart d'heure de marche.

\* Voici comment la chaleur a transformé physiquement les Européens :

« *Femmes émaciées d'anémies, enfants malingres aux orbites trop creuses, que sont, sous ce ciel dévorant, les femmes et les enfants des blancs.* »<sup>692</sup>

\* Albert Londres va plus loin. Le grand reporter raconte de façon saisissante comment la chaleur fait fondre les corps. A Djibouti, au départ trois rochers, nous l'avons vu, la jetée, du port en construction, est faite.

« *C'est l'une des promenades les plus agréables offertes aux pas de l'homme. J'ai vu souvent des audacieux s'y engager sur le coup de midi. Ils n'en revenaient pas. Au coucher du soleil, j'allais examiner sur la terre rapportée, la trace que leur corps avait laissée en fondant...* »<sup>693</sup>

Cette dramatisation a pour objectif d'amplifier les effets de la chaleur, même si cette histoire est peu plausible. On voit l'image et le stéréotype qui se construisent avec les mots. Pour ce dernier, le soleil est presque sur la tête des hommes, tellement il s'est rapproché. C'est son explication de l'intense chaleur qui fait fondre les corps.

Sur le mode ironique, Albert Londres qui veut donner « *un léger tableau de Djibouti en 1930 avant d'aller plus loin* » décrit :

« *Des maisons coloniales convenables, pas très hautes à cause du soleil qui est tout de suite au-dessus du toit. Un étage de plus et la maison crèverait le soleil. Pour mon compte, je marchais toujours courbé quand j'atteignais une terrasse. Il était là, croyez-moi, à deux doigts de mon casque. Un faux mouvement et j'entrais dedans. On serait joli, ensuite, sous la lave solaire coulant par la brèche. Ce qu'il donne de sa chaleur suffit amplement.* »<sup>694</sup>

---

<sup>691</sup> Blottière, Alain, *Saad*, p.55

<sup>692</sup> Esme, Jean d', op. cit. p.53

<sup>693</sup> Londres, Albert, op. cit. p.117

<sup>694</sup> idem, p.118



## - Dérèglement mental

Il y a encore un degré de plus : c'est le dérèglement mental. Le soleil et sa chaleur ont également des effets sur le mental, et peuvent entraîner une sorte d'apathie intellectuelle.

\* Monfreid, un peu conscient de divaguer, écrit à sa fiancée :

*« Mais ça ne rime à rien ce que je te dis là, ne fais pas attention, c'est le soleil qui me tape sur la tête. Mon thermomètre marque 43° et le vent souffle comme une haleine de four ».*<sup>695</sup>

\* C'est aussi le même constat dans *L'homme des sables* :

*« C'est l'été. Toutes les cervelles sont vides ; le djiboutien flasque et sans ressort mène une vie calme, dépourvue d'incidents. La chronique scandaleuse chôme. Les passions amollies soufflent ; l'adultère se repose et l'envie et la jalousie dorment, écrasées par l'effroyable chaleur. Que voulez-vous que je vous raconte ! »*<sup>696</sup>

Voilà donc l'obsession des Européens : la mort par insolation. C'est tellement infernal. Et la richesse lexicale le dispute à la profusion des métaphores quand il s'agit de décrire la chaleur. N'y aurait-il que la chaleur et la dureté de la nature, passe encore, mais les autochtones, les habitants de ce dur pays sont également perçus comme une menace permanente. Quels sont les traits saillants de cette vision ?

## 2- LES HOMMES QUI TUENT

Il n'y a pas que la nature qui est un véritable obstacle à la progressive occupation et donc à la colonisation du pays. Les hommes aussi par leur hostilité, réponse à l'intrusion de l'Autre, ne facilitent pas l'installation et plus généralement la circulation des Européens.

Ils sont perçus comme farouches, dangereux et il faut donc absolument des guides ou des sauf-conduits pour se déplacer parmi eux, en territoire autochtone. Mais est-ce suffisant ?

---

<sup>695</sup> Monfreid, Henry de, *Lettres d'Abyssinie*, Flammarion, 1999, p.137

<sup>696</sup> Esme, Jean d', *L'homme des sables*, p.215

## a- Farouches et assassins

### - Farouches

Les habitants sont très vite perçus comme sanguinaires.

\* Lippmann note très rapidement les frontières sécuritaires de la colonie, la ville française de Djibouti :

*« Au sud des jardins d'Ambouli (...), de loin, une ligne sinueuse (...) c'est la zone interdite aux Européens. Nul n'a le droit d'y pénétrer sans l'autorisation car aucune protection ne vous prémunit contre le pire. C'est la lisière des drames... »*<sup>697</sup>

« Zone interdite », « lisière des drames », voilà comment est défini l'espace au-delà d'Ambouli. On le considère comme le monde du pire, sans y distinguer clairement un type de danger. Décrivant l'espace, vague et dangereux, en négatif, (« Aucune végétation », « maigres épineux », « aridité de pierres, paysage sévère et immuable »), Lippmann fait le parallèle entre les hommes et leur milieu :

*« A ce paysage rude correspond une race encore plus rude, farouchement cramponnée à son sol, attachée à ses coutumes, opposée à la moindre innovation. Tout y demeure inchangé. C'est la terre des Issas »*.<sup>698</sup>

Ainsi telle terre, tels hommes. Si la nature est « rude » les hommes le sont encore plus et farouches. Tout est dit ici pour déshumaniser les Issas englobés dans le terme de « race » comme un seul homme, et présentés comme opposés à la civilisation qu'apporte la colonisation. Mais il est vrai que c'est la peur qui fait dire des choses pareilles.

Dès qu'il prend le commandement du poste de Dikhil, Lippmann se préoccupe de sécurité car les dangers sont permanents : « *Rossat y a essuyé quelques coups de fusil* » note t-il, dès son arrivée. (Rossat était son prédécesseur). Nous avons vu comment il a engagé une opération de pacification.

---

<sup>697</sup> Lippmann, Alphonse, op. cit. p.33

<sup>698</sup> idem, p.52

\* Plus à l'intérieur du pays ce ne sont pas seulement les Issas qui sont dangereux mais les Danakils aussi. Ceux qui habitent au Lac Assal sont décrits de la façon suivante :

*« Danakils sauvages, pâtres de chèvres farouches, armés de lance et de poignard, cheveux tombant sur les épaules, ils vinrent baiser la main de notre guide et s'assirent autour de nous, dans un avide silence. Ils n'avaient jamais vu de figures blanches. »*<sup>699</sup>

Ils donnent la chair de poule. Nous sommes au lac Assal au terme de la traversée du territoire afar par la caravane conduite par Philippe. On retrouve la même scène dans *Fortune Carrée* où Philippe observait les Dourbas, habitants des environs du lac Assal et *« eux le fixaient avec silence et avidité, car s'ils avaient entendu parler de figures blanches, ils n'en avaient jamais vu jusque là. »*<sup>700</sup>

En effet ces hommes sont maîtres de l'espace intérieur, au-delà des centres urbains sécurisés pour les Européens. Kessel et ses deux compagnons se proposent de suivre une caravane d'esclaves qui part de l'Ethiopie vers les Côtes. Il faudra traverser le territoire de Djibouti. C'est très dangereux car même l'autorité coloniale est absente et impuissante sur ces territoires. Kessel note :

*« Le gouverneur dû avouer lui-même qu'il n'y garantissait pas notre sécurité et que ses gardes ne pouvaient nous y accompagner. »*<sup>701</sup>

### **- Assassins**

Ces hommes ne sont pas seulement dangereux d'un danger vague et irréel. Ils sont décrits comme des assassins.

\* Voici comment Monfreid se tient sur ses gardes, sur les hauteurs du Harar :

*« Ils (les Arabes) font la contrebande de cartouches et des armes et je t'avouerais même que je me tiens sur mes gardes au milieu de tous ces musulmans par moment fanatiques sans raison, sous l'impulsion d'une espèce de griserie et de haine du Roumi. Tiens compte que je suis le seul Européen à 100 kilomètres de partout et que je ne sais que quelques mots pour me faire comprendre »*<sup>702</sup>

---

<sup>699</sup> Kessel, Joseph, *Marchés d'esclaves*, p.106

<sup>700</sup> Kessel, Joseph, *Fortune carrée*, p.286

<sup>701</sup> Kessel, Joseph, *Marchés d'esclaves*, p.92

<sup>702</sup> Monfreid, Henry de, op. cit. p.56

Dans sa peur, il se sent menacé par des gens « fanatiques sans raison », qui deviennent ivres de « haine du Roumi », c'est-à-dire du Blanc. Sa solitude, et nous reviendrons plus loin sur cet aspect, est manifeste dans un monde de sous-hommes assassins sur coup de tête. Un peu plus loin il nuance, en mettant en valeur sa capacité d'inégration, ce qui lui permet d'échapper au meurtre :

*« Ces Danakils de Tadjourah assassinent les Européens mais je suis très bien reçu par eux parce que je me mets à leur niveau et que je n'agis pas comme les autres Blancs ».*<sup>703</sup>

Il réussit à se mettre en valeur parce qu'il sait comment prendre ces assassins. On note la généralisation abusive une fois de plus : Tous les Tadjouriens sont des meurtriers. Cette réputation dissuade les Blancs de fréquenter les autochtones.

\* Dans *L'Homme des Sables*, il est aussi question de cette réputation de tueurs. Saulieu veut instruire sa femme sur les peuples guerriers. Elle a tendance à s'attacher à ces gens, contrairement aux contacts avec les Coloniaux :

*« - Ce que j'ai aimé, dit-elle, dans Djibouti, ce sont les Somalis et leur village.*

*Il avait eu un demi rire.*

*- Vous les retrouverez là-bas, en plus farouche et peut-être à la longue les jugerez-vous moins agréables ! »*<sup>704</sup>

Il commence par le classique « *ce pays est dangereux ! Beaucoup plus dangereux que tu ne le crois ! Pour eux, tu es l'Européenne, l'étrangère et ...les blancs...* » Et il l'entraîne à travers la cours pour lui faire la leçon d'histoire :

*« - Ici même, devant la porte de cette enceinte...*

*Et il lui montrait le désert.*

*- ...Par delà le grand mur blanc, fut tué Arnoux. Il était le propriétaire de cette habitation que j'ai achetée à sa compagnie. Il est tombé là, à deux mètres à peine de la muraille, avec sept lances dans le corps. Et de cette vérandha, sa femme a assisté au meurtre ; là-bas, près du cap Djibouti, Lambert, vice-consul à Aden était massacré avec tout l'équipage de son boutre ; plus loin vers l'intérieur (...) Léon Barral, puis le Comte Porro, un italien, furent assassinés et pillés (...) »*<sup>705</sup>.

---

<sup>703</sup> idem, p.129

<sup>704</sup> Esme, Jean d', op. cit. p.97

<sup>705</sup> idem, p.159

Saulieu a réussi à faire peur, par la dramatisation dans son récit qui fait défiler les scènes horribles des assassinats, à son épouse qui frissonne contre lui, mais il va arrêter là « *une liste déjà trop longue* »<sup>706</sup> car « *il ne se passe guère d'année où un Européen ne soit tué dans le désert adal* ».<sup>707</sup>

En donnant des détails sur les lieux si proches « à deux mètres », et sur le degré d'animosité « sept lances dans le corps » il lui fait peur. Il l'émeut aussi en impliquant la femme d'Arnoux qui aurait « assisté au meurtre ». L'énumération amplifie le danger et le rend réel. Mais intelligente et non bornée comme beaucoup de ses semblables sur le territoire, Andrée voudrait comprendre et pose la vraie question : « *Pourquoi cette haine tenace ?* »<sup>708</sup>

Et le maître reprend :

*« -Ce sont avant tout des indépendants et des fanatiques. Sans même s'en douter, l'Européen qui les connaît peu ou mal, heurte à tout instant leurs préjugés, leurs coutumes, leurs traditions. En outre le meurtre d'un homme, chez eux, est tout ensemble une gloire et une volupté. Avoir tué plusieurs hommes constitue pour eux un titre à l'admiration des Eves du village et à la sympathie des autres guerriers de la tribu. Chaque assassinat donne droit à un bracelet qu'ils portent au poignet et qu'ils exhibent avec un immense orgueil ! C'est une race farouche et noble ! »*<sup>709</sup>

On peut noter le caractère naturel du meurtre chez ces hommes pour obtenir « gloire et volupté » auprès des guerriers et des femmes. Et la fierté d'exhiber les trophées semble s'apparenter à une compétition sportive, ce qui les rend plus répulsifs aux yeux de l'Européen. Ainsi Andrée devra garder ses distances.

Mais au moins Saulieu nous livre ici les raisons qui maintiennent la frontière entre les Européens et les autochtones du pays : l'ignorance. Ces derniers veulent bien être utilisés comme guides pour traverser le territoire mais ne sont pas considérés comme des égaux avec qui dialoguer, comme nous le verrons dans la troisième partie. Alors on peut comprendre leur hostilité toute naturelle.

---

<sup>706</sup> ibidem, p.159

<sup>707</sup> ibidem, p.160

<sup>708</sup> ibidem, p.160

<sup>709</sup> ibidem, p.160

## b- Guides ou tueurs

### - Guides et Monfreid

Pour traverser ce pays dangereux par sa nature et ses hommes, il faut des guides ou des hommes qui se sont intégrés comme Monfreid. Mais le rôle de l'autochtone comme guide ne peut-il pas s'avérer dangereux ?

\* Kessel relève qu'on ne pouvait partir que des « bases civilisées » de la colonie française, que sont Djibouti et Obock, pour accompagner la caravane d'esclaves qu'il souhaite suivre. Alors il faudra traverser les territoires issa et dankali, non contrôlés par la France et, « *pour chacun d'eux, il fallait des guides bien distincts car les Issas et les Danakil s'entre-tuent depuis des siècles sans miséricorde.* »<sup>710</sup> Dangereux pour eux-mêmes, ils le sont d'avantage envers les Européens. D'où l'importance du guide qui connaît le chemin et les tribus à traverser. Et l'inquiétude est grande quand l'abane (le guide en langue somalie) est introuvable, momentanément : « *Et voilà que, inutile, une heure avait déjà fui. Et si l'abane ne revenait pas, comme l'assurait Igricheff ? Où trouver un autre guide ? Tout était perdu avant d'avoir fait un pas* »<sup>711</sup> s'inquiète Philippe que Mordhom (pour Monfreid) avait longuement averti des dangers de cette traversée.

Seul un homme arrive à égaler le statut des guides autochtones, c'est Henri de Monfreid. Ce dernier a réussi à s'intégrer, par intérêt, dans la société et passe pour un ami des natifs du pays. Kessel est formel :

« *Sans Monfreid, personne ne pouvait s'aventurer à quelques kilomètres de la côte dans la région dankali par où nous avons entendu dire que passaient les convois d'esclaves.* »<sup>712</sup>

Il est plus fiable que l'autorité coloniale qui représente la force. L'importance d'être sous la protection de Monfreid dans ces barrages est démontrée dans le récit qu'en fait Kessel dans *Marchés d'esclaves*. Résumons, pour situer la scène : fin de parcours de la caravane, arrivée au lac Assal et refus du guide de conduire la caravanes vers la mer, lieu du rendez-vous avec

---

<sup>710</sup> Kessel, Joseph, *Marchés d'esclaves*, p.98

<sup>711</sup> idem, p.235

<sup>712</sup> ibidem, p.92

Monfreid, dans la nuit, menaces des Blancs, et réaction violente des Danakil. Et il s'en suit cette scène racontée par le narrateur :

*« La colère monte vite aux têtes que, pendant douze heures de marche, a frappées le soleil tropical.(...) »*

*La volupté du meurtre commençait à envahir le visage de Gouri. Nous avions nos carabines près de nous (...) lorsque surgit de l'ombre, un Dankali aussi nu, aussi féroce, aussi primitif que les autres, mais qui ruisselait de sueur. Il cria :*

*- Abd el Hai...*

*On eût dit un maître mot. La haine disparut des traits et fit place à une soumission aveugle. »<sup>713</sup>*

On passe du danger extrême à la délivrance par la seule mention du nom local de Monfreid, Abd el Hai.

### **- Portrait d'un tueur**

Mais même Monfreid ne peut rien contre certains hommes qui n'admettent pas l'humiliation et n'entendent pas se soumettre à tous les caprices.

\* Le personnage de Gouré est à cet égard symbolique de la ténacité et de la ruse des habitants lorsqu'ils ne veulent nullement s'incliner devant un diktat. Il est le guide afar de la caravane que dirige le jeune Philippe. Ce dernier, qui est totalement dépendant de ce guide, pour sa survie, veut pourtant le mener au bâton. Ce que Gouré ne supporte pas.

On nous donne à la fois un portrait physique et moral du personnage. Les deux aspects vont insister sur la cruauté pour le rendre antipathique. Voici les premiers traits de Gouré :

*« Mince et souple, tout en muscles fins, durs et dangereux, cet homme avait une terrible figure d'oiseau de proie. Ses petits yeux étirés étaient d'une dureté de pierre et bizarrement striés de sang. Sa bouche, très mince, son nez en bec pointu son front étroit et son rictus montraient une fierté et une cruauté inexorables. »<sup>714</sup>*

Que dire de la férocité d'un tel portrait ? Il insiste sur les aspects d'un corps tout en dureté, d'animal de proie assoiffé de sang. C'est une sorte de cannibale. Gouré, menaçant, affirme, qu'« il a déjà égorgé sept hommes et qu'il a

---

<sup>713</sup> ibidem, p.107

<sup>714</sup> ibidem, p.104

*la chance d'en égorger d'autres, par surprise, pour faire la dizaine. C'est un grand guerrier, un tueur. »*

Il serait fier de sa fonction de tueur, comme un gladiateur. Selon le narrateur « *son métier était l'embuscade, le combat, le sang* ». <sup>715</sup> Le rythme ternaire de cette énumération graduée insiste aussi sur cet aspect meurtrier. Et cela se confirme puisqu'à la simple vue des traces de caravanes sur le sol, « *son excitation était frénétique et sinistre* ». <sup>716</sup> Il s'exciterait à l'idée de massacrer des hommes.

Dans *Fortune Carrée* l'on retrouve les mêmes éléments : ainsi « *toutes ses dents éclatantes et voraces* », <sup>717</sup> lui donnent l'air d'un « *sauvage* ». Le portrait du guide est le même. Il est décrit comme un « *guerrier barbare* », doté d'une « *fierté farouche* ». <sup>718</sup>

Sur les aspects cannibales, on peut lire dans *Fortune Carrée*. « *Yacoul, dit brutalement Gouré*. » <sup>719</sup> Il demande à manger. Devant le refus de Philippe, « *sa bouche aiguë frémit, laissant apparaître les pointes de ses dents. Un sang plus sombre gonfla les stries rouges de ses paupières*. » <sup>720</sup> On dirait un fauve qui ouvre sa gueule pour dévorer une proie.

Le tueur se définit aussi à travers sa parole et l'expression violente qui est la sienne. On est arrivé à Nehellé, une oasis sur le chemin de la caravane. Il y a des palmiers à vins. Philippe veut s'en approcher mais Gouré l'en empêche sans ménagement. Hassan, le second guide dit :

« *C'est à ma tribu que Nehellé appartient*

- *A elle seule, appuya fortement Gouré. Et les palmiers, qui sont des palmiers à vin, sont aussi à elle seule*. » <sup>721</sup>

Gouré s'adressant à Philippe insiste : « *Nul, sous peine de mort, s'il n'est pas membre de ma tribu, n'a le droit de venir au pied de ces arbres*. » <sup>722</sup>

Et en effet, des poignards danakils sont plantés sur les arbres, en guise de signes de reconnaissance.

---

<sup>715</sup> *ibidem*, p.105

<sup>716</sup> *ibidem*, p.105

<sup>717</sup> Kessel, Joseph, *Fortune carrée*, p.234

<sup>718</sup> *idem*, p.265

<sup>719</sup> *ibidem*, p.272

<sup>720</sup> *ibidem*, p.272

<sup>721</sup> *ibidem*, p.274

<sup>722</sup> *ibidem*, p.274



« Dis-lui encore, reprit Gouré en direction de l'interprète, que j'ai tué, ici même, des hommes du pays danakil, mais d'une autre tribu, parce qu'ils avaient voulu boire notre douma. J'en ai égorgé cinq, car je suis le plus grand guerrier depuis le Gobad jusqu'au lac Assal. Et chacun à mes joues. »<sup>723</sup>

Sa réputation, il en porte les marques. Et il montre « quatorze traits blanchâtres qui encadraient son nez de vautour », chacune correspond à un ennemi tué. Il en fera encore cinq, pour les Issas tués lors de la bataille d'hier. « Puis je chercherai ma vingtième victoire pour être illustre dans les récits du désert »<sup>724</sup> finit-il tout fier.

Gouré assume donc sa fonction de tueur. Aux yeux de l'Européen cela représente un degré de sauvagerie. Une partie de bras de fer commence entre les deux hommes, Gouré et Philippe. La haine entre les deux hommes grandit car Gouré est obligé d'obéir sous la menace des armes, mais attend une occasion. Et cette occasion arrive au lac Assal. Gouré se présente aux habitants, des Danakils comme lui : « Salut, (...) je suis le grand tueur dans les défilés, les monts, les plaines. » Et le narrateur de relever que les pâtres sauvages vinrent « lui baiser la main. »

Donc, désormais, il a une troupe avec lui et Philippe ne peut plus le forcer avec ses armes. Lorsque Philippe veut de nouveau forcer Gouré et le saisir, ce dernier « lui glissa comme une couleuvre entre les doigts ».<sup>725</sup> Le narrateur note que « le besoin et la volupté du meurtre possédaient le sinistre visage »<sup>726</sup> de Gouré. Il semble prendre le dessus : « Tu es à moi, exulta Gouré, et tout ton argent et toutes tes bêtes ».<sup>727</sup> L'instant est tragique. A ce moment là un homme arrive, qui cria : « Françoui Kebir. »

Ce qui eut pour effet d'arrêter l'hostilité des guerriers envers Philippe car ils ont reconnu le nom autochtone de Monfreid.

Mais le danger que représente Gouré ne s'arrête pas là. Il s'échappe et l'on peut apercevoir de temps en temps « une silhouette onduleuse surgit d'un bloc de rochers ».<sup>728</sup> « Que cherchait le tueur ? » se demande Philippe devenue une proie. En guise de réponse, « le tueur le toisa longuement de ses yeux

---

<sup>723</sup> ibidem, p.274

<sup>724</sup> ibidem, p.274

<sup>725</sup> ibidem, p.286

<sup>726</sup> ibidem, p.286

<sup>727</sup> ibidem, p.287

<sup>728</sup> ibidem, p.294

*cernés de filets rouges et cracha par terre.* »<sup>729</sup> On voit encore ce sang qui lui donne l'air d'un cannibale ou d'un fauve. Finalement Gouré aura le dernier mot puisqu'il va assassiner Philippe.

Ainsi le guide, qui devait garantir une vie sauve, s'est transformé en tueur. Et les lecteurs se souviendront de ce farouche guerrier sanguinaire, symbole d'un peuple incontrôlé.

Dans l'ensemble nous avons suivi le processus de mise en place d'une autorité sur un espace délimité, marqué, et reconfiguré à des fins de colonisation. Mais nous avons constaté les contestations multiformes, basées sur la légitimité historique, sur le refus de l'humiliation. Nous avons vu aussi comment la nature elle-même se fait hostile, en appui aux hommes.

Mais les frontières se précisent lorsque l'on cohabite dans les centres urbains. Là, les deux populations peuvent cohabiter ou non, se rencontrer ou s'éviter. Qu'en est-il réellement à Djibouti ?

---

<sup>729</sup> *ibidem*, p.294

## DEUXIEME CHAPITRE : FRONTIÈRES URBAINES

La séparation des deux peuples, en contexte colonial, est le fait aussi des frontières à l'intérieur de la ville de Djibouti. Nous savons que la seule ville française est Djibouti. Celle-ci reproduit, dans son occupation, la dichotomie coloniale qui oppose quartiers européens et quartiers indigènes.

Mais il n'y a pas que la ville de Djibouti qui va nous intéresser. Il existe un certain nombre de petites localités ou des domaines situés dans les centres urbains ou isolés qui participent à cette division de l'espace.

Enfin nous prendrons en compte les oasis d'hospitalité européenne qui, par opposition au reste de l'espace environnant, constituent une délimitation d'un espace particulier. Y a-t-il cohabitation ? Quelle valeur donne-t-on à ces différents espaces, selon bien sûr les points de vue des deux regards que nous étudions ?

Pour répondre à ces questions nous sommes amenés à suivre le processus qui, en partant de la ville de Djibouti, le plus grand centre urbain, va vers les plus petites unités habités par des Européens. Ce processus qui met en œuvre la définition de l'espace européen se fait bien sûr par confrontation avec l'espace des autochtones. Cela dessine des frontières, comme nous l'avons dit.

### A- DIVISION DE LA VILLE DE DJIBOUTI

La ville de Djibouti est un espace partagé en deux : l'espace colonial ou européen et l'espace autochtone, la *magala*. En effet il existe, comme dans toute ville coloniale, des quartiers européens et des quartiers indigènes. Et on ne passe pas des uns aux autres.

#### **1- QUARTIER EUROPÉEN VS MAGALA**

Dans les romans de notre corpus, cette dichotomie est très nette. Comment s'organise-t-elle ? Et surtout comment est-elle perçue par les personnages européens ?

## a- Quartiers européens

\* Dès son arrivée dans la capitale, Lippmann s'exclame :

« *Une cité coloniale qui débute – Djibouti n'a que vingt-neuf ans ! – ressemble à un cœur qui bat...J'aime à en écouter les pulsations.* »<sup>730</sup>

Les appellations qui reviennent sont attributives : « *le Djibouti des blancs* »<sup>731</sup> et « *ville européenne* »<sup>732</sup>, pour Lippmann par exemple, pour la distinguer du « *Bender Djedid* », ce que la note de bas de page traduit par « ville indigène »

En Ethiopie, Diré-Daoua, est la seule autre ville européenne de la région, « *ville créée de toutes pièces par notre chemin de fer* »<sup>733</sup> selon Lippmann.

\* C'est la même perception qui s'exprime dans *Fortune Carrée* où Monfreid et ses compagnons arrivent à la gare « *qui marquait la limite du quartier européen et de l'agglomération indigène.* »<sup>734</sup>

Cette ville, ou partie de la ville de Djibouti, a des caractéristiques que nous avons vues dans la première partie : de belles demeures qui n'ont rien à envier aux cités européennes.

\* Dans *Le Roi des femmes*, le héros, dès ses premiers pas dans la ville, remarque « *le blanc des façades, l'élégance des arcades* »<sup>735</sup>. Un peu plus loin, cela se confirme :

« *Je fais un tour dans le quartier européen, note t-il, blanc et propre, avec un rien d'exotisme chic, où des couples flânent d'un air hautain.* »<sup>736</sup>

\* Dans la nouvelle intitulée « L'éolienne », Wabéri note aussi l'aspect propre et impeccable de cette partie de la ville :

---

<sup>730</sup> Lippmann, Alphonse, op. cit. p.22

<sup>731</sup> Treat, I, op. cit. p.54

<sup>732</sup> idem, p. 56

<sup>733</sup> Lippmann, Alphonse, op. cit. p.254

<sup>734</sup> Kessel, Joseph op. cit. p.229

<sup>735</sup> Blonay, Didier, op. cit., p.11

<sup>736</sup> idem, p.43

*« Cette partie de la ville est remarquable à maints égards : trottoirs propres et nets, chaussées impeccables, ronds-points fleuris comme un jardin botanique, artères bien dégagées. On se croirait en Europe. »<sup>737</sup>*

\* D'ailleurs, c'est un espace réservé aux blancs et Soldine, jeune soldat, dans *Le roi des femmes*, s'étonne d'y trouver des femmes indigènes et des noirs : *« Je pensais que les femmes ne montaient pas dans ce quartier et que les noirs s'y montraient peu. »<sup>738</sup>*

Mais, dans cette ville divisée, où classer le quartier des prostituées ? Il faut savoir que le quartier est fréquenté par les soldats français et que donc c'est leur espace.

### **- Le quartier réservé**

\* Le jeune Soldine, dès sa descente en ville, est attaqué par des jeunes qui le dépouillent de son argent. Alors il choisit de se rendre dans le quartier des prostituées qu'il connaît pour y avoir fréquenté les femmes lors de son séjour précédent : *« Je n'ai plus qu'à me risquer dans le quartier pour tenter de retrouver mon argent »<sup>739</sup>* se dit-il et il ajoute encore :

*« Je me dirige directement vers le quartier ; dès que j'y pénètre c'est le goût, plus que l'odeur, fort comme une bête en rut, qui me prend la gorge : d'encens, de parfums, de sueur, d'urine et de lait aigri. J'aime cette marque du quartier, qui répugne et attire, je la respire profondément. »<sup>740</sup>*

On peut remarquer l'emploi de l'article défini « le » qui singularise, signe de familiarité avec cet espace, le quartier comme s'il lui appartenait. Comme un animal qui reconnaît son territoire. Et en effet il est sensible à tout ce qui s'y passe puisqu'il ne peut supporter le comportement des légionnaires ivres :

*« L'envie de cracher me prend quand je dépasse un légionnaire qui pisse sur les planches d'une habitation, rotant de toutes ses forces une bière à la main. »<sup>741</sup>*

C'est chez lui, et d'ailleurs il va habiter avec les femmes, ainsi que nous le verrons dans la partie suivante, comme s'il était un des leurs.

---

<sup>737</sup> Abdourahman A. Wabéri, « L'Eolienne », in *Cahier nomade*, p.33

<sup>738</sup> Blonay, Didier, op. cit. p.8

<sup>739</sup> idem, p.11

<sup>740</sup> ibidem, p.13

<sup>741</sup> ibidem, p.13

On retrouve chez deux autres auteurs cet attrait vers le quartier des prostituées. Nous en retenons deux occurrences, à titre d'exemple.

\* D'abord Albert Londres relève que, certains jours, d'étranges promeneurs circulent dans les rues : « *Ce sont des passagers en escale. Les célibataires obliquent vers le quartier indigène où dansent les madames somalies.* »<sup>742</sup> Ainsi, même le temps d'une escale, on fait une petite visite à ce quartier, seul accessible aux Européens, après leur ville.

\* Romain Gary annonce, à son passage à Djibouti : « *Je m'en vais rôder parmi les prostituées du quartier réservé* ». <sup>743</sup> Et il constate les marques laissées sur le corps des femmes :

*« Tout ce corps à soldats est couvert de signatures. Je dis bien de signatures : des hommes ont fait tatouer leurs noms sur cette véritable pierre tombale sous laquelle reposent les rêves des hommes sans amour. Des noms, des dates, comme sur un lieu de passage. »*<sup>744</sup>

Ces corps sont leur espace. On peut donc considérer le quartier comme une annexe de la ville européenne.

C'est donc une vision qui s'approprie la ville, sa ville. A côté de celle-ci il y a la ville indigène qui, elle est inaccessible ou l'est rarement, à part pour ceux qui osent.

## **b- ville indigène**

Dès qu'on termine de parcourir la ville européenne, on est sur une frontière, celle qui ouvre vers un autre monde. Quelle est la représentation de la ville indigène, dans ces conditions ?

\* Voici comment Lippmann prend soin de nous tracer des frontières.

- Première frontière :

---

<sup>742</sup> Londres, Albert, op. cit., p.119

<sup>743</sup> Gary, Romain, op. cit., p.31

<sup>744</sup> Gary, Romain, op. cit. p.36

« Un talus sépare la ville européenne de la ville indigène. Au-delà de ce talus c'est Bender Djedid, première avancée de l'agglomération arabe. Un mélange inattendu d'encens, d'urine et d'excréments d'animaux vous saisit. C'est l'Orient qui vous monte aux narines. »<sup>745</sup>

- Deuxième frontière intérieure :

« Puis, progressivement, l'alignement irréprochable de ces maisons aux multiples coloris se perd dans un fouillis de pailletes et de gourbis innommables. C'est alors Bender-Salam, deuxième partie de la ville indigène. Là les propriétaires construisent au gré de leur fantaisie ».<sup>746</sup>

Et le spectacle est le suivant : « moustiques », « eaux croupissantes », « enfants sales et ventrus », « d'impossibles sentiers »...

Et Lippmann nous éclaire :

« Le Bender Djedid est la résidence préférée des originaires du Somaliland et des Arabes. Le Bender-Salam est celle des autochtones. »<sup>747</sup>

La « frontière », entre les deux villes indigènes est marquée par

« une sorte de 38<sup>ème</sup> parallèle que trace l'avenue 13, (...) si bien que ceux qui habitent au nord de cette démarcation prétendent à plus de civilisation que ceux qui sont au sud. »<sup>748</sup>

Donc, plus on est proche de la ville européenne, plus on est civilisé. Tout est dit dans ces quelques lignes et les autres auteurs ne font que reproduire la même dichotomie.

\* Ainsi Ida Treat arrive avec Monfreid : « dans la Magalla, la ville indigène »<sup>749</sup>. L'auteur nous montre même la frontière extérieure du Bender-Salam :

« Nous avons traversé la ville indigène. (...)

- Salaam , salaam, Abd el Haï.

A la sortie de la Bender Djedid, c'est la misère des campements bédouins. »<sup>750</sup>

Quels sont les rapports des Européens avec ce monde indigène citadin ?  
La *magala* est-elle sûre ou dangereuse ?

---

<sup>745</sup> Lippmann, Alphonse, op. cit. p.21

<sup>746</sup> idem, p.21

<sup>747</sup> ibidem, p.21

<sup>748</sup> ibidem, p.21

<sup>749</sup> Treat, Ida, op. cit. p.39

<sup>750</sup> idem, p.61

\* Voici d'abord la version de Monfreid. A Diré-Daoua (autre ville européenne, puisque créée par le chemin de fer), quelques temps après son arrivée dans la région, il écrit à son père :

*« Je vais me balader dans le village Somali, le magala, malgré la réputation de danger qu'on lui prête. Je trouve les mœurs de ces gens primitifs très curieuses. Ils ne sont hostiles aux Européens que parce que ceux-ci ne savent pas les prendre. »*<sup>751</sup>

Donc il confirme que, pour lui, il n'y a point de danger. Au contraire ce sera, nous le verrons, un refuge pour fuir la promiscuité des Blancs. Nous insisterons plus loin sur la particularité de Monfreid.

\* Mais pour ceux qui ne savent pas s'adapter, les frontières, y compris celles du risque, demeurent. Soldine sort avec Schaque, un autre militaire, pour aller au-delà du quartier des prostituées, mais pas pour longtemps et pas du tout rassuré.

*« Nous pûmes descendre au quartier suivant, pauvre mais étranger à la prostitution (...). Cette incursion en terrain inconnu nous parut, à Schaque et moi, un coup d'audace, car on disait dangereux de s'y aventurer avec une peau blanche. Un militaire y avait eu, paraît-il, une relation imprudente, laquelle s'était conclue par la découverte, au milieu de la rue, de son cadavre couché sur le ventre, un poignard dans le dos. »*<sup>752</sup>

Ce sont des informations qui dissuadent les Blancs de dépasser cette frontière interurbaine. Un autre jour, après cette visite, au moment de rentrer au quartier, il subit une lapidation de la part des enfants du quartier et est obligé de fuir. Soldine constate amèrement sa solitude car le jeune autochtone qui l'accompagnait lui a faussé compagnie. Ce dernier lui dit tout cru la raison de cet abandon.

*« Diop n'est plus à mes côtés. (...) »*

*- Tu m'as laissé tomber, lui dis-je.*

*- Tu n'es pas un ami pour moi, répond-il, pourquoi est-ce que je te défendrais ? »*<sup>753</sup>

Ainsi le danger se confirme. Aucun Blanc, s'il n'est ami, n'est admis ici. Très souvent c'est donc l'apartheid mais il arrive que des personnages tombent amoureux, comme pour sortir du traintrain quotidien de la vie à l'européenne. L'exotisme n'attire-t-il pas ?

---

<sup>751</sup> Monfreid, Henry de, op. cit. p.30

<sup>752</sup> Blonay, Didier, op. cit., p.62

<sup>753</sup> ibidem, p.115



\* Dans *L'homme des Sables*, la jeune femme, Andrée, dont s'éprend le principal personnage du roman, s'attache au spectacle de la ville indigène, dès la première rencontre. Voici comment la vie apparaît, dans cette partie de Djibouti, sous le regard d'Andrée :

*« En cette première promenade, ils errèrent à travers la ville arabe. Parmi le fouillis des ruelles enchevêtrées, bordées de maisonnettes basses, pâles et carrées, l'attelage progressait lentement. (...) au long des ruelles, les échoppes, taudis et bouis-bouis se succédaient, se pressaient. On y retrouvait tout le nonchaloir tumultueux et agité de l'Orient musulman. Secret, compliqué, plein de détours, de recoins, de carrefours, ce quartier arabe abondait en spectacle inattendu. »<sup>754</sup>*

Ce spectacle se compose de « magasins étroits comme des huttes », d'« intérieur obscur et sordide » des maisons, « des « cafés » avec des « tables longues et basses, de leurs sièges en peaux de bêtes, de leurs lits de repos faits de lanières de cuir », avec les clients « paresseusement accroupis sur les sièges » le « narguilé aux lèvres » dégustant le café « maure, sirupeux et bourbeux »...

Nous avons donc l'aspect habituel d'une ville d'Orient : désordre, odeurs, souks, etc.

Jean-Marc Moura souligne, sur l'exemple de Marrakech visitée par Canetti, que la ville exotique

*« appartient à un autre ordre, relève d'une autre nature (Art) que la cité d'Occident. Plusieurs éléments manifestent cette différence essentielle : elle ne possède pas de centre apparent, elle se présente comme un monde de la coexistence, et elle s'organise moins à partir d'individus nettement différenciés que selon des groupes d'aspect homogène. »<sup>755</sup>*

La ville arabe - c'est en partie le cas ici - n'a pas cette organisation géométrique de la ville occidentale. C'est ainsi les quartiers indigènes de Djibouti apparaissent dans le regard d'Andrée :

*« Dans les ruelles difficiles et tortueuses, une vie tourbillonnante grouillait, sans cesse... » et voici quelques éléments entremêlés de cette vie de quartier : « somalis hautains et fiers, le poignard courbe passé à la ceinture (...), bousculade d'enfants demi nus (...), chiens faméliques errant autour des tables (...) file de chameaux à vide regagnant le quartier indigène, (...) mendiants psalmodiant l'aumône, (...) un monde d'odeurs, (...) une rumeur assourdissante composée de tous les grincements, de tous*

---

<sup>754</sup> Esme, Jean d', op. cit., p.62

<sup>755</sup> Moura, Jean-Marc, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, PUF, 1998, p.78

*les cris des hommes, de tous les grognements et de tous les hurlements des bêtes... ».*<sup>756</sup>

En fin de compte l'étrange spectacle et ses multiples détails enchante Andrée Talvine et elle interroge son compagnon et guide, Saulieu, en pointant du doigt dans toutes les directions. Elle ne se lasse pas du spectacle et y passe tout l'après-midi. Ce n'est que le coucher du soleil, brusque, qui la ramena à la réalité quand, « *d'un coup, tandis que s'abattait un énorme silence, la nuit fut.* »<sup>757</sup>

Mais pendant un mois, elle ne cessera de retourner à ce village indigène plein de vie. « *Elle aimait surtout les scènes du quartier somali. Il y avait là un pittoresque qui l'enchantait.* »<sup>758</sup> Qu'est-ce qu'elle peut trouver de charmant à ce village ?

*« Le village indigène aligne l'in vraisemblable architecture de ses cahutes de vieilles planches rapiécées ici de plaques de tôles découpées dans des bidons de pétrole, là de carton goudronné, ailleurs de lambeaux de sacs. »*<sup>759</sup>

Et suit une description minutieuse de ces huttes avec un vocabulaire qui concourt à les montrer sous l'angle de la petitesse : « cabanes », « courettes », « cahutes », « huttes ».

Dans le chapitre « ville, masse et langage » dans *L'Europe littéraire et l'ailleurs* voici ce que note Jean-Marc Moura :

*« L'une des tentations, lorsqu'on traite de la ville exotique, est de la comparer à la ville occidentale pour déterminer les particularités narratives de chacune des cités. Cette démarche aboutit à des oppositions sans intérêt : petite taille (ville exotique)/ immensité occidentale ; vétusté / modernisme ; ou encore pauvreté/ richesse. »*<sup>760</sup>

La petitesse et la pauvreté se retrouvent ici. Le regard du personnage scrute tous les détails de ce genre.

La vie est grouillante, comme d'habitude, animée par les gamins, qui sont aux yeux d'Andrée « *des grappes de gamins pouilleux, vermineux et nus* ». <sup>761</sup> Ils s'agitent beaucoup et « piaillaient au bakchich (...) tenaces et mendiants » s'accrochant aux voitures. « Cette marmaille », sebn le vocabulaire des

---

<sup>756</sup> Esme, Jean d', op. cit., p.63

<sup>757</sup> idem, p.65

<sup>758</sup> idem, p.79

<sup>759</sup> idem, p.79

<sup>760</sup> Moura, Jean-Marc, op. cit., p.77

<sup>761</sup> Esme, Jean d', op. cit., p.80

spectateurs européens, se mêle aux chameaux qui « meuglaient et grognaient », aux chiens qui « aboyaient rageusement », aux femmes qui saluaient les visiteurs avec des « you...you stridents » et tout cela donnait « *une cacophonie innommable et sans pareille* ». <sup>762</sup>

C'est donc cela le spectacle, bruyant, étrange et exotique qui amuse et distrait Andrée. La vie des autres est son passe-temps.

Voilà donc l'aspect de la ville indigène où peu d'Européens osent pénétrer. Si les autres personnages n'ont fait que l'évoquer, de loin, ou en avaient peur, Andrée, elle, y a fait ses promenades quotidiennes. Elle a osé franchir la frontière, certes, grâce à Saulieu, qui est un personnage intégré à la vie indigène, un transgresseur, comme nous le verrons.

Maintenant allons plus loin. Quelle est la frontière suivante qui attend le personnage européen, une fois qu'il a réussi à franchir celle de la *magala* indigène ?

## **2- VILLE FRANÇAISE VS PAYS DJIBOUTIEN (BALBALA)**

La seconde frontière que nous allons explorer dans les œuvres de notre corpus est celle qui est tracée entre la ville française et l'espace immédiat dont la banlieue, Balbala.

### **a- le vague désert au-delà de Djibouti**

Au-delà de Djibouti, prise comme une agglomération, même dans sa dualité, il n'y a, pendant longtemps, qu'un vague espace décrit comme désertique et hostile, comme nous l'avons montré. Viendra ensuite une autre frontière qui va se dessiner nettement avec la démarcation, dans les années soixante, par les barbelés, au-delà de laquelle naît Balbala.

---

<sup>762</sup> idem, p.80

Nous l'avons dit déjà, la frontière du territoire français s'est longtemps confondue avec les limites de l'oued d'Ambouli.

\* Dès qu'on dépasse le Bender-Salam on est déjà dans la brousse et il faut une compagnie sûre pour se sortir de situations qui peuvent tourner au drame comme s'en rend compte Ida Treat : « *Il est vrai que la présence d'Abd el Hai vaut mieux qu'une compagnie d'askari.* »<sup>763</sup> En effet, lors d'une promenade nocturne, ils se sont perdus, dans la brousse, autour de Djibouti. La voiture s'est ensablée et ils ont peur mais heureusement Monfreid est reconnu :

« *Des cris fusent...*

- *Abd el Hai ! Abd el Hai ! C'est Abd el Hai !*

*En une seconde une trentaine de Somalis nous entourent...* »<sup>764</sup>

Et la voilà rassurée. Car dans cet espace où l'autorité coloniale ne s'exerce pas, tout peut arriver selon les histoires qu'on se raconte. Il ne faut donc pas dépasser ces frontières.

Une question intéressante, dans ce monde de frontières, est de savoir comment les personnages européens perçoivent Djibouti par rapport à son environnement.

\* Saulieu vient de son domicile d'Ambouli. Voici sa perception de l'ensemble où est située la ville de Djibouti :

« *Au loin, par delà l'étendue aride de sables et de rocailles du désert, les blancheurs des demeures djiboutiennes ourlaient l'horizon.*

*La voiture suivait le bord de la mer. A droite et à gauche, si loin que portait le regard, les sables et les rocailles étalaient leur luisante monotonie, leur tristesse lépreuse et nue.* »<sup>765</sup>

Djibouti se détache donc dans un vague espace désertique, de sables et de rocailles. C'est toujours l'horizon, « au loin » que le regard rencontre par contraste avec Djibouti. Celle-ci se trouverait dans une sorte d'îlot, entouré d'un océan désertique, inconnu, interdit, mystérieux et « vague ». Rien de précis. C'est le vide autour de Djibouti qui, seul, représente le plein.

---

<sup>763</sup> Treat, Ida, op. cit., 66

<sup>764</sup> idem, p.66

<sup>765</sup> Esme, Jean d', op. cit., p.46

\* Le narrateur de *L'homme des sables* néantise l'espace environnant de la ville de Djibouti en ces termes:

« Dans la nuit claire et chaude (...) si loin que portait le regard, le désert dormait, plat, noyé de lune. A perte de vue, s'étalait le sable, vaguement bosselé de loin en loin par quelque tas de pierrailles. Pas une ombre, pas un bruit. Au ciel lumineux, ardent et profond, une énorme lune couleur d'argent roulait avec lenteur. »<sup>766</sup>

\* Romain Gary, à son tour, réduit à néant l'espace djiboutien : « *Djibouti, c'est la capitale du néant. Autour (...) rien n'est plus mort que le chaos de rocs noirs* ». <sup>767</sup>

Ainsi, trouvons-nous ici un concentré de cette perception qui s'attache au vide, au vague, au sable et au caillou, même dans la lumière de la nuit.

\* Les environs d'Obock, la première ville occupée, offrent le même spectacle aux yeux des Européens. Arrivée dans cette ville, après son mariage avec Saulieu, Andrée, elle aussi, adopte le même regard et va même plus loin. Voici comment elle perçoit les montagnes à l'horizon :

« Par delà les plâtitudes du désert et sa monotonie incendiée, les hauts massifs de l'Empire Ethiopien érigeaient leur muraille obscure. »<sup>768</sup>

Il est vrai que Saulieu l'avait prévenue. Pour lui donner une idée de ce qui l'attendait là-bas, à Obock, voici comment il s'y était pris :

« Quant au pays, je ... enfin, c'est ça en pire !

*Et son geste englobait le grand désert de sables et de cailloux étalé devant eux tout autour de Djibouti. »*<sup>769</sup>

Comment aperçoit-on la ville de Djibouti, dans cet immense espace autochtone, quand on s'en éloigne un peu, par train ? :

« Le petit train fonçait, (...) par delà le ballast nu, la jonchée noire du désert lapidé. (...) Au loin, en contre-bas, (...) Djibouti n'était plus qu'une pâleur de nébuleuse. »<sup>770</sup>

---

<sup>766</sup> Esme, Jean d', op. cit., p.113

<sup>767</sup> Gary, Romain, op. cit., p.28

<sup>768</sup> idem, p.213

<sup>769</sup> ibidem, p.97

<sup>770</sup> Armandy, André, *La voie sans disque*, p.24

\* Et l'historienne Colette Dubois l'indique bien, il y a toujours eu cette opposition, officialisée par les timbres, entre l'espace français valorisé parce qu'œuvre française et l'espace alentour aux mains des autochtones. Dans les timbres qu'elle commente, cette perception est manifeste. « *C'est un thème récurrent du discours colonial* »<sup>771</sup> écrit-elle.

Mais au fur et à mesure du temps et de l'opposition des autochtones à la présence française, la frontière de Djibouti-ville, îlot français, va se redessiner.

## **b- Djibouti et Balbala**

Paradoxalement, avec le temps, la frontière de la colonie va sembler rétrécir et se retrouver être Balbala dont les barbelés (d'où son nom d'ailleurs<sup>772</sup>) symboliseront la démarcation officielle, comme la presse française et Wabéri le montrent.

\* En 1974, on est encore dans le flou dans la perception de l'espace puisque le journaliste du *Monde* écrit, en citant les mots d'un prédécesseur du siècle dernier (on n'est pas bien avancé) :

« *Dans le désert de pierrailles qui sépare l'Ethiopie du TFAI. Un petit jour poussiéreux se lève sur cette « aridité monotone, emblème de mort qui dessèche l'âme et l'espérance* », (Rochet d'Héricourt, 1841) »<sup>773</sup>

Le reporter du *Monde* relève cette frontière qui se dessine aux portes de la ville de Djibouti :

« *Djibouti : il est des images qu'on accepte mal. Depuis 1966, la ville est tout de même un camp retranché. Un double barrage de 14,5 kilomètres hérissé de barbelés, de miradors et truffé de mines éclairantes isole Djibouti du reste d'un territoire aux frontières théoriques. La gendarmerie qui contrôle les « portes » ouvertes dans cette enceinte ne laisse entrer dans la ville que les « ressortissants français » munis des papiers nécessaires. Mais, la nuit les franchissements clandestins sont nombreux.* »<sup>774</sup>

---

<sup>771</sup> Dubois, Colette, op. cit., p.11

<sup>772</sup> Deux points de vue s'affrontent sur cette appellation : « Balbala » vient soit du phare, appelé « bilig-biligta », soit des barbelés. Le journaliste (cf. infra) penche pour la seconde option. Dans les deux cas c'est une déformation de la prononciation.

<sup>773</sup> *Le Monde* du 2/4/74, p.7

<sup>774</sup> idem

Ces « frontières théoriques » le sont depuis plus d'un siècle. Et l'on réalise l'impossibilité de voir clair au-delà de la ville de Djibouti.

Mais une frontière réelle se met en place avec les barbelés. Djibouti ville est ainsi isolé du pays. La France se retranche dans ces limites urbaines. A l'extérieur, les étrangers, à l'intérieur sont admis les ressortissants français, mais combien sont-ils ? Certainement très peu d'autochtones, ce que signale les guillemets, comme pour dire : « c'est très théorique ». Le même journal constate la naissance du bidonville de Balbala, espace djiboutien aux portes de l'espace français.

*« Au pied des barbelés, le long des routes qui mènent à Djibouti, ont déjà poussé de pitoyables bidonvilles que les autochtones ont baptisés « balbala » (déformation de barbelés) ».*<sup>775</sup>

Il écrit également que « l'enclave française du TFAI » est entourée du « mur de la honte ». Et ainsi se forme un centre urbain, à cette nouvelle frontière. La France n'est pas allée vers les populations, mais les populations sont venues l'assiéger. Les Français semblent cernés.

*« L'îlot de prospérité que représente la ville française au milieu d'un océan de sous-développement attire irrésistiblement toutes les populations nomades de la région qui ignorant les frontières politiques naviguent au gré des pâturages entre la Somalie, l'Ethiopie et Le TFAI. »*<sup>776</sup>

L'on voit ici le processus qui oppose d'une part l'espace français réduit à « un îlot » et une « enclave », à une « ville française » et le reste du pays vaguement élargi à « toutes les populations nomades de la région », sans frontière. La minuscule ville française est donc assiégée par des hordes affamées et incontrôlables. D'où l'idée du barrage.

De l'aveu de certains, pourtant, il existerait des populations djiboutiennes du territoire. Mais à combien les évalue t-on ? Qui leur reconnaît la qualité de Français ? Toujours rejetées dans le vague désert, elles n'ont, en réalité, qu'une existence éphémère. Comme le relève le journaliste, ces nomades

*« que l'on refoule sans ménagement tous ne viennent pas de « l'étranger ». Dans l'immense désert de pierre qui entoure (et englobe) le TFAI et que se partagent grosso modo les Afars ou les Danakils, du côté Ethiopien, et les Issas et Issaq (sic), somalis au sud, l'attribution de la nationalité française – et donc du « ticket d'entrée » à Djibouti – a toujours obéi à de curieux principes. « Aucun recensement sérieux des populations du territoire, écrit*

---

<sup>775</sup> ibidem

<sup>776</sup> ibidem

*Philippe Oberlé, n'a jamais été réalisé et l'état civil demeure à l'état embryonnaire. » »<sup>777</sup>*

\* Wabéri, qui est maintenant, d'« ici », de Djibouti, en territoire reconquis, écrit, rappelle, à sa manière, cet épisode de l'histoire coloniale :

*« Une nouvelle catégorie de population décrétée allogène au prétexte qu'elle serait de la Somalie. Les allogènes et les nomades de l'intérieur devaient passer par le barrage de Balbala pour venir, ici dans la capitale. Ce barrage était un mur de Berlin en miniature. »<sup>778</sup>*

Ce mur de barbelés a un objectif et une conséquence dramatique. L'objectif est de protéger le petit coin de France prospère et la conséquence dramatique c'est la mort tragique qu'il fait subir aux populations du pays.

Cette population non reconnue, ni rencontrée pendant plus d'un siècle de colonisation, est mise sur la touche, contenue au-delà du barrage. La prospérité de la France est exclusivement au profit de ses colons, comme le reconnaissent les coloniaux :

*« Entre la population locale « sous-développée » du territoire et la communauté française privilégiée, le fossé – silencieusement – ne cesse de s'élargir. « A la limite, reconnaît un commerçant français – on n'échange guère qu'une seule catégorie de sentiment : le mépris ». »<sup>779</sup>*

\* Le repli sur soi a toujours caractérisé, depuis le début, l'attitude des colons. La situation que décrit le reporter nous rappelle celle que, déjà, Charles Michel dénonçait au tout début de la colonie et que relevait Lippmann aussi, à son tour, dans les années vingt. Le journaliste s'en rend compte :

*« A Djibouti, le « petit Blanc » paraît, il est vrai, plus stéréotypé qu'ailleurs. Huit mille Français (militaires et fonctionnaires pour la plupart) condamnés à des séjours bien trop brefs pour s'enraciner dans la vie locale ne partagent qu'une seule préoccupation : le « 2,60 », les économies qu'il s'agit de réaliser au plus vite avant de rembarquer vers la fermette de métropole... Grâce aux soldes considérables (...) améliorées encore par un taux de change avantageux (...) les petites fortunes que l'on peut rapidement épargner à Djibouti ne sont pas négligeables. Les postes dans le TFAI sont depuis toujours très recherchés et la « prolongation de séjour » une obsession qui peut conduire à toutes les complaisances. »<sup>780</sup>*

---

<sup>777</sup> ibidem

<sup>778</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Transit*, p.89

<sup>779</sup> *Le Monde*, du 3/4/74

<sup>780</sup> idem



Nous avons là tous les ingrédients du séjour des colons à Djibouti : en transit, le regard rivé sur la métropole, amasser le plus d'économie, et pour cela obtenir des prolongations de séjour. Dans ce programme, point de place pour Djibouti et ses habitants.

\* Les conséquences dramatiques de ce « mur de la honte », comme le qualifie le journaliste, sont visibles. Soldine regarde au ciel, et observe que

« *des charognards sont là-haut, planant en plein centre ville (...) On sait qu'ils campaient autrefois aux portes de la capitale, guettant sur les barbelés, près des postes de contrôles.* »<sup>781</sup>

Comme on le voit, les morts ne restaient pas trop longtemps au soleil.

\* Wabéri, ne pouvait pas manquer d'évoquer, encore, cet épisode de l'histoire coloniale. Il dénonce les conséquences graves de la situation :

« *La capitale est encerclée par des fils de barbelés pour éviter la contamination. Des bédouins sautent sur des bombes enterrées, disséminées un peu partout du côté de Balbala et de Haramous. Des enfants, à peine sevrés, s'amuse avec des grenades camouflées qu'ils prennent pour des jouets exotiques.* »<sup>782</sup>

Il oppose l'innocence des enfants qui jouent, sans le savoir, avec le feu à la cruauté de l'occupant qui enterre des bombes pour qu'elles sautent sous les pieds des populations. On notera aussi l'ironie, mais c'est la lecture djiboutienne de la mentalité du colon, de la « contamination ». En effet c'est bien la protection contre la contamination de la misère qui est la raison avouée du barrage.

Dans un style manifestement, encore ironique, il « embastille » à son tour le fameux gouverneur qui s'est comporté, envers la population civile comme s'il avait, face à lui, une armée d'invasion : « *Le gouverneur embastilla la ville pour l'éternité. Les artificiers de l'Indo entourèrent cette dernière d'un rideau de fils barbelé entrelardé de bombes à fragmentation.* »<sup>783</sup> On a l'impression d'être dans un théâtre de guerre. Manifestement la cruauté du gouverneur était sans limite.

\* Le reporter du *Monde* est un bon témoin de ces conséquences.

---

<sup>781</sup> Blonay, Didier, op. cit., p.12

<sup>782</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Balbala*, p.151

<sup>783</sup> Abdourahman A. Wabéri, "août 1966", in *Cahier nomade*, p.28

*« De fait, aux points de passage du « barrage » se multiplient depuis sept ans des incidents dont le plus clair résultat paraît être d'accumuler les humiliations et les colères des « indigènes » »<sup>784</sup>.*

En plus de la fraude électorale, qui est ici pratiquée à grande échelle, les douleurs qu'avive le spectacle des corps déchiquetés par les bombes ou déchirés par les barbelés attisent le sentiment patriotique et anticolonial des Djiboutiens.

En fin de compte, c'est l'exclusion qui instaure des frontières nouvelles. L'espace français rétrécit comme peau de chagrin. Et en plein milieu du vingtième siècle, la France n'arrive pas à créer et à percevoir une continuité dans l'espace djiboutien. Y a-t-il d'autres possibilités alors pour vraiment parcourir l'espace de l'intérieur et rencontrer les autochtones ? Ou bien y a-t-il encore d'autres barrières ?

## **B- DOMAINES ET OASIS EUROPÉENS DANS L'ESPACE DJIBOUTIEN**

Dans cet espace divisé il y a, à l'intérieur du pays, d'un côté, les domaines et les oasis d'hospitalité européens et de l'autre, les petites localités djiboutiennes. Ne reconstitue-t-on pas alors les mêmes attitudes dans la même dualité ?

### **1- DOMAINES ET PROPRIÉTÉS DÉLIMITÉS ET ACCUEILLANTS VS HUTTES ET DÉSERT**

Le même dispositif est reproduit à chaque fois qu'un noyau urbain se crée quelque part dans le territoire. Cela peut prendre la forme de domaines européens à l'intérieur des territoires. A cet égard les stations de train sont, en miniature, des centres urbains européens par opposition au grand et vague espace autochtone.

---

<sup>784</sup> *Le Monde* du 3/4/74

## a- domaines

Nous avons à l'intérieur du pays et en territoire autochtone, des domaines qui sont la propriété des Européens. Ce sont des greffes isolées à l'intérieur d'un environnement non colonial.

\* Dans *L'Homme des Sables*, le personnage principal, Saulieu, a procédé à la délimitation de son domaine d'Obock. Andrée, son épouse, nous présente ce qu'elle appelle son « fief » :

*« Au cœur de la grande muraille blanche définissant les limites de son habitation, surgissaient deux longs hangars servant d'entrepôts aux marchandises. (...) Adossés à l'enceinte, trois cahutes, toucoules abyssines rondes au toit conique, servaient de logement à la domesticité et de cuisine. Dans un angle, un toit de paille soutenu par des pieux abritait les chameaux et une dizaine d'ânes. Enfin, au centre, de ce ramassis de cahutes s'élevait l'habitation, le « château » selon le mot de Louis. »<sup>785</sup>*

On voit ainsi comment s'organise le domaine.

D'abord une « grande muraille » qui le ceinture, ensuite d'une part les entrepôts des marchandises et les habitations « ramassis de cahutes » presque identiques pour les domestiques et les bêtes. Et enfin la maison des maîtres des lieux.

Voyons maintenant l'habitation, dans une description détaillée qu'en donne Andrée qui la découvre :

*« Elle se composait de quatre pièces carrées, aux murs crépis à la chaux et à la toiture de tôle : deux chambres, un bureau-salon, une salle à manger et une salle de bains. »<sup>786</sup>*

Selon Andrée, agréablement surprise, elle qui craignait ce monde hostile, loin des Européens, « dans cette primitive demeure régnait pourtant un confort inattendu, un luxe qui (lui) avait arraché, le soir de son débarquement des exclamations étonnées et joyeuses. »<sup>787</sup>

En effet, on trouve à la fois un ameublement, certes avec des éléments exotiques composés « de larges divans bas recouverts de nattes bariolées, encombrés de coussins de cuir », des pankas<sup>788</sup> au plafond, des « tables rondes de styles arabes », et beaucoup d'éléments de décors dont « une grande

---

<sup>785</sup> Esme, Jean d', op. cit., p.137

<sup>786</sup> idem, p.138

<sup>787</sup> ibidem, p.137

<sup>788</sup> Ventilateur activé par un système manuel.

*panoplie composée de sagaies, de lances et de poignards somalies* »<sup>789</sup>, mais aussi des éléments parfaitement familiers parce que rappelant l'Europe. Ainsi « *le long des murs, quelques rayons chargés de livres* », <sup>790</sup> « *dans un coin un piano* »<sup>791</sup>, et sur une table « *trônaient un phonographe, et sa pile de disques et sur l'autre était entassées en un fouillis multicolore des revues, illustrées* »<sup>792</sup> des quatre coins du monde, c'est-à-dire, de l'Europe ( France, Italie, Angleterre) et des Etats-Unis, et enfin, « *sur le piano des photos d'amis et de parents* »<sup>793</sup>, bien sûr monsieur et madame Saulieu.

Voilà donc une demeure en terre étrangère qui intègre les deux mondes pour en faire un espace intime, réservé et sécurisant dans un ensemble vague et vaste, « *le long d'une cloison, une grande glace reflétait le paysage désertique sur lequel s'ouvrait la fenêtre* ». <sup>794</sup> Pour se prémunir contre l'agression de cet espace, « *tout autour de la maison, une large véranda enroulait un couloir d'ombre, une zone protectrice contre la brûlure du soleil* »<sup>795</sup>.

Le confort premier est de se prémunir contre la chaleur. Il faut s'arrêter un moment aussi sur la différence entre cette maison et les toucoules<sup>796</sup> des employés, ici englobés dans le terme « domesticité ». Ce sont des demeures précaires mais en plus « adossées à l'enceinte », donc contiguës à l'espace extérieur dont les occupants sont familiers. Au contraire la maison européenne, bien au centre, en est éloignée et protégée. Ce domaine est donc un espace européen sécurisé et protégé par rapport au vaste espace extérieur autochtone.

Dans un récit qui se situe quelques années plutôt, un autre personnage, David, qui est installé à Tadjourah, possède une demeure et manifeste aussi ce sentiment de sécurité quand il est chez lui. Il a lui aussi des meubles d'Europe et d'Orient.

---

<sup>789</sup> ibidem, p.139

<sup>790</sup> ibidem, p.139

<sup>791</sup> ibidem, p.138

<sup>792</sup> ibidem, p.138

<sup>793</sup> ibidem, p.139

<sup>794</sup> ibidem, p.139

<sup>795</sup> ibidem, p.139

<sup>796</sup> Les cases traditionnelles, même si le terme n'appartient ni au somali ni à l'afar.

« Un large fauteuil de bibliothèque et une malle de bois rouge couverte d'étiquettes indiquant des escales et des hôtels – Alexandrie, Marseille, Victoria Hotel, Jedda »<sup>797</sup>.

Mais au-delà de ce bagage d'ailleurs, c'est la demeure où il habite qui est vue comme un être fraternel, son seul refuge dans un environnement hostile.

Un jour David évanoui et blessé, titube vers sa demeure protectrice, pour fuir le regard des indigènes et le soleil. Il progresse péniblement vers elle. Il sait que

« là, il sera bien, protégé des flammes lancées sur lui par la terre et les murs les hommes, à nouveau maître de sa raison et reprenant l'initiative de continuer, d'une manière ou d'une autre, à vivre. »<sup>798</sup>

Et, ainsi, il nous présente la relation presque affective qu'il a avec sa maison dominant Tadjourah tel un astre.

« Mais si cette situation dominante, indique t-il, m'offrirait en permanence un extraordinaire panorama, me plaisait infiniment (...), je préférerais encore l'odeur de son sol en terre battue quand Saad l'avait mouillée d'eau de mer, de l'odeur de son bois et ses craquements, ses espaces mouvants d'ombre et de lumière dont je connaissais par cœur le parcours du matin au soir : je préférerais l'intérieur, et pas seulement de m'y sentir à l'abri, protégé des flammes du soleil et des hommes, mais parce que Saad (...) l'avait dès les premiers jours transformée en un être vivant. »<sup>799</sup>

Saad est son jeune esclave. La maison est donc une compagne vivante, qui respire, qui protège des agressions du soleil et du monde extérieur. Il fait encore le tour de la maison, lentement. « Sa main caresse les murs, en les effleurant il garde l'équilibre. Et la maison n'a jamais été aussi grande et aussi fraternelle. »<sup>800</sup>

Cela se confirme : c'est comme un être humain. Une fois dans sa maison « le vent peut souffler dehors en tempête, il est à l'abri dans cette chambre obscure et odorante, porte et volets fermés. »<sup>801</sup>

Il est chez lui-même s'il est souffrant et seul. Lorsqu'arrive Myriam avec Saad, et qu'elle ouvre les volets si brusquement que David doit fermer les yeux.

« Il ne veut pas les rouvrir trop vite parce qu'il entend Tadjourah lentement s'approcher de lui. Les cris et les rires des enfants, un marteau sur du bois, tout près de la maison des voix d'hommes, un vent léger dans les arbres et

---

<sup>797</sup> Blottière, Alain, *Saad*, p.11

<sup>798</sup> idem, p.172

<sup>799</sup> ibidem, p.175

<sup>800</sup> ibidem, p.181

<sup>801</sup> ibidem, p.188

*les ruelles, et puis le souffle familier de la terre, l'accouplement chanté du sable et de l'eau. Tout cela vient s'allonger sur lui. »<sup>802</sup>*

L'on voit, par ce volet ouvert, le processus qui s'apparente à un envahissement du monde extérieur agressif duquel David s'était protégé par l'enfermement dans sa maison. La dichotomie de l'espace sien et de l'espace autre est nette.

\* Avec Monfreid on retrouve, certes la même démarche qui consiste à délimiter son espace, mais aussi une multiplication des propriétés et la diversité de leur fonction. Monfreid est presque chez lui ici, en Ethiopie et à Djibouti. Partout il possède des domaines d'habitation et de production. Voici comment Kessel énumère cette incrustation exceptionnelle de Monfreid dans ces pays :

*« Il y a une industrie française en Abyssinie. Elle est à Monfreid. Une oasis française dans le Harrar. Elle est à Monfreid. Il y a dans le massif inconnu du Mabbat, chez les guerriers danakil, une maison française là où nul Blanc n'a mis le pied. Elle est à Monfreid. Parmi les tribus où le gouverneur ne peut rien, le nom de Monfreid est un sauf-conduit. »<sup>803</sup>*

Monfreid possède une maison à Obock près de la mer. C'est un espace transitoire et organisé comme tel. C'est un espace délimité par « un mur solide (...) encadrant une cour de sable menu », pour le séparer de la ville autochtone d'Obock, mais il s'en dégage « une vision de mort » car c'est un espace transitoire, « *une escale, un débarcadère, un ponton. Le tremplin où il bandait son énergie et d'où il s'élançait de nouveau pour les courses aventureuses.* »<sup>804</sup> En effet Monfreid est plus attiré par la mer que par des séjours sur la terre ferme. Selon Ida Treat

*« Il chérissait Dakhata (à Araoué) pour sa vallée bénie, mais il respirait mieux à Obock, parce que là palpait la mer. Tout, dans sa demeure, en portait l'empreinte. »<sup>805</sup>*

En effet, pour Monfreid alias Mordhom, rien ne peut remplacer la mer, elle est à lui, comme le possessif le montre: « *Mordhom regardait sa mer sous le*

---

<sup>802</sup> ibidem, p.193

<sup>803</sup> Kessel, Joseph, *Marchés d'esclaves*, p.46

<sup>804</sup> Treat, Ida, op. cit., p. 89

<sup>805</sup> idem, p.89

crépuscule. »<sup>806</sup> Comme il est souvent en partance, il n'y a pas de confort matériel :

« *Peu de meubles : quelques angarebs, quelques chaises basses, un coffre de nacouda incrusté de cuivre, une jarre arabe pour l'eau, (...) quelques pots danakil ornés de coquillages.* »<sup>807</sup>

Par contre la propriété d'Harraoué, près de Harar, est le domaine le plus visité par ses amis. C'est un espace d'accueil et de repos. Donc il est plus organisé et plus valorisé. Kessel en est tombé amoureux, semble t-il :

« *Monfreid habite une propriété qu'il a irriguée et cultivée avec amour* »<sup>808</sup>  
note t-il en ajoutant : « *C'est vraiment l'un des endroits les plus doux du monde.* »<sup>809</sup>

Cette résidence, qui est un espace européen délimité et cloisonné par rapport à l'espace des autochtones, accueille chaleureusement les Européens que Monfreid veut bien admettre chez lui. C'est le cas de Kessel, des personnages de *Fortune carrée*, et d'Ida Treat, bien sûr. Et, à chaque fois, nous avons un aperçu des éléments qui composent et qui peuvent distinguer cet espace. Voici comment Kessel y pénètre :

« *Une porte s'ouvrit (et) dans un grand espace libre, se voyaient des bâtisses, des toucouls, puis, vaguement, des feuillages.*

- *Soyez les bienvenus chez moi, dit l'aventurier breton à Igricheff et à Philippe.* »<sup>810</sup>

Le titre du chapitre est révélateur : on entre dans « l'oasis de l'aventurier »

Et en voici une vue globale qui en dessine les contours. On relève tout ce qui montre le travail de l'homme.

« *Le domaine de Mordhom comprenait une vingtaine d'hectares. La moitié était en friche et la brousse couvrait le sol. Dans l'autre, un ruisseau coulait que l'aventurier avait, de ses mains, détourné de la colline par un barrage primitif. Il irriguait la terre rouge où poussaient des caféiers, des bananiers, des arbres à fruits tropicaux. Près de cette plantation et de ce verger, il y avait des carrés de légumes, des champs de dourah, de maïs.* »<sup>811</sup>

---

<sup>806</sup> Kessel, Joseph, *Fortune carrée*, p.315

<sup>807</sup> Treat, Ida, op. cit., p.90

<sup>808</sup> Kessel, Joseph, *Marchés d'esclaves*, p.61

<sup>809</sup> idem, p.61

<sup>810</sup> Kessel, Joseph, *Fortune carrée*, p.200

<sup>811</sup> idem, p.204

C'est un véritable petit paradis selon le qualificatif d'Ida Treat, elle aussi charmée par le lieu : « *Nous déjeunons au milieu du Paradis, Abd el Hai et moi, (endroit où) les narines ici jouissent comme les yeux* ». <sup>812</sup>

Elle énumère les éléments qui font de cet endroit un petit paradis pour les sens. Il y a l'haleine des jasmins, des péchers, des rosiers et des mimosas.

« *A respirer l'air d'Araoué, tous les parfums des jardins remontent le cerveau comme toutes les saveurs de la mer remonte la langue quand les lèvres aspirent l'étoile délicate d'un oursin...* » <sup>813</sup>

Et elle énumère d'autres plantes, « *les bougainvilliers, les caféiers, les orangers, les figuiers sauvages...* » <sup>814</sup> Toujours pour le plaisir des yeux et des oreilles « *le regard descend un escalier de lumière sur le bruit des cascades d'eau rouge (et) de là, d'ici, de partout, les oiseaux sont arrivés, confiants dans l'homme* ». <sup>815</sup> « *La vie est douce à pleurer* » <sup>816</sup> termine-t-elle.

## **b- oasis européens**

En plus de ces domaines individuels, il existe d'autres espaces européens disséminés à l'intérieur des territoires. Ce sont des espaces accueillants et hospitaliers, espaces refuges, un court instant, dans un monde hostile et sauvage. On y retrouve un peu de la vie d'Europe.

### **- Les oasis d'hospitalité dans le désert**

Il y a d'abord les auberges du chemin de fer qui sont soit aménagées pour accueillir des Blancs, soit tenues par des Blancs, donc plus accueillants que d'autres.

\* Ainsi, le buffet de la gare d'Aouache est proprement une oasis européenne. C'est une des stations d'importance du chemin de fer. On nous le présente, en insistant sur cet aspect :

---

<sup>812</sup> idem, p.16

<sup>813</sup> ibidem, p.16

<sup>814</sup> ibidem, p.16

<sup>815</sup> ibidem, p.16

<sup>816</sup> ibidem, p.18



« L'Aouache, (...) petite station flanquée d'un atelier sommaire (...) les Européens y trouvaient, au bout de la seconde étape, un buffet et des lits pourvus de moustiquaires, où ils pouvaient passer la nuit en attendant que le retour de la clarté permit au train qui les véhiculait d'accomplir la troisième étape en surveillant l'intégrité des voies. »<sup>817</sup>

La dangerosité de la voie est évidente. Et l'endroit est donc un petit refuge. En effet, l'histoire du roman, *La voie sans disque*, se situe dans une période trouble de l'Ethiopie où la succession de Ménélik entraîne des troubles et une guerre civile. Lors du passage de ce train conduit par Carlier voici la situation :

« depuis deux jours, sa cantine servait de refuge à dix-huit blancs, hommes et femmes, les uns colons, les autres employés de la ligne, qui, traqués par les Abyssins, l'avaient convertie en fortin en l'attente d'un secours d'heure en heure plus problématique. »<sup>818</sup>

Dans l'hostilité générale, les Européens se sont repliés dans ce petit espace. La station d'Aouache apparaît comme un petit paradis ce que tend à montrer cette description du jardin :

«La porte, barricadée, s'ouvrit sur le jardin. Les papayers y découpaient leurs palmes ; les bougainvillées y répandaient leur ombre ; l'atmosphère embaumait l'orange et la grenade ; le jardin respirait la grande paix nocturne. »<sup>819</sup>

On voit bien le contraste avec l'espace autochtone présenté souvent sous la forme d'un désert vide. Ici, les plantes fruitières dégagent leur parfum. C'est un endroit nourricier et propice à la vie des Blancs.

\* La seconde station hospitalière est celle tenue par un Européen. Nous sommes à Douenlé, à la frontière du territoire de Djibouti. Les hommes de la caravane en partance pour le désert, Philippe et Igricheff sont invités à dîner par le Grec, chef de station européen.

« Le dîner eut lieu dans l'unique pièce de la gare. Elle était vide, triste et sale. Le vieux Grec offrit avec une joie qui perçait difficilement sur son morne visage ses deux assiettes ébréchées, deux boîtes de fruits en conserve, un peu de vin doux ». <sup>820</sup>

La description insiste sur l'aspect vide, vieillot et un peu triste d'une pièce habitée par un homme vieux et solitaire. Ce dernier sort ses réserves pour

---

<sup>817</sup> Armandy, André, *La voie sans disque*, p.39

<sup>818</sup> idem, p.40

<sup>819</sup> ibidem, p.83

<sup>820</sup> Kessel, Joseph *Fortune carrée*, p.238

honorer des Européens, ce qui fait sa joie mais comme Philippe veut refuser il insiste :

*« C'est la première fois qu je reçois des hôtes ici. Et je suis là depuis vingt-cinq ans, avec les sauvages. »<sup>821</sup>*

Tout est dit. Le vieux Grec vit avec les sauvages, c'est-à-dire les autochtones, une sorte de vie entre parenthèse. Sa joie est immense et sa fierté flattée lorsqu'il reçoit ses semblables au point qu'il offre sa réserve de conserve et de vin. C'est pour lui une sorte d'honneur.

Philippe, qui éprouve beaucoup d'appréhension, avant de s'engager, pour la première fois, dans une contrée inconnue, ne peut s'empêcher de jeter un dernier coup d'œil à cette petite oasis :

*« Philippe se retourna, jeta un dernier regard sur la petite mesure blanche (...) c'étaient les derniers vestiges d'un monde où régnaient d'autres lois que celles de la nature et de la barbarie. »<sup>822</sup>*

\* Dans *Marchés d'esclaves* de Kessel, on trouve une série d'hospitalités européennes, dont bénéficient les voyageurs qui, ainsi, profitent de refuges temporaires. Ils y retrouvent un accueil et un repas qui leur rappellent quelque chose de leur culture et de leur pays.

- Il y a d'abord l'hospitalité française. A Harrar, voici comment Kessel loue la gentillesse et la fraternité d'un jeune médecin français :

*« Chez le docteur Joucla, à l'hôpital français, hôpital qui fut pour nous l'hospitalité même, grâce à la gentillesse, la simplicité fraternelle de ce jeune médecin et de sa charmante femme. »<sup>823</sup>*

Et puis on retrouve le même accueil au poste français de Dikhil. Deux Français commandent le poste. L'auteur plante tout de suite le décor : *« Jamais on n'avait vu des Blancs arriver à Dekkel par le désert issa »<sup>824</sup>* ce qui rend leur exploit tout à fait unique et justifie l'accueil spécial qu'ils reçoivent :

*« Aussi nous fûmes reçus avec une bonne grâce, une hospitalité admirables. Ces Français perdus dans les pierres et la chaleur torride, mal ravitaillés, nous firent partager leurs meilleures provisions, leurs dernières bouteilles de vin. »<sup>825</sup>*

---

<sup>821</sup> idem, 238

<sup>822</sup> ibidem, p.240

<sup>823</sup> Kessel, Joseph, *Marchés d'esclaves*, p.54

<sup>824</sup> idem, p.101

<sup>825</sup> ibidem, P101

C'est toujours le partage des dernières provisions, la générosité des uns n'a d'égal que la joie des autres de trouver ici des plaisirs du palais, si loin de leur pays.

\* Hugues Le Roux, lors de son voyage, trouve à Aden un accueil dont il se souvient. A propos de M. César Tian, consul de France à Aden, il écrit : « *J'ai reçu l'hospitalité la plus affectueuse dans sa maison, si généreusement ouverte aux Français.* »<sup>826</sup>

- Mais il n'y a pas que l'hospitalité française. Dans ces coins perdus et dans le contexte de début de colonisation, les Européens manifestent une solidarité, au-delà des clivages idéologiques, d'intérêts et de nationalités. A Harar, Kessel et ses compagnons sont reçus par un représentant de l'Italie : « *Nous déjeunions chez M. Frangipane, diplomate italien* »,<sup>827</sup> note-t-il. A Assab, ils bénéficient de bonnes conditions d'accueil de la part des fascistes italiens : « *Nous fûmes logés, nourris, soignés, avec une amabilité infinie, par les dirigeants des vastes et modernes salines* ». <sup>828</sup> Et l'auteur compare cet accueil à celui qu'ils trouveront chez les Bolcheviks à Sanaa :

« *La seule hospitalité comparable en perfection et en gentillesse à celle de ces charmants fascistes, nous devons la trouver au Yémen, auprès des bolcheviks russes.* »<sup>829</sup>

Italiens, Russes,... et les Anglais ? Ils ne sont pas en reste puisque Hugues Le Roux en bénéficie à Aden chez une certaine « *Mme la colonelle F...* » Ce qu'il va apprécier ce sont deux choses communes à tous les voyageurs : la conversation familière sur des sujets de culture européenne et un bon repas. Ces deux éléments donnent, le temps court de l'invitation, la sensation de chez soi. Voici comment Le Roux l'exprime :

« *Je n'oublierai pas ce déjeuner du dimanche, loin de mon pays, entre cette femme charmante, qui parlait avec goût de ce que j'aime, et ce gentleman courtois qui a bien voulu donner à un passant la sensation du « home ».* »<sup>830</sup>

---

<sup>826</sup> Le Roux, Hugues, *Ménélik et nous*, note 1 de la page 28

<sup>827</sup> Kessel, Joseph, *Marchés d'esclaves*, p.56

<sup>828</sup> idem, p.119

<sup>829</sup> ibidem, p, 119

<sup>830</sup> Le Roux, Hugues, op. cit., p.24

Domaines et oasis européens permettent d'avoir donc des espaces bien sécurisés et accueillants. Cela montre que les frontières se maintiennent. On ne s'arrête pas chez l'habitant, mais chez le concitoyen ou les autres Européens avec qui il y a plus d'affinités qu'avec les autochtones.

## **2- DOMAINES INDIGÈNES (PETITESSE)**

Contrairement à ces espaces européens accueillants, l'espace djiboutien urbain est, lui, perçu comme un espace en miniature et hostile. On a ainsi une série de petites localités parsemées dans le territoire que l'on traverse, et dont les populations semblent tenir le Blanc à bonne distance.

### **a- localités du chemin de fer**

Il y a d'abord les stations du chemin de fer. Celui-ci a en effet apporté une relative sédentarisation.

\* *La voie sans disque* est une œuvre toute à la gloire du chemin de fer et des héros, comme Carlier, qui la maintiennent en état de bon fonctionnement. Le narrateur, qui n'a donc pour intérêt que cet aspect, ne donne aucune importance à la vie des autochtones et les méprise même, comme nous le verrons, lorsqu'il sera question de leur piètre intelligence. Voici sa perception des petites stations du train, non tenues par des Européens :

*« Deux gares seulement, deux gares qui n'auraient en France que l'importance de petites stations, divisent en tronçons les huit cents kilomètres qui séparent Djibouti d'Addis-Abéba. Entre ces gares, s'intercalent des haltes, simples cubes de pierre semés en plein désert, au hasard d'un point d'eau, nourrices éventuelles pour locomotives altérées. »<sup>831</sup>*

L'on voit comment, en dehors des vraies gares, certainement celles des capitales et celle de l'Aouache, que nous avons vue, le reste est réduit à des *« haltes, simples cubes de pierres »*.

---

<sup>831</sup> Armandy, André, op. cit., p.47

\* Philippe, qui se prépare mentalement à son parcours dans le désert, égrène, pour en garder le tracé dans sa mémoire, les noms des étapes et des stations de train :

*« A ces noms qu'il logeait difficilement dans sa mémoire, d'autres se mêlaient, aussi barbares, et qui le troublaient : les noms de stations auxquelles le petit train s'arrêtait. »*<sup>832</sup>

A ses yeux, elles se ressemblaient toutes, composées d' « une bâtisse blanchâtre, un réservoir d'eau. Quelques huttes se groupaient dans le voisinage. Une désolation torride régnait sur ces pauvres nids humains. »<sup>833</sup>

Ce ne sont pas des habitations, mais des « nids », ce qui traduit, l'aspect minuscule. Et bien sûr tout autour, c'est toujours le grand désert inconnu et impénétrable. Même lorsque c'est une ville ancienne et célèbre, comme Harrar avec ses murailles, voici comment elle est vite expédiée par Mordhom :

*« Rien d'intéressant. Une ville arabe, comme tant d'autres...Maisons en pisé, ruelles sordides, cours qui se joignent, pavé glissant et branlant. Nous avons mieux à voir. »*<sup>834</sup>

## **b- les autres localités de l'intérieur**

En dehors de la voie ferrée, à l'intérieur du territoire de Djibouti, il y a quelques localités.

\* C'est d'abord bien sûr Obock que les timbres de l'époque présentent ainsi :

*« La maison du gouverneur Léonce Lagarde, carrée et massive comme un fortin, domine un petit village dankali. »*<sup>835</sup>

\* Après son abandon, Obock n'est plus qu'un hameau. Cette ville qui, avant Djibouti, avait été la résidence des gouverneurs de la côte des Somalis, c'était Obock qu'Ida Treat présente comme un « hameau sordide (devenu) un monceau de ruines »<sup>836</sup> avec ses « pêcheurs misérables (...) ses huttes en

---

<sup>832</sup> Kessel, Joseph, *Fortune carrée*, p.231

<sup>833</sup> idem, p.231

<sup>834</sup> ibidem, p.197

<sup>835</sup> Dubois, Colette, op. cit., p.15

<sup>836</sup> Treat, Ida, op. cit., p.313

*branchages (et ses) moutons squelettiques* »<sup>837</sup> face à la « *seule maison intacte* », celle de Monfreid.

\* Dans *Le Roi des femmes*, le personnage, Soldine, parcourt une série de villages. Et dans chacun, il reçoit une sorte d'accueil froid. A Khiddil, (qui semble être Dikhil), lui et son compagnon se retrouvent « *seuls au milieu d'une population curieuse.* »<sup>838</sup> La solitude de l'Européen est évidente lorsqu'il ne considère pas les autres hommes comme des semblables mais comme des êtres étranges. C'est lui-même qui se trouve en fait étrange au point qu'il interprète les faits et gestes des autres.

« *Les voix s'éteignaient quand nous passions devant les groupes appuyés près des portes. Des regards infiniment attentifs mais sans animosité se posaient sur nous.* »<sup>839</sup>

Le même spectacle se renouvelle à Tarah, « *dans l'ombre des portes entrouvertes, le blanc des yeux qui me regardent* »<sup>840</sup> note Soldine. Le voici maintenant à Danrah. Et il note le premier rapprochement avec son jeune compagnon indigène : « *Diop accepte de dormir près de moi, abandonnant les distances qu'il a toujours observés.* »<sup>841</sup>

Mais « *à Tai Doulla, la blanche, allongée sur la plage (qui ressemble à Tadjourah) les hommes, tous armés de long poignards* »<sup>842</sup> l'inquiètent. « *Ils m'observent avec une expression qui me paraît mêlée d'hostilité et de considération* »<sup>843</sup> commente-t-il, se sentant exclu.

Ainsi le parcours dans les petits villages du pays révèle l'étrangeté du Blanc, qui s'est éloigné de chez lui, Djibouti-ville. Les autochtones n'ont pas de contact avec lui, et l'accueillent en étranger, à qui on ne donne pas l'hospitalité parce que, justement, représentant d'une présence coloniale non acceptée. On se rappelle comment Gouré et Hassan ont violemment opposé une fin de non

---

<sup>837</sup> idem, p.313

<sup>838</sup> Blonay, Didier, op. cit., p.100

<sup>839</sup> idem, p.100

<sup>840</sup> ibidem, p.121

<sup>841</sup> ibidem, p.124

<sup>842</sup> ibidem, p.129

<sup>843</sup> ibidem, p.129

recevoir à Philippe qui voulait simplement toucher aux plantes nourricières de Nehellé.

Si le territoire est très mal connu, c'est qu'il est surtout composé de campements nomades parce que la population vit de l'élevage.

\* Romain Gary assiste à la distribution de doura par l'armée dans ce qu'il appelle « *des campements-villages dont on ne connaît jamais avec certitude l'emplacement* »<sup>844</sup>

\* Mais il y a quelqu'un qui a réussi, avant lui, à amener la présence coloniale jusque dans les campements : c'est Lippmann. Il a réussi, selon ses dires, à donner forme à des localités comme Dikhil et As-Ayla. Mais il va plus loin. A Cheikh-Heiti, en plein territoire Danakil, il s'interroge :

« *Ne suis-je pas le premier Européen à faire ce sondage ? Cette pensée me fait sourire : c'est que pénétrer chez les Danakil, c'est l'aventure...* »<sup>845</sup>

En effet il va chez l'Autre, et, c'est aller trop loin pour l'époque. Il a surmonté la peur de l'Autre mais nous savons pour quelles fins. Il se rend dans un campement nomade issa, où il est bien accueilli, pour assister un à mariage. Puis il va au campement afar. Parlant des guerriers Danakil qui le saluent il écrit :

« *C'est la première fois que ces mangeurs de foies et de cœurs humains voient un Européen. C'est d'ailleurs la première fois qu'un Blanc s'aventure aussi loin chez eux.* »<sup>846</sup>

Notons pour la seconde fois, l'aventure que représente l'intrusion chez les autochtones du pays. Ainsi, admis dans les cérémonies, il assiste à la vaticination du Ginnili<sup>847</sup>. Ce dernier prédit l'avenir. Ne peuvent assister à la cérémonie que les gens de la tribu. Mais Lippmann bénéficie d'un traitement de faveur. Hassen Ampharé, écrit-il, « *me fera assister à des spectacles qu'aucun Blanc n'est autorisé à voir. Mais pour moi, qui suis de la même religion que lui, c'est différent.* »<sup>848</sup>

---

<sup>844</sup> Gary, op. cit., p.40

<sup>845</sup> Lippmann, Alphonse, op. cit., p.58

<sup>846</sup> idem, p.148

<sup>847</sup> Voir sur ce devin, le livre de Didier Morin, *Le Ginnili, (Ethiopie et République de Djibouti)*, Peeters, 1991

<sup>848</sup> ibidem, p.151

Rappelons que Lippmann se dit converti à l'Islam, donc proche, comme nous le verrons dans la partie suivante.

Dans l'ensemble de ce parcours nous avons vu comment les frontières urbaines et périurbaines se multiplient dans la vision française. Dans ces conditions la rencontre entre les Djiboutiens et les Français est presque impossible. D'où l'organisation de l'espace de telle sorte que les contacts ne peuvent se faire qu'avec les siens. Ce sont un ensemble de lieux appartenant à des Européens qui constituent le parcours de ceux-ci dans l'espace djiboutien. Ce dernier semble leur être fermé pendant longtemps.

Mais, comme partout, il peut exister des personnages qui transgressent les limites. La question est de savoir s'il y en a dans l'espace djiboutien et si oui pourquoi ? Qu'est-ce qui peut motiver une telle démarche ? C'est ce que nous allons essayer de découvrir dans la partie suivante.



## **TROISIEME PARTIE : TRANSGRESSIONS**

Jean-Marc Moura assure qu'il existe chez les personnages « *le désir de déplacement, le rêve caressé d'une possibilité de transgression – franchissement d'une limite tracée par la loi – celle-ci pouvant jouer comme un enrichissement.* »<sup>849</sup>

Il y a deux éléments essentiels à retenir de cette assertion : le déplacement pour passer au-delà d'une limite, pour nous géographique, mais qui peut être morale pour d'autres, et l'idée d'un possible enrichissement de ce transgresseur qui va à la rencontre d'autres cultures.

Mais y a-t-il franchissement de frontières dans les œuvres françaises sur Djibouti et si elle existe quelle est sa signification ? Telle est la double question au centre de cette partie.

Voici la définition de la transgression selon B. Westphal :

« *To transgress dérive du latin transgredi, dont le sens était essentiellement spatial : « passer outre ». Chez les Romains, on transgressait lorsque l'on passait de l'autre côté d'une limite ou d'un fleuve.* »<sup>850</sup>

Nous connaissons les limites, les frontières, qui existent à Djibouti, entre les Européens et les autochtones. En recherchant les transgressions, nous voulons constater les franchissements et leur expression dans les discours. Pourquoi va-t-on chez l'Autre ? Qu'est-ce qui motive cette transgression dans l'espace habité par l'autochtone ? Est-ce l'attraction de l'Autre, donc la curiosité de le connaître enfin qui pousse à ce mouvement, ou est-ce plutôt la rencontre avec soi-même qui motive davantage ce franchissement ?

Dans la situation coloniale de Djibouti, et surtout, dans la mise en place d'un certain nombre de frontières qui n'autorisent pas la rencontre entre les deux populations, comment peut-on parler d'attraction ? La culture autochtone intéresse-t-elle au point d'être objet de curiosité ? La connaissance de l'Autre (le Djiboutien) motive-t-elle ce séjour ? Ou bien est-on simplement à la recherche de soi-même ? Telles seront les questions auxquelles nous essaierons de répondre dans un premier temps.

Mais la transgression ne peut-elle pas accentuer et renforcer le sentiment de rejet de l'Autre et des siens ? Dans un second temps nous nous interrogerons sur l'expression de cette répulsion.

---

<sup>849</sup> Moura, Jean-Marc, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, PUF, 1998, p.62

<sup>850</sup> Westphal, Bertrand, *Approches méthodologiques de la transgression spatiale*, Conférence donnée à l'université de Londres

## CHAPITRE PREMIER : ATTRACTION

Il semble qu'il y ait une transgression conforme à la situation djiboutienne : l'Européen, en transgression se retrouve lui-même. L'espace de l'Autre prend alors une signification toute particulière. Mais une fois que l'on a réussi à être chez l'Autre, à s'y retrouver, y reste-t-on corps et âme ou est-ce qu'on a plutôt le regard tourné vers les siens? En effet les personnages n'oublient pas d'où ils viennent, ils portent avec eux tout leur bagage culturel et affectif.

Il s'agira donc de s'interroger, dans un second temps, sur la manière dont, de là-bas, on voit l'Autre mais tout autant les siens et son espace d'origine. Est-ce que la transgression entraîne un changement de perspective dans la perception? En effet, l'Européen transgresseur peut, avec le recul que lui donne cette situation, développer soit une vision nostalgique de chez soi, soit une vision répulsive. Il peut aussi développer les deux visions en même temps. Il serait intéressant alors de suivre l'expression de ces visions. En fin de compte, que recherche le transgresseur? Essentiellement se retrouver soi-même et se fondre en l'Autre, pour s'échapper à soi. Cette transgression en est-elle vraiment une ?

### **A- SE RÉALISER DANS L'ESPACE DE L'AUTRE**

Selon B. Westphal,

*« La transgression correspond en principe au franchissement d'une limite au-delà de laquelle s'étend une marge de liberté. Elle est alors émancipatrice, mais aussi centrifuge : on fuit le cœur du système, l'espace de référence »<sup>851</sup>.*

Les personnages européens, en situation de transgression, semblent attirés par quelque chose ou plutôt ils cherchent quelque chose. Qu'est-ce que la transgression leur permet d'atteindre alors? Dans le mouvement d'attraction vers l'espace de l'Autre, il y a le désir d'être. Mais comment se réaliser dans cet ailleurs ?

---

<sup>851</sup> Idem, op. cit.

Il s'agira, pour nous, d'explorer les significations de cette transgression pour les personnages et d'en suivre les expressions dans les textes. En effet l'attraction est-elle plus une occasion de retrouvailles avec soi que de rencontre avec l'Autre ?

### **1- SE FAIRE ADOPTER : LE BONHEUR DE SE RÉALISER**

A la lecture attentive des œuvres qu'est-ce que nous trouvons ? Aller chez l'autre, c'est trouver le bonheur. C'est ce qu'expriment le plus souvent les personnages. Le séjour chez l'Autre, pour ceux qui ont choisi de vivre à son contact, est l'occasion de se libérer d'un poids pesant. D'où vient ce poids et que faire pour s'en débarrasser ? C'est d'abord se distraire de l'ennui de la vie d'Europe. C'est ensuite se faire adopter par cette terre et s'y attacher.

#### **a- Se distraire de l'ennui**

Certains personnages des œuvres de notre corpus s'emploient à franchir cette frontière parce qu'ils sentent une impression d'étouffement. Cette façon d'être soi, de se distraire, à la manière pascalienne, prend deux modes d'expression : d'abord se fuir, sortir de soi, de son ennui, et ensuite retrouver une santé mentale.

#### **- (Se) fuir pour se retrouver**

Une première forme que prend cette fuite de l'ennui est l'aventure sans fin.

Nous allons prendre l'exemple de Monfreid. En effet il est le prototype de l'Européen intégré, aux yeux des coloniaux, et qui aurait réussi sa vie parmi les autochtones.

\* A son arrivée dans la colonie, Lippmann note d'emblée: « *Parmi les enracinés, Henry de Monfreid se détache nettement. Il a sa légende qui excite les*

*imaginations.* »<sup>852</sup> Et il ajoute pour lui-même: « *À l'apogée de sa carrière d'aventurier (...) il me séduit infiniment.* »<sup>853</sup>

Et d'ailleurs Monfreid lui fait une proposition concrète. « *En me voyant, Monfreid sourit. « Si un jour vous vous ennuyez, me dit-il, comptez sur moi, je saurai vous distraire.* »<sup>854</sup> Ainsi, on cherche à se distraire, à sortir du traintrain de la vie à l'européenne. Et cette façon de vivre à la Monfreid est donc séduisante.

\* Et c'est Monfreid (alias Mordhom) qui exprime bien clairement, sous la plume de Kessel, ce besoin de se fuir soi-même:

*« J'ai cru, en arrivant ici, poursuit Mordhom, que j'étais sauvé de la fatigue de moi-même. Le soleil, la sauvagerie, les peaux noires, cet air chaud, farouche, m'ont saoulé pour deux années ou trois. Et je n'avais rien, pas un sou et des souvenirs écoeurants à balayer. »*<sup>855</sup>

Alors il a fait toutes sortes de rencontre, d'activités, puis :

*« Mais quand ces travaux ont été achevés, que j'ai eu de quoi vivre, que le soleil, les épines, la fièvre me furent entrés dans la peau, j'ai pu me reposer. Certes, ce fut bon »*<sup>856</sup>

Donc le bonheur d'être dans cet ailleurs, cette vie rude et complètement différente est apaisant. Mais le bonheur s'épuise vite et le cycle de la fuite reprend :

*« Alors, la bête insatiable qui m'avait chassé d'Europe s'est mise de nouveau à s'agiter dans ma poitrine. Je suis reparti (...). Je fuyais devant quelque chose. Je n'allais plus de mon plein élan. Heureusement il y a le danger. Quand hurle l'instinct de la vie, les autres voix se taisent. Puis viennent les belles détentes animalières de la sécurité. »*<sup>857</sup>

Il ne se trouve donc que dans la fuite en avant. Il ne veut en aucun cas se retrouver avec lui-même. Pas d'alcool, pas de stupéfiant, pas la tentation du suicide mais la fuite. Devient-il un vrai « sauvage » ? Pourtant, il a fait venir un clavecin de Bretagne, ce qui constitue un lien avec sa culture et son espace d'origine. Mais c'est au « contact d'êtres primitifs et beaux », selon ses termes, qu'il se complait. Le narrateur nous le présente ainsi :

---

<sup>852</sup> Lippmann, Alphonse, *Guerriers et sorciers en Somalie*, p.23

<sup>853</sup> idem, p.23

<sup>854</sup> ibidem, p.24

<sup>855</sup> Kessel, Joseph, *Fortune carrée*, p.206

<sup>856</sup> idem, p.206

<sup>857</sup> ibidem, p.207

« Arraché par son tempérament et dix années farouches aux formes extérieures de la civilisation, mais en même temps fixé à elles par des liens impossibles à rompre, autrement forts que les liens matériels »<sup>858</sup>.

Donc il ne s'ensauvage pas complètement mais ici : « Il y avait la liberté, la nudité, la flamme du soleil, la rumeur des eaux et des arbres »<sup>859</sup> qui l'enchantent.

\* Soldine, le personnage de *Le Roi des femmes* donne la même impression de fuite de soi et la recherche d'un ailleurs pour se sentir bien. Parlant de ses jeunes camarades soldats qui séjournent dans le territoire, il écrit : « Nous étions tous fuyards, fermant la page de notre vie passée (...) pour ouvrir le livre d'une histoire nouvelle. »<sup>860</sup>

Et il s'avance vers le pays pour s'éloigner de tout ce qui rappelle la vie européenne:

« Pour vraiment toucher ce pays, il faut aller dans l'intérieur. La ville c'est un concentré du pire. On y devient faible. Ici j'ai la santé, je respire. »<sup>861</sup>

Et cela malgré « l'isolement ». Nous verrons par la suite, comment ce personnage avait rejeté son espace d'origine, la France, un fois qu'il y était retourné. Son retour dans ce pays, Djibouti, est le résultat d'un choix définitif.

### - Aller le plus loin possible

\* Dans la liste des gens qu'attirent l'ailleurs, voici une rencontre étonnante qui témoigne de cette fuite de soi. Romain Gary trouve un jeune américain en pleine brousse djiboutienne :

« J'ai rencontré Chip Davis, d'Ohio. Rien n'illustre mieux l'explosion de la jeunesse américaine que cette rencontre. »<sup>862</sup>

En effet son portrait que voici le révèle :

« Un hippie aux cheveux roux, des jeans, une chaîne composée de signes du Zodiaque, l'insigne de la paix sur un médaillon autour du cou. »<sup>863</sup>

Et Gary engage la conversation :

---

<sup>858</sup> ibidem, p.212

<sup>859</sup> ibidem, p.212

<sup>860</sup> Blonay, Didier, *Le roi des femmes*, p.26

<sup>861</sup> idem, p.75

<sup>862</sup> Gary, Romain, *Les trésors de la mer Rouge*, p.45

<sup>863</sup> idem, p.45

« - Qu'est-ce que vous êtes venu foutre ici ?

- Rien.

- Bon, mais enfin, pourquoi ?

(...)

- J'ai voulu partir loin.

- C'est assez loin pour vous ici ?

- Pour le moment, oui. »

Et Gary commente : « *La retombée humaine d'une explosion de désespoir que la pression matérialiste a provoquée.* » Donc il s'agit de fuir, d'aller le plus loin possible. Et pourtant il est très jeune. Gary voudrait avoir pitié de lui, mais il se trombe :

« *Dix-huit, dix-neuf ans.*

- *Vous avez besoin de quelque chose ?*

*Il me regarde fixement.* »<sup>864</sup>

En effet il a fui les besoins, pour se retrouver, avec les nomades, dans l'intimité avec la nature.

\* La seconde forme de la fuite de soi c'est de se retrouver dans le don de soi à l'Autre. Romain Gary décrit cette autre forme de fuite de soi : le sacrifice et le don de soi aux autres. Il lit dans les attitudes des militaires, auxquels il rend un hommage appuyé, comme derniers représentants d'un empire colonial finissant : « *La fraternité anonyme, sans visage, sans nom, le lien personnel ; la fraternité à l'état pur, la vraie...* »<sup>865</sup>

En effet, dans un territoire, proclamé « confetti de l'empire », Gary vient à la recherche de « perles » (des hommes) dont il avait perdu la trace. Dans cette fin d'empire colonial, Gary, un ancien militaire, rend hommage à l'armée coloniale dans son ouvrage *Les trésors de la mer Rouge*.

Parmi ces « perles » il y a Gossard. Gossard est un Pied-noir qui a perdu sa « patrie », l'Algérie. Dans « *son dévouement acharné* »<sup>866</sup>, on a l'impression qu'il se venge, d'avoir « *perdu sa patrie* », donc se rattrape ici. Gary nous présente la générosité du soldat colonial:

---

<sup>864</sup> ibidem, p.45

<sup>865</sup> ibidem, p.18

<sup>866</sup> ibidem, p.20

« J'ai vu un adjudant para, un de ceux dont l'aspect rude et le crâne rasé nous font parler de « brute coloniale », pleurer d'impuissance en tenant dans ses bras un enfant agonisant... »<sup>867</sup>

Cette armée aurait une mission : venir au secours de la population complètement démunie. Les postes, à la frontière, accueillent, chaque matin, des êtres humains dont certains « ont parcouru cinquante kilomètres à pied en portant leurs malades. »

Donc il y a un don de soi et une disponibilité sans faille, dans un contexte particulier car « la grande difficulté, dit Gossard, c'est de leur faire comprendre l'existence de la maladie. Pour eux, la souffrance c'est normal... »<sup>868</sup> Et donc le soldat a d'autant plus de mérite.

Gary pose cette question à un adjudant para pour obtenir une réponse étonnante :

« - Qu'est-ce que vous comptez faire quand votre séjour réglementaire sera terminé ?

- Je vais remplir. Ces gens-là se sont habitués à moi...

Lisez : j'ai besoin d'eux... »<sup>869</sup>

Ainsi c'est clair, l'élan vers l'autre est une sorte de cure pour soi. Et Gary d'interroger encore, et nous trouvons la confirmation de ce désir, pour ces hommes, d'exister pour quelque chose :

« - Vous n'avez pas l'impression de gâcher ici votre jeunesse ?

Il hausse les épaules.

- Ces gens-là ont besoin de nous... »<sup>870</sup>

« C'est une histoire d'amour »<sup>871</sup> commente l'auteur.

Selon Gary, « presque tous (...), leur « temps » terminé, ils vont revenir, continuer... » Et le gouverneur de la colonie, Ponchardier, de se mettre en valeur à son tour:

« Nous faisons ce que nous pouvons. On se collette ici avec la mort. Entre l'absence totale de ressources quelconques, la tuberculose et l'influenza foudroyante, on vit en état d'urgence permanent... »<sup>872</sup>

---

<sup>867</sup> ibidem, p.21

<sup>868</sup> ibidem, p.21

<sup>869</sup> ibidem, p.22

<sup>870</sup> ibidem, p.23

<sup>871</sup> ibidem, p.23

<sup>872</sup> ibidem, p.50



Il ajoute pour donner un sens au don : « *quand je vois un vieillard, c'est comme si on me faisait un cadeau...* »<sup>873</sup> En effet, comme s'il donnait la vie, il déclare :

« *Si la France part d'ici en laissant derrière elle quelques milliers de beaux vieillards, je saurai que j'ai fait quelque chose de plus dans ma vie.* »<sup>874</sup>

Ainsi, sa vie prend de la valeur quand elle est au service de l'autre. A part le service sanitaire, il y a aussi l'éducation des enfants. L'instituteur symbolise ce don :

« *On essaye de sortir les enfants du néant... Les instituteurs (...), j'en ai rencontré un. (...) C'est le genre qui y va la sueur, de tout son cœur et de sa vie. Le genre d'hommes dont la passion éclaire le monde autrement que les forêts du Var incendiées...* »<sup>875</sup>

Et c'est la même histoire : le sacrifice de soi dans l'élan vers l'autre, pour être et se réaliser. Gary lui rend hommage, en dénonçant ceux qui n'ont rien fait pendant un siècle :

« *Je voudrais, petit instituteur, que vous reveniez vivant en France et que vous deveniez un de ceux qui feront encore un peu plus peur à nos vieux crabes, en dressant le bilan de tout ce que, en cinquante ans de « présence », ils n'ont pas fait.* »<sup>876</sup>

Le sacrifice va loin, jusqu'à se ruiner :

« *Pour convaincre les parents qu'il faut laisser venir les enfants à l'école et pour les arracher à leur travail de bêtes de somme, il vous faut faire, de votre poche, des cadeaux aux papas.* »<sup>877</sup>

Et c'est héroïque puisque le jeune instituteur se dévoue totalement devant le dénuement des autochtones :

« *Vous ne vous bornez pas à l'enseignement : un manuel de médecine et de chirurgie de campagne ne vous quitte jamais.* »<sup>878</sup>

On voit comment Gary valorise l'instituteur par toute une rhétorique qui le grandit par son action alors que sa condition sociale le met au bas de l'échelle :

« *Vous seul, ici, réussissez à convaincre les lépreux de se rendre à la visite, de se laisser traiter. Votre solde y passe tout entière... Vous savez ce que vous faites ici, petit instituteur d'Arcachon ? La révolution.* »<sup>879</sup>

---

<sup>873</sup> ibidem, p.50

<sup>874</sup> ibidem, p.50

<sup>875</sup> ibidem, p.51

<sup>876</sup> ibidem, p.51

<sup>877</sup> ibidem, p.52

<sup>878</sup> ibidem, p.52

<sup>879</sup> ibidem, p.53

On note la rhétorique qui concourt à la mise en valeur de celui qui est désigné par le « petit instituteur » mais qui fait la « révolution », ce qui constitue une sorte d'antithèse qui oppose sa petitesse et l'immensité de sa réalisation.

Mais de façon moins héroïque, et plus individuellement, un personnage solitaire, peut se retrouver dans un bonheur plus intime.

### **- Une cure : dans l'espace de l'Autre**

L'élan vers l'espace de l'Autre est non seulement une façon de se fuir mais c'est aussi une manière de trouver un remède à son mal existentiel. En effet, certains personnages qui vivent mal en Europe guérissent ici.

Cette cure peut prendre la forme d'un ressourcement esthétique.

\* Dans *Saad*, le peintre David séjourne à Tadjourah, et il peint la mosquée, le palmier, la plage et la mer. Sur le perron de sa maison il a : « *une vue du port de Tadjourah, avec les maisons blanches, des enfants sur la jetée, un boudre imaginaire* »<sup>880</sup>. Et tout ce spectacle lui procure un plaisir, un bonheur, qui le guérit de son malaise européen. Lorsque Rimbaud, un des personnages du roman, essaie de lui rappeler les aspects attractifs des paysages d'Ethiopie :

*« J'ai hâte de quitter cet enfer, dit-il. Vous savez que le climat de l'Abyssinie ressemble à celui de la Suisse ? Il y a de l'herbe, des rivières, des vallées splendides... Vous ne voulez pas partir avec moi ? Cela vous distraira un peu du désert... »*<sup>881</sup>,

David décline l'invitation et donne les raisons:

*« - Non, parce qu'ici je pense, répond-il, je ne sais pas pourquoi, la lumière, les gens, Tadjourah me donnent envie de peindre et je crois que n'ai jamais aussi bien peint, avec autant de bonheur... »*<sup>882</sup>

Et il précise sa pensée, en confirmant l'effet salutaire que lui procure le séjour sur la ville côtière:

*« Je ne pensais pas, en arrivant à Tadjourah, y demeurer plus longtemps qu'à une autre de mes escales (...) c'est-à-dire à peu près deux semaines. (...) »*

---

<sup>880</sup> Blottière, Alain, op.cit. p.140

<sup>881</sup> idem, p.102

<sup>882</sup> ibidem, p.102

*J'envisageais maintenant d'y rester deux ans. J'allais y demeurer en tout un peu plus de deux mois. »<sup>883</sup>*

Cette durée témoigne de l'attachement à ce pays, qui lui procure une véritable cure mentale. Le personnage s'analyse lui-même en comparant les effets des deux espaces : l'espace européen, peu ensoleillé, et l'espace djiboutien :

*« Et si à Vertheuil, il avait du mal à rendre la lumière, à trouver les couleurs justes, lorsque leur enchantement lui donnaient l'énergie de peindre, cette fois elles viennent facilement à ses pinceaux alors que le charme des formes les a précédées. »<sup>884</sup>*

Et il reconnaît en conclusion, utilisant un terme médical : *« En cela Tadjourah, après les errements de Vertheuil agissait comme une cure. »<sup>885</sup>*

Et c'est le jeune autochtone, Saad qu'il peint, qui lui donne l'occasion de prendre conscience de sa situation. En effet, écrit-il, Saad *« lui a démontré aussi simplement qu'il est en harmonie avec ce décor et, pourquoi pas, l'univers »<sup>886</sup>.*

Donc il se sent bien avec la nature et avec l'espace ensoleillé. Il retrouve les sensations artistiques et se trouve donc en accord avec lui-même :

*« Jamais, sans doute, je n'ai tant dessiné, avec plus de soin qu'à ce moment où le dessin devenait pour moi une activité directement signifiante »<sup>887</sup>.*

Et Saad y est pour beaucoup car *« il ne cesse depuis lors de vouloir peindre Saad. »<sup>888</sup>* En effet David nous montre le processus par lequel il reprend goût à la peinture mais aussi à la vie grâce à cet enfant, qui est censé être son esclave mais qui en réalité est son maître. Ce sont ses capacités et son endurance, à la chaleur, sa fluidité dans l'eau et plus généralement, la vie qu'il dégage qui fascine David.

Et le narrateur, qui double souvent le personnage (ce qui donne un récit à la première personne et un commentaire de ce récit à la troisième personne), de reprendre :

*« David sent peu à peu renaître en lui ce désir de peindre qu'il avait oublié. Un désir véritable, puissant, comme celui qui le saisissait au temps de Vertheuil »<sup>889</sup>.*

---

<sup>883</sup> ibidem, p.92

<sup>884</sup> ibidem, p.89

<sup>885</sup> ibidem, p.53

<sup>886</sup> ibidem, p.28

<sup>887</sup> ibidem, p.25

<sup>888</sup> ibidem, p.20

<sup>889</sup> ibidem, p.19

Il revoit les paysages d'antan, en comparaison

*« toutes les heures différentes du jour aux couleurs changeantes, les voiles, les coques, les rives herbeuses piquées de fleurs en mosaïque, les voiles sur la Seine versicolore, porteuse sans bruit. »<sup>890</sup>*

L'enfant, qui est dans un autre décor, devient une sorte de magicien qui a un pouvoir étrange mais bénéfique sur David :

*« Il me forçait à voir le monde, à comprendre les êtres et les situations les plus simples d'une manière à peu près magique. »<sup>891</sup>*

Et donc, David savoure la joie de vivre, joie toute nouvelle pour lui :

*« Autour de moi, tout concourait à mon excitation : Tadjourah et mon exil, l'enfant esclave, les formes et les couleurs... »<sup>892</sup>*

Guéri, David, peut regarder en arrière et dire son mépris de cette vie malade qu'il menait en Europe, en raison du paysage ombragé :

*« J'avais vingt-trois ans lorsque j'ai peint le Paysage rose de Provence, dans les Maures et j'aimais alors beaucoup le rose : j'y voyais l'expression d'une mélancolie jugée indispensable à l'artiste (cette niaiserie qui m'encombrait encore serait trop longue à commenter). »<sup>893</sup>*

C'est une véritable renaissance. Dans cette sensation de bien être, la nature a donc un rôle important. Le seul personnage rencontré jusqu'alors est le jeune esclave Saad. Mais ce dernier, instrumentalisé, est utilisé comme remède à un mal. Cela explique t-il pourquoi les personnages européens insistent beaucoup sur l'attraction que la nature exerce sur eux ?

## **b- Faire un avec la nature**

### **- Se soumettre aux éléments**

Les personnages vont donc vers une réalisation d'eux-mêmes dans cet espace malgré ou grâce à sa rudesse. Tout d'abord, la soumission prend la forme du fatalisme et de l'abandon.

---

<sup>890</sup> ibidem, p.19

<sup>891</sup> ibidem, p.16

<sup>892</sup> ibidem, p.16

<sup>893</sup> ibidem, p.16

\* Mordhom (donc Monfreid), un habitué, s'interroge et se soumet aux éléments : « *Qu'y pouvait-il ? Le grand fatalisme arabe l'emplit une fois de plus.* »<sup>894</sup>

Ainsi le jeune Philippe, novice et fragile au point que Mordhom le protège, lorsqu'il veut prendre la tête de la caravane qui doit rejoindre le Goubet, prend de plus en plus d'assurance en chemin en acceptant la nature. Devant la soif et la fatigue, il hésite mais, dit-il,

« *Il fallait se soumettre à la grande loi de ces terres maudites et des hommes qui les hantaient : la patience et la résignation.* »<sup>895</sup>

Donc, et pour la seconde fois, nous voyons ce fatalisme que les personnages européens adoptent. Ils semblent se trouver bien de subir ainsi les effets de la chaleur. La transpiration et la soif permettent à Philippe de prendre conscience de son corps et de sa capacité d'endurance. On est face à soi-même, sans intermédiaire, dans le dénuement de la nature. Le plaisir vient sans doute de cette sensation d'être.

Igricheff, le seul compagnon européen, se sépare de la caravane et donc Philippe se retrouve, dans cette solitude dont nous parlerons et qui concerne l'Européen qui se retrouve en compagnie exclusive des autochtones. Il se résigne donc et trouve sa force dans la prise de conscience de ses limites.

« *Une fois que les destins avaient décidé, il fallait s'y soumettre d'un cœur égal. Le chemin que prenait la caravane aidait Philippe dans ce dur fatalisme si nouveau pour lui.* »<sup>896</sup>

Le corps de Philippe commence à prendre vie, paradoxalement, dans la douleur de la fatigue, et de la chaleur.

« *Il mesura l'exacte puissance de son corps à se mouvoir dans l'étendue. Il comprit que le monde était d'une ampleur infinie et d'une substance difficile pour l'homme. Il connut le prix du soleil, l'interdiction terrible des ténèbres, la magie de l'eau, le sang précieux des nourritures. Et, malgré la chaleur qui se condensait, plus épaisse et plus ardente que jamais, dans le couloir qui se resserrait entre des parois éblouissantes, Philippe eut pour les monts, pour le ciel, pour la piste, les hommes et les bêtes un regard qui portait la trace de sa découverte et de sa gratitude.* »<sup>897</sup>

---

<sup>894</sup> Kessel, Joseph, *Fortune carrée*, p.165

<sup>895</sup> idem, p.257

<sup>896</sup> ibidem, p.267

<sup>897</sup> ibidem, p.270

Ainsi il réalise la symbiose avec la nature et se sent bien. Le bonheur est à fleur de peau. Cette vie dure a donc rendu un service à Philippe qui la craignait : il lui en est reconnaissant maintenant. En se soumettant aux éléments et en faisant un avec eux, il se sent en harmonie avec l'environnement.

A tel point qu'« *Il ne consultait même plus sa montre. A quoi bon ? Elle pouvait lui apprendre uniquement le temps écoulé, non pas celui qu'il avait encore à souffrir.* »<sup>898</sup>

Le personnage se situe désormais sur un autre plan, une autre dimension. Il est apaisé et moins inquiet.

\* Le choix de vivre ailleurs est une autre manière de se faire adopter. Mais cela va plus loin chez d'autres personnages. Ils font le choix délibéré de vivre ici, en rejetant chez eux. Marvillez est formel. Il énonce, péremptoire et convaincu : « *Oui, c'est bien ici que je veux faire ma vie* »<sup>899</sup>. Et il martèle, comme pour chasser tout doute et tout retour en arrière et il le justifie même : « *Oui, je suis heureux ici. Je supporte la chaleur et je ne crains plus les moustiques.* »<sup>900</sup> Le personnage dit son bonheur, ici, parce qu'il n'est pas dérangé par les incommodités qui gênent les Européens.

\* David aussi se met progressivement à se faire adopter par l'espace djiboutien, si dur au départ. Dans un épisode où ils vont rechercher un trésor enterré, ils suivent Saad :

« *Et pour ne pas se perdre Saad plante régulièrement de longs bâtons auxquels il a attaché du tissu rouge. Ils sèment ainsi des tâches écarlates et cela leur donne l'air de conquérants délimitant un nouveau territoire. David a l'impression de peindre le désert, et aussi de le vaincre et de l'appivoiser.* »<sup>901</sup>

David, en le parcourant, semble posséder le désert. Sa rudesse, et donc sa capacité à la surmonter, lui donne la sensation de le vaincre et de se l'approprier. C'est donc par le contact physique éprouvant que la sensation de bien être naît.

En effet le désert désarme un peu leur certitude d'aboutir et un des personnages, Morelli, se plaint de la chaleur. « *Ce jour sans vent, bien loin de la*

---

<sup>898</sup> ibidem, p.271

<sup>899</sup> Blonay, Didier., op.cit. p.165

<sup>900</sup> idem, p.166

<sup>901</sup> Blottière, Alain, op.cit., p.55

*côte, elle fond les peaux.* » Saad seul paraît encore avoir des forces après un quart d'heure de marche. Il les laisse reprendre souffle et continue seul le chemin. Mais cela ne les décourage pas.

David savoure cette relation physique avec la nature lorsque « à Bado où ils sont revenus épuisés, (il) passe sa première nuit à la belle étoile depuis le début de son voyage. »<sup>902</sup> C'est une expérience unique pour lui : se retrouver seul face à la nature, donc de lui-même.

Mais bien sûr les dangers existent. On peut se perdre et c'est la mort, à coup sûr. Il raconte comment avec la boussole ils purent retrouver leur chemin, après de longs errements, à la recherche du trésor qu'un voyageur aurait enterré quelque part :

*« Nous fûmes rassurés, dit-il, et nous ne pûmes envisager la mort. Je garde encore cette impression forte de vaincre le désert »*<sup>903</sup>.

Après cet abandon et l'acceptation de la nature, l'appropriation peut encore s'approfondir et devenir définitive.

### **- S'approprier l'espace : l'adoption**

Les personnages ont quelque fois l'impression d'avoir vécu ces aventures, dans ce paysage, à travers leurs lectures. Mais l'adoption va plus loin parce qu'on peut être enterré dans cette terre et donc y demeurer définitivement.

### **+ Vivre les aventures livresques :**

\* Philippe l'avoue à Mordhom, il semble retrouver, dans les paysages d'ici, un monde livresque connu :

*« Vous savez Daniel, j'ai l'impression de sortir d'un songe, d'avoir rêvé que je vivais les histoires que je lisais dans mon enfance. »*<sup>904</sup>

Il a donc l'impression d'être familier des paysages, qui semblent ressembler aux paysages de l'ailleurs imaginés à travers les lectures des livres

---

<sup>902</sup> idem, p.56

<sup>903</sup> ibidem, p.56

<sup>904</sup> Kessel, Joseph, *Fortune carrée*, p.304

d'aventures. Et, quelque part, les personnages sont partis dans ces aventures pour se réaliser et vivre les aventures livresques, même inconsciemment.

C'est Kessel qui exprime, le mieux, ce télescopage entre les livres et le vécu :

« *Tous les romans lus dans mon enfance, je les vivais en même temps, depuis notre entrée dans les gorges danakil. Et voilà que le conte violent se poursuivait sur l'eau furieuse.* »<sup>905</sup>

Kessel évoque ses lectures, une nouvelle de Conrad, « *Jeunesse*<sup>906</sup> », par exemple, pour dire qu'il vit une féerie, à la vue du Yémen et donc de l'Arabie Heureuse.

\* David, le peintre dans *Saad*, exprime son désir d'assouvir une envie créée par les lectures. Il parcourt en compagnie de Saad qui le guide le désert en bordure de Tadjourah et voit surgir devant lui « *des chameaux dont il avait l'envie d'éprouver l'inconfort exotique depuis ses lectures des voyageurs d'Afrique* »<sup>907</sup>.

#### **+ Considérer comme sien, l'espace de l'Autre:**

\* L'attachement de Mordhom (Monfreid) à cette terre et surtout à la mer (n'était-il pas surnommé le « loup des mers » ?) est réel. Ida Treat le présente ainsi :

« *Il chérissait Dakhata (à Araoué) pour sa vallée bénie, mais il respirait mieux à Obock, parce que là palpait la mer. Tout, dans sa demeure, en portait l'empreinte.* »<sup>908</sup>

Et dans un autre passage, on lit : « *Mordhom regardait sa mer sous le crépuscule.* »<sup>909</sup> Par le possessif souligné, l'auteur veut montrer le fort attachement de Mordhom à la mer. Et d'ailleurs, c'est cet attachement qui va l'aider à surmonter son chagrin après la mort de Philippe. Mordhom (Monfreid) veut rentrer en Europe mais Abdi et les autres matelots supplient leur maître de rester en lui rappelant leurs luttes communes en mer. Et ils y réussissent :

---

<sup>905</sup> Kessel, Joseph, *Marchés d'esclaves*, p.120

<sup>906</sup> Conrad publie *Youth* en 1902. (On peut lire en français une traduction, par exemple chez Gallimard Folio Bilingue, 1993).

<sup>907</sup> Blottière, Alain, op.cit., p.17

<sup>908</sup> Kessel, Joseph, *Fortune carrée*, p.313

<sup>909</sup> idem, p.315



*« La tempête se levait plus tôt encore qu'il ne l'avait cru. Et le vieux démon se saisit de lui. Il eut envie de lutter contre la mer folle et contre la furie du ciel. Il lui sembla entendre, dans le vent, siffler les aspics de sa détresse. Pourquoi ne se battrait-il pas encore contre ces adversaires réunis ? Mais alors il fallait les affronter sans attendre un instant.*

*Mordhom regarda profondément Abdi.*

*- Le boutre appareille tout de suite, dit-il. »<sup>910</sup>*

Et la vie reprend le dessus grâce à cet attachement à un élément du paysage local.

Il arrive que certains personnages se sentent comme chez eux quand ils sont chez l'Autre.

\* Dans *Le Roi des femmes*, le jeune soldat, Soldine, semble être chez lui dans le quartier des prostituées. Il y a une sorte de relation charnelle qui existe entre lui et ce quartier. Comme un animal qui retrouve son étable, il rentre chez lui. *« Dans le quartier triste où le soleil blanchit le vide, la vie ne fleurit que la nuit »,* écrit-il, *« je m'oriente vers la maison d'Amina la Vieille. »<sup>911</sup>*

Tout est ici sur le mode du défini : le quartier, la vieille Amina. C'est comme si le lecteur était de connivence avec le personnage. Il est presque de la famille d'Amina puisqu'il la sollicite : *« J'aimerais bien que tu me gardes à dormir chez toi. »<sup>912</sup>* Ce qu'il obtient d'ailleurs.

Parlant de la vieille Amina, il dit :

*« De ce jour je me sentis mieux chez elle, comme on peut être quand on séjourne chez des parents un peu éloignés. »<sup>913</sup>*

Plus largement, il se sent à l'aise, chez lui, dans le quartier, comme l'est son sosie :

*« Marvillez aimait perdre son temps dans ce quartier. (...) Il semblait éprouver une véritable tendresse pour ces femmes, corrompues par le temps plus que par l'argent »<sup>914</sup>.*

Toutes ces femmes sont son monde. Il est adopté. *« Je découvris le quartier »,* dit-il et il ajoute, *« une fois qu'on y baignait, on s'y faisait presque*

---

<sup>910</sup> ibidem, p.316

<sup>911</sup> Blonay, Didier, op.cit., p.13

<sup>912</sup> ibidem, p.17

<sup>913</sup> ibidem, p.21

<sup>914</sup> ibidem, p.19

déjà. »<sup>915</sup> C'est comme un poisson dans la mer, il est dans son élément. Ce qui est dit ici, c'est cette adoption, définitive, sans réserve.

Et le personnage peut se permettre des commentaires du genre : « *Je commence à faire partie des figures familières* »<sup>916</sup> du quartier et de la ville, à « *manger dans les restaurants pauvres* », à « *me laver chez Amina la vieille, où je fais également la sieste.* » Il est incontestablement chez lui, parmi les membres de sa famille.

\* Cette familiarité, c'est ce qu'aurait souhaité David, dans *Saad*, à Tadjourah.<sup>917</sup>

\* Suprême degré de cette transgression : l'enterrement chez l'Autre. A la mort de Philippe, assassiné par Gouré, sur les hauteurs du Goubet, Mordhom s'interroge : Où enterrer Philippe ? Après quelques moments de réflexion, il a trouvé :

*« Oui, ça devait être là, au terme de l'exploit de Philippe, au lieu de leur rencontre...ça devait être là, et pas dans la brousse, ni dans la mer, ni dans une ville. Comme il courait bien sur cette plate-forme !... »*<sup>918</sup>

Mordhom désigne, le point de retrouvailles des deux hommes, après l'éprouvante traversée de Philippe à travers le territoire dangereux, comme le lui avait présenté Mordhom. Ce lieu symbolise la victoire de Philippe sur cette terre et sa dureté. Alors, c'est elle seule qui est digne de recevoir sa dépouille. C'est donc symbolique d'une adoption réciproque entre la terre djiboutienne et Philippe.

Nous voyons là le processus qui conduit le personnage européen à vouloir se trouver, se retrouver, en se fuyant, dans la distance, dans l'espace de l'Autre. On a bien noté la démarche intérieure qui conduit à soi par le détour de l'espace de l'Autre. C'est donc une transgression retour sur soi.

Mais les choses vont-elles en rester là ? Est-ce seulement cette forme de non ouverture à l'Autre qui caractérise cette transgression ? N'y a-t-il pas quelque part un intérêt pour la culture de l'Autre ?

---

<sup>915</sup> ibidem, p.30

<sup>916</sup> ibidem, p.87

<sup>917</sup> Blottière, Alain, op.cit., p.71

<sup>918</sup> Kessel, Joseph, *Fortune carrée*, p.310

## **2-FUSION/FASCINATION**

Après l'intérêt pour la nature, il est temps de voir comment des aspects de la culture de l'Autre peuvent captiver. Il existe chez certains personnages une fascination des éléments orientaux de Djibouti. Mais il peut arriver aussi que, pour des motifs divers, un personnage affiche sa proximité avec les autochtones.

### **a- L'appel de l'Orient**

C'est d'abord l'attrait de l'Orient que nous allons relever. On connaît la relation des Romantiques avec l'Orient. C'est un peu la même chose ici, toutes proportions gardées, surtout chez Lippmann.

#### **- L'attrait irrésistible**

L'attrait de l'Orient chez les Romantiques du XIX<sup>ème</sup> siècle est connu. Comme le dit Edward Saïd, « *ce mot était un merveilleux synonyme d'exotisme, de mystérieux, de profond, de séminal* »<sup>919</sup>. Il était, écrit-il encore, « *dissimulé dans les lieux tels que le conte « oriental », la mythologie du mystérieux Orient* »<sup>920</sup> et nourrissait ainsi des phantasmes dépaysants.

Sans atteindre le degré des Romantiques, la fascination de l'Orient existe chez des auteurs de notre corpus.

\* Lippmann arrive à Djibouti pour débiter une carrière d'administrateur colonial. D'emblée il exprime son attirance pour le monde oriental :

« *En 1921, j'ai vingt-deux ans, (...) vocation exotique irrésistible. J'ai l'âme ardente. L'Afrique m'appelle. (...) l'attirance de l'Islam mystérieux.* »<sup>921</sup>

Parmi les éléments qui concourent à cette attraction, il y a ce mystère qu'il vient d'évoquer, il y a aussi le sentiment de repos et de bien être, dès qu'on quitte l'espace européen :

---

<sup>919</sup> Saïd, Edward, *L'Orientalisme, l'Orient créé par l'Occident*, Seuil, Paris, 1997 (1<sup>ère</sup> édition 1980)

<sup>920</sup> idem, p.69

<sup>921</sup> Lippmann, Alphonse, op.cit., p.19

*« Aux fameux jardins d'Ambouli, de grandes palmeraies riantes et touffues, qui ont fait reculer les sables, offrent dans ce décor brûlant, non dépourvu de séduction, un havre de repos. »*<sup>922</sup>

Le motif du désert ne pouvait être éludé dans cette attirance pour l'Orient musulman. Le désert dénote la pureté, l'absence de corruption :

*« Tout en poursuivant mes expériences sur l'application à l'Orient des méthodes occidentales d'administration, je m'enfonçais dans des terres que la corruption n'avait pas encore entamées. Dans la majesté du désert, j'allais découvrir la grandeur de l'Islam et la sainteté des Croyants. »*<sup>923</sup>

Décrivant l'espace, au-delà d'Ambouli, dangereux parce qu'exclusivement habité par les rudes nomades, il dit ses sentiments d'attirance : *« Pour moi un attrayant mystère (...), l'âme, insensiblement, en subit la séduction. »*<sup>924</sup> Et il ajoute : *« Je ne me lasse pas d'admirer ces nomades, dont le visage impassible ne trahit aucune impression intime. »*<sup>925</sup>

Voilà donc un autre trait caractéristique de la vie d'Orient : la paix des âmes, l'absence d'inquiétude sur les visages. Et parce que ces nomades n'ont pas de richesse matérielle, il se prend souvent *« à envier la paix de ces hommes que rien ne semble devoir émouvoir. »*<sup>926</sup> C'est aussi *« l'ascèse de la vie de ces hommes »* qui le fascine. Dans un élan, Lippmann s'exclame même : *« Le pays Dankali a pour moi l'attrait de la Terre promise ! »*<sup>927</sup> On devine comment il se voit déjà en Moïse.

Comme s'il était à la recherche d'une vie d'Orient, il est sensible aux histoires des nomades et réceptif au paysage :

*« Ces peuples montagnards, sombres et cruels, les hauts faits de leurs guerriers, leurs superstitions, leurs magiciens, leurs sorciers éveillent en moi un penchant de jour en jour accru, vers cette excitante saveur orientale qui se dégage de l'ensemble du pays. »*<sup>928</sup>

---

<sup>922</sup> idem, p.22

<sup>923</sup> ibidem, p.32

<sup>924</sup> ibidem, p.33

<sup>925</sup> ibidem, p.33

<sup>926</sup> ibidem, p.34

<sup>927</sup> ibidem, p.34

<sup>928</sup> ibidem, p.34

Et le cheminement, comme celui des soufis à la rencontre de Dieu, vers l'Islam se fait précis : « *En mon âme une pensée mystique se fait jour et chemine...* »<sup>929</sup>

Voici comment il réagit au chant modulé du muezzin :

« *Cet appel éveille en moi des résonances insoupçonnées où s'exprime l'âme même de l'Islam. Je tréssaille, envahi d'un émoi mystérieux...* »<sup>930</sup>

Comme dans une sorte de transe, Lippmann est donc submergé par ces éléments caractéristiques de l'Orient. Avatar du romantisme ou vrai besoin de se dépouiller des pesanteurs de la vie matérialiste d'Europe ?

Et c'est le cheminement vers la conversion à l'Islam. Le Cadi Ismaïl Chamsan, une personnalité religieuse reconnue par les autorités coloniales de l'époque, l'initie à l'Islam et doit surmonter quelques résistances :

« *Mon esprit d'occidental lui oppose encore certaines contradictions, comme celle d'attribuer à l'homme la responsabilité de ses actes dès l'instant où la fatalité est reconnue inéluctable...* »<sup>931</sup>

Mais finalement « *le cadi Ismaïl enregistre ma profession de foi* »,<sup>932</sup> termine-t-il. Et c'est l'adoption d'un nom Oriental : « *Ayant confessé l'Unique, je reçois le nom nouveau. Désormais, je serai Abdulkarim ben Chamsan.* »<sup>933</sup>

Lippmann est en extase à partir de ce moment là. Il a franchi la porte qui le conduit vers un autre monde. C'est comme une sorte de renaissance, de retrouvailles avec un espace mental et physique désiré de longue date : « *Une porte immense vient de s'ouvrir et m'inonde de soleil. Je frémis d'émotion ...* »<sup>934</sup>

### **- Coreligionnaire et fils**

A partir de là, Lippmann devient un autre. D'abord par son nom d'adoption, il devient un coreligionnaire et un fils. En devenant « Abdulkarim ben Chamsan », il change de père et donc de filiation. Il appartient désormais à une autre communauté, celle de l'Islam. Et il en tire les conséquences.

---

<sup>929</sup> ibidem, p.34

<sup>930</sup> ibidem, p.34

<sup>931</sup> ibidem, p.37

<sup>932</sup> ibidem, p.38

<sup>933</sup> ibidem, p.38

<sup>934</sup> ibidem, p.40

Quand il prend le commandement de Dikhil, il part pour un tour de reconnaissance. Et tout de suite, il change de tenue pour se rapprocher des hommes du pays.

*« Je ne suis déjà plus un Européen. Mon corps s'est adapté à tout cet exotisme absorbant dans lequel je baigne. Adieu casque, adieu short, adieu souliers ! Je suis tête nue avec pagnes et sandales. Mes hommes ne m'en aiment que plus pour cette sorte de fraternité dans l'ordre matériel. »<sup>935</sup>*

D'une part, il a mentalement changé, mais d'autre part il a le physique transformé. Donc il peut fraterniser avec les autres. Cette adoption lui ouvre des portes inaccessibles aux non musulmans. Il raconte par exemple comment les Afars lui font assister à une séance de vaccination du Ginnilé.

Ainsi, Hassen Ampharé, dit-il, *« me fera assister à des spectacles qu'aucun Blanc n'est autorisé à voir. Mais pour moi, qui suis de la même religion que lui, c'est différent. »<sup>936</sup>* C'est donc une faveur rare.

Toujours dans cette ambiance dans laquelle il baigne, et sans que l'on sache s'il faut le prendre au sérieux, il se met en valeur :

*« Les prédictions du Djinellé me sont très favorables. Je le constate sur le champ à l'attitude de tous les chefs qui me reconduisent. Elles renforcent ma position. »<sup>937</sup>*

Donc le Ginnilé aurait fait des prédictions favorables à ce Blanc, qui apporte la colonisation. Pour Lippmann, tous les moyens sont bons pour montrer qu'il est bien ici, avec tous les rites, les « sorcelleries », la magie.

\* Un autre Européen est presque semblable à Lippmann, c'est Monfreid. Il est souvent l'objet des conversations des coloniaux parce qu'il vit avec les « sauvages » et non avec les Blancs « civilisés ». Voici comment Ida Treat raconte une de ses arrivées à Djibouti-ville :

*« Soudain le grand événement du jour (...)*

*- Vous savez, Abd el Hai est à Djibouti.*

*- (...) Le grand Abd el Hai, le Loup des Mers !*

*- (...) un phénomène, (...) il se fiche de tout ce qui nous préoccupe, je vous assure.*

*(...)*

---

<sup>935</sup> ibidem, p.57

<sup>936</sup> ibidem, p.57

<sup>937</sup> ibidem, p.158

- *Un Français, de Monfreid, qui s'est fait musulman et qui élève ses enfants comme de petits sauvages... »*<sup>938</sup>

On le voit, c'est un transgresseur. L'auteur raconte, comment ce personnage est bien intégré parmi la population du pays. Un jour, on cause avec des tribus arabes, Cheikh Oudéni, qu'ils connaissent et respectent, et qui accompagne Monfreid, leur a dit la vérité sur Abd el Haï :

« *Il est musulman et (...) Dieu lui-même l'a choisi puisqu'il a fait sa profession de foi après avoir été retiré de la tempête par la main du Miséricordieux... »*<sup>939</sup>

Parce que musulman, il peut s'intégrer dans ce monde oriental. Et cela peut l'éloigner des siens, nous le verrons plus loin.

### - Les contes et la poésie d'Orient : l'envoûtement

C'est aussi par les contes que la magie orientale provoque le ravissement. Un certain nombre d'éléments font référence à l'Orient des contes et de la poésie.

\* Chez David, dans Saad, il y a cette tendance à magnifier l'enfant, quelque peu magique : « *L'enfant allume la lampe qui ressemble à celle d'Aladin.* »<sup>940</sup> et encore, dans un autre passage : « *l'ombre étendue déjà de l'enfant sur le mur, mobile, hypnotique, magique à la manière d'un conte d'Orient.* »<sup>941</sup> Et parmi ces contes, Saad lui raconte de nouveau « la légende de Balkis », reine célèbre sur les rives de la mer Rouge<sup>942</sup>.

Le personnage de Saad le fascine, c'est un enfant vraiment magique, avec lui David semble vire les aventures livresques des contes d'Orient:

« *Sans doute peut-il vivre sous la mer, habiter les plus anciennes villes et jouer avec les enfants d'autres mondes. Ce matin-là, tout cela semble possible, comme si l'Orient de Tadjourah accomplissait les contes que l'on dit aux enfants d'Europe.* »<sup>943</sup>

---

<sup>938</sup> Treat, Ida, op. cit., pp.49/51

<sup>939</sup> idem, p.181

<sup>940</sup> Blottière, Alain, op.cit., p.13

<sup>941</sup> idem, p.15

<sup>942</sup> Malraux, André était venu à Djibouti en 1934 pour une expédition secrète au Yémen dans le but de survoler le palais de la reine de Saba. On note que les Français cite cette reine légendaire à partir de son nom arabe « Balqis » et non éthiopien (Makeda).

<sup>943</sup> ibidem, p.152

Cette attirance de l'Orient est si forte que David est porté par l'élan. Au lieu d'attendre le boutre qui arrive du Yémen, il se met à nager vers cet Orient :

« *David n'attend pas de voir l'arrivée du bateau. Il se met à nager vers l'horizon de brume, vers l'Orient des plus beaux contes qu'il atteindra sûrement car aucune fatigue ne peut désormais l'arrêter.* »<sup>944</sup>

L'Orient joue donc un rôle un peu magique. On ne ressent pas de fatigue lorsqu'on est pris dans une relation forte, un peu irrationnelle. Mais qu'est-ce qui nourrit cette attirance ?

Tout d'abord comme nous le voyons chez David, les contes d'Orient. En effet les jeunes occidentaux ont lu ou entendu les contes, dont le recueil le plus célèbre est celui des *Contes de mille et une nuits*.

\* Mais les Romantiques aussi sont passés par là, magnifiant l'aspect non matérialiste, mystique et quelque peu magique de cette culture de l'Islam<sup>945</sup>. A Harar, Ida Treat subit le charme du Coran:

« *Les tambours de jeudi scandent le Koran chanté. Musique viscérale qu'on aime si bien le pas de mon mulet que pour un peu, je m'assoupirais, dans cette marche des Mille et une Nuits.* »<sup>946</sup>

Coran et contes se mélangent, on est bien dans le monde magique. Près de Harar, Ida Treat va assister à une danse de transe appelée *Zar* et va être fascinée.

\* L'Orient envoûtant donne des élans de romantisme dangereux. Romain Gary est sensible et conscient de ce phénomène. En parlant de la mer Rouge, il écrit : « *Ces eaux que l'art des conteurs arabes a peuplées de fabuleuses histoires.* »<sup>947</sup> Et quelques pages plus loin il reprend encore la même idée de magie et de mystère due aux effets des contes :

« *La mer Rouge a une magie unique, celle de tous les échos, mystères et senteurs de l'Arabie.* »<sup>948</sup>

Mais l'auteur lui-même est sensible à ce charme, malgré le malaise devant ces eaux étranges :

---

<sup>944</sup> ibidem, p.199

<sup>945</sup> On peut se rappeler ce que Victor Hugo dit du Coran et des mystiques orientaux dans *Les Orientales* et *La Légende des Siècles*.

<sup>946</sup> Treat, Ida, op.cit., p.31

<sup>947</sup> Gary, Romain, op.cit., p.7

<sup>948</sup> idem, p.26



« Sur ces eaux, qui n'ont de rouge que le sang du soleil, flotte je ne sais quelle absence, je ne sais quelle prenante nostalgie. »<sup>949</sup>

Et au-delà des contes, il arrive à la poésie. Et là aussi le mystère et l'étrange semblent définir cet Orient : « Une poésie étrange comme un chant silencieux de l'Islam. »<sup>950</sup> Mais plus que le silence, c'est une sorte d'absence dont parle Gary. Il est pris lui-même dans cet envoûtement qui le transporte dans l'espace mais surtout dans le temps :

« Les affaires politiques du monde arabe paraissent plus lointaines ici que les Mille et Une Nuits. Aucune autre mer du monde n'est plus éloignée du présent et nulle part ailleurs le passé évanoui n'a une présence plus envoûtante. »<sup>951</sup>

Ainsi le présent est évacué au profit du passé. Le voyageur européen vient avec son bagage, ses images, ses sensations et semble vivre un rêve, en se retrouvant dans son Orient mental. Gary peut donc se permettre des formules étranges qui montrent sa fascination : « Cette joie dans la lamentation que connaissent bien tous les amoureux de l'Islam... »<sup>952</sup> C'est plutôt le sentimentalisme romantique qu'il évoque ici.

Et voici qu'il essaie d'expliquer un peu le phénomène. Ponchardier est le gouverneur de Djibouti<sup>953</sup> et Gary lui rend visite. Dans la discussion sur l'Orient, c'est la fascination dangereuse, car endormissante, qui est relevée :

« Ce qui a causé le plus de tort aux Arabes, à l'époque des empires, me dit Ponchardier, c'est la beauté de l'Islam... »<sup>954</sup>

Et Gary de commenter l'attitude des Européens pris à ce piège : « La poésie du désert » a séduit les « officiers anglais (...) amoureux fous de ce pittoresque »<sup>955</sup>.

Voici comment il les décrit, dans une sorte de désir de figer l'Islam, pour le conserver ainsi et en jouir :

« C'étaient des enragés de la tente dans le désert et des cavaliers sauvages, et ils n'avaient qu'une idée en tête : empêcher que ça change... Il n'y a qu'à lire

---

<sup>949</sup> ibidem, p.26

<sup>950</sup> ibidem, p.27

<sup>951</sup> ibidem, p.27

<sup>952</sup> ibidem, p.29

<sup>953</sup> Dominique Ponchardier (1917-1986), personnage important de la Résistance, fut gouverneur de 1969 à 1971. Il est aussi l'auteur d'une trentaine de romans policiers.

<sup>954</sup> ibidem, p.29

<sup>955</sup> ibidem, p.29

*Lawrence d'Arabie*<sup>956</sup>. *Plus un Européen était amoureux de l'Islam et plus il devenait sans le savoir son ennemi.* »<sup>957</sup>

Cette fascination que l'Islam a exercée sur les officiers anglais, Gary la présente comme une emprise telle qu'elle les a conduits à vouloir arrêter le temps.

Donc ce qui séduit, c'est ce voyage dans le temps, ce retour à un monde dépouillé, comme le désert, un monde de poésie, et une sorte de retrouvailles avec son propre désir (vivre les aventures des contes lus).

\* L'Orient pur ravive la nostalgie des temps primitifs. Dès qu'il aperçoit Hodeïdah, Kessel déclare : « *Tout port d'Orient a une beauté singulière* »<sup>958</sup>. En effet avec son stock d'images livresques, et son désir d'Orient, sa vision de la réalité est orientée. Egoïstement, il souhaite l'arriération du pays pour savourer son charme actuel. Il dénonce, d'avance, le tourisme de masse qui déferlera sur ces magnifiques paysages :

*« Un jour sans doute, on tracera des routes dans les monts du Yémen, on trouvera des hôtels confortables (...) l'agence Cook offrira des billets pour le tour de l'Arabie Heureuse, et toute sa noblesse, toute sa sauvage poésie seront déshonorées. »*<sup>959</sup>

Il oppose les éléments de la modernité matérialiste et les caractéristiques de l'Arabie, comme si elle était une femme vierge qui risque d'être « déshonorée ». On a toujours cette absence de l'Orient au temps réel. Comme une sorte de dernière frontière, de la pureté à défendre, Kessel, exprime son mépris du tourisme :

*« Combien je préfère avoir dormi sur la pierre, voyagé sur des selles impossibles, bu de l'eau à l'encens, même supporté la vermine et ne pas avoir rencontré un Européen dans le gorges yéménites et ne pas voir entendu de nasillement de touriste dans le silence des sentiers. »*<sup>960</sup>

Sa solitude lui convient, le spectacle est fascinant, et provoque des sentiments difficiles à exprimer. Ainsi le plateau de Sanaa, connu pour ses « *sublimes merveilles, est marqué d'une grandeur d'une harmonie tellement épique, tellement auguste, qu'elles font surgir dans l'âme le sens de la terre et de*

---

<sup>956</sup> Thomas Edward Lawrence, dit Lawrence d'Arabie (1888-1935) est l'auteur des *Sept piliers de la Sagesse* (1926).

<sup>957</sup> *ibidem*, p.29

<sup>958</sup> Kessel, Joseph, *Marchés d'esclaves*, p.130

<sup>959</sup> *idem*, p.143

<sup>960</sup> *ibidem*, p.143

*l'éternité.* »<sup>961</sup> Et devant le spectacle naturel des « gradins magnifiques ! », il s'exclame : « *Comment exprimer, même dans une faible mesure, ces inoubliables présents spirituels ?* »<sup>962</sup> L'on voit de cette sorte, l'ineffable. L'interrogation de Kessel témoigne de la faiblesse du vocabulaire pour exprimer ce que le cœur ressent.

Il rappelle encore des auteurs et des livres qui ont alimenté cet attrait de l'Orient:

« *Rien n'est plus précieux, rien n'est plus exaltant que de retrouver et de vivre, à l'âge d'homme, les rêves colorés et simples de l'enfance.* »<sup>963</sup>

Le rêve et la réalité se rencontrent et on ne veut pas que ce monde rêvé et retrouvé disparaisse. Le vocabulaire de Kessel est riche d'expressions poétiques, de ravissement et de nostalgie. On sent qu'il éprouve beaucoup d'émotions :

« *Tout ce que l'Orient m'avait inspiré d'images profondes au moment où les livres éveillent l'âme puérile à la notion du lointain et du fabuleux, toute la poésie, la grandeur et la beauté dont me ravissaient alors les conteurs arabes, je les reconnus, intacts, vifs, dans le plateau de Sanaa.* »<sup>964</sup>

Et pour lui, le passé fabuleux défile sous ses yeux : « *Nous pensions au passé qui semblait être le présent.* »<sup>965</sup> Et il se reporte encore dans les temps mythiques en évoquant les personnages célèbres : « *Ici régna Balkis, princesse de Saba, qui fut reçue par le roi Salomon* »<sup>966</sup>. Ce sont des endroits « *où rêvait l'âme contemplative d'un Orient sans souillure.* »<sup>967</sup> C'est donc un Orient pur et intact. Les lectures l'ont figé et le regard veut aussi arrêter le temps pour son plaisir égoïste.

L'Orient est donc décliné sur tous les tons. Il fascine, séduit, ravit. Mais nous ne voyons pas encore la rencontre avec l'Autre. C'est toujours la recherche du bien être de soi, égoïstement. Mais avec Monfreid et quelques personnages de son genre aura-t-on finalement un élan vers l'Autre ?

---

<sup>961</sup> ibidem, p.143

<sup>962</sup> ibidem, p.144

<sup>963</sup> ibidem, p.146

<sup>964</sup> ibidem, p.146

<sup>965</sup> ibidem, p.148

<sup>966</sup> ibidem, p.148

<sup>967</sup> ibidem, p.149

## b- Fraterniser avec l'Autre

Il y a aussi manifestement chez Monfreid une attitude de rapprochement avec l'Autre. Ce dernier fréquente son équipage composé de matelots autochtones. Donc il est au moins présent physiquement sur les mêmes lieux qu'eux, et il lui arrive de passer le plus clair de son temps avec eux.

### Relation de paternalisme :

Monfreid est l'exemple type de l'Européen transgresseur. Il vit entièrement parmi les indigènes du pays et fuit ses compatriotes, comme nous le verrons dans le second chapitre de cette partie.

\* Pour montrer cette intégration, il suffit de suivre cette communication instinctive entre Mordhom (qui tient lieu de Monfreid devenu personnage, dans le roman de Kessel) et ses matelots, comme le note le narrateur de *Fortune carrée* : « Avant même que Mordhom eût lancé les ordres, ils les devinaient à l'expression que prenait sa bouche. »<sup>968</sup> La tempête fait rage, en pleine mer, et tout le monde s'agrippe à quelque chose. Même le bâtard kirghize, qui les accompagne, dût s'attacher à son tour. « Seuls étaient libres les marins noirs qui, les jambes écartées et le torse fléchi en avant, épiaient le visage de Mordhom. »<sup>969</sup> . Ils se comprennent parfaitement.

En effet « c'était d'eux que Mordhom, en cet instant, se sentait le plus proche. Il s'endormit au milieu de leur groupe noir »<sup>970</sup> alors qu'il y a deux blancs sur le bateau. On veut, manifestement, nous montrer qu'il est très proche de ses hommes.

\* Dans l'avant-propos de *La Croisière secrète*, Ida Treat se propose de suivre, en compagnie de Monfreid, l'histoire d'un de ses hommes d'équipage. Bien sûr, Monfreid ne peut pas être absent de cette relation :

« L'histoire de son matelot Kassem est celle d'un de ces noirs de la Côte des Somalis dont seul Abd el Haï pouvait me faire découvrir la véritable figure, parce

---

<sup>968</sup> Kessel, Joseph, *Fortune carrée*, p.160

<sup>969</sup> idem, p.168

<sup>970</sup> ibidem, p.175

*qu'il est un des rares Européens qui ait su les comprendre, être compris d'eux, et les aimer. »<sup>971</sup>*

Monfreid est ainsi présenté comme un homme qui fraternise avec les noirs, et qui les comprend. Il aurait fait le pas vers eux et réciproquement.

Ida Treat prenant exemple sur lui, est également attirée vers la vie joyeuse et sans manières des autochtones par rapport aux Européens qui se donnent des airs. Lors d'un voyage en train elle quitte le wagon réservé aux blancs pour terminer le voyage « *en troisième, dans l'intimité joyeuse des compartiments indigènes* »<sup>972</sup>

C'est donc la relation humaine qui l'attire.

Quelle est la réaction des Européens vis-à-vis de ces transgresseurs ? Voici comment les coloniaux de Djibouti commentent la vie de Monfreid :

*« - A bord de ses boutres, il a des équipages noirs qui se feraient hacher pour lui...*

*(...)*

*- Ces imbéciles en ont fait une sorte de Bon Dieu.*

*- Il peut aller seul où vous et moi nous demeurerions la tête tranchée et le ventre ouvert. »<sup>973</sup>*

Il y a à la fois envie et mépris dans ces propos. Savourant l'hospitalité chez Cheikh Oudéni, ami d'Abd el Haï, la femme blanche est enchantée. Elle apprécie l'humanité sans fioritures de ces hommes :

*« Idylle des temps bibliques...Hospitalité charmante de la côte africaine, délicatesse innée de ces Danakil, si fraternels, si fiers, si dignes. »<sup>974</sup>*

Mais Monfreid considère t-il vraiment les hommes de son équipage comme des égaux ? Le comportement de ce dernier nous conduit à en douter, même si Ida Treat essaie de le camoufler. Un jour Abd el Haï est en colère et gronde ses matelots. Pour l'excuser, en quelque sorte, l'auteur précise :

*« D'ailleurs une colère qui n'a rien de la brutalité coloniale. Abd el Haï traite ses matelots exactement sur le même pied que ses enfants. Il est sur leur plan entièrement. Et ils acceptent ses brusqueries comme celles d'un des leurs qu'ils admirent. »<sup>975</sup>*

---

<sup>971</sup> Treat, Ida, op.cit., avant propos.

<sup>972</sup> Treat, Ida,

<sup>973</sup> ibidem, p.52

<sup>974</sup> ibidem, p.169

<sup>975</sup> ibidem, p.202

On sent le paternalisme dans les termes « enfants », et « admirent ». Mais l'auteur veut montrer que Monfreid a un rapport différent de celui des coloniaux. Et, selon elle, les autochtones l'apprécieraient en retour :

*« Cette existence héroïque, seul contre tous, n'a été possible que grâce au dévouement de ces équipages qui ont trouvé en ce navigateur français, non pas un blanc – un blanc comme les autres – mais un homme. »*<sup>976</sup>

Il ne s'agit plus de race mais d'hommes. On serait ici dans une relation fraternelle entre les hommes de races différentes. A la fin de son livre c'est Ida Treat, l'américaine, qui exprime sa propre joie :

*« J'ai découvert des frères sur un petit point perdu de la carte du monde. Il en est ainsi des millions, partout à travers la terre, mal compris, comprenant mal ».*<sup>977</sup>

C'est un appel à la compréhension mutuelle et à l'ouverture à l'Autre.

### **- Amitié et respect ou comment forcer le respect**

Comment comprendre cette relation de Monfreid avec les autochtones ?

\* Ce dernier est adopté, selon Kessel, dès son arrivée dans la région, par les hommes et par leur pays :

*« Ces étendues farouches, peuplées d'hommes rapides et âpres, baignées par une mer brûlante, (...), les trafiquants arabes (...), les pirates zaranigs, il sentit soudain qu'il leur appartenait. »*<sup>978</sup>

Il y aurait une sorte de prédisposition à l'entente entre lui, les habitants et leur paysage. C'est ainsi que Monfreid présente ses relations avec les Somalis, les Danakils et les Issas :

*« Tous guerriers, tous en luttés exterminatrices les uns contre les autres. Ils payent tribut à l'Abyssin, mieux armé, plus nombreux, mais c'est tout. Pour le reste, ils ne connaissent de maîtres que l'espace, l'eau et le soleil. Je les aime, surtout les Somalis, les seuls qui soient sûrs. Je suis bien avec les Danakils, plus sauvages encore que les autres. Pour les Issas cela dépend des chefs. »*<sup>979</sup>

Ainsi l'amitié serait forgée sur une appréciation personnelle et non sur les préjugés. Monfreid, par cette relation d'amitié qu'il a su tisser avec les habitants

---

<sup>976</sup> ibidem, p.215

<sup>977</sup> ibidem, p.220. Ida Treat (1889-1978) est une personne qui mériterait une étude spécifique. Docteur ès Lettres de la Sorbonne, mariée à Paul Vaillant-Couturier (1892-1937, qui fut membre du PCF et rédacteur en chef de *L'Humanité*), amie de Theilhard de Chardin, elle a parcouru le monde (Ethiopie, Russie, Chine, océan Pacifique); elle a écrit de très nombreux articles et livres; elle a aussi traduit plusieurs ouvrages. Elle avait forcément un autre point de vue sur les hommes que les coloniaux, même si ses idées ne ressemblent pas pour autant à celle de Monfreid.

<sup>978</sup> Kessel, Joseph, *Marchés d'esclaves*, p.42

<sup>979</sup> Kessel, Joseph, *Fortune carrée*, p.194

du pays, est devenu une sorte de sauf-conduit. Il suffit de prononcer son nom pour éviter la mort et mériter le respect. C'est grâce à l'évocation de son nom que Philippe échappe à une première mort, au lac Assal, comme le raconte Kessel dans ses deux livres. Au moment où Philippe allait être frappé par plusieurs assaillants, un homme arrive, qui cria :

« *Françoui Kebir (...)*

*Un respect, une soumission aveugles passèrent sur les traits des pâtres-guerriers. Ils répétèrent lentement.*

- *Françoui Kebir.*

*Et s'écartèrent de Philippe. »<sup>980</sup>*

Pour montrer qu'on ne craint rien en sa présence, Monfreid qui est ami avec les Danakils affirmera que, Gouré, le tueur, « *est seul, car dans ces parages, contre (lui), personne ne voudra le suivre.* »<sup>981</sup>

Dans *Marchés d'esclaves*, Kessel se propose de suivre une caravane d'esclaves. Pour cela, il faudra traverser le territoire de Djibouti. Kessel, qui magnifie l'aventurier, le place au-dessus des autorités coloniales, quand il s'agit de garantir la sécurité des ressortissants français.

« *Or, sans Monfreid, personne ne pouvait s'aventurer à quelques kilomètres de la côte dans la région dankali par où nous avons entendu dire que passaient les convois d'esclaves. Le gouverneur du avouer lui-même qu'il n'y garantissait pas notre sécurité et que ses gardes ne pouvaient nous y accompagner.* »<sup>982</sup>

\* Ida Treat aussi raconte ses exploits dans ce domaine. A Suez, par exemple, où il est retenu par la police, elle le retrouve buvant du café « *avec les aimables fonctionnaires qui l'avaient arrêté et qui lui demandaient s'il ne pouvait leur fournir du bon haschich* »<sup>983</sup>. Une attitude qu'il renouvelle avec les Askaris de la frontière djiboutienne qui veulent fouiller son bateau. Il dénoue la situation « *en tapant sur les épaules des askari (qui sont fort impressionnés par sa vue) et en leur donnant des cigarettes algériennes...* »<sup>984</sup>

---

<sup>980</sup> idem, p.278. On a la même scène dans *Marchés d'esclaves*.

<sup>981</sup> ibidem, p.303

<sup>982</sup> Kessel, Joseph, *Marchés d'esclaves*, p.92

<sup>983</sup> idem, p.48

<sup>984</sup> Treat, Ida, op.cit. p.168

\* Dans les œuvres que nous avons lues, nous avons trouvé un personnage qui ressemble beaucoup à Monfreid. Il s'agit de Saulieu dans *L'homme des sables*. C'est le Dr Rossart, un ami à lui, qui le présente :

*« Il se mêla aux indigènes, devint l'un des leurs, vivant comme eux, leur prenant un peu de leur âme et leurs usages et leurs croyances. Il fut bientôt aussi somali que le plus farouche des Adals et prit sur toutes ces peuplades, sensibles avant tout au prestige de la force et de l'énergie, un empire, une influence dont j'eus mille et mille preuves. Ils l'avaient surnommé « l'homme des Sables »<sup>985</sup>.*

Donc le personnage de Monfreid se mêle aux gens du pays. Sa relation avec eux relève du paternalisme et bien sûr du patronage. Il a compris qu'il peut tirer profit d'eux en se confondant avec eux. Mais n'y aurait-il pas la possibilité d'autres relations plus désintéressées ?

### **- Le don**

Les personnages, en effet, peuvent aller plus loin et faire acte de don en reconnaissant l'Autre.

\* David s'interroge souvent sur la relation de dominé à dominant qu'il entretient avec Saad, qu'il désigne comme son esclave (il l'aurait acheté).

Mais lentement, David se rend compte que c'est lui qui a besoin de cet enfant qui, comme Tadjourah, lui apporte une cure. Il l'observe dans ses déplacements, à travers le désert, où ce dernier le guide et se rend compte que :

*« Une familiarité secrète l'unit peu à peu à l'enfant. Sur ces pistes, Saad semble un prince visitant, pour jouer, par simple caprice, ses domaines et ses sujets. »<sup>986</sup>*

L'enfant de son côté se familiarise avec David, ce que le narrateur constate :

*« David le voit abandonner le masque, la parure, que l'on porte devant l'étranger, devenir l'enfant qui ne se retient plus de jouer devant les hommes. »<sup>987</sup>*

Ainsi le rapprochement se fait et va aboutir à des dons réciproques. Saad, un jour adresse cette requête à David: *« David, demain tu m'apprendras à*

---

<sup>985</sup> Esme, Jean d', op.cit., p.249

<sup>986</sup> Blottière, Alain, op.cit., p.18

<sup>987</sup> idem, p.18



lire. »<sup>988</sup> En effet que signifie lire sinon « *apprendre, comprendre mieux le monde* »<sup>989</sup> ? Déjà David se montre fier de ce don qu'il va faire :

« *Les petits Afars libres ne sauront jamais lire alors que son esclave, affranchi lorsqu'il s'en ira, pourra faire valoir son instruction.* »<sup>990</sup>

David évalue la valeur du geste : « *Lui faire un présent si simple (il le croit inestimable)* »<sup>991</sup>. Et cet acte prend même une autre dimension :

« *En apprenant à Saad, il donnera une valeur nouvelle au rapport de domination indulgente qu'il a établi avec lui. Le mot maître prend un tout autre sens, il le préfère de loin.* »<sup>992</sup>

Désormais, il est un maître qui donne à l'esprit de l'autre et non un maître esclavagiste qui exploite le corps de l'autre. Il est bien occupé par ce don qu'il fait à l'enfant:

« *David constate, non sans plaisir, le pouvoir qu'il a de soumettre la totalité de l'esprit, de l'intelligence de l'enfant, entièrement occupés à mémoriser la coïncidence des lettres et des sons.* »<sup>993</sup>

L'enfant apprend vite et apprécie, à sa juste valeur, ce passage de l'ignorance à la lumière. Saad, après avoir lu, « *sourit de sa première victoire.* »<sup>994</sup> Il a une réaction que l'on peut aisément comprendre, dans un monde colonial voué à la domination et à l'exploitation :

« *Réjoui de connaître enfin une partie du secret des Blancs, après que David l'a félicité et lui a dit que la première leçon était terminée, Saad se lève d'un bond, court vers la porte et disparaît sans prononcer un mot.* »<sup>995</sup>

La joie est donc immense parce qu'il se rend compte qu'il vient d'acquérir un pouvoir. Une parcelle du pouvoir du Blanc, son maître. Le savoir, instrument de domination et de libération, telle pourrait être la métaphore qu'on peut dégager de cette situation.

David, lui aussi, est « *enivré par la joie du don qu'il a fait à l'enfant* ». <sup>996</sup> Lui qui est venu ici trouver une raison de vivre et de continuer à peindre, il est comblé de donner.

---

<sup>988</sup> ibidem, p.68

<sup>989</sup> ibidem, p.70

<sup>990</sup> ibidem, p.70

<sup>991</sup> ibidem, p.70

<sup>992</sup> ibidem, p.71

<sup>993</sup> ibidem, p.77

<sup>994</sup> ibidem, p.78

<sup>995</sup> ibidem, p.78

<sup>996</sup> ibidem, p.78

Et une nouvelle relation s'instaure. David a trouvé là le moyen de captiver l'esprit de l'enfant, et non pas seulement le corps à travers la peinture :

*« Saad qui m'échappait souvent, et toujours le soir, m'appartenait sans réserve durant ces heures d'étude : voilà qui m'enivrait plus encore (...) que la joie du don. »<sup>997</sup>*

Ainsi, comme il déteste la solitude il a réussi à garder Saad auprès de lui. Un échange s'instaure donc entre les deux : *« Chacun à son tour donne à l'autre de son temps et quelque chose encore de beaucoup plus essentiel. »<sup>998</sup>* En effet David a besoin de la compagnie de Saad, qu'il peint. Et Saad a besoin d'apprendre de David. Donc c'est un don mutuel.

A partir de là, David, en toute logique, affranchi Saad et s'explique en ces termes :

*« Je comprenais mieux depuis quelque jours lequel d'entre nous deux était le maître de l'autre, l'ingénu. D'autant plus que notre situation apparente me faisait souffrir, car je la vivais comme une perversion de l'ordre naturel des choses. »<sup>999</sup>*

Comment garder esclave un être dont l'esprit est libre ? Et d'ailleurs qui est esclave de qui ? David qui a tellement besoin de la présence de Saad ou ce dernier, plus libre ? En guise de réponse, David monologue ainsi : il s'agit dans cette affaire *« moins de la libération de son état apparent (Saad) de servitude que celle de mon apparente fonction dominatrice. »*

David se met en adéquation dans un rapport réel et sain avec son jeune ami. C'est une des rares histoires de générosité réelle.

Mais dans ce genre de relation entre Européens et autochtones colonisés, on explore aussi les rapports entre les sexes. Y a-t-il ici la femme indigène en relation avec un Européen ? Il s'agit de voir s'il existe l'expression d'une intimité entre sexes de races différentes. Plus généralement peut-il arriver qu'un personnage s'engage vraiment pour la défense des intérêts des autochtones au point de devenir un des leurs ?

---

<sup>997</sup> ibidem, p.79

<sup>998</sup> ibidem, p.88

<sup>999</sup> ibidem, p.121

## - L'attirance de l'Autre

### + L'Autre femme

\* Nous n'avons pas trouvé de relation amoureuse de ce genre. Mais il existe la prostitution dont il est souvent question dans *Le Roi des femmes* où les personnages principaux vivent dans le quartier des prostituées.

« *Marvillez aimait perdre son temps dans ce quartier. (...) Il semblait éprouver une véritable tendresse pour ces femmes, corrompues par le temps plus que par l'argent* »<sup>1000</sup>.

Pourquoi aime t-il ce quartier ? Sa réponse est celle-ci :

« *Une peau noire, une conformation autre, des inflexions de voix inconnues : mon désir se libérait d'être braqué sur un objet nouveau.* »<sup>1001</sup>

Le corps de l'Autre-femme attire. La femme noire semble avoir la faveur de Marvillez dans *Le Roi des femmes*. Il s'explique :

« *Dans sa nudité, une femme noire nous inspire une émotion plus pure. Le corps blanc évoque la mollesse et la fadeur où l'on s'enfonce ; le noir nous paraît s'associer à la dureté (...) et nous plaît en nous troublant peu. On l'aime pour lui seul.* »<sup>1002</sup>

Un soir où il est invité à la cérémonie d'un mariage, une fille de bonne famille lui déclame : « *J'ai envie de toi, jamais je n'ai couché avec un blanc.* »<sup>1003</sup>  
Simple envie de coucher. Il ne s'agit pas d'amour.

Mais la relation avec la femme noire n'est pas si limpide. Ce sujet n'est pas très approfondi dans le roman mais dans quelques passages le personnage a des relations sexuelles avec les femmes noires. L'une d'elle, la jeune fille qui le courtisait, mais que lui esquivait, lui dit, comme pour le psychanalyser :

« *Tu ne crois pas qu'une noire puisse t'aimer et c'est pour ça que tu es toujours fourré au quartier.* »<sup>1004</sup>

En dehors de celle-ci, les personnages blancs du roman ne rencontrent que des prostituées qui leur sont familières. Soldine, lui, se pose, à propos d'une

---

<sup>1000</sup> Blonay, Didier, op.cit. p.19

<sup>1001</sup> idem, p.31

<sup>1002</sup> ibidem, p.98

<sup>1003</sup> ibidem, p.70

<sup>1004</sup> ibidem, p.70

des prostituées nommée Amina, l'éternelle question, dont la réponse ne fait pas de doute ici : « *M'aime t-elle pour mon argent ou pour moi ?* »<sup>1005</sup>

\* Chez Monfreid, qui vit avec des femmes noires, celles-ci ne sont que des objets sexuels. Il n'a aucun sentiment d'amour pour elle parce que ce sont des êtres « primitifs ». Dans un courrier adressé à son père voici ce qu'il relève :

*« Il n'est pas surprenant que j'ai encore évolué vers le sauvage, je préfère le corps d'une Africaine à celui de nos « dames ». D'ailleurs, tu ne pourrais plus me sortir, j'ai perdu tous mes usages, je me mouche avec mes doigts et je mange idem »*<sup>1006</sup>.

Ainsi l'attrance pour l'autre femme n'est que sexuelle et sans plus.

### **- Le parti de l'Autre, ou comment on prend sa défense**

L'Européen peut décider de prendre le parti des autochtones, en se séparant des siens.

\* C'est ainsi le destin choisi par le jeune Soldine, qui prend l'identité de son sosie Marvillez, et décide de rester à Djibouti, et de plus dans la campagne, loin de la vie des Européens. Son compagnon le décrit dans ce processus :

*« Je vis peu à peu naître en lui l'idée de rester dans ce pays. (...) il était en train de se bâtir un destin chimérique. »*<sup>1007</sup>

Ce jeune homme est passé de l'autre côté. Et très vite, il se fait adopter :

*« Je remarquai cependant, lors de nos promenades dans le village, que les noirs, et jusqu'aux bédouins, l'accueillaient très cordialement, comme s'il avait su trouver le chemin de leur cœur. Il était très apparent qu'on avait pour lui de l'estime, voire du respect. »*<sup>1008</sup>

Au point qu'il y a chez lui une métamorphose que le narrateur exprime en ces termes : « *Marvillez est devenu un autre homme à présent.* »<sup>1009</sup> Le destin du jeune homme est donc scellé. Il a définitivement choisi son camp :

*« Marvillez, lui, c'est un homme du pays. Il a toujours eu beaucoup d'amitiés parmi les noirs et je ne pense pas que cela ait changé. »*<sup>1010</sup>

---

<sup>1005</sup> ibidem, p.85

<sup>1006</sup> Monfreid, Henry de, *Lettres d'Abyssinie*, p.204

<sup>1007</sup> Blonay, Didier, op.cit., p.104

<sup>1008</sup> idem, p.104

<sup>1009</sup> ibidem, p.40

<sup>1010</sup> ibidem, p.41

Son adoption par les autochtones, et réciproquement, l'amène à prendre conscience de la situation coloniale injuste. Sa réaction que nous décrit le narrateur est toute conforme à sa nouvelle identité. Il partage les peines, les incompréhensions et les frustrations des colonisés.

*« J'ai nettement en mémoire son indignation lorsque, aux postes de contrôles, il voyait tous les blancs passer sans la moindre formalité, et tous les noirs soumis à une fouille minutieuse. »<sup>1011</sup>*

L'attraction de l'Autre prend donc ces deux formes : l'une, simple jouissance du corps féminin, et l'autre un vrai humanisme qui prend la défense des droits des gens.

Globalement, que peut-on retenir de cet attrait de l'espace de l'Autre ? Nous avons vu comment les personnages ont presque tous recherché leur bonheur dans la transgression spatiale. Ils n'ont pas, ou très peu, effectué un voyage culturel pour rejoindre l'Autre. Ni la recherche de soi par le don de soi, par la fuite de sa solitude personnelle, ni l'attraction et la fascination de l'Orient ne permettent la rencontre avec l'Autre. Mais il arrive que, dépassant le paternalisme intéressé et la simple jouissance, quelques personnages réussissent à franchir les limites et rejoindre l'humain par des dons intellectuels et la défense des droits.

Mais dans cette présence chez l'Autre, y a-t-il d'autres formes plus apparentes pour ressembler à l'Autre ? En effet, après l'échec de la rencontre culturelle et humaine y a-t-il d'autres formes de transgression qui permettent au moins de prendre les apparences de l'Autre ?

## **B- RESSEMBLER À L'AUTRE**

Certains personnages cherchent à se fondre dans la foule des autochtones. Comment faire pour ressembler à ceux-ci ? Et d'ailleurs pourquoi se donner cette peine ? Est-ce en guise de rapprochement avec les gens, un moyen d'éprouver, par curiosité, de quoi cela a l'air ou bien s'agit d'un instrument d'intégration ?

---

<sup>1011</sup> ibidem, p.41

## **1-SE TRAVESTIR**

Dans cette transgression par laquelle on rejoint l'autre, les apparences jouent leur rôle. La manière de s'habiller et la transformation physique concourent à faire ressembler à l'Autre.

### **a- Par les vêtements**

#### **- Par intégration**

\* Dans *L'homme des sables*, Saulieu, nous l'avions vu, est très proche des populations. C'est aussi par son habillement qu'il se sent bien parmi eux. Cela ne rassure pas trop sa femme, qui le découvre habillé à la manière indigène. Elle observait

*« Les rudes guerriers lesquels l'accueillaient avec une tranquille familiarité. Il était vêtu comme eux et dès le premier jour cette habitude qu'il avait reprise avait choqué Andrée. »<sup>1012</sup>*

\* Monfreid, quant à lui, se mêle aux populations avec lesquelles il vit. Kessel le trouve tout naturellement habillé, ou déshabillé, comme eux :

*« Il a le torse nu, les pieds nus, la tête nue. Sa peau semble passée à l'ocre. Il ne redoute ni le soleil, ni les épines, ni les pierres coupantes. Vêtu d'un pantalon bleu de mécano ou de la fouta indigène, morceau de toile colorée, nouée autour des reins, il se mêle aux hommes noirs que, pour leur simplicité, leur beauté, leur sauvagerie, il préfère aux hommes blancs. »<sup>1013</sup>*

La nudité de la tête et des pieds, la fouta et toute la légèreté des habits démontrent l'adaptation de Monfreid qui ne se différencie plus des noirs auxquels il ressemble physiquement y compris par la couleur ocre de sa peau. Il se confond avec les noirs, rejetant la compagnie des Blancs. Il endosse sa tenue de camouflage.

---

<sup>1012</sup> Esme, Jean d', op.cit., p.140

<sup>1013</sup> Kessel, Joseph, *Marchés d'esclaves*, p.62

## - Pour exercer une ascendance (pouvoir)

La tenue est un instrument. Dès sa prise de fonction, Lippmann fait un tour de reconnaissance autour de Dikhil. Il nous décrit comment, étant le seul Européen, il se transforme physiquement pour se rapprocher des autochtones. Et il en est fier :

*« Je ne suis déjà plus un Européen. Mon corps s'est adapté à tout cet exotisme absorbant dans lequel je baigne. Adieu casque, adieu short, adieu souliers ! Je suis tête nue avec pagnes et sandales. Mes hommes ne m'en aiment que plus pour cette sorte de fraternité dans l'ordre matériel. »<sup>1014</sup>*

\* Cette ressemblance poussée dans l'habillement est un moyen de se faire adopter totalement et sans réserve. C'est ce qui arrive à Marvillez, dans *Le Roi des femmes*. Dans un pays en conflit, on a soupçonné Marvillez d'être lié aux rebelles car il avait disparu en brousse, s'étant « *déguisé en bédouin* »<sup>1015</sup>. Finalement, la milice le retrouva dans une caravane qui transportait du sel à la frontière et il fut pris par les gouvernementaux, mais « *il fut libéré contre une forte rançon payée par les bédouins.* »

Deux éléments sont à retenir : d'abord les bédouins qui paient la rançon de sa liberté, le considèrent comme un des leur ; ensuite, il s'était transformé (et travesti) en bédouin au point qu'il pouvait passer inaperçu, nomadisant avec les populations. D'ailleurs il sera difficilement repérable et Soldine, qui cherche à le rejoindre, mettra du temps pour l'identifier.

L'habit ne fait pas le moine dit-on. C'est pourtant par lui que les personnages passent pour se fondre dans la masse et ressembler à l'Autre. Mais le vêtement n'est qu'un habillage artificiel. Comment ressembler définitivement à l'Autre physiquement au point de se confondre avec lui ?

### b- Par la ressemblance physique

#### - Être un des leurs

\*Commençons par Monfreid. Le narrateur, dans *Fortune carrée*, l'observe en compagnie des autochtones et conclut, admiratif :

---

<sup>1014</sup> Lippmann, Alphonse, op.cit. p.57

<sup>1015</sup> Blonay, Didier, op.cit. p.113

« Sa prodigalité de gestes, son emphase, sa figure soudain mobile, expressive, sinieuse n'avaient rien à envier à celle de l'Arabe. Il ne l'imitait point, il était devenu pareil à lui. »<sup>1016</sup>

Monfreid est donc un arabe. Il ne cherche pas à l'être, il l'est tout naturellement. Un observateur européen le confondrait totalement avec un Arabe. Il a les mêmes gestes et attitudes qu'un Oriental. C'est la suprême réussite du travestissement physique.

Pour cette fin, Kessel nous apprend comment Monfreid s'est projeté dans la vie indigène, sans réserve :

« Il apprit l'arabe et les dialectes selon lesquels l'ont déformé les tribus de la côte et de l'intérieur. Il méprisa, comme elles, le feu meurtrier du soleil, mangea, s'habilla selon leurs mœurs. Il poussa même cette assimilation jusqu'à se faire circoncrire coraniquelement »<sup>1017</sup>.

Il se soumet donc au climat et à sa rudesse, il se forge un corps indigène jusque dans l'opération rituelle. Quelqu'un qui fait cet élan, finit par ressembler aux populations.

\* Nous l'avons vu aussi, Saulieu, personnage de *L'homme des sables*, est totalement un indigène. Le Dr Rossart, est admiratif en le décrivant ainsi :

« Il est un des leurs, quelqu'un de leur race, jusque par sa structure nerveuse et grêle, musculieuse et sèche, et jusque dans ses intonations ses pensées et ses réflexes. »<sup>1018</sup>

C'est assurément, pour ce médecin qui insiste sur cet aspect, « un indigène véridique, bronzé, demi nu, insoucieux de l'effroyable soleil ».<sup>1019</sup>

Le personnage n'est pas comparé, il est identifié comme un membre à part entière de la population. Il gagne ce statut par sa ressemblance physique mais aussi par tout le reste : pensée, parole et endurance.

### - Se faire ressembler à l'Autre

\* Au début du roman *Le roi des femmes*, Soldine, à son retour de France, se fait attaquer par une bande de jeunes qui le dépouillent de son argent. En effet il était trop blanc et donc indiqué pour être novice dans le pays. Lui-même est conscient de cela dans son monologue : « Laisse le climat te gagner, garçon,

---

<sup>1016</sup> Kessel, Joseph, *Fortune carrée*, p.130

<sup>1017</sup> Kessel, Joseph, *Marchés d'esclaves*, p.42

<sup>1018</sup> Esme, Jean d', op.cit., p.141

<sup>1019</sup> idem, p.141



*laisse le soleil brunir ta peau. Et ils te reconnaîtront* »<sup>1020</sup>. C'est un ancien du pays, contrairement, à ce que les jeunes ont cru. Et d'ailleurs, il va habiter, comme nous l'avons vu, dans le quartier des prostituées, pour se refaire une peau. « *Le temps que ma peau bronze, que mon système digestif se fasse au climat* »<sup>1021</sup>, se console t-il en espérant retrouver ses agresseurs et récupérer son argent

Même ses anciennes compagnes du quartier ne le retrouvent pas tel qu'il a été. C'est ce que lui dit la Vielle Aicha, en se moquant de lui :

*« Tu es blanc comme une banane ; personne ne croira que tu es Soldine (...) Il croit qu'il est beau comme un Arabe ! »*<sup>1022</sup>

C'est pour résoudre ce problème au plus vite que Soldine est, pendant un temps, obnubilé par son apparence physique. Il se soumet à un véritable exercice pour se transformer et se prépare à une vie dure, en brousse.

*« J'allais, dit-il, surveiller la transformation de mon visage qui brunissait, ainsi du reste que mon torse et mes jambes. L'humidité et la transpiration permanente me faisaient moins souffrir et déjà je digérais mieux. Afin de m'aguerrir, je m'efforçais une fois sur deux de ne pas dormir après le déjeuner, de même que je diminuais progressivement ma ration de pain, car je voulais pouvoir survivre dans des conditions difficiles »*<sup>1023</sup>.

Ainsi le personnage subit les effets du climat, et s'adapte au régime alimentaire. Cette transformation physique est un atout. Il doit ressembler aux noirs pour ne pas passer pour un blanc. L'endurcissement le conduira à supporter toutes les conditions.

A la fin du *Roi des femmes* les personnages de Soldine et Marvillez rivalisent pour ressembler aux indigènes et s'intégrer totalement. Celui qui va le plus ressembler à ceux-ci va rester et prendra le titre de « roi des femmes ». La recherche de la ressemblance physique est donc un degré suprême qui peut demander un travail et un effort important.

Maintenant, l'apparence physique est certes un atout, pour s'intégrer, mais est-ce suffisant ? Si on ne connaît rien aux coutumes, aux langues comment pourrait-on rester parmi la population et avoir un quelconque échange avec elle ?

---

<sup>1020</sup> Blonay, Didier, op.cit. p.9

<sup>1021</sup> idem, p.10

<sup>1022</sup> ibidem, p.16

<sup>1023</sup> ibidem, p.22

## **2-S'ACCOMODER/S'ADAPTER**

Les personnages ont donc besoin, dans la volonté de réussir la ressemblance avec l'Autre, d'utiliser des moyens qu'on peut qualifier d'ordre culturels. Quels sont les éléments les plus significatifs ?

### **a- Le nom indigène**

L'intégration passe aussi par le nom indigène. En effet cela participe de la volonté de se faire adopter. On devient ainsi un membre du groupe. Et le nom vient souvent selon des circonstances précises vécues.

\* Lippmann s'est converti à l'Islam, « le cadî Ismaïl enregistre (sa) profession de foi », comme nous l'avons vu. Et voici comment il raconte sa transgression religieuse :

*« Ayan confessé l'Unique, je reçois, dit-il, le nom nouveau. Désormais, je serai Abdulkarim ben Chamsan. »<sup>1024</sup>*

C'est un nouvel homme. Il passe mieux ainsi. Mais avec Lippmann, ça ne s'arrête pas là. Tout au long de son livre, l'auteur raconte ses exploits et les pratiques magiques des autochtones. Lui-même, il aurait une certaine aura. Un jour à Koeudo, dans la région de Dikhil, il terrasse par un simple geste, en forme de croix, avec sa canne, les guerriers Danakils lancés sur lui. Cette victoire providentielle a eu, s'en vante t-il,

*« un grand retentissement. On le chante dans tous les campements. A Djibouti même (...) on célèbre mes louanges, j'y suis appelé, dit-il, Moussa, c'est-à-dire Moïse, le « Sauveur ». Ce nom va me rester et supplanter celui d'Abdulkarim. »<sup>1025</sup>*

En effet cette histoire ressemble à celle de Moïse, fendant la mer Rouge avec sa canne. Moussa obtient de Bel Askari, le chef de la milice locale, une « magnifique canne ». C'est « un insigne de commandement qui te désigne comme un grand chef »<sup>1026</sup> lui dit ce dernier. Il devient alors, « Abou Assah »<sup>1027</sup>, ce qui lui fait un troisième nom à l'orientale.

---

<sup>1024</sup> Lippmann, Alphonse, op.cit. p.38

<sup>1025</sup> idem, p.81

<sup>1026</sup> ibidem, p.94

<sup>1027</sup> ibidem, p.95. « L'homme à la canne », en quelque sorte. C'est une tradition arabe de donner ce type de nom.

\* Venons en maintenant aux noms locaux de Monfreid. Dans l'avant-propos de *La Croisière secrète*, Ida Treat nous apprend le premier :

« Je tiens, au seuil de cet ouvrage, à témoigner toute ma reconnaissance à celui qui m'a rendu possible le merveilleux voyage dont la croisière secrète n'est qu'un épisode, au Français Henri de Monfreid, à Abd el Haiï. »<sup>1028</sup>

Ce nom est celui qu'il a aussi dans *Marchés d'esclaves*. Nous apprenons que ce nom lui est venu à la suite de sa survie miraculeuse à une terrible tempête suivie de sa conversion à l'Islam. « Abd el Haiï (c'est le nom arabe de Monfreid) »<sup>1029</sup>, note l'auteur de *Marchés d'esclave*. De même « Françaoui Kébir »<sup>1030</sup> est un surnom attribué à Monfreid surtout sur la côte yéménite. Ce titre lui donne une certaine aura. Il est admiré et respecté. Assurément « Monfreid » ne signifie rien, ici.

\* Saulieu, le personnage du roman de Jean d'Esme, lui aussi, par son intégration, se fait adopter. Les habitants lui donnent un surnom : selon le Dr Rossat « ils l'avaient surnommé « l'homme des Sables »<sup>1031</sup> ! Et voilà d'où vient le titre du livre.

Ces noms sont donc associés aux personnages selon des circonstances locales et participent de leur intégration. En les rebaptisant, on se les approprie.

Pour aller plus loin encore, et dépasser la simple appellation, les personnages, dans la quête de la ressemblance, doivent faire quelques efforts supplémentaires. Comment s'y prennent-ils ? Quelles formes prend cette imitation culturelle pour se rapprocher d'avantage ?

## **b- Imitations culturelles**

L'adaptation se fait aussi par l'intégration aux pratiques culturelles. Le personnage adopte un certain nombre d'us et coutumes de la population qui l'accueille pour se fondre en elle.

---

<sup>1028</sup> Treat, Ida, op.cit., avant-propos. Ce nom signifie « l'esclave du Vivant ». Il convenait aux circonstances.

<sup>1029</sup> Kessel, Joseph, *Marchés d'esclaves*, p.51

<sup>1030</sup> Kessel, Joseph, *Fortune carrée*, p.129. La note de bas de page en donne la traduction : « Français grand, courageux ».

<sup>1031</sup> Esme, Jean d', op.cit., p.249

## - Us et coutumes

\* Lippmann, pour gouverner et maîtriser les tribus, utilise les coutumes locales auxquelles les membres adhèrent. Pour instaurer et consolider la paix française, il déclare aux chefs réunis:

*« J'ai établi un traité qui vous engage (...). Vous allez signer ce document. En même temps, vous prêterez serment sur le Coran. Que celui qui manquera à sa parole soit maudit ; sa tribu sera punie sans merci. »<sup>1032</sup>*

En dehors de la signature du document qui relève des pratiques administratives les deux autres éléments de dissuasion, le serment sur le Coran et la malédiction sur celui qui aura manqué à sa parole, relèvent de la culture locale. Donc Lippmann utilise un langage que ses interlocuteurs comprennent. Il connaît déjà leur culture. Il se sert aussi de sa conversion à l'Islam : il est l'un des leurs, donc écouté.

Il y a un autre épisode où il exige l'application de la coutume afar. Il s'est fait agresser par des membres de la tribu avec laquelle pourtant la paix a été instaurée. Pour obtenir réparation de ces dommages, il utilise une coutume pratiquée par les Afars :

*« Réunissant tous les okals, j'exige, écrit-il, l'application de la coutume pour effacer l'injure : durant huit jour, pendant lesquels je resterai parmi les campements, un mouton sera abattu pour moi, et un second sera abattu dont je distribuerai les morceaux aux pauvres. »<sup>1033</sup>*

Et bien évidemment les chefs ne peuvent contester cette coutume qui est une sorte de punition dissuasive contre les récidives.

## - Boire et manger

Plus prosaïquement l'adaptation passe aussi par le partage de l'eau et de la nourriture des autochtones. A certains moments, les Européens sont obligés de laisser de côté leurs scrupules.

\* Pour boire l'eau « opaline, trouble et froide de l'oasis », Ida Treat doit faire un effort. Devant la soif qui la tenaille elle ne peut que céder :

*« Je la regarde avec une certaine défiance. (...)J'hésite encore. J'ai soif mais mes préjugés d'Occidentale, touchant les microbes, me paralysent.*

---

<sup>1032</sup> Lippmann, Alphonse, op.cit. p.113

<sup>1033</sup> idem, p.248

*Abd el Haiï boit toujours cette eau...dit M'hamid. Tu peux la boire.  
J'avale le vers d'un trait. »<sup>1034</sup>*

Et c'est toujours Abd el Haiï, donc Monfreid, qui sert d'exemple.

\* David aussi, est contraint de boire une eau dont il doute. Mais comme son jeune esclave, Saad, il boit, à son exemple, « *l'eau troublée, terreuse, des puits qui emplit sa gourde en peau velue, mais non sans inquiétude après l'avoir avalée* ». <sup>1035</sup> Il lui semble avaler du « sable », et sentir le « goût de rance dû à l'enduit de graisse » dans les instruments.

Lorsqu'ils se mettent à manger, les personnages sont amenés à s'adapter avec bonheur ou malgré eux. Pour Marvillez c'est avec bonheur. Il refuse les couverts parce qu'il se sent égal aux autochtones. Ce serait signe de faiblesse s'il mangeait avec les couverts. Manger avec les doigts, comme il est de coutume ici, démontre son intégration réussie. « *Marvillez hoche la tête. Il mange avec ses doigts mais m'a fait apporter des couverts* » <sup>1036</sup> nous dit Soldine, qui au début de son séjour au campement, ne tente pas de l'égaliser dans la ressemblance avec les indigènes.

\* Monfreid dans ses premières lettres parle de sa transformation au contact d'un monde et de gens « sauvages ». Il raconte ses expériences, qui le font ressembler aux autochtones. Ecrivant à Armgart, sa future épouse il note :

*«Je mange comme les indigènes sans assiette ni fourchette. Tout ça est trop compliqué pour ici. Je couche sur une peau de bœuf avec q.q.<sup>1037</sup> couvertures. Draps de lit, oreillers, etc. inconnus. Enfin je vis comme les hommes des temps lacustres. Il m'est arrivé de manger la viande crue comme les Abyssins »<sup>1038</sup>*

Tout le confort d'Europe n'existe plus. On mange autrement. Et lui-même partage ces mœurs étranges, et c'est l'effet recherché. Il devient ainsi un vrai sauvage, comme ceux d'ici. S'adapter, c'est cela aussi.

---

<sup>1034</sup> Treat, Ida, op.cit. p.91

<sup>1035</sup> Blottière, Alain, op.cit., p.18

<sup>1036</sup> Blonay, Didier, op.cit., p.148

<sup>1037</sup> en abréviation dans le texte.

<sup>1038</sup> Monfreid, Henry de, op.cit. p.187

Mais comment faire pour se faire comprendre ? Dans cette situation d'intégration, il n'est pas question de faire appel à l'interprète qui peut faire défaut.

### - Langue

La langue est un élément d'intégration fort. Quand on ne la comprend pas, on est comme sourd au monde qui nous entoure. C'est pourquoi la connaissance des langues locales et leur apprentissage quand ce n'est pas le cas sont des enjeux, aux yeux des personnages et des individus blancs.

#### + Même langue :

\* Dans *Marchés d'esclaves* Monfreid est présenté, nous l'avons vu, comme un homme parfaitement intégré dans « *ces étendues farouches, peuplées d'hommes rapides et âpres, (...), les trafiquants arabes (...), les pirates zaranigs, il sentit soudain qu'il leur appartenait.* »<sup>1039</sup>

Son intégration il l'a doit tout autant à sa ressemblance physique qu'à sa connaissance des langues, ici l'arabe dans ses variantes :

« *Il apprit l'arabe et les dialectes selon lesquels l'ont déformé les tribus de la côte et de l'intérieur.* »<sup>1040</sup>

Monfreid s'est « trempé » corps et âme, dans les sociétés des côtes de la mer Rouge. D'où, dans le domaine des langues, sa capacité de forger un langage commun avec son équipage. Ida Treat relève les « *commandements arabo-français, dans ce langage qu'Abd el Hai a dû inventer à l'usage de ses matelots.* »<sup>1041</sup>

\* Le personnage de Saulieu, que nous avons vu, et qui ressemble par ce trait à Monfreid, est adopté par les populations parce qu'il parle leur langue. C'est un des liens forts entre lui et les autres. Et le narrateur le décrit comme quelqu'un qui a parfaitement réussi son intégration :

« *En réalité (...) il vivait à la somalie. Grâce à quoi, les Danakils professaient à son égard une sorte d'admiration amicale et d'instinctive déférence. Celui-là*

---

<sup>1039</sup> Kessel, Joseph, *Marchés d'esclaves*, p.42

<sup>1040</sup> idem, p.42

<sup>1041</sup> Treat, Ida, op.cit. 110

*comprenait leurs goûts, leur vie et leurs pensées. Il parlait leur langue, avait les mêmes attitudes, les mêmes gestes qu'eux. »<sup>1042</sup>*

La langue, ici l'afar, permet en effet de se faire comprendre et de pouvoir échanger avec l'Autre.

\* Même David, dans *Saad*, s'y met, et apprend un peu d'afar, à Tadjourah, tandis que son jeune esclave retient quelques mots de français. Ainsi les personnages peuvent se parler et avoir un échange, une relation peut commencer :

*« Assez vite David et Saad peuvent se parler et se comprendre. Saad apprend bien le peu de français nécessaire et David aussi quelques mots afars. »<sup>1043</sup>*

### **+ Comprendre la langue**

Mais tout le monde n'est pas logé à la même enseigne. Ceux qui ne comprennent pas encore les langues locales en mesurent l'enjeu.

\* Voici une conversation entre Igricheff et Philippe, les deux compagnons de Mordhom, en entendant les paroles échangées par les membres de l'équipage :

*« - Quelle est cette langue ? Il y a de l'arabe sans doute... mais le reste ?  
- C'est du somali, je pense. »<sup>1044</sup>*

Apprendre la langue ou comprendre seulement l'Autre, en dépassant la barrière linguistique, c'est ce que fait Philippe dans *Fortune carrée*. Il veut, par ce biais, entrer dans le cœur de son boy. Le soir après le dîner, il s'intéresse au jeune homme qui a été mis à son service. Pour accéder à l'Autre la langue est nécessaire :

*« Alors, chacun se retirait dans sa maison et Philippe se faisait raconter par Omar des histoires étonnantes, apprenait de lui quelques mots d'arabe, lui enseignait un peu de français, se réjouissait de le mieux comprendre, de le mieux connaître, de pénétrer dans un de ces cœurs ingénus qui lui avaient paru jusque-là secrets et inaccessibles. »<sup>1045</sup>*

Philippe, à un autre moment, tend l'oreille pour saisir la signification d'une conversation en arabe. Il ne veut pas rester sourd :

---

<sup>1042</sup> Esme, Jean d', op. cit. p.141

<sup>1043</sup> Blottière, Alain, op.cit., p.24

<sup>1044</sup> Kessel, Joseph, *Fortune carrée*, p.119

<sup>1045</sup> idem, p.212

« Il tâcha de deviner sur les visages de ses compagnons le sens de l'entretien qui se livrait en arabe. Déjà, il comprenait certains mots qui revenaient souvent : taïb, bien ; bandouk, fusil ; certains chiffres. »<sup>1046</sup>

### + Apprendre la langue

L'enjeu est compris : au-delà du simple échange et de la compréhension mutuelle la langue sert au renforcement de son pouvoir et de sa capacité personnelle sur les autres.

\* Lippmann, comme toujours, en fait un instrument de son pouvoir. Chef du tribunal indigène de Djibouti, il peut écrire :

« En contact avec la population, j'ai perfectionné ma connaissance des langues locales. Je parle un peu l'arabe et je m'exprime tant bien que mal en somali et en dankali. »<sup>1047</sup>

Malgré les limites évidentes, cela lui permettra d'administrer les habitants de la région de Dikhil. Langue, religion, coutume, Lippmann se donne les moyens d'un pouvoir réel par l'intégration et l'adaptation. Il va vers l'Autre pour mieux le dominer.

\* Pour Soldine la langue est un instrument d'intégration indispensable si on ne veut pas être tributaire du guide et de l'interprète. C'est un moyen de liberté. Il en fait une affaire prioritaire dans sa stratégie pour se substituer à Marvillez qui maîtrise les langues locales.

On peut suivre le cheminement de Soldine dans sa recherche d'adaptation et de fusion dans la population, pour le but que nous savons. « Déjà j'avais appris un peu de la langue locale et j'adoptais très spontanément les coutumes du pays. »<sup>1048</sup> Et voici comment les prostituées jugent celui qui apprend leur langue, et qui est donc quelque part plus proche : « Fières, elles aimaient voir un Européen apprendre leur langue et adopter leurs manières »<sup>1049</sup>. Selon elles, c'était un témoignage de respect. Soldine reconnaît qu'elles l'aimèrent pour cela. Ainsi le

---

<sup>1046</sup> ibidem, p.221

<sup>1047</sup> Lippmann, Alphonse, op.cit., p.25

<sup>1048</sup> Blonay, Didier, op.cit., p.60

<sup>1049</sup> idem, p.61



jeune homme a réussi à prendre quelque chose de cher à ces femmes en apprenant leur langue :

*« Ici, note-t-il, les femmes ne savent pas si bien le français. J'apprends leur langue mais je n'en sais pas encore assez. »<sup>1050</sup>*

Il faut bien communiquer et il fait le pas d'aller vers elles. Apparemment Soldine a un programme pour lequel la maîtrise de la langue locale est indispensable. Il était impatient de connaître la brousse et il devait, à cette fin, conduire ses recherches dans l'intérieur du pays. L'enjeu, entre lui et Marvillez, c'est de percer le secret des femmes, pour en devenir le roi, comme l'indique le titre du livre. Mais il était conscient qu'« *il se heurtait ici au problème de la langue qui constituait un obstacle plus considérable qu'il ne l'avait supposé.* »<sup>1051</sup> En effet il devait faire beaucoup d'efforts avant de pouvoir réussir ses objectifs.

Passer par l'interprète, le jeune Diop qui l'accompagne, c'est un obstacle et d'ailleurs ce dernier peut refuser de donner son aide. C'est ce qui lui arrive dans la région de Tadjourah (Tara) :

*« Je demande à Diop, qui est demeuré passif, de me traduire ce qui s'est dit et de me révéler ce qu'ils veulent faire de moi, mais il se contente de me faire un geste négatif de la tête. »<sup>1052</sup>*

Aussi il se débrouille, pour continuer son chemin et atteindre son but. Parvenu à l'endroit où Marvillez et les femmes campent, il met tout en œuvre pour supplanter ce dernier et la langue est essentielle dans cette stratégie:

*« Il me faut apprendre rapidement la langue de la brousse, se dit-il. Je concentre toute mon attention pour essayer de comprendre ce qui se dit autour de moi. »<sup>1053</sup>*

Comme il ne peut l'apprendre tout seul, il va demander l'aide de sa compagne :

*« J'exige de Kadija un effort tout particulier pour qu'elle m'apprenne à parler sa langue aussi bien que la parle Marvi »<sup>1054</sup>.*

Et quelques temps plus tard, il constate les progrès : « *Je parle de mieux en mieux la langue locale.* »<sup>1055</sup> Sa victoire est proche et sera complète sur Marvillez qui devra finalement quitter le campement parce que Soldine aura surmonté toutes les épreuves.

---

<sup>1050</sup> ibidem, p.76

<sup>1051</sup> ibidem, p.80

<sup>1052</sup> ibidem, p.137

<sup>1053</sup> ibidem, p.156

<sup>1054</sup> ibidem, p.156. Marvi est le diminutif de Marvillez.

<sup>1055</sup> ibidem, p.164

Surmonter la barrière de la langue est donc l'ultime victoire des frontières qui séparent de l'Autre. Le personnage qui les franchit trouve d'abord sa propre satisfaction.

A la question de savoir s'il y avait transgression pour une rencontre avec l'Autre, ou s'il y avait plutôt une sorte de recherche de soi, nous pouvons répondre provisoirement que les personnages transgresseurs, qui investissent l'espace autochtone, sont moins intéressés par l'Autre que par leur propre satisfaction.

Nous avons vu que cette satisfaction de son désir passe par différentes formes d'expression : dans un premier temps, la fuite dans les aventures ou dans le don de soi, la sensibilité aux charmes de l'Orient ; et dans un second temps, la recherche d'une ressemblance physique avec l'Autre et d'une accoutumance culturelle qui masqueraient les différences.

Mais dans tous les cas ne recherche t-on pas la satisfaction d'un désir égoïste ? Très peu de personnages échappent à cette quête intéressée.

On peut donc s'interroger et poser la seule question qui s'impose à ce stade de notre recherche : Pourquoi n'y a-t-il pas de rencontre avec l'Autre ? Autrement il s'agira de rechercher ce qui empêche cette rencontre. Si physiquement le personnage européen a bien franchi la frontière et fréquente et côtoie la société autochtone, ou en tout cas une partie, est-il intellectuellement et mentalement en accord avec elle ? Se sent-il par exemple en bonne compagnie avec les gens ?

## DEUXIEME CHAPITRE : RÉPULSION

Réellement, y a-t-il transgression ? C'est toute la question. En effet, l'Européen reste à la périphérie de l'Autre : nous avons vu que c'est lui qui se réalise chez l'Autre, et en repoussant ce dernier, c'est un repli sur soi qu'il opère. Etrangement, dans cette transgression dans l'espace de l'Autre, l'Européen ne prend-t-il pas conscience de sa distance avec les autochtones ?

Dans le contexte colonial de Djibouti, les relations entre les peuples ne sont pas saines ni d'égal à égal. Il y a forcément des déséquilibres. Il s'agira pour nous d'évaluer, dans une situation de transgression, où l'Européen vit et parcourt l'espace autochtone, en dehors donc des zones réservées à l'intérieur des frontières, comment la répulsion pour l'Autre mais aussi pour les siens s'expriment. En effet nous savons que le transgresseur est attiré par l'Autre mais il ne le rejoint pas. Il adresse des reproches à sa société d'origine mais aussi il en reçoit. Il fuit son espace mais aussi il lui reste attaché.

Il s'agira pour nous de rechercher cette mise à distance culturelle et spatiale, dans le cadre de la transgression. Quelles formes prend cette distanciation ? Et comment est-elle exprimée ?

### **A- POUR L'AUTRE**

Il y a d'abord ce mouvement de rejet de l'Autre. Malgré la présence dans l'espace de l'Autre, du Djiboutien et des autres populations de la région, l'Européen ne peut se rendre compte de la présence de l'Autre. En effet il prend conscience de sa solitude dans le constat de l'altérité radicale de l'Autre. Pourquoi ce sentiment de solitude ?

Deux explications nous éclaireront à la lecture des œuvres : le sentiment, chez l'Européen, d'être le seul homme et son corollaire logique, la négation de la qualité d'homme chez l'Autre.

## 1- SOLITUDE DE L'EUROPÉEN

La solitude est le sentiment qu'expriment beaucoup de personnages, fictifs ou réels, dès qu'ils ne trouvent plus de compagnons européens. Elle se dit ouvertement, et reprise comme une litanie. L'expression de la solitude est une prise de conscience de cet état.

\* Lippmann arrive à Dikhil, où il est nommé administrateur. Le commandant Rossat, son prédécesseur le quitte. Il affirme : « *Je demeure absolument seul en ce point « théorique », sous les flammes du ciel.* »<sup>1056</sup>

\* Cette exclamation de Philippe « *Seul ! dit-il à haute voix* »<sup>1057</sup> est également révélatrice du même sentiment.

\* A l'approche de l'île du Diable, la blanche, Ida Treat, qui suit Monfreid, se lamente en ces termes, sous l'effet de la soif et de la chaleur :

« *... Aujourd'hui où les deux seuls blancs que nous sommes, nous nous trouvons handicapés dans la lutte contre l'imprévu et le merveilleux.* »<sup>1058</sup>

Les « deux seuls blancs » sont évidemment Monfreid et elle. Les hommes de l'équipage ne partagent pas leur souffrance car plus habitués aux dures conditions climatiques. D'où le sentiment de solitude. Soldine, à son arrivée à Djibouti s'exclame, dans le même registre : « *Dieu qu'on est seul dans cette fournaise !* »<sup>1059</sup> Il a l'impression d'être le seul à souffrir.

### a- L'Européen seul sujet

Malgré cette transgression, et dans le cadre de cette présence chez l'autre, les Européens sentent leur solitude et leur répulsion. En effet, c'est là que se révèle leur différence avec les autochtones. Ainsi, le sentiment de solitude fait de l'Européen le seul sujet. L'Autre n'existe pas, car il ne peut tenir lieu de

---

<sup>1056</sup> Lippmann, Alphonse, *Guerriers et sorciers en Somalie*, Hachette, 1953, p.49

<sup>1057</sup> Kessel, Joseph, *Fortune carrée*, éd. Julliard, Pocket, 1197, p.263

<sup>1058</sup> Treat, Ida, *La croisière secrète*, Gallimard, p.149

<sup>1059</sup> Blonay, Didier, *Le roi des femmes*, NRF, Gallimard, p.13

compagnon. Qu'est-ce qui conduit à cette situation ? Plusieurs facteurs concourent à l'isolement du Blanc.

### **- Le sentiment de la solitude linguistique donc de communication**

Un certain nombre d'expressions disent nettement ce sentiment de solitude.

\* C'est d'abord Monfreid qui dit, dans sa correspondance, ce sentiment. Dès son arrivée dans la région, il tient une correspondance avec les siens, son père et sa future épouse. Il leur raconte, très souvent, sa solitude :

*« Je vais partir faire la tournée des agences de l'intérieur avec un Arabe qui ne sait pas un mot de français, il faudra bien que je me débrouille. Je serai dehors 3 semaines environ dans des pays absolument privés d'Européens, il faudra manger et coucher à la belle étoile. »<sup>1060</sup>*

Cet obstacle de la langue isole donc l'Européen et en fait un être unique. Monfreid insiste sur la singularité de sa situation par l'emploi du pluriel « des pays » et l'adverbe intensif « absolument » qui exprime une négation, justement, absolue. De même la durée de « 3 semaines » renforce cette solitude dans le temps. Monfreid se plaignait, au début, de cette solitude linguistique, tant qu'il n'avait que « *quelques mots pour (se) faire comprendre* »<sup>1061</sup> .

\* La même situation est vécue par d'autres Français. Ainsi le jeune Soldine vit l'absence de communication par le recours à l'interprète, médiateur entre les deux mondes. Mais très vite, cela tourne court. Diop, son jeune compagnon, ne veut pas servir d'interprète au jeune Français. Soldine ainsi la situation :

*« Je demande à Diop, qui est demeuré passif, de me traduire ce qui s'est dit et de me révéler ce qu'ils veulent faire de moi, mais il se contente de me faire un geste négatif de la tête. »<sup>1062</sup>*

Et voici que le sentiment de rejet s'exprime ouvertement, dans le premier campement nomade où Soldine sent la solitude absolue :

*« Bientôt tous me saluent et rentrent dans leurs cases rondes. Diop les suit. Je sens comme une angoisse me descendre dans le ventre. Comme si, dans ce*

---

<sup>1060</sup> Monfreid, Henry de, *Lettres d'Abyssinie* t.1, Paris, Flammarion, 1999, p.35

<sup>1061</sup> idem, p.56

<sup>1062</sup> idem, p.137

désert, j'étais seul au monde. Pire : ce monde, cette humanité toute proche m'ont rejeté. »<sup>1063</sup>

Les nomades ne parlent pas à l'inconnu qu'il est. Leur silence l'inquiète et lui pèse. Même son jeune compagnon, qui est son interprète, rejoint les siens. Et sa joie est compréhensible lorsqu'il retrouve enfin son compatriote Marvillez dans ce monde hostile et lointain : « *Je suis content quand même d'être avec un compatriote. Entendre l'accent du pays.* »<sup>1064</sup> La solitude de Soldine est, à ce moment là, extrême. Car il comptait s'appuyer sur l'interprète mais sa défection est un handicap. Nous avons vu comment il a pu surmonter cette épreuve.

\* Dans *Saad* aussi l'interprète remplit sa fonction : « *Saad le plus souvent fait office d'interprète.* »<sup>1065</sup> Mais si ce dernier le quitte, David retombe dans la solitude absolue.

### - Le sentiment du danger menaçant

\* Les Arabes, selon Monfreid qui écrit à son père, sont dangereux. Alors qu'il se trouve au Harar, il affirme se tenir « *au milieu de tous ces musulmans par moment fanatiques sans raisons, sous l'impulsion d'une espèce de griserie et de haine du Roumi.* »<sup>1066</sup> Le singulier du moi s'oppose au pluriel. Et le seul Européen reste sur ses gardes par peur des « fanatiques » musulmans chargés, de la « haine » du Blanc, appelé ici « Roumi »<sup>1067</sup>, selon une désignation locale.

\* Dans *L'Homme de sables*, Saulieu s'inquiète pour sa femme qu'il compte installer dans son domaine d'Obock. Loin de la ville européenne de Djibouti, quelle sera sa vie, dans cette solitude loin de toute compagnie européenne ?

---

<sup>1063</sup> ibidem, p.134

<sup>1064</sup> ibidem, p.155

<sup>1065</sup> Blottière, Alain, *Saad*, Gallimard, p. 51

<sup>1066</sup> Monfreid, Henry de, op.cit. p.56

<sup>1067</sup> Ces désignations trouvent leur enracinement dans les reminiscences des guerres de croisades entre Chrétiens et Musulmans, au Moyen-âge. A Djibouti, le non musulman est appelé « gaal », qui viendrait de la « Gaule », ancienne appellation de la France, parce que les Croisades ont montré le rôle prépondérant des Rois de France, d'où « franji ». L'image des Musulmans fanatiques date des guerres de conquêtes, le fameux « jihad ».

« Tu la vois, là-bas, dans mon enfer, au milieu des « Issas » qui constitue ma seule société ? Tu la vois abandonnée à elle-même, sans un blanc, pendant mes voyages pour mes achats de peaux ? Non, mon vieux, non ! »<sup>1068</sup>

Saulieu s'adresse à un de ses compatriotes. Les interrogations et l'exclamation finale qui appuient la double négation, insistante, témoignent du désarroi : il ne peut imaginer son épouse, dans ce monde là. La compagnie des indigènes, loin d'être rassurante, constitue même un danger, nous le savons. Heureusement que cette jeune femme a des ressources. Elle engage la conversation, rassurante, rappelant son séjour à Madagascar, dans la ferme de son père :

« -Il y aura vous et moi, Louis, le reste, n'est-ce pas, importe peu. J'ai l'habitude de vivre sans relations. Là-bas, dans la brousse malgache, nous restions des mois et des mois sans voir un Européen.

- Oh ! dit-il, nous pourrions quand même de temps à autre traverser la baie et venir ici prendre une petite dose de civilisation, revoir quelques-uns de nos semblables.

- Je n'y tiens pas beaucoup. Ce que j'ai aimé dans Djibouti, ce sont les Somalis et leur village.

Il avait eu un demi rire.

- Vous les retrouverez là-bas, en plus farouches et peut-être à la longue les jugerez-vous moins agréables ! »<sup>1069</sup>

La compagnie des Européens, c'est donc la civilisation. La solitude vient du fait que les autres sont encore des sauvages. Se sentant en danger, l'Européen, se met à l'écart des Autres, et prend conscience de sa souffrance.

### - Le sentiment de la souffrance non partagée

En effet, avec qui partager ses émotions, ses idées ? Certainement pas avec les autochtones.

\* Devant un paysage magnifique, Monfreid dit sa souffrance :

« J'ai vraiment souffert de n'avoir personne auprès de moi pour partager mon enthousiasme ». <sup>1070</sup>

Il est bien sûr accompagné de celui qu'il appelle « mon somali », Ali, mais ce dernier ne compte pas. Tout est dit sur cette solitude de cœur. De même

---

<sup>1068</sup> Esme, Jean d', *L'homme des sables*, NRF, Gallimard, 1930, p.76

<sup>1069</sup> ibidem, p.97

<sup>1070</sup> Monfreid, Henry de, op.cit., p.48

Monfreid manque de compagnie intellectuelle. C'est par les missives qu'il va garder le contact avec cet univers familial européen. Il écrit à son père :

*« Je t'envoie mes notes de route, non que je suppose que cela soit palpitant, mais parce que j'éprouve une réelle satisfaction en les écrivant sous forme de conversation avec toi quand je suis seul dans la brousse. »*<sup>1071</sup>

Seul, parce que seul Européen parmi les indigènes. A son père qui s'inquiète de la rareté et du contenu de ses lettres, il répond : *« D'abord je m'abrutis et j'ai de la difficulté à écrire et à m'exprimer dans un français intelligible »*<sup>1072</sup>. Par le contact avec un monde non civilisé, il se dégrade.

\* C'est ce même abrutissement dont se plaignait Rimbaud quand il écrivait dans une lettre: *« On n'a aucune société que les Bédouins du lieu et on devient donc imbécile total en peu d'années. »*<sup>1073</sup> Il indique que c'est l'absence d'Européens, donc des gens de même culture, qui est à déplorer. *« la crainte de devenir peu à peu abruti soi-même, isolé qu'on est et éloigné de toute société intelligente. »*<sup>1074</sup>

\* Toujours dans les domaines affectifs et intellectuels, Monfreid écrit, à Armgart, son regret d'être si loin et si seul :

*« il me manque auprès de moi un autre esprit qui comprenne mes sensations et avec qui je puisse échanger des idées et des impressions »*<sup>1075</sup>

Donc toujours cette solitude ressentie au plus profond de soi. Les gens d'ici ne peuvent partager avec lui ses sentiments humains. Certes, il a des compagnes autochtones mais, comme il le dit à propos de l'une d'elles :

*« C'est un pauvre être simple et dévoué à la façon d'un chien. Tu ne saurais croire combien cela est précieux quand on est isolé de sa race comme je le suis »*<sup>1076</sup>

Ainsi cette présence, simplement physique, augmente sa solitude affective et intellectuelle. Elle ne peut recevoir ses confidences, adressées à la vraie femme Européenne.

---

<sup>1071</sup> idem, p. 72

<sup>1072</sup> ibidem, p.193

<sup>1073</sup> Rimbaud, Arthur, in *Œuvres complètes*, éd. Pochothèque, 1992, p.637 (Aden, le 28 septembre 1885)

<sup>1074</sup> idem, p.702

<sup>1075</sup> Monfreid, Henry de, op.cit., p.137

<sup>1076</sup> idem, à Armgart toujours, à propos de Ouabenech, p.172



\* Philippe, conduisant la caravane, dans *Fortune carrée*, vient de perdre le dernier compagnon européen, Igricheff:

*« N'ayant personne avec qui partager ses ravissements ou ses craintes, limité par le truchement d'Omar aux explications, aux ordres les plus élémentaires et sans aucune communication, sans nulle ouverture, réduit désespérément à lui-même. C'était donc cela la solitude ! »<sup>1077</sup>*

Cette vision montre que l'Européen ne trouve pas la compagnie des autochtones, ici Omar et les autres, suffisante. La négation forte « personne » réduit à rien les hommes du pays. La négation est renforcée par les autres prépositions et adjectifs « sans aucune », « sans nulle ». L'impression de la solitude (il est livré à lui-même) le rend si désespéré.

\* Pour David, la solitude est invivable. Lorsque, momentanément, le jeune Saad le quitte et disparaît quelques jours, David est très perturbé et souffrant. Un de ces jours il rentre chez lui, titubant. Dans cette solitude, il prend conscience que sa demeure est son seul refuge :

*« Sa main caresse les murs, en les effleurant il garde l'équilibre. Et la maison n'a jamais été aussi grande et aussi fraternelle »<sup>1078</sup>.*

Elle devient quelqu'un avec qui fraterniser. Elle au moins ne le quittera pas. Mais sa solitude ne l'abandonne pas pour autant. Le désarroi le prend et il l'exprime ainsi :

*« Non, décidément David ne sait pas ce qu'il fera les heures prochaines, à quel endroit de la terre accueillant son désarroi. Il faudra peut-être un climat plus doux, mais surtout un décor familial et ne pas être seul. »<sup>1079</sup>*

Rentrer chez lui, dans son pays d'origine ? Le sentiment de solitude crée le sentiment de nostalgie. Pourtant ce jour là, il ne veut pas de l'amitié des hommes et se suffit de celle des murs :

*« Cette fois il aime l'impassibilité des murs à son passage et ne se désole pas d'être mieux connu par les pierres du village que par les villageois. »<sup>1080</sup>*

D'ailleurs, il n'a jamais fréquenté ces villageois.

---

<sup>1077</sup> Kessel, Joseph, *Fortune carrée*, p.236

<sup>1078</sup> Blottière, Alain, op. cit. p.181

<sup>1079</sup> idem, p.181

<sup>1080</sup> ibidem, p.197

Au-delà de ce sentiment de solitude raciale que l'on peut comprendre, qu'est-ce qui diminue l'Autre et qui l'empêche de tenir compagnie au blanc? Pour le savoir, il faut regarder du côté de la situation relationnelle entre les deux hommes. Il manque certainement quelque chose à l'Autre pour accéder au même niveau d'humanité que le blanc. Il est généralement appréhendé comme un outil, un objet au service du blanc. Dans cette relation de sujet à objet, il est difficile qu'il y ait dialogue.

Quels sont les types de rapport que l'Européen entretient avec les autochtones et donc quelle valeur leur donne-t-il (ou leur ôte-t-il) ?

### **b- L'Autre objet : boy, esclave ou animal**

L'Autre est pris dans un rapport d'infériorité. En effet l'Européen ne rencontrant pas l'autochtone, nous l'avons vu, construit la représentation de l'Autre sur le rapport d'instrumentalisation, des quelques individus fréquentés dans le cadre de cette transgression réduite.

D'une part il est réduit au rôle de serviteur, donc il n'est pas un égal avec qui dialoguer. D'autre part il est pris pour un petit animal domestique qui ne peut être élevé au rang d'homme ou de femme en pleine égalité avec l'Européen. C'est un objet.

### **- Le rôle de boy et de domestique**

\* Accueillant Philippe dans son domaine d'Araoué, Mordhom, en donneur de leçon, lui attribue un serviteur, en guise de cadeau :

*« Je ne vous ai pas encore montré votre boy particulier, dit-il. C'est un personnage très important dans la vie, ici. »<sup>1081</sup>*

*« Mais il parle français ? »<sup>1082</sup>* S'étonne Philippe, enchanté d'avoir pour lui tout seul un serviteur. La réponse de Mordhom est sans ambiguïté sur le type de relation entre les deux types d'hommes:

*« Il a été marmiton à Djibouti. Avant il plongeait des paquebots pour chercher des sous dans la mer. (...) Je vous garantis honnête et fidèle comme aucun, pourvu qu'il s'attache à vous. »<sup>1083</sup>*

---

<sup>1081</sup> Kessel, Joseph, *Fortune carrée*, p.209

<sup>1082</sup> idem, p.210

Philippe sourit à son boy « comme à un ami et à un jouet ». Il a bien compris la leçon de son hôte. D'après Mordhom, le bonheur d'Omar est de servir un maître tel que Philippe. Et comme toujours, suivant les dires de Mordhom, Philippe dit à son boy : « *Ecoute bien, Omar. Où que j'aïlle, si tu veux rester avec moi, tu seras mon boy* »<sup>1084</sup>. Et le narrateur ajoute en direction du lecteur, la confirmation par Omar de sa situation, par une attitude de satisfaction : « *Un bond de danseur fou porta la tête d'Omar jusqu'aux branches du mimosa* »<sup>1085</sup>. Incroyable mais vrai, c'est sa condition et il en est fier. Ainsi se fabrique une image de l'Autre.

L'espace de Monfreid, à Harraoué est magnifique. C'est Kessel qui le décrit ainsi : « *C'est vraiment l'un des endroits les plus doux du monde* »<sup>1086</sup>. Les plantes, le ruisseau, le jardin, les oiseaux et puis les serviteurs, Somalis, Galla et Abyssins peuplent cet endroit. Chez Monfreid, c'est le possessif qui sert de relation avec l'Autre. La possession qui réduit l'Autre en objet et instrument fait barrière à une reconnaissance de ce dernier comme un partenaire. Parlant de sa compagne galla il écrit:

« *Si ma Galla se dresse (car je l'ai achetée), je lui apprendrai à faire cuire les lentilles, les haricots et les macaronis et je quitterai l'hôtel* »<sup>1087</sup>.

Évoquant ses domestiques, Monfreid utilise le <sup>1088</sup>possessif : « *mes Nègres* ». Pour lui, les hommes sont comme les animaux domestiques, et en ce sens, ils sont des instruments. Voici comment il présente un jeune homme qu'il met à son service :

« *J'ai fait acquisition d'un boy (...). Il adore la chasse et me remplace un chien pour lever les perdreaux* »<sup>1089</sup>.

\* Pour David, Saad est un « petit esclave d'Ethiopie. » Il nous dit les raisons de son choix :

« *David l'a préféré aux hommes que lui a proposés le sultan Abou Beker (comment en effet pourrait-il devenir le maître d'un égal en poids, en taille, en âge ?)* »<sup>1090</sup>

---

<sup>1083</sup> ibidem

<sup>1084</sup> ibidem, p.307

<sup>1085</sup> ibidem

<sup>1086</sup> Kessel, Joseph, *Marchés d'esclaves*, éd. 10/18, Union générale des éditeurs, 1984, p.61

<sup>1087</sup> Monfreid, Henry de, op.cit. p.36

<sup>1088</sup> idem, p.64

<sup>1089</sup> ibidem, p.76

Voilà qui a le mérite de la franchise. David ne fréquente d'ailleurs que son jeune esclave et la prostituée abyssine, Miriam. Ce sont deux êtres instrumentalisés. Tous les habitants de Tadjourah lui sont inconnus. Il ne les rencontre jamais.

### + Le rôle de petit animal domestique

L'Autre est donc appréhendé dans une situation de serviteur. Il perd de son humanité. Domestique, il se rapproche même des animaux.

\* Ainsi Omar, le jeune Somali, mis au service de Philippe, est décrit comme ayant « *une petite figure creuse, vivante et fine, il remuait sans cesse les lèvres comme le ferait un animal joyeux* »<sup>1091</sup>. On lui donne les attributs des animaux : la comparaison avec le chien est flagrante. Et cette comparaison est très fréquente, dans les œuvres que nous avons lues, comme une sorte de déni de l'humanité de l'Autre.

\* Les métaphores et les comparaisons font de ces hommes soit des chiens soit des chats, soit des animaux de proie. Sur la métaphore du chien, c'est Monfreid qui inaugure, à propos de son jeune boy : « *Ali est absolument comme un chien, il tourne autour de moi jusqu'à ce que je sois couché* »<sup>1092</sup>

\* Et Blottière, dans *Saad*, présente le spectacle des enfants de Tadjourah qui se battent, dans leur jeu innocent, « *comme des petits chiens* ».<sup>1093</sup>

\* Dans *Fortune carrée*, on trouve plusieurs occurrences, de cette métaphore canine: Moussa, courait « *comme un chien de chasse* »<sup>1094</sup> et « *Gouré et Hassan, comme des lévriers noirs* »<sup>1095</sup>.

Sur la ressemblance avec le chat, voici comment le tueur Gouré est observé par Philippe : « *Ce tueur qui marchait plus silencieusement qu'un chat-*

---

<sup>1090</sup> Blottière, Alain, *Saad*, p.12

<sup>1091</sup> Kessel, Joseph, *Fortune carrée*, p.210

<sup>1092</sup> Monfreid, Henry de, op.cit. p.68

<sup>1093</sup> Blottière, Alain, op.cit., p.40

<sup>1094</sup> idem, p.238

<sup>1095</sup> ibidem, p.267

*tigre* »<sup>1096</sup>. Lorsque ce dernier cherche à le descendre et commence à l'ajuster, « *le tueur fit deux bonds de chat, glissa entre deux rochers sombres, évanouit.* »<sup>1097</sup>

Enfin, les personnages autochtones, prennent la forme d'animaux de proie. Gouré a une « *tête d'oiseau de proie* »<sup>1098</sup>, il est présenté aussi « *comme une couleuvre* » »<sup>1099</sup> et donc insaisissable pour ses ennemies.

### - La bestialité : l'Autre troupeau

\* Avec *Marchés d'esclaves*, on descend plus bas. Kessel voit dans la figure et les attitudes des tribus de l'intérieur de l'Ethiopie, la bestialité et rien d'autre. Ces hommes et ces femmes destinés à l'esclavage seraient prédestinés, par leur animalité, à cet usage. L'on voit se développer un lexique assez particulier pour décrire, et réduire, ces hommes à cette condition.

L'aspect vorace, comme les fauves, de ces hommes est rendu par les expressions suivantes : « *aux narines écartées, aux grosses bouches rouges* »<sup>1100</sup> et « *aux muscles splendides ouvrait une bouche de férocité et de naïveté à la fois.* »<sup>1101</sup>

Ils ont ensuite un aspect de troupeau. Leurs yeux sont « *les truchements d'une pensée aussi rudimentaire. Seuls des yeux de ruminants doux, peureux et passifs, peuvent donner une idée* »<sup>1102</sup>. Ils sont donc, à ce titre, déclarés « *réserve à bétail humain* »<sup>1103</sup>. Les éléments suivants participent à cette bestialité :

« *Leurs lèvres, leur nez, leur front bas, leur air bestial les marquaient aussi sûrement que le fer jadis marquait les forçats.* »<sup>1104</sup>

Le déterminisme les a fixés dans cette condition. En les regardant dépecer le taureau qui leur a été donné, l'auteur constate que « *ce malheureux troupeau était ivre de nourriture.* »<sup>1105</sup>

---

<sup>1096</sup> Kessel, Joseph, *Fortune carrée*, p.274

<sup>1097</sup> idem, p.295

<sup>1098</sup> Kessel, Joseph, *Fortune carrée*, p. 266

<sup>1099</sup> idem, p.286

<sup>1100</sup> Kessel, Joseph, *Marchés d'esclaves*, p.63

<sup>1101</sup> idem

<sup>1102</sup> ibidem, p.63

<sup>1103</sup> ibidem, p. 64

<sup>1104</sup> ibidem

Lui-même se nourrit de ce spectacle. Il savoure le plaisir d'assister à des scènes préhistoriques et surtout de se sentir au-dessus de tout cela. On sent le paternalisme bon marché dans l'affirmation suivante :

*« Les êtres humains, de l'essence, sans doute, la plus rudimentaire, la plus dégradée, mais des êtres humains tout de même, servaient à d'autres de bétail de somme et de plaisir. »<sup>1106</sup>*

C'est aussi l'immoralité de ces « bêtes » qui semble intéresser Kessel, puisqu'il y est attentif, dans une attitude de voyeur :

*« L'énorme négresse caressait les sourds seins pendants avec une épouvantable sensualité de bête obscène, une autre les cheveux ras, semblait une femelle de gorille. »<sup>1107</sup>*

### **- L'objet sexuel : l'Autre femme, animal**

La femme, dans ces conditions, peut-elle être une compagne ? Elle est plutôt comme un petit animal domestique, pour servir de cuisinière ou de chien de garde.

\* Monfreid n'a aucune estime pour les femmes indigènes. Ce sont des objets de satisfaction sexuelle et de compagnie, comme un petit animal. On voit comment, dans ses lettres, il insiste beaucoup sur cet aspect comme pour garder la distance nécessaire entre lui et elles, aux yeux des siens, qui le suivent de loin, mais attentivement. Il achète une jeune femme galla, du côté de Harar, et écrit :

*« Je n'ai pas amené le spécimen mais je le ferai probablement descendre dans quelques jours quand je serai installé. »<sup>1108</sup>*

Le « spécimen » est bien sûr un être humain, mais ici proche de l'animal. Et d'ailleurs, il faut non pas l'éduquer ou lui apprendre les manières de se conduire en épouse ou femme de ménage, mais la dresser comme un animal domestique. Dans un passage que nous avons déjà cité, voici comment il traite cette femme :

*« Si ma Galla se dresse (car je l'ai achetée), je lui apprendrai à faire cuire les lentilles, les haricots et les macaronis et je quitterai l'hôtel »<sup>1109</sup>*

---

<sup>1105</sup> ibidem, p.66

<sup>1106</sup> ibidem, p.66

<sup>1107</sup> ibidem, p.63

<sup>1108</sup> Monfreid, Henry de, op.cit., p.34

<sup>1109</sup> Monfreid, Henry de, op.cit. p.36

Monfreid affirme sans aucune précaution, la nature simiesque de la femme. Il insiste encore sur le dressage puisqu'il l' « apprivoise ». Elle conserve aussi son caractère canin :

*« Ma guenon, la jeune Galla que j'apprivoise, se rapproche davantage de l'animal que de l'homme. Quand je ne lui donne rien à faire, elle s'accroupit dans un coin comme un chien qui sommeille. »<sup>1110</sup>*

La voici enfin, pire qu'une esclave - ce qu'elle est - descendue au rang d'animal, parmi les animaux :

*« Oubenech continue à être très dévouée, veillant à la nourriture des chevaux et des mulets et gardant la maison en mon absence comme un chien de garde »<sup>1111</sup>.*

Il parle de l'esclave qu'il a acquise en pays Oromo, qui fait beaucoup d'efforts pour le satisfaire mais il la plaint car n'étant pas un être humain comme lui, elle a beau s'ingénier elle n'y arrivera pas.

Monfreid, pour ses besoins sexuels, « épouse » donc des femmes autochtones. Mais évidemment ce ne sont pas des mariages. Au point qu'il peut en parler longuement et souvent à sa future vraie femme, la blanche, Armgart, qui n'éprouve aucune jalousie. On ne peut pas être jaloux de femme-animal passe temps.

*« Tu me demandes si les femmes sont belles ?,lui écrit-il, mon Dieu c'est affaire de goût. A mon sens elles sont fort belles.(...) le rôle des femmes est celui de l'esclave de l'homme. Elles chassent les mouches pendant son sommeil, elles l'évente et tout cela avec un patience dont nous n'avons pas idée. Elles couchent par terre la nuit à la façon des chiens.»<sup>1112</sup>*

Apparemment Monfreid aime bien le chien. La misogynie transforme la femme en propriété et en esclave au service de l'homme. Ce qui l'intéresse, lui, c'est le plaisir qu'il peut avoir.

Fatouma, sa femme somalie, est morte d'une balle accidentelle. Voici comment il exprime un sentiment de chagrin : *« Je m'étais attaché à cette femme gaie, douce, ne pensant qu'à m'être agréable comme un chien fidèle... »<sup>1113</sup>*

C'était un petit chien avec la douceur et l'animation qu'elle apportait au foyer. La fidélité est une qualité mais ici elle n'est pas appliquée à un être humain mais à une sorte de femme-animal. Il écrit à Armgart :

---

<sup>1110</sup> idem, p.40

<sup>1111</sup> ibidem, p.189

<sup>1112</sup> ibidem, p.79

<sup>1113</sup> ibidem, p.83

« Tu vas hausser les épaules mais j'éprouve un grand vide car je m'étais attaché à cette pauvre créature qui m'était dévouée comme un chien. »<sup>1114</sup>

L'on voit comment la femme blanche, elle-même, prendra la distance nécessaire et ne peut être jalouse. Parlant de son « immense solitude », il ajoute :

« J'avais un petit foyer qui me sauvait de tous les Européens dont le champagne et le Pernod sont les seules distractions. je fuis Diré-Daoua pour quelques jours, car ces gens m'horripilent en laissant entendre qu'une Négrresse n'est après tout une qu'une sorte d'animal facile à remplacer et qui ne doit pas mériter plus de regrets qu'un chien de peu de valeur »<sup>1115</sup>

C'est pourtant ça façon de les traiter et de les considérer. Il a bien du mal avec Fatouma II, une seconde compagne qu'il prend après la mort de la première car elle est, dit-il, « une bête sauvage » :

« C'est une fille somalie de Berbera (la 2<sup>ème</sup> Fatouma), de tribus très sauvages. C'est un animal splendide mais c'est l'être primitif des premiers âges, ça n'est pas gênant. »<sup>1116</sup>

C'est à sa future femme Armgart qu'il écrit cela. La compagne indigène n'est pas une femme mais un animal pour passer le temps, c'est bon pour préserver sa santé. La connotation sexuelle « splendide animal » (il ne peut être question de sensualité) est ici aussi enrobée dans l'animalité.

« Fatouma reste bien sauvage, c'est une vraie bête du désert, elle est loin d'avoir les qualités de la femme d'intérieur. Mais enfin c'est toujours une compagne et un bel animal sain qui préserve des hasards des rencontres contagieuses. »<sup>1117</sup>

Il reprend encore avec « bel animal sain », à sa façon, la connotation sexuelle.

Et bien sûr il n'est pas question de reconnaître un enfant issu d'une telle rencontre. Sur le mode ironique il écrit à son père, qui ne le prend pas, c'est entendu, au sérieux :

« Ta petite-fille sera Somalie Aberionis de Fatouma II. Quand je l'ai répudiée comme un animal indomptable, elle revint à sa tribu »<sup>1118</sup>

Relation simplement sexuelle donc pour se préserver des hasards et avoir de la compagnie et une servante, voilà en quoi se résume le rapport à l'Autre femme.

---

<sup>1114</sup> ibidem, p.84

<sup>1115</sup> ibidem, p.85

<sup>1116</sup> ibidem, p.127

<sup>1117</sup> ibidem, p.131

<sup>1118</sup> ibidem, p.215



Et dans l'ensemble la réification des individus les rend inaptes à l'accession au rang de l'humanité pleine et entière. En les réduisant ainsi, on accentue la solitude de l'Européen. Ce dernier, tourné vers les siens, dans sa relation d'écriture, développe ce sentiment de solitude qui peut paraître étrange aujourd'hui.

Mais la répulsion trouve-t-elle sa signification et sa source uniquement dans cette brève relation de servitude ? N'est-elle pas plus profonde et plus générale, s'inscrivant ainsi dans l'expression des préjugés sur l'Autre ?

## **2- L'ALTÉRITÉ RADICALE DE L'AUTRE**

Nous l'avons dit, la solitude du blanc trouve sa source dans la négation de l'humanité chez l'Autre. Mais celui-ci est chargé aussi d'une altérité radicale. En effet la différence (qu'elle soit physique ou intellectuelle), quand les préjugés en sont la grille de lecture, n'est-elle pas source de rejet ?

### **a- L'altérité physique**

L'Autre est donc différent et cette altérité physique se marque de deux façons : la résistance à toute fatigue malgré la dureté des éléments et du paysage, et l'indifférence à toute douleur de quelle que nature qu'elle soit.

#### **- Résistance à la fatigue**

L'Autre est tenu à distance parce qu'il est d'une autre nature par sa résistance physique. Il est fait d'une autre matière, semble t-il. L'Européen que le climat djiboutien fait souffrir trouve la résistance des indigènes scandaleuse.

\* Mordhom rend hommage à En-Daïré, le plongeur, qui les a tirés d'une mauvaise passe, en ces termes :

« Il va facilement à vingt, vingt-deux mètres sous l'eau. Et à ces profondeurs, il reste près de deux minutes. En-Daïré est un très grand pêcheur de perles. »<sup>1119</sup>

Il répète que ce dernier a « des poumons d'airain, et un courage, en mer, sans égal »<sup>1120</sup>. Sous la tempête, qui assaille le bateau, les matelots rament, sans arrêt. D'où le commentaire de Mordhom, en direction d'Igricheff : « Ils vont continuer jusqu'au jour, dit Mordhom, bien qu'ils n'aient ni mangé ni dormi depuis trente heures. »<sup>1121</sup> Cela s'explique, à en croire Mordhom, par leur capacité d'adaptation depuis leur enfance :

« Mais il savait également que, pour flairer bien à l'avance les courants marins, les écueils et la vigueur des vents, Abdi, En-Daïré et même les frères Ali lui étaient supérieurs. Cette intuition leur venait de leur enfance soumise aux éléments et de leurs ancêtres qui avaient passé leur vie à écouter les voix de la mer Rouge. »<sup>1122</sup>

Lorsque les guides suivent des chemins sur lesquels il n'y a pas d'indications précises qui permettent de s'assurer qu'on ne se trompe pas de voie, Philippe s'en étonne mais le professeur Mordhom l'instruit : « Les hommes de brousse, lorsqu'ils ont une fois fait un chemin, l'ont dans la peau. »<sup>1123</sup>

Philippe n'a pas fini de s'interroger lorsque le guide, sur les Monts Mabla, les fait passer par des chemins impossibles afin de rejoindre la cachette de la caravane d'esclaves :

« Feradda s'enfonça délibérément dans l'ombre qui s'épaississait de minute en minute.

- D'après quoi se guidera-t-il ? s'écria Philippe interdit.

- Demandez aux oiseaux migrateurs, répliqua Mordhom. »<sup>1124</sup>

L'Autre, de part son adaptation montre une capacité de résistances aux éléments. Son corps semble fait d'une autre nature. De cette façon, en relevant ce trait, les blancs indiquent la distance qui les sépare de ces hommes.

Mordhom et Philippe descendent à Diré-Daoua. Les indigènes, Youssouf et Omar, qui marchent à pieds, contrairement aux blancs qui montent, ils ne montrent pas de signe de fatigue. Voici comment (et c'est presque scandaleux qu'ils soient ainsi) ils sont décrits :

---

<sup>1119</sup> Kessel, Joseph, *Fortune carrée*, p.141

<sup>1120</sup> idem

<sup>1121</sup> ibidem, p.146

<sup>1122</sup> ibidem, p.161

<sup>1123</sup> ibidem, p.254

<sup>1124</sup> ibidem, p.299

« Leur peau lisse brillait de sueur, leur poitrine et leurs jambes nues contractées par l'effort, mais infatigables et riant de toutes leurs dents sauvages, le grand guerrier des tribus du Mabila et l'agile adolescent somali. »<sup>1125</sup>

Cette fascination, qui éloigne l'Autre, s'exprime dans le vocabulaire de Philippe :

« C'était une épreuve sans nom ni mesure, une marche démoniaque, un tournant enflammé.

Combien de temps pourrait-il le supporter encore sans gémir, sans demander grâce ?

Un désespoir immense l'envahit de voir les foulées régulières de l'abane, de Yousof, d'Omar, de Moussa qui se tenait à ses côtés, une main posée sur la croupe de son mulet, comme pour le soutenir de sa force. Ces gens-là pouvaient aller ainsi des heures et des heures sans halte ni répit. »<sup>1126</sup>

Philippe, qui est censé être le responsable de la caravane, mesure la distance, immense, qui le sépare de ces hommes. Ce qui, pour lui, est « une épreuve » et même caractérisée de « démoniaque », semble être une simple promenade pour ceux qui font des « foulées régulières », « sans gémir ». Alors que, lui, il souffre sous l'effet de la chaleur car « le soleil devenait de plus en plus redoutable. Il pesait comme un lingot. »<sup>1127</sup> Mais il se ressaisit en se rendant compte de sa faiblesse par rapport à la résistance naturelle de la jeune fille :

« Son regard tomba sur Yasmina qui trottait derrière deux mulets. Alors il eut honte de sa faiblesse. »<sup>1128</sup>

\* Soldine aussi se compare à l'être considéré le plus faible, la femme :  
« Mon visage est noyé de sueur mais je ne vois pas une trace de fatigue sur celui de Youssour. »<sup>1129</sup>

En effet, la comparaison avec soi fait ressortir davantage cette différence physique :

« Elle se met à trotter. Je ruisselle de sueur et j'ai du mal à la suivre. (...) Je n'en suis pas étonné, connaissant leur marche prodigieusement rapide. »<sup>1130</sup>

En chemin Philippe épuise rapidement sa gourde. La soif le tenaille. Le domestique lui démontre, outre sa magnanimité, sa capacité extraordinaire, aux

---

<sup>1125</sup> ibidem, p.218

<sup>1126</sup> ibidem, p.244

<sup>1127</sup> idem

<sup>1128</sup> idem

<sup>1129</sup> Blonay, Didier, *Le roi des femmes*, p.244

<sup>1130</sup> idem

yeux de Philippe car ce dernier a vidé sa réserve d'eau très rapidement : « *Tiens, mon chef, dit Omar, en lui tendant la sienne. J'ai plus l'habitude.* »<sup>1131</sup>

C'est toujours la même fascination chez David, face à son jeune esclave, lors d'une sortie en brousse :

« *Ce soleil si proche et si grand dont aucun souffle ne vient apaiser les brûlures. Saad les devance, droit sur son mulet, et résiste à toutes les fatigues. Il ne boit pas plus souvent qu'à l'ombre du séjour. (...) Cette résistance aux fatigues fascine David qui se demande comment ce corps d'enfant peut détenir tant d'énergie (...). Est-ce lui qui se défend ou la terre qui le protège ?* »<sup>1132</sup>

On dirait un surhomme, qui aurait apprivoisé le soleil et sa chaleur.

Autre caractéristique de l'altérité des hommes d'ici, c'est leur capacité à parcourir des distances illimitées avec une cadence soutenue. A l'exemple du guerrier Gouré, qui, selon Kessel :

« *voulait partir seul en avant au trot rapide que ces sauvages peuvent soutenir en n'importe quel terrain pendant des journées entières.* »<sup>1133</sup>

\* Soldine, en prend conscience lorsqu'il veut partir à pied, les nomades lui ayant refusé tout moyen de transport. Son jeune compagnon l'avertit : « *Quand on n'est pas bédouin, murmure Diop entre ses dents, ce n'est pas bon de partir à pied.* »<sup>1134</sup>

\* Et dans *Saad*, les personnages Européens, David et Morelli, mesurent la distance qui les sépare de l'indigène, en terme de résistance à la chaleur :

« *Morelli, se plaint de la chaleur. Ce jour sans vent, bien loin de la côte, elle fond les peaux. Saad seul paraît encore avoir des forces après ce quart d'heure de marche. Il les laisse reprendre souffle et continue seul le chemin vers l'est* »<sup>1135</sup>.

\* Soldine fait le même constat que Philippe. Il accompagne un groupe de nomades qui impriment une cadence à leur marche et il se rend compte de leur résistance à la fatigue. Il ne peut suivre. Même son jeune compagnon le distance :

---

<sup>1131</sup> Kessel, Joseph, *Fortune carrée*, p.247

<sup>1132</sup> Blottière, Alain, op.cit., p.59

<sup>1133</sup> Kessel, Joseph, *Marchés d'esclaves*, p.104

<sup>1134</sup> Blonay, Didier, op.cit. p.131

<sup>1135</sup> Blottière, Alain, op.cit., p.55

« *Le jeune garçon va bon train ; tous les hommes marchent très vite dans le pays. Les bédouins abattent des distances incroyables dans une journée.* »<sup>1136</sup>

Exprimant le point de vue djiboutien, deux auteurs confortent ce trait caractéristique :

\* Wabéri, par la bouche du grand père confirme ce caractère des nomades :

« *Ne te fie pas aux apparences, ces petits vieux qui tirent leurs os jusqu'à l'ombre du palmier et qu'on rencontre sur le bord des routes maintiennent une cadence tout infernale dès qu'ils mettent en branle leur corps. (...) Quand ils sont partis nul ne peut les arrêter* »<sup>1137</sup>.

Enfants, femmes, vieux, ils sont tous pareils dans la résistance à la fatigue et à la chaleur.

\* Selon Abdi Houssein, c'est l'atavisme, qui donne aux indigènes, ces forces. Les deux ethnies Afars et Issas partagent deux caractéristiques : « *sobriété et résistance à la fatigue et à la soif* »<sup>1138</sup>. C'est donc une affaire de race. Saad, lui aussi, tiendrait « *la résistance de ses pères* »<sup>1139</sup> comme une transmission génétique.

### - Cruauté

L'altérité s'exprime aussi à travers le constat de cruauté. Comme si cette résistance est source de dureté, l'Autre est appréhendé dans cette situation de guerrier, nous l'avons déjà vu sous différentes approches, et de manque de sensibilité à la douleur et à la peine de ses semblables.

\* Voici les pratiques des guerriers vainqueurs. Ils « *...fouillent de leurs glaives courbes le ventre d'un blessé qui crie comme un animal.* »<sup>1140</sup> C'est une

---

<sup>1136</sup> Blonay, Didier, op.cit., p.

<sup>1137</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Transit*, collection « continents noirs », Gallimard, 2003, p.114

<sup>1138</sup> Houssein Abdi, « Abdi l'enfant du Territoire Français des Afars et des Issas » in *Djibouti 70*, édité par Jean Dominique Pénel, Centre culturel français Arthur Rimbaud, Djibouti, 1998, p.160. 1<sup>ère</sup> publication en 1967.

<sup>1139</sup> Blottière, Alain, op.cit., p.62

<sup>1140</sup> Treat, Ida, *La croisière secrète*, p.14

véritable torture. Et en voici encore un aperçu, en temps de guerre : « *On achève tout ce qui bouge et l'on fait une boucherie des morts* »<sup>1141</sup>.

Selon Kassem, qui perpétue la haine tribale :

*« Les Issa sont des voleurs de troupeaux, des perfides qui se vendent aux blancs et trahiraient ceux mêmes qui leur ont donné le jour. Son oncle et sa tante ont été massacrés par eux, non loin d'ici à la frontière, il y a dix ans...S'il rencontrait une chèvre égarée il l'égorgerait immédiatement et ce serait juste. Et si c'était un berger issa, il lui ferait payer de son sang le sang de ses parents massacrés. Et si c'était un enfant issa, ce serait la même chose...Et ce serait juste... »*<sup>1142</sup>

Et quelques pages plus loin, la femme blanche a failli se faire tuer par ces guerriers : « *Je réalise à peine le risque que je viens de courir* »,<sup>1143</sup> écrit-elle, sauvée une fois de plus par Kassem.

\* Cette propension au meurtre, comme on dit, serait manifeste dans les chants guerriers issa, évidemment sorti de leur contexte. C'est une sorte de *Marseillaise*, mais bien sûr, celle-ci n'est pas perçue comme un hymne au sang par les oreilles françaises :

*« Nous sommes des Issas – nous sommes forts – nous sommes braves – nos ennemis tremblent à notre approche – notre nom les fait fuir... »*<sup>1144</sup>

Boeuh Robleh, le chef local, explique à Lippmann, surpris par la violence des chants des guerriers :

*« Ce sont des « buveurs de sang », me confie-t-il. Avant chaque combat, ils égorgent des chamelles et, les lèvres collées à la plaie, ils s'abreuvent à pleine bouche de leur sang. Le sang les enivre. Son odeur et sa vue les exaltent. Ils sont comme fous. Ils tuent. Vois leurs yeux. »*<sup>1145</sup>

La cruauté est un autre élément qui creuse l'écart. Lippmann fait dire à Farah, un personnage, que les Issas sont des meurtriers sanguinaires, tout à fait naturellement :

*« Il nous faut tuer pour nous marier, tuer pour manger, tuer pour boire. (...) Nous vivons les uns et les autres de meurtres et de pillages »*<sup>1146</sup>.

Mais chez les Afars, c'est pareil. Un campement issa a été rasé par les Danakils. Description de la cruauté par Lippmann qui s'en délecte :

---

<sup>1141</sup> idem, p.15

<sup>1142</sup> ibidem, p.133

<sup>1143</sup> ibidem, p.137

<sup>1144</sup> Lippmann, Alphonse, *Guerriers et sorciers en Somalie*, p.115

<sup>1145</sup> Idem, même page

<sup>1146</sup> ibidem, p.55

*« Suivant la coutume dankalie, le vainqueur doit boire le sang et manger les organes vitaux du vaincu, puis, après l'avoir émasculé, il atteste sa victoire en plaçant le sexe tranché dans la bouche de sa victime. Aussi, hommes et jeunes gisent-ils, tous mutilés, la poitrine et le ventre ouverts. Le cœur et le foie arrachés ont été dévorés crus... »<sup>1147</sup>*

C'est un véritable cannibalisme, peu plausible mais qui, aux yeux du blanc, joue le rôle d'épouvante. L'autre est totalement sauvage et cruel, donc fondamentalement différent du blanc. Pourtant il y a quand même un peu d'humanisme mais tempérée. En effet,

*« L'usage interdit de tuer les filles et les femmes, sauf lorsque ces dernières sont enceintes, car elles pourraient mettre au monde un mâle qui sera un ennemi. »<sup>1148</sup>*

La cruauté est donc chose naturelle, dans cette société. Voici comment on traite les maladies. Lippmann s'en étonne mais on lui explique:

*« C'est la coutume, répond Arbi. Tous ceux qui sont atteints de maladies contagieuses doivent être abandonnés. Nous les laissons sur les sommets des montagnes. Personne ne communique avec eux. »<sup>1149</sup>*

Ces gens ne connaissent même pas la tendresse. On frappe les femmes, et celles-ci trouvent cela normal car elles : *« ne comprennent pas la douceur »<sup>1150</sup>*, selon Boeuh Robleh, le chef de clan. Elles sont donc indifférentes à la douleur, quelque peu masochistes.

### **- Indifférence à la douleur**

Non seulement ils sont cruels, mais en plus ils sont indifférents à la douleur qu'ils subissent.

\* La femme blanche, Ida Treat en fait l'expérience en pansant les blessures de Kassem, le garde du corps de Monfreid. Voici comment elle raconte la scène :

*« - Tu ne dois pas avoir peur de me faire mal, me dit Kassem.*

*Je verse de l'alcool sur la plaie.*

*Les paupières de Kassem n'ont même pas battu »<sup>1151</sup>.*

---

<sup>1147</sup> ibidem, p.66

<sup>1148</sup> ibidem, p.66

<sup>1149</sup> ibidem, p.138

<sup>1150</sup> ibidem, p.129

<sup>1151</sup> Treat, Ida, op.cit. p.21

Cela est étrange et mérite donc d'être rapporté. C'est une autre espèce d'hommes. Et étrangement « *tout ce qui touche à la mort est accueilli avec indifférence* »<sup>1152</sup>, écrit-elle encore au récit de Kassem, qui raconte comment les hommes de la scierie de Monfreid ont été massacrés.

\* Au moment de soigner des jeunes blessés de guerre, Lippmann fait le même constat qu'Ida Treat : « *Nul cri, nulle plainte ne sort de ces petites bouches...* »<sup>1153</sup>, et il ajoute, « *douleur silencieuse et résignée* »<sup>1154</sup>

\* Monfreid présente l'excision et l'infibulation des jeunes filles. Pour lui : « *Ces femmes ne ressentent rien ou à peu près et elles ont la passivité musulmane.* »<sup>1155</sup> Faisant office de médecin, dans les régions reculées, Monfreid peut affirmer :

« *Je crois que ces gens là n'ont pas la sensibilité comparable à la nôtre. Ils se laissent charcuter avec un sang-froid admirable* »<sup>1156</sup>.

La comparaison qui aboutit à l'écart est classique chez Monfreid.

\* Dans *Trésors de la mer Rouge*, Romain Gary semble écrire un hymne à la souffrance : souffrance des soldats de fin d'empire et souffrance silencieuse et indifférente des autochtones. Voici comment un personnage blanc s'interroge et dit son impuissance à changer l'attitude des autochtones face à la douleur :

« *Mais comment aider des êtres humains qui sont habitués à souffrir ? La plupart des gens meurent ici sans savoir qu'ils sont malades.* »<sup>1157</sup>

« *La grande difficulté, dit Gossard, le médecin pied-noir, c'est de leur faire comprendre l'existence de la maladie. Pour eux, la souffrance c'est normal...* »<sup>1158</sup> Les postes, à la frontière, accueillent des gens dont « *certain ont parcouru cinquante kilomètres à pied en portant leurs malades.* »<sup>1159</sup>

---

<sup>1152</sup> idem, p.19

<sup>1153</sup> Lippmann, Alphonse, op.cit. p.67

<sup>1154</sup> idem

<sup>1155</sup> Monfreid, Henry de, *Lettres d'Abyssinie*, p.33

<sup>1156</sup> idem, p.68

<sup>1157</sup> Gary, Romain, *Les trésors de la mer Rouge*, p.20

<sup>1158</sup> idem, p.21

<sup>1159</sup> idem



L'héroïsme des militaires français et leur générosité, nous l'avons vu, n'a d'égal que la souffrance des nomades. Ponchardier, le gouverneur ajoute son ingrédient, dans ces histoires qu'on se raconte :

*« Hier un babour est tombé sur un village où ils étaient tous en train de crever de grippe, et ils ne savaient même pas qu'ils étaient malades, ils croyaient qu'ils souffraient un peu plus qu'avant, ce qui est à leurs yeux normal... »<sup>1160</sup>*

Non seulement ils ne savent pas mais en plus ils supportent sans broncher la souffrance. Est-ce des hommes comme les autres ?

\* Abdi Houssein, le Djiboutien, abonde dans le sens de la vision coloniale, ce qui prouve que le regard local peut, lui aussi, être faussé par le regard colonial (nous le verrons en détail dans la quatrième partie) :

*« Dès le plus jeune âge, on familiarise l'enfant avec le maniement des armes ; la bravoure et la résistance à la douleur deviennent ses lignes de conduite. »<sup>1161</sup>*

Il inscrit le phénomène dans l'éducation des enfants. Ils seraient préparés à tuer et à souffrir.

L'Autre porte donc des étrangetés d'un corps qui est autre. Il est d'une nature qui mérite d'être soulignée. Et au niveau intellectuel comment est-il ? Est-ce qu'il est possible de le prendre en considération ?

## **b- L'altérité intellectuelle**

Au-delà de cet aspect qui le rend inaccessible et inégalable physiquement, l'autre, l'autochtone, est intellectuellement inférieur. L'écart de civilisation expliquerait-il cela ?

### **- Sauvage, primitif, enfant**

Héritier d'une mentalité séculaire, les auteurs se contentent de ressortir des clichés et des jugements sur l'Autre. Le noir est bien sûr toujours primitif (cf Lévy-Bruhl), il a un esprit d'enfant, donc une piètre intelligence.

---

<sup>1160</sup> ibidem, p.50

<sup>1161</sup> Houssein Abdi, op.cit., p.161

## + Esprit primitif

Il est primitif, sauvage, d'une espèce autre.

\* En-Daïré raconte, dans *Fortune Carrée*, l'histoire de la fille qu'il voulait épouser. Voici comment le narrateur commente sa façon de raconter :

« Avec la logique des primitifs qui, pour chaque détail, remontent aux sources premières selon des ramifications et des arabesques sans fin... »<sup>1162</sup>

Et très souvent l'âme primitive s'exprime par les chants et tout ce qui peut paraître incompréhensible aux blancs.

\* Saulieu perçoit ainsi les chants nomades :

« Dans un coin de la cour, du côté des écuries, un chamelier chantait une complainte. (...) C'était un gouh étrangement sauvage et passionné, singulièrement naïf et brutal, un de ces chants où s'affirme l'âme d'une race »<sup>1163</sup>.

Le terme de « race » montre comment le collectif l'emporte sur l'individu et comment, à l'époque, on n'est pas encore libéré du racisme qui ressemble à une affaire de zoologiste soucieux de classifier les espèces.

\* Le même type de jugement est porté par Carlier, dans *La Voie sans disque* :

« Dehors, c'était le crépuscule. Les vociférations, peu à peu, s'espacèrent. Le chant barbare d'une invocation qui montait s'éteignit la dernière. »<sup>1164</sup>

\* Au-delà des chants il y a les danses, par exemple, chez les hommes de l'équipage de Monfreid. Ceux-ci, « dans une bourrée sauvage »<sup>1165</sup>, improvisent « des paroles d'enfants ».<sup>1166</sup> Qu'est-ce qu'une danse « sauvage » et comment des adultes peuvent-ils avoir des paroles d'enfants ? Cela relève de l'idéologie coloniale qui fonde la relation de domination sur une classification du genre humain.

---

<sup>1162</sup> Kessel, Joseph, *Fortune carrée*, p.142

<sup>1163</sup> Esme, Jean d', *L'homme des sables*, p.157

<sup>1164</sup> Armandy, André, *La voie sans disque*, p.56

<sup>1165</sup> Treat, Ida, *La croisière secrète*, p.126

<sup>1166</sup> idem

\* Toujours dans le domaine des étrangetés qui amusent l'Européen et qui infantilisent l'autochtone, Monfreid se moque de la peur des indigènes face à l'appareil photo :

*« Quant aux photos qui comportent des personnages elles sont très difficiles à réaliser car les indigènes (Somalis, Danakils, Gallas) mahométans ne veulent pas se laisser photographier, ils fuient devant un appareil comme sous la menace d'un canon. Ils ont la superstition que ça leur enlève de la vie pour la fixer sur un papier magique. Il faut les surprendre et on risque même d'avoir un mauvais parti. »<sup>1167</sup>*

On voit comment il les tourne en dérision. La distance est grande entre eux et l'Européen, qui peut s'en moquer en connivence avec ses lecteurs. Et tel qu'il les décrit dans les lignes suivantes on dirait qu'ils sont loin de l'humanité, ou qu'ils sont d'une autre époque, celle de la préhistoire :

*« J'ai eu la compagnie de 3 Danakils avec leurs sagaies et leur bouclier (j'en ai pris une photo sans qu'ils s'en doutent). Ces trois farouches sauvages, simples gardes de troupeaux de chameaux se sont régalés d'un morceau de pain dur que je leur ai offert avec un morceau de sucre. Ils avaient l'air absolument abasourdis de voir un blanc pas sauvage. »<sup>1168</sup>*

La sauvagerie serait donc l'état normal pour eux. Et de voir un Blanc différent et civilisé les surprendrait.

### **+ Piètre intelligence**

\* Carlier veut démontrer la piètre intelligence des indigènes. On ne peut en aucun cas leur confier des postes de responsabilité. Car il y a des risques. Leur incapacité intellectuelle n'a d'égale que leur incurie. Ils ne sont bons qu'au *courbache*<sup>1169</sup>. Il mesure ainsi la distance qui les sépare de la civilisation. Voici comment il plante le décor :

*« Deux gares seulement, deux gares qui n'auraient en France que l'importance de petites stations, divisent en tronçons les huit cents kilomètres qui séparent Djibouti d'Addis-Abéba. Entre ces gares, s'intercalent des haltes, simples cubes de pierres semés en plein désert, au hasard d'un point d'eau, nourrices éventuelles pour locomotives altérées. Point n'était question d'y séquestrer un blanc. »<sup>1170</sup>*

D'abord nous avons une opération de réduction à rien des stations de train. Un lexique de la petitesse « petites stations », « des haltes », transformées

---

<sup>1167</sup> Monfreid, Henry de, *Lettres d'Abyssinie*, p.35

<sup>1168</sup> idem, p.38

<sup>1169</sup> La cravache locale

<sup>1170</sup> Armandy, André, *La voie sans disque*, p.47

en « simples cubes de pierres », posés là par le « hasard » se déploie pour donner une idée du manque d'importance de ces endroits.

Il existe plusieurs haltes sur la voie du chemin de fer. A part les vraies gares, on ne met pas de Blancs dans ces stations. Alors peut-on les confier à des indigènes afin d'assurer la communication en cas de problème ? Réponse sans nuance :

*« Quant à vouloir irradier des beautés du block-system ou de l'enclenchement binaire le crâne subtil d'un agent indigène, autant valait lancer deux trains l'un contre l'autre et s'en remettre à eux du soin d'éviter la collision. Donc les signaux se transmettaient « voix », par téléphone. »<sup>1171</sup>*

Malheureusement, ce dernier est incapable de jugement et de prendre une décision rationnelle, son « crâne subtil » n'étant pas apte à cette fonction. D'où l'utilisation du téléphone pour leur donner les instructions et éviter ainsi les collisions des trains. En effet les trains montant et ceux qui descendent ne peuvent se croiser que dans certaines stations étant donné que la voie est unique.

Pour effectuer le croisement des trains, seulement en gare, il faut donc une bonne communication. La panne du fil de la communication, ici, à l'Awash est l'occasion de raconter quelques histoires du bon cru sur le faible degré d'intelligence des indigènes.

Occupant les tâches subalternes, où il travaille sous les ordres du Blanc, l'indigène ne doit surtout pas prendre des initiatives car celles-ci risquent d'entraîner des conséquences graves.

*« La fonction de chef de station n'épuisait pas l'ardeur des indigènes...*

*Il arrivait qu'un agent endormi n'entende pas la sonnerie (...). Il arrivait aussi qu'un chef de station indigène l'esprit ouvert aux initiatives hardies par l'influence exaltante du cat, (...) soucieux d'interpréter les consignes reçues au mieux des intérêts des Farendjis, qui rémunéraient ses offices, (...) lançait d'un cœur intrépide le convoi en souffrance. Ce genre d'exploit se traduisait généralement par le télescopage de deux trains... »<sup>1172</sup>*

On voit comment la piètre intelligence pour ne pas dire l'idiotie des indigènes est cause de drame. Le narrateur raconte, en détails, ce qui peut amener l'indigène à bloquer le fil de la communication. Montrant l'insignifiance de

---

<sup>1171</sup> idem

<sup>1172</sup> ibidem, p.48

ce qui préoccupe ce dernier et les dégâts que cette inconscience peut causer, il ajoute toujours ironique et destructeur :

*« Quelque communication de service, sans doute, de la haute importance de celles qui, des heures durant, rendaient parfois un fil indisponible parce qu'un agent indigène éprouvait le besoin de signaler de toute urgence à l'administration qu'un voyageur lui avait manqué de respect, ou que les pieds de sa table-bureau étaient rongées par les termites. »<sup>1173</sup>*

Nous avons là le comble de l'imbécillité. Ces gens causent des accidents graves pour des broutilles. Ce sont donc des idiots congénitaux auxquels on ne doit rien confier. D'où l'importance du rôle du blanc. On peut le voir à travers l'héroïsation du personnage principal, Carlier, mis sur le même rang que les pionniers du chemin de fer, et du mécanicien, son binôme. Ils nous racontent leur conception du rang de l'indigène dans les colonies.

Le narrateur poursuit la destruction systématique de tout ce qui pourrait valoriser les autochtones, individuellement ou collectivement. Le boy de Carlier est vu par son patron de la façon suivante :

*« Bigoudi était Abyssin. Comme tel, il avait de lui-même et de ses qualités une opinion plus que satisfaisante. Carlier en avait une aussi, non moins fondée, qui n'était pas obligatoirement la même. »<sup>1174</sup>*

Elle n'est évidemment pas bonne. La généralisation est ici aussi au rendez-vous. Les Ethiopiens sont décrits comme des crétins :

*« Les ascaris en Ethiopie, remplacent l'opinion publique ; c'est sur eux que repose la pérennité du régime. Ils ont le privilège de porter un fusil et une ceinture de cartouches. Il est rare que les douilles soient vides. Toutefois, il peut advenir que cartouches et fusil de même calibre se rencontrent ; mais c'est une chose dont on ne peut se rendre compte qu'à l'user, lorsqu'on se trouve du mauvais côté du fusil... »<sup>1175</sup>*

Ainsi, ils sont incapables de mettre les bonnes cartouches dans les bonnes armes. En fait, c'est le hasard qui les aide un peu. Par eux-mêmes, ils sont incapables de cette intelligence.

---

<sup>1173</sup> ibidem, p.60

<sup>1174</sup> ibidem, p.65

<sup>1175</sup> ibidem, p.93

## - L'écart civilisationnel : Orient vs Occident

On peut comprendre, cette infériorisation de l'Autre, dans le contexte général de domination de la civilisation occidentale sur l'Orient. En effet il y aurait chez l'autochtone une certaine posture intellectuelle incompatible avec l'esprit occidental, supposé rationnel.

### + L'esprit occidental irréductible à l'esprit oriental

L'écart qui éloigne le Blanc des autres hommes, c'est aussi tout ce qui a trait à cet Orient quelque peu dégénéré.

\* Un bon exemple est donné par Lippmann, malgré sa fascination pour l'Orient, justement pour ces raisons là. Le Cadi Ismaïl Chamsan initie Lippmann à l'Islam mais ce dernier manifeste des résistances :

*« Mon esprit d'occidental qui oppose encore certaines contradictions, comme celle d'attribuer à l'homme la responsabilité de ses actes dès l'instant où la fatalité est reconnue inéluctable... »<sup>1176</sup>*

Lippmann, l'administrateur, pose une question simple aux chefs de tribus : « *Etes vous pour la paix ?* » La réponse qu'il obtient lui paraît digne de cet Orient de la parole et de la rhétorique :

*« La réponse est unanime, sous une phraséologie bédouine qui met des heures à dégager une idée en la contournant vingt fois avant de l'exprimer »<sup>1177</sup>*

C'est ce que constate Lippmann chez les nomades. La discussion avec les Bédouins prouve, selon lui, leur esprit incapable de saisir rapidement les idées :

*« L'affirmation les heurte, l'imprécision les affole, le raisonnement les embrouille. Il faut trouver l'image la plus simple, le mot le plus innocent. Redire les paroles répétées déjà à cinquante reprises avec l'espoir qu'elles finiront bien par porter un jour ou l'autre. »<sup>1178</sup>*

Pour se donner le beau rôle il n'y a pas mieux. Voici un autre trait classique de l'Orient : « *Le temps ne compte pas en Orient* »<sup>1179</sup> se plaint Lippmann qui trouve long le retour des émissaires de chez le sultan Yayou. Il est pressé alors que le sultan lui donne l'impression de ne pas être pris par le temps.

---

<sup>1176</sup> Lippmann, Alphonse, op.cit., p.37

<sup>1177</sup> idem, p.45

<sup>1178</sup> ibidem, p.125

<sup>1179</sup> ibidem, p.190

## + Civilisation occidentale très éloignée de celle des indigènes

En plus de cet écart intellectuel, il y a l'écart civilisationnel. D'un côté la rationalité aurait produit des approches scientifiques, par exemple sur les maladies, de l'autre côté on est encore dans le monde de la superstition et de l'obscurantisme.

\* Pour montrer les traditions et coutumes barbares des Bédouins, Lippmann raconte leur refus de la médecine moderne. Les accouchements indigènes sont un calvaire, à ses yeux, et cela l'interpelle mais il désespère d'y apporter un remède, ce qui est pire: « *Comment leur faire admettre nos méthodes européennes ? Ce sera bien difficile.* »<sup>1180</sup>

Lippmann va soigner les malades atteints de la variole, abandonnés par les leurs : alors comprendront-ils l'intérêt de la médecine moderne, occidentale ?

Mais il fait le constat d'échec et se promet d'utiliser des moyens coercitifs :

« *Quelques mois plus tard, j'entreprendrai des tournées de vaccination. Mais cela n'ira d'ailleurs pas sans beaucoup de difficultés de la part même des victimes promises à l'épidémie et il me faudra user de la force.* »<sup>1181</sup>

Lippmann insiste donc sur leur arriération et le caractère réfractaire de leurs attitudes et croyances.

\* Quant à Monfreid, il aime bien marquer, dans le dialogue à distance avec les siens, tous les écarts de civilisations entre les hommes des contrées qui l'accueillent et ceux de son Europe.

Du côté de Harar, où il achète une femme, il note que les « *mœurs sont toutes différentes* », <sup>1182</sup> en permettant l'esclavage parce qu'« *ils sont musulmans et leurs coutumes sont étranges* »<sup>1183</sup>. En présentant l'excision et l'infibulation des jeunes filles il ajoute qu'« *elles ont la passivité musulmane* »<sup>1184</sup> car elles ne réagissent pas à la douleur.

---

<sup>1180</sup> ibidem, p.118

<sup>1181</sup> ibidem, p.140

<sup>1182</sup> Monfreid, Henry de, op.cit. p.33

<sup>1183</sup> idem

<sup>1184</sup> idem

Entre le « chez nous » et le « chez eux » il y a une frontière dont s'accommode Monfreid mais en prenant soin de le dire. Ici il se permet d'acheter un être humain parce que les « mœurs » le permettraient. L'Islam est englobé et justifierait cette étrangeté. Dans cet ordre d'idée, selon Ida Treat, « *parmi les tribus d'Ethiopie, certaines préparaient leurs enfants à l'esclavage, source de revenu* »<sup>1185</sup>

Après avoir présenté l'esclavage, dans lequel les parents qui vendent leurs enfants trouveraient beaucoup de profit et l'esclave son destin, à son tour Monfreid peut, alors que lui-même le pratique, s'exclamer : « *Comme tout cela est loin de nos mœurs d'Europe !* »<sup>1186</sup> Il fait le civilisé qui n'a rien à voir avec ce monde là. Certes, il est loin de son Europe mais dans son esprit il garde la distance par rapport à cet Orient.

\* Sur un plan intellectuel, Kessel pense qu'il y a « *une lenteur insensible* »<sup>1187</sup> dans ce pays, en termes de civilisation. Et prenant exemple il énonce :

« *Dans Harrar même, où existent le télégraphe et le téléphone, où de jeunes dignitaires abyssins, grâce aux missionnaires, parlent français, je n'ai jamais pu lire sur le visage de mes interlocuteurs indigènes, lorsque nous parlions d'esclaves, le moindre signe de révolte ou de réprobation.* »<sup>1188</sup>

La civilisation est jugée donc en termes d'acceptation ou de rejet de l'esclavage. Comme si l'Occident avait les mains propres dans ce trafic éhonté<sup>1189</sup>. Monfreid cherche tellement à marquer la distance que la qualité humaine qu'est la solidarité devient un élément de la sauvagerie :

« *Une autre chose curieuse que j'ai remarquée chez les indigènes (je ne parle pas des*

*Abyssins qui sont plus civilisés mais seulement des vrais sauvages musulmans : Somalis, Danakils, Gallas), c'est une solidarité absolue et un secours mutuel remarquable* »<sup>1190</sup>.

L'arriération matérielle, elle, est ainsi mesurée dans l'espace mais surtout dans le temps : « *Je me figure que la France devait être ainsi avant l'invasion romaine. Rien de civilisé* »<sup>1191</sup>.

---

<sup>1185</sup> Treat, Ida, op.cit., p.173

<sup>1186</sup> Monfreid, Henry de, op.cit., p.41

<sup>1187</sup> Kessel, Joseph, *Marchés d'esclaves*, p.75

<sup>1188</sup> idem

<sup>1189</sup> cf. le *Code noir* et l'étude qu'en fait Louis-Salas Molins, PUF, 1987

<sup>1190</sup> Monfreid, Henry de, op.cit., p.42



En effet il y a de quoi parler de sauvagerie lorsqu'on voit l'arriération matérielle de ce pays. Et la confusion est aisée entre arriération matérielle et sauvagerie. Il insiste sur cette distance qui le place très haut dans l'échelle de la civilisation et s'autorise même un classement parmi les différentes communautés de la région :

*« Quelle drôle de vie dans ces pays ! Je ne serais plus foutu de vivre en France sans m'étouffer dans nôtre belle civilisation. Ici pas de route, pas d'auto, pas de chemin de fer (ou presque) aucune commodité moderne, c'est le moyen âge primitif pour les Abyssins et l'âge lacustre (sans lacs) pour les autres peuples. »<sup>1192</sup>*

\* Monfreid a peur d'être contaminé et de perdre son humanité. Invité chez un grand général abyssin, il y rencontre un monde féodal où chaque catégorie de serviteurs joue son rôle :

*« J'ai eu l'impression de vivre 2000 ans en arrière avec les seigneurs barbares de ces époques lointaines qui confinent à la légende, et j'étais obligé de faire effort pour me rappeler notre XX<sup>e</sup> siècle. »<sup>1193</sup>*

C'est un véritable voyage dans le temps. Il est conscient de l'écart de civilisation donc de la distance d'humanité.

\* C'est Rimbaud qui, voulant rattacher ces pays à quelques civilisations, trouve que

*« (Le pays n'est pas) entièrement sauvage (parce qu'il y a une) administration (égyptienne) identique à celle qui existe en Europe. »<sup>1194</sup>*

Donc l'intervention étrangère, ici l'Egypte, est civilisatrice. Sans cela c'est la sauvagerie totale.

L'écart intellectuel est aussi net que la différence d'ordre racial. Sur les deux plans donc il y a une distance qui sépare l'autochtone de l'Européen. Ce dernier marque bien tout ce qui ne lui permet pas d'être avec l'Autre.

S'il rejette ainsi les peuples qu'il fréquente, on peut imaginer qu'il se replie sur les siens. On comprendra que la solidarité devrait jouer en ce sens. Mais le transgresseur, nous l'avons vu, est en fuite. Il a quitté son espace et ses

---

<sup>1191</sup> idem, p.51

<sup>1192</sup> ibidem, p.76

<sup>1193</sup> ibidem, p.107

<sup>1194</sup> Rimbaud, Arthur, op.cit., p.603

compatriotes. Alors quelles seront ses relations avec les autres Européens et son espace d'origine ?

## **B- POUR SOI**

Le Blanc n'a pas seulement de répulsion pour l'Autre, il peut avoir la même attitude envers les siens qui le lui rendent aussi. Mais ce n'est pas un rejet de même nature, on s'en doute. Ce personnage a une attitude conforme à la situation de quelqu'un qui est parti pour s'éloigner de ses concitoyens. Mais il suscite aussi la réaction de ses compatriotes. Quelles visions mutuelles se dégagent de ces regards ?

### ***1- SES COMPATRIOTES : MUTUEL REJET***

Le Blanc transgresseur dénonce un certain nombre de travers de ses compatriotes. Il valorise les indigènes sur ces points.

#### **a- Il rejette**

Le Blanc rejette les siens parce qu'il dénonce leur travers : la vantardise, l'héroïsme à peu de frais, le cancan et le vide de leur propos, leur repliement nostalgique. Il développe la stratégie de l'évitement à leur égard : ne pas se retrouver dans le même espace qu'eux et discrétion dans ses projets.

#### **- Quelques travers**

\* Kassem, l'indigène, a sauvé Ida Treat, la Blanche, de l'attaque d'une hyène avec une simple fronde à singes, en lui faisant peur. Il reste modeste et humble. Le Blanc aime, par contre, afficher ses exploits. Et Ida Treat ironise, dans l'extrait qui suit, sur cette théâtralisation. Voici comment elle compare les deux attitudes :

*« Mais j’imagine ce qu’aurait été la scène si Kassem eût été un blanc, Abd el Hai excepté. Le blanc, ici, avec l’importance qu’il donne à la mort et au coup de fusil, fait figure de Tartarin. Le blanc serait apparu, revolver à la ceinture et fusil au poing, casqué, guêtré, splendide. Par dessus mon épaule, il aurait visé l’hyène et, d’une balle explosible en plein œil gauche l’aurait étendue raide morte. Après cela, il aurait fallu faire une photographie des deux, de l’imbécile et de la bête, et conserver une reconnaissance éternelle à l’imbécile. Ici rien de tout cela. »<sup>1195</sup>*

Héroïsme à peu de frais, alors que l’indigène n’en fait pas cas car il vit ces scènes tous les jours. Humanité plus naturelle aussi, car ici on ne s’endette pas par les services rendus. Ida Treat n’est pas tendre avec le blanc qu’elle traite d’« imbécile ».

En descendant vers Diré-Daoua, le groupe croise un chasseur européen. De loin ils entendent « deux coups de feu à un tournant » et Ida Treat note encore sur le même registre:

*« Des grêlons en gerbes sur la surface du lac. (...) un « chasseur de lion », un blanc casqué, vient de réussir un joli coup de fusil... Un massacre de sauvagine à bout portant. »<sup>1196</sup>*

L’auteur dénonce encore cette sorte de massacre minable d’oiseaux (sauvagine). Quant aux coloniaux à la recherche de l’aventure et de l’héroïsme, voici comment elle les déconstruit :

*« Tueurs d’éléphants qui ne dépasseront pas Djibouti, chercheurs d’or qui le trouveront vraisemblablement dans la poche des autres, aventuriers sans aventures, (...). »<sup>1197</sup>*

L’auteur note un autre travers des Blancs coloniaux : ils sont cancanier et d’une idiotie incommensurable. Ida Treat prend le train à destination de Djibouti. Et là, elle observe les Européens et les indigènes. Dans le wagon de première classe, réservé aux blancs, les Européens sont, à ses yeux, des « épaves que ne sauve de couler à pic que leur qualité d’être blanches. » Voici comment elle qualifie l’univers des blancs, dans ce wagon : « J’entre dans le monde des paroles inutiles. »<sup>1198</sup> Elle est très critique vis-à-vis d’eux et de leur comportement idiot vis-à-vis des autochtones. Ils ont une attitude à la fois scandaleuse et d’enfants gâtés:

*« Des blancs s’amusent... ils chantent une chanson idiote (...) qu’ils font répéter aux enfants noirs en leur montrant un morceau de pain qu’ils ne jettent jamais (...)*

---

<sup>1195</sup>Treat, Ida, op.cit., p. 25

<sup>1196</sup> idem, p.36

<sup>1197</sup>ibidem, p.51

<sup>1198</sup> idem

*les petits se mettent à courir le long de la voie en se bousculant. (...) il ressortira à la prochaine station. Ces gens repus ne s'embêtent pas une minute... »<sup>1199</sup>*

Elle ne veut surtout pas ressembler à ces gens là. C'est pourquoi elle décide de rejoindre les indigènes. Là, au moins, elle subit moins d'agression de cette nature :

*« La colonie cause sur la terrasse : avancement, salaire, coucheries... paroles qui tournent à l'aigre. Disputent qui m'amuse... »<sup>1200</sup>*

C'est un microcosme qui a des habitudes, et des discours d'une espèce coloniale.

\* Et à Djibouti c'est le même rejet que Monfreid développe :

*« Je suis à Djibouti et j'éprouve une bien pénible impression d'être plongé dans ce milieu infect (le mot n'est pas trop fort) des Coloniaux. D. Daoua n'est rien, absolument rien à côté d'ici, qui est la COLONIE. Gens puants, poseurs, cancaniers. C'est la lie de notre société qui vient ici épanouir ce qu'elle a de plus sale et de plus ridicule. »*

Et il termine ainsi sa lettre :

*« Je ferme ma lettre car au fond je suis dégoûté de ce retour dans notre beau pays civilisé où tout est défendu et je ne trouve rien à dire. »<sup>1201</sup>*

Monfreid cite les travers de cette société coloniale. Les Blancs de la colonie sont une espèce étrange, mutante. Donc Monfreid ne trouve pas sa place parmi eux. Il les charge de tous les défauts moraux : ils s'occupent de la vie privée des autres plus que de la leur. C'est pourquoi, lui, il devient tout de discrétion pour réussir ses affaires (de trafics d'armes et de hachiche par exemple).

\* David nous dit le sentiment fort de malaise que lui inspirent ces genres de type en ces termes :

*« le dégoût que m'inspiraient les Européens installés à Tadjourah ou dans la région et le plaisir – qui en découle – de me sentir plus étranger encore à leur société qu'à celle des gens du pays. »<sup>1202</sup>*

\* A Djibouti où elle arrive, Ida Treat trouve un spectacle étrange : des gens casqués, hommes, femmes, enfants. Elle les tourne en dérision. Voici une

---

<sup>1199</sup> idem

<sup>1200</sup> ibidem, p.51

<sup>1201</sup> Monfreid, Henry de, op.cit. p.112

<sup>1202</sup> Blottière, Alain, op.cit. p.65

étrangeté des blancs à Djibouti. La description de l'auteur est tellement ironique qu'on se croirait sur une autre planète avec des extra-terrestres.

*« Trop de casques (...) assez de casques ! Guerre du blanc aux prises avec l'ultraviolet. Casques à gaz contre la lumière. Les petits enfants blancs ont un casque dès la nourrice. Peut-être naissent-ils avec un casque. (...) Casques, casques... Civilisation livide de pompiers qui n'arrive pas à éteindre le soleil ! »<sup>1203</sup>*

Ida Treat montre le ridicule et la prétention de ces coloniaux tous couverts de la même manière comme un seul homme.

\* Mordhom/Monfreid est avec son équipage, au milieu d'une tempête. Un paquebot les frôle et passe. Il imagine la scène à bord :

*« Les voyageurs éprouvés expliquent aux dames ce qu'est une grosse mer, ricana Mordhom. Et celles qui peuvent retenir leur cœur au bord des lèvres essayent d'avoir peur avec charme. Les singes ! J'aime mieux ma place. »<sup>1204</sup>*

Pour lui donc la prétention et la fanfaronnade de ceux qui ne vivent pas les vraies aventures mais les racontent sont écoeurantes.

### - La stratégie de l'évitement

Monfreid est le prototype de l'anti-colonial.

\* Voici comment Lippmann le découvre en arrivant à Djibouti :

*« Parmi les enracinés, Henry de Monfreid se détache nettement. Il a sa légende qui excite les imaginations. »<sup>1205</sup>*

Il en fait un portrait admiratif qui appuie sur les aspects qui distinguent Monfreid des autres coloniaux ;

*« Secret, il ne se livre pas. Il traverse sans émoi la suspicion et le chuchotement des hommes. La souplesse du corps répond chez lui à la subtilité de l'âme. » Il a un profil « d'un ascète » et « la face d'un conquérant. »<sup>1206</sup>*

Il est donc à part. Il ne prête pas attention à tout ce qu'on raconte sur lui. Ses arrivées en boutre font toujours « sensation ». Il considère

*« d'un œil sceptique et dur la plupart des visages de coloniaux « en place ». Ces intrus en quête d'un prétexte pour se faire rapatrier ! »<sup>1207</sup>*

---

<sup>1203</sup> Treat, Ida, op.cit. p.51

<sup>1204</sup> Kessel, Joseph, *Fortune carrée*, p.166

<sup>1205</sup> Lippmann, Alphonse, op.cit. p.23

<sup>1206</sup> idem

<sup>1207</sup> idem

Lui, c'est « un affranchi » et « ses ennemis sont nombreux ». Donc il méprise ses compatriotes.

\* Voici comment il se débarrasse d'eux, à Diré-Daoua :

*« Je vais probablement filer dans le Tchertcher pendant cette des fêtes de Noël et de Jour de l'An car je ne me soucie pas de participer aux gueuletons divers de MM les Européens de mon entourage. Pas un seul d'entre eux n'est intéressant »<sup>1208</sup>.*

Il s'éloigne d'eux. Il est donc seul. Ce qu'il dénonce chez les siens : les « gueuletons », c'est-à-dire les repas arrosés où bavardent les d'ivrognes qui diront des idioties qu'il ne veut pas entendre.

\* Selon Ida Treat, voici les recommandations de Monfreid à ses compagnons avant de monter dans le train à destination de Djibouti :

*« Donc, silence. Dans le train et à l'hôtel, un tas d'Européens vous poseront des questions insidieuses et enfantines. Réponse : « Nous allons à Djibouti pour affaires » et c'est tout. »<sup>1209</sup>*

C'est la nature de Monfreid : ne rien dire à ceux qui sont cancaniers. Recomman-dations suivies par Ida Treat, dans son voyage vers Djibouti :

*« Pour éviter les potins et la promiscuité des wagons blancs, j'ai terminé le voyage en troisième, dans l'intimité joyeuse des compartiments indigènes »<sup>1210</sup>.*

Là, elle semble se retrouver dans un monde plus simple.

\* David, le personnage de Saad, a ce même problème avec les siens. Il ne veut en aucun cas les fréquenter. Accueillant Morelli, le narrateur nous dit :

*« David lui montre Tadjourah mais il ne veut pas rencontrer les Français, disant se méfier comme de la peste des vieux coloniaux. »<sup>1211</sup>*

Morelli a bien vu l'attitude de ce compatriote et reconnaît qu'il est différent des coloniaux : *« David ne ressemble pas aux aventuriers sans scrupules infestant les nouveaux mondes et qu'il a rencontrés déjà, en Egypte et à Aden. »<sup>1212</sup>*

Cette volonté de se tenir à l'écart des coloniaux se manifeste par l'évitement des endroits de rencontre des blancs. Ainsi David ne veut en aucun

---

<sup>1208</sup> Monfreid, Henry de, op.cit. p.78

<sup>1209</sup> Treat, Ida, op.cit. p.44

<sup>1210</sup> idem, p.46

<sup>1211</sup> Blottière, Alain, op.cit. p.40

<sup>1212</sup> idem, p.43

cas se rendre au café des Européens. Mariam, la prostituée abyssine, l'informe sur la maladie de Delafosse, le gouverneur, et sur les affaires de Rimbaud :

*« Il préfère apprendre ainsi toutes ces nouvelles plutôt que de se rendre au café où se réunissent les Français. »<sup>1213</sup>*

C'est justement ce fameux café du port où se retrouvent tous les Européens. David nous dit les raisons pour lesquelles il ne le fréquente pas. Toujours le cancan, le racisme, et les discours injurieux pour l'Autre. Il y a aussi l'ambiance soldatesque de ceux qui pensent tuer l'ennui en se moquant des autochtones. Tous les ingrédients du colonial : lamentations nostalgiques, commentaires méprisants sur les autochtones et conversations de très mauvais goûts :

*« J'y allais rarement car je ne supportais pas surtout l'habituelle conversation des Européens, nourries toujours des mêmes lamentations au souvenir du sol natal, des mêmes vitupérations terriblement méprisantes à l'encontre des Afars. Rimbaud y passait le plus clair de ses journées, avec les soldats du fort qui ne manquaient pas d'ajouter à cette ambiance proprement coloniale tout le sel de l'humour des casernes. Les entendre parler de Mariam (...) avec la vulgarité qui sied en ces et circonstances (...) m'aurait donné plutôt des envies de meurtre. »<sup>1214</sup>*

\* Autre forme de rejet : le jeune Soldine y va de son commentaire sur les femmes blanches. Nous savons qu'il est plus fasciné par le corps noir. Voici comment il décrit les corps des blanches : *« Celles qui séjournent ici depuis longtemps sont souvent fortes, la taille épaissie »* et les nouvelles ont *« la peau laiteuse »*, et *« un goût fade monte dans la gorge »<sup>1215</sup>*.

Il éprouve donc du dégoût pour l'une et l'autre de ses compatriotes.

Ainsi les personnages européens disent leur volonté de ne pas se mêler de la vie des coloniaux. Les motifs sont divers et ils s'en moquent à l'occasion. Ils font tout pour ne pas tomber dans leur façon de vivre.

Maintenant il s'agit de savoir si, à son tour, le personnage ne subit pas les sarcasmes de ses compatriotes. En effet, dans les colonies, on n'aime ni les originaux, ni ceux qui s'écartent des voies balisées. Mais que leur reproche t-on ?

---

<sup>1213</sup> ibidem, p.138

<sup>1214</sup> ibidem, p.150

<sup>1215</sup> Blonay, Didier, op.cit. p.44

## **b- On le rejette :**

L'Européen transgresseur est à son tour rejeté. Il n'est pas compris, il passe soit pour une espèce de snob qui se moque des gens, soit pour un imbécile qui n'a rien compris aux indigènes infréquentables. Il est dénoncé mais en même temps admiré.

### **- « Il se fiche de nous » : Monfreid dérange**

\* Reprenons la manière dont Ida Treat présente l'entrée en scène, à Djibouti, de celui (Monfreid) qui laisse peu de gens indifférents :

« *Soudain le grand événement du jour (...)*

- *Vous savez, Abd el Hai est à Djibouti.*

- *(...) Le grand Abd el Hai, le Loup des Mers !*

- *(...) un phénomène, (...) il se fiche de tout ce qui nous préoccupe, je vous assure.*

*(...)*

- *Un Français, de Monfreid, qui s'est fait musulman et qui élève ses enfants comme de petits sauvages... »<sup>1216</sup>*

Et la « légende », se déchaîne. On dit de tout sur son compte. Il se prête à toutes les histoires, à toutes les inventions. Que lui reproche t-on ? D'être différent, d'être converti. Donc le rejet des siens et la connivence avec l'Autre. Surtout un refrain revient sans cesse : « - *Et puis, il se fiche de nous ! Il se fiche de nous !...* »<sup>1217</sup> Refrain que Treat commente ainsi : « *Suprême offense que symbolise son éternel béret dans ce pays de casques, (...) crime de l'indépendance intrépide. Abomination de l'homme seul.* »<sup>1218</sup>

Voilà ce qu'on reproche à Monfreid : sa différence, son éloignement du monde « civilisé », son ensauvagement qu'il a transmis à ses enfants. C'est donc un homme à la fois admiré, parce qu'un vrai héros qui « excite les imaginations » mais aussi un traître qui a abandonné le pacte qui interdit la fréquentation des noirs. Il prend des libertés que les autres n'osent pas. On le rejette justement

---

<sup>1216</sup> Treat, Ida, op.cit., p.51

<sup>1217</sup> idem, p.52

<sup>1218</sup> ibidem



parce que « *secret, il ne se livre pas. Il traverse sans émoi la suspicion et le chuchotement des hommes.* »<sup>1219</sup>

### - Objet de fascination et d'admiration secrète

\* Kessel note la bivalence dans la perception du personnage de Monfreid selon les points de vue : « *ce pirate, ainsi que l'appellent plaisamment ses amis et perfidement ses adversaires, a servi et sert son pays.* »<sup>1220</sup> C'est donc quelqu'un, à ses yeux, sans qu'il nous dise comment, qui sert son pays. Pourtant il est rejeté par les autres coloniaux, y compris par le pouvoir. Le gouverneur, Chapon-Baissac, est ennemi de Monfreid. Celui-ci doit imaginer toutes les astuces pour quitter le port de Djibouti parce que souvent il est soupçonné de trafics illicites.

\* Le personnage de *L'homme des sables*, qui ressemble beaucoup à Monfreid, dans cet aspect est lui aussi vu comme un homme étrange. Il vit avec les indigènes :

« *M. Saulieu mène une vie pour le moins étrange. Il a une concession là-bas, du côté d'Obock (...) son existence plus que mystérieuse et ses relations avec les indigènes, lesquels professent pour lui une sorte de déférence admirative. Il a sur eux une influence incontestable dont on ne comprend point les raisons.* »<sup>1221</sup>

Il l'avoue à sa fiancée, qui s'inquiète, en apprenant ce qu'on raconte sur lui en ville. Il prend les devants et se présente :

« *J'ai, en effet, une très mauvaise presse sur place. Je suis considéré comme un aventurier parce que, en effet, il y a dans mon existence quelque chose d'obscur, de **volontairement obscur.*** »<sup>1222</sup>

C'est lui qui insiste sur ce qualificatif, « obscur », renforcé.

\* Un soldat, d'un poste de l'intérieur du territoire, fait à Soldine ce commentaire sur Marvillez qui a réussi une parfaite intégration chez les nomades :

« *Les Européens disent que c'est un aventurier. Les blancs et surtout les femmes, en parlent avec admiration. Je crois qu'ils sont contents qu'il existe, surtout dans*

---

<sup>1219</sup> ibidem

<sup>1220</sup> Kessel, Joseph, *Marchés d'esclaves*, p.46

<sup>1221</sup> Esme, Jean d', op.cit., p.89

<sup>1222</sup> idem, p.90. Expression soulignée dans le texte

*ce pays ; c'est l'homme qui permet de croire encore à la légende des blancs. Il fait ce que les autres n'osent pas faire, mais ça profite à tout le monde. Le moindre blanc qui va la nuit chasser le phacochère au phare se prend pour Marvillez. Et vous ? »<sup>1223</sup>*

On voit l'ambiguïté : attrait et admiration d'une part parce qu'on vit par procuration ces aventures et d'autre part rejet et mépris parce qu'il a choisi les autres et a donc trahi les siens.

\* Voici comment on dénigre, dans un autre domaine, le jeune instituteur qui donne, selon Gary, le meilleur de lui-même, aux autochtones :

*« Les obèses qui n'ont jamais mis les pieds hors de Djibouti et de leur import-export, disent que vous faites ça... « pour ne pas faire de service militaire ». »<sup>1224</sup>*

Ce jeune héros qu'il magnifie est aux yeux de ses compatriotes, un malin qui cherche à échapper au service militaire. Donc les coloniaux ne sont pas indifférents au transgresseur et à son mépris à leur égard. Ils le lui rendent mais ils l'envient secrètement.

Comme un chassé croisé, les regards portés par les transgresseurs sur leur société coloniale et celle-ci sur eux se répondent. Le transgresseur utilise son intégration dans le monde autochtone pour la critiquer et les membres de celle-ci lui manifestent leur agacement et leur envie. Les Djiboutiens n'apparaissent qu'en filigrane, en arrière plan. Et l'espace djiboutien ? L'espace joue un rôle important dans ces perceptions. En effet le personnage est entre deux espaces : l'espace djiboutien et l'espace européen. Quelles significations prennent ces deux espaces ? C'est ce que nous allons rechercher maintenant.

## **2- SON ESPACE : REPOUSSOIR ET NOSTALGIE**

Pour l'Européen transgresseur, l'espace d'origine est soit attractif à rebours donc crée la nostalgie soit il est un repoussoir dont on ne veut plus. Dans le cadre de sa quête d'un ailleurs où il se sentirait mieux, il est certain que les paysages européens vont être l'objet d'un rejet. Mais les personnages peuvent changer d'optique.

---

<sup>1223</sup> Blonay, Didier, op.cit. p.122 (néant)

<sup>1224</sup> Gary, Romain, op.cit. p.52

## a- Repoussoir :

### - L'Europe signifie la mort et la vie routinière

\* Igricheff observe Mordhom tanné par le soleil. Il ne le distingue pas du premier coup son origine raciale mais des éléments lui permettent de le deviner :

*« Les yeux, d'un bleu dense, presque violets, les sans fond, pleins d'une étrange et dure tristesse, trahissaient complètement le personnage. (...) Ils suffisaient pour montrer, sans doute possible, que cet homme n'appartenait pas à l'Orient, qu'il était de l'Europe et même d'une Europe a climat changeant, au ciel d'orage, de brume et de perle douce. »*<sup>1225</sup>

La référence à l'Europe comme le continent de la brume, et du climat changeant par opposition à l'Orient est significative. Les transgresseurs sont des gens qui veulent échapper à ce paysage et ce climat comme nous l'avons vu. C'est Mordhom qui parle de lui. Il dit pourquoi il rejette son Europe.

*« J'aime les livres, la musique...et l'amitié...Et je hais les endroits où tout cela se cultive ; les villes, l'Europe...Comédie, pourriture, agitation stérile, jeux de singes, je ne peux pas. »*<sup>1226</sup>

C'est la vie mondaine, superficielle, les manières et tout ce qui relève de l'hypocrisie qui est dénoncé. Mordhom parle à Igricheff qui, lui, appartient à un pays, la Russie, où tout est à construire :

*« Parbleu, vous êtes d'un pays où tout est possible parce que tout est en plein chaos. Le nôtre est vieux, ordonné, calme. On y vit à l'étroit, et sans argent on n'y fait rien. Alors, je suis venu ici pour en trouver. »*<sup>1227</sup>

\* Donc l'Europe est le continent où les possibilités sont limitées parce qu'on a atteint un point de saturation. Alors qu'ici des destins peuvent se réaliser. Déjà, dès son arrivée, les premières lettres montrent que Monfreid s'attache et qu'il ne pense plus s'adapter à son Europe :

*« Quelle drôle de vie dans ces pays ! Je ne serais plus foutu de vivre en France sans m'étouffer dans notre belle civilisation. Ici pas de route, pas d'auto, pas de chemin de fer (ou presque) aucune commodité moderne »*<sup>1228</sup>.

C'est la vie rustique qui l'attire plus que la vie matérialiste dont il se moque dans la formule « notre belle civilisation ». Envisageant son retour bref, pour régler des affaires, en Europe il prévient : « je ne pourrai plus vivre ces

<sup>1225</sup> Kessel, Joseph, *Fortune carrée*, p.117

<sup>1226</sup> idem, p.151

<sup>1227</sup> ibidem, p.123

<sup>1228</sup> Monfreid, Henry de, op.cit., p.76

*existences fades et monotones comme des champs de betteraves que nous devons mener en Europe.* »<sup>1229</sup> En disant qu'il s'est habitué à la nature, il précise à Armgart qu'il ne pourrait plus vivre en Europe : « *Je serai bien malheureux s'il faut que je revive un jour la vie du citoyen d'Europe* »<sup>1230</sup>

Qu'est-ce qui le fait fuir ? Pourquoi ne veut-il plus rester chez lui ? C'est Soldine qui donne une réponse. Il est retourné en France, après un séjour à Djibouti. Mais une fois là-bas, il se sent mal :

*« Et puis ce fut le train de l'existence, avec un petit métier sans intérêt ni désagrément, et l'habitude de prévoir sans rien entreprendre. Je fus un parmi les autres, machinal dans la vaine attente de l'inattendu ou du nouveau. »*<sup>1231</sup>

C'est assurément la routine de la vie monotone qui le dégoûte. Ici, en Europe, le destin est tout tracé, rien d'imprévu n'arrivera.

### **- Donc il s'agit de revivre ailleurs**

\* Mordhom raconte à Philippe et à Igricheff pourquoi il a quitté son Europe natale. Dans un premier temps il a réussi à amasser une fortune dans ce pays d'Afrique mais rapidement il a eu le même sentiment de routine qu'en Europe :

*« Alors, la bête insatiable qui m'avait chassé d'Europe s'est mise de nouveau à s'agiter dans ma poitrine. Je suis reparti (...). Je fuyais devant quelque chose. Je n'allais plus de mon plein élan. Heureusement il y a le danger. Quand hurle l'instinct de la vie, les autres voix se taisent. Puis viennent les belles détente animales de la sécurité. »*<sup>1232</sup>

Mordhom est donc un fuyard. Il évoque cette insatisfaction qui l'a chassé de France. Nous avons vu comment il cherche à se réaliser ailleurs. Son pays d'origine est totalement rejeté. Dans sa vie d'ici ni alcool, ni stupéfiant, ni tentation du suicide mais la fuite en avant.

\* De retour chez lui, en France, qui l'avait attiré et l'avait ramené d'un premier séjour à Djibouti, Soldine ne trouve plus d'attrait dans son espace et ses paysages. L'ailleurs l'appelle :

*« Petit à petit, la vie – vers laquelle je n'allais pas – vint à moi. Ma nostalgie du désert ne s'en trouva pas diminuée. J'aimais les longues avenues droites qui me rappelaient les grandes étendues, je marchais à l'aube dans la ville, parcourant*

---

<sup>1229</sup> idem, p.121

<sup>1230</sup> ibidem, p.150

<sup>1231</sup> Blonay, Didier, op.cit., p.91

<sup>1232</sup> Kessel, Joseph, *Fortune carrée*, p.207

*les quartiers les plus vides. Je m'épris des couleurs ocres, rouges, si cruellement absentes de nos rues navrantes. »<sup>1233</sup>*

\* David, le peintre, qui se trouve bien à Tadjourah, revoit l'époque où il pensait trouver une inspiration dans le paysage d'Europe :

*« J'avais vingt-trois ans lorsque j'ai peint le Paysage rose de Provence, dans les Maures et j'aimais alors beaucoup le rose : j'y voyais l'expression d'une mélancolie jugée indispensable à l'artiste (cette niaiserie qui m'encombrait encore serait trop longue à commenter). »<sup>1234</sup>*

Il repousse maintenant cette mélancolie qu'il qualifie de « niaiserie ».

\* Kessel se trouve au Yémen, l'attrait de l'Orient, nous l'avons vu, l'a séduit. Il craint la déferlante touristique qui risque de « *déshonor(er)*. »<sup>1235</sup> cet espace. Ainsi, la souillure est associée à l'Europe. La virginité de l'Orient doit être préservée contre les corruptions des Européens :

*« Combien je préfère avoir dormi sur la pierre, voyagé sur des selles impossibles, bu de l'eau à l'encens, même supporté la vermine et ne pas avoir rencontré un Européen dans les gorges yéménites et ne pas voir entendu de nasillement de touriste dans le silence des sentiers »<sup>1236</sup>.*

L'ailleurs est donc utilisé contre son espace d'origine, chargé de morosité et saturation. Les personnages pensent trouver ici liberté et bien être. Cependant il arrive que la saturation gagne ici aussi. Les personnages peuvent vouloir marquer le coup. C'est la nostalgie. Qu'est-ce qui peut conduire à cela ?

## **b- Attraction**

Cependant, dans des moments de nostalgie, les personnages retrouvent le désir de leur pays. Il y a en eux un désir affectif de leur terre natale. Ses paysages, comme un film, défilent dans leur mémoire. Ce désir est motivé soit par la fatigue de ce climat chaud, soit par le besoin de retrouver la fraîcheur et la verdure des paysages d'Europe. C'est donc un repli sur soi et un rejet de l'Autre.

---

<sup>1233</sup> Blonay, Didier, op.cit., p.90

<sup>1234</sup> Blottière, Alain, op.cit., p.16

<sup>1235</sup> Kessel, Joseph, *Marchés d'esclaves*, p.143

<sup>1236</sup> idem

## - Enthousiasme affectif : sentiment de nostalgie

Le sentiment de nostalgie est ravivé parce que ces gens vivent une sorte d'exil. Ils sont venus ici d'une part pour se retrouver mais aussi pour s'enrichir matériellement. Alors vient un moment l'attrait du chez soi, son terroir. C'est un véritable bonheur qui éclate à l'idée du retour.

\* Mordhom, qui a vendu sa cargaison d'armes, affirme à Philippe:

*« Nous partirons pour la France. Oui, vous avez bien entendu, pour la France. J'ai rêvé plus d'une fois d'y passer quelques semaines, riches et avec un ami. Riche, je le suis. Un ami, je l'ai. Je vous ai assez montré la mer et la brousse. A votre tour de me piloter à travers les plaisirs plus délicats. »*<sup>1237</sup>

On voit son bonheur à l'idée de retrouver les plaisirs d'Europe. Très vite, il avoue sa nostalgie à la vue de quelques plantes qui lui rappelle la vie de là-bas, si familière:

*« Je suis très impatient d'avoir les journaux car je souffre de l'inaction mentale et j'ai malgré tout la nostalgie du pays de ma race. J'ai presque pleuré d'attendrissement en voyant germer les navets et les carottes ; ces braves légumes de France ont eu l'air de me faire un petit bonjour de connaissance. »*<sup>1238</sup>

Ainsi les légumes familiers provoquent une émotion. Il est heureux d'avoir quelque chose de chez lui. Les journaux sont aussi un lien avec son monde familial. Ils maintiennent le contact intellectuel.

\* Soldine, avant son premier retour avait eu cette nostalgie. Dans ce pays aride, la verdure lui a manqué :

*« J'errai tristement ce matin là, dans les ruelles éclaboussées de soleil et désertes où seuls, parfois, passaient harassés les vieux porteurs d'eau (...). Et pour la première fois je ressentis le pincement de l'exil, regrettant la verdure drue des prés et la panse joyeuse des vaches blanches. »*<sup>1239</sup>

D'avance on construit les plans du retour. Un film d'anticipation se déroule comme le dit ouvertement le jeune soldat : *« Je m'étais fait un plaisir de ce retour dans mon pays, j'y avais des amis qu'il me tardait de revoir. »*<sup>1240</sup>

Et pour Soldine, contrairement à son sosie Marvillez, l'attrait est irresistible :

---

<sup>1237</sup> Kessel, Joseph, *Fortune carrée*, p.306

<sup>1238</sup> Monfreid, Henry de, op.cit. p.180

<sup>1239</sup> Blottière, Alain, op.cit. p.56

<sup>1240</sup> idem, p.89

« A mesure que le temps passait, sa résolution de rester dans le pays s'affermissait. (...) pour ma part, j'étais très tenté de repartir en France. »<sup>1241</sup>

L'appel du pays natal montait en puissance parallèlement au rejet de celui-ci, pour des raisons qui tiennent au climat et au paysage : « J'éprouvai comme une antipathie pour ce pays et j'aspirai à retrouver un climat plus facile. »<sup>1242</sup>

Et les deux jeunes hommes s'opposent sur ce plan là. L'un s'intègre et se fond dans le paysage local, l'autre rêve de chez lui :

« Aux chimères du destin qu'il s'imaginait dans la brousse, j'opposai les perspectives d'une vie différente et agréable en Europe. »<sup>1243</sup>

Les anciens, qui font déjà un séjour prolongé dans le pays, veulent rentrer chez eux. Dans une discussion, le sergent Mouroux s'exclame : « Marre de ce pays pourri »<sup>1244</sup>. Et il s'explique. Il en a fait le tour et maintenant la nostalgie le travaille : « Ca va bien un moment ! La mer, la pêche, et puis quoi ? Non, on a vite fait d'en avoir sa claque. »<sup>1245</sup>

Et la délivrance pour lui est proche, puisqu'il a fini son séjour et que son retour est imminent. Il est enchanté à cette idée :

« Dans deux mois la quille, la France. Eh oui bon Dieu ! La France... Avec un petit paquet de fric dans les poches, pour commencer là-bas. »<sup>1246</sup>

En plus de ce paysage de rêve, il y a une vie facile qui est en vue, un film naïf toujours :

« J'étais avide de facilité. (...) Je m'imaginai que, dès mon retour en Europe, je vivrais avec la plus grande liberté et que plus rien ne saurait être pour moi un problème. »<sup>1247</sup>

Morelli s'en ira. Il veut quitter Tadjourah. En guise d'adieu, il va faire un tour d'adieu au café du port où les Européens entretiennent cette nostalgie de la terre natale :

« Cet après-midi, David accepte de le suivre au café du port où il doit au moins saluer Rimbaud. On parle de la France, du vin, des Parisiennes et des Marseillaises, du climat tempéré. Chaque élément est comparé, parfois seulement d'un soupir ou d'une exclamation, à son équivalent afar. »<sup>1248</sup>

---

<sup>1241</sup> ibidem, p.104

<sup>1242</sup> ibidem, p.106

<sup>1243</sup> ibidem

<sup>1244</sup> ibidem, p.36

<sup>1245</sup> ibidem

<sup>1246</sup> ibidem

<sup>1247</sup> ibidem

<sup>1248</sup> Blottière, Alain, op. cit. p.144

Toutes les conversations portent sur ici et là-bas. David lui-même, dans les moments difficiles pense à la douceur du climat de France :

*« Non, décidément David ne sait pas ce qu'il fera les heures prochaines, à quel endroit de la terre accueillant son désarroi. Il faudra peut-être un climat plus doux, mais surtout un décor familial et ne pas être seul. »*<sup>1249</sup>

Mais Soldine sera déçu et reviendra encore à Djibouti. Voici comment il revoit, après coup, les premières satisfactions :

*« Je me trouvais d'abord enchanté des champs et des prés, des vaches et de la vapeur qui sortait de leur muflle, et de la pluie et du ciel gris. »*<sup>1250</sup>

Et puis tout le reste : les amis, la neige, les boissons... Soldine, qui a donc éprouvé la vie routinière de France et revient à Djibouti, avec l'objectif de vivre ici, se rend compte de l'enfermement de ses compagnons qui s'accrochent à tout ce qui leur rappelle leur pays et leur univers culturel :

*« Tout de suite je me détachai de mes compagnons, bizarrement prostrés, confinés dans la caserne, et qui se consacraient curieusement à reconstituer dans leur chambre ou leurs salles de jeu leur univers familial, banal. Photos de chanteurs ou de femmes blanches nues, revues sportives ou disques familiers les rassuraient, les abritant dans le coton des jours anciens et l'illusion de la vie civile. Et je me demandais pourquoi ils s'étaient tant éloignés de chez eux, pourquoi ils séjournaient dans cet ailleurs d'une éblouissante nouveauté auquel ils tournaient le dos. »*<sup>1251</sup>

Avec son expérience, il peut parler d'un ailleurs éblouissant mais les jeunes soldats conservent encore la nostalgie de leur terre et n'ont pas d'yeux pour le pays d'accueil.

### **- Les douceurs de la fraîcheur et de la verdure**

Pourquoi cette nostalgie ? Quel est l'élément cristallisant de la nostalgie ? Il est évident qu'à la lecture des textes c'est la verdure et la fraîcheur du climat, en tous points opposés à la sécheresse et la chaleur d'ici, qui ravivent le besoin de revoir son pays et s'y reposer.

\* Dans ses missives, Monfreid dialogue avec son père. On l'a vu, il se plaint d'être seul, d'être avec des étrangers, dans un pays dur. Et la nostalgie le prend de temps en temps. Il écrit à son père comme s'il le voyait :

---

<sup>1249</sup> idem, p.181

<sup>1250</sup> Blonay, Didier, op. cit. p.89/90

<sup>1251</sup> idem, p.27



« Te voilà à ST Clément. Je vois ma lettre t'arriver à 9 heures par le matin frais ; on entend le ruisseau qui coule, de l'eau fraîche ! Mon Dieu que tu as de la chance ! Ici c'est de plus en plus torride. »<sup>1252</sup>

On retrouve les éléments qui rendent son Europe plus attractive : fraîcheur, eau fraîche qui coule. Et puis une autre fois il reprend le même sujet. Il envie son père qui profite de la fraîcheur :

« Mais parlons un peu de toi qui vient de prendre ton traditionnel chocolat au bord du ruisseau, heureux mortel qui respire un air frais et parfumé (n'en déplaie aux fours). »<sup>1253</sup>

\* Après avoir quitté Djibouti, Andrée retrouve le paysage de France, chez les Saulieu, sa belle famille, où elle attend, après une brouille qui les a séparés, le retour de son mari. Voici comment est décrit le paysage.

« Le bel été enveloppait les contours des coteaux tourangeaux. Dans son lit trop vaste, la Loire indolente gisait. Parmi les bancs de sable couleur d'ambre, de minces filets d'eau traînaient un ruban verdâtre que le soleil faisait luire. Le doux paysage étalait sa paisible splendeur, faite d'ordre et d'harmonie. (...) La province française livrait, en cette heure alanguie et voluptueuse, le secret de son charme. »<sup>1254</sup>

Et en voici un autre aperçu, dans le même registre de douceur :

« Depuis quatre mois qu'elle vivait là, à côté des parents de Louis, elle venait ainsi chaque après-midi, en ce coin paisible (...). Le calme paysage sur lequel le printemps, puis l'été, avaient épandu leur langueur enveloppait sa pauvre âme incertaine et pleine de trouble. Il la berçait de toute sa douceur, lui communiquant chaque jour un peu de sa sérénité. »<sup>1255</sup>

Ce paysage se caractérise par son accueil, et son « charme ». Il semble communiquer avec l'âme inquiète et chagrine d'Andrée. Contrairement à l'aridité de là-bas, ici c'est la verdure en ruban, c'est l'eau qui coule en permanence, ici la Loire, c'est « un doux paysage » qui apaise. Et il y a de quoi retrouver sa « sérénité » parmi cette nature « indolente », aux couleurs « d'ambre », non agressive, « traîna(ssante) », « alanguie et voluptueuse » sur laquelle le soleil « faisait luire » ses rayons en « douceur ». C'est un paysage qui cajole Andrée, comme le montre le dynamisme des verbes, « enveloppait », « berçait » et le gérondif « communicant ».

---

<sup>1252</sup> Monfreid, Henry de, op.cit. p.139

<sup>1253</sup> idem, p.142

<sup>1254</sup> Esme, Jean d', op.cit. p.235

<sup>1255</sup> idem, p.236

C'est ainsi que la nature est un auxiliaire qui lui fait oublier le chagrin qu'elle éprouve en l'absence du propriétaire des lieux. C'est un personnage vivant, un compagnon plein de douceur. Et le contraste est frappant lorsque Mme Saulieu pense à « *ce fils exilé là-bas, dans l'enfer de sable et de feu,* »<sup>1256</sup>.

C'est donc cette verdure, contrastée avec la dureté du paysage djiboutien, qui attire.

\* Lors d'un voyage à Tarah, la vue de l'herbe verte arrache une émotion à Soldine :

« *D'un côté les roches nues, aux tons chair et sang ; de l'autre les pentes où rampaient des duvets de verdure. De l'herbe Seigneur ! Nous n'en avons pas vu depuis il nous semblait une éternité.* »<sup>1257</sup>

Dans une rétrospective sur son précédent retour en France voici les éléments qui cristallisent la nostalgie :

« *Et puis, malgré ma fascination pour le désert, la sécheresse cruelle côtoyant la mer douce, je rêvais toujours plus souvent, plus amoureuxment, de collines gonflées d'herbe grasse, d'animaux au pelage soyeux, et d'eau, d'eau surtout : ruisselets, rivières aux coudes blancs, moisson de pluie sur les petites routes bombées et sur les villes monotones.* »<sup>1258</sup>

L'image d'Épinal : verdure, eau, vaches. Vie douce d'Europe donc. Il nous raconte comment il est attiré par un endroit infréquentable par son odeur nauséabonde :

« *Souvent j'allais rêvasser entre la base, la mer et la cité, dans un endroit puant où convergeaient les égouts. Il y poussait (...) un délicieux duvet d'herbe d'un vert tendre.* »<sup>1259</sup>

L'obsession de la verdure le mène jusque sur ces endroits.

\* Rimbaud, qui n'a jamais aimé un instant les côtes est africaines, rêve de paysage et de climat d'Europe :

« *J'ai hâte de quitter cet enfer, dit-il. Vous savez que le climat de l'Abyssinie ressemble à celui de la Suisse ? il y a de l'herbe, des rivières, des vallées splendides... Vous ne voulez pas partir avec moi ? Cela vous distraira un peu du désert...* »<sup>1260</sup>

---

<sup>1256</sup> ibidem, p.237

<sup>1257</sup> Blonay, Didier, op.cit., p.73

<sup>1258</sup> idem, p.89

<sup>1259</sup> ibidem

<sup>1260</sup> Blottière, Alain, op.cit., p.102

Mais David à qui il fait cette invite préfère ce climat qui l'a guéri comme nous l'avons montré. Rimbaud trouve que le paysage du Harar ressemble à celui de l'Europe :

*« Là, c'est montagneux et très élevé ; de mars en octobre, il pleut sans cesse et le thermomètre est à 10 degrés. Il y a une végétation magnifique et des fièvres. »*<sup>1261</sup>

Il déteste les régions côtières et dit sa préférence pour les espaces verts aux climats doux des hauts plateaux. L'Ethiopie voisine lui donne la possibilité de trouver satisfaction dans ce domaine :

*« Les pays qu'on traverse jusque là (vers Ankober pour livrer les armes à Ménélik) sont d'affreux déserts. Mais là-haut, en Abyssinie, le climat est délicieux, la population est chrétienne et hospitalière, la vie est presque pour rien. »*<sup>1262</sup>

Ici le christianisme est aussi un élément qui joue en faveur des Abyssins. Donc il y a une certaine proximité culturelle. La nostalgie et le désir de son paysage natif lui font aimer l'Abyssinie, par opposition aux côtes :

*« Ces côtes maudites (...); me réfugier parmi les monts d'Abyssinie, qui est la Suisse africaine, sans hivers et sans étés : printemps et verdure perpétuelle, et l'existence gratuite et libre ! »*<sup>1263</sup>

En parlant du Harar, son jugement est sans appel, et en même temps intéressé :

*« Ces contrées, très salubres et très fertiles, sont les seules de l'Afrique orientale adaptées à la colonisation européenne. »*<sup>1264</sup>

\* Connaissant ce registre du souvenir de la verdure de sa terre d'Europe chez les personnages Européens, Wabéri tourne en dérision le personnage féminin de la nouvelle intitulée « Le coryphée de la colonie ». Elle a la nostalgie de son pays natal qu'elle porte avec elle. C'est presque obsessionnel :

*« Depuis son arrivée Mme Odette, au grand dam de M. Gastien, ne cesse de ressasser la peinture de son Morvan, ses bocages caressés par la brume, son sol pourri, ses bois sombres, ses routes méandreuses, ses petites chapelles. Mais comment se faire une idée précise du paysage à partir de photos jaunies et surannées par le temps et le manque de soin ? »*<sup>1265</sup>

L'ironie de l'auteur est dans l'énumération d'éléments banals mais chers à madame. Enfin la chute ou la perturbation que constitue l'interrogation fait ressortir le manque de « goûts » évoqué plus haut.

---

<sup>1261</sup> Rimbaud, Arthur, op.cit. p. 596. Aux siens, Aden, le 15 janvier 1883.

<sup>1262</sup> Idem, p.639. Aden, le 22 octobre 1885.

<sup>1263</sup> Ibidem, p.649. Tadjourah, le 28 février 1886.

<sup>1264</sup> Ibidem, p. 667. Au directeur du Bosphore, le Caire, août 1887.

<sup>1265</sup> idem, p.74

Aux questions de sa bonne Dahabo « *Odette, toute frémissante, la gorge nouée d'émotion, de fournir des détails à ne plus en finir.* »<sup>1266</sup> Une autre façon de souligner son ridicule. En tous les cas, c'est vers les paysages d'Europe que le regard est tourné et qui provoquent les émotions.

La nostalgie a donc plusieurs motifs d'ordre émotionnel. Elle permet aux personnages d'avoir l'espoir d'un retour chez soi. Nous avons vu les éléments valorisés dans cette perception affective : les paysages de verdure et de brume et toute la vie à l'Européenne que l'on ne trouve pas ici.

\*

En conclusion il faut donc répondre à la question essentielle : y a-t-il vraiment eu une transgression d'Européens dans l'espace djiboutien et donc une rencontre effective avec le Djiboutien ?

Dans la lecture que nous avons faite des œuvres, il nous est apparu que la démarche de l'Européen a été globalement celle de l'esquive : Esquive de l'Autre et des lieux de l'Autre.

En partant à sa propre recherche, dans une aventure de fuite en avant, en voulant prendre de l'Autre mais pour être soi-même et non pour le reconnaître, en se contentant d'un chassé croisé avec les siens et les représentations de son espace qui participe au repli, le personnage européen a définitivement signifié que la rencontre n'est pas souhaitée sinon rarement. En effet, rares sont les personnages qui franchissent la frontière qui les sépare de l'Autre.

Au-delà de la frontière physique que nous avons relevée dans la partie II, un certain nombre de barrières raciales, culturelles, civilisationnelles et affectives se dressent. Donc la mise à distance reste toujours à l'œuvre.

Mais le Djiboutien a pris la parole à son tour. Que contient celle-ci ? Qu'est-ce qu'elle apporte dans cette relation ? Une brèche pour ouvrir un dialogue ou l'expression d'un marquage de territoire ? Et le discours français sur Djibouti évolue t-il avec le temps ? C'est ce que la IVème partie nous aidera à éclaircir ?

---

<sup>1266</sup> ibidem

## **QUATRIEME PARTIE : DU CENTREMENT AU DÉCENTREMENT**

## CHAPITRE PREMIER : RÉAPPROPRIATION ET DECONSTRUCTION

Après les seuils, les frontières et les transgressions qui empêchent toutes d'aller à la rencontre de l'Autre, qu'est-ce qu'il est possible d'envisager ? Jusqu'à présent notre constat a été celui d'une impossible rencontre.

A partir de maintenant nous allons prendre en compte, comme l'intitulé de notre sujet nous l'autorise, la vision djiboutienne. En effet, à partir des années 1970 les Djiboutiens commencent à s'exprimer non seulement en français mais aussi accentuent la production en langues maternelles. Cela est dû à deux facteurs dont l'un est analysé par Jean-Dominique Pénel dans *Djibouti 70* et l'autre plus lié au contexte de lutte anti-coloniale : d'une part l'école et donc l'instruction qui s'accompagne d'un développement d'une vie artistique au sein des clubs d'animation ; d'autre part les événements de 1966 et de 1967<sup>1267</sup> qui ont exacerbé les mécontentements.

Nous allons donc tenter de révéler quelle vision de Djibouti et de la France coloniale les œuvres djiboutiennes développent. Mais la vision française continue de s'exprimer bien sûr en même temps. Il nous faudra alors la mettre en perspective avec la vision nouvelle djiboutienne. Il s'agira pour nous de mesurer le degré de réappropriation ou d'acculturation du côté djiboutien d'une part et le degré d'aliénation à la fois de la part des Djiboutiens et de la part des Français à l'approche de l'indépendance et après celle-ci.

Nous mettrons donc le Djiboutien face à lui-même et face au Français. Et nous mettrons le Français face à ce Djibouti qui était sien mais qui ne lui appartient plus. Est-ce que les deux protagonistes réussissent, pour l'un, le recentrement et, pour l'autre, le décentrement ?

Nous avons vu avec Bertrand Westphal comment « *l'espace est arraché à la monologie du regard unique* »<sup>1268</sup> Par l'intrusion de la vision de l'autochtone, les perspectives changent. L'Européen n'est plus le seul observateur producteur du discours sur l'espace. Il devient lui-même objet d'un regard : « *Dès lors, l'altérité*

---

<sup>1267</sup> Massacre, en présence de De Gaulle, referendums, et régime d'Ali Aref

<sup>1268</sup> Westphal, Bertrand, « Pour une approche géocritique des textes, esquisse », in *La géocritique mode d'emploi*, PULIM, Limoges, 2000, p.30.

cesse d'être le monopole de la culture regardée, car cette dernière devient elle-même regardante. »<sup>1269</sup>

Dans cette situation de regards croisés, il y a un objet commun, l'espace, ici Djiboutien. Que révèlent alors les visions qui se confrontent ? Westphal nous dit que de cette double vision sur

« un espace commun, né au/du carrefour des différents points de vue on obtiendrait la confirmation que toute identité culturelle n'est que le fruit d'un incessant travail de création, et de re-création. »<sup>1270</sup>

Est-ce que cela se vérifié ici ? Les écrivains djiboutiens réussissent-ils à révéler l'identité djiboutienne ? Réussissent-ils à se débarrasser des préjugés que porte la vision extérieure ? Quels regards portent-ils sur la société coloniale qui les a regardés pendant longtemps dans leur silence ?

Mais nous savons que les auteurs djiboutiens sont imprégnés de la culture regardante coloniale. Par ce biais ils sont porteurs de la même culture (même vision du monde, assimilation des préjugés) et donc peuvent être prisonniers de la vision qu'elle véhicule. Comment se révèle alors cette acculturation ? N'empêche t-elle pas de se dire et de s'assumer pleinement ?

D'autre part, la France donne l'indépendance à Djibouti en 1977. C'est un fait historique. Mais culturellement, la vision française réussit-elle à prendre les distances nécessaire pour voir Djibouti d'une autre façon, conforme à sa situation nouvelle ? Nous interrogerons des textes de presse pour évaluer ces possibilités.

Comme on le voit nous sommes au cœur d'un processus qui, selon Jean-Marie Grassin met en branle « un jeu de « centrement » et de décentrement entre des forces centripètes et centrifuges. »<sup>1271</sup>

## **A- RÉAPPROPRIATION : DIRE LE MOI ET LA RÉSISTANCE**

Edward W. Saïd, dans *Culture et impérialisme*, étudie cette prise de conscience nationaliste qui déploie les moyens de réappropriation (reterritorialisation) de son espace.

---

<sup>1269</sup> idem, p.31

<sup>1270</sup> ibidem, p.32

<sup>1271</sup> Grassin, Jean-Marie, « L'émergence des identités francophones », in *Francophonie et identités culturelles*, , p.311

La démarche du colonisé qui se libère est de « *se faire reconnaître, se recartographier* »<sup>1272</sup> pour occuper la place occupée, prise et confisquée par le colonisateur, d'où la « *réinscription* »<sup>1273</sup> sur le même espace.

Les littératures des anciens colonisés posent, selon Jean-Marc Moura, « *le problème des représentations culturelles (de soi, de l'autre)* » elles « *insistent ainsi sur la notion d'identité (culturelle ou nationale), à la fois aliénée et recherchée* »<sup>1274</sup>

Il y a un désir de retour sur sa culture chez l'écrivain ex-colonisé. Celui-ci investit son passé, recherchant certainement un enracinement. Cela influence son écriture :

« *Ces stratégies de ressourcement déterminent une écriture de plus en plus informée par des traits autochtones, (re)vécus* »<sup>1275</sup>

Les auteurs postcoloniaux ont une sorte de mission due à leur situation d'anciens colonisés. Ils ont vécu dans une situation d'aliénés. Le souci est donc de se retrouver.

« *il s'agit pour eux de ressaisir leur passé, d'en contrôler l'expression et de lui donner forme, donc de traiter avant tout de la négation et de l'aliénation que l'ordre colonial les a amenés à intérioriser.* »<sup>1276</sup>

Pour les auteurs djiboutiens, et tout particulièrement Wabéri pour nous, ce programme est valable. Nous allons tenter d'en révéler la teneur. L'écrivain djiboutien prend la parole à son tour, dans la langue de l'ancien colonisateur pour se dire et se réapproprier, par la mémoire, son image. Que veut exprimer ce jeune auteur sur son Djibouti et sur la société coloniale?

### **1- DIRE LE MOI : L'ENRACINEMENT IDENTITAIRE**

L'écrivain se manifeste d'abord. Il comble l'absence, met fin au silence face au soliloque de l'Européen. Dans *Orphée noir* Sartre dénonce, d'après Moura

---

<sup>1272</sup> Saïd, Edward, *Culture et impérialisme*, Fayard Le Monde diplomatique, 2000, p.301

<sup>1273</sup> idem, même page

<sup>1274</sup> Moura, Jean-Marc, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, PUF, 1998, p.175

<sup>1275</sup> idem, p.183

<sup>1276</sup> ibidem, p.184



« *l'inanité du soliloque (de l'Europe) d'autant plus fortement que des voix lui contestent le monopole énonciatif qu'il s'arrogeait depuis si longtemps.* »<sup>1277</sup>

Pendant des siècles de colonisation l'Europe a vécu un « *cheminement solitaire d'une parole péremptoire et sans autre* »<sup>1278</sup> Désormais, dans un monde décolonisé,

« *l'ancien indigène muet parle et agit sur le territoire repris au colon dans un mouvement de résistance générale.* »<sup>1279</sup>

Pour les Djiboutiens il était donc temps de répliquer et c'est cela que fait Wabéri en se posant d'abord comme écrivain. Ensuite il dit son enracinement territorial.

### **a- Le lieu de la prise de parole**

Si comme Edward Saïd l'écrit « *l'impérialisme est un acte de violence géographique* » par lequel les populations perdent leur territoire, l'opération de reconquête de l'autochtone se fait en sens inverse. Pour ce dernier « *il lui faut partir en quête de son identité géographique, et en un sens la restaurer* ».<sup>1280</sup>

Voici comment Wabéri, devenu écrivain inscrit sa prise de parole dans un espace, une histoire et un destin personnel déterminé, presque, d'avance. Racontant les événements douloureux d'août 1966 il écrit :

« *Le gouverneur avait pratiqué une lobotomie sur tous les hommes pour qu'ils n'aient plus jamais à chuchoter les secrets douloureux de cet août 1966. Pour son grand malheur, il avait oublié les bébés – promesse et menace d'un futur. J'avais un an.* »<sup>1281</sup>

Et le voici donc qui réalise ce destin, en 1996, année de publication de son second livre. Avec son style poétique il se présente de la manière détournée suivante :

« *Le véritable héros du récit n'est que la ville inabouti, et les hommes les interprètes d'une allégorie qu'on voudrait subtile. Mais qui est l'auteur de ces lignes ? Un écrivain de l'ordinaire ? Un jeune homme qui n'a fait que recopier la genèse de la vie alentour.* »<sup>1282</sup>

---

<sup>1277</sup> ibidem, p.157

<sup>1278</sup> ibidem, même page.

<sup>1279</sup> Saïd, Edward, op. cit. p.304

<sup>1280</sup> Saïd, Edward, op. cit. p. 320

<sup>1281</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Cahier nomade*, Le serpent à plumes, 1996, p.29

<sup>1282</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Balbala*, Gallimard, folio, 2002, p.70

On devine aisément qui c'est. L'utilisation de la première personne du pluriel, le « nous » inclusif, impliquant le lecteur djiboutien et par opposition au lecteur Français, qui, lui est tenu à bonne distance, parce que historiquement solidaire des actes de barbarie dénoncés :

*« Chez nous, le gouverneur replit son costume de canaille, sa palette d'assassin, sa tête de chien et ses yeux de rapace. »<sup>1283</sup>*

Le « chez nous » inscrit l'enracinement dans la terre djiboutienne, en excluant le gouverneur. L'auteur poursuit, dans l'ensemble de ses œuvres, une réappropriation de son pays. En effet le Je s'inscrit dans un espace. Le martèlement du possessif dit l'attachement :

*« Ici, c'est-à-dire Djibouti, mon pays inabouti, mon dessein brouillon, ma passion étourdie : cette ville – jadis blanche comme le madrépore – où toutes les mythologies firent escale avant de s'échouer un peu plus loin. »<sup>1284</sup>*

L'adverbe « ici », suivi du possessif « mon » marquent le territoire de l'auteur. Il dit son appartenance, à l'espace djiboutien de façon affective. Même si l'auteur est ironique et par cette ironie, sur laquelle nous reviendrons, il démystifie pour lui-même et pour les lecteurs habitués à cette image de Djibouti, et voudrait la tuer une fois pour toute.

Et par l'indépendance, le pays retrouve une existence propre. Il est de retour au monde après une longue parenthèse coloniale :

*« Djibouti quittait en 1977 la haute solitude de dernier bastion colonial. Mon pays venait au monde langé dans son drapeau (bleu, vert, blanc et étoile rouge) »<sup>1285</sup>*

L'auteur est fier de cette naissance au monde de son pays, comme la joie que procure la naissance d'un bébé. Il révèle, aux lecteurs, les couleurs de sa nation, et contribue ainsi à la faire connaître. De même la convocation des grands artistes (chanteurs et chanteuses) est un indice de la volonté d'enracinement de l'auteur.

L'appropriation du pays est forte, symboliquement, pour un auteur comme Wabéri, vivant en France, et côtoyant des exilés de toute origine. Dire son pays,

---

<sup>1283</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Cahier nomade*, p.25

<sup>1284</sup> idem, p.53

<sup>1285</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Transit*, Gallimard, « continents noirs », 2003, p.19

c'est dire la nostalgie, le désir du pays. Il s'adresse à lui-même et aux jeunes de sa génération qui veulent partir :

*« Où que tu ailles, quoi que tu fasses, tu emporteras ton pays sur ton dos et n'en déplaies à ceux qui veulent se persuader du contraire, on ne peut s'exiler de soi-même. (...). Quel que soit le nombre d'années passées à l'étranger et les charmes de l'exil, la nostalgie te tisonnera et l'appel du pays est plus fort que les tentations du tout-monde. »<sup>1286</sup>*

C'est donc, encore une fois, une réappropriation affective du pays, par rapport au reste de l'espace du monde.

Une façon de montrer que le pays est mien est d'en dessiner les contours. Dans *Transit*, en fait c'est l'auteur qui parle à travers le personnage de la mère d'Abdo Julien, une Bretonne qui disait :

*« tout est à moi, ses mamelons volcaniques, sa faune étique, ses tragiques déhanchements de chamelle famélique, sa flore aquatique qui orne les timbres postaux, ses îlots désert comme le fameux Guinni Koma (que les Français appellent aussi l'île du diable) (...). on dirait qu'elle lisait un manuel de géographie. Oui, tout est à moi. Ses lacs de sel, ses pitons glabres, son firmament fantasque au lac Assal, sa petite forêt d'un autre âge, ses hauts plateaux de calcaire, son Grand Bara et son Petit Bara, son principal sommet culminant à un peu plus de deux mille mètres. Ses eaux saumâtres et sa salinité hors du commun. (...). Voici mon pays qui brasse l'air à l'instar du palmier-lyre, l'arbre du voyageur qui traîne ses exils sur la croûte terrestre. Mon pays qui court à perte de vue, et à perdre souffle. »<sup>1287</sup>*

Il y a deux éléments dans cette tirade : d'une part le possessif qui marque l'attachement, la propriété et ensuite l'énumération des lieux. Cette dernière cherche à montrer, par la nomination, la possession effective. En effet nommer c'est posséder. Cf Colomb. Cette manière de dire les lieux pour les convoquer et les marquer rappelle celle de Djama Moussa Miad (cf.)

Et l'écrivain, comme s'il donnait une leçon de géographie, continue, par petites touches, à dessiner le pays. La technique utilisée par l'auteur est le croquis. Dans *Cahier nomade* on retrouve cette volonté de passer par l'art plastique pour dessiner le pays.

*« Ici, c'est-à-dire Djibouti, mon pays inabouti, mon dessein brouillon (...). Mon paysage est une mauvaise aquarelle. »<sup>1288</sup>*

---

<sup>1286</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Cahier nomade*, p.108

<sup>1287</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Transit*, p.29

<sup>1288</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Cahier nomade*, p.53

En voici un tableau parmi d'autres :

*« un paysage rocailleux parsemé de touffes d'herbes où, ça et là, des petites chèvres à poil blanc trouvent leur bonheur de tous les jours. Deux jeunes bergères, cheveux en natte, flottant dans les habits diaprés, sereines dans leurs sandales de Chine, montent la garde sous un ciel qu'on devine inclément. »*<sup>1289</sup>

Un certain nombre d'éléments insistent sur l'aspect du croquis, que l'écriture veut imiter. En effet ce sont des petites touches presque impressionnistes, qui s'ajoutent pour donner des impressions de Djibouti et non pas de grandes descriptions.

Le lecteur étranger peut donc connaître d'avantage la réalité du Djibouti d'aujourd'hui. L'échange entre les deux personnages de la nouvelle intitulée « Le Peintre de la mer et le Buveur de vent » est l'occasion de dessiner le pays. Le tableau du peintre, Badar (répondant aux questions du buveur de vent Nadar) se constitue ainsi :

*« Le pays s'est déjà doté de quatre langues : deux officielles parce qu'étrangères (le français pour la notoriété et l'arabe pour les sous du Golfe) et deux nationales parce qu'autochtones. »*<sup>1290</sup>

Par la métaphore de la peinture, et d'ailleurs c'est le peintre qui s'exprime dans cet échange, Wabéri indique les orientations géopolitiques de son pays. Ensuite il dessine le paysage géologique

*« Des plateaux limités par d'énormes failles, à l'intérieur des plaines effondrées des plateaux encore et des chaînes basaltiques. »*<sup>1291</sup>

Ce sont les paysages difficiles qui sont ainsi étalés. Et voici la note météo qui est conforme à l'impression générale :

*« Soixante-dix pour cent d'humidité » et « d'octobre à avril c'est la saison fraîche (25degrés), de mai à septembre c'est la saison torride, insupportable même pour les autochtones : 45 degrés. »*<sup>1292</sup>

Le peintre achève sa toile de façon laconique mais saisissante :

*« Eh bien disons pluies rares et irrégulières. »*

*« Ca y est ! Le tableau est fini »*<sup>1293</sup>

---

<sup>1289</sup> idem, p.124

<sup>1290</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Le pays sans ombre*, p.84

<sup>1291</sup> idem, p.85

<sup>1292</sup> idem, p.85

<sup>1293</sup> idem, p.86

Et le buveur de vent de renchérir, sous forme de reproche,

« Tu me parles comme un dépliant touristique et tu me demandes de juger quelque chose d'invisible. »<sup>1294</sup>

Que signifie cette présentation ? L'auteur veut-il assumer la réalité de son pays, si souvent décrit invivable, par les voyageurs de passage ? En investissant, un espace de discours, il déloge les faiseurs de clichés et les faire taire. Il semble dire : « telle est la réalité du paysage djiboutien, et alors ? »

## **b- le lieu de la mémoire**

L'autre façon de s'enraciner est l'encrage dans le temps, par la mémoire. Le grand père, Harbi, dans *Transit*, affirme : « j'ai une vieille dette de mémoire à régler avec la France. »<sup>1295</sup> C'est en vérité l'auteur qui s'exprime derrière ce personnage. Toute son écriture tente de dire cette mémoire tue par la colonisation.

### **- Le recit de la première rencontre**

Et c'est d'abord le retour à la première rencontre. L'auteur revient et revisite, à distance, la venue des Blancs. Il fait émerger, du point vue djiboutien, les premières réactions qui montrent la présence d'hommes étonnés contrairement à la légende coloniale de la terre vide. On se souvient des fameux « trois rochers » d'Albert Londres, Voici la version de Wabéri :

« Comment l'Autre, l'étranger de passage ou non, le voyageur au long cours qui ambitionne une résidence ou recherche l'ébahissement, peut-il aborder cette contrée ? Ou comment l'avait-il déjà approchée ? Rappelons donc l'exploit ou l'effroi. L'outrage et le prodige. D'abord le regard ; tout est dans le regard du nomade impassible, ce matelot des sables au masque de mépris. D'abord le regard, puis la langue. Oh, pas de grand discours, juste un mot, un refus le plus souvent. Enfin, les gestes : un hochement de la tête pour la politesse, et un geste très ferme de la main, définitif cette fois, comme pour dire : « Non, allez-vous-en ! Gardez vos verroteries, vos bimbeloteries et autres bondieuseries. Quittez ces terres basaltiques, elles sentent la poudre et ne sont ni à vendre ni à louer. Retournez dans vos flottilles. Que le Diable vous emporte ! »<sup>1296</sup>

---

<sup>1294</sup> idem, p.86

<sup>1295</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Transit*, p.17

<sup>1296</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Balbala*, p.27

C'est donc un refus catégorique de traiter avec celui qui vient dans l'intention de s'installer. Le nomade ne se laisse pas séduire. Il annonce même la couleur : la terre comme les hommes ne sont pas accueillants. D'abord donc « *un regard de méfiance et de défiance, puis la langue et enfin les gestes.* »<sup>1297</sup> Voilà comment l'auteur, dans un raccourci saisissant, nous représente la première rencontre de son peuple avec les colons.

Le récit de la première rencontre est très important. Elle est fondatrice du malentendu. Mais il y a aussi pour l'enfant, et futur écrivain, la découverte des étrangers, les colons. Il l'exprime à travers le personnage d'Awaleh :

*« Il me revient un souvenir ancré dans le nid de mon cerveau. Je devais avoir quatre ans, peut-être cinq et revois très clairement mon regard d'enfant apeuré. Un jour, en compagnie de ma tante, dans une avenue de notre quartier, j'ai croisé une patrouille militaire. Comme une chrysalide sur le point de craquer, la question est venue tout seule :*

- *Qui sont ces gens ?*
- *Ce sont des Français, nos colonisateurs.*
- *Et pourquoi sont-ils ici ?*
- *Parce qu'ils sont plus forts que nous »*<sup>1298</sup>

Tout est dit. La colonisation est un rapport de force. Et aujourd'hui ce rapport de force s'exprime par les mots. En revisitant ces épisodes de l'histoire, l'écrivain marque son refus du discours colonial.

Et voici comment Abdo-Julien rappelle, la version officielle, consacrée, de la colonisation :

*« Aboubaker Aref et Houmed Dini sont parmi les premiers notables partis signer des accords avec l'empereur Napoléon il y a plus de cent cinquante ans. »*<sup>1299</sup>

Et ce fut le début d'un long processus de dépossession territoriale. Et pourtant il y a la version djiboutienne, plus réelle, de cette première rencontre. Voici comment Djama Moussa Miad, en accord avec Wabéri, la raconte dans son poème.<sup>1300</sup>

---

<sup>1297</sup> idem, p.27

<sup>1298</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Transit*, p.18

<sup>1299</sup> idem, p.48

<sup>1300</sup> Djama Moussa Miad, inédit. Poème proféré à l'occasion de l'indépendance, en 1977

*Xeebtani jabuutuu annaga xaakimkeen noo bogaye  
Xaaxiga Nagaadheed annago xamar ku maaleyna  
Gumaysigii xadhkaha dheer lahaa wu naso xulaye  
"Xii ! dhaha waraabaha !" markii xaajo lagu gooyay  
Wuxuu yiri xumaan lama socdee xaaakim baan ahaye  
"Kaluun baan yar xaaxaabi" iyo xeelad nagu maalye  
Xoodaan waxuu nagu sabuu xidido aastaaba  
Xalwo iyo dhasheedi wuxuu kala xereeyaaba  
"An ku xoogo" xeerkeenu wuu ka xarragoodaaye  
Xurdadii kolkuu nala helaybuu xamasta noo dhaafay  
Dagaal baan u wada xaydannay iyo xubin gobaadede*

Dieu nous a offert cette côte de Djibouti  
Alors que nous traissions nos chamelles à la brise de Nagad  
Le colon, avec ses longs lassos, s'est jeté sur nous  
« Oust ! Dites au fauve ! » fut le mot d'ordre commun  
Il prétendu qu'il était sage et qu'il n'avait pas mauvaise intention  
« Je vais juste me contenter du poisson » prétendit-il comme ruse  
Et il s'est mis, avec le temps, à prendre pied sur terre  
Il alla jusqu'à séparer Xalwo et sa progéniture  
A l'usurpation, notre Xeer oppose une fin de non recevoir  
Ainsi, ne supportons plus ses abus  
Nous avons tous pris les armes pour un combat de braves

Le poète, dans sa vision de l'arrivée du colon, insiste sur le caractère malhonnête de ce dernier. Lorsqu'il est arrivé il a fait le doux, c'était un nécessaire dans le besoin, et inoffensif. On lui a donné les côtes pour qu'il se nourrisse de poissons car le lait et la viande de leurs bêtes suffisent aux nomades.

Mais très vite il s'est renforcé et la confiscation de la terre est devenue effective. D'où la réaction et la guerre d'indépendance qui a donné les fruits de la libération.

La réappropriation c'est aussi, donc, la récupération de l'histoire. Et Wabéri se montre ironique sur ce point. Il dénonce indirectement la négation coloniale qui a réduit à rien cette histoire. C'est encore la mère Bretonne de l'enfant métisse dans *Transit* qui sert à Wabéri. Nous l'avons vu, elle fait des recherches sur la géographie et l'histoire de son pays d'adoption.

« *De la géographie elle passe à l'histoire. Son histoire dans les annales du continent ? A peine la place d'une vulgaire note de bas de page.* »<sup>1301</sup>

Et que trouve t-elle alors quand elle approfondit ? Abdo-Julien, l'enfant qui ressemble beaucoup à l'auteur, par son ironie, nous le dit :

« *Dans les livres d'histoire, dans les articles et les coupures de journaux, ramenés des archives nationales d'outre-mer installées à Aix-en-Provence par maman pour ses recherches, on retrouve quantité de termes et de dénominations insultants, vues de l'esprit d'anthropologues et autres abracadabrants tribulogues à ranger dans le magasin aux oubliettes et aux anathèmes historiques. (...).* »<sup>1302</sup>

L'auteur montre son agacement devant le discours raciste des pseudo-savants qui fabriquent des théories à l'usage du monde indigène. Ce monde n'est pas comme la société européenne. Pour le décrire, il faut toute une terminologie spéciale (indigène aux coutumes barbares, aux traditions et aux superstitions exotiques, manquant d'histoire et de culture). Il faut aussi des sciences adaptés à la situation : anthropologie, ethnologie, et d'autres « logies » (craniologie, zoologie, ...).

Et voici comment le djiboutien était enfoui dans un discours raciste qui ne lui laisse aucune chance d'exister en tant qu'homme.

« *Elle nous bassine (...) avec ces pauvres petits hommes accablés par le climat, boudés par les acacias volatils mariés au vent du désert, démunis techniquement, insignifiants historiquement, menacés par les pandémies, embrumés par la maladie du sommeil, réduit à la nudité et submergés par une démographie galopante. Il est toujours question de ces esprits ballottés d'émerveillement et d'innocence, nourris au lait de la France bienfaitrice (retour légitime du coup de bâton) qui les a sauvés. Dans les éditos des journaux d'époque, on nous distillait le risque des choix mutilants : les convertir ou les exploiter, les éduquer ou les émasculer, les développer ou les écraser.* »<sup>1303</sup>

---

<sup>1301</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Transit*, p.30

<sup>1302</sup> idem, p.33

<sup>1303</sup> ibidem, p.33



Cette féroce dénonciation de la négation de l'homme djiboutien, de son histoire et de son devenir s'inscrit dans la prise de parole, celle-ci investissant un champs exclusif, jusque-là, du seul discours colonial.

Alors comment dire et assumer sa propre histoire ? Voilà le programme du processus de récupération de la mémoire. Et la légende fait partie de l'histoire d'un peuple :

*« Au commencement était l'ogresse. Puis vinrent les hommes qui la vainquirent. Sa mort avait donné naissance à cette ville blanche et lépreuse qui porte en son sein le sceau indélébile. Qu'on s'entende : Djibouti (ou plus exactement « Jabouti ») signifie selon une légende toujours en vigueur la défaite (Jab) de l'ogresse (Bouti). L'ogresse est donc la mère nourricière, le saint patron de cette ville centenaire. »<sup>1304</sup>*

Wabéri fonde, à son tour, Djibouti en réponse lointaine à des auteurs français, comme Albert Londres. Il donne la signification djiboutienne du nom et sa légende fondatrice. Sa référence à « *la louve romaine* »<sup>1305</sup> est significative à cet égard. La comparaison s'adresse bien sûr à un public de culture européenne.

L'enracinement, c'est aussi la sagesse antique comme l'affirme le guetteur de l'horizon : « *« Les Anciens nous ont donné la sagesse et les contes »* »<sup>1306</sup> Et le goûteur d'étoiles d'ajouter : « *« oui, la tradition orale a marqué les noms de ces cas sur le tableau noir de la transmission. »* »<sup>1307</sup>

Le rôle de la mémoire, de la transmission de père en fils, voilà les éléments d'une chaîne de civilisation ancestrale. La figure du grand père est, à cet égard, intéressante dans l'œuvre de Wabéri. Ce personnage est bien sûr la mémoire, quelque peu perdue aujourd'hui :

*« Non, toi tu savais vibrer pour les grandes formules magiques comme « essence tribale », « honneur du clan », « arbre généalogique » ou même « patrie. » »<sup>1308</sup>*

Dans un monde de réfugiés, submergé par l'aide internationale, entraînant ainsi la dégradation de la dignité humaine, voici les paroles de cet ancien, Awaleh le grand-père :

---

<sup>1304</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Le pays sans ombre*, p.32

<sup>1305</sup> idem, p.31

<sup>1306</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Cahier nomade*, p.64

<sup>1307</sup> idem, p.65

<sup>1308</sup> ibidem, p.108

« L'heure n'étant plus à l'orgueil nomade. « Jamais je ne me soumettrai à une vie où le ventre guide le regard », jurait-on au temps jadis. »<sup>1309</sup>

Le grand père est la mémoire personnifiée. Il n'est pas acculturé comme son fils, Awaleh. Il s'adresse à sa belle-fille, la Bretonne, mère de son petit fils, Abdo-Julien :

« Ton époux ne t'a rien dit à ce sujet, ça ne m'étonne pas de lui, il est trop occidentalisé, je me rends compte à quel point le fils s'éloigne de son géniteur. Autres temps autres mœurs. Heureusement que je suis là pour relier les fils du spirituel et du temporel... »<sup>1310</sup>

Au-delà de cette mémoire à transmission orale, l'auteur pense à l'écriture de l'histoire officielle de son pays. De façon fragmentaire il en donne quelques événements marquants et dénonce l'absence d'histoire officielle, transcrite et transmise aux jeunes générations.

### - L'histoire à écrire

Wabéri évoque par exemple un épisode douloureux de la lutte pour l'indépendance. Il rappelle qu'en mai 1975, le Front de libération de la Côte française des Somalis (FLCS) avait enlevé M. Jean Gueury, ambassadeur de France à Mogadiscio. D'autres événements sanglants avaient eu lieu à Djibouti, ceux d'août 66, par exemple.

« Tout cela est écrit dans les journaux et gravé dans la mémoire de ceux qui avaient l'âge de suivre ces événements vieux d'à peine quelques poignées d'années. Pourtant ce n'est écrit nulle part dans les cahiers d'écoliers et dans les archives de la petite République. »<sup>1311</sup>

La dernière phrase dit le regret de l'absence de transmission de l'histoire par l'école.

Wabéri dit aussi, fierté oblige, la naissance de son pays au monde. Il décrit le processus de l'accession à l'indépendance.

« Tractations, conciliabules, intimidations de la part des autorités françaises de Djibouti. Et, enfin, la signature. Les siens sont reconnus à l'échelle du monde. Marche après marche, ils ont gravi l'escalier de la notoriété. (...). La France se retrouva souvent clouée au pilori. Les Français, eux-mêmes,

---

<sup>1309</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Transit*, p.129

<sup>1310</sup> idem, p.135

<sup>1311</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Balbala*, p.97

*découvraient avec beaucoup de gêne qu'ils ont encore des colonies en ce début de la décennie soixante-dix. Oui, la France de papa traîne toujours le boulet du colonialisme. C'est dur, »<sup>1312</sup>*

Il s'adresse à la fois aux Djiboutiens et aux Français car ils ont partagé la même histoire mais avec des regards et des effets différents. L'écrivain peut se montrer ironique aujourd'hui.

Mais plus que tout, l'auteur dénonce l'oubli, par les vivants, de ceux qui ont sacrifié leur vie à ce pays et à la liberté de leur peuple. Il pose des questions qui résonnent dans l'esprit des Djiboutiens :

*« Qui se souvient encore de Mahamoud Harbi, Abdourahman Andhole ou de Dr Salah Nour ? Des noms oubliés, des héros refoulés dans les limbes du silence, morts une seconde fois, sans mémoire ni sanctuaire. Tous disparus dans des conditions insolites, incertaines. Quel collégien de Dikhil ou d'Obock connaît ces hommes ? »<sup>1313</sup>*

Ces mêmes personnages sont chantés par Omar Maalin, dans ses poèmes et les autres poètes et poétesses au registre patriotique.

Gamoor<sup>1314</sup>

*Xarboo galabta nool baan Cabdow dibad ka goohee  
Maars bay gumaad iyo dil iyo guduri haageene  
Candhoolaan gamuun lagu dileen gumuc rasaaseede  
Gaariduu Cismaan qabay yaan ganbo cad qaadeene  
Goohis iyo Xuseen iyo ragii Saalax kaga gooyay  
Gaashaamaale wiilkii dilay galoomo siiyeene*

Si Harbi était vivant, hé Abdi, je ne me lamenterais pas en exil  
C'est au mois de mars<sup>1315</sup> que nous avons subi des massacres  
Candhoole, on n'aurait pas été tué d'un coup de feu

---

<sup>1312</sup> idem, p.149

<sup>1313</sup> ibidem, p.174

<sup>1314</sup> Omar Maalin, inédit. Proféré en 1984

<sup>1315</sup> Les événements du 19 mars 1967 font référence aux soulèvements après le referendum qui a donné le « oui » au maintien dans le cadre français. Il s'en suivra une répression dont les victimes sont les leaders dont le poète regrette la disparition, et qui a marqué la conscience des Djiboutiens pour leur inspirer des poèmes (nous en avons trouvé beaucoup).

L'épouse de Cisman ne serait pas veuve aujourd'hui  
Ceux qui ont tué Goohis, Houssein et Salax  
Et y ont ajouté Gashamaleh, les colonisateurs ont décoré

La tonalité générale du poème dont nous tirons l'extrait est une longue litanie qui évoque la mort tragique des héros tombés sur la voie de l'indépendance.

Après avoir dit son enracinement personnel, dans un espace et un temps, ce qui lui donne une identité, l'auteur va-t-il en rester là ? Wabéri semble vouloir dire les siens. Pour donner une épaisseur à cette réappropriation spatio-temporelle, il est essentiel de revenir sur l'histoire douloureuse des résistances. N'est-ce pas le fondement de tout patriotisme ?

## **2- DIRE LES RÉSISTANCES**

Djibouti a été un territoire français pendant plus d'un siècle. Du point de vue djiboutien cela est dû aux aléas de l'histoire. Il n'a jamais été question d'une soumission totale. Comme nous l'avons vu, la frontière réellement contrôlée par l'administration coloniale rétrécissait pour aboutir au barrage de Balbala.

Comment s'effectue cette résistance ? Des hommes à la terre tout semble se conjuguer pour refuser la colonisation. Alors il serait intéressant de suivre comment Wabéri met en scène ces deux formes de résistance.

### **a- Patriotisme des hommes**

Il y a eu des combats. Awaleh (le père de Abdo-Julien et mari d'Alice) l'atteste :

*« N'oublions pas que nous n'avons jamais accepté la domination du colon. Même devant le fait accompli et la loi du plus fort, nous résistions sourdement, secrètement. »<sup>1316</sup>*

---

<sup>1316</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Transit*, p.73

Dans *Le pays sans ombre*, la déclamation du fou, personnage symptomatique, est significative. Il est celui qui ne s'est pas compromis. Après l'indépendance, devenu fou, à cause certainement de la non-conformité de ses aspirations avec la réalité, il rappelle, comme un réciteur officiel, les événements héroïques :

*« Nous, les fous fougueux, nous étions les plus acharnés nationalistes. Nous avons fait la guerre aux Français. Nous avons laissé les plus fougueux d'entre nous sur les champs d'honneur à la poudrière, à Gabode ou Loyada, sans parler des lignes de la frontière où les soldats ennemis étaient plus nombreux que mouches sur une plaie ouverte. (...). A présent on ne comprend rien à rien. Sincèrement, nous regrettons l'ère des Khaireh Addeh qui avait le mérite de la clarté, au moins. »*<sup>1317</sup>

La volonté de l'écrivain est de « rassembler tous les quidams qui ont compté dans ce pays »<sup>1318</sup> dit le peintre. L'auteur insiste sur la lutte pour l'indépendance parce qu'elle est fondatrice de l'identité djiboutienne.

Dire l'horreur est aussi une forme témoignage. Et l'auteur décrit les douleurs de la torture subie par la population sur la voie de l'indépendance. Il y a d'abord un instrument, tranchant, utilisé par les tortionnaires coloniaux et qui fait, à l'époque, très peur : c'est le ventilateur :

*« On chuchotait que, dans la conquête des colonies, le coup du ventilateur assassin avait été utilisé par le 2<sup>e</sup> Bureau de l'Armée française pour se débarrasser des activistes. »*<sup>1319</sup>

Wabéri insiste sur cette technique symbole de la cruauté coloniale qui consistait à décapiter les prisonniers. Cela sème la psychose dans la population.

*« Pendant le couvre-feu de l'été 1966, dans la ville, pratiquement tous les foyers enlevèrent leur ventilateur puisque cet appareil devint le meilleur allié du pouvoir brutal et colonial. »*<sup>1320</sup>

Wabéri dévoile les aspects noirs de la colonisation. Si pour la France officielle on exalte les réalisations qui instrumentalisent le pays, pour l'auteur djiboutien ce sont les manifestations tragiques qui sont mises à jour.

*« Beaucoup de cadavres furent retrouvés, gorge tranchée, à la morgue municipale après la visite du général-président. Il y eut partout des enterrements à cinquante francs où tout le monde pleurait. »*<sup>1321</sup>

---

<sup>1317</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Le pays sans ombre*, p.22. Le « Khaireh Addeh » est le Blanc.

<sup>1318</sup> idem, p.83

<sup>1319</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Cahier nomade*, p.21

<sup>1320</sup> idem, p.22

Comme toujours il investit ironiquement le discours colonial. La profusion de détails concourt à nous donner une image saisissante et le degré de disproportion entre la valeur supposée de la fierté d'un homme, De Gaulle, cause de ces massacres et la dépréciation de vies humaines autochtones. On sent la colère sourdre dans les descriptions de Wabéri:

*« La ville n'était plus que cendres et larmes. (...) Des cohortes d'indigènes partirent pour le désert où ils escomptaient trouver Dieu en personne. Mahamoud Harbi, le chef des porteurs de pancartes, fut poignardé dans le dos. Il avait échappé de justesse au coup du ventilateur assassin. L'exil l'appelait de toutes ses forces et il ne pouvait lui résister. Dans le territoire de poche, une odeur de débauche et d'enfermement s'exhalait. »<sup>1322</sup>*

Et la cruauté prend d'autres proportions. Tout est question de point de vue : il y a d'un côté l'ordre colonial, qui prétend pacifier et étouffer toute velléité de liberté et il y a de l'autre cette perception de la cruauté brutale.

Lorsque l'auteur note que *« les artificiers de l'Indo entourèrent cette dernière d'un rideau de fils barbelé entrelardé de bombes à fragmentation. »<sup>1323</sup>* Il révèle la brutalité des militaires, rescapés de la guerre perdue d'Indochine, qu'il appelle *« les nostalgiques de l'Indo et de l'Algérie française »<sup>1324</sup>* et qui cherchent donc à se venger ou à se racheter.

L'auteur se propose de nous conter la

*« Chronique de la cruauté ordinaire entre Cancer et Capricorne. Le gouverneur de la colonie va serrer les boulons, fermer les écluses de la frustration et les autres bouches d'aération.(...). Des légionnaires, tout en rut et rictus, montent la garde sur les toits des bidonvilles, les mouchards fourmillent et les cadavres sont encore chauds sous le soleil assidu du petit matin. On s'entraîne à peu de frais sur des cibles nomades. On canarde, on colporte, on déporte. On arrête et torture, dans un désordre digne de la drôle guerre, les dangereux larrons, les « sans-papiers », les broussards, les « terroristes à la solde de l'idéologie rouge en provenance de la Somalie », etc. la capitale est encerclée par des fils de barbelés pour éviter la contamination, des bédouins sautent sur des bombes enterrées, disséminées un peu partout du côté de Balbala et de Haramous. Des enfants, à peine sevrés, s'amuse avec des grenades camouflées qu'ils prennent pour des jouets exotiques. »<sup>1325</sup>*

---

<sup>1321</sup> ibidem, p.23

<sup>1322</sup> ibidem, p.26

<sup>1323</sup> ibidem, p.28

<sup>1324</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Balbala*, p.150

<sup>1325</sup> idem, p.151

Bref l'indépendance, que le langage populaire prononce « adipandas » est  
*« renvoyée au cachot. L'administration est rassurée sur son avenir, la paix  
et l'ordre seront maintenus quel qu'en soit le prix. La récréation est finie. La  
mise en sourdine de la petite musique nationaliste redémarre de plus  
belle. »*<sup>1326</sup>

Alors comment s'organisait cette lutte ? Quels étaient les moyens utilisés ?  
L'espace était assurément un auxiliaire précieux. A la suite des événements  
d'août 66, voici la situation :

*« La ville n'était plus que cendres et larmes. (...). Des cohortes d'indigènes  
partirent pour le désert où ils escomptaient trouver Dieu en personne. »*<sup>1327</sup>

On voit que l'espace de la ville de Djibouti était tenu par le pouvoir colonial.  
Par contre l'espace de la brousse est aux mains des Djiboutiens, qui s'y replient.  
*« Partir. A pied. A dos de dromadaire »*<sup>1328</sup> tel est le lot de ceux qui fuiront la  
répression.

Et ce sera la stratégie de base de la lutte d'indépendance. En effet, sur la  
base des traditions guerrières, voici comment, reprenant ironiquement le lexique  
employé par le colonisateur, Wabéri retranscrit les réactions guerrières des  
nomades insoumis:

*« Lever un vieux chant de la brousse pour rallier, relier, connecter, réveiller  
les énergies dormantes, secouer les arborescences généalogiques. Les  
vielles lois souterraines pointant le bout de leur nez. Rezzous, razzias,  
fantasias, vendettas, barouds d'honneur, tout ce qui effrayait la bonne  
ordonnance coloniale. »*<sup>1329</sup>

C'est le mouvement qui caractérise au mieux cette forme de résistance.  
Les autochtones font tout pour ne pas se retrouver prisonniers. Ils vivent sur un  
territoire organisé différemment.

*« Passage et repassage des frontières qui n'ont de sens pour personne ;  
élans de la vie nomade, mobilité, coopération, échange, partage, puissance  
de nuisance. »*<sup>1330</sup>

C'est un espace, un pays, qui est porté dans le cœur et les esprits et qui à  
son tour protège, dissimule par ses dimensions. Le colon est lui prisonnier, sous  
la plume ironique de Wabéri, d'un minuscule territoire, qui se réduit, nous le

---

<sup>1326</sup> ibidem, même page

<sup>1327</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Cahier nomade*, p.26

<sup>1328</sup> idem, p.129

<sup>1329</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Transit*, p.91

<sup>1330</sup> idem, p.91

savons, à la ville de Djibouti. La stratégie du Djiboutien s'oppose à celle du colon :

*« Repli tactique et ressourcement. Retour au point de départ, à l'arrière pays mental – quelque chose de plus large que la colonie aux dimensions de timbre-poste, de confetti empoussiéré. »*<sup>1331</sup>

C'est donc un espace physique de liberté mais aussi un espace mentale, porté en soi, que la colonisation ne peut investir. Le mouvement permanent propre aux nomades est donc la tactique de guerre, selon le grand-père:

*« C'est notre force, notre fierté, car on se gardait d'offrir à l'occupant le tout cru de nos pensées intimes et dès que les choses tournaient au vinaigre, sur un signe ou sur un claquement de doigts, nous prenions le large : à nous la blancheur, la barre de fer chauffée à blanc du soleil de l'insoumission, le seul horizon à notre portée. Et toutes ces saisons qui avaient visage de terreur, nous les passions dans l'arrière pays nomade. De khamsin en mousson, c'était le va et vient entre la côte et l'arrière-pays (...). »*<sup>1332</sup>

Il se qualifie de « vieux marcheurs que l'administration n'avait réussi à dompter »

Et c'était une lutte de tout le monde et de tout le temps. L'énumération suivante est révélatrice de l'implication des différentes catégories de gens, de l'effort continu et de la stratégie multiforme :

*« Le cycle des luttes reprenant sa fronde ailleurs, demain, reposant sur la colère spontanée, la militance clandestine, les mots d'ordre des poètes et des chanteurs, les ruses de la multitude, les mille et un visage de la solidarité. »*<sup>1333</sup>

Comment l'espace est-il un auxiliaire ? De plusieurs manières. Voyons l'exemple du combat contre le passage du chemin de fer.

## **b- Espace de liberté**

Les guerriers qui ont cherché à faire plier le rail ont été des résistants. Ainsi un des épisodes les plus durs de cette lutte anti-coloniale a été l'opposition à la voie ferrée. Les Djiboutiens ont très vite compris sa signification : la spoliation de leur terre pour l'usage exclusive des blancs. Alors ils se sont dressés. Voici, à

---

<sup>1331</sup> ibidem, p.91

<sup>1332</sup> ibidem, p.114

<sup>1333</sup> ibidem, p.90



propos du rail, un extrait du récit, sous les traits épiques, dans *Le pays sans ombre* de Wabéri.

*« Il a surgi un jour de 1897. Il a terrorisé plus d'un nomade pourtant peu impressionnable. Les deux rails ont tracé un cercle de Dante. Il a blessé le pays réel. Juste un exemple : au lieu-dit Jab Issa, des guerriers de cette tribu ont massacré des ouvriers du chemin de fer qui insistaient pour faire passer les rails perfides du monstre sur le sanctuaire d'un ancêtre vénéré. La vengeance des troupes coloniales a été à la mesure de leur réputation. Il a fallu attendre trois années avant de reprendre les travaux. »*<sup>1334</sup>

Et ainsi le cycle de victoires et de défaites va se poursuivre durant 20 ans de 1897 à 1917. Les nomades lui ont porté des coups avec leurs méthodes de guerre. Wabéri en fait des héros luttant contre un monstre très puissant. Mais ils ont, à leur côté, les éléments de leur environnement. Ils se relèvent des échecs :

*« Les Issas, assommés, se retrouveront les fesses dans la poussière. Puis ils lèveront la tête – Ciisow Sarakaa ! Ciisow Sarakaa ! Ils rameuteront leurs frères éparpillés, ils lanceront des rezzous. Ils lanceront des razzias. Le monstre sera vaincu pour quelque temps. Un panneau préviendra : « travaux arrêtés ». Les autochtones se montreront coriaces. Le soleil déféquera sur les viscères d'acier du monstre comateux. »*<sup>1335</sup>

Mais le monstre avancera toujours. *« Il quittera la minuscule colonie française au bord de la mer Rouge. »*<sup>1336</sup> Cela n'empêche, les embuscades l'attendent:

*« Le dernier carré des adversaires n'a pas encore dit son dernier mot. Des hommes en reptation, poignard entre les dents, ont attaqué les bivouacs. Des ingénieurs blancs ont péri sous l'arme blanche. »*<sup>1337</sup>

Donc la résistance n'a jamais baissé les bras. C'est l'héroïsme incontestable. Ils ont tenu tête au monstre des hommes blancs: *« Il a été pillé. On a failli sonner l'hallali... »*<sup>1338</sup> du côté de la Compagnie.

Mais la terre et les éléments du paysage de Djibouti n'ont pas abdicué. Comme s'ils s'étaient tous ligüés, Wabéri les personnifie, et les range aux côtés des hommes.

*« Il a frémi à la vue du premier fleuve : l'Awash. Il a peiné du côté d'Awash (la ville), le territoire est basaltique, la population afar, issa ou orgabo. (...) Le soleil a ricané le jour, les hyènes ont menacé à la tombée de la nuit ».*<sup>1339</sup>

---

<sup>1334</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Le pays sans ombre*, p.93

<sup>1335</sup> idem, p.93

<sup>1336</sup> ibidem, p.95

<sup>1337</sup> ibidem, p.95

<sup>1338</sup> ibidem, p.96

Mais finalement il aboutira car l'histoire est en marche. Les Issas eux-mêmes trouveront des avantages à ce train, mais il n'en est pas question pour le moment.

Au-delà du rail l'espace dans son ensemble participe à la résistance. Nous l'avons vu, la résistance est une permanence des rapports avec les colons. Pourtant c'est une vision complètement occultée dans les écrits français. Wabéri y revient massivement. Maître de son espace, grâce à la mémoire et à son écriture, il décline ces résistances que l'espace djiboutien met en œuvre.

*« On connaît aussi la suite. Bouti l'ogresse, maîtresse de la gadoue, résistera à la cartographie militaire. Multiplier les venelles, les dédales, les intersignes, les courbes et les culs de ressacs. »<sup>1340</sup>*

Résistance de la ville de Djibouti, organisée en quartiers difficilement accessible aux Blancs, nous l'avons vu, parce que ne correspondant pas à la géométrie occidentale. Mais c'est surtout le grand espace de la brousse qui est un auxiliaire. La dichotomie est nette entre les espaces coloniaux et les espaces de liberté et de refuge.

*« Par chance nous avons assez d'espace pour nous replier (...). Nous pouvions nous replier dans la brousse, ni vus ni connus. Et surtout pas de papiers. Ainsi, les actions les plus apparemment généreuses de l'administration étaient ignorées sinon rejetées massivement comme les campagnes de vaccination. Le village, l'école ou la ville, nous les avons refusés et préféré notre vie rustique. »<sup>1341</sup>*

Ici sont énumérés les éléments considérés comme instrument de soumission au colon. Cette réaction de défiance à tout ce qui mène vers le colonisateur (son espace culturel, social, et administratif) est comparable à celle des autres régions colonisées comme l'Algérie.<sup>1342</sup>

Les résistants ont une relation charnelle avec leur terre. Avec leur instinct de nomade, ils perçoivent ses réactions. Le grand-père, Awaleh, le rappelle :

---

<sup>1339</sup> ibidem, p.96

<sup>1340</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Cahier nomade*, p.133

<sup>1341</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Transit*, p.91

<sup>1342</sup> Voir le livre d'Yvonne Turin, *Affrontements culturels dans l'Algérie coloniale, écoles, médecines, religion, 1830-1880*, éditions François Maspero, Paris, 1971

« Mes camarades et moi (...) savions d'instinct guetter les pulsations de la croûte terrestre, sonder les entrailles du désert, décrypter le livre des sables, prévenir un orage. »<sup>1343</sup>

Un certain nombre de négations montrent comment la soustraction à l'autorité est multiforme. D'une part le refus de la soumission administrative

« Aucun membre de notre armée de gardes-frontières, appelée GNA (Groupements nomades autonomes), n'est pourvu d'un authentique acte de naissance, nous sommes tous « nés vers... ». C'est que le temps des nomades ne se soumet à aucun calendrier, ne s'encombre d'aucune archive, ne signe à la volée ses papiers administratifs exigés par les barbichettes de la troisième République. Tout le monde était « né vers » de mon temps et il a fallu l'intrusion de l'administration française pour nous imposer cette délicate intention. Pour notre bien, bien entendu. Et nous l'avons accepté sans barguigner. »<sup>1344</sup>

C'est ensuite le départ vers les ailleurs non contrôlés par le colonisateur.

« Nous allions plus vite que leur musique, nous étions infatigables, les détrousseurs de caravanes en savent quelque chose. »<sup>1345</sup>

L'écrivain djiboutien remet donc les choses à leur place. C'est dans ce cadre là que son œuvre prend sens et se fait reconnaître par la critique. Sur le cas particulier de Wabéri voici comment son écriture est vue comme une œuvre salutaire. Jean-Claude Guillebaud présente, dans une note de lecture de *Balbala*, un résumé rapide de la situation ancienne :

« Aden, la mer Rouge, la Corne de l'Afrique : est-il des régions du monde sur lesquelles on ait tant écrit ? Passage littéraire obligé depuis plus d'un siècle – Rimbaud, Soupault, Leiris, Monfreid, Morand, Londres, Kessel, etc. – Djibouti semblait jusqu'alors comme recouverte d'une sédimentation littéraire enfouie sous un amas de rhétoriques imagées, récits fiévreux ou extasiés mais tous procédant – fut-ce en négatif – du regard colonial. »<sup>1346</sup>

Il présente ensuite la situation nouvelle, celle où l'échange commence à avoir lieu, à travers le discours des anciens colonisés :

« Aujourd'hui, enfin, écrit-il, des voix « autochtones » commencent à s'affirmer sur le terrain même de la littérature. »<sup>1347</sup>

Et il conclut, pour saluer l'œuvre et le talent de Wabéri, qui par sa prise de parole permet de tourner une page de l'histoire :

---

<sup>1343</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Transit*, p.113

<sup>1344</sup> idem, p.114

<sup>1345</sup> ibidem, même page

<sup>1346</sup> Guillebaud, Jean-Claude, « Voix rebelle à Djibouti : une Afrique terrible et douce », in *Le Monde diplomatique* n°526 de janvier 1998

<sup>1347</sup> idem

*« Abdourahman A. Wabéri est certainement le plus prometteur de ces écrivains de l' « après ». (...) On ne pourra plus jamais écrire sur Djibouti comme au temps, pas si loin, où ses vrais habitants étaient muets. »<sup>1348</sup>*

Mais la prise de parole n'a pas seulement pour objectif de se dire, pour se repositionner sur une terre et une histoire. Il y a également une sorte de dialogue avec la culture coloniale dominatrice. Le Djiboutien dit sa vision de l'Autre, le regardant colonial. Comment, l'écrivain peut-il parler de ce monde là ? Qu'est-ce qu'il en révèle fondamentalement, en prenant la parole à son tour? Nous allons étudier la démarche suivie par les auteurs djiboutiens et tout particulièrement celle de Wabéri.

## **B- DÉCONSTRUIRE LE DISCOURS COLONIAL**

Il est évident que l'auteur djiboutien ne peut assumer le discours colonial tenu par le colon sur lui-même. En effet nous pouvons affirmer avec Daniel-Henri Pageaux que

*« Toute littérature qui réfléchit, même à travers la fiction, sur les fondements de l'identité véhicule, pour se construire comme pour se dire, des images d'un Autre. »<sup>1349</sup>*

Alors sa démarche ne sera-t-elle pas plutôt un démontage du discours bien pensant et paternaliste ? En effet comment répondre à la prétention des coloniaux sinon en leur renvoyant une lecture lucide de leur discours et les mettre face à leur propre image dans le regard du djiboutien.

### **1- RHÉTORIQUE DU RENVERSEMENT**

C'est en investissant le discours de l'Autre que l'auteur djiboutien démonte la vision coloniale. Cet investissement peut prendre plusieurs formes il garde le même objectif qui consiste à démontrer que le discours colonial est prétentieux.

#### **a- Réinterprétations du discours colonial condescendant**

---

<sup>1348</sup> ibidem

<sup>1349</sup> Pageaux, Daniel-Henri, op.cit. p.158

Réinterpréter c'est donner une nouvelle lecture, souvent décalée et irritante pour le colonisateur, mais qui remet l'espace djiboutien et ses habitants au centre.

Et c'est justement par l'histoire que Wabéri commence. Reprenons un passage révélateur de l'ironie de l'auteur qui révèle un agacement devant tant de discours absurdes :

*« Dans les livres d'histoire, dans les articles et les coupures de journaux, ramenés des archives nationales d'outre-mer installées à Aix-en-Provence par maman pour ses recherches, on retrouve quantité de termes et de dénominations insultantes, vues de l'esprit d'anthropologues et autres abracadabrants tribulogues à ranger dans le magasin aux oubliettes et aux anathèmes historiques. (...). Elle nous bassine (...) avec ces pauvres petits hommes accablés par le climat, boudés par les acacias volatils mariés au vent du désert, démunis techniquement, insignifiants historiquement, menacés par les pandémies, embrumés par la maladie du sommeil, réduit à la nudité et submergés par une démographie galopante. Il est toujours question de ces esprits ballottés d'émerveillement et d'innocence, nourris au lait de la France bienfaitrice (retour légitime du coup de bâton) qui les a sauvés. Dans les éditos des journaux d'époque, on nous distillait le risque des choix mutilants : les convertir ou les exploiter, les éduquer ou les émasculer, les développer ou les écraser. »<sup>1350</sup>*

### - Le rail

Dans ce processus de réinterprétation revenons, une fois de plus encore sur la terreur du rail. Si du point de vue français le train est un instrument de civilisation, comme on l'a vu, du point de vue djiboutien il a d'abord été perçu, légitimement, comme un viol. Et Wabéri conte, dans la nouvelle « conte de fer » et d'autres, cette violation de la terre. En disant les résistances et les massacres il donne une idée de l'opposition des nomades au déchirement de leur terre. Wabéri pose la question et répond : « *Combien de vie humaines perdues ? On n'a pas compté.* »<sup>1351</sup> Et, comme pour marquer le cynisme, il ajoute : « *On l'affublera du label « Conçu et réalisé par le grand génie français »*<sup>1352</sup> On voit ici le décalage entre les deux visions et donc les deux vécus : d'un côté le drame et

---

<sup>1350</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Transit*, p.33

<sup>1351</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Le pays sans ombre*, p.92

<sup>1352</sup> idem, même page

la tragédie, de l'autre l'exaltation cynique du génie, sans se soucier des sacrifices humains.

Le train est décrit comme un monstre qui écrase tout sur son passage. Les hommes semblent engagés dans une lutte inégale et vouée à l'échec.

*« Il a surgi un jour de 1897. Il a terrorisé plus d'un nomade pourtant peu impressionnable. Les deux rails ont tracé un cercle de Dante. Il a blessé le pays réel. Juste un exemple : au lieu-dit Jab Issa, des guerriers de cette tribu ont massacré des ouvriers du chemin de fer qui insistaient pour faire passer les rails perfides du monstre sur le sanctuaire d'un ancêtre vénéré. La vengeance des troupes coloniales a été à la mesure de leur réputation. Il a fallu attendre trois années avant de reprendre les travaux. »*<sup>1353</sup>

Il viole tout l'espace djiboutien, y compris les sanctuaires. Il brise les oueds et les montagnes, se creusant des tunnels. Il apporte la mort et la pourriture issue des cadavres, comme cela est visible dans le vocabulaire macabre:

*« Il enjambera les oueds. Il creusera des tunnels dans les flancs des montagnes couleur bistre.*

*Il comptera les crépitements de pierres éclatées sous le halo d'un soleil fulminant.*

*Tuméfaction. Il mangera le cœur de la région du quatrième jour de la création. Putréfaction. »*

Il a créé des bouleversements économiques.

*« Les autochtones se décourageront. Leurs caravanes feront grise mine face à la concurrence cahotante et bruyante du monstre métallique. »*<sup>1354</sup>

La machine a laissé des marques indélébiles sur l'espace et les hommes. Wabéri le dit par des phrases courtes qui semblent épouser le mouvement saccadé du train: *« Il a marqué l'espace. Il a excisé la terre. Il a marqué les hommes. Il a marqué les langues. »*<sup>1355</sup>

Mais il a bouleversé aussi la notion du temps, et donc du parcours de l'espace:

*« Il a transformé la notion du temps et de l'espace, le sens de l'histoire. Il s'est imposé aux autochtones. Ils l'ont appelé firhoun et ibliss »*<sup>1356</sup>

En effet ils ne comprenaient plus rien.

Dans *Balbala* l'auteur revient encore sur les effets du chemin de fer tracé dans le territoire.

---

<sup>1353</sup> ibidem, p.93

<sup>1354</sup> ibidem, p.94

<sup>1355</sup> ibidem, p.94

<sup>1356</sup> ibidem, p.97

« *Et deux lignes parallèles ont changé immédiatement la notion même du temps – deux lignes pour raccourcir la géographie.* »<sup>1357</sup>

Un certain nombre de bouleversements sont les conséquences directes de la vitesse du train. Le style ironique de Wabéri mélange les exemples en passant, avec la même vitesse du train, d'un univers à un autre.

« *Le monstre en fer a brouté les épineux et fait la nique aux rongeurs de tout acabit. Les fleurs d'agave et d'aloès ont-elles désormais le même goût ? Les fruits sauvages la même prune ? Le tamarin la même pulpe et le khat le même effet ? La rondeur des huttes portatives façonnées par les femmes nomades reculera devant les baraquements bancals, plus ou moins rectangulaires. L'œil suivra de loin en loin les termites de la brousse aux allures de fossiles, il s'installera à l'intérieur de la ville. La justice traditionnelle, le Xeer délivré sous l'acacia avec sa finesse et ses nuances antiques, est tombée en désuétude au profit d'un glaive austère lisible sur le fronton carré du plus grand immeuble de la ville, boulevard de la République.* »<sup>1358</sup>

Le train est un facteur de perturbation économique mais aussi culturelle. Et insidieusement le mode de vie change les rapports sociaux aussi. L'aliénation culturelle s'accompagne de ces nouveaux rapports marchands.

« *Le village, l'école ou la ville, nous les avons refusés et préféré notre vie rustique. Mais au fil du temps ceux d'entre nous qui s'étaient installés dans les petits bourgs le long de la voie ferrée Djibouti-Addis-Abeba se sont pris au jeu en envoyant d'abord un petit garçon, un orphelin, à leur école, comme ça pour voir.* »<sup>1359</sup>

Et puis c'est l'engrenage : le plus petit, puis le cadet, enfin l'aîné. Ils revenaient au bout de quelques années

« *avec un salaire sans se fatiguer les os. Leurs pères ouvraient aussitôt une boutique. Ils louaient désormais l'âne qu'ils prêtaient jadis. Petit à petit, ils se coupèrent de leur clan, parlèrent à tort et à travers de leurs ancêtres et rechignèrent à payer l'aumône. (...). Il ne reste plus au camionneur qu'à supplanter le chamelier, déjà concurrencé par le train.* »<sup>1360</sup>

Ainsi le train bouleverse la vie des nomades. Celui qui se veut être la manifestation du génie est perçu de ce côté-ci comme une machine infernale.

Venons-en maintenant à la ville de Djibouti et son port. Quelle valeur ce dernier prend t-il pour l'ordre colonial ? Comment percevoir l'espace urbain de

---

<sup>1357</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Balbala*, p.30

<sup>1358</sup> idem, même page.

<sup>1359</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Transit*, p.73

<sup>1360</sup> idem, même page

Djibouti pour un Djiboutien, qui revisite l'installation coloniale ? Voici comment celle-ci apparaît.

### - La ville de Djibouti

La ville de Djibouti est une ville coloniale militarisée :

« *Ville héraldique. Géométrie de la trahison. (...) Bâtie sur une carte militaire. Par la puissance coloniale. Djibouti. Gabouti. Jabuuti. Djebouti. Chevelure de madrépores.* »<sup>1361</sup>

Wabéri veut donner une esquisse, une perception sous forme d'image, non masquée par le discours. Et il donne avec des verbes à l'infinitif, pour souligner l'intemporalité, et fixer cette image dans les esprits, une série d'action du colonisateur qui remodèle l'espace djiboutien. Dans le passage suivant, il continue cette juxtaposition :

« *Premier mouvement : imaginaire colonial*

*Imprimer sa présence par le décorum. S'installer face à la mer. En savourer la brise.*

*Juxtaposer les fragments. Egrener les îlots de l'archipel. Découper la ville en portions ethniques. Militariser, mutiler, napoléoniser. Raturer la culture autochtone. Rester pour longtemps et assimiler dans un même mouvement les hommes et les paysages.* »<sup>1362</sup>

C'est un résumé rapide mais complet de l'intention coloniale et de son organisation de l'espace djiboutien. Il y a une forte militarisation et une négation des populations du pays. Le processus d'appropriation est vu comme une destruction.

Et il cite Maupassant :

« *« Nos mœurs imposées, nos maisons parisiennes, nos usages choquent ce sol comme des fautes grossières d'art, de sagesse et de compréhension. Tout ce que nous faisons semble en contresens, un défi à ce pays. »* (Maupassant, à propos de l'Algérie, 1881.) »<sup>1363</sup>

Après avoir rappelé la première forme de présence de la France sous les traits du vieil homme gardant le drapeau français, comme nous en avait parlé Denis de Rivoyre, Wabéri insiste sur l'aspect militaire et stratégique de Djibouti dans le discours colonial :

---

<sup>1361</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Cahier nomade*, p.132

<sup>1362</sup> idem, même page

<sup>1363</sup> ibidem, même page



« *Quelle ambition de départ pour une colonie qui deviendra, plus tard il est vrai, un camp d'entraînement, une base militaire cinq étoiles ! Qu'est-ce qui va peser dans la balance ? Quel officier ou quel amiral (...) vantera la position stratégique de ce Finistère africain ? Le mythe, lui court plus vite que le vent.* »<sup>1364</sup>

Djibouti aura toujours ce rôle pour la France, nous le verrons dans le chapitre suivant. Cette appropriation de l'espace mis au service d'un intérêt s'accompagne d'une négation de l'existence du peuple djiboutien et de sa culture. L'auteur djiboutien est conscient de cela. Il montre comment cette opération de non reconnaissance se déroule.

Nous savons déjà comment l'histoire des Djiboutiens est niée, réduite à une note de bas de page. Et voici comment dans le discours colonial, le pays sera instrumentalisé. Wabéri en perçoit le mécanisme qui consiste à ne lui donner de la valeur que parce qu'il sert à la France. Il a un rôle militaire pendant la colonisation et après.

Le pays est désigné en ces termes, que Wabéri reprend ironiquement pour s'en moquer : « *l'ex-colonie française, clef du dispositif militaire et stratégique de l'Occident dans la mer Rouge et l'océan Indien* ». <sup>1365</sup> Il est le lieu, pour l'auteur, de

« *toutes les vieilles badernes de l'empire déconfit s'y donnent rendez-vous pour pratiquer la plongée sous-marine, les chars à voile dans le désert, la chasse aux putes, la saut en parachute, et la casse de la négraille entre deux activités viriles.* »<sup>1366</sup>

L'énumération, du point de vue ironique de Wabéri, est significative, qui met en parallèle, par exemple, « chasse aux putes » et « casse de la négraille »

Mais il a aussi l'intérêt économique. Wabéri fait un rappel historique, en investissant à son tour un espace qui pendant longtemps était interdit aux siens. Le port Djiboutien est aligné sur les ports français. C'était pendant une longue période un espace exclusivement à l'usage de la France:

« *Ce port était au début de la décennie, c'est-à-dire un peu avant les chocs pétroliers successifs, le troisième port de France après Marseille et Le Havre.* »<sup>1367</sup>

---

<sup>1364</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Balbala*, p.31

<sup>1365</sup> idem, p.72

<sup>1366</sup> ibidem, p.150

<sup>1367</sup> ibidem, p.95

A quoi servait, de façon plus générale, ce petit coin sans passé, sans habitants et sans ressources ? Lisons la réponse étonnante de Wabéri dans *Cahier nomade*:

« *En dehors de l'intérêt dûment économique pour la métropole, la colonie avait l'avantage d'accueillir les fils rebelles, les délinquants, les patoisants, les marchands d'armes, les communards et autres indésirables. Les écrivains venaient y puiser leur stock d'idées reçues et d'images morbides dans ce qui leur semblait une momie spatiale.* »<sup>1368</sup>

Il y a donc trois fonctions aliénantes : instrument économique, prison pour déportés, et sources d'inspiration pour des auteurs en manque de clichés. On peut y lire l'allusion à Rimbaud, vendeurs d'armes, et communard. On y lit aussi la colère contre ces marchands d'idées reçues qui se sont complus dans la facilité et ont enfermé le pays dans les clichés.

Mais cette instrumentalisation de l'espace djiboutien, s'accompagne, nous le savons d'une négation du peuple djiboutien. Ce processus de négation de l'espace et du peuple djiboutien, que nous avons en œuvre chez les écrivains et voyageurs français, est vu par Wabéri avec l'ironie qu'on lui connaît.

On se souvient que lors de sa visite tragique d'août 1966, le général De Gaulle avait refusé de recevoir et d'entendre les revendications des manifestants. Wabéri constate qu'il « *leur avait refusé du coup le statut de peuple* »<sup>1369</sup> Ce geste est hautement significatif pour les Djiboutiens. De Gaulle, le grand homme du point de vue français, n'a eu que du mépris pour eux.

Même après l'indépendance, l'image de Djibouti restera prisonnière, nous le verrons à travers les journaux français, comme « *une nation croupion, encore à la recherche d'elle-même* »<sup>1370</sup>, d'après un journaliste parisien, Philippe Leymarie. « *Mais où est le Djiboutien dans tout ça ? Qui s'en soucie ?* »<sup>1371</sup> interroge l'auteur, fatigué de ce discours négateur.

Le petit-fils, Abdo-Julien, en rapportant un épisode inhumain de la colonisation dénonce aussi cette attitude qui a conduit à la barbarie.

---

<sup>1368</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Cahier nomade*, p.22

<sup>1369</sup> idem, p.28

<sup>1370</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Balbala*, p.71

<sup>1371</sup> idem, même page

« *Automne 1892. (...) nos grands-pères en tenue traditionnelle rassemblés sous une cahute signalant leur nom générique, Somalis, au jardin zoologique d'Acclimatation. (...). Dire que mon grand-père a servi en tant que soldat chargé de la surveillance des frontières pour le compte de cette République qui avait mis son grand-père en cage, dans un zoo ouvert aux quatre vents.* »<sup>1372</sup>

Dans le discours de l'époque on se vantait de faire connaître et de faire aimer les colonies aux Français pour flatter leur fierté. Mais l'Autre, l'habitant de ces colonies, était mis en cage. Wabéri en revisitant ces événements en donne une autre lecture, la lecture qui s'impose, dans l'interrogation du petit-fils : « Alors que nous donnions notre sang, on nous réduisait à des animaux », semble t-il se dire.

Une autre forme de négation consistait à miniaturiser le pays. Nous avons déjà vu ce processus chez les premiers voyageurs. La petitesse, accolée au territoire, est reprise aussi par Wabéri pour la démonter. Voici comment l'auteur relève la disproportion entre la grandeur de l'homme politique, De Gaulle, et sa perception du territoire:

« *La visite du général-président prit de court tout le monde dans le confetti de l'Empire. (...)*

*Pourtant le général-président ne cachait pas son immense mépris pour ces territoires de poche, qui s'agitaient de par le monde, qu'ils se trouvent dans la mer turquoise des Caraïbes, dans la mer dite Rouge ou dans l'océan Indien.* »<sup>1373</sup>

Un certain nombre de qualificatifs concourent à exprimer cette idée de petitesse: « *la colonie lilliputienne* »<sup>1374</sup> qui désigne Djibouti, vu aussi comme un « *territoire exigu* »<sup>1375</sup>, « *pays lambda, ce pédoncule qui attache l'Afrique à l'Asie* ». <sup>1376</sup>

Un certain nombre de comparaisons renvoient, par ricochet à l'espace français. Wabéri semble se délecter, en reprenant ces images pour mieux les

---

<sup>1372</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Transit*, p.119

<sup>1373</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Cahier nomade*,

<sup>1374</sup> idem, p.23

<sup>1375</sup> ibidem, p.28

<sup>1376</sup> ibidem, p.99

démonter: « ce *Finistère africain* ? »<sup>1377</sup>, « la sous-préfecture coloniale ».<sup>1378</sup> Djibouti ne serait donc que comparable à la plus petite unité administrative, département, et même moins. « la cité modèle, aussi modèle qu'une sous-préfecture de l'Ardèche ou de l'Ariège ». <sup>1379</sup> La comparaison déconstruit tout de suite. Et la suprême petitesse avec des comparaisons de ce type. « la colonie aux dimensions de timbre-poste, de confetti empoussiéré. »<sup>1380</sup>

L'auteur investit massivement le discours colonial pour en démontrer l'inanité. Mais il ne s'arrête pas là. Il s'attaque à un personnage, presque mythique en France : le général De Gaulle. Tout est question de point de vue. Comment l'homme politique apparaît-il dans la vision djiboutienne ?

### **b- Ironiser sur la farce tragique**

Wabéri met en branle une sorte de scène où les acteurs sont d'une part le général et son gouverneur et d'autre part les porteurs de pancartes dont le premier, Mahamoud Harbi.

C'est une farce dans la manière ironique de Wabéri et une tragédie parce que la torture et la répression sont très visibles à travers le lexique déployé.

### **- La figure du général**

Il y a d'abord la figure du général De Gaulle. L'auteur met en parallèle les deux visions : celle qui élève le général au « rang » de grand homme et celle des autochtones qui perçoivent le mépris dont nous retrouvons l'expression dans l'insistance de Wabéri.

*« La visite du général-président prit de court tout le monde dans le confetti de l'Empire. Ce dernier sur le chemin de Phnom Penh – le fameux discours de Phnom Penh, que les lycéens de la métropole (et de ses possessions) apprennent par cœur pour le programme du bac, était déjà dans sa poche droite – avait souhaité faire une pause digne de son rang sur ces arpens de basalte appelés officiellement la côte française des Somalis. »*<sup>1381</sup>

---

<sup>1377</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Balbala*, p.31

<sup>1378</sup> idem, p.37

<sup>1379</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Transit*, p.61

<sup>1380</sup> idem, p.91

<sup>1381</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Cahier nomade*, p.22

Wabéri déconstruit donc l'image du héros de la seconde guerre mondiale. En le ramenant à ce « fameux » discours étudié à l'école. L'allusion au discours dans la poche précisée « droite » indique comment Wabéri, rend ordinaire le personnage. Ce grand homme n'a eu que du mépris pour les populations du pays de « basaltes » et l'auteur semble le lui rendre aujourd'hui. En effet c'est une mauvaise surprise :

*« Le grand Charles de Gaulle – Digol, selon le journal de la rue – fut houspillé par une foule qu'il avait cru venue l'acclamer. »<sup>1382</sup>*

Mais tout ne s'arrête pas là. Comme pour se moquer d'eux, il prolonge son séjour. Wabéri insiste encore sur la dépossession qui caractérise ce territoire. Comme nous l'avons vu soit il est instrument économique soit une fabrique à clichés pour les sociétés savantes.

*« Nul n'attenta à la vie du général-président, qui, goguenard, prolongea de trois jours son séjour dans la colonie chère à la Société de géographie de Paris (quai Conti), aux collectionneurs de beaux timbres (boulevard Brune), à la Compagnie des Salins du Midi (sise à Marseille) et à Albert Londres, qui avait péri non loin de là. »<sup>1383</sup>*

Et en guise de toute réponse à la demande de liberté, l'homme de l'appel du 18 juin, lance les troupes sur la population. Il s'en suivra un massacre que l'écrivain présente ainsi :

*« Depuis la prison de Gabode, on entendait les hurlements des jeunes gens dépecés. Sur l'étal du gouverneur boucher, on trouvait, entre burlesque et épouvante, c'est-à-dire pêle-mêle, les insignes du général-président, des seins des autochtones et des bouts de cigares. »<sup>1384</sup>*

Voici comment Wabéri ironise et dénonce la tragédie. Entrant dans la peau du général et celle du gouverneur, donc de la vision coloniale, il feint l'étonnement (certainement réel pour les coloniaux) devant ce qui était vu comme une incongruité, un manque de politesse inouï :

*« Une farce tragique l'attendait sur la place Rimbaud : des porteurs de pancartes que le gouverneur croyait venus saluer l'homme d'Etat exigèrent tout bonnement l'indépendance immédiate et totale du territoire exigü. Non mais des fois ! Mais bon Dieu, quel affront au général, quelle audace et quelle innocence ! (...). »<sup>1385</sup>*

---

<sup>1382</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Balbala*, p.151

<sup>1383</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Cahier nomade*, p.25

<sup>1384</sup> idem, p.28

<sup>1385</sup> ibidem, même page

Pour réparer ce tort et laver l'affront le gouverneur « embastilla la ville pour l'éternité. Les artificiers de l'Indo entourèrent cette dernière d'un rideau de fils barbelé entrelardé de bombes à fragmentation. »

Alors quelle image les Djiboutiens peuvent-ils avoir du fameux général ? L'image d'un bourreau ou d'un bon père de la nation ?

Chez Malraux, admirateur du général, il n'est pas difficile de comprendre qu'il imagine des scènes confortant son désir de voir tous les peuples se prosterner devant la figure de De Gaulle. Voici comment il imagine la réaction des Djiboutiens à la mort de son président.

*« A Colombey pour ses funérailles. Ponchardier, le « Gorille » de la Résistance, inventeur du mot, (...) devenu gouverneur de Djibouti, me raconte que les Afars et les Issas, dès l'annonce de la mort, se sont mis en marche à travers le désert pour venir écrire leur signe sur le registre ouvert au palais du Gouverneur. »<sup>1386</sup>*

Mais Hubert Deschamps remet les choses à leur place. Il indique, en tant que gouverneur, l'attitude indifférente des Djiboutiens face aux événements commémoratifs de la France. Il s'agit ici par exemple du 14 juillet:

*« J'avais remarqué, le 14 juillet, l'indifférence des indigènes à l'égard de la fête : pas de ces floraisons de drapeaux, pas de ces réjouissances bruyantes auxquelles l'Afrique et Madagascar nous avaient habitués. »<sup>1387</sup>*

### **- La figure du gouverneur**

La seconde figure d'épouvante pour les Djiboutiens est celle du gouverneur. Ce dernier se transforme en fauve. Dans le passage suivant de *Cahier nomade*, on le prendrait même pour un cannibale.

*« Chez nous, le gouverneur replit son costume de canaille, sa palette d'assassin, sa tête de chien et ses yeux de rapace. La colonie s'endormit sous le charme discret de la douleur tropicale. »<sup>1388</sup>*

L'auteur le présente sous la forme de bourreau. C'est un mangeur de requins, « le loukoum », qui transforme les indépendantistes en « emmerdeurs » et met au point des techniques de torture. Comme toujours, Wabéri l'écrase par son ironie :

---

<sup>1386</sup> Malraux, André, *La corde et les souris*, in *Œuvres complètes*, Gallimard, La Pléiade, 1996, p.870

<sup>1387</sup> Deschamps, Hubert, *Roi de la brousse, Mémoires d'autres mondes*, Berget-Levrault, Nancy, 1975

<sup>1388</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Cahier nomade*, p.25

« Pour le gouverneur du confetti qui adorait le loukoum, il fallait se débarrasser à tout coup des « emmerdeurs », selon son joli mot – d'où le coup du ventilateur entre autres occultes techniques. »<sup>1389</sup>

Et Wabéri conclut, comme pour en souligner la douleur : « Beaucoup d'emmerdeurs prirent la route de l'exil, nomadisant pour longtemps sur des chemins d'infortune. »<sup>1390</sup>

Pendant ce temps le gouverneur n'arrêtait pas de crier aux « emmerdeurs » comme on crie au loup »<sup>1391</sup> C'est donc un homme inquiet et aux abois puisque « dès le saut de son lit, le gouverneur s'enquerrait de ce qui se disait place des Chameaux »<sup>1392</sup>. Il est toujours à l'écoute pour se prémunir contre de mauvaises surprises. Il s'appuie sur les quelques informateurs autochtones pour se rassurer. Apparemment les problèmes, même d'insécurité, des gens du pays ne l'intéressent pas. L'auteur semble se mettre du côté des colons pour mieux démonter leur discours.

« Un agent de renseignement de la colonie, sur la foi de ses trois mouchards issus des tribus indigènes, le rassurait aussitôt. Rien d'inquiétant pour nos intérêts, encore et toujours des histoires de sang, de puits empoisonnés, de fiancées ravies, de razzias de zébus et de vendetta entre clans rivaux. (...). Voilà une journée qui s'annonçait bien pour le gouverneur malgré le soleil de plomb à décerveler les petites têtes blondes de l'école de la Nativité. »<sup>1393</sup>

Une fois réglé son compte au général de Gaulle et à son gouverneur, symboles du pouvoir colonial, l'auteur peut s'adresser aux écrivains et parmi eux à certains monuments. Mais le sont-ils du point de vue djiboutien ?

## **2- MARCHER SUR LE CADAVRE DES FAISEURS DE MYTHES**

Wabéri a décidé d'en découdre avec les faiseurs de clichés. Que fait-il des bâtisseurs et des écrivains ? Il ne pouvait manquer d'évoquer le discours de ceux qui ont pour ambition de se faire un nom ici, en territoire conquis. Mais, en tant qu'écrivain, il se devait de marcher sur les traces des auteurs français, pour investir aussi leur discours. Comment s'y prend t-il ?

---

<sup>1389</sup> idem, p.23

<sup>1390</sup> ibidem, même page

<sup>1391</sup> ibidem, p.24

<sup>1392</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Transit*, p.62

<sup>1393</sup> idem, même page

### **a- Ridiculiser le paternalisme du civilisateur blanc**

Pour une fois le colon est pris comme personnage. Lui qui avait le monopole de la parole, seul sujet, il est, à son tour, réduit au rôle d'objet. Son discours ne passe plus, il est distordu, il est dénudé. Il n'a plus de sens, ou plutôt il reprend son véritable sens, vu d'ici.

Dans *Le pays sans ombre*, le personnage de la nouvelle intitulée « la Coryphée de la colonie », Gastien Moteur, est symbolique de la prétention des personnages coloniaux imbus de leur personne et se donnant un rôle démesuré par rapport à leur valeur réelle. Mais en terre coloniale tout est permis. Voici le portrait du personnage et ses principaux traits.

*« Gastien Moteur est un homme entreprenant. Il se dit bâtisseur dans la lignée directe de Ferdinand de Lesseps. »*<sup>1394</sup>

On peut voir l'autoportrait qui le place sur le même plan que des bâtisseurs historiques comme Lesseps qui a percé le canal de Suez. Le nom « Moteur » est significatif. Il est en marche pour réaliser une grande mission civilisatrice. Son portrait se décline en deux mouvements : sa prétendue œuvre coloniale et sa prétendue valeur reconnue par la Patrie.

Et tout de suite Wabéri met en route sa machine à déconstruire le discours colonial.

*« A Bordeaux, les idées fourmillaient dans la tête de Gastien au point de ne plus fermer l'œil ; ce qui n'était pas pour plaire à sa femme. Odette est une grande brune potelée, sans goûts particuliers si ce n'est les souvenirs de son Morvan natal qu'elle porte en elle. »*<sup>1395</sup>

L'emploi du verbe « fourmiller » indique la quantité incommensurable d'idées de Gastien. Elles sont tellement nombreuses que l'auteur note, ironiquement, qu'elles l'empêchaient de dormir. C'est un véritable fardeau.

Et tout de suite il s'attaque au maillon faible : la femme du bâtisseur qui, elle, est presque une idiote, présentée « sans goûts », repliée sur l'image de sa région natale qu'elle porte en elle. Mais son mari, lui, a de grandes ambitions généreuses au profit de ces pauvres africains démunis :

*« Depuis qu'ils sont arrivés dans notre contrée (...) ils s'évertuent à changer, sans apparent succès, nos habitudes. Gastien s'est juré d'assainir*

---

<sup>1394</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Le pays sans ombre*, p.71

<sup>1395</sup> idem, p.72



*nos mœurs débiles, d'enlever de nos têtes de cambouis (selon son mot habituel). Il dit qu'il a des milliers de projets à concrétiser pour notre bien-être uniquement. Notre pays s'y prête parce qu'il est vierge comme la peau d'un nouveau-né, propre comme la praline d'un fruit mûr. Le pays est riche en matières premières et vide de concurrents contre qui cosser la tête, dit-il. »*<sup>1396</sup>

Les efforts qu'il prétend faire faire sont dits à travers les verbes d'action. Les changements qu'il veut apporter sont à la mesure de nos tares.

L'opposition est marquée entre les « ils » et le « nous ». Dans le discours prétentieux, repris en style indirect libre, l'auteur dresse une série d'oppositions entre les prétendus apports, sous forme de « milliers de projets », la multitude se voulant signifiante mais perdant par la même occasion tout réalisme concret, et les tares dont on veut nous soigner : « mœurs débiles », « cambouis ».

Les images qui présentent le pays comme une terre vierge, prête à la fécondation du génie français sont reprises sous forme de « nouveau-né », de « fruit mûr ». Il faut aussi y ajouter les richesses qui n'attendent que l'homme providentiel. Mais bien sûr Wabéri relève exprès cette image naïve et prétentieuse.

D'ailleurs l'œuvre de déconstruction et de démontage se précise. L'auteur qui passe au « je » se mettant ainsi dans la peau du personnage autochtone, énumère les instruments de l'ignorance du prétentieux :

*« N'avait-il pas emmené dans ses valises quelques livres indispensables pour la réalisation de ses multiples projets ? Bien plus tard, j'ai vu de mes propres yeux un manuel de bricolage, un missel, un livre de cuisine, un petit dictionnaire illustré et les inévitables albums de photos de Mme Odette. C'est tout. En vérité, je soupçonne Gastien de ne pas savoir lire correctement. »*<sup>1397</sup>

La révélation finale est un véritable camouflet. Le point de vue du récit est celui d'un Djiboutien. C'est lui qui a le dernier mot pour une fois. Le Djiboutien dénude le Français. Son discours est donc déconstruction du discours prétentieux du colon.

Pourquoi un discours aussi prétentieux ? En fait dans la situation coloniale de négation le personnage n'est pas conscient qu'il est observé par une

---

<sup>1396</sup> ibidem, même page

<sup>1397</sup> ibidem, même page

personne intelligente. On peut en juger par la manière dont il s'adresse à son boy. L'auteur nous livre l'autoportrait de Gastien à travers son discours :

*« Toi Zoko, me dit-il souvent en pointant son index sur moi, t'es pas comme tes z'otes frères, hein, mon petit Zoko-Zokomotive...toi, tu manques pas de jugeote...*

*- (...) seulement voilà i' te manque l'essentiel, l'éducation quoi... »<sup>1398</sup>*

Langage familier qui témoigne de son peu d'éducation mais aussi de sa familiarité avec le boy comme si c'était un petit animal domestique. Ce dernier, tutoyé, est seulement utilisé comme un réceptacle muet des délires de Gastien.

*« L'homme, comme je l'ai déjà dit hier à l'heure de l'apéro devant toute la colonie européenne présente chez le Père Urbain de Fourville, l'homme c'est quatre-vingt-dix pour cent de cran et dix pour cent de cœur. Est homme c'est lui qui ose. L'audace, un point c'est tout. Le reste, c'est de la littérature... »<sup>1399</sup>*

Toujours cette prétention ridicule. Cette fois-ci, il se met à définir l'homme qui ose, donc lui, et qui édifie la colonie, face à l'autochtone qui, pense t-il, l'écoute avec admiration. Et il l'affirme dans la même lancée :

*« J'ai ajouté : si ce pays est aujourd'hui ce qu'il est, on le doit à des hommes comme moi. Quatre-vingt-dix pour cent de cran et dix pour cent de cœur, c'est le panache qu'il faut ! »<sup>1400</sup>*

On connaît ce discours négationniste de l'Autre. Entre le plein et le vide, il n'y a pas de place. Bouteille et verre à la main, c'est en ivrogne, autre détail qui enlève la valeur à son discours, que Gastien continue de se valoriser, en se rangeant dans la race de bâtisseurs

*« sans laquelle – encore un fois – cette contrée ne serait pas le havre de paix, le pays de cocagne célèbre de par les mers. Oui, monsieur, cette terre est grâce à notre énergie un foyer salubre, une oasis calme et douceuse ! Amen. »<sup>1401</sup>*

Frantz Fanon décrit la psychologie de ce genre de personnage en ces termes :

*« Le colon fait l'histoire. Sa vie est une épopée, une odyssee. Il est le commencement absolu (...). En face de lui, des êtres engourdis, travaillés par les fièvres et les « coutumes ancestrales », constituent un cadre quasi minéral au dynamisme novateur du mercantilisme colonial. »<sup>1402</sup>*

---

<sup>1398</sup> ibidem, p.73

<sup>1399</sup> ibidem, même page

<sup>1400</sup> ibidem, même page

<sup>1401</sup> ibidem, p.75

<sup>1402</sup> Fanon, Frantz, *Les damnés de la terre*, La Découverte/Poche, 2002, p.53

Mais Gastien Moteur n'en est pas conscient. D'ailleurs a-t-il l'intelligence de se poser ce genre de questions ? Il a une autre conception des habitants du pays :

*« Tu sais, mon petit Zoko, que je peux tout te dire. Tu me l'autorises n'est-ce pas ? Je suis sûr que je peux tout te dire à toi, mon petit Zoko. T'es pas pour rien l'autochtone le plus futé que je connaisse, hein ? »<sup>1403</sup>*

Cette conception se dévoile à travers deux éléments : d'une part, le possessif et le terme affectif « mon petit Zoko » qui réifient le Djiboutien, et d'autre part, le préjugé sur ce dernier déclaré « le plus futé » dans un pays d'idiots cela va de soi dans son esprit, mais en même temps traité de « bourricot ».

Il continue à se confier à son boy, qu'il prend comme simple réceptacle, pour révéler une ambition encore plus démesurée :

*« Voilà je suis en train de mettre un petit pécule de côté. Tu sais à quoi servira cet argent, devine bourricot ? A dresser une statue à mon nom dans mon village en Gironde. »<sup>1404</sup>*

Sa statue de marbre portera l'écriteau suivant, qui est reprise de la formule consacrée, mais que, lui, adapte à son prétendu statut de bâtisseur de colonie:

*« Pour la Patrie reconnaissant, notre commune est fière de mettre sur un piédestal son fils Gastien Moteur, explorateur bâtisseur, mort chez les barbares. » »<sup>1405</sup>*

Mais le ridicule de la révélation est grossi : le piédestal est pour les grands hommes. Tout minable blanc, qui se prend pour civilisateur, aurait-il droit aux honneurs ?

Et voici le commentaire de l'autochtone « le plus futé » : pour lui ça dépasse l'entendement. Connaissant la médiocrité de Gastien, il prend conscience de la disproportion entre la folie des grandeurs et son incurie réelle.

*« J'en avais le souffle coupé. Pétrifié. Ainsi M. Gastien nourrissait des rêves de grandeur aux couleurs et à la mesure de l'Empire. Peut-être avait-il rêvé d'un stand dédié à lui tout seul lors de l'Exposition coloniale qui vient de s'achever à Paris ? »<sup>1406</sup>*

---

<sup>1403</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Le pays sans ombre*, p.76

<sup>1404</sup> ibidem, même page

<sup>1405</sup> ibidem, même page

<sup>1406</sup> ibidem, même page

Après avoir « descendu » le prétentieux bâtisseur, par cette finale qui donne la parole au Djiboutien, Wabéri s'attaque à plus costaud : les écrivains vendeurs d'images et de clichés.

### **b- Les auteurs célèbres**

Le changement de point de vue révèle, grâce à l'ironie, la sottise et la méchanceté des auteurs en question. Il commence par une déconstruction de Rimbaud, en lisant ses poèmes à la lumière de son vécu dans la région. Ensuite il s'attaque à Monfreid, autre producteur d'images, et enfin il convoque, rapidement les autres auteurs qui ont fait allusion à Djibouti dans leur production.

Rimbaud est certainement le plus célèbre des écrivains et poètes qui ont séjourné dans la région et qui y ont développé un discours. Ce dernier a vécu dans la région de Harar, les dix dernières années de sa vie, exerçant l'activité de convoyeur d'armes à destination de l'Abyssinie et ensuite de négociant pour le compte de la société de Bardey.

Voici comment, dans *Le pays sans ombre*, le personnage de la nouvelle « Le Peintre de la mer et le Buveur de vent » se moque de lui :

« Rimbaud quêtait un Je qui soit Lui et Autre à la fois. Nous, nous sommes à la recherche du Je dans le Nous indifférencié, hein Badar ? »<sup>1407</sup>

Il fait référence au poème intitulé *Le Bateau ivre*. Mais on s'en moque de sa quête irréaliste, dans la vie de tous les jours qui demande des réponses plus urgentes à des questions plus terre à terre.

Et encore, faisant référence à la chaleur, les personnages, dans leur lecture (celle de Wabéri bien sûr nourri de son éducation scolaire) démontent le discours de Rimbaud en le ramenant, de son contexte initial à leur préoccupation. On dirait que les citations du poète signifient, ici, autre chose :

« Mille saisons en enfer. On a vu défiler sous nos yeux mille saisons infernales. Rimbaud n'a plus qu'à se coucher. »<sup>1408</sup>

C'est une autre référence à un autre poème, *Saisons en enfer*, mais ce n'est plus de la poésie gratuite, ici. Toujours Rimbaud avec la référence au

---

<sup>1407</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Le pays sans ombre*, p.87

<sup>1408</sup> idem, même page

bateau ivre du poème. La formule de Rimbaud est prise avec légèreté. La négation lui est opposée.

*« Pourtant, le sabre de midi tombe sur nos têtes comme à l'accoutumée car le soleil mène grand bal dans le ciel. Ici, la vie n'est pas un bateau ivre. »*<sup>1409</sup>

Ailleurs, dans un autre passage, on ridiculise Rimbaud, réduit au rôle d'empoisonneur des chiens et de vagabond :

*« Au Harar, il vouerait une saine haine à ce vagabond de Rimbaud qui se préparait, dit-on, à empoisonner tous les chiens errants. »*<sup>1410</sup>

L'errance est une des caractéristiques de Rimbaud lui-même surnommé « l'homme aux semelles de vent » au même titre que les nomades. Ainsi Rimbaud est quelque peu bousculé, dérangé, et il appartient à d'autres hommes qui le manipulent comme ils veulent.

Le mythe, lui, court plus vite que le vent. Voici une citation de Rimbaud reprise in texto par Wabéri. En le citant il le possède. Comme on va le voir, ce passage résume la vie de Rimbaud : sa prétention à s'enrichir et à revenir admiré par les femmes, mais aussi l'annonce finale du retour des infirmes, ce sera son état.

*« Ma journée est faite ; je quitte l'Europe. L'air marin brûlera mes poumons ; les climats perdus me tanneront. Nager, broyer l'herbe, chasser, fumer surtout ; boire les liqueurs fortes comme du métal bouillant, - comme faisaient ces chers ancêtres autour des feux. Je reviendrai avec des membres de fer, la peau sombre, l'œil furieux ; sur mon masque, on me jugera d'une race forte. J'aurai de l'or : je serai oisif et brutal. Les femmes soignent ces féroces infirmes retour des pays chauds...Allons ! La marche, le fardeau, l'ennui et la colère »*

(Arthur Rimbaud, « Mauvais sang », in *Une saison en enfer*).

Une citation que Segalen met en exergue aussi parce qu'elle contient un programme prétentieux qui connaîtra un échec cuisant. Le passage est intitulé « désir de richesse ».

*« Je viendrai, avec des membres de fer, la peau sombre, l'œil furieux : sur mon masque, on me jugera d'une race forte. J'aurai de l'or : je serai oisif et brutal. Les femmes soignent ces féroces infirmes retour des pays chauds »*<sup>1411</sup>

---

<sup>1409</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Cahier nomade*, p.97

<sup>1410</sup> idem, p.115

<sup>1411</sup> Segalen, Victor, « Le double Rimbaud », in *Œuvres complètes*, Robert Laffont, Bouquins, 1995, p.492

Arrivé dans la région en 1880, il devient négociant et, comme le résume Marie-Christine Aubry, « *il essaye en vain de faire fortune à son compte jusqu'en 1891, où il doit être rapatrié à Marseille, mortellement atteint d'une tumeur cancéreuse* »<sup>1412</sup>.

De cet échec Wabéri se moquera. Il piétinera Rimbaud. Dans le passage suivant de *Balbala* on peut suivre le processus de démontage :

« *Oiseau migrateur ayant quitté très tôt son port d'attache, le jeune-vieux aigri qui promenait sa carcasse de bélître, d'Aden au Harar et Awash à Tadjourah, n'aimait guère les autochtones. Et nous, pourquoi aurions-nous de la tendresse pour lui ? Tu ne nous aimes pas, nous non plus ! Vogue la vie.* »<sup>1413</sup>

L'auteur djiboutien marche sur les traces du poète, devenu marchand. Les expressions qui le désignent comme le « jeune-vieux » et la « carcasse » sont symbolique de cette mise à distance opérée par Wabéri. En effet on a toujours l'image de l'éternel jeune poète. A Djibouti on a une autre image, peu reluisante : celle d'un vieux qui nous quitte infirme sur une civière. Heureusement que les autochtones se sont montrés humains, en l'évacuant. Mais s'il y a une chose que l'on rend à Rimbaud, aujourd'hui, c'est son mépris. Wabéri, comme en écho au passage du poème cité, insiste :

« *Qu'est le jeune-vieux poète devenu ? Qui dira désormais, à dix-sept ans à peine, un vers comme celui-ci : « J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal » ? Pareille extravaganza ne se renouvelle pas tous les quatre matins. Enfin, tu as quitté cette région sur une civière, heureusement que les porteurs somalis, qui t'embarquèrent pour Aden, n'avaient pas eu l'idée de te jeter par-dessus bord, toi, l'homme au genou malade, livide, geignant. (...) Il paraît que tu voulais te faire des couilles en or en Afrique. Tu es parti démuné, délirant et mourant. Voilà une fort curieuse manière de prendre congé de cette péninsule.* »<sup>1414</sup>

L'auteur djiboutien a donc le dernier mot. Il boucle la boucle, en reprenant le programme que Rimbaud avait annoncé dans le poème cité plus haut. Si autrefois c'est le djiboutien qui a été muet c'est aujourd'hui le poète-marchand qui est à jamais incapable de répondre. Rimbaud est mort et enterré une seconde fois.

---

<sup>1412</sup> Aubry, Marie-Christine, *Djibouti l'ignoré, récits de voyages*, L'Harmattan, 1988, p.30

<sup>1413</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Balbala*, p.32

<sup>1414</sup> idem, même page

Après Rimbaud, Monfreid, à son tour, devient objet de commentaires dans l'œuvre de Wabéri. Monfreid est lu et a connu du succès auprès de lecteurs avides d'aventures lointaines. Sans parvenir à un statut de véritable écrivain, comme par exemple Kessel qui l'avait encouragé à l'écriture, Monfreid est quand même producteur de plusieurs textes dont le plus célèbre est *Les Secrets de la mer Rouge*<sup>1415</sup>.

Dans *Le pays sans ombre* un personnage français « M. Raoul lisait dans son lit *Les Secrets de la mer Rouge* lorsque je m'approchai de lui »<sup>1416</sup> comme le note le personnage djiboutien. Dans *Transit* aussi il est lu. Le fils métis nous fait cette promesse :

« *Je vous conterai dans les détails, un jour, la vie de monsieur Henri de Monfreid, maman l'aimait les premiers temps de son séjour dans son nouveau pays.* »<sup>1417</sup>

Monfreid intéresse donc les personnages français. Mais il serait lu aussi par les Djiboutiens. Ainsi dans *Balbala* on a un hommage fictif et dérisoire à Monfreid par l'éditorialiste de *La Nation* :

« « *Le simple fait que M de Monfreid ait compris avant les autres Européens, toutes nationalités confondues, la beauté insolite de notre cher pays prouve indiscutablement le génie que lui concéderont, d'ailleurs tous ses pairs. Je suis de ceux, nombreux qui tiennent l'auteur des Secrets de la mer Rouge pour le plus grand écrivain français de son siècle. En sus, Henry de Monfreid reste et restera un anthropologue éclairé, un grand chercheur d'épaves, un voyageur infatigable doublé d'un humaniste engagé. Il faut le clamer bien haut, et je le fis ici très solennellement, que M de Monfreid est un fils de cette région à qui notre pays doit tant et tant pour notre image de marque...* » »<sup>1418</sup>

Cet hommage dithyrambique est ironique. Pour le montrer intéressons nous aux exagérations de toutes sortes qui singularisent Monfreid : « avant les autres » amplifiés par « toutes nationalités confondues » ; et le « génie » amplifié encore par la totalisation « tous ses pairs » ; le superlatif « le plus grand écrivain », ce qu'il n'est évidemment pas ; et puis la multiplication des fonctions à chaque fois accouplées de qualificatifs : « le plus grand écrivain », « anthropologue éclairé », « chercheur infatigable », « humaniste engagé ».

---

<sup>1415</sup> Monfreid, Henry de, *Les Secrets de la mer Rouge*, Grasset, 1930

<sup>1416</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Le pays sans ombre*, p.75

<sup>1417</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Transit*, p.41

<sup>1418</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Balbala*, p.45

Le ridicule est atteint, et c'est aussi une marque d'ironie, lorsque dans l'énumération l'on trouve « chercheur d'épaves », sous-entendant à la recherche de fortune, alors qu'on en donnait l'image d'un homme désintéressé.

Enfin, la redondance de la formule finale « il faut le clamer bien haut, et je le fis ici très solennellement » et l'insistance de « tant et tant » grossissent le ridicule du journaliste qui cherche à faire passer l'image totalement contraire à celle que les Djiboutiens ont toujours eu de Monfreid. Si ce dernier a donné « une image de marque » de Djibouti c'est celle que nous avons vu dans les parties précédentes, emprunte de mépris et de distanciation.

Quant aux autres écrivains de passages Wabéri les énumère ainsi. Il passe sur eux comme ils ont passé sur Djibouti:

*« Des aventuriers, en peine de sensations et de sueurs moites, s'échouent sur ce rivage. Ils laisseront leurs noms pour nonante années au moins – Arthur Rimbaud, Henry de Monfreid, Joseph Kessel, Teilhard de Chardin, Victor Segalen, Albert Londres, Romain Gary, Michel Leiris et tutti quanti...pour ne citer que ceux se réclamant de la république des lettres. »<sup>1419</sup>*

Pour lui ils ne sont pas venus en visite dans ce pays. Il les qualifie d'« aventuriers » en mal de sensations. L'emploi du verbe s'échouer montre aussi le hasard de leur passage ou l'absence de désir de ce pays.

Il va de soi que l'image qu'ils garderont de Djibouti sera rapide parce que, pour certains, ils n'ont pas de temps à lui consacrer, pour d'autres, ils ont d'autres préoccupations.

Wabéri déconstruit donc l'ensemble du discours colonial. Il démonte ses prétentions à travers des personnages célèbres et vénérés, mais aussi en évoquant les rêves fous de personnages médiocres. Par une écriture ironique il réussit à démystifier et à remettre les choses à leur place, du point de vue djiboutien.

A travers son écriture on prend conscience que des lectures différentes, et diamétralement opposées peuvent être faites du même événement. Ainsi si les

---

<sup>1419</sup> idem, p30



événements d'août 1966 ont été une simple opération de maintien de l'ordre colonial, ce fut un véritable massacre du point de vue djiboutien.

Wabéri réinvestit, et investit le passé et l'histoire de Djibouti, ou l'histoire coloniale, pour la mettre en perspective. Il s'agit pour lui, comme pour la jeune génération, de prendre la mesure de l'appartenance à un pays, situé géographiquement et historiquement.

Nous avons vu comment il se réapproprie le pays, en en marquant les dimensions géographiques et les dimensions historiques. Il l'investit aussi, en contant les douleurs de la lutte pour l'indépendance. Enfin, il le reprend à ceux qui ont voulu soit l'enfermer dans les douleurs de la torture et la négation de son existence, soit l'ont masqué sous les clichés.

Mais sa tentative de récupération est-elle réussie ? L'auteur djiboutien est-il capable d'éviter les interférences de l'autre culture ?

Dans l'émergence des identités africaines francophones, ce phénomène de polyphonie existe. Selon Jean-Marie Grassin « *la parole africaine est à la fois restée elle-même et devenue différente après le passage à l'écrit.* »<sup>1420</sup> La littérature africaine se veut récupération de ce que la colonisation a détruit. Mais cette « *quête de centre (qui est) reconquête de sens* »<sup>1421</sup> dans un contexte d'indépendance, réussit-elle ? Ou bien les forces « centripètes » auront-elles le dernier mot ?

C'est ce que nous allons voir en relisant les auteurs djiboutiens d'expression française de notre corpus.

---

<sup>1420</sup> Grassin, Jean-Marie, « L'émergence des identités francophones », in *Francophonie et identités culturelles*, p.311

<sup>1421</sup> idem, même page

## DEUXIEME CHAPITRE : ACCULTURATION ET SÉDIMENTATION

Daniel-Henri Pageaux nous invite à

*« comprendre enfin comment des littératures sous dépendance accédant à l'état de littératures « nouvelles », « émergentes » (« décolonisées « ? ») véhiculent encore des représentations de l'ancienne culture dominante, des clichés de l'ancien colonisateur. »<sup>1422</sup>*

Nous avons vu comment Wabéri, dans ses nouvelles, cherche à faire émerger le fait djiboutien. Mais étant tributaire d'une culture, héritée de sa scolarisation, et utilisant toutes les imageries et les subtilités d'une langue française porteuse d'une façon d'exprimer le monde, peut-il réellement réussir la mission de dire son pays réel ?

Si pour l'Afrique en général, il s'agit de faire

*« l'étude d'un nouvel imaginaire « noir » au sein duquel circulent des images de la colonisation sédimentées, des modèles culturels non encore périmés, de nouvelles formes d'expression qui passent par la reconquête d'un espace et d'un temps »<sup>1423</sup>,*

nous pouvons dire que ce type d'interrogation convient aux œuvres des auteurs djiboutiens.

Ce nouvel imaginaire, dont la mission est la reconquête d'un espace-temps usurpé par la colonisation, peut-il voir le jour ? Qu'est-ce qui peut se dresser comme obstacle sur la voie de cette quête ? L'acculturation n'est-elle pas un frein réel ? Nous interrogeons les auteurs francophones djiboutiens pour évaluer leur difficulté à se dire.

Mais face à cette recherche malaisée de l'identité djiboutienne quel est le discours français ? Le regard français change-t-il sous l'effet de l'évolution du statut de Djibouti ? En clair est-ce que par exemple l'indépendance de Djibouti et l'émergence de la littérature francophone conduisent à un réajustement de cette vision que nous avons constatée dans les parties précédentes ? N'est-ce pas

---

<sup>1422</sup> Pageaux, Daniel-Henri, « de l'imagerie culturelle à l'imaginaire » in *Précis de littérature comparée*, sous la direction de Pierre Brunel et Yves Chevrel PUF, 1989, p.157

<sup>1423</sup> idem, p.157

plutôt la sédimentation d'un discours qui se répète? La lecture d'un corpus de textes de la presse française nous permettra de répondre à cette interrogation.

## **A- ACCULTURATION**

Selon Daniel-Henri Pageaux, il y a trois rapports à la culture de l'Autre : soit la manie, soit la phobie soit, enfin, la philie. Dans une relation de domination coloniale et d'aliénation qui s'en suit la première attitude est celle qui s'exprime le mieux dans les discours des ex-colonisés. Pageaux la définit ainsi : « à la valorisation positive de l'étranger correspond la vision dépréciative de la culture d'origine. »<sup>1424</sup>

C'est une sorte de rapport de force culturel. Mais sur un terrain qui n'est pas celui de l'ex-colonisé puisqu'il s'agit de s'exprimer avec la langue de la colonisation avec tout ce que cela implique de conscient et d'inconscient.

Ainsi va-t-il des stéréotypes. Comment l'ex-colonisé peut-il se libérer des clichés massivement développés sur lui par un discours insidieux et récurrent ? Jacques Bres décortique ce phénomène. Les stéréotypes, selon lui,

*« forment plutôt comme la toile de fond idéologique qui motive certains comportements, explique certains discours, se dessine en filigrane dans telle ou telle interaction. »*<sup>1425</sup>

Quand on étudie la relation entre le groupe A+ dominant et le groupe B-dominé, on se rend compte que le premier développe des stéréotypes positifs sur lui et des stéréotypes négatifs sur l'Autre. Ce dernier va tenter d'inverser les choses mais on est déjà dans un rapport déséquilibré. En effet

*« Les stéréotypes produits par B (A-, B+) « remontent » difficilement la barre de la dominance. (...) A+ et B- concourent donc non seulement à assurer A du bien-fondé de la domination qu'il exerce, mais aussi persuader B du bien-fondé de la domination qu'il subit. Les sujets de B intériorisent – peu ou prou – les représentations produites/ proposées par A, se reconnaissent en elles. (...) On peut parler à ce propos d'aliénation en ce sens que le sujet a sur lui-même le point de vue de son autre. »*<sup>1426</sup>

---

<sup>1424</sup> idem, P.152

<sup>1425</sup> Bres, Jacques, « le jeu des ethno-sociotypes » in *La recherche littéraire objets et méthodes*, sous la direction de Claude Duchet et de Stéphane Vachon, XYZ éditeur, Québec, 1993, p.153

<sup>1426</sup> idem, même page

C'est dans ce cadre que nous allons scruter comment les deux auteurs djiboutiens Houssein Abdi et Wabéri reprennent ces clichés et quel traitement ils en font dans les textes.

### **1- REPRISE DES MOTIFS ET CLICHÉS**

Les auteurs africains sont-ils capables de se libérer de l'image coloniale issue de la représentation étrangère ? Dans une note de lecture sur *Balbala*, le premier roman de Wabéri, un journaliste écrit :

*« Aden, la mer Rouge, la Corne de l'Afrique : est-il des régions du monde sur lesquelles on ait tant écrit ? Passage littéraire obligé depuis plus d'un siècle – Rimbaud, Soupault, Leiris, Monfreid, Morand, Londres, Kessel, etc. – Djibouti semblait jusqu'alors comme recouverte d'une sédimentation littéraire enfouie sous un amas de rhétoriques imagées, récits fiévreux ou extasiés mais tous procédant – fut-ce en négatif – du regard colonial. En somme, ce pot mythique et misérable se trouvait constamment mis au monde par l' « autre » réinventé du dehors, symboliquement dépossédé de lui-même. »<sup>1427</sup>*

C'est en guise d'introduction à la prise de parole de Wabéri que l'auteur écrit ces lignes. Mais la prise de parole de l'écrivain djiboutien sur un sujet que tant de regards extérieurs semblaient avoir usé garantit-elle un regard authentique ? Ce n'est pas si sûr. Quels sont les motifs du regard colonial dont Houssein Abdi, en pleine période de domination, et Wabéri, après l'indépendance, n'arrivent pas à se libérer ?

#### **a- Nomadisme : errance et humeur belliqueuse**

Dans la vision des auteurs djiboutiens, le peuple djiboutien, essentiellement nomade dans ses traditions, apparaît sous deux aspects : nomades errants et broussards à l'humeur belliqueuse.

#### **- L'errance comme loi**

Le pire, c'est Houssein Abdi qui l'atteint, dans cette évacuation des pasteurs, de toute vie stable. Pour lui le nomadisme serait l'ordre normal et

---

<sup>1427</sup> Guillebaud, Jean-Claude, *Voix rebelles à Djibouti, une Afrique terrible et douce*, Le Monde diplomatique n°526 de janvier 1998

souhaité par ces bédouins: « *Pasteurs nomades méprisant tout autre forme de vie, Issas et Afars restent et vivent groupés par tribus.* »<sup>1428</sup> L'utilisation du terme fort « méprisant », qui exprime une appréciation de l'auteur, est une condamnation sans appel de ces gens qui sont réduits, en plus, à une organisation tribale.

Nous avons, dans la même veine, une présentation négative du nomade lorsqu'il s'installe en ville, et cela se comprend. Il ne serait pas fait pour cette vie. Il aurait la nostalgie de sa brousse. En fait il n'est pas fait pour la vie citadine. Voici comment Houssein Abdi met en scène cette inadaptation en suivant le jeune Guedi :

« *Guedi, un jeune cousin d'Abdi, quitte la brousse pour s'établir en ville. Il travaille comme coolie (...). Habitué à vivre dans un cadre tribal familial, il se sent gêné, isolé et abruti au milieu d'une société bruyante et active où chacun s'occupe de soi. Il n'avait jamais connu le souci de l'argent e des heures précises de travail. Combien il regrette cette vie de brousse qui lui offrait tant de liberté, ces interminables causeries avec les jeunes et les vieux de sa tribu qui l'instruisaient beaucoup !* »<sup>1429</sup>

On a affaire à un choix douloureux entre le paradis perdu et l'enfer de la cité. La brousse c'est la liberté, l'absence de soucis, la famille alors que la ville c'est la corvée, la solitude, les contraintes mais on y gagne de l'argent. Le nomade aurait en effet une conception idéalisée de la ville quand il s'agit de richesse:

« *Pour les broussards, la ville est le symbole de la richesse. Les jeunes ouvriers qui ont des parents en brousse doivent assurer le ravitaillement de toute une famille en céréales, thé, sucre et tabac.* »<sup>1430</sup>

C'est en quelque sorte la caverne d'Ali Baba. Cette conception montre le peu d'intelligence du broussard et le ridiculise.

A noter la redondance, chez Wabéri, du motif du nomadisme. Deux de ses œuvres ont des titres évocateurs : *Cahier nomade*<sup>1431</sup> et *Mes frères les nomades, vont boire à la Grande ourse*<sup>1432</sup>.

---

<sup>1428</sup> Houssein Abdi, *Abdi l'enfant du Territoire Français des Afars et des Issas*, in *Djibouti 70*, édité par Jean-Dominique Pénéel, Centre Culturel Français Arthur Rimbaud, 1998, p.160. Première publication en 1967

<sup>1429</sup> idem, p.179

<sup>1430</sup> ibidem, p.180

<sup>1431</sup> Éditions Le serpent à plumes,

<sup>1432</sup> Éditions Pierron, Sarregemines, 2000

Comme chez Houssein Abdi l'errance est la caractéristique principale du nomade. A la suite d'un géographe français qui décrit la ville de Djibouti, Wabéri écrit, en guise de présentation des caravanes nomades :

*« Les seuls points de repère sont le fou rire d'une nomade de l'arrière pays et la voix serpentine du muezzin dans l'azur du temps. Et pour toute direction, le doigt pointé vers l'horizon, prélude d'un nouveau départ dans la brousse toute proche. Une transhumance de plus, et toujours le troupeau poussé devant soi – c'est la loi. »*<sup>1433</sup>

Dans cette image du nomade, on repère quelques éléments : ils arrivent à tout moment, ils vont dans toute direction, l'horizon est leur seul repère, ils sont toujours en partance, et derrière le troupeau toute leur vie. Ainsi Wabéri fixe la loi. Le nomadisme est présenté comme un néant historique car l'errance géographique se double d'une errance temporelle.

En effet ce sont des gens sans papier, ils ne sont enregistrés ni à la naissance ni à la mort. Pourquoi ? Réponse dans *Balbala*, toujours: *« Pas besoin de papiers pour naître au monde ou pour le quitter. »*<sup>1434</sup>

Voici comment, dans *Transit*, le grand-père présente cette sorte d'absence au temps marqué:

*« Aucun membre de notre armée de gardes-frontières, appelée GNA (Groupements nomades autonomes), n'est pourvu d'un authentique acte de naissance, nous sommes tous « nés vers... ». C'est que le temps des nomades ne se soumet à aucun calendrier, ne s'encombre d'aucune archive »*<sup>1435</sup>

Cette dernière phrase reprend le motif du cliché qui enlève toute histoire à ces peuples. Cela mérite t-il qu'on en fasse un motif de fierté, comme cela semble être le cas ici ?

Cet être situé hors du temps et de l'espace est ensuite chargé d'une réputation de guerrier et cela dans la droite file du discours colonial qui cherchait à le mettre hors jeu.

---

<sup>1433</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Balbala*, Gallimard, Folio, 2002, p.120

<sup>1434</sup> idem, p.120

<sup>1435</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Transit*, Gallimard, « continent noir », 2003, p.114

## - L'humeur belliqueuse

La seconde caractéristique du nomade dans la vision coloniale, est donc l'humeur belliqueuse. Ce caractère guerrier est cultivé dès le plus jeune âge. Selon Houssein Abdi, l'enfant va à cette école là :

*« Dès le plus jeune âge, on familiarise l'enfant avec le maniement des armes ; la bravoure et la résistance à la douleur deviennent ses lignes de conduite. »<sup>1436</sup>*

Dans la nouvelle intitulée « La racine des troglodytes » l'image du nomade errant et tueur farouche est reprise par Wabéri même si on ne peut distinguer ce qui relève de l'ironie de ce qui est du résultat d'une véritable acculturation :

*« Ces Troglodytes ont été dans un passé pas trop lointain des pasteurs farouches et fiers qui pérégrinaient avec leurs troupeaux pour quêter l'herbe fraîche dans la savane. Redoutés par leurs ennemis – tuer était un sport pour ce peuple belliqueux. »<sup>1437</sup>*

La dernière phrase semble cautionner le discours colonial, à la recherche d'une pacification dans un pays à conquérir. Ou encore cette formule totalisante selon laquelle « rien n'échappait à l'humeur belliqueuse des nomades. »<sup>1438</sup>

Dans cet extrait on retrouve l'image du nomade d'humeur belliqueuse, comme si c'était sa seconde nature. C'est un être qui ne comprend que la force. Pourquoi cette propension à la violence ?

Donc le nomadisme est condamné tel qu'il est exprimé ici dans la vision des écrivains djiboutiens. Et pourtant il fait partie de la réalité de leur peuple et de sa culture. On peut dire que ce rejet témoigne d'une acculturation évidente. La réalité djiboutienne est lue avec les grilles de la vision coloniale.

Pour Didier Morin, qui analyse les phénomènes d'inversion des signes dans les mythes fondateurs afars et somalis, elle n'est pas étonnante car, chez ces auteurs,

*« le thème du « nomade », toujours conçu comme l'éternel passant, « l'homme aux semelles de vent », est le premier indice d'une culture urbaine qui ne peut penser sa condition ancestrale qu'au travers de la*

---

<sup>1436</sup> Houssein Abdi, op. cit., p.161

<sup>1437</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Le pays sans ombre*, Le serpent à plumes, 1994, p.31

<sup>1438</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Balbala*, p.64

*catégorie importée de l'errant, lequel est contraire au pasteur transhumant. »*<sup>1439</sup>

Abdi Mohamed Farah, en titrant son recueil de poèmes *Nomad : no man's land*<sup>1440</sup>, affirme clairement qu'il le fait en « *réminiscences d'un fils de pasteur qui se souvient* ». <sup>1441</sup> Mais il est conscient d'appartenir à une « *génération d'urbanisés écartelés entre cet hier inconnu et ce maintenant non maîtrisé* »<sup>1442</sup>.

Analysant les phénomène d'interférence culturelle, c'est ce que Morin appelle la « *pensée déréelle* »<sup>1443</sup> parce qu'ayant perdu sa signification première, elle est habitée par des éléments perturbateurs.

Cette vision se maintient et se confirme dans l'image touristique développée par les autorités du tourisme, où l'image du nomade est répulsive, dans ce qu'elle suggère d'errance et d'absence de stabilité, donc tout le contraire de ce qui pourrait intéresser le touriste potentiel, curieux de la culture des autres.

Voici ce qu'on peut lire dans Le guide officiel de l'Office de Tourisme, où l'on retrouve ce caractère dans un vocabulaire suggestif:

*« la vie d'une famille de nomades se passe tout entière derrière le troupeau de chèvres ou de dromadaires, qui constitue sa seule richesse. Les campements, toujours éphémères, regroupent plusieurs toukous ou huttes réalisés à l'aide d'éléments facilement démontables et transportables à dos de dromadaire. »*<sup>1444</sup>

Maintenant allons plus loin. Les auteurs djiboutiens expriment leur vision altérée sur Djibouti, dans d'autres domaines. Au-delà des habitants quelle vision ont-ils de leur paysage et donc de leur pays?

### **b- Soleil : variations sur la chaleur**

Les évocations nombreuses du soleil et de sa chaleur, dans les termes du discours colonial, donne aussi un autre ton de cette acculturation des auteurs

---

<sup>1439</sup> Morin, Didier, « La littérature djiboutienne entre hiatus et lapsus », Table ronde du RELIS, « Littérature et espaces », Limoges, 19 septembre 2001, p.7

<sup>1440</sup> Abdi Mohamed Farah, *Nomad: no man's land, ou les vers volés à l'instant*, éd. CCFAR, L'Harmattan, 1998

<sup>1441</sup> idem, p.7

<sup>1442</sup> Ibidem

<sup>1443</sup> Morin, Didier, op. cité, p.7

<sup>1444</sup> Guide officiel du tourisme, p.5



djiboutiens. On a l'impression que, Wabéri particulièrement, se délecte de ce vocabulaire évocateur des clichés développés par les auteurs français. A quelle fin ? Il est difficile de trancher mais lui-même en est-il conscient ?

### - Le soleil et ses effets

Dans *Pays sans ombre*, le titre est significatif, et dans *Cahier nomade* il développe un vocabulaire redondant sur ce cliché. Il y a d'abord les désignations qui transforment le soleil en monstre. Nous avons ensuite les effets de la chaleur de cet astre. L'on peut relever ce lexique riche, varié, et souvent imagé qui donne une vision de Djibouti, comme ici dans *Pays sans ombre*: « *Echappée de soleil dans le pays du soleil.* »<sup>1445</sup>

C'est une formule totalisante qui définit, en quelque sorte, Djibouti par sa nature de pays du soleil. Et, sur ce décor, l'auteur développe toute une rhétorique pour transformer le soleil en un être impitoyable. Le soleil est ce monstre qui fait feu avec ses flèches et qui brûle tout. Il dispose de plusieurs armes. D'abord connoté comme un violeur, il déchire la nuit pour s'imposer du matin au soir : « *Le soleil, tel un pénis turgescant, perce le fichu noir de la nuit.* »<sup>1446</sup>

Ainsi, celui que Wabéri désigne comme « *un soleil tortionnaire qui faisait flèche de tout bois* »<sup>1447</sup> exerce son châtement sur les vivants. Entre les levers et les couchers, « *le soleil fouette tout le monde. (...). La très grande majorité n'échappera pas au châtement solaire.* »<sup>1448</sup> Il participe à la torture que l'administration coloniale pratique sur les autochtones :

« *Des légionnaires, tout en rut et rictus, montrent la garde sur les toits des bidonvilles, les mouchards fourmillent et les cadavres sont encore chauds sous le soleil assidu du petit matin.* »<sup>1449</sup>

En effet on est en permanence « *sous le joug solaire* »<sup>1450</sup>. On est bien sous la domination sans fin du soleil, matin, midi et soir.

---

<sup>1445</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Le pays sans ombre*, p.51

<sup>1446</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Balbala*, p.174

<sup>1447</sup> idem, p.27

<sup>1448</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Balbala*, p.39

<sup>1449</sup> idem, p.179

<sup>1450</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Cahier nomade*, p.105

Le soleil, tortionnaire, utilise un certain nombre d'armes, pour malmener les humains. C'est d'abord « *ses dards plus vifs que tessons de bouteille* ». <sup>1451</sup> Ensuite le « *sabre de midi* » <sup>1452</sup> avec lequel il peut « *trancher le fil de toute vie* » <sup>1453</sup> et enfin « *les obus solaires* » <sup>1454</sup> pleuvent sur la tête des humains.

Toute cette panoplie de métaphores concourt à l'idée de la mise à mort. Dès le matin le soleil montre un « *faciès de moribond*. » <sup>1455</sup> Et au milieu de la journée c'est la fin de toute vie :

« *Le soleil de midi était sur nos têtes comme une auréole mortuaire, un halo singulier de fin du monde.* » <sup>1456</sup>

Par des formules saisissantes Wabéri insiste sur cette mise à mort, œuvre d'un soleil impitoyable :

« *Temps mort à l'entre-saison. Terre d'ombre au pays du soleil coupeur de têtes. Echappées à l'heure de la sieste.* » <sup>1457</sup>

Les périodes d'ombre sont rares car les moments où il culmine au ciel la vie s'arrête, les humains ne pouvant plus lutter contre lui marquent des « temps morts » et font la sieste. Celle-ci n'est-elle pas une petite mort ?

Ce monstre solaire qui surveille les moindres faits et gestes influence t-il même l'expression poétique ? C'est une question qu'un des protagonistes de *Balbala* se pose :

« *Pourquoi tout se dit, s'écrit ou se murmure sur le thème de la triste mélodie ou du lamento dans cette partie du monde ? Le guux, le blues traditionnel, y est pour quelque chose mais cela n'explique pas tout. Le coupable ? C'est l'aspect déshérité du paysage et le soleil assassin, me confiera Dilleyta à court d'arguments.* » <sup>1458</sup>

L'expression de la chaleur et ses effets, que nous avons vue chez les écrivains français, est reprise par Wabéri. Pour signifier la dureté du climat, sur les habitants, il utilise des images fortes : « *Ils étaient en nage. C'est que l'incandescence de nos midis est au-delà du supportable.* » <sup>1459</sup>

---

<sup>1451</sup> idem, p.139

<sup>1452</sup> ibidem, p.97

<sup>1453</sup> ibidem, p.53

<sup>1454</sup> idem, p.15

<sup>1455</sup> ibidem, p.100

<sup>1456</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Cahier nomade*, p.15

<sup>1457</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Cahier nomade*, p.136

<sup>1458</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Balbala*, p.38

<sup>1459</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Le pays sans ombre*, p.150

Il y a un moment tout particulier : le midi. Et la sueur par l'expression amplifiante « en nage », renforcée par l'insupportable. L'« incandescence » dénote le feu et la lumière extrême. « *A midi la réverbération était à son acmé* »<sup>1460</sup>. Encore le midi où la chaleur est à son paroxysme et donc la lumière est extrême. Peut-on espérer un peu de pluie pour atténuer cette chaleur ? Au-dessus de nos têtes on a « *un ciel qu'on devine inclément.* »<sup>1461</sup>

Dans l'expression de la chaleur aussi, Wabéri utilise des métaphores qui lui permettent de donner une idée saisissante de son intensité. Pour Bachir-Benladen, personnage de *Transit*, pendant l'été,

« *le soleil, c'est plomb fondu sur le crâne, même le bitume de la route il crie : maman, maman je suis fondu beaucoup). Haga, c'est trop farouche.* »<sup>1462</sup>

Dans la bouche du jeune démobilisé la chaleur et son expression prennent une autre nature : la métaphore du « plomb » donne une idée du degré de chaleur. De plus, et c'est volontairement comique, le bitume pleure sous l'effet de la chaleur comme un bébé en criant « maman, maman » et tout cela c'est parce que c'est le « Haga », l'été Djiboutien.

Wabéri reprend la même métaphore, en se moquant cette fois-ci du « *soleil de plomb à décerveler les petites têtes blondes de l'école de la Nativité.* »<sup>1463</sup> Le soleil a un effet dévastateur sur les petits blancs.

Pour Awaleh, « *la canicule, véritable hammam en plein air* »<sup>1464</sup> est invivable. Là encore la métaphore du hammam renforce l'idée qu'on peut se faire de cette chaleur. Les indépendantistes, pourtant y ont trouvé refuge en scandant « *à nous la blancheur, la barre de fer chauffée à blanc du soleil de l'insoumission, le seul horizon à notre portée.* »<sup>1465</sup>

Le soleil, avec la métaphore du feu, « barre de fer chauffée à blanc », c'est-à-dire, l'invivable pour les soldats coloniaux qui ne pouvaient ainsi

---

<sup>1460</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Cahier nomade*, p.14

<sup>1461</sup> idem, p.124

<sup>1462</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Transit*, p.124

<sup>1463</sup> idem, p.62

<sup>1464</sup> ibidem, p.101

<sup>1465</sup> ibidem, p.114

poursuivre les combattants de la liberté. Le jeune personnage d'*Abdi, l'enfant du TFAI* dit aussi sa joie de la vie de brousse malgré le dur soleil :

« *Et malgré ma tête nue, je riais même du terrible soleil d'août. La brousse était immense et j'y découvrais tant de choses joyeuses et belles !* »<sup>1466</sup>

### - Sécheresse du pays

Autre effet plus durable de la chaleur : la sécheresse du paysage djiboutien. Wabéri, comme Abdi Houssein, semble faire écho aux auteurs français qui, par les circonstances difficiles, n'ont retenu que cette image de Djibouti. Mais exprime-t-il, autrement, la même chose ? Certes la réalité de Djibouti est le soleil et la sécheresse du climat mais la différence n'aurait-elle pas été la manière de dire ?

Dans *Abdi, l'enfant du TFAI*, le discours est franchement colonial, nous l'avons déjà vu. Sa présentation du pays est tributaire de cette vision : « *Le territoire Français des Afars et des Issas est l'un des pays les plus chauds du monde.* »<sup>1467</sup>

C'est une affirmation qu'il va ensuite s'employer à corroborer par une sorte de bulletin météorologique :

« *Deux périodes climatiques se partagent l'année (...). De novembre à avril c'est une saison fraîche et agréable. En décembre, janvier et février la température minimale atteint parfois 22°. De juin à septembre c'est une saison très chaude et insupportable même, durant laquelle la température monte jusqu'à 46° à l'ombre.*

*De fin juin à mi-août souffle le Khamsine, vent brûlant accompagné de poussière. Avril et septembre sont les mois de transition, particulièrement pénibles à cause de l'humidité très forte (souvent 100%, surtout à Djibouti).* »<sup>1468</sup>

Nous l'avons vu déjà, Wabéri cherche à dire son pays, et à en dessiner les contours géographiques et historiques. Mais comme on va le sentir il semble que le pays est dit en négatif.

---

<sup>1466</sup> Houssein Abdi, *Abdi l'enfant du TFAI*, in *Djibouti 70* p.194

<sup>1467</sup> Houssein Abdi, in *Djibouti 70*, p.160

<sup>1468</sup> idem, même page

Voici comment l'auteur de *Cahier nomade* désigne de prime abord son pays :

« Ici, c'est-à-dire Djibouti, mon pays inabouti, mon dessein brouillon, ma passion étourdie : Touffe de désordre et de soif, absence d'eau, feuillage de fortune. »<sup>1469</sup>

Tout concourt à une impression d'inachevé, de rareté de la vie. C'est un pays de rien, comme le disaient les écrits français.

Dans le même ouvrage il affirme : « Mon pays n'est pas un pays, c'est le khamsin de l'extrême Sahel »<sup>1470</sup>. Formule reprise, quelques pages plus loin, et amplifiée :

« Mon pays n'est pas un pays, c'est le khamsin de l'extrême Sahel. Le désert chafouin a absorbé toute la sève de la terre et ses résonances secrètes. »<sup>1471</sup>

On dirait que c'est un paysage mort définitivement, dont la vie a été époncée. Cette image est renforcée par l'absence de couleur qui donne aussi l'idée de la mort : « Ailleurs, parcimonie des couleurs, oui, le cadavre décomposé de la grisaille. »<sup>1472</sup> C'est un « désert sans Tartares »<sup>1473</sup>, c'est-à-dire sans habitants et « une terre irrédente » donc brûlée où toute vie est impossible sinon elle y existe sous une forme de survie.

Voici la mère, française, d'Abdo-Julien, qui perçoit les caractéristiques essentielles du paysage. Elle relève les éléments suivants : « acacias rabougris, une natte en souffrance ou en miniature, des camélidés osseux... »<sup>1474</sup>

Pourquoi la vie serait-elle difficile à Djibouti ? L'auteur d'*Abdi, l'enfant du TFAI*, qui présente Djibouti comme « le pays de la soif » explique au lecteur métropolitain, destinataire de l'ouvrage, qu'

« il n'y a ni fleuve, ni rivière. Il y pleut rarement. L'eau est très précieuse (...). L'herbe souvent rare se dessèche et disparaît. Les gens et les bêtes sont assoiffés. »<sup>1475</sup>

Plusieurs fois, comme pour insister, l'auteur rappelle que « les pluies sont rares »<sup>1476</sup> et que « le soleil a vite fait d'éponger les quelques flaques d'eau. »<sup>1477</sup>

---

<sup>1469</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Cahier nomade*, p.53

<sup>1470</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Cahier nomade*, p.81

<sup>1471</sup> idem, p.86

<sup>1472</sup> idem, p.133

<sup>1473</sup> idem, p.134. Allusion au titre de Dino Buzatti, *Le Désert des Tartares*.

<sup>1474</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Transit*, p.52

<sup>1475</sup> Houssein Abdi, op. cit. p.169

Lisons maintenant comment, par une tirade lyrique, un personnage de *Balbala* décrit son pays. On retrouve toute la vision fin du monde des auteurs français :

*« La vie n'est pas toujours aussi douce qu'un melon d'eau, surtout dans cette contrée aride. Un peu en contrebas, l'étendue du golfe ressemble à un désert bleuté, un lac immobile parce qu'apaisé. Une frontière infranchissable. Rarement la terre pelée aura verdi en face de ce détroit. Terre d'écueil et de colère qui ignore la caresse de la houe. Terre chauve, chicotée par le khamsin. Terre funambule, tentée par le grand écart géologique. Il n'est pas impossible de l'entendre gémir, de surprendre des touffes de vert et des larmes basaltiques surgir de sa croûte. Voici le désert peu pollué des pâtres afars (...). Mais de l'autre côté du golfe, c'est quasiment le même paysage. »<sup>1478</sup>*

Comme un clin d'œil, Wabéri attribue à un franco-uruguayen, le poème suivant dans lequel il reprend le cliché du palmier en zinc, ce métal fait plante et peint en vert remplaçait, disait-on, l'absence de végétation dans un pays désertique.

*« Il fait à Djibouti si chaud,  
Si métallique, âpre, inhumain,  
Qu'on planta des palmiers en zinc  
Les autres mourraient aussitôt.  
Quand on s'assied sous la ferraille  
Crissante au souffle du désert,  
Il vous tombe de la limaille,  
Bientôt vous en êtes couvert. »<sup>1479</sup>*

Ainsi, on a l'impression que les auteurs djiboutiens voient leur pays de l'extérieur. Leur vision présente un pays inhabitable. Car tout est dans la manière de présenter.

Mais s'en tiennent à cela ? N'épousent-ils pas aussi les thèses coloniales dans certains domaines ?

---

<sup>1476</sup> idem, p.196

<sup>1477</sup> ibidem, p.173

<sup>1478</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Balbala*, p.120

<sup>1479</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Transit*, p.82. Jules Supervielle a écrit un poème sur le palmier en zinc dans *Débarcadères* en 1922.

## **2- ADOPTION DU DISCOURS COLONIAL**

Dans *L'Europe littéraire et l'ailleurs* Jean-Marc Moura pose la question de la vocation de la littérature coloniale. Son rôle serait-il de préparer « *une littérature indigène en français ou information des Français par les Français sur leurs colonies ?* »<sup>1480</sup>

Il voit plutôt dans ce rôle les autochtones acculturés car ce sont eux qui deviennent les informateurs les plus précieux des métropolitains. En effet, dans un contexte d'acculturation

*« il ne s'agit pas d'une réelle littérature autochtone, bien plutôt, cette écriture serait l'apanage d'indigènes ayant intériorisés les schèmes coloniaux au point de parler de leur pays dans les termes des colons français, non plus donc des sujets de leur propre histoire, mais récitants d'une conception métropolitaine de cette histoire. »* 1481

Il semble que l'on peut interroger les écrivains djiboutiens en ce sens. Sont-ils, dans leur vision de leur pays, des simples informateurs qui reprennent le discours colonial sans pouvoir s'en libérer ?

### **a- Les bienfaits de la colonisation**

Dans *Abdi, l'enfant du TFAI* d'Houssein Abdi cette façon de présenter les choses est évidente. La vocation de l'œuvre était dès le départ cet objectif : faire connaître aux jeunes métropolitains la petite colonie du TFAI. Il fait un séjour en France métropolitaine

L'acculturation se manifeste de plusieurs manières : l'école, le discours méprisant sur soi et la valorisation des bienfaits de la colonisation.

#### **- L'école**

D'abord, et c'est logique, l'école serait une œuvre de civilisation. Mais tout est dans le vocabulaire car n'oublions pas que c'est un Djiboutien qui s'exprime.

*« Pendant très longtemps la concurrence de l'école coranique fut un handicap pour l'école française. Le Ministère de l'Enseignement a, depuis plusieurs années, fourni des efforts considérables en matière de*

---

<sup>1480</sup> Moura, Jean-Marc, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, PUF, 1998, p.

<sup>1481</sup> idem, p.115

*scolarisation, mais, en dépit de cela 70% des habitants ne savent ni lire, ni écrire le français. »*<sup>1482</sup>

Le terme de « handicap » qualifiant l'école coranique par rapport à l'école coloniale française est significatif de l'acculturation de l'auteur. C'est le point de vue colonial, et non djiboutien qui s'exprime. La dévalorisation est signe de négation de soi.

Moussa, un jeune ami du principal personnage, Abdi, a peur de la ville, des voitures, des policiers. Voici comment il présente l'école :

*« À l'école, tu apprends le Coran des Blancs et un langage pareil à celui des oiseaux. Le maître frappe les enfants. Je préfère la brousse. (...). J'aime courir, chasser les singes à la fronde, tendre des collets aux lapins, aux digs-digs... »*<sup>1483</sup>

L'on voit la mise en comparaison de l'école que le jeune bédouin rejette et la brousse qui l'attire. C'est donc une image de primitif et de sauvage. Un être vivant comme un animal non apprivoisé. Il est ridiculisé dans sa conception des langues européennes comme une langue des oiseaux et par sa propension à refuser la « civilisation » pour préférer la sauvagerie de la brousse.

Par contre, pour Abdi, la ville est très attractive pour les éléments suivants mis en avant dans le texte: l'école, le car, une chemise propre, une culotte et de beaux souliers, un lit, le coiffeur, manger trois fois par jour, des bonbons, des gâteaux, des beignets et apprendre de belles choses à l'école. Dans cette manière de présenter les choses, en dichotomie, l'auteur donne le beau rôle à la ville, reléguant le nomadisme, comme nous l'avons vu, et ses bienfaits à l'extérieur du monde civilisé.

Quelque temps après, Moussa, qui commence à s'apprivoiser, semble tenté et interroge: *« Abdi, est-ce bien vrai que ton maître est gentil et qu'il vous raconte de belles histoires de son pays, la France ? »*<sup>1484</sup>

Et l'auteur de conclure sur une bonne note comme pour montrer que finalement tout rentre dans l'ordre. Le jeune Moussa accepte la civilisation :

*« En compagnie d'Abdi et d'autres camarades, Moussa visite la ville. Il trouve partout de quoi satisfaire sa curiosité. Très content d'avoir quitté la brousse, il mange bien et s'habille proprement. Il va à l'école et se montre dès le début sage et intelligent. »*<sup>1485</sup>

---

<sup>1482</sup> Houssein Abdi, *Abdi l'enfant du TFAI*, in *Djibouti 70*, p.167

<sup>1483</sup> idem, même page

<sup>1484</sup> ibidem, p.169

<sup>1485</sup> ibidem, même page



La dernière phrase montre comment l'auteur donne satisfaction aux attentes de ses lecteurs : l'école française apporte sagesse et intelligence.

Chez cet auteur l'acculturation conduit à adopter, de façon générale, un discours méprisant sur soi-même. Nous relevons ainsi quelques éléments. En désignant de « *peuplades de l'Afrique orientale* »<sup>1486</sup> les populations de son pays, il se dévalorise pour satisfaire l'attente de son public français qui a des préjugés bien ancrés.

Dans un autre passage il veut donner un aperçu des danses qui sont une expression artistique. En présentant l'étrange danse ensorcelée des *ginnilé* (les possédés) il ajoute, comme pour atténuer:

« *Toutes les danses afar ne sont, heureusement, pas aussi sauvages. Il en est d'autres pleines de grâce et de gentillesse.* »<sup>1487</sup>

Enfin citons une dernière aberration qui présente le Ramadan comme un mois de repos, alors qu'il n'en est rien :

« *La religion musulmane dit qu'il faut travailler les autres mois de l'année, mais se reposer le Ramadan venu et se consacrer uniquement aux devoirs envers Allah.* »<sup>1488</sup>

On dirait que ce n'est pas un Djiboutien qui écrit. Il donne une fausse information sur sa propre société.

Cette dépréciation de sa culture et de soi s'accompagne, nous le voyons avec l'école, d'une valorisation de l'œuvre coloniale. L'auteur va nous donner une idée des réalisations bienfaitrices pour les populations.

### **- L'œuvre coloniale**

C'est d'abord la lutte contre la soif. Le pays et Abdi sont présenté de la manière suivante : « *Abdi habite le pays de la soif.* »<sup>1489</sup> Donc, par contraste, la vie dans la ville coloniale est un paradis parce qu'« *on y trouve de l'eau partout, on n'a jamais soif* »<sup>1490</sup> contrairement à la brousse. Car magnanime,

---

<sup>1486</sup> ibidem, p.171

<sup>1487</sup> ibidem, p.2003

<sup>1488</sup> ibidem, p.176

<sup>1489</sup> ibidem, p.168

<sup>1490</sup> ibidem, même page

« *l'administration aménage de plus en plus des abreuvoirs et des puits au profit des nomades, et l'on peut dire aujourd'hui que le problème de l'eau devient moins inquiétant.* »<sup>1491</sup>

Le commentaire final de l'auteur semble indiquer qu'il y a un avant dramatique et un après rassurant grâce à la présence coloniale. On a l'impression que le peuple djiboutien était incapable de survivre et de creuser des puits avant la colonisation. L'auteur reprend donc in texto la propagande coloniale.

De même, il valorise la ville qui serait nourricière, contrairement à la brousse. C'est avec des moyens matériels que l'on veut attirer le gamin vers l'école : « *Très content d'avoir quitté la brousse, il mange bien et s'habille proprement.* »<sup>1492</sup>

L'instrument économique, le port de Djibouti est présenté à son tour comme un « *port moderne et très bien équipé* »<sup>1493</sup> profitant de sa situation géographique.

Mais, et l'auteur va lui enlever toute valeur autochtone, ce port « *n'aurait qu'une médiocre importance* »<sup>1494</sup> s'il n'était adossé à l'Ethiopie pays riche qui exporte notamment café, peaux, céréales et légumes secs par la voie du chemin de fer, ce qui n'est pas contraire à la réalité.

Ainsi Houssein Abdi, en cherchant à flatter l'amour propre des métropolitains, écrit, sur son pays, un texte à la gloire de la colonisation.

Bien plus tard, après l'indépendance, Wabéri prend la plume pour dire son pays. Réussit-il, dans ce nouveau contexte, à éviter de plaquer le discours colonial ?

## **b- le vide d'ici , l'appel de l'ailleurs et l'autre culture**

Un discours de dénigrement reprend le rapetissement du discours colonial. Dans les brefs descriptions de Djibouti (des quartiers plutôt) Wabéri dévoile les

---

<sup>1491</sup> ibidem, p.170

<sup>1492</sup> ibidem, p.169

<sup>1493</sup> ibidem, p.162

<sup>1494</sup> ibidem, p.163

laideurs. Ceci justifie t-il le refus des jeunes d'accepter cette réalité, le vide d'ici, pour rêver d'un ailleurs meilleur ?

### - Le vide d'ici

La vision de la ville basse, c'est-à-dire indigène, se développe avec un lexique dénigrant qui en montre la petitesse. C'est d'abord l'aspect des rues qui en général donne son allure à une ville. Ici les rues ne sont pas rectilignes :

« *Les gamins continuent de courir dans tous les sens, zigzaguant entre les ruelles plus sinueuses que méandres en Amazonie.* »<sup>1495</sup>

A lire le passage suivant de *Cahier nomade*, on peut se demander pourquoi Wabéri présente son pays par cette esquisse, qui le montre sous une forme inachevée. Le paysage est pauvre, la ville de Djibouti n'en n'est pas une, on dirait une bourgade. Avec sa manière ironique il évacue l'espace djiboutien :

« *Ici, c'est-à-dire Djibouti, mon pays inabouti, mon dessein brouillon, ma passion étourdie : Mon paysage est une mauvaise aquarelle : une bousculade de maisonnettes de tôles et de bois entrecoupée par des allées sinueuses et boueuses.* »<sup>1496</sup>

Dans un autre passage il évoque « *les quartiers de la ville miasmatique montraient leurs ruelles spongieuses et leurs toits sanieux, rongés par la rouille des ans* »<sup>1497</sup>. On remarque donc l'insistance sur l'aspect des ruelles tordues. La forme diminutive de « ruelle » escamote volontairement du vocabulaire la forme « rue » plus conforme à une vraie ville.

Dans le même esprit de dénigrement, la fameuse place Rimbaud, devenu place Mahamoud Harbi, est qualifié de « *caravansérail* » empoussiéré, lui déniait toute importance. Reprenant le vocabulaire colonial qui marque la dichotomie de la ville de Djibouti, il évoque à son tour les aspects répulsifs de « *la magala, la ville indigène* »<sup>1498</sup>.

Mais alors qu'elle est la valeur de la ville ? Quel est son rôle fondamental ? C'est une ville garnison. La définir ainsi c'est l'attribuer à d'autres. Elle n'est pas

---

<sup>1495</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Le pays sans ombre*, p.141

<sup>1496</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Cahier nomade*, 53

<sup>1497</sup> idem, p.82

<sup>1498</sup> ibidem, p.84

djiboutienne : « *une ville anciennement, et toujours partiellement garnison* »<sup>1499</sup>.  
Formule totalisante qui enferme Djibouti, dans une fonction qui lui colle à la peau.  
La vision englobe la période coloniale et après l'indépendance.

En vérité Wabéri fait un aveu : connaissant peu sur son pays, il regrette de ne pas avoir de mythes attractifs à présenter aux voyageurs qui débarquent. Son pays ne peut devenir qu'une escale :

« *Des bateaux qui, une fois largement ravitaillés, se dirigent vers Bombay, la Réunion (...) ou la lointaine Indochine. Nous sommes en peine de mythes capables d'attirer sur nous les yeux du monde. Nos voisins s'étaient inventés pour l'éternité les noces métisses du roi Salomon et de la reine de Saba. Ils les avaient agrémentées de la légende du prêtre Jean qui leur a valu les faveurs du Vatican.* »<sup>1500</sup>

Comme les voyageurs français à la poursuite de ces mythes, il est conscient et désolé de cette tare que présente Djibouti. Cette vision, qui cherche à contenter les besoins du voyageur consommateur étranger, est significative d'un manque de confiance en soi.

Cette lacune, Wabéri cherche à la combler. C'est dans cette optique qu'il s'accroche, comme ses compatriotes, à tout ce qui pourrait ancrer leur pays dans les hauts faits de l'Antiquité, ici le pays de Pount :

« *Ce roi, ce « King of Pont » qu'on retrouve dans la pièce de Shakespeare (Antoine et Cléopâtre), avait-il visité notre région, le pays du Pount ? Ou simple coïncidence comme l'histoire en produit sans cesse ?* »<sup>1501</sup>

### **- L'appel de l'ailleurs**

Mais à lire Wabéri, on sent, et il ne fait qu'observer la réalité, un rejet, chez les jeunes de leur pays. Il y a un néant d'ici, comme le discours colonial l'avait toujours présenté, qui est adopté (à force de matraquage ?). Comme les jeunes sont acculturés, ils rêvent tous d'un ailleurs meilleur. On pourrait faire un slogan de cette formule de l'auteur : « *Rien à l'horizon, rien derrière nous : nous sommes les enfants du Néant.* »<sup>1502</sup> Et la mosquée et le Parti, ont tous les deux des hauts

---

<sup>1499</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Balbala*, p.49

<sup>1500</sup> idem, p.64

<sup>1501</sup> ibidem, même page

<sup>1502</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Le pays sans ombre*, p.132

parleurs pour proclamer, selon Wabéri : « *Votre monde n'est pas Ici, votre monde c'est le grand Ailleurs !* »<sup>1503</sup>

Et Wabéri de questionner cette situation dans *Cahier nomade*, opposant l'espace djiboutien répulsif aux ailleurs attractifs :

« *Que penser de ce désert sans Tartares boudé par sa progéniture qui lui préfère les grasses plaines du Canada, les volutes de Londres ou la bohème d'Amsterdam quand elle ne se nourrit pas de songes creux. Une terre irrédente qui, chaque année, s'éloigne un peu plus de la plaque africaine, une corne tentée par l'aventure et la dérive. Que penser de la cohorte de citoyens qui courent après un mandat envoyé de l'étranger par un cousin...* »<sup>1504</sup>

C'est la réalité du Djibouti d'aujourd'hui et de l'Afrique toute entière. Cet ailleurs a quelque fois des noms imprononçables comme « *le SAS-KAT-CHE-WAN* »<sup>1505</sup> mais il est réconfortant contrairement à la vie réelle du pays :

« *Oh, nous sommes incapables de puiser un rien de réconfort dans notre vie réelle. Mais à présent, nous avons des précieuses étrennes, des cadeaux appréciables qu'on ne saurait trouver même dans le tréfonds de l'imaginaire de notre peuple damné : QEBEC et ONTARIO, ACADIE et MANITOBA, entre autres lieux. Ce sont là les délices les plus mémorables qu'on puisse vous offrir en cette saison d'agonie.* »<sup>1506</sup>

Mais il y a plus grave que ce simple rêve, qui empêche d'apprécier la vie d'ici. Dans ce contexte, on risque de franchir un pas vers l'acculturation.

### **- Les enfants d'une autre culture**

Dans la nouvelle intitulée « le mystère de Dasbiyo », dans *Le Pays sans ombre*, un jeune de la localité de Dasbiyo parle, un beau jour, une langue que personne ne comprend. Les sages se réunissent et convoquent des personnes qui pourraient démêler ce mystère. Le vieux sage Rayaleh Abaneh avoue son étonnement : « *C'est que Jilaal ne parle plus la même langue que nous, sinon pour parler, il parle et fort étrangement !* »<sup>1507</sup> Finalement, après plusieurs

---

<sup>1503</sup> idem, p.133

<sup>1504</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Cahier nomade*, p.134

<sup>1505</sup> idem, p.135

<sup>1506</sup> ibidem, p.132

<sup>1507</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Le pays sans ombre*, p.63

recherches, un inspecteur de la police réussit à trouver que le jeune homme « s'exprimait en créole. »<sup>1508</sup>

La signification de cette nouvelle pourrait avoir un rapport avec le langage parlé aujourd'hui par les jeunes : c'est un créole de langue maternelle et de français. On entend souvent le discours selon lequel on est en train de perdre nos langues maternelles. Quel est le facteur central de la déculturation ? C'est évidemment l'école.

### - La culture et l'école

Voici comment le jeune Askar était entré à l'école et les transformations qu'elle avait déclenchées en lui. Nous avons le modèle d'un jeune qui fait tout le parcours scolaire mais qui finit mal :

*« On sait qu'il fut l'un des plus brillants élèves chez les Pères rédemptoristes de Notre-Dame-de-Dikhil. A cette époque, comme le voulait la coutume dans ce milieu, il portait un prénom chrétien : Amédée. On sait qu'il lisait beaucoup au point que Charles Péguy, Saint-John Perse et Pierre Teilhard de Chardin, lui étaient devenus très familiers. »*<sup>1509</sup>

Puis l'auteur nous conte le parcours de celui qui ira étudier en France, puis militera pour l'indépendance avant de tomber dans la déchéance (le refuge) de la folie, d'où son surnom d'Askar des ordures. Est-ce que l'école, qui a gommé la culture nationale, n'est pas pour quelque chose dans cette incompréhension ?

Plus légèrement, Wabéri, ironise sur le vocabulaire étrange, que les enfants djiboutiens égrenaient sans tout comprendre :

*« Dans les manuels de l'école primaire, je puisais des mots étrangers, pourtant à moi destinés, parce qu'ils étaient présumés africains : calebasse, quinquélibat ou quinquina, Mamadou et Binéta, fagot qui rime avec marigot, kaolin et kapok, tapir, le délicieux filao, le sourire Banania, marabout et les tailleurs... Notre mémoire en est toute tatouée. »*<sup>1510</sup>

Il souligne ainsi le caractère étranger de l'école et surtout de son enseignement plaqué sur des réalités djiboutiennes différentes de ce que les contenus des manuels proposent.

---

<sup>1508</sup> idem, p.64

<sup>1509</sup> ibidem, p.144

<sup>1510</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Cahier nomade*, p.130

Sur un autre plan, nous avons, dans *Balbala*, un personnage qui symbolise l'instituteur djiboutien qui tente une adaptation (une domestication ?) du français, ici une comptine, à la sauce du pays. Mais l'acculturation est en marche, justement :

*« Maître Djama habitait non loin de là. Ce vieil instituteur, l'un des premiers indigènes formés à l'école des curés façon Ile République, s'était rendu célèbre dans la capitale pour avoir adapté les comptines que tous les écoliers du territoire ânonnent à la fin des cours. (...) Maître Djama s'appelait, pour les élèves surtout, Maître Jacques à cause de l'autre comptine qui, jadis, fait fureur dans les quartier de la ville basse : « Frère Jacques ». Le processus d'acculturation passe par l'adaptation et l'acclimatation, semblait dire cet auguste instituteur du quartier du Stade. »<sup>1511</sup>*

Ainsi il est bien conscient d'inculquer une culture à ses élèves. L'acculturation aboutit à l'occidentalisation et donc à la rupture avec sa culture. C'est le constat que le grand-père d'Abdo-Julien fait à Alice :

*« Ton époux ne t'a rien dit à ce sujet, ça ne m'étonne pas de lui, il est trop occidentalisé, je me rends compte à quel point le fils s'éloigne de son géniteur. Autres temps autres mœurs. Heureusement que je suis là pour relier les fils du spirituel et du temporel... »<sup>1512</sup>*

L'enfant métis, Abdo-Julien, en fait l'auteur, ne serait-il pas le symbole du métissage culturel, au point de pouvoir se mettre, alternativement, dans la peau de ses personnages français et djiboutiens ?

*« Je navigue aisément ente les langues, les références historiques, les cultures, les rumeurs toutes chaudes d'hier, le souvenirs les plus anciennes ; normal, moi je suis issu de l'amour sans frontières, je suis trait d'union entre deux mondes. »<sup>1513</sup>*

On pourrait aisément attribuer cette affirmation à la personne de Wabéri. Il reste à savoir s'il a toute l'aisance pour passer d'un monde à l'autre. D'où l'interrogation : de quel monde est-il ? Métis d'une française et d'un djiboutien il est tributaire de deux histoires. On peut imaginer que l'auteur, partagé lui-même entre les deux cultures, et père d'enfants métis de mère française, se trouve dans cette situation.

---

<sup>1511</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Balbala*, p.70

<sup>1512</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Transit*, p.135

<sup>1513</sup> idem, p.49

Mais être des deux cultures est inconfortable au regard des crimes commis par les Blancs contre les Noirs. Et dans l'évocation de certains événements<sup>1514</sup>, de glorification d'un point de vue européen et inhumain de l'autre, la douleur d'assumer les deux histoires est exprimée ainsi :

*« Automne 1892. (...) nos grands-pères en tenue traditionnelle rassemblés sous une cahute signalant leur nom générique, Somalis, au jardin zoologique d'Acclimatation. (...) Et moi dans tout ça ? A y réfléchir, j'ai partie liée avec ce passé, cette mémoire coloniale pas toujours rose panthère. C'est pourquoi il m'arrive de renier cette mémoire partagée et, du même coup, de me renier, renier mon côté maternel et ma peau pourtant pas si claire que ça. Refouler tout mon être, me défouler aussi et crier sur les toits : « Ne m'appellez pas métis. » »<sup>1515</sup>*

### **- Particularisme de race**

Autres éléments de l'acculturation, qui éloignent le Djiboutien de ce qu'il est véritablement, ce sont les conceptions racistes héritées du discours colonial pseudo-scientifique qui classifie les races. On est un autre niveau d'acculturation lorsque l'auteur djiboutien assume ce discours et l'applique à sa société. On est dans une situation d'aliénation. Voyons comment cela se dévoile dans *Abdi, l'enfant du TFAI*.

Selon Houssein Abdi, qui semble souscrire à la thèse de l'origine allogène des peuples du pays, les deux ethnies Afars et Issas présentent les mêmes traits : taille moyenne, sobriété et résistance à la fatigue et à la soif :

*« Ils ont les cheveux lisses et ondulés, le nez droit, les lèvres minces et bien dessinées. Bien que leur peau soit noire ils appartiennent à la race blanche, ils se disent descendre d'ancêtres venus d'Arabie. »<sup>1516</sup>*

Ainsi ils sont blancs et non noirs, malgré la couleur. Et l'auteur insiste sur les traits physiques du type européen. Voici d'autres traits qui insistent sur le caractère non négroïde du personnage principal :

*« Abdi est un bel enfant, ses parents en sont fiers. Ses cheveux sont fins et très ondulés, ses lèvres minces et bien dessinées, son teint chocolaté. Tous ses traits rappellent ceux de la race blanche. »<sup>1517</sup>*

---

<sup>1514</sup> Il s'agit des zoos humains, spectacle visuel dans les villes européennes, reconstituant, jusqu'aux années 30, les hommes et les cadres de vie des populations exotiques des colonies. Voir l'article intitulé « Le spectacle ordinaire des zoos humains », in *Le Monde diplomatique*, Manière de voir n°58, juillet-août 2001, pp.40-45. Voir aussi l'affiche de la page 66 intitulée « jardin zoologique d'acclimatation somalis ».

<sup>1515</sup> ibidem, p.119

<sup>1516</sup> Houssein Abdi, op. cit. p.160

<sup>1517</sup> idem, p.165



On sent une certaine fierté de présenter ainsi le jeune djiboutien au public français destinataire du livre. L'explication de l'origine allogène de cette race est souvent relevée ainsi :

*« Ses ancêtres lointains venus d'Arabie et d'Inde se sont fixés sur la côte orientale de l'Afrique et ont épousé des femmes « gala » (peuple qui occupait primitivement l'Afrique orientale). »<sup>1518</sup>*

Ce discours est tributaire de thèses développées par certains chercheurs. On retrouve les mêmes genres d'explications chez beaucoup d'auteurs français. Citons à titre d'illustration Robert Tholomier qui résume assez bien, dans un article, ces théories. Il nous livre les théories du peuplement de la région et les origines des peuples de la région, comme une sorte de généalogie :

*« Tout semble s'être passé schématiquement comme si, aux races négroïdes en place s'étaient superposés, en plusieurs vagues et à des époques mal définies, différents groupements à faciès non nègres dont la morphologie générale était celle des hommes de race blanche : les Kouches, que l'on appelle aussi bien Kamites ou Chamites. »<sup>1519</sup>*

C'est la fameuse théorie du métissage qui souligne ainsi le caractère allogène du peuplement et de la civilisation de la Corne de l'Afrique.

*« Quoiqu'il en soit, les multiples allées et venues des négociants de tout acabit renforçèrent le brassage des races et aboutirent aux types originaux que nous connaissons aujourd'hui avec leur particularisme. »<sup>1520</sup>*

Alors que l'auteur d'*Abdi, l'enfant du TFAI*, semble inconscient de cette base raciste de ses affirmations Ali Moussa Iyé, lui, récuse ces genres d'allégations dans la première partie de son *Verdict de l'arbre*.<sup>1521</sup>

Les auteurs djiboutiens ont donc du mal à se libérer de l'idéologie coloniale et de toutes ses séquelles. Ils sont incapables de dire le pays de façon indépendante de la vision coloniale. Tributaire, conscient ou inconscient, de la

---

<sup>1518</sup> ibidem, p.166

<sup>1519</sup> Tholomier, Robert, « Quelques aspects ethnologiques et ethnographiques en République de Djibouti », in *Le Mois en Afrique*, n°180/181, janvier 1981, p.179

<sup>1520</sup> idem, p.180. L'expression « nègre marginale » appliquée par Senghor à Syad (dans la préface de *Khamsine*, édité par Présence Africaine en 1959, à Paris) est révélatrice de cette difficulté de reconnaître la pleine africanité des Djiboutiens et des peuples voisins.

<sup>1521</sup> Ali Moussa Iyé, *Le verdict de l'arbre, le Xeer issa, étude d'une « démocratie pastorale »*, édition à compte d'auteur, Dubaï. Voir le chapitre I intitulé « Qui sont ces « barbares » de la Corne ? », pp. 21-66

culture française il leur est difficile d'avoir accès à la réalité de leur pays, sans passer par le discours sédimenté développé depuis plus d'un siècle sur Djibouti.

La question est de savoir si, de leur côté, les Français ont réussi à dire Djibouti autrement une fois que le pays est devenu indépendant et assume son destin.

Qu'est-ce qui, fondamentalement, définit la vision de ce discours, surtout celui de la presse, qui nous semble plus immédiat, plus actuel et surtout plus redondant ? En effet les journalistes ont beaucoup d'occasion soit de corriger leur discours soit de le répéter. Et l'une ou l'autre des options devrait révéler une vision.

## **B- SÉDIMENTATION**

Pour Bertrand Westphal, qui propose de croiser les visions sur le même lieu, « *l'espace perceptible est le résultat d'une sédimentation.* »<sup>1522</sup>

Pour étudier ce phénomène, nous allons nous intéresser au discours de la presse française sur Djibouti, à partir des années 1970 où la revendication indépendantiste devient soutenue (à l'intérieur comme à l'extérieur).

Nous allons croiser plusieurs discours de la presse française. Pourquoi ce choix ? C'est à la fois l'immédiateté et le caractère intertextuel de ce discours qui nous intéresse. En effet la répétition et la reprise font sens et il s'agit de saisir ce sens.

Nous avons vu dans l'article que Jean-Claude Guillebaud consacre à *Balbala* de Wabéri que Djibouti croule sous plusieurs couches de « *sédimentation littéraire enfouie sous un amas de rhétoriques imagées* ». <sup>1523</sup> En lisant attentivement la presse française on peut s'interroger sur l'existence du même phénomène dans les quotidiens comme dans les périodiques. Pourquoi tant de discours ?

---

<sup>1522</sup> Westphal, Bertrand, « Pour une approche géocritique des textes », in *La géocritique mode d'emploi*, Limoges, Pulim, 2000, p.25

<sup>1523</sup> Guillebaud, Jean-Claude, « Voix rebelles à Djibouti, une Afrique terrible et douce », in *Le Monde diplomatique* n°526 de janvier 1998

Voici comment, en 1988, après onze ans d'indépendance la république de Djibouti est présentée :

*« Petit Etat d'environ 400 000 habitants, niché au creux de la Corne de l'Afrique, Djibouti est le lieu par excellence des mythes coloniaux dont l'Afrique francophone est encore souvent mal dégagée. »<sup>1524</sup>*

Et l'auteur de l'article, après cette généralisation qui passe pour une évidence, rappelle les clichés les plus communs : Le célèbre « *palmier en zinc* » ; « *la plus grande garnison militaire française à l'Est de Suez.* »<sup>1525</sup> Comment expliquer ce fait affirmé ? L'auteur de l'article trouve la raison, du point de vue français :

*« Il y a quelque excuse à cette vision, puisque l'ancienne Côte Française des Somalis, devenue Territoire Français des Afars et des Issas, n'est une république indépendante que depuis le 27 juin 1977, et que la présence française, particulièrement la présence militaire, demeure une composante essentielle de la vie nationale. »<sup>1526</sup>*

## **1- L'APPARTENANCE À LA FRANCE**

Que la France soit à l'origine de la création des frontières actuelles de Djibouti, cela ne fait pas de doute. Le discours français, particulièrement politique, à travers la presse, insiste sur ce fait pour contester au pays son désir d'indépendance. Djibouti est française, il n'y avait rien avant. Il s'agit de le démontrer.

Si on peut dire avec Daniel-Henri Pageaux que « *l'image est un puissant révélateur des options, voire des clivages qui traversent et structurent une société* »<sup>1527</sup>, alors il est utile de se pencher sur la presse d'un pays pour y déceler cette vision qui demeure jusqu'à aujourd'hui. Avec la longue durée on peut, selon lui, à travers les textes interrogés,

---

<sup>1524</sup> Prunier, Gérard, « Djibouti, porte-avions de la France », in *Les Cahiers de l'Orient*, 4<sup>ème</sup> trimestre 1987-1<sup>er</sup> trimestre 1988, n°8/9, p.71

<sup>1525</sup> idem, p.71

<sup>1526</sup> ibidem, p.71

<sup>1527</sup> Pageaux, Daniel-Henri, op.cit. p.141

*« observer comment s'affirment et s'estompent des visions perturbantes ou rassurantes de l'étranger, comment s'enracinent, par répétitions, des options traditionnelles »*<sup>1528</sup>

De même, selon lui toujours, *« leur impact idéologique »* sur un public donné a pu *« façonner une attitude mentale »*. Alors les écrivains et les journalistes, en parlant de cet autre et de son espace, ne se sont-ils pas *« bornés à reproduire une « image » déjà connue et identifiée. »*<sup>1529</sup> C'est pourquoi il suggère de s'intéresser à tous les genres de textes : presse, correspondances, préfaces, essais, manuels scolaires.

Pour notre part nous nous appuyerons sur un corpus de texte de presse englobant la période allant des années 1970 aux années 2000.

### **a- l'œuvre française (rien avant)**

Pour Pageaux l'étude du lexique employé est révélatrice :

*« Un stock (...) de mots qui, à une époque et dans une culture donnée, permettent la diffusion plus ou moins immédiate d'une image de l'Autre. (...)C'est un arsenal notionnel, affectif, en principe commun à l'écrivain et au public lecteur. »*<sup>1530</sup>

Il indique donc l'intérêt d'être attentif à toute trace d'itération, répétition, au comptage de certaines occurrences ou d'automatismes dans le choix du vocabulaire. C'est ce que nous allons faire pour montrer comment la vision française de Djibouti se déploie dans la presse française.

### **- Pays sorti ex-nihilo**

Le discours développé sur Djibouti depuis sa naissance est celui-ci : du néant la France a construit un pays. Ce discours a un objectif à partir des années 1970 où la demande d'indépendance se fait pressante : celui de contester cette demande.

Nous savons depuis le premier Français qui a débarqué sur le territoire qu'il n'y avait ni agriculture, ni industrie, ni population. C'était le vide. C'est l'œuvre de la France qui a fait surgir du néant une ville, un port et un niveau de

---

<sup>1528</sup> idem, p.141

<sup>1529</sup> ibidem, p.142

<sup>1530</sup> ibidem, p.143

vie élevé d'après les articles qui contestent la volonté d'indépendance des Djiboutiens.

Toute une stratégie est mise en œuvre dans un processus de négation suivi d'un processus de valorisation de l'œuvre française. Voici, en 1975, une affirmation péremptoire : « *Le TFAI est un territoire que nous avons « fait » à partir d'un désert dans lequel il n'y avait pas plus de 2500 habitants.* »<sup>1531</sup>

C'est une création ex-nihilo qui minimise la présence des habitants, stratégie habituelle, que nous connaissons bien. Si l'on suit le vocabulaire déployé à cette fin, voici ce qu'on a :

« *Le territoire est démuné, sur ses 21 700 km<sup>2</sup>, de toute ressource naturelle et sa production agricole est quasiment inexistante.* »<sup>1532</sup>

Là encore, la pauvreté du territoire est affirmée fortement par le lexique négateur : « démuné », « quasiment inexistante ». Et cela continue dans le même ordre d'idée, lorsque le journaliste emploie une série de négations : « *Par lui-même ce petit territoire n'a que peu d'importance* » et donne pour argument sa superficie de 23 000 km<sup>2</sup> qui ne dépasse guère celle de « *quatre de nos départements* » et son sol qui ne recèle, dit-il, « *aucune richesse exploitable, est d'une aridité désespérante* ». <sup>1533</sup> Quant à la population elle est réduite au rôle de figurant.

Quand elles sont évoquées, ces populations Afar et Issa s'opposeraient en une lutte séculaire. Elles sont « *presque exclusivement tournés vers les activités pastorales* »<sup>1534</sup>.

Ainsi le peu d'importance du territoire, en soi, est repris depuis le début (se souvenir des trois rochers d'Albert Londres). Il n'y a aucune richesse. La France n'a donc rien pris ici. Les populations sont évacuées rapidement car se sont des pasteurs qui nomadisent au loin. Elles n'ont pas droit au chapitre. C'est donc un territoire exclusivement français. La population, puisqu'il n'y en avait pas au départ, ne peut contester ce fait.

Que trouve-t-on dans ce territoire ? Réponse du journaliste qui insiste sur le néant:

---

<sup>1531</sup> *France-Pays arabes*, n°49, février 1975

<sup>1532</sup> Nolde, André, « Djibouti : indépendance, oui mais... », in *Revue de Défense Nationale*, février 1976, p.74

<sup>1533</sup> Malecot, G, « la France à Djibouti : les raisons d'une présence », in *Revue française d'études politiques africaines*, janvier 1973, p.1

<sup>1534</sup> idem, p.2

« On trouve surtout pierres noires et épineux calcinés, peu d'agriculture (sauf à Ambouli), peu d'élevage, pour une population clairsemée, nomade, vivant de lait et de sorgho. »<sup>1535</sup>

Alors comment ce pays vit-il au monde ? C'est parce que la France continue d'assurer un certain nombre de devoirs en matière de développement et de défense. En effet le « territoire n'existe actuellement que parce qu'il est français et parce que nous y avons une présence. »<sup>1536</sup> Le caractère exclusif est réaffirmé. La population est toujours évacuée. Les négations restrictives renforcent l'exclusion.

Mais la France ne butte pas devant ce vide. Elle met en œuvre son génie, comme nous l'a si bien montré Hachette, pour construire un port et un chemin de fer qui seront, pour l'Éthiopie, les portes d'accès au monde.

« Après de vagues espoirs, vite déçus, de trouver quelques ressources dans le petit hinterland qui entourait Djibouti, ils s'attaquent au projet plus ambitieux de faire de ce point la porte d'accès privilégiée du monde extérieur vers l'Éthiopie, car ce pays n'avait de façade maritime qu'en Érythrée »<sup>1537</sup>

Celle-ci sera occupée par les Italiens en 1890.

Mais la France fait mieux encore. Elle fait surgir une ville de ce désert. Dans le passage qui suit on peut lire la fierté de l'auteur qui associe, nous en avons l'habitude, le lecteur à l'œuvre de génie.

« Et cependant (...) jamais notre présence en ce coin désertique et perdu de l'Afrique Orientale ne s'est manifestée avec autant de vigueur. Non seulement la ville s'est développée et embellie : de larges avenues bordées d'arbres, des villas modernes au fond de jardins abondamment fleuris, des bâtiments publics d'un style fonctionnel sinon majestueux, font presque penser au Dakar des années 1930. »<sup>1538</sup>

La description de la ville insiste sur la dichotomie entre le « coin désert » d'avant et le paradis de verdure qu'elle est devenue avec son allure de métropole coloniale. L'auteur insiste sur le paradoxe de trouver une si jolie ville verdie au milieu de ce désert djiboutien. Il insiste aussi sur le caractère « majestueux » et merveilleux de cette cité vivante, comme une sorte de greffon européen dans un coin au départ vide. Ainsi toute une structure administrative autochtone se met

---

<sup>1535</sup> Dossier du mois : le TFAI, in *France-Pays Arabes* n°49, février 1975, p.13

<sup>1536</sup> idem, p.17. Déclaration du Haut commissaire de France au TFAI.

<sup>1537</sup> Nolde, André, « Djibouti : indépendance, oui mais... », in *Revue de Défense Nationale*, février 1976, p.70

<sup>1538</sup> idem, p.71

en place : ministères, députés, divers services, fonctionnaires français, coopérants ou rattachés.

Tout cela participe à ce nouveau souffle car « *cette animation toute nouvelle créée dans une colonie traditionnellement sommeillante sous un climat torride* »<sup>1539</sup> donne un semblant de vie à ce territoire. On a toujours cette dichotomie à l'œuvre. Le caractère désert de Djibouti « *Djibouti - désert de pierre où rien ne pousse* »<sup>1540</sup> sera très appuyé pour nier toute existence autonome au pays. Par contre le rôle de la ville de Djibouti, œuvre française sera, par contraste, très valorisé.

Les populations locales y trouvent leur compte. Elles sont attirées par les mirages de la nouvelle ville. En effet, selon le journaliste du *Monde* :

« *L'îlot de prospérité que représente la ville française au milieu d'un océan de sous-développement attire irrésistiblement toutes les populations nomades de la région qui ignorant les frontières politiques naviguent au gré des pâturages entre la Somalie, l'Éthiopie et Le TFAI.* »<sup>1541</sup>

Comme une sorte de chantage, ces populations sont sommées de choisir entre cette prospérité due à la France et la pauvreté environnant le territoire. Le référendum de 1967 était présenté, aux yeux de la population, comme le choix entre deux alternatives :

« *Ou bien elle demeurerait sous la protection de la France et continuait à bénéficier d'une assistance qui plaçait le niveau de vie à Djibouti largement au-dessus de tout ce qui existait dans les pays voisins, ou bien elle prenait en main sa propre destinée sans l'aide de la France.* »

Cela peut-il être un choix pour des gens épris de liberté ? Ce paternalisme est donc incapable de mesurer la valeur de la liberté et du sacrifice. Cet argument du niveau de vie est repris pour le mettre en parallèle avec celui des pays voisins :

« *Tous savent en outre que le niveau de vie à Djibouti est beaucoup plus élevé que dans les deux pays voisins. La perspective d'une annexion pure et simple suivie d'un « alignement » économique n'enthousiasme personne.* »<sup>1542</sup>

La France se targue d'avoir créé le territoire à partir de rien mais en plus elle affirme lui avoir donné un niveau de vie élevé. Cela justifie doublement sa

---

<sup>1539</sup> ibidem, p.71

<sup>1540</sup> Guillebaud, Jean-Claude, « Djibouti ou le temps suspendu », in *Le Monde* du 02/4/1974, p.7

<sup>1541</sup> Guillebaud, Jean-Claude, « Djibouti ou le temps suspendu », in *Le Monde* du 03/4/1974, p.6

<sup>1542</sup> Guillebaud, Jean-Claude, « Adieu Djibouti », in *Le Monde* du 10/6/1976

présence incontestable. Cet argument a pour objectif de dissuader les Djiboutiens de faire le choix de l'indépendance.

L'argumentaire est donc bien rôdé et insiste sur l'évolution du territoire : de rien à quelque chose, de l'absence de population à l'édification d'une cité moderne, de la misère à la prospérité. Alors qui peut contester à la France ce parcours magnifique et quel est l'indépendantiste qui, par ingratitude ou par aveuglement, va exiger la liberté à la Nation nourricière ?

Mais nous savons que l'histoire ne s'est pas arrêtée. Djibouti a obtenu son indépendance. Il s'agit maintenant de savoir si cela a mis fin à la volonté de s'approprier ce pays.

### **- Ex-colonie**

Après l'indépendance, Djibouti est-il vu comme une ex-colonie ou en pays indépendant ?

En réalité les anciennes dénominations coloniales sont employées à dessein pour le rattacher encore à la France. On rappelle avec délectation, et toujours avec exagération, la présence française et les bénéfices militaires et économiques que Djibouti en tire. Ce serait là les preuves d'une indépendance dans la dépendance.

Il y a trois formes lexicales de rattachement à la France. D'abord ce sont l'« ex » et l'« ancien » ensuite des comparaisons qui en font une partie.

D'abord par « l'ex » le territoire de Djibouti n'existe qu'au passé, collé au nom de la France. Comme une sorte de nostalgie, les journalistes comme les politiques se rattachent à cet « ex ». Déjà quand il s'agissait de situer le pays qui est en train de naître on ne pouvait le faire que par rapport à la France :

*« Le référendum organisé à Djibouti le 8 mai 1977 décida de l'indépendance de l'ex-Territoire Français des Afars et de Issas par près de 95% des votants. »<sup>1543</sup>*

Et quelques jours après l'indépendance, malgré l'enfantement douloureux, car nous verrons que la France a tout fait pour le garder, ce pays n'acquiert pas de personnalité propre :

---

<sup>1543</sup> Tholomier, Robert, « La République de Djibouti : après le 3<sup>ème</sup> anniversaire de son indépendance dans une corne de l'Afrique mal dans sa peau », in *Le Mois en Afrique* n°180/181, décembre 1980/janvier 1981, p.30



« *Tout incline, aujourd'hui, au pessimisme à propos de l'ex-TFAI, ce « piège » dont Paris se félicitait hier – prématurément ? – d'être sorti sans dommages au prix d'un lucide mais bien tardif changement de politique.* »<sup>1544</sup>

Pour évoquer la visite du ministre de la coopération, 22 ans après l'indépendance d'un Etat souverain, *Libération* écrit : « *Charles Josselin, a entamé hier dans l'ex-colonie française à l'entrée de la mer Rouge.* »<sup>1545</sup> Et puis, dans la situation de guerre entre L'Erythrée et l'Ethiopie, dans la même période, le journaliste note dans le même article que la France a envoyé le navire pour garantir « *l'intégrité territoriale de son ex-colonie* ». Il ne s'agit en aucun cas de parler de Djibouti mais d'un territoire, qui par le possessif « son », reste encore attaché à la France dans l'esprit du journaliste. Il y a donc une sorte de cordon ombilical qui n'est pas coupé.

Quand ce n'est pas l' « ex », c'est le qualificatif « ancien » qui définit le pays par rapport à la France. On se délecte des malheurs de Djibouti à peine indépendant :

« *Six mois après l'accession de l'ancien territoire français des Afars et des Issas à l'indépendance le 27 juin 1977, le président Hassan Gouled doit aujourd'hui faire face.* »<sup>1546</sup>

Et indirectement, on lui fait reproche d'avoir choisi de se séparer de la mère patrie. De plus, on lui rappelle les infrastructures léguées par la France, toujours ce port et ce chemin de fer, sans lesquelles le pays s'écroulerait :

« *Dépourvu de toute production nationale, l'ancien territoire français des Afars et des Issas, tirait l'essentiel de ses revenus des activités portuaires et ferroviaires...* »<sup>1547</sup>

Pour justifier la nécessité d'une présence militaire française, et nous le verrons amplement justifiée selon le discours journalistique, il faut, en plus des menaces évoquées abondamment, et que nous verrons par la suite, rattacher ce pays, « l'ancienne colonie française », au nom de la France.

*Le Canard Enchaîné*, à son tour, reprend, après plus de vingt ans de séparation, une des différentes appellations du pays sous la colonisation,

---

<sup>1544</sup> Guillebaud, Jean-Claude, « Le piège », in *Le Monde* du 31/12/1977

<sup>1545</sup> Smith, Stephen, « La France veille aux frontières de Djibouti, elle compense son retrait militaire par une aide financière et l'envoi d'une frégate », in *Libération* du 22/01/1999

<sup>1546</sup> Decraene, Philippe, « Djibouti, six mois après l'indépendance. Le nouvel Etat se débat dans de graves difficultés », in *Le Monde* du 3/12/1977

<sup>1547</sup> idem

faisant le bilan de plus d'un siècle de présence dans cette « *ancienne colonie française, Djibouti* »<sup>1548</sup> et, dans le même article, « *ancienne Côte française des Somalis* ». <sup>1549</sup> Puis *Africa Confidential* choisit, à son tour, de revisiter le pays sous l'appellation révolue depuis vingt ans, d'« *ancien territoire des Afars et des Issas* ». <sup>1550</sup> Comme s'il lui était impossible de dire Djibouti comme n'importe quel pays du monde, le journaliste d'*Arabies* raccroche Djibouti à toutes ses dénominations coloniales :

« *Connue sous le nom de Côte française des Somalis en 1886, date de sa création en tant que colonie française en Afrique de l'Est, puis Territoire des Afars et des Issas après la seconde guerre mondiale, Djibouti a accédé à l'indépendance le 27 juin 1977.* »<sup>1551</sup>

Après ces dénominations voici les formes de comparaisons qui veulent toujours raccrocher ce pays à la France.

### - Comme département français

Au-delà de ce rattachement à la France, le pays est-il reconnu dans ses dimensions propres ou est-il perçu comme une partie de la France métropolitaine? Les comparaisons semblent maintenir le lien. La comparaison de sa superficie, petite, à des départements français, ou de classer son port par rapport à ceux de la métropole est une autre façon de réduire Djibouti à la France.

En 1973, dans la *Revue Française d'Etudes Politiques Africaines*, on lit que la superficie du territoire ne dépasse guère celle de « *quatre de nos départements* »<sup>1552</sup>. Pour *Le Canard Enchaîné* du 18 novembre 1998 « *Djibouti (...) n'est pas plus grand que trois de nos départements.* »<sup>1553</sup> Deux discours qui se font écho à 25 ans d'intervalle. Rien à faire, Djibouti n'est vu qu'à travers l'appartenance, comme un petit morceau, à la France.

---

<sup>1548</sup> « Djibouti : ses opposants à l'ombre, ses militaires français au soleil », in *Le Canard enchaîné* du 18/11/1998

<sup>1549</sup> idem

<sup>1550</sup> « Djibouti : l'enjeu des législatives déchiré les partis » in *Africa confidential* de Juillet 1997

<sup>1551</sup> Dehli, Ahmed, « Djibouti : 17 bougies et 36 chandelles », in *Arabies* n°90 de juin 1994

<sup>1552</sup> Malecot, G, « La France à Djibouti : les raisons d'une présence », in *Revue française d'études politiques africaines* de janvier 1973

<sup>1553</sup> « Djibouti : ses opposants à l'ombre, ses militaires français au soleil », in *Le canard enchaîné* du 18/11/1998

En réalité la petitesse est une sorte de tare qui interdit à ce pays de vivre de façon autonome et indépendante de la France. Djibouti est minimisé, et réduit à une cité ou à un pays minuscule. Continuant à maintenir la dichotomie de l'espace djiboutien, le regard français ne reconnaît que la ville de Djibouti, qui est son œuvre. Le pays est réduit à cette ville. Selon le journaliste du *Figaro*, Djibouti, « *la cité-Etat vit de la présence militaire française.* »<sup>1554</sup> Et il ajoute « *Aujourd'hui, il y flotte l'air moite d'un micro-Etat en déliquescence.* »<sup>1555</sup> L'année suivante le même journal reprend la même désignation négatrice en désignant le pays sous l'appellation de « *micro-Etat de la Corne de l'Afrique* »<sup>1556</sup>.

En guise de conclusion, reprenons l'affirmation péremptoire de cet analyste des *Cahiers d'Orient* pour qui « *Djibouti est, avant tout un point d'appui stratégique français qui dépend encore fondamentalement de l'ancienne métropole coloniale.* »<sup>1557</sup>

Wabéri ne pouvait pas rater d'évoquer cette négation du territoire djiboutien par la presse française. Le pays est au service des intérêts français exclusivement. L'interrogation finale interpelle le lecteur djiboutien.

« *Un journaliste parisien, Philippe Leymarie a défini notre pays en 1981, écrit Anab à son frère en prison. Il lui répondra presque sur le même ton docte : « La thèse de la « clé » ou du « verrou de la mer Rouge », sortie tout droit des cerveaux militaires français, vient reconforter les images de « chaudière », d'« œil du cyclone » ou de « bouche du volcan » qui reviennent sous la plume des « experts » en mal de métaphores poétiques. Mais où est le Djiboutien dans tout ça ? Qui s'en soucie ? »*<sup>1558</sup>

En fin de compte, Djibouti, dans la vision française, ne peut acquérir son indépendance. Le rattachement à la France prend de multiples formes. On peut se demander les raisons qui motivent les journalistes à maintenir un tel discours. Nous avons vu qu'il y avait le refus d'accepter l'indépendance. Mais justement pourquoi, malgré ou à cause de ses insuffisances, refuser l'indépendance tout

---

<sup>1554</sup> La Grange, Arnaud de, « Fin de règne à Djibouti. L'ex-territoire des Afars et des Issas va fêter le vingtième anniversaire de son indépendance. Le pays est malade. Son président aussi », in *Le Figaro* n°16440 du 24 juin, 1997

<sup>1555</sup> idem

<sup>1556</sup> La Grange, Arnaud de, « Djibouti au bord de l'explosion », in *Le Figaro* n°16637 du 9 février 1998

<sup>1557</sup> Prunier, Gérard, « Djibouti : porte-avions de la France », in *Les Cahiers de l'Orient*, 4<sup>ème</sup> trimestre 1987-1<sup>er</sup> trimestre 1988, n°8/9, p.76

<sup>1558</sup> Abdourahman A. Wabéri, *Balbala*, p.71

particulièrement à Djibouti ? Il semble que, du point de vue français, il y a des enjeux d'ordre économique et sécuritaire.

## **b- L'instrument de la France**

Si l'on insiste ainsi sur le caractère français du territoire, créé ex-nihilo et protégé au point où il n'arrive pas à se faire un nom, c'est certainement pour une raison évidente. Laquelle ? Il faut dire le double intérêt de ce territoire pour la France : il garantit la liberté économique (par l'accès à la route du pétrole) et la liberté de manœuvre en terme militaire dans une région où il y a des intérêts divergents, dans le contexte de la guerre froide, mais aussi après.

### **- Aspects économiques et stratégiques (escale indépendante)**

Ce petit pays appartient si profondément à la France que s'en séparer est une véritable violence que subissent ceux qui lui sont attachés. A l'heure de la séparation annoncée, l'auteur de l'article, dont l'extrait suivant est tiré, un ancien officier, insiste sur les contributions et les souvenirs de tous ceux qui ont construit Djibouti :

*« Mais tous ceux qui ont œuvré pour faire de ce morceau de terre africain ce qu'il est aujourd'hui, tous ceux qui lui ont donné une certaine image de la France et l'ont maintenu en paix en dépit des rivalités et des convoitises, tous ceux pour qui Djibouti était une escale sur la route où les appelait leur carrière de fonctionnaire de la France d'outre-mer ou de soldat, tous ceux-là n'auront pas appris ces nouvelles sans un certain serrement de cœur ni quelque inquiétude. »<sup>1559</sup>*

Dans cette tirade, la valeur de Djibouti, en soi, est réduite, ce n'est qu'un « morceau de terre africain ». Par contre l'œuvre française est magnifiée, comme d'habitude. En plus, on réaffirme et rappelle les usages du territoire qui est tout à la fois escale maritime et point de départ du chemin de fer pour conquérir l'Ethiopie.

Dans un autre passage, on nous dit carrément l'intérêt stratégique de Djibouti :

*« Certes, le rôle de Djibouti comme escale navale et aérienne vers l'Océan Indien, et en direction de la Réunion notamment, ne saurait être ignoré.*

---

<sup>1559</sup> Nolde, André, « Djibouti : indépendance, oui mais... », in *Revue de Défense Nationale*, février 1976, p.69

*Mais d'autres arguments, plus immédiats, commandent à la France de rester présente, d'une manière ou d'une autre, et de pouvoir y disposer d'un relais utilisable sans aucune restriction. »<sup>1560</sup>*

C'est donc un outil au service de l'indépendance de la France, dans ces eaux lointaines. En conservant Djibouti, la France garantit son indépendance sur la voie du pétrole et la sécurité de ses navires.

La France avait eu, historiquement, deux raisons de prendre Djibouti : une escale pour l'extrême Orient et une porte d'accès à l'Éthiopie. C'est ce que rappelle le journaliste, sous forme d'insistance, 20 ans après l'indépendance du pays :

*« Deux atouts cependant : son port, son chemin de fer. Pendant longtemps, l'un et l'autre ont contribué à l'ouverture de l'Éthiopie pays voisin et enclavé, sur le monde extérieur. »<sup>1561</sup>*

Et en guise de rappel historique pour prévenir l'indépendance l'auteur note que le port a toujours constitué un élément important de la « stratégie impériale française ». Il précise que

*« Jadis point de soutage et d'avitaillement pour les navires assurant les liaisons avec nos possessions asiatiques, il conserve aujourd'hui une partie de sa valeur. »<sup>1562</sup>*

Donc conserver Djibouti, c'est une garantie de liberté et d'indépendance. Et la liberté des Djiboutiens ? On n'en parle pas, parce que ceux-ci comptent peu, dans cette stratégie.

### **- Aspects militaires**

L'interrogation suivante, du Haut commissaire, est à la base de la réflexion française sur Djibouti : « *Toute la question est là : quel est l'intérêt stratégique de Djibouti ?* »<sup>1563</sup> Rappel historique encore pour replacer la conquête du territoire dans le contexte de rivalités européennes : installation de la France à Djibouti pour « *assurer la liberté et la sécurité de nos communications maritimes vers*

---

<sup>1560</sup> idem, p.71

<sup>1561</sup> « Djibouti : l'enjeu des législatives déchire les partis », in *Africa confidential*, juillet 1997

<sup>1562</sup> Malecot, G, art. cit. p.2

<sup>1563</sup> « Dossier du mois : le TFAI » in *France-Pays arabes* n°49, février 1975, p.17

*l'Indochine, Madagascar et leurs dépendances.* »<sup>1564</sup> La France avait en effet besoin d' « *un port d'escale indépendant, qui lui soit propre.* »<sup>1565</sup>

Dans le cadre de la lutte d'influence avec l'Angleterre, la France se devait de constituer des comptoirs à elle. Dès le départ donc, on le voit comme un port dont la raison d'être était « *essentiellement militaire.* »<sup>1566</sup> L'insistance sur l'aspect militaire et sécuritaire peut se comprendre par rapport à la rivalité avec la Grande Bretagne, à l'époque coloniale, et par rapport au bloc communiste, dans le contexte de la guerre froide.

Que Djibouti, avec sa base militaire française, soit défini comme la « *Sentinelle du monde libre* »,<sup>1567</sup> selon le ministre de la Défense André Giraud, peut se comprendre aisément. Djibouti est trop important pour la sécurité du monde libre pour qu'on envisage de s'en séparer définitivement. Pour Arabies, 17 ans après son indépendance, « *Djibouti, tête de pont de la France à l'entrée de l'océan Indien* »<sup>1568</sup> garde toute son importance « *pour les intérêts de l'Occident (...) pour servir de point d'appui technique logistique et militaire* »<sup>1569</sup> à la présence française. C'est un territoire qui est une sorte de pion avancé dans la partie d'échec entre l'Occident et le bloc de l'Est. « *Et Djibouti a bien profité de sa position géo-stratégique* »,<sup>1570</sup> écrit-on. Consolation ou simple réalisme dû au hasard de la géographie ?

Depuis fort longtemps, un certain nombre d'expressions, à connotation militaire, vont définir Djibouti : « *îlot de calme* » (*Le Monde* du 31/12/77), « *œil du cyclone* » (*Le Monde* du 25/2/78), « *sentinelle du monde libre* » (*Les Cahiers de l'Orient* 4<sup>ème</sup> trim.87/1<sup>er</sup> trim.88), « *oasis* » (*Les Cahiers de l'Orient* 4<sup>ème</sup> trim.87/1<sup>er</sup> trim.88), « *bac à sable* » (*Libération* du 27/9/97), « *Hâvre de paix* » (*Arabies* du 6/94 ), « *point d'appui* » (*Arabies* du 6/94, *Les Cahiers de l'Orient* 4<sup>ème</sup> trim.87/1<sup>er</sup> trim.88, *Libération* du 27/9/97), « *position géo-stratégique* » (*Arab*6/94), « *porte-avions terrestre* » (*Le Figaro* du 09/02/98, *Les Cahiers de l'Orient* 4<sup>ème</sup> trim.87/1<sup>er</sup> trim.88)

---

<sup>1564</sup> Nolde, André, art. cit. p.70

<sup>1565</sup> idem, p.71

<sup>1566</sup> Prunier, Gérard, art. cit. p.71/72

<sup>1567</sup> idem, p.77

<sup>1568</sup> Dehli, Ahmed, art. cit.

<sup>1569</sup> idem

<sup>1570</sup> ibidem

Enfin, l'aspect de ville garnison est très vite perçu par les nouveaux venus. Peu importe les époques, la même image demeure. Militarisé, « *Djibouti, ville garnison au-delà des mers est-il encore autre chose qu'une escale providentielle* »<sup>1571</sup> s'interroge un journaliste juste avant l'indépendance. 20 ans après celle-ci l'apparence de camp militaire de Djibouti reste encore flagrante. Le journaliste n'est pas dépaysé. Il semble se retrouver dans une région française :

*« Il faut dire que Djibouti a des allures de Mourmelon africain. La comparaison ne s'arrête pas au nombre de nuques dégagés que l'on voit déambuler en ville : la cité-Etat vit de la présence militaire française comme n'importe quelle place-forte de l'Alsace-Lorraine. »*<sup>1572</sup>

Donc le territoire est tout au service de la France. Alors, Djibouti y trouve-t-il son compte ? Le discours va s'employer maintenant, dans une démarche paternaliste, à montrer que ce pays ne pourra pas survivre sans la présence continue de la France, sous les deux formes économiques et sécuritaires. Mais qu'est-ce qui menace Djibouti indépendant ? Qu'est-ce qui peut justifier une telle inquiétude et donc une telle charge ?

## **2- DÉPENDANCES : LES GARANTIES FRANÇAISES**

Les analystes vont déployer toutes les stratégies discursives pour démontrer qu'il n'y aura rien après le départ de la France. Nous avons vu qu'ils se sont persuadés eux-mêmes que le territoire ne pouvait être que français. Ils cherchaient à dissuader aussi indirectement les populations autochtones dont ils ne parlaient jamais. Maintenant que le pays est indépendant, ou va l'être dans les années qui annoncent l'événement, quels arguments les auteurs vont-ils développer ?

Qu'est-ce qui menace ou s'opposerait à une indépendance réussie, selon le point de vue français ? Qu'est-ce qui peut motiver encore la présence de la France ?

On insiste fortement sur la fragilité du pays et l'indispensable présence de la France pour maintenir d'une part sa cohésion interne et d'autre part son

---

<sup>1571</sup> Guillebaud, Jean-Claude, « Djibouti ou le temps suspendu », in *Le Monde* du 4/4/1974

<sup>1572</sup> La Grange, Arnaud de, « Fin de règne à Djibouti », in *Le Figaro* n°1640 du 24/6/1997

indépendance face aux menaces régionales. C'est une indépendance dans la dépendance. Et tous les arguments vont tenter de démontrer la dangerosité de l'indépendance du point de vue sécuritaire et l'incapacité économique qui risque de mener à l'implosion.

Le pays est tout de suite vu comme un Etat mort-né tellement les problèmes sont annoncés par les politiques et les journalistes.

Comme une surprise inattendue, le journaliste note, après les vingt ans d'indépendance du pays, que « *peu nombreux étaient alors ceux qui prêtaient longue vie à la petite République* »<sup>1573</sup> parce que, selon les craintes de l'époque, elle était « *singulièrement menacée, lors de sa naissance* »<sup>1574</sup>.

Que de chemin parcouru pour un territoire que beaucoup d'analystes considéraient comme un « *pays artificiel* »<sup>1575</sup>. Mais après ces vingt ans d'indépendance, un journaliste note encore que cet Etat « *cesserait d'exister si la France partait.* »<sup>1576</sup> Cela peut étonner et agacer. Mais quelles sont les menaces précises ? Le premier ministre de l'époque donne les deux éléments de réponse. M. Pierre Messmer assure que la décolonisation de Djibouti dépend de deux conditions :

« *D'abord un accord entre les deux voisins de Djibouti, c'est-à-dire l'Ethiopie et la République de Somalie ; ensuite, un minimum de cohésion intérieure entre les Afars et les Issas pour accéder à l'indépendance* ».<sup>1577</sup>

Voilà donc les deux menaces qui font craindre à la France une fin programmée de Djibouti. Il nous reste maintenant à voir comment le discours soutient cette vision.

### **a- les menaces régionales sur l'indépendance**

Un certain nombre de dangers sont annoncés. Si la France quitte Djibouti, donc lui accorde l'indépendance, ce dernier ne survivra pas. C'est pourquoi la

---

<sup>1573</sup> « Djibouti : l'enjeu des législative déchire les partis », in *Africa confidential*, juillet 1997

<sup>1574</sup> idem

<sup>1575</sup> *Afrique-Express* du 26/6/1997

<sup>1576</sup> « Djibouti célèbre vingt ans d'indépendance », in *Marchés Tropicaux* du 20/6/1997

<sup>1577</sup> « Après la libération des otages », in *Le Monde* du 6/02/1976



présence française est la garantie de l'existence de Djibouti. Là est l'intérêt des populations.

D'une part il y a les dangers extérieurs et d'autre part les dangers intérieurs. Et la présence française est une garantie contre les deux sortes de menaces. C'est pourquoi la France, dans l'intérêt des populations, ne peut donner l'indépendance à Djibouti. Et lorsqu'elle l'accorde elle n'est pas rassurée sur la survie de ce petit Etat, d'où son inquiétude et sa présence militaire et son soutien économique. En fait, le discours fait tout pour nier l'existence autonome de Djibouti par rapport à la France.

### - Dangers extérieurs annoncés

Et l'on conclut très vite : « *Ainsi, dès sa naissance, Djibouti indépendant se trouvait placé sous le signe de la précarité et des conflits régionaux.* »<sup>1578</sup> En effet c'est en 1977 qu'éclate le conflit entre l'Ethiopie et la Somalie. En quoi cette guerre interfère-t-elle dans l'existence et l'indépendance de Djibouti ? Explications : dès que l'indépendance devient inéluctable, les journalistes français se démènent pour trouver la panoplie d'arguments qui, à contre-courant de l'histoire, pourraient encore justifier le maintien de la France.

On utilise la peur des deux monstres voisins :

« *Les dirigeants de Mogadiscio reprochent au gouvernement français de chercher à gagner du temps, ceux d'Addis-Abeba lui reprochent de brusquer les choses.* »<sup>1579</sup>

En effet on entretient sur le plan intérieur et au plan international la menace d'une annexion pure et simple du territoire par l'un des deux voisins dès le départ de la France. Il faut ajouter encore le conflit israélo-arabe et la guerre froide, dans cette région sensible du pétrole. La présence française prend un sens sur le plan de « *la stratégie mondiale et de la compétition économique qui oppose l'Occident et les pays de l'Est* »<sup>1580</sup> : le pétrole, la navigation dans les mers, le conflit arabo-israélien. Ainsi :

« *Face à cet enchevêtrement complexe et inextricable d'intérêts contradictoires, la France, en maintenant sa tutelle sur le TFAI, en*

---

<sup>1578</sup> Prunier, Gérard, « Djibouti : porte-avions de la France », in *Les Cahiers de l'Orient*, 4<sup>ème</sup> trimestre 1987-1<sup>er</sup> trimestre 1988, n°8/9, p.73

<sup>1579</sup> Decraene, Philippe, « Une indépendance menacée », in *Le Monde* du 31/12/1975

<sup>1580</sup> Malecot, G, art. cit. p.2

*« gelant » une situation particulièrement explosive, apparaît comme un facteur indispensable de la paix et de l'équilibre mondial. Elle assume là une lourde responsabilité à laquelle, au nom de la morale internationale, elle ne saurait se dérober sans faillir. Non, la présence française à Djibouti n'est ni un anachronisme, ni un non-sens. »<sup>1581</sup>*

C'est ce qu'affirme le ministre des Dom-Tom qui dresse le tableau de la situation géopolitique de la région instable de la Corne de l'Afrique :

*« Voici donc un territoire qui, en dehors de toute idéologie, de toute rivalité entre grandes puissances, de toute séquelle de colonialisme, se trouve soumis en permanence, à ses frontières et à l'intérieur de ses frontières, à une triple menace : celle qui a pour origine les ambitions somaliennes ; celle qui est latente dans la volonté de l'Ethiopie de ne se laisser ni démembrer ni couper du monde extérieur ; celle, enfin, qui découle de sa division ethnique interne et qui n'est certes pas la moindre des trois. »<sup>1582</sup>*

La singularité de Djibouti est ainsi définie :

*« Aucune possession française, lorsque la France opta définitivement pour une politique de décolonisation, ne se trouvait dans une situation aussi précaire et menacée. »<sup>1583</sup>*

Et le paternalisme fait partie de l'argumentaire. Il joue sur la peur exagérée. Et le rôle de la puissance coloniale est mis en avant :

*« Mais ne perdons pas de vue l'essentiel, à savoir qu'un abandon pur et simple laisserait le TFAI « dans le vide », en butte à des actions fomentées aux frontières et à des discordes intérieures susceptibles de dégénérer rapidement en affrontements sanglants (...). »<sup>1584</sup>*

Et magnanime, la France, généreuse, veut tout faire pour rester dans l'intérêt de Djibouti :

*« Il est hors de doute que si nous l'abandonnons, elle ne restera pas longtemps vacante. Le rôle de la France est donc de garder ouvertes, pour le territoire et pour elle-même, toutes les chances d'une coopération amicale et d'une présence qui seront les meilleurs garants de son indépendance. »<sup>1585</sup>*

Voilà définie la stratégie française : réussir une indépendance dans la dépendance. Pour mémoire rappelons que Djibouti a été cité en exemple lors des problèmes à la Nouvelle Calédonie en 1988.

Après avoir évoqué, dans une interview, les garanties de reconnaissances des pays voisins et la présence militaire française, et la diplomatie française dans

---

<sup>1581</sup> idem, p.13

<sup>1582</sup> Nolde, André, art. cit. p.73

<sup>1583</sup> idem, p.73

<sup>1584</sup><sup>1584</sup> ibidem, p.76

<sup>1585</sup> ibidem, p.77

le monde arabe, le ministre des Dom-Tom, Olivier Stirn, conclut que la France a rempli son contrat :

*« Le contrat moral qu'elle s'était donné (cependant elle a) un certain nombre de responsabilités mais aussi de principes à faire triompher, de conceptions à faire prévaloir (pour favoriser) à la fois son rayonnement culturel et la diffusion de ses techniques (...) ses moyens commerciaux (...). »<sup>1586</sup>*

Cependant, les menaces ne sont pas seulement annoncées elles sont très vite constatées et rappelées, souvent, pour démontrer la validité des thèses alarmistes.

### **- Dangers extérieurs constatés**

Dès 1977, l'indépendance acquise, non encore proclamée, et les attentats sur la voie ferrée, dans le contexte de guerre entre la Somalie et l'Éthiopie, confirment, ou rassurent, les Français dans leur appréhension :

*« On peut se douter après les derniers attentats qui, dans la nuit de mardi à mercredi, ont coupé en deux endroits la ligne de chemin de fer (...). »<sup>1587</sup>*

Le journaliste insiste sur les « mauvais présage que constituent ces attentats »<sup>1588</sup>. Ils seraient dus à des « opposants pro-somaliens hostiles à Addis-Abeba »<sup>1589</sup>. C'est un « sabotage que la plupart des observateurs jugeaient depuis fort longtemps inévitable »<sup>1590</sup>. C'est donc une confortation des peurs françaises. Tous les conflits sont des menaces pour Djibouti :

*« Trois guerres se développent simultanément dans la région : celle de l'Ogaden, qui oppose la Somalie et l'Éthiopie, le conflit d'Erythrée, enfin, la « guerre des Haoussas » entre une partie des Afars d'Éthiopie et la junte militaire d'Addis-Abeba. »<sup>1591</sup>*

Et si la France n'est pas mécontente de s'être dégagée du « piège » (selon le titre de l'article) que constitue un pays aussi menacé, le président de la République française,

---

<sup>1586</sup> Guillerez, Bernard, « que se passera-t-il après l'indépendance de Djibouti ? », in *Revue de Défense Nationale*, février-mars 1977, p.20

<sup>1587</sup> « Mauvais présage pour Djibouti », in *Le Monde* du 10/6/1977

<sup>1588</sup> idem

<sup>1589</sup> ibidem

<sup>1590</sup> ibidem

<sup>1591</sup> Decraene, Philippe, « Les tensions dans la corne de l'Afrique : inquiétude à Djibouti », in *Le Monde* du 31/12/1977

« M. Giscard D'Estaing avait lui-même exprimé son inquiétude le 1<sup>er</sup> septembre dernier en déclarant « la situation conflictuelle dans la corne de l'Afrique pourrait menacer la jeune République. » »<sup>1592</sup>

On peut aisément comprendre l'inquiétude des Français face au risque que le pouvoir leur échappe à Djibouti. L'on insiste donc sur les carences des nouvelles autorités, à commencer par l'absence de conseillers français, gage de la présence française :

« Ne disposant plus de conseillers européens de premier plan, en butte aux pressions des Somaliens et à celles des Ethiopiens, critiqué par ses amis eux-mêmes, M Hassan Gouled doit, au surplus affronter – sans aucun moyen financier important – de redoutables difficultés économiques. »<sup>1593</sup>

Il faut donc rester et porter ce pays à bout de bras. Nous verrons, plus loin, comment le discours redondant grossira la contribution française.

Moins d'un an après l'indépendance, on évoque :

« l'immobilité, l'irréalité de l'ancienne colonie française, œil du cyclone, où convergent et s'annulent d'énormes pressions concurrentes. »<sup>1594</sup>

On relève des accusations mutuelles entre Afars et Issas et l'on s'autorise des commentaires qui sentent le tribalisme :

« le fragile tissu de sentiment national djiboutien dont on subodorait le renforcement après l'indépendance, n'a pas résisté à l'empoignade somalo-éthiopienne. »<sup>1595</sup>

Les Issas seraient de « connivence réelle » avec les Somalis, tandis que les Afars « ont glissé tout naturellement dans le camps éthiopien. » Et l'on a ainsi le tableau suivant :

« deux ethnies dressées l'une contre l'autre et donnant chacune la main à une grande sœur étrangère. Le naufrage ou le partage de Djibouti à l'horizon. »<sup>1596</sup>

Tous les ingrédients d'une implosion sont rassemblés dans les quelques lignes suivantes avec le style dramatique bien familier des journalistes, à la recherche du sensationnel ou nostalgique d'un monde révolu :

---

<sup>1592</sup> Guillebaud, Jean-Claude, « Le piège », in *Le Monde* du 31/12/1977

<sup>1593</sup> Decraene, Philippe, « Djibouti, six mois après l'indépendance : le nouvel Etat se débat dans de graves difficultés », in *Le Monde* du 31/12/1977

<sup>1594</sup> Guillebaud, Jean-Claude, « Le conflit Somalo-Ethiopien : Djibouti dans l'œil du cyclone », in *Le Monde* du 25/02/1978

<sup>1595</sup> idem

<sup>1596</sup> ibidem

*« Somalie, Ethiopie, Issas, Afars : si tous gardent encore en main une grenade dégoupillée destinée à Djibouti, l'intérêt de chacun commande de plus en plus de n'en pas faire usage. »<sup>1597</sup>*

Et l'on complexifie, à outrance, les problèmes de Djibouti, en les ramenant toujours à des menaces tribales et régionales :

*« On voit donc la complexité des niveaux de confrontations ethno-politiques dont Djibouti héritait à son indépendance :*

*- D'une part, une population divisée entre Afar et Issa (...)*

*- D'autre part, une implication, par liens ethniques interposés, dans les querelles entre régions et pouvoirs centraux des deux voisins (...)*

*- Et, enfin, au niveau intra-Issa, des rivalités de lignages (...)*

*Pour compléter le tour d'horizon des imbrications ethno-politiques (...) Djibouti est membre de la ligue Arabe. Etant donné la longue histoire des rivalités arabo-abyssines (...), ceci n'est pas pour rassurer le régime d'Addis-Abeba. »<sup>1598</sup>*

Et voilà que chaque fois que le pays connaît une crise, comme entre 1991 et 1993, les journalistes ressassent la vieille histoire. Décidément, ils n'arrivent pas à se libérer d'un certain nombre de clichés :

*« Longtemps considérée comme un havre de paix dans cette partie de l'Afrique (...), Djibouti s'enfoncé de plus en plus dans l'horreur. »<sup>1599</sup>*

Et le journaliste d'ajouter que pendant la guerre froide *« Djibouti a représenté un des avant postes de la lutte contre la présence soviétique »<sup>1600</sup>*. Et cet autre article qui nous ramène en arrière de vingt ans pour nous rappeler que Djibouti doit *« particulièrement sa survie à la présence d'un fort contingent militaire français. »<sup>1601</sup>*

La France a donc garanti Djibouti de l'annexion par l'un des deux voisins rivaux. Mais la survie du territoire est-elle assurée pour autant ? N'y a-t-il pas de menaces internes qui peuvent également nécessiter la présence française ?

---

<sup>1597</sup> ibidem

<sup>1598</sup> idem, p.74/75

<sup>1599</sup> Dehli, Ahmed, art. cité

<sup>1600</sup> idem

<sup>1601</sup> « Djibouti : l'enjeu des législatives déchire les partis », in *Africa Confidential* de juillet 1997

## **b- les menaces intérieures sur l'indépendance**

Au-delà des menaces extérieures conjurées par la France, se sont celles de l'intérieur qui sont également un risque majeur pour l'existence de Djibouti. En effet on se plaît à présenter, et nous l'avons vu dans la première partie, les peuples djiboutiens (Afars et Somalis) comme des rivaux en guerre permanente et ne pouvant cohabiter.

### **- Danger intérieur annoncé : les rivalités ethniques**

La politique de la division tribale a été initiée par la France : « *Depuis toujours le gouvernement – jouant sur des antagonismes tribaux qu'il s'attache à exacerber – s'est appuyé* »<sup>1602</sup> sur l'une ou l'autre des composantes de la société autochtone. Mais désormais elle se présente comme le rempart contre le tribalisme : « *Aujourd'hui la France dont la présence est un facteur de paix a des raisons très légitime de rester à Djibouti.* »<sup>1603</sup>

On manie parfaitement l'art de la rhétorique :

*« La France ne tient pas à conserver Djibouti contre vents et marées. Cependant, les populations qui y vivent ont droit à la certitude que l'indépendance ne sera pas un déjeuner de soleil et qu'au lendemain de celle-ci, elles ne seront pas la proie des dissensions de leurs voisins, qui pourraient se traduire par des oppositions ethniques que l'on connaît régulièrement dans ce territoire, et qui, loin d'être un moyen pour le « colonialisme français » de se maintenir, ne laisse pas de nous causer beaucoup de soucis. Chacun voit bien, d'ailleurs, que ces événements auraient pu dégénérer si nous n'avions pas été présents pour assurer le maintien de l'ordre et pour empêcher la population de s'entretuer. »*<sup>1604</sup>

Décidemment la France est garante de la survie de ces populations qui, sans elle, s'extermineraient. La France a fait Djibouti, nous l'avons vu sans ses habitants, elle garantit son existence contre ses propres autochtones. Et l'on agite l'argument massue, que nous avons donné tout en long du regard français sur les populations de ce pays :

---

<sup>1602</sup> Guillebaud, Jean-Claude, « Djibouti ou le temps suspendu », in *Le Monde* du 3/4/1974. D'ailleurs, de 1946 à 1958 les élections étaient fondées sur les critères ethniques : chaque communauté élisait ses représentants à l'Assemblée Territoriale.

<sup>1603</sup> idem

<sup>1604</sup> « La France survivra à l'indépendance de Djibouti », déclaration du Haut commissaire au TFAI, in *France-Pays Arabes*, n°49, février 1975

*« deux ethnies rivales toujours prêtes dans le passé à s'affronter à la moindre provocation, non pas en des luttes politiques plus ou moins démocratiques et courtoises, mais en des combats meurtriers mieux adaptés traditionnellement que les palabres aux règlements de compte dans cette partie du globe. »<sup>1605</sup>*

Et l'on s'appuie sur certains événements suffisamment récents pour justifier son appréhension. Un fait divers est le prétexte tout trouvé pour démontrer que les populations ne peuvent vivre en bonne intelligence :

*« Tout commence officiellement le 25 mai 1975 avec les affrontements entre Afars et Issas, qui font officiellement onze morts à Djibouti. C'est un banal adultère qui a mis le feu aux poudres mais personne ne se trompe sur la signification profonde de l'événement. Il exprime une exaspération croissante des Issas face au pouvoir Afar minoritaire et dictatorial du président Aref. Rafles, expulsions, refus d'accorder cartes d'identité et droit de vote, c'est toute la vieille machinerie gouvernemental cautionné par la France depuis 1966 qui déchaîne la colère d'une ville issa et somalie à 80%. »<sup>1606</sup>*

Le journaliste reconnaît la responsabilité de la France dans l'attisement des conflits tribaux, avec le régime de Ali Aref. Et cela malgré les dénégations des autorités politiques dans les affirmations qui suivent.

*« On peut espérer qu'en dépit des périls innombrables de l'indépendance, la France parviendra à quitter Djibouti sans laisser derrière elle trop de désordres et d'émeutes »<sup>1607</sup>*

Nous sommes donc toujours dans cette vision inquiète sur l'avenir du pays, et toujours par rapport à la France.

Voici un discours clair d'un ministre français. La France est restée, selon pour deux raisons essentielles :

*« Bon nombre des habitants souhaitaient la présence de la France (...) parce qu'elle leur paraissait la mieux susceptible de maintenir un équilibre entre des intérêts contraires des oppositions séculaires. Disons-le franchement : la France n'a pas inventé le tribalisme à Djibouti. Elle a dû s'en accommoder tout en cherchant à l'atténuer. Puis dans le contexte général de l'émancipation des peuples l'idée d'indépendance a continué de progresser à Djibouti en dépit des risques qu'elle recelait. »<sup>1608</sup>*

Donc on interprète le désir des populations dans le sens de la présence française et d'autre part on présente celle-ci comme garante de la cohésion tribale et de l'émancipation de Djibouti.

---

<sup>1605</sup> Nolde, André, art. cit. p.73

<sup>1606</sup> Guillebaud, Jean-Claude, « Adieu Djibouti... Paris ne répond plus », in *Le Monde* du 9/6/1976

<sup>1607</sup> Guillebaud, Jean-Claude, « Adieu Djibouti... Sortir du piège », in *Le Monde* du 10/6/1976

<sup>1608</sup> Stirn, Olivier, art. cit.

## - Danger intérieur constaté : le tribalisme à l'œuvre

Et puis juste quelques mois après l'indépendance, on continue la même rengaine, se délectant des incidents, qui sont des heureuses confirmations des mauvais présages annoncés. On se délecte des malheurs du pays comme pour lui faire regretter l'indépendance. Six mois après la liberté retrouvée, tout semble s'accumuler pour couler le nouvel Etat :

*« Depuis l'attentat à la grenade qui a eu lieu le 16 décembre dernier au café le Palmier en zinc et qui a fait six morts, rien ne va plus à Djibouti. Européens et autochtones sont inquiets de la dégradation continue de la situation et de l'aggravation des difficultés politiques et économiques auxquelles, six mois après l'accession de l'ancien territoire français des Afars et des Issas à l'indépendance le 27 juin 1977, le président Hassan Gouled doit aujourd'hui faire face. »<sup>1609</sup>*

En plus des Européens, tout naturellement peu confiants dans le nouvel Etat, les autochtones eux aussi seraient sujets à la psychose :

*« Un sentiment d'insécurité générale prévaut au sein de la population de l'ancien territoire français d'outre-mer de la rive méridionale du golfe d'Aden. »<sup>1610</sup>*

Voici comment on amplifie rapidement. Il s'agit, comme d'habitude, de faire peur et de justifier la présence française.

*« L'attentat de jeudi soir pourrait, dans l'esprit des Européens, marquer le début d'une véritable guerre civile qui provoquerait dans un premier temps un exode massif des Français puis ultérieurement des heurts sanglants entre les diverses communautés ethniques du territoire. »<sup>1611</sup>*

L'emploi du conditionnel montre les supputations du journaliste qui voit tout en noir et voudrait être conforté par les événements. L'emploi d'un vocabulaire tendancieux qui fait peur et dramatise permet au journaliste de confirmer les mauvais présages. Profitant des événements, il enfonce le clou. S'engouffrant

---

<sup>1609</sup> Decraene, Philippe, « Djibouti, six mois après l'indépendance : le nouvel Etat se débat dans de graves difficultés », in *Le Monde* du 31/12/1977

<sup>1610</sup> idem

<sup>1611</sup> Decraene, Philippe, « Les tensions dans la Corne de l'Afrique : inquiétude à Djibouti », in *Le Monde* du 31/12/1977



dans la brèche, il note, après ces événements, que « *des bagarres incessantes s'ensuivirent dans les quartiers de Djibouti* »<sup>1612</sup> où des crimes seraient commis.

On cherche bien sûr à complexifier le problème pour justifier la présence française. Et toute la redondance est déployée. Et l'on insiste beaucoup sur les rivalités ethniques pour en faire une affaire insurmontable :

*« Ici, remarque, un diplomate anglo-saxon, les deux communautés sont toujours comme deux trains précipités l'un vers l'autre, mais qui s'arrêtent pile au dernier moment. »*<sup>1613</sup>

Belle manière de dramatiser. Ce sont donc des pyromanes autodestructeurs. Le groupe Issa fait partie des Somalis et

*« On doit malheureusement constater que ces derniers ont, de mémoire d'hommes et malgré des affinités ethniques et religieuses évidentes, éprouvé pour les Afars un ressentiment profond, voire de haine farouche en maintes occasions. Il faut dire que la réciproque est vraie. »*<sup>1614</sup>

Avec la présence française et l'amélioration des relations de voisinage entre les tribus dans les centres urbains comme Djibouti on aurait espéré un rapprochement entre les groupes et une certaine harmonie dans les relations humaines mais force est de constater que « *les vieilles rivalités ataviques* »<sup>1615</sup> demeurent. Djibouti, dans ces moments, est perçu comme un guet-apens dont il faut se sortir sans dommage. Et nous revoilà dans le piège. Et le pire est à venir.

A chaque crise interne, ici la guerre civile de 1991, la presse ressort un discours indéfiniment ressassé. Toujours la rivalité tribale. La politique intérieure djiboutienne ne peut être lue qu'avec cette grille là. Le journaliste d'*Arabies* ramène tout à l'essentiel qui définit Djibouti : le tribalisme.

*« Pour mieux saisir la gravité de la situation qui prévaut actuellement dans ce pays, il faut savoir que la société djiboutienne est minée par des conflits interminables entre les divers clans et tribus qui la composent. »*<sup>1616</sup>

Les conséquences sont évidemment dramatiques. Et le journaliste, qui ne connaît certainement pas trop le pays, peut développer, à distance, la même vision sur Djibouti :

---

<sup>1612</sup> Tholomier, Robert, « La République de Djibouti : après le 3<sup>ème</sup> anniversaire de son indépendance dans une corne de l'Afrique mal dans sa peau », in *Le Mois en Afrique* n°180/181, décembre 1980/janvier 1981, p.32

<sup>1613</sup> ibidem

<sup>1614</sup> Tholomier, Robert, « Quelques aspects ethnologiques et ethnographiques en République de Djibouti », in *Le Mois en Afrique* n°180/181, décembre 1980/janvier 1981, p.184

<sup>1615</sup> idem, p.185

<sup>1616</sup> Dehli, Ahmed, « Djibouti : 17 bougies et 36 chandelles », in *Arabies*, n°90, juin 1994

« Cette guerre civile atroce qui ravage Djibouti depuis bientôt trois ans, loin de souder la mosaïque du tissu social déjà fragilisé, a eu pour effet d'élargir le fossé entre les Issas et les Afars, les deux groupes ethniques djiboutiens les plus influents. Tout ceci pourrait pourtant compromettre l'avenir même de ce petit pays. »<sup>1617</sup>

Et le lexique utilisé témoigne d'une pauvreté qui démontre la redondance d'un discours qui se reprend malgré la complexité et la variété des situations.

*Africa Confidential* évoque « ces populations qui n'en finissent pas, au demeurant, de se quereller »<sup>1618</sup> puis, surenchérit sur « les problèmes ethniques, toujours présents »<sup>1619</sup> en évoquant la crise de 1991 à 1993. *Marchés Tropicaux* insiste sur « Les querelles politiques dominées par le tribalisme »<sup>1620</sup> ou encore sur « les tensions tribales et l'esprit de clan (qui) font imploser les partis politiques les uns après les autres »<sup>1621</sup>

Ainsi il n'y a pas de vie politique mais une vie tribale. En effet ce pays n'arriverait pas à dépasser l'« esprit de clan » pour se trouver une véritable citoyenneté. Comme les autres pays africains « le débat politique n'y est guère idéologique, mais avant tout tribal. »<sup>1622</sup>

Nous voyons ainsi la déclinaison des termes « tribalisme » et « clanisme » dans tous les journaux. La situation de Djibouti n'inspire jamais confiance. C'est comme un territoire en guerre. Les habitants dressées les uns contre les autres peuvent tout faire sauter d'un moment à l'autre.

Au-delà des simples journalistes, ce discours redondant est soutenu par les experts : « « Ne vous fiez pas à la nonchalance de Djibouti, c'est une bombe à retardement », assure un expert. »<sup>1623</sup> Voilà l'avis sans appel de l'expert. Voici le pronostic d'un autre, à un an d'intervalle. Et la dramatisation comme d'habitude : « « On est au bord de l'explosion, » confie un spécialiste du dossier. »<sup>1624</sup> Et tous s'accordent sur ce point:

« Sans remettre encore en question la présence française à Djibouti, diplomates et militaires sont de plus en plus nombreux à s'interroger sur la stabilité du pays. »<sup>1625</sup>

---

<sup>1617</sup> idem

<sup>1618</sup> « Djibouti : l'enjeu des législatives déchire les partis », in *Africa confidential*, juillet 1997

<sup>1619</sup> idem

<sup>1620</sup> « Djibouti célèbre vingt ans d'indépendance », in *Marchés Tropicaux* du 20/06/1997

<sup>1621</sup> idem

<sup>1622</sup> *Afrique-Express* du 26/6/1997

<sup>1623</sup> La Grange, Arnaud de, « Fin de règne à Djibouti », in *Le Figaro* n°16440 du 24/6/1997

<sup>1624</sup> La Grange, Arnaud de, « Djibouti au bord de l'explosion », in *Le Figaro* n°16637 du 09/02/1998

<sup>1625</sup> idem

La stabilité, la viabilité et la survie de Djibouti sont donc au centre des inquiétudes françaises. Et, après avoir montré l'insistance sur les aspects sécuritaires, il convient de se pencher sur les aspects économiques pour dire, là aussi, les inquiétudes relatives à l'état catastrophique des finances. Car en plus de l'insécurité, les problèmes économiques qui fragilisent le nouvel Etat ne rendent-ils pas nécessaire la présence française ?

### **c- Les garanties économiques et militaires**

Les choses sont limpides, et sans nuances, comme d'habitude. Le journaliste ne fait que redire une vérité établie de longue date, du point de vue français.

Si Djibouti a connu une stabilité relative de 1977 à 1990, avant la guerre civile de 1991, « *cela est dû principalement à la volonté politique de Paris et à sa présence militaire.* »<sup>1626</sup> Pourquoi ? Parce que « *Djibouti a bien profité de sa position géo-stratégique* »<sup>1627</sup>.

#### **- Garanties économiques**

Dans son discours à la cérémonie de l'indépendance de Djibouti, le ministre français de la coopération, de l'époque, promet « *un concours amical et désintéressé de la France* ». <sup>1628</sup> Par la suite, et jusqu'à aujourd'hui, les Français disent et redisent le coût de la présence militaire à Djibouti. Un discours étrangement bien rôdé le détourne comme une aide à Djibouti. Selon les auteurs, cet apport varie en pourcentage mais reste globalement élevé. Toute la rhétorique consiste à minimiser l'existence autonome de Djibouti et à grossir le rôle de la France. A l'indépendance, voici comment on présente les choses :

*« Dépourvu de toute production nationale, l'ancien territoire français des Afars et des Issas, tirait l'essentiel de ses revenus des activités portuaires et ferroviaires directement liées les unes aux autres. Or depuis bientôt sept*

---

<sup>1626</sup> Dehli, Ahmed, art. cit.

<sup>1627</sup> idem

<sup>1628</sup> Briand, Pierre, « La République de Djibouti est née dans le calme » in *Le Monde* du 28/6/1977

mois, le chemin de fer franco-éthiopien ne fonctionne plus que sporadiquement »<sup>1629</sup>.

Après avoir montré l'absence de richesses nationales, le journaliste va se permettre une longue énumération des faiblesses économiques du nouvel Etat :

« *Lorsqu'on sait que le budget 1978 est déjà en déficit de 2 milliards de francs Djibouti, que le nouvel Etat n'a pas encore adhéré au Fonds monétaire international, qu'il n'appartient pas à la zone franc, que sa monnaie n'est garantie par aucune production nationale et par aucun pays étranger, on conçoit aisément qu'aucun organisme international ne soit actuellement prêt à consentir d'avance à la République djiboutienne. Le trésor local étant menacé de se trouver rapidement en cessation de paiement, comment M. Hassan Gouled, au cœur d'une région en pleine crise, pourrait-il envisager l'avenir avec optimisme?* »<sup>1630</sup>

Une longue listes des problèmes qui s'accumulent d'un seul coup et qui, littéralement, sapent les fondements du jeune Etat. Après cela, on ne peut que prononcer l'oraison funèbre, ou rappeler la France au secours.

Une fois acquis le caractère démuni de Djibouti, voyons maintenant comment, en suivant l'ordre chronologique, les journalistes présentent la valeur et l'incidence de la contribution financière de la France.

Pour *Le Monde*, « Les dépenses militaires de la « force d'intervention française », marine incluse, représente environ 18 milliards de francs Djibouti, alors que le budget national (sans les dépenses militaires) est de l'ordre de 10 milliards. 50% des taxes perçues localement proviennent, directement ou indirectement, des militaires français. »<sup>1631</sup>

Donc les ressources proviennent essentiellement de la présence militaire française. En effet le pays ne possède aucune ressource, comme on se plait à le rappeler souvent. L'incidence de la présence française (5 500 à 6 000 hommes) est, par exemple, en 1977 « *pour près de la moitié des recettes budgétaires et plus encore en 1979.* »<sup>1632</sup> Et une importante aide française en nature soutient la situation économique. Dans ces conditions peut-on parler d'une véritable indépendance ?

---

<sup>1629</sup> Decraene, Philippe, « Djibouti, six mois après l'indépendance : le nouvel Etat se débat dans de graves difficultés », in *Le Monde* du 31/12/1977

<sup>1630</sup> idem

<sup>1631</sup> Decraene, Philippe, « Djibouti, six mois après l'indépendance : le nouvel Etat se débat dans de graves difficultés », in *Le Monde* du 31/12/1977

<sup>1632</sup> Tholomier, Robert, « La République de Djibouti : après le 3<sup>ème</sup> anniversaire de son indépendance dans une corne de l'Afrique mal dans sa peau », in *Le Mois en Afrique* n°180/181, décembre 1980/janvier 1981, p.34

*« C'est ainsi qu'avec des transferts tant publics que privés, qui sont globalement de l'ordre de 1,2 milliards de FF par an, l'ancienne métropole fournit largement 60% du PNB de son ex-colonie. Au point que la notion d'indépendance peut être sérieusement remise en cause (...). »*<sup>1633</sup>

Un autre journal reprend les mêmes chiffres, peut-être recopiés :

*« les dépenses de la France et des Français, militaires et civils, vivant à Djibouti (10 000 personnes environ) s'élèvent à deux milliards de francs par an, ce qui représente plus de 60% du PNB du pays. »*<sup>1634</sup>

Si nous recensons ce discours, voici un inventaire rapide et non exhaustif : Pour *Africa Confidential* (7/97), cette présence (quelques 3200 hommes plus les familles) constitue un *« important apport budgétaire (35%) du budget de l'Etat, 40% du produit intérieur brut »*.<sup>1635</sup> Dans *Marchés Tropicaux* (20/6/97), elle est *« estimée à FF 1,2 milliard, soit 44% du Produit intérieur brut (PIB) et 35% du budget de l'Etat »*.<sup>1636</sup> Pour *Le Canard enchaîné* (18/11/98), la France fournit à Djibouti *« près de la moitié de la richesse nationale »*<sup>1637</sup>. Selon *Le Figaro* (09/02/98), *« à elles seules, les Forces françaises de Djibouti (FFDJ) représentent 50% du PNB du pays, soit l'équivalent du budget de l'Etat. »*<sup>1638</sup>

Cette contribution est jugée si importante que des missions parlementaires sont expédiées pour en faire le compte. Elles constatent beaucoup de corruption et des salaires qui triplent par rapport à ceux de la métropole mais on ne change pas de discours.

Djibouti coûterait plus d'un milliard de francs par an aux contribuables français. Et, selon le journaliste :

*« Si ce milliard ne représente que 1% des crédits de fonctionnement des armées, son impact sur l'économie de la petite République de la Corne de l'Afrique est énorme. La présence militaire française représente « 50% de l'économie djiboutienne » »*.<sup>1639</sup>

C'est l'estimation du rapport de Jean-Michel Boucheron, un parlementaire socialiste.

Ainsi, sur ce point aussi, le discours est invariable, en presque trente ans d'indépendance. Le poste qui coûte le plus est bien évidemment le militaire.

---

<sup>1633</sup> Prunier, Gérard, art. cit. p.79

<sup>1634</sup> Dehli, Ahmed, art. cit.

<sup>1635</sup> de juillet 1997

<sup>1636</sup> du 20/6/1997

<sup>1637</sup> du 18/11/1998

<sup>1638</sup> du 09/02/1998

<sup>1639</sup> *Libération* du 27/9/97

## - Garanties militaires

Le deuxième élément lié au premier, qui renforce le sentiment de dépendance de Djibouti par rapport à la France, est la présence militaire, garante de son intégrité territoriale. Dans la perspective de l'indépendance, en 1976, on annonce déjà la couleur, au sein des experts :

*« Quelque soit le régime qui prévaudra lors de l'indépendance, il devra être assorti d'une protection militaire française efficace. »*<sup>1640</sup>

Moins d'un an après l'indépendance, on proclame que l'armée française est la « *protectrice d'une proie très fragile* ». <sup>1641</sup> La métaphore, qui fragilise Djibouti, est donc une justification de l'appui français. Et voici qu'on réduit, dix-sept ans après, l'existence du pays à des facteurs exogènes. Toujours la France. Djibouti, n'a pas été indépendant, apparemment :

*« Si Djibouti a connu une stabilité relative de 1977 à 1990, cela est dû principalement à la volonté politique de Paris et à sa présence militaire. »*<sup>1642</sup>

La condition est donc de mise. Que serait Djibouti sans cette protection ? Un discours que reprend un autre journal, à trois ans d'intervalle :

*« Vingt ans après son indépendance, célébrée le 27 juin, la République de Djibouti reste liée à la France par une assistance massive et une présence militaire unique en son genre. »*<sup>1643</sup>

Et d'affirmer péremptoirement que cet Etat « *cesserait d'exister si la France partait* »<sup>1644</sup>. La présence militaire est massifiée. Le journaliste qui arrive à Djibouti ne voit que cela. Le reste de la vie du pays ne l'intéresse pas. Reprenons un passage déjà cité :

*« Il faut dire que Djibouti a des allures de Mourmelon africain. La comparaison ne s'arrête pas au nombre de nuques dégagés que l'on voit déambuler en ville : la cité-Etat vit de la présence militaire française comme n'importe quelle place-forte de l'Alsace-Lorraine. »*<sup>1645</sup>

---

<sup>1640</sup> Nolde, André, art. cit. p.74

<sup>1641</sup> Guillebaud, Jean-Claude, « Le conflit Somalo-Ethiopien : Djibouti dans l'œil du cyclone », in *Le Monde* du 25/02/1978

<sup>1642</sup> Delhi, Ahmed, art. cit.

<sup>1643</sup> « Djibouti célèbre vingt ans d'indépendance », in *Marchés Tropicaux*, du 20/6/1997

<sup>1644</sup> idem

<sup>1645</sup> La Grange, Arnaud de, « Fin de règne à Djibouti », in *Le Figaro*, n°16440, du 24/6/1997

et comme toujours on reprend le caractère nourricier de l'armée française pour Djibouti. Voici ce qu'on peut lire dans le rapport parlementaire de Boucheron :

*« L'indépendance de l'ancien « Territoire des Afars et des Issas » en 1967 (sic) n'a pas remis en cause cette présence (...). « La présence française n'est contestée par aucun acteur majeur » précise le rapporteur, qui y voit un gage de « stabilité relative »<sup>1646</sup>*

Une sorte de boucle qui enferme le pays dans une vision quelque peu narcissique : la France a fait Djibouti, Djibouti ne peut exister sans la France. Il n'y avait rien avant, il n'y aura rien après l'indépendance sans la France. Djibouti n'a jamais eu une existence autonome et ne l'aura pas. Instrument colonial au service de la France, il le restera comme un porte-avions dans la stratégie d'équilibre des puissances. La France garantit la survie économique et l'intégrité territoriale de Djibouti. C'est un discours sédimenté, tellement répété et repris qu'il passe pour admis et vrai.

En fin de compte la vision djiboutienne de Djibouti et la vision française de Djibouti se croisent. Si le Djiboutien cherche l'enracinement et en donne tous les indices, et s'il dénonce et démonte le discours colonial, il faut reconnaître quand même qu'il lui reste à se retrouver totalement. Nous avons vu comment le regard sur soi peut être distancié. Et nous savons que les interférences culturelles ne favorisent pas les retrouvailles avec soi-même.

D'autre part le discours français sur Djibouti, et surtout celui de la presse, plus massive que les autres, se montre redondant. La vision qu'il véhicule de Djibouti semble être en décalage avec l'évolution historique. L'indépendance de Djibouti est en quelque sorte mise en sourdine pour insister plutôt sur les apports de la France. On aboutit à la non reconnaissance de Djibouti en tant qu'espace autonome.

Finalement, dans le jeu du centrement et du décentrement, Djibouti apparaît encore comme un territoire qui ne se situe pas en dehors de l'ex-métropole.

---

<sup>1646</sup> Merchet, Jean-Dominique, « Djibouti, le cher « bac à sable » de l'armée française », in *Libération* du 27/9/97

D'abord œuvre française, créée de toute pièce, à l'usage exclusif de la puissance colonisatrice, le territoire, est vu comme démunie en lui-même. Dans ce contexte, il est difficile d'admettre l'indépendance de Djibouti. Celle-ci est entourée d'un discours inquiets, mettant en garde contre, soit l'anexion par l'un des deux voisins, soit par l'implosion intérieure sous la poussée des rivalités ethniques et des difficultés économiques. Le discours insiste donc sur la présence française qu'elle soit militaire ou économique. Il s'agit de démontrer que le territoire, même indépendant garde des liens forts avec son ancienne métropole et lui est redevable.



## **CONCLUSION GENERALE**

Nous nous étions posé la question des visions croisées entre deux peuples sur un même espace, d'abord colonisé puis libéré. Dans cette quête nous avons interrogé les récits de voyages, des romans, des mémoires, des correspondances, et d'autres documents annexes et cela sur une période d'un siècle et demi. Au terme de ce parcours de lecture, que retenir ?

Tout d'abord, nous avons vu le caractère passager, fuyant et rapide du regard français sur Djibouti dans les récits des voyageurs de la première génération. Les auteurs ont les yeux rivés sur ailleurs : l'Ethiopie. Cette attitude, qui fait de Djibouti un espace de passage, induit une vision. La France officielle est très peu présente encore, mais elle construit les bases et les instruments qui lui permettront de tirer profit du territoire.

Ainsi, ce que les auteurs vont retenir c'est cette œuvre d'appropriation. La modestie du pays, dont on ignore les contours, et le désir de ne pas aller plus loin que la côte, le font apparaître comme insignifiant en lui-même. Aux yeux des voyageurs, il ne prend de la valeur que grâce au génie français qui dresse une ville-greffon à partir du néant. Ainsi se construit un espace français qui ne doit rien à personne, surtout pas à une population locale.

Dans les récits de voyage, les populations locales sont marginalisées de deux façons : soit les auteurs centrent leur narration sur leur personne et leurs exploits, soit ils se mettent à dialoguer avec leur lecteur européen. Les voyageurs se positionnent au centre de leur récit, et ignore, dans leur parcours, la présence de l'Autre. Ils insistent, avec redondance, sur les exploits, et le caractère pionnier de leur démarche, chacun individuellement, même lorsqu'ils ne font que suivre les voies empruntées par des prédécesseurs. Ils se mettent en valeur devant le lecteur européen. Ils s'adressent à celui-ci, de plusieurs façons, pour obtenir sa connivence. Les récits de voyage deviennent donc un lieu de dialogue à distance. Cette distance est mise entre le voyageur et les autochtones. En effet, ceux-ci sont appréhendés avec des préjugés, classiques à l'époque : primitivisme, barbarisme, fanatisme, et fatalisme. Le dialogue culturel n'a pas lieu dans ces circonstances particulières où le voyageur ne fait que courir vers l'Ethiopie voisine.

En effet l'espace voisin, l'Ethiopie, est plus attractif. Si l'espace djiboutien est perçu avec ses insuffisances, en terme de richesse matérielle, de population presque invisible, et d'absence de mythe, l'Ethiopie, elle, fournit des éléments

positifs : une incommensurable richesse, des mythes légendaires et une affinité religieuse.

Ainsi, on comprend pourquoi le territoire ne prend de signification que comme instrument d'escale en direction de ce mythique voisin et des possessions françaises d'Extrême-Orient.

Après cette première période caractérisée par la fuite, et le passage rapide, à destination d'autres espaces, il y eut, dans un second temps, confrontation et contestation sur l'espace djiboutien. Les œuvres que nous avons lues révèlent une perception nouvelle.

En effet, les frontières se dessinent, car la France, voulant administrer le pays, se heurte aux habitants. Cette confrontation, entraîne un processus de pacification/normalisation qui prend plusieurs formes : économique, juridique, et militaire. Elle permet une occupation de l'espace dans l'optique de le dominer à son profit, et la soumission de l'Autre aux normes édictées par le conquérant. Mais les résistances sont réelles, qu'elles viennent des hommes ou de la terre. Ainsi l'espace se dessine dans une dichotomie qui révèle la coexistence, au-delà de frontières multiformes, des deux populations.

Les Européens et les autochtones ne se retrouvent pas sur le même espace. A l'arrière pays comme dans les centres urbains, la séparation est nette entre les deux populations. La vision qui transparaît des écrits de cette période, qui commence dans les années vingt, révèle chez le Français, le repli sur soi et l'absence de reconnaissance de l'Autre. En parcourant l'espace djiboutien, pour l'habiter ou pour un simple passage, l'Européen, en délimite des enceintes, des domaines et des villes qui sont des jalons familiers et rassurants. Par contre, le reste du pays semble hostile et peu accueillant. Au contraire, les autochtones sont rejetés hors de cet espace et font peur. On cherche à les nier et à passer outre leur présence pour occuper l'espace.

Dans un troisième moment, nous nous sommes demandé s'il n'y avait pas la possibilité, pour des personnages, d'échapper à cette séparation et de tenter la transgression vers l'espace de l'Autre. Il se trouve que des personnages cohabitent avec l'Autre, le Djiboutien, dans son espace. Nous nous sommes interrogé sur ce qui pouvait motiver cet élan. Nous avons fait le constat que, soit ils sont attirés spirituellement, soit ils y trouvent un refuge contre eux-mêmes et leurs compatriotes. En effet, c'est le lieu d'une fuite de la morosité de la vie

européenne. Quelques fois, ils sont intégrés au point de se confondre, au moins dans les apparences, avec les populations. Ils deviennent presque comme eux en adoptant un certain nombre d'éléments vestimentaires, de comportement culturel et linguistiques. Mais intellectuellement et culturellement il y a un pas qui n'est pas franchi : la reconnaissance de l'Autre comme un être égal et identique. La mise à distance le réifie ou le bestialise, étant donné que l'autochtone est fréquenté en relation de boy, de serviteur, de convoyeur de caravane, d'objet sexuel ou d'autres formes d'instrumentalisation. Il demeure toujours à distance en terme de civilisation.

Lorsque la transgression est un élan intérieur, elle ne résout pas le conflit avec l'Autre mais en ajoute un autre, plus intime : la relation avec les siens et avec son espace d'origine est l'objet d'un sentiment bivalent d'attraction et de rejet. En effet, La transgression spatiale se double, au regard des autres coloniaux, d'une transgression des codes de bonnes conduites, c'est-à-dire, l'observance de la distance à garder vis-à-vis de l'Autre. L'individu transgresseur est mal vu. Par sa fréquentation de l'Autre, tenu à la distance que nous connaissons, il devient un traître. Il est rejeté par les coloniaux bien pensants qui commentent et interprètent son comportement.

A son tour il rejette les siens. Il leur reproche leur fermeture, leur discours oisifs et leur attitude de coloniaux. Il ne peut accepter ni leur critique ni leur indiscretion. Mais il n'est pas pour autant véritablement chez l'Autre puisqu'il a toujours la nostalgie de sa terre d'Europe. Ses paysages, et la douceur de sa vie le font rêver. Il porte, en lui, les images de son pays. Et souvent il pense au retour. Donc il ne sort pas entièrement de lui pour aller rejoindre l'Autre, corps et âme.

Enfin, nous avons voulu savoir, par confrontation, la vision djiboutienne sur l'espace djiboutien et sur ce regard français, surtout dans la période où Djibouti est indépendant.

Les Djiboutiens ont commencé à dire et à écrire sous la colonisation, mais c'est surtout après l'indépendance que la littérature djiboutienne francophone explose. Des jeunes auteurs comme Abdourahman A. Wabéri, tente de dire Djibouti. Cette vision, nouvelle, sur le pays, est la bienvenue parce qu'elle permet de confronter les visions. Elle est le lieu de recherche d'une perception djiboutienne de cet espace occupée. Elle révèle aussi le regard porté sur le

colonisateur. Nous avons vu comment Wabéri dit l'enracinement historique et géographique, en assumant son espace. Il se positionne en tant qu'écrivain francophone. Cette prise de parole prend sens en elle-même. Elle se situe dans un espace littéraire accessible au public français, porteur d'une vision sur Djibouti. Après avoir manifesté la présence du moi djiboutien écrivant sur l'espace djiboutien, qu'il se réapproprie par le discours, l'écrivain déclenche un processus de déconstruction du discours coloniale. Ce discours est démonté, avec ironie. Wabéri s'attaque ensuite à des grands noms de la littérature française, auteurs d'une vision sur Djibouti. Il les piétine en mettant une nouvelle couche de discours sur les leurs.

Wabéri prend donc la défense de son pays sur le terrain du discours et rompt le monologue de la vision française. Mais nous nous sommes aussi interrogés sur les risques d'acculturation des auteurs djiboutiens. Ceux-ci sont, nous le savons, tributaires d'une culture européenne acquise à l'école. Ils sont également des citoyens qui fréquentent peu l'arrière pays et héritiers, ainsi, d'une organisation de l'espace en dichotomie. Leur vision peut-elle alors se libérer d'une certaine façon de voir ? C'était la question posée et laquelle nous pouvons répondre, maintenant, que non. Les jeunes djiboutiens subissent le phénomène de l'acculturation. Ils ont des difficultés à réussir effectivement le recentrement et la reterritorialisation. Les écrivains djiboutiens reprennent des éléments du discours colonial qui traduisent la persistance, dans leur perception de l'espace djiboutien, de la dichotomie entre la ville de Djibouti et l'arrière-pays. Ainsi, malgré la volonté de dire leur pays, ils ont des difficultés à en révéler une image authentique.

Mais dans la même période, la vision française a-t-elle connu une évolution ? C'était la seconde question de cette partie. Il se révèle, à la lecture d'un corpus d'articles de la presse française, que la perception reste toujours décentrée. La redondance d'un discours repris, comme si les auteurs se citaient, nous a montré que Djibouti reste, dans l'imaginaire français, un territoire français à l'usage de celle-ci. De sa création, dont la France est à l'origine, à son existence que celle-ci garantit aujourd'hui dans un contexte de menaces intérieures et extérieures, l'espace djiboutien n'apparaît pas en lui-même, même indépendant. Il ne prend sens qu'en fonction de la France. Nous avons relevé les formes qui le rattachent encore au giron de l'ancienne puissance de tutelle. Nous

connaissions aussi la perception selon laquelle la France porte Djibouti économiquement, lui déniait toute indépendance dans ce domaine aussi.

Au vu de ce bilan qui révèle l'absence de reconnaissance des hommes et de l'espace djiboutiens dans la vision française et du côté djiboutien la recherche de soi mais avec beaucoup de difficultés, on peut se demander quelle est la réalité de l'espace djiboutien.

Un pays se révèle par son passé, sa situation géographique et par son appartenance à un ensemble culturel qui lui donnent une identité. Pour Djibouti, beaucoup regrette encore que l'histoire, la géographie, les langues et la culture du pays ne soient pas encore enseignées. Mais qui s'est donné la peine de les révéler et de les faire connaître ? Plus grave encore, il peut arriver que l'ignorance sous forme d'acculturation, engendre des énormités de non sens lorsque, par exemple dans le Nouvel Ensemble Didactique (NED), à l'intention des élèves djiboutiens de l'enseignement primaire, *Le cabri et le chacal* les deux animaux, un chasseur (le chacal) et une proie (le cabri) d'une part sont présentés comme des amis et, d'autre part, le premier qui est le héros rusé dans la littérature orale devient l'imbécile dans le livre de lecture : on se trouve ainsi, par l'ingérence de « pédagogues » français et l'acculturation de leurs collègues djiboutiens, en totale contradiction avec la réalité que véhiculent les contes pour enfants dans les cultures du pays ; ces contes et les personnages traditionnels se trouvent désormais inversés par l'école qui devrait avoir pour fonction d'intégrer le milieu des élèves au rang d'objet de connaissance. L'institution scolaire se met ainsi à l'œuvre pour discréditer la littérature orale djiboutienne (les contes)! C'est sont les « contre-sens »<sup>1647</sup> que Didier Morin relève.

Mais est-ce qu'il est facile de récupérer son image, après le rouleau compresseur de la colonisation ? Wabéri s'interroge à ce propos, et de façon général, sur le contentieux entre les ex-colonisés et la France : « *les relations entre la France et les anciennes colonies sont fort complexes, une histoire d'amour et de haine* »<sup>1648</sup>. Dans le même article consacré à la perception qu'un ex-colonisé peut avoir aujourd'hui de la France, il note la bivalence de l'attitude de celui-là vis-à-vis de celle-ci :

---

<sup>1647</sup> Morin, Didier, « Littérature et espaces », Table ronde du RELIS, Limoges, 2001.

<sup>1648</sup> in *Le Monde* du 23/24 août, 1998

« *Attrait et rejet, béate admiration et nécessaire distanciation, le balancier affectif ne cesse de basculer d'un pôle à l'autre au gré des événements et saisons.* »<sup>1649</sup>

D'autre part, Wabéri pense que le contentieux ne se résoudra que lorsque « *les états généraux de cette mémoire commune* » seront organisés.

Notre travail veut modestement contribuer à ces états généraux, en interrogeant et en confrontant les discours des deux protagonistes. Il s'agira à terme de réussir un dialogue des cultures qui se reconnaissent et s'acceptent.

En attendant cela, et pour le réussir, il faut définir les termes de la culture et de l'identité djiboutiennes. Certes, il faut prendre en compte « *le portrait vu de l'extérieur* », <sup>1650</sup> comme le recommande Marie-Christine Aubry, mais il nous semble plus aisée de révéler cette perception que celle de l'intérieur. En effet, celle-ci conclut, au terme de son étude que, le regard extérieur porté sur Djibouti est utile :

« *Les peuples, comme les individus, se découvrent en partie dans le regard des autres : le point de vue de l'étranger est à prendre en compte, il constitue un élément d'appréciation indispensable, un révélateur.* »<sup>1651</sup>

Elle invite les Djiboutiens à prendre la plume et à écrire à leur tour pour dire Djibouti mieux que les étrangers. Pour elle, ils sont bien placés pour « *montrer Djibouti dans son naturel, à l'état brut, lavé de toute considération extérieure à sa vérité profonde.* »<sup>1652</sup>

Justement quelle est cette vérité profonde de Djibouti ? Dans le discours des auteurs djiboutiens, que nous avons lus, nous avons senti la fierté d'appartenir à un territoire mais aussi l'appel d'un ailleurs plus attractif et enfin la vision tronquée transitant par le regard colonial.

L'idéal serait de confronter les deux visions, extérieures et intérieures. Malheureusement, un certain vide existe sur ce qui pourrait définir Djibouti de l'intérieur. « *Qu'est-ce qui fait la spécificité de la djiboutienneté ?* » se pose-t-on souvent.

Ali Moussa Iyé a essayé d'y répondre dans un article au titre parlant : « *La djiboutienneté en question. Entre le terroir que l'on hérite et le pays que l'on*

---

<sup>1649</sup> idem,

<sup>1650</sup> Aubry, Marie-Christine, *Djibouti l'ignoré*, p.172

<sup>1651</sup> idem, même page

<sup>1652</sup> ibidem, p.170

mérite. »<sup>1653</sup> Rejetant le tribalisme qui réduit l'individu au repliement sur un terroir, il explore les voies et moyens de prendre conscience de la diversité de Djibouti et de l'assumer. L'identité du djiboutien est donc un chantier. Elle se définit en partie comme héritière d'une culture française. Et Ali Moussa Iyé l'intègre, mais il élargit les bases historiques de l'héritage de Djibouti. Pour lui, l'identité djiboutienne « *tire ses racines du riche héritage culturel des cités musulmanes et commerciales de la Corne de l'Afrique dont Djibouti avait éclipsé l'importance* ». <sup>1654</sup>

Mais pour les jeunes écrivains djiboutiens il peut y avoir une sorte de voile sur ce riche héritage. D'où la difficulté de s'assumer, autrement qu'en passant par le discours de l'Autre. C'est pourquoi les Djiboutiens s'intéressent beaucoup aux travaux des chercheurs étrangers sur Djibouti et sont curieux de ce que les autres écrivent sur eux. Pourtant le sentiment dominant les réactions face à ces écrits est l'agacement : « on dit toujours les mêmes choses sur Djibouti ! » La démarche qui consisterait en une riposte d'explication et de mise en évidence de la vraie image de Djibouti tarde encore à venir.

Nous avons donné certaines des raisons qui sont les phénomènes d'acculturation que les programmes scolaires et les autres discours, littéraires ou touristiques, continuent, en un sens, d'assumer toujours malgré l'indépendance. Donc il y a, pour le moment, une faille dans ce dialogue des cultures et cette reconnaissance que nous recherchons. L'une des deux parties (la djiboutienne) n'arrive pas à se positionner et à se dire dans un discours authentique accessible à l'Autre. Et l'autre (la française) ne daigne pas se remettre en cause et revisiter sa vision à la lumière des nouvelles données. Mais la partie ne fait que commencer.

---

<sup>1653</sup> Ali Moussa Iyé, « La djiboutienneté en question. Entre le terroir que l'on hérite et le pays que l'on mérite », in *Les nouvelles d'Addis* n°37, 15 septembre/15 novembre 2003

<sup>1654</sup> Ali Moussa Iyé, art. cité, p.11. Il s'agit surtout de Zeila, et Tadjourah entre autres.



## **BIBLIOGRAPHIE**

Tous les documents sont classés par ordre alphabétique.

Les noms des auteurs de la Corne de l'Afrique sont cités selon leur mode de désignation propre (nom personnel, nom du père, nom du grand père) et non pas selon le mode occidental (Nom prénom) qui n'obéit pas à la même logique de dénomination.

## I- Le corpus

### A- LE CORPUS FRANÇAIS

#### 1- Récits de voyage

Abbadie (Arnauld d'), *Douze ans de séjour dans la Haute Ethiopie*, Hachette, t.1, réédition anastatique, Citta del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, (1868)1980

Armandy (André), *La voie sans disque*, les Editions de France, Paris, 1931

Bardey (Alfred), *Barr-adjam, souvenir d'Afrique Orientale, 1880-1887*, CNRS, (1ère édition) 1981

Blonay (Didier), *Le roi des femmes*, NRF, Gallimard, Paris 1980

Blottière (Alain), *Saad*, NRF, Gallimard, Paris 1980

Charles-Roux (J.), *Colonies et pays de protectorat*, imprimerie Paul Dupont, Paris 1900

Denis de Rivoyre (Louis-Barthélémy), *Obock, Mascate, Bouchire, Bassorah*, Plon, Paris 1883

Deschamps (Hubert), *Roi de la brousse, mémoires d'autres mondes*, Berger-Levrault, Nancy, 1975

Dubois (Colette), « Djibouti au regard de ses timbres-poste (1893-1977), Images d'altérité images de propagande », *Revue de l'Aresae*, Paris, 1998

Esme (Jean d'), *L'homme de sable*, NRF, Gallimard, Paris 1930

Gary (Romain), *Les trésors de la Mer Rouge*, NRF, Gallimard, Paris, 1971

Kessel (Joseph), *Marchés d'esclaves*. (Édition utilisée est celle de 1984), 10/18, Union Générale d'Éditions, Paris, 1931

Kessel (Joseph), *Fortune carrée*, Gallimard, Paris, 1955. (1997, édition Julliard, Pocket)

Le Roux (Hugues), *Ménélik et nous*, Lib. Nilsson, Per Lamm succ. 1901

Lippmann (Alphonse), *Guerriers et sorciers en Somalie*, Hachette, Paris, 1953

Londres (Albert), *Les Pêcheurs de perles*, A. Michel, Paris, 1931. (1998, Le Serpent à plumes)

Loti (Pierre), *Obock en passant*, in *Revue bleue*, 1<sup>er</sup> semestre 1887, n°9, 26 février. Edition utilisée : *Voyages (1872-1913)*, Robert Laffont, Bouquins, Paris, 19911887

Merab (Paul), *Impression d'Ethiopie (l'Abyssinie sous Ménélick II)*, H. Libert, 3 t., 1921

Michel (Charles), *Vers Fachoda à la rencontre de la Mission Marchand à travers l'Ethiopie (Mission de Bonchamps)*, Plon, Paris, 1900

Monfreid (Henry de), *Lettres d'Abyssinie*, Flammarion, Paris, 1999 (T1) Première partie découverte de l'Abyssinie : 12 août 1911- 7 août 1912

Orléans (Prince Henri d'), *Une visite à l'Empereur Ménélik, notes et impressions de route (avec nombreuses photographies inédites)*, librairie Dantu, Paris, 1898

Rimbaud (Arthur), *Lettres de Rimbaud*, Œuvres complètes, Edition établie par Pierre Brunel, Classiques modernes/ éd. Livre de poche, la pochothèque, Paris, 1992

Rochet D'Héricourt (Charles, François-Xavier), *Voyage sur la côte orientale de la mer Rouge, dans le pays d'Adel et le Royaume de Choa* A. Bertrand, 1841

Soleillet (Paul), *Obock, le Choa, le Kaffa – une expédition commerciale en Ethiopie – récit anecdotique*, M. Dreyfous, 1886

*Idem*, *Voyages en Ethiopie (janvier 1882- octobre 1884), Notes, lettres et documents divers*, Imprimerie de l'Espérance Cagniard, Rouen,

Vignéras (Sylvain), *Notice sur la Côte Française des Somalis*, imprimerie Paul Dupont, Paris, 1900

Treat (Ida), *La croisière secrète*, Gallimard, Paris, 1930

## 2- Périodiques

Ahmed Dehli, *Arabies* n°90, du 6/94, « Djibouti : 17 bougies et 36 chandelles

Anonyme, *Marchés Tropicaux* du 20/06/97, « Djibouti célèbre vingt ans d'indépendance »

Anonyme, *Afrique-Express* du 26/6/97, « Djibouti, 20<sup>ème</sup> anniversaire de l'indépendance sur fond crise »

Anonyme, *Africa confidential* de juillet 1997, « Djibouti : l'enjeu des législatives déchire les partis »

Anonyme, *France-Pays Arabes* n°49, de février 1975, « Dossier du mois : le TFAI »

Guillerez (Bernard), *Revue de Défense Nationale*, février-mars 1977, « que se passera t-il après l'indépendance de Djibouti ? »

Malecot (Gérard), *Revue française d'Etudes politiques africaines* de janvier 1973, « La France à Djibouti : les raisons d'une présence »,

Nolde (André), *Revue de Défense Nationale*, février 1976, « Djibouti : indépendance, oui mais... »

Prunier (Gérard), *Les Cahiers de l'Orient*, 4<sup>ème</sup> trimestre-1987, 1<sup>er</sup> trimestre 1988, n°8/9, « Djibouti : porte-avions de la France »

Tholomier (Robert), *Le Mois en Afrique* n°180/181, décembre 1980/janvier 1981, « La République de Djibouti : Après le 3<sup>ème</sup> anniversaire de son indépendance dans une corne de l'Afrique mal dans sa peau, et Quelques aspects ethnologiques et ethnographiques en République de Djibouti »

## 3- Quotidiens

Anonyme, « Après la libération des otages, la France demande au Conseil de sécurité d'examiner le « grave incident » de Loyada », *Le Monde* 6/2/76

Anonyme, « Le contre-amiral Schweitzer : Djibouti n'a pas de valeur navale » et « Mauvais présage pour Djibouti. », *Le Monde* 10/6/77

Anonyme, « Djibouti : ses opposants à l'ombre, ses militaires français au soleil », *Le Canard enchaîné* 18/11/ 98,

Briand (Pierre), « La République de Djibouti est née dans le calme », *Le Monde* 28/6/77

Decraene (Philippe), « Djibouti, six mois après l'indépendance. Le nouvel Etat se débat dans de graves difficultés », *Le Monde* 31/12/77

Decraene (Philippe), « Les remous de la décolonisation », *Le Monde* 7/2/76

Decraene (Philippe), « Les tensions dans la Corne de l'Afrique, inquiétude à Djibouti », *Le Monde* 31/12/77

Decraene (Philippe), « Une indépendance menacée », *Le Monde* 31/12/75

Guillebaud (Jean Claude), « Paris ne répond plus », *Le Monde* 10/6/76

Guillebaud (Jean Claude), « Adieu Djibouti... », *Le Monde* 9/6/76

Guillebaud (Jean Claude), « Sortir du piège », *Le Monde* 10/6/76

Guillebaud (Jean-Claude), « Djibouti ou le temps suspendu », *Le Monde* 2/4/74, 3/4/74 et 4/4/74

Guillebaud (Jean-Claude), « Le conflit Somalo-Ethiopien, Djibouti dans l'œil du cyclone », *Le Monde* 25/2/78

Guillebaud (Jean-Claude), « Le piège », *Le Monde* 31/12/77

La Grange (Arnauld de), « Djibouti au bord de l'explosion. » *Le Figaro économie* n°16637 du 09/02/98,

La Grange (Arnauld de), « Fin de règne à Djibouti. L'ex-territoire des Afars et des Issas va fêter le vingtième anniversaire de son indépendance. Le pays est malade. Son président aussi. », *Le Figaro* n°16440 du 24/6/97

Merchet (Jean-Dominique), « Djibouti, le cher « bac à sable » de l'armée française », *Libération* 27/98

Smith (Stephen), « La France veille aux frontières de Djibouti, elle compense son retrait militaire par une aide financière et l'envoi d'une frégate », *Libération* 22/01/99

Stirn (Olivier), « Au-delà de Djibouti... », *Le Monde* 10/5/77

## **B- LE CORPUS DJIBOUTIEN**

### **1- En langues nationales**

Ali Gab, *Samatalis*, publié par les éditions du Palais du Peuple, Djibouti, 1998

Djama Moussa Miad, recueil de poésie, inédit

Ibrahim Gadhleh, *Geedigi kowad*, pièce jouée en 1975 ; recueil de poésie, inédit

Omar Maalin (trois textes inédits)

Saïda Robleh, recueil de poésie, inédit

### **2- En français**

Abdi Mohamed Farah *No man's land ou les vers volés à l'instant*, Djibouti, centre culturel français-L'Harmattan, 1998

Abdourahman A. Wabéri, *Le pays sans ombre*, Le Serpent à plumes, Paris, 1994

Abdourahman A. Wabéri, *Le cahier nomade*, Le Serpent à plumes, Paris, 1996

Abdourahman A. Wabéri, *Balbala*, le Serpent à plumes, Paris, 1997

Abdourahman A. Wabéri, *Les nomades, mes frères, vont boire à la grande ourse*, Pierron, Sarreguemines, 2000

Abdourahman A. Wabéri, *Rift, Routes, Rails*, Gallimard, collection « continent noir », Paris, 2001

Abdourahman A. Wabéri, *Transit*, Gallimard, collection « continent noir », Paris, 2003

Houssein Abdi, *Abdi l'enfant du TFAI*. 1974 : Nous utilisons l'édition de J.D. Pénéel, *Djibouti 70*, CCFAR, Djibouti, 1998

## II- Ouvrages cités ou consultés

### 1- Livres et articles

#### A

A. Kibedil Varga, *Discours, récit, image*, éd. Pierre Mardaga, Liège-Bruxelles, 1989

Abdi Ismaël Abdi, *Cris de traverses*, l'Harmattan, Paris, 1998

Abdirahman Haji Mao, "Somali self-image and real image", in *Somalia and the world*, Proceedings of the International Symposium held in Mogadishu, October 15-21, 1979, compiled and edited by Dr. Hussein M. Adam, volume 2, pp. 419-431

Abdoulmalik Ibrahim Zeid, *Le discours du voyageur sur Djibouti de 1930 à 1936*, thèse de doctorat, Limoges, 2004

Abdourahman A. Wabéri, « La fortune des pauvres, Précis de littérature somalie », in *République Internationale des Lettres*, n°16, mars 1996

Abdourahman A. Wabéri, « Pour une culture de la paix, Les créateurs somalis face à la guerre civile », in *République Internationale des Lettres*, n°23, octobre, 1996

Achour (Christiane), « Le regard assimilé », in *Cahiers de littérature générale et comparée, Littérature coloniale*, n°5 automne 1981, publication de la SFLGC, Paris, pp.41-49

Affergan (François) *Exotisme et altérité*, P.U.F, Paris, 1987.

Ali Coubba, *L'Aleph-ba-ta, récits de Tadjourah*, L'Harmattan « Encres noirs », 1998

Ali Jimale Ahmed, *The invention of Somalia*, Red Sea Press, Lawrenceville, 1995

Ali Moussa Iyé et Omar Maalin, *La capture et l'intronisation de l'Ougas des Issas*, inédit

*Idem* Ali Moussa Iyé, *Le verdict de l'arbre*, édition à compte d'auteur, Djibouti, 1990

*Idem* Ali Moussa Iyé, *Le chapelet des destins*, CCFAR, Djibouti, 1998

Amblard (Sylvie), « Asa Ragid : des mangeurs d'huitres il y a 6000 ans », in *Archeologia* n°268 mai 1991, pp. 36-37

Amina Saïd Chiré, *Le nomade et la ville en Afrique : stratégies d'insertion urbaine et production d'espace dans la ville de Djibouti*, thèse de doctorat, université Michel De Montaigne-Bordeaux3, 2001

Amina X. Aadan, *Suugaanta dhallaanka*, Muqdisho, 1982

Andrzejewski, B. W., "The impact of the introduction of a national orthography on the development of somali studies", in *Revue d'Etudes somaliennes/Somali studies review*, Paris, n°4-5, 1987, pp. 9-11

Andrzejewski (B.W.) et Lewis (I. M.) *Somali poetry, An introduction*, Oxford, 1969

Andrzejewski (B.W.) « La persistance de la culture nationale en Somalie pendant et après l'époque coloniale : l'apport des poètes, dramaturges et des compilateurs de la littérature orale », in *La décolonisation de l'Afrique : Afrique australe et Corne de l'Afrique*, Documents de travail et compte rendu de la réunion d'experts tenue à Varsovie (Pologne) du 9 au octobre 1978, Les Presses de l'Unesco

Aubry (Marie-Christine) *Djibouti l'ignoré*, L'Harmattan, Paris, 1988  
*Idem*, *Djibouti bibliographie fondamentale*, l'Harmattan, Paris, 1990  
Aw Jaamac Cumar Ciise, *Diiwaanka Gabayadii Sayid Maxamad Cabdulle Xasan*, Ururntii Kowaad, Madbacdda Qaranka, Muqdisho, 1974  
*Idem*, *Taariikhadii Daraawishta iyo Sayid Muxamad Cabdulle Xasan (1895-1921)*, Akademiyaha dhaqanka, Muqdisho, 1976

## B

Baba Kaké (Ibrahim), *L'Afrique coloniale*, Présence Africaine, Paris, 1991  
Bernard-Dutreuil (Maurice) *Djibouti, création d'une colonie*, thèse de doctorat, V. Giard & E. Brière, Paris, 1900  
Bertin (F.) « Obock 1879-1884. Publications et publicité », *Pount*, n°16, Djibouti, juillet 1974, pp. 23-35  
Berty (Valérie) *Littérature et voyage, Un essai de typologie narrative des récits de voyage français au XIXe siècle*, L'Harmattan, Paris, 2001  
Bilinga (S. M. Eno) *Comprendre la littérature orale africaine*, Saint-Paul, Paris, 1978  
Boucharenc (Myriam) et Deluche (Joëlle) éd., *Littérature et reportage*, colloque international de Limoges (26-28 avril 2000), PULIM, Limoges, 2000  
Braukämper (Ulrich) "The correlation of oral tradition and historical records in Southern Ethiopia : a case of study of the Hadiya/Sidamo past", *Journal of Ethiopian studies*, vol. XI, n° 2, Haïlé Sellasié I University, Institut of Ethiopian studies, Addis Ababa, July 1973, pp. 29-50  
Brès (Jacques), « Le jeu des ethno-sociotypes », in Plantin Christian (sous la direction de), *Lieux communs, topoi, stéréotypes, clichés*, éd. Kiné, Paris, 1993  
Bureau (Jacques), *Ethiopie, un drame impérial et rouge*, Ramsay, Paris, 1987  
*Idem*, « Les voyageurs européens dans le Sud-Ouest éthiopien (1890-1910) », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, tome LXII, 1992, pp. 594-617

## C

Calvet (Louis-Jean), *Linguistique et colonialisme, petit traité de glottophagie*, éd. Payot, Paris, 1974  
*Idem*, *La tradition orale*, Presses universitaires de France, Paris, 1984  
Césaire (Aimé), *Discours sur le colonialisme*, Présence Africaine, Paris, 1955  
Chehem Watta, *Cahier de brouillon, des poèmes du désert*, L'Harmattan, Paris, 1999  
*Idem*, *Pèlerin d'errance*, L'Harmattan, Paris, 1997  
Chevalier (Pierre), *La séparation de l'Eglise et de l'école, Jules Ferry et Léon XIII*, Fayard, Paris, 1981  
Chevrier (Jacques), *Les Blancs vus par les Africains*, Favre, Paris, 1998  
Clerc (Jeanne-Marie), « L'image des pays francophones à travers la réception de leur Cinéma », in *Bulletin de liaison et d'information de la SFLGC*, Littérature comparée et francophonie, n°12, Paris, printemps 1992, pp.41-52  
Copin (Henri), *L'Indochine dans la littérature française des années vingt à 1954, exotisme et altérité*, éd. Harmattan, Paris, 1996  
Courcelles (Dominique de) (conf. réunies par), *Littérature et exotisme, XVI-XVIIIème siècle*, éd. Ecole des Chartes, 1997  
Cuoq (Joseph), *L'islam en Ethiopie, des origines au XVIème siècle*, Nouvelles éditions latines, Paris, 1981

## D

- Daher Ahmed Farah, *Splendeur éphémère*, L'Harmattan, Paris, 1993
- Daouad A Alwan, Yohanes Mibrathu, *Historical Dictionary of Djibouti*, The Scarecrow Press, Inc. Lanham, Maryland, and London, 2000
- Deleuze (Gilles) et Guattari (Felix) , *Mille plateaux*, Ed. de Minuit, Paris, 1980.
- Deloix (Maurice), Hallyn (Fernand), (sous la direction de), *Introduction aux études littéraires, méthodes du texte*, éd. Duculot, Paris, 1987
- Delzars (Jacques), *Voyage à l'intérieur de la langue somalie*, Djibouti, 1988
- Derrida (Jacques), *L'écriture et la différence*, Seuil, Paris
- Diehl (Jean-François), *Le regard colonial*, R. Desforges, Paris, 1986
- Diop (Cheikh Anta), *Nations Nègres et culture I*, Présence Africaine, Paris, 1979
- Idem*, *Nations Nègres et culture II*, Présence Africaine, Paris, 1979
- Dirir Farah Aden, *War la helaa talo la helaa, Dhegobadane*, Centre National pour la promotion culturelle et artistique-Palais du Peuple, Djibouti, 1988
- Dubois (Colette), *Djibouti 1888-1967, Héritage ou frustration ?*, L'Harmattan, Paris, 1997
- Duchenet (Edouard), *Histoires somalies, la malice des primitifs*, Larose, Paris, 1936
- Duchet (Michèle), *Anthropologie et histoire au siècle des lumières*, François Maspero, Paris, 1971
- Durix (Jean-Pierre), « Nurudin Farah ou l'énigme de la liberté », in *L'Afrique Littéraire* n°67, Romanciers africain anglophones, 1<sup>er</sup> trimestre 1983

## E

- Eco (Umberto), *Lector in fabula*, Biblio, Paris, 1979
- El Hourri (Majid), Zoppi (M. M'henni) et S., *Regards sur la littérature tunisienne*, Bulzeni, Roma, 1997

## F

- Fanon (Frantz), *Peau noire masques blancs*, Seuil, Paris, 1952, collection points, réédition 1975
- Idem*, *Les damnés de la terre*, édition la Découverte et Syros, Paris, 2002
- Fanouh-Siefer (Léon), *Le mythe du nègre et de l'Afrique noire dans la littérature française*, Librairie C. Klincksieck, Paris, 1970

## G

- Genette (Gérard), *Figure II-* Paris : Seuil, 1972
- Idem*, *Figures III*, Seuil, Paris, 1973
- Idem*, *Introduction à l'architexte*, Seuil, Paris, 1979
- Idem*, *Palimpsestes, les littératures au second degré*, Seuil, Paris, 1982
- Idem*, *Seuils*, Editions du Seuil, Paris, 1987
- Gorog-Karady (Veronika), *Noirs et Blancs, leur image dans la littérature orale africaine. Etude-anthropologie*, éd. SELAF, Paris, 1976
- Idem*, (textes réunis par), *Genres, formes, significations : essais sur la littérature orale africaine*, éd. JASO, Oxford, 1982
- Gutherz (Xavier), « Préhistoire récente en république de Djibouti », in *Archeologia* n°268 mai 1991, pp. 28-35
- Grandclément (Daniel), *L'incroyable Henry de Monfreid*, Grasset, Paris, 1990
- Grégoire (Henri, L'Abbé), *De la littérature des Nègres*, Perrin, Paris, 1991

Grassin (Jean-Marie), « Dire la parole africaine aujourd'hui : perspectives pour le renouvellement de l'enseignement et la recherche en littérature africaine », in *Littératures africaines et enseignement*, Colloque international, Université de Bordeaux III, mars 1984, pp. 257-271, Presses Universitaires de Bordeaux, 1985  
*Idem*, « L'émergence des identités francophones : le problème théorique et méthodologique », in *Francophonie et identités culturelles*, pp. 301-314

## H

Henry (J.R.) et Lorcerie (F.H.), « Quelques remarques sur le roman colonial en Algérie », in *Cahiers de littérature générale et comparée*, Littérature coloniale, n°5 automne 1981, publication de la SFLGC, Paris, pp.111-121

## I

Idriss Youssouf Elmi, *La galaxie de l'absurde*, l'Harmattan, Paris, 1997

## J

Jauss (H.R.), *Pour une esthétique de la réception*, Gallimard, Paris, 1978.

Joint-Daguenet (Roger), « La côte africaine du golfe d'Aden au milieu du XIX du siècle », in *Revue française d'histoire d'outre-mer* (exploration, colonisation, indépendances), Tome LXXIX, 1992, pp. 87-113

*Idem*, *Histoire moderne des Somalis : les Gaulois de la Corne de l'Afrique*, L'Harmattan, Paris, 1994

*Idem*, *Aux origines de l'implantation française en mer rouge, vie et mort d'Henri Lambert, consul de France à Aden – 1859*, L'Harmattan, Paris, 1992

*Idem*, *Histoire moderne des Somalis, Les Gaulois de la Corne de l'Afrique*, l'Harmattan, Paris, 1994

*Idem*, *Histoire de la Mer Rouge, de Moïse à Bonaparte*, Perrin, Paris, 1995

Joussaume (Roger), « Des milliers de gravures rupestres », in *Archeologia* n° 268 mai 1991, pp. 38-41

## K

Kadar Ali Diraneh, Série sur « Le Xeer », in *La Nation* de mai à juillet, 1999

*Idem*, Série sur « La littérature orale somalie », in *La Nation* de janvier à mai 2000

*Idem*, « Expression du patriotisme chez Djama Mousse Miad », in *Balbala* n°1, Djibouti, 1<sup>er</sup> juillet 2002, pp. 2-4

*Idem*, « Aux origines du regard européen sur l'Autre (XVI<sup>ème</sup> siècle) », in *Revue Universitaire de Djibouti*, Djibouti, décembre 2003, pp.71-80

Kapchits (Georgi), *Qaamuuska Maahmaahyada Soomaaliyeed/ the dictionary of Somali proverbs, Shirkada qoraalka ee "suugaanta bariga"*, Moscou, 1998

Kapteijns (Lidwien) et Maryan Omar Ali, *Women's Voices in a man's world, women and pastoral tradition in Northern Somali Orature, c. 1899-1980*, Heinemann, Portsmouth, NH, 1999

Kesteloot (Lilyan), *Anthologie négro-africaine, la littérature de 1918 à 1981*, Marabout, Paris, 1978 et 1981

*Idem*, « Problématique de la littérature orale », in *Mythe et littérature africaine, colloque afro-comparatiste de Limoges, l'Afrique Littéraire* n° 54-55, 4<sup>ème</sup> trimestre 1979- 1<sup>er</sup> trimestre 1980



*Idem*, « Francophonie et littératures nationales en Afrique noire », in *Bulletin de liaison et d'information de la SFLGC*, Littérature comparée et francophonie, n°12, Paris, printemps 1992, pp.57-69  
Kourouma, (Ahmadou) *Les Soleils des indépendances*, Seuil, Paris, 1970  
*Idem*, *Monnè, outrages et défis*, Seuil, Paris, 1990

## L

Labahn (Thomas), *Proceedings of the second international congress of somali studies*, Volume 1. Linguistics and literature, University of Hamburg august 1-6 1983, H.B. Verlag, Hamburg, 1984  
Lamy (R.), « Le destin des Somalis », in *Cahier de l'Afrique et de l'Asie (CHEAM)* V, 1959  
Laudouze André, Djibouti, Khartala, Paris, 1989  
Leiris (Michel), *L'Afrique fantôme*, Gallimard, collection tel, Paris, 1981  
Lejeune (Philippe), *Le pacte autobiographique*, Seuil, Paris, 1975  
Lestringant (Frank), « 1492. Nouveau monde, fin du monde », in *Le genre humain*, n°24-25, Hiver-printemps 1992, pp. 33-42  
Lilius (Muddle Suzanne) éd. *Variations on the theme of somaliness*, Proceeding of the EASS/SSIA International Congress of Somali Studies, Turku, Finland, August 6-9, 1998, Centre of continuing Education Abo Akademi University, Turku, Finland, 2001  
Levi-strauss (Claude), *Race et histoire*, Gonthier UNESCO, Paris, 1961  
Locussol-Logan (Chantal), *La problématique de l'identité dans la production littéraire des auteurs somali d'expression française et anglaise*, thèse de doctorat, université de Limoges, 2003  
Loti (Pierre), *Voyages (1872-1913)*, Robert Laffont, Bouquins, Paris, 1991

## M

Malraux (André), *Oeuvres complètes*, Gallimard, la Pléiade, Paris, 1996  
Massetto (Paola Anna) et Roschi (Natasa), *Regards sur la littérature de Côte d'Ivoire*, Bulzeni, Roma, 1999  
Memmi (Albert), *Portrait du colonisé*, ACCT Francophonie, Gallimard, Paris, 1989  
Mohamed-Abdi Mohamed, *Anthropologie somalienne*, Actes du IIe colloque des Etudes somaliennes, Besançon 8-11 octobre 1990, Annales Littéraires de l'Université de Besançon/ Les Belles Lettres, Paris, 1983  
*Idem*, *Histoire des croyances en Somalie*, Annales littéraires de l'université de Besançon, 1992  
Mohamed Aden, *Sombloloho (1975-76)*, l'Harmattan, Paris, 1999  
Mohamed Dahir Afrax, *Fan-masraxeedka soomaalida*, Nairobi, 1987  
Mohamed Dirieh Abdillahi, *Parlons somali*, l'Harmattan, Paris, 1996  
Mohamed Shire Mohamed, *Maahmaah saddexshub*, Wasaaradda Hiddaha iyo Tacliinta Sare, Muqdisho, 1986  
Mohamed M. Kastan, *Bustaanka xikmadda*, Sandon P.P. Co., Hargeisa, 1998  
Monfreid (Henry de), *Les secrets de la mer Rouge*, Grasset, Paris, 1932  
Montalbetti (Christine), *Le voyage, le monde et la bibliothèque*, éd. PUF, Paris, 1997  
Morin, (Didier), *Contes de Djibouti*, Edicéf-cilf, Paris, 1980  
*Idem*, *Des Paroles douces comme de la soie, introduction aux contes dans l'aire couchitique*, Peeters, Paris, 1995

Idem, « Littérature et politique en Somalie » in *Travaux et Documents du CEAN* n°56, CNRS-CEAN, 1997

Idem, *Poésie traditionnelle des Afars*, Peeters, Paris, 1997

Idem, *Le texte légitime, pratiques littéraires orales traditionnelles en Afrique du nord-est*, Peeters, Paris, 1999

Idem, « La littérature djiboutienne entre hiatus et lapsus », in *Littérature et espaces*, Limoges, septembre 2001

Moura (Jean-Marc), *Lire l'exotisme*, Dunod, Paris, 1992

Idem, « De l'ethnographie à la poétique : évolution de l'approche critique des littératures orales négro-africaines », in *Revue de Littérature Comparée* (RLC) n° 1, janvier-mars 1993

Idem, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, PUF, Paris, 1998

Mouralis (Bernard), *Littérature et développement, Essai sur le statut, la fonction et la représentation de la littérature négro-africaine d'expression française*, ACCT/Silex éditions, Paris, 1984

Moussa Arab Obsiyeh, *The independance and timacade's poetic wisdom*, Kaah publishers, Toronto (Ontario, Canada), 1999

Murray (Gordon), *L'esclavage dans le monde arabe (VIIè-XXè siècles)*, Robert Laffont, Paris, 1987

## N

Nurudin Farah, *Dons*, Le serpent à plumes, Paris, 1995

Idem, *Territoires*, Le serpent à plumes, Paris, 1996

## O

Oberlé (Philippe) et Hugot (Pierre), *Histoire de Djibouti, des origines à la République*, Présence Africaine, Paris, 1985

Omar Osman Rabeh, *L'Etat et le pansomalisme*, Le Derwish, Paris, 1984

Idem, *Le cercle et la spirale*, Lettres libres, Paris, 1984

Idem, *République de Djibouti ou roue de secours d'...Ethiopie*, Ateliers silex, Paris, 1985

Idem, « République de Djibouti : la stratégie éthiopienne des petits pas », in *Revue d'Etudes somaliennes/Somali studies review*, Paris, n°4-5, 1987, pp. 3-6

Orwin (Martin) and Maxamed Cabdullaahi Riiraash, "An approach to relationships between Somali metre types", *African Languages and Cultures*, 10,1, 1997

Idem, *A literary stylistic analysis of a poem by the somali poet Axmed Ismaciil Diiriye "Qaasim"*, School of Oriental and African Studies, University of London, 2000, pp. 194-214

Idem, "Language use in the Somali religious poems", *Journal of African Cultural Studies*, Volume 14, n°1, june 2001, pp. 69-87

Ouellet (Réal), « Qu'est-ce qu'une relation de voyage ? », in Duchet (Claude) et Vachon (Stéphane), (sous la direction de), *La recherche littéraire objets et méthodes*, éd. X Y Z, Québec, 1993

## P

Pageaux (Daniel-Henri), « De l'imagerie culturelle à l'imaginaire », in Brunel (Pierre) et Chevrel (Yves) (dir), *Précis de littérature comparée*, PUF, Paris, 1989.

*idem*, « Francophonie d'Afrique et perspectives comparatistes », in *Bulletin de liaison et d'information de la SFLGC*, Littérature comparée et francophonie, n°12, Paris, printemps 1992, pp. 29-40

*Idem*, *La littérature générale et comparée*, Armand Colin, Paris, 1994

Pénel (Jean-Dominique), « La littérature djiboutienne en français » in *Notre Librairie*, n°126, avril-juin 1996

*Idem*, *Documents pour une histoire de l'école à Djibouti (1885-1922)*, Porto, Paris, Limoges : Documentation Universitaire Fernando Pessoa ; 1998.

*Idem*, « Petit essai géocritique sur deux pays : Djibouti et la Gambie » in *Littérature et espace*- Limoges : Actes du XXXe Congrès de la SFLGC sous la direction de Juliette Vion-Dury, Jean-Marie Grassin et Bertrand Westphal, 20-22 septembre 2001.

*Idem*, « La littérature djiboutienne post coloniale » in Samba Diop (éditeur) - *Littératures africaines et postcolonialisme*- Paris : L'Harmattan ; 2002.

*Idem*, *Djibouti 70*, CCFAR, Djibouti, 1998

Pérès (André), « Le concept d'Etat et son illustration dans la littérature française des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles », in *L'école des lettres* II, n°1, 1991-1992, pp. 55-64

Piegay-Gros (Nathalie), *Introduction à l'intertextualité*, éd. Dunod, Paris, 1996

## R

Randau (Robert), « La littérature coloniale hier et aujourd'hui » in *Revue des Deux Mondes*, 1929

Robin (A.), « Essai sur quelques monnaies d'Afrique orientale et d'Arabie », *Pount*, n°16, juillet 1974, pp. 37-48

Rousset (Jean), *Le lecteur intime, de Balzac au journal intime*, éd. Librairie José Corti, Paris, 1986

## S

Said Ahmed Warsama, *Hees hawleeddo, chansons de travail somaliennes*, ACCT/ISERST, 2<sup>ème</sup> édition, Djibouti, 1992

Saïd (Edward W.), *L'orientalisme, L'orient créé par l'Occident*, Seuil, Paris, 1980 (1997)

*Idem*, *Culture et impérialisme*, Fayard, Paris, 2000

Sapin (Emmanuelle), « Le pays sans ombre d'Abdourahman A. Wabéri », in *La République Internationale des Lettres*, n°8, octobre 1994

Souny (William), *L'écriture du désir dans l'œuvre de William Joseph Faarax Syad*, thèse de doctorat, université de Limoges, 2001

Sumner (Claude), *Proceedings of the seminar on african philosophy*, Addis Abeba university, 1976, 1988

Syad William J F, *Khamsine*, Paris, Présence Africaine, 1959

*Idem*, *Cantiques*, NEA, Dakar, 1976

*Idem*, *Harmoniques*, NEA, Dakar, 1976

*Idem*, *Nafragés du destin*, Paris, Présence Africaine, 1978

*Idem*, *Symphoniques*, (Editions de la terre de Punt en fait inédit)

*Idem*, *Belle fille d'Ethiopie* (Editions de la terre de Punt en fait inédit)

*Idem*, *La communication traditionnelle en Afrique*, (Editions de la terre de Punt, en fait inédit ; production interne à l'UNESCO)

## T

Tharaud (Jérôme et Jean), *Le passant d'Ethiopie*, Librairie Plon, Paris, 1936

Todorov (Tzvetan), *Nous et les Autres*, Seuil, Paris, 1989  
Turin (Yvonne), *Affrontements culturels dans l'Algérie coloniale, écoles, médecines, religion, 1830-1880*, éd. Maspero, Paris, 1971

## U

UNESCO, *Histoire Générale de l'Afrique T1 : méthodologie et préhistoire*, Présence Africaine/ Edicef/ Unesco, Paris, 1986

## V

Van Gelder de Pinéda (Rosanna), *Le chemin de fer de Djibouti à Addis-Abeba*, L'Harmattan, Paris, 1995  
Vansina (Jan), *Oral tradition as history*, The University of Wisconsin Press, Madison, Wisconsin, 1985

## W

Westphal (Bertrand), (sous la direct° de), *La géocritique mode d'emploi*, éd. PULIM, Limoges, 2000  
Wolfettel (Friedrich), *Le discours du voyageur, le récit de voyage en France du moyen âge au XVIIIème siècle*, PUF, Paris, 1996

## Y

Youssef Mbargane Guissé, *Philosophie, culture et devenir social en Afrique Noire*, Les Nouvelles Editions Africaines, Dakar, 1979

Zumthor (Paul), *Introduction à la poésie orale*, Seuil, Paris, 1983

### 2- Revues

*Autrement*, "Corne de l'Afrique", édition Autrement, Paris, 1987  
*Bulletin of the school of the oriental and african studies*, university of London, vol. 63 part 2, published by university press  
*Hal-abuur*, vol.1, n°223, autumn, winter 1993/1994, London  
*Le Monde diplomatique*, *Manière de voir* 58, Polémiques sur l'histoire coloniale, juillet-août 2001  
*Le Populaire*, Djibouti, n° 61, 3 juillet 1997 « La naissance d'une colonie 2. Le commencement de la politique en C.F.S. » pp. 8-9  
*Les collections de l'histoire*, Le temps des colonies, n°11, avril 2001  
*Nomadic peoples*, n°30, Uppsala (Sweden), 1992  
*Revue de littérature comparée*, avril-juin 2002, « Un espace comparatiste : la caraïbe »  
*Sciences humaines*, n°131, octobre 2002, « Sous le regard des autres »,  
*Sépià*, « spécial Djibouti », n°24, 1997

### 3- Actes de colloques

*Acculturation-* Paris : Actes du XIème Congrès de l'Association Internationale de Littérature Comparée ; 20-24 août 1985.  
*Littérature et espace-* Limoges : Actes du XXXe Congrès de la SFLGC sous la direction de Juliette Vion-Dury, Jean-Marie Grassin et Bertrand Westphal; 20-22 septembre 2001.

## **INDEX DES AUTEURS**

## A

Abbadie, Arnauld d', 100, 116, 118, 123, 132  
Abdi Mohamed Farah, 29, 369, 429  
Abdoulmalik Ibrahim Zeid, 5, 429  
Abdourahman A. Wabéri, 29, 53, 69, 72, 73, 157, 188, 199, 200, 201, 284, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 329, 330, 331, 333, 334, 335, 336, 338, 339, 340, 341, 342, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 356, 357, 358, 359, 360, 367, 368, 370, 371, 372, 374, 375, 376, 380, 381, 382, 383, 384, 397, 421, 428, 429, 436  
Ali Dirieh Egal, 28  
Ali Moussa Iyé, 157, 387, 424, 430  
Andrzejewski, A, 28  
Andrzejewski, A et Lewis, I M, 28  
Armandy, André, 68, 141, 163, 166, 171, 197, 208, 212, 290, 291  
Aubry, Marie-Christine, 5, 9, 22, 46, 359, 423

## B

Bardey, Alfred, 84, 88, 91, 92, 97, 100, 102, 109, 121, 125, 132  
Berty, Valérie, 99, 113  
Berty, Valéry, 86  
Blonay, Didier, 153, 159, 163, 167, 170, 172, 174, 187, 188, 191, 200, 213, 221, 229, 232, 250, 251, 254, 256, 260, 264, 267, 283, 284, 303, 305, 308, 312, 314  
Blottière, Alain, 151, 154, 169, 170, 171, 175, 204, 225, 229, 231, 233, 238, 247, 260, 262, 269, 272, 275, 276, 283, 284, 285, 300, 302, 309, 310, 311, 314  
Bossolasco, Gérard, 73  
Bres, Jacques, 364  
Briand, Pierre, 413

## C

Calvet, Louis-Jean, 39, 120  
Charles-Roux, J, 46, 62

## D

Decraene, Philippe, 395, 403, 405, 409, 413, 414  
Dehli, Ahmed, 395, 400, 407, 411, 413, 414, 416  
Denis de Rivoyre, 22, 44, 45, 46, 62, 153, 346, 426  
Deschamps, Hubert, 49, 351  
Didier Morin, 423  
Djama Moussa Miad, 27, 48, 324, 327, 428  
Dubois, Colette, 149, 150, 151, 197, 212

## E

Esme, Jean d', 159, 166, 167, 168, 169, 175, 176, 179, 192, 193, 194, 196, 202, 247, 253, 255, 258, 262, 270, 290, 305, 313

## F

Fanon, Frantz, 12, 356

## G

Gary, Romain, 153, 154, 165, 167, 189, 196, 222, 239, 288, 306  
Grassin, Jean-Marie, 320, 362  
Guillebaud, Jean-Claude, 340, 365, 388, 392, 393, 394, 400, 405, 406, 407, 408, 409, 415  
Guillerez, Bernard, 404

## H

Hachette, René, 40, 42, 52, 54, 71, 74, 77, 90  
Houssein Abdi, 28, 29, 285, 288, 365, 366, 367, 368, 373, 375, 377, 380, 385, 386, 429

## K

Kadar Ali et d'Omar Maalin, 48  
Kessel, Joseph, 141, 142, 158, 161, 164, 171, 174, 177, 178, 181, 183, 187, 205, 206, 209, 210, 212, 220, 228, 230, 231, 233, 241, 243, 245, 246, 253, 255, 258, 261, 262, 267, 272, 274, 275, 276, 277, 281, 283, 289, 296, 301, 304, 307, 308, 309, 310

## L

La Grange, Arnaud de, 396, 400, 412, 416  
Le Roux, Hugues, 38, 60, 63, 70, 75, 83, 94, 98, 128, 129, 148, 210, 211  
Lejeune, Philippe, 87  
Lestringant, Frank, 19  
Lippmann, Alphonse, 64, 140, 141, 142, 152, 154, 164, 169, 171, 172, 177, 187, 190, 214, 220, 234, 254, 257, 259, 263, 267, 286, 287, 294, 301  
Londres, Albert, 39, 168, 172, 175, 189  
Longino, Michèle, 131  
Loti, Pierre, 18, 117, 150

## M

Malecot, G, 391, 396, 399, 403  
Malraux André, 238  
Malraux, André, 238, 351  
Merab, Paul, 51, 52, 63, 67, 69, 70, 72, 79, 92, 93, 125, 131  
Merchet, Jean-Dominique, 416  
Michel, Charles, 59, 61, 63, 65, 79, 80, 111, 126, 133  
Monfreid, Henry de, 176, 178, 191, 251, 261, 268, 269, 271, 274, 276, 278, 287, 290, 295, 296, 300, 301, 307, 310, 313, 360  
Montalbetti, Christine, 93, 96  
Morin, Didier, 28, 369, 423  
Moura, Jean-Marc, 8, 11, 17, 112, 114, 119, 131, 193, 217, 320, 376

## N

Nolde, André, 390, 391, 398, 399, 403, 408, 415

## O

Omar Maalin, 27, 332, 428, 430  
Orléans, Prince Henri d', 66, 80, 88, 90, 96, 97, 98, 121, 122, 123, 125, 127  
Orléans, Prince Henri de, 57  
Ouellet, Réal, 87

## P

Pageaux, Daniel-Henri, 3, 9, 11, 36, 88, 93, 114, 119, 137, 341, 363, 389  
Pénel, Jean-Dominique, 21, 62  
Poncins, Edmond de, 109, 122, 124, 129, 130  
Prunier, Gérard, 388, 397, 399, 403, 414

## R

Rimbaud, Arthur, 84, 271, 297, 315  
Rochet d'Héricourt, 5, 56, 89, 90, 91, 103, 104, 106, 108, 115, 117, 120, 126, 127, 198  
Rousset, Jean, 89

## S

Saïd, Edward, 15, 234, 320, 321, 322  
Sartre, Jean-Paul, 4  
Segalen, Victor, 57, 359  
Smith, Stephen, 394  
Soleillet, Paul, 67, 97, 99, 101, 109, 126, 128, 130, 147, 149, 153  
Souny, William, 21, 29  
Syad, William, J.F, 21

## **T**

Tholomier, Robert, 386, 394, 410, 414

Treat, Ida, 72, 151, 152, 162, 170, 173, 206, 238, 244, 247, 258, 260, 262, 267, 285, 287, 290, 295, 298, 300, 302, 304

## **V**

Vignéras, Sylvain, 38, 41, 43, 52, 58, 71, 74, 128, 158

## **W**

Westphal, Bertrand, 10, 12, 35, 37, 217, 319, 387

William, J.F. Syad, 21



## **TABLE DES MATIERES**

<b>INTRODUCTION .....</b>	<b>4</b>
<b>PREMIERE PARTIE : SEUILS.....</b>	<b>36</b>
<b>PREMIER CHAPITRE : SEUIL SPATIAL .....</b>	<b>39</b>
<b>A- DJIBOUTI AU SEUIL DE L'ORIENT .....</b>	<b>39</b>
<b>1- UN PORT.....</b>	<b>40</b>
a- Rochers .....	41
b- Escale.....	43
<b>2- VILLES FRANÇAISES.....</b>	<b>46</b>
a- Obock.....	46
b- Djibouti le greffon français.....	49
<b>B- DJIBOUTI AU SEUIL DE L'ETHIOPIE.....</b>	<b>57</b>
<b>1- LE PAYS TRAVERSÉ.....</b>	<b>58</b>
a- Le pays démuni .....	59
b- le pays ignoré.....	68
<b>2- L'ETHIOPIE, LE PAYS RÊVÉ.....</b>	<b>74</b>
a- Riche Ethiopie.....	75
b- L'Ethiopie chrétienne .....	82
<b>DEUXIEME CHAPITRE : SEUIL CULTUREL.....</b>	<b>87</b>
<b>A- SE METTRE EN SCÈNE .....</b>	<b>87</b>
<b>1- LES CONNIVENCES AVEC LE LECTEUR.....</b>	<b>88</b>
a- Les interlocuteurs en présence .....	88
b- Les éléments manifestes de la connivence culturelle .....	94
<b>2- L'HÉROÏSATION.....</b>	<b>101</b>
a- Le pionnier .....	101
b- Le héros face aux dangers .....	107
<b>B- MISE À DISTANCE DE L'AUTRE .....</b>	<b>114</b>
<b>1- RAPETISSEMENT ET PRIMITIVISME .....</b>	<b>115</b>
a- Rapetissement .....	116
b- primitivisme.....	120
<b>2- DANGÉROSITÉ ET FANATISME.....</b>	<b>127</b>
a- l'Autre est sanguinaire .....	128
b- l'Autre est fanatique et fataliste.....	132

<b>DEUXIEME PARTIE : FRONTIÈRES</b> .....	<b>138</b>
<b>CHAPITRE PREMIER : FRONTIÈRES TERRITORIALES</b> .....	<b>140</b>
<b>A- L'ESPACE FRANÇAIS ET SES LIMITES VS L'ESPACE DJIBOUTIEN</b> .....	<b>140</b>
<b>1- LES TRACÉS DE FRONTIÈRES : APPROPRIATION (FR) ET DÉPOUILLEMENT (DJ)</b> .....	<b>140</b>
a- Le flou des limites et des frontières du territoire français .....	141
b- Opposition des autochtones du pays.....	145
<b>2- LES MARQUES DE L'AUTORITÉ (FR) ET L'ESPACE LIBERTÉ (DJ)</b> .....	<b>149</b>
a- Occupation militaire et signes visibles de l'appropriation.....	150
b- Espace de liberté des Djiboutiens.....	159
<b>B- L'ESPACE RISQUE (FR) ET L'ESPACE REFUGE (DJ)</b> .....	<b>161</b>
<b>1- L'HOSTILITÉ DU PAYSAGE</b> .....	<b>161</b>
a- L'inconnu.....	162
b- Le soleil qui tue .....	166
<b>2- LES HOMMES QUI TUENT</b> .....	<b>177</b>
a- Farouches et assassins.....	178
b- Guides ou tueurs .....	182
<b>DEUXIEME CHAPITRE : FRONTIÈRES URBAINES</b> .....	<b>187</b>
<b>A- DIVISION DE LA VILLE DE DJIBOUTI</b> .....	<b>187</b>
<b>1- QUARTIER EUROPÉEN VS MAGALA</b> .....	<b>187</b>
a- Quartiers européens .....	188
b- ville indigène .....	190
<b>2- VILLE FRANÇAISE VS PAYS DJIBOUTIEN (BALBALA)</b> .....	<b>195</b>
a- le vague désert au-delà de Djibouti.....	195
b- Djibouti et Balbala.....	198
<b>B- DOMAINES ET OASIS EUROPÉENS DANS L'ESPACE DJIBOUTIEN</b> .....	<b>202</b>
<b>1- DOMAINES ET PROPRIÉTÉS DÉLIMITÉS ET ACCUEILLANTS VS HUTTES ET DÉSERT...</b> <b>202</b>	
a- domaines .....	203
b- oasis européens .....	208
<b>2- DOMAINES INDIGÈNES (PETITESSE)</b> .....	<b>212</b>
a- localités du chemin de fer .....	212
b- les autres localités de l'intérieur .....	213

<b>TROISIEME PARTIE : TRANSGRESSIONS .....</b>	<b>217</b>
<b>CHAPITRE PREMIER : ATTRACTION.....</b>	<b>219</b>
<b>A- SE RÉALISER DANS L'ESPACE DE L'AUTRE .....</b>	<b>219</b>
<b>1- SE FAIRE ADOPTER : LE BONHEUR DE SE RÉALISER.....</b>	<b>220</b>
a- Se distraire de l'ennui .....	220
b- Faire un avec la nature.....	228
<b>2-FUSION/FASCINATION .....</b>	<b>235</b>
a- L'appel de l'Orient.....	235
b- Fraterniser avec l'Autre .....	244
<b>B- RESSEMBLER À L'AUTRE .....</b>	<b>253</b>
<b>1-SE TRAVESTIR .....</b>	<b>254</b>
a- Par les vêtements .....	254
b- Par la ressemblance physique .....	255
<b>2-S'ACCOMODER/S'ADAPTER .....</b>	<b>258</b>
a- Le nom indigène .....	258
b- Imitations culturelles .....	259
<b>DEUXIEME CHAPITRE : RÉPULSION .....</b>	<b>267</b>
<b>A- POUR L'AUTRE.....</b>	<b>267</b>
<b>1- SOLITUDE DE L'EUROPÉEN .....</b>	<b>268</b>
a- L'Européen seul sujet .....	268
b- L'Autre objet : boy, esclave ou animal.....	274
<b>2- L'ALTÉRITÉ RADICALE DE L'AUTRE .....</b>	<b>281</b>
a- L'altérité physique .....	281
b- L'altérité intellectuelle.....	289
<b>B- POUR SOI.....</b>	<b>298</b>
<b>1- SES COMPATRIOTES : MUTUEL REJET .....</b>	<b>298</b>
a- Il rejette .....	298
b- On le rejette : .....	304
<b>2- SON ESPACE : REPOUSSOIR ET NOSTALGIE .....</b>	<b>306</b>
a- Repoussoir : .....	307
b- Attraction .....	309

<b>QUATRIEME PARTIE : DU CENTREMENT AU DÉCENTREMENT</b>	<b>317</b>
<b>CHAPITRE PREMIER : RÉAPPROPRIATION ET DECONSTRUCTION</b>	<b>318</b>
<b>A- RÉAPPROPRIATION : DIRE LE MOI ET LA RÉSISTANCE</b>	<b>319</b>
<b>1- DIRE LE MOI : L'ENRACINEMENT IDENTITAIRE</b>	<b>320</b>
a- Le lieu de la prise de parole	321
b- le lieu de la mémoire	325
<b>2- DIRE LES RÉSISTANCES</b>	<b>332</b>
a- Patriotisme des hommes	332
b- Espace de liberté	336
<b>B- DÉCONSTRUIRE LE DISCOURS COLONIAL</b>	<b>340</b>
<b>1- RHÉTORIQUE DU RENVERSEMENT</b>	<b>340</b>
a- Réinterprétations du discours colonial condescendant	340
b- Ironiser sur la farce tragique	348
<b>2- MARCHER SUR LE CADAVRE DES FAISEURS DE MYTHES</b>	<b>351</b>
a- Ridiculiser le paternalisme du civilisateur blanc	352
b- Les auteurs célèbres	356
<b>DEUXIEME CHAPITRE : ACCULTURATION ET SÉDIMENTATION</b>	<b>362</b>
<b>A- ACCULTURATION</b>	<b>363</b>
<b>1- REPRISE DES MOTIFS ET CLICHÉS</b>	<b>364</b>
a- Nomadisme : errance et humeur belliqueuse	364
b- Soleil : variations sur la chaleur	368
<b>2- ADOPTION DU DISCOURS COLONIAL</b>	<b>375</b>
a- Les bienfaits de la colonisation	375
b- le vide d'ici , l'appel de l'ailleurs et l'autre culture	378
<b>B- SÉDIMENTATION</b>	<b>386</b>
<b>1- L'APPARTENANCE À LA FRANCE</b>	<b>387</b>
a- l'œuvre française (rien avant)	388
b- L'instrument de la France	396
<b>2- DÉPENDANCES : LES GARANTIES FRANÇAISES</b>	<b>399</b>
a- les menaces régionales sur l'indépendance	400
b- les menaces intérieures sur l'indépendance	406
c- Les garanties économiques et militaires	411
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	<b>425</b>

<b>INDEX DES AUTEURS .....</b>	<b>437</b>
<b>TABLE DES MATIERES .....</b>	<b>441</b>